

collection  
L'ESPACE PUBLIC

# Le français québécois entre réalité et idéologie : Un autre regard sur la langue

Étude sociolinguistique



Lionel Meney





c o l l e c t i o n

L'ESPACE PUBLIC

La collection « L'espace public » se veut un lieu privilégié de réflexion sur des phénomènes que l'on voit apparaître sommairement dans l'actualité. Les livres de la collection « L'espace public » prétendent montrer les limites ou parfois le manque de portée de certains débats actuels, tels que ceux-ci nous sont le plus souvent exposés, en raison de leur présentation réductrice ou trop univoque.

Les ouvrages de cette collection toucheront surtout l'analyse des politiques, des discours, de leurs perceptions et de leurs représentations dans les médias. La collection « L'espace public » veut ainsi rappeler que les faits de société sont produits, construits, interprétés, médiatisés avant d'être débattus.

Titres parus dans cette collection :

Patrick Imbert, Brigitte Fontille, *Trans, multi, interculturalité, trans, multi, interdisciplinarité*, 2012.

Barbara Bader, Lucie Sauvé, *Éducation, environnement et développement durable : vers une écocitoyenneté critique*, 2011.

Janusz Przychodzen, *Asie de soi, Asie de l'autre. Récits et figures de l'altérité*, 2009.

Christian Rouillard, Éric Montpetit, Isabelle Fortier, Alain-G. Gagnon, *De la réingénierie à la modernisation de l'État québécois*, 2009.

Christian Rouillard, Éric Montpetit, Isabelle Fortier, Alain-G. Gagnon, *Vers un appauvrissement de la gouvernance québécoise*, 2004.

**Le français québécois  
entre réalité et idéologie**

Un autre regard sur la langue

Étude sociolinguistique

## DU MÊME AUTEUR :

*Dictionnaire québécois-français. Pour mieux se comprendre entre francophones*, Guérin, Montréal, 1999. (Finaliste du prix Marcel-Couture du Salon du livre de Montréal)

*Polémique à propos du Dictionnaire québécois-français*, Guérin, Montréal, 2002.

*Main basse sur la langue. Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, Liber, Montréal, 2010. (Finaliste du prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec)

**Le français québécois  
entre réalité et idéologie**

Un autre regard sur la langue

Étude sociolinguistique

**Lionel Meney**



**Presses de  
l'Université Laval**

Les Presses de l'Université Laval reçoivent chaque année du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec une aide financière pour l'ensemble de leur programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada  
Funded by the Government of Canada



Maquette de couverture: Laurie Patry

Conception graphique et mise en pages: Danielle Motard

ISBN : 978-2-7637-2934-3

ISBN PDF : 9782763729350

© Les Presses de l'Université Laval 2017

Tous droits réservés. Imprimé au Canada

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 2017

Les Presses de l'Université Laval

[www.pulaval.com](http://www.pulaval.com)

*Toute reproduction ou diffusion en tout ou en partie de ce livre par quelque moyen que ce soit est interdite sans l'autorisation écrite des Presses de l'Université Laval.*

# Table des matières

---

REMERCIEMENTS.....	XI
PRÉFACE .....	XIII
INTRODUCTION.....	1
<b>Chapitre 1</b>	
<b>Phonétique, phonologie, prononciation .....</b>	<b>13</b>
<b>Chapitre 2</b>	
<b>Morphologie.....</b>	<b>45</b>
<b>Chapitre 3</b>	
<b>Syntaxe .....</b>	<b>91</b>
<b>Chapitre 4</b>	
<b>Lexique .....</b>	<b>153</b>
<b>Chapitre 5</b>	
<b>Typologie des anglicismes du français québécois .....</b>	<b>191</b>
<b>Chapitre 6</b>	
<b>Mécanismes de formation d'une interlangue.....</b>	<b>295</b>



<b>Chapitre 7</b>	
<b>Le rôle de la traduction dans la formation d'une interlangue.....</b>	<b>359</b>
<b>Chapitre 8</b>	
<b>La concurrence des dialectes dans la presse</b>	
<b>écrite québécoise (PEQ) .....</b>	<b>379</b>
<b>Chapitre 9</b>	
<b>Réalité et idéologies linguistiques .....</b>	<b>487</b>
<b>Chapitre 10</b>	
<b>Les enjeux du débat sur la norme linguistique</b>	
<b>et la qualité de la langue.....</b>	<b>593</b>
<b>CONCLUSION.....</b>	<b>621</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>627</b>

À ma fille, Florence



## Remerciements

---

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération des sciences humaines, dans le cadre du Prix d'auteurs pour l'édition savante, à l'aide de fonds provenant du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada. Je les en remercie vivement. Sans cette contribution décisive, il m'aurait été impossible de le faire paraître. Ma reconnaissance va également aux évaluateurs du programme, dont les remarques et les suggestions m'ont permis d'améliorer grandement mon manuscrit. Mes recherches auraient été bien plus difficiles sans l'aide précieuse d'Eureka.cc, la formidable base de journaux et de magazines de la société CEDROM-SNI, consultable en ligne par les membres de la communauté universitaire lavaloise. Ma gratitude s'adresse tout particulièrement à M. Yves Laberge, directeur de la collection *L'Espace public* aux Presses de l'Université Laval, pour ses conseils, ses encouragements et son appui constants.



# Les regards et les jugements sur la langue, comme autant d'idéologies

« Je ratais tout dans la langue officielle, je réussissais tout dans la langue parallèle. »

*Fabrice Luchini, 2016, p. 28*

Souvent, au Québec, les débats sur la langue dépassent les simples dimensions linguistiques et normatives pour rejoindre le terrain fondamental de l'identité collective. En ce sens, tout ce qui touche la langue peut devenir délicat et prendre parfois des proportions considérables dans notre contexte si particulier. « Notre langue, c'est nous! », pourrait-on dire d'une manière péremptoire. Ces controverses sur le statut du français ou sur la qualité de la langue ne sont pas nouvelles et ne nous sont pas exclusives. Déjà, il y a un demi-siècle, le débat sur la légitimité du jocal avait amené Roland Lorrain à publier un essai mordant, *La Mort de mon jocal: histoire incroyable d'un Canadien français décidé à parler bien*. Mais ces débats sembleront relativement lointains, à une époque où l'anglicisation constitue le véritable problème,

linguistique et identitaire, de la nation québécoise et dans bien d'autres cultures, comme l'explique Anna Wierzbicka dans son livre *Imprisoned in English: The Hazards of English as a Default Language* (2014).

Au cours des dernières décennies, le français parlé au Québec semble s'être considérablement rapproché de celui des francophones européens. En tant que sociolinguiste, Lionel Meney est sans doute très bien placé pour le savoir. *Le français québécois entre réalité et idéologie*, l'ouvrage qu'il publie dans la collection « L'Espace public », s'inscrit dans la suite logique de ses recherches sur le français québécois et les représentations qui l'entourent.

L'auteur du présent ouvrage s'est toujours attaché à décrire le plus justement possible la variété de français en usage au Québec et à déconstruire les idéologies qu'elle a suscitées. Dans son *Dictionnaire québécois-français* (1999), premier dictionnaire bivariétal francophone, il s'est donné pour tâche de délimiter objectivement le français québécois, en dressant un inventaire de ses particularismes, sans jugement de valeur et en comparaison avec le français de référence. Par la suite, dans *Main basse sur la langue*, il a entrepris de déconstruire les idéologies linguistiques dominantes au Québec telles qu'on les retrace dans les dictionnaires publiés au cours des dernières décennies et sur certains sites gouvernementaux. Aujourd'hui, *Le français québécois entre réalité et idéologie* représente une nouvelle étape dans cette recherche de la description la plus objective possible de la vraie nature du français québécois et du marché linguistique d'ici, ainsi que dans cette déconstruction des idéologies linguistiques endogénistes.

Mais que signifie au juste « bien parler » aujourd'hui, dans le contexte québécois ? Est-ce imiter le modèle européen, ou peut-être confier à nos linguistes locaux la tâche de réinventer le français dans une hypothétique version québécoise, ou encore prendre acte de l'usage du français qui s'est construit au Québec au fil des siècles ? Dans ce nouvel ouvrage, Lionel Meney investigate ce questionnement et propose des réponses argumentées et nuancées. Dès les premières pages de ce livre, cet amoureux du Québec se risque à définir le français québécois, à le décrire et à le caractériser au moyen de multiples exemples. Ce faisant, il admet l'existence des nombreuses variantes du français, en Europe et en Amérique du Nord. On pourrait croire que le français parlé à Montréal ou à Québec serait une exclusivité continentale propre à l'Amérique du Nord, cohérente et monolithique, mais ce serait oublier que

d'autres francophones vivant sur notre continent, à Saint-Pierre-et-Miquelon, en Guadeloupe ou en Martinique, utilisent une langue beaucoup plus proche de la lointaine Europe et significativement distincte de celle employée dans d'autres régions d'Amérique, par exemple au Québec, au Canada-français, ou en Louisiane. En conséquence, on peut penser que les particularités de notre français sont attribuables à des facteurs historiques et culturels davantage qu'à des raisons linguistiques ou géographiques.

Au Québec comme ailleurs dans la francophonie, le fait de pouvoir « bien parler » découle d'un jugement de valeurs correspondant à des critères qui appellent autant la diction, la prononciation, les choix lexicaux, et une foule d'autres éléments. Le cinéaste Michel Brault l'avait bien montré en filmant des élèves de l'école Beauséjour, la seule école publique francophone de Moncton, dans le magnifique *Éloge du Chiac* (1969). Ce court métrage nous permet de bien saisir non pas ce à quoi correspond le fait de « bien parler » ou de « mal parler » le français, mais comment se vit « l'impression » de « mal parler » sa langue maternelle en contexte minoritaire. Ce sentiment indescriptible de ne pas s'exprimer correctement, et l'humiliation qui s'ensuit, apparaissent manifestement dans de nombreux témoignages de jeunes Acadiens. La théorie sociologique a proposé différentes pistes d'explication. Dans *Ce que parler veut dire: L'économie des échanges linguistiques* (1982), le sociologue Pierre Bourdieu parle éloquemment de la langue, du pouvoir que celle-ci peut procurer si son locuteur la maîtrise mieux que les autres, ou s'il laisse l'impression de mieux s'exprimer que son entourage. La langue peut alors devenir une sorte d'instrument de domination de la part des élites et de tous ceux qui aspirent à ce statut: « Instrument de communication, la langue est aussi signe extérieur de richesse et un instrument du pouvoir. » (Bourdieu, 1982).

Dans son nouveau livre, aboutissement de nombreuses années de travail, de collecte, de documentation, de réflexions et d'écriture, Lionel Meney aborde d'emblée la question de l'idéologie dans le contexte de la langue considérée selon le registre des classes sociales. Mais lorsque Lionel Meney montre les usages du français parlé et écrit au Québec, il le fait sans déprécier ni dénigrer la langue utilisée par les Québécois. Néanmoins, il ne s'illusionne pas pour autant sur les différences linguistiques qui existent entre les deux continents.



Afin de caractériser ces différences, il parle alors d'un phénomène de diglossie entre le français vernaculaire du Québec et le français international.

L'idéologie est un concept central dans ce livre ; les définitions qui ont été proposées sembleront innombrables. Certains commentateurs du XX<sup>e</sup> siècle comme Christopher Pines déplorent que Marx lui-même n'ait pas défini l'idéologie de manière précise (Pines, 1993) ; d'autres au contraire (comme le philosophe Christian Godin) réussissent à cerner la perspective marxienne de l'idéologie : « L'idéologie est l'ensemble constitué par les illusions redoublées qui font que les hommes ne distinguent pas entre leurs intérêts et leurs opinions, et identifient leurs opinions à la vérité et au bien. » (Godin, 1998, p. 444).

Toutefois, le concept d'idéologie est inséparable de la fausse conscience (Laberge, 2010). Si l'idéologie pourrait être comprise comme le décalque imparfait et illusoire de la réalité sous une apparente cohérence, la fausse conscience désigne précisément cette conviction que le discours idéologisé serait véridique et conforme à la réalité immédiate de celui qui y adhère. Autrement dit, la fausse conscience est précisément ce décalage, immesurable mais tangible, entre les discours d'une idéologie et les faits, ou si l'on veut, ce fossé entre ce qui est dit et ce qui est interprété au travers du prisme de l'idéologie. C'est la théorie marxienne qui a ajouté au concept d'idéologie celui, tout aussi fondamental, de fausse conscience. Marx n'a pas défini l'idéologie, mais Engels l'a expliqué dans une lettre souvent citée dans laquelle il relie l'idéologie à la fausse conscience. Selon Engels, l'idéologie est « un processus que le soi-disant penseur accomplit sans doute consciemment, mais avec une conscience fausse » (Lettre d'Engels à Franz Mehring, 14 juillet 1893). C'est précisément la fausse conscience qui trop souvent nous empêche de réaliser dans l'immédiat l'action et les effets des idéologies. Or, dans le cas présent, ces différents regards et jugements sur notre langue correspondent à autant d'idéologies, plus ou moins faussées mais néanmoins vraisemblables. Cette idéologie linguistique dominante au Québec est qualifiée d'endogénisme par Lionel Meney. Selon cette théorie endogéniste, le français québécois serait un système linguistique homogène et autonome avec sa propre norme. Et c'est précisément cette idéologie endogéniste que Lionel Meney a placée dans son collimateur.

Ceux qui connaissent mal le Québec ont parfois tendance à dénigrer la capacité des Québécois de bien maîtriser le français. Pourtant, non seulement les Québécois sont souvent bilingues ou du moins capables de comprendre un livret d'instruction rédigé uniquement en anglais, mais ils peuvent bien souvent saisir les particularités du français standard, tout comme celle du français québécois, et même, grâce aux films américains doublés en France, celles de l'argot parisien qui est utilisé pour transposer le slang ou l'argot américain. Si les Québécois ne parlent qu'une variété de français, la leur, ils peuvent néanmoins identifier et comprendre ses différentes variantes. Et il serait évidemment inexact de prétendre que tous les Québécois s'expriment de la même manière. Il devient donc difficile de cerner d'une manière définitive ce qu'est «la langue québécoise», même si nous avons tous une idée assez précise de ce dont il s'agit. Pour Lionel Meney, il y a au Québec deux systèmes qui coexistent et se font concurrence : un français plus proprement québécois et un français international. Le grand mérite et la principale originalité de l'ouvrage de Lionel Meney est de présenter, pour la première fois sans doute, cette grande variété et cette grande richesse du français d'ici, grâce à une description documentée, précise et inédite de la nature et du fonctionnement du marché linguistique québécois. La collection «L'espace public» se centre précisément sur ces phénomènes, et le présent ouvrage de Lionel Meney constitue un ajout important. Par sa précision, sa rigueur et son exhaustivité, *Le français québécois entre réalité et idéologie* renouvellera la réflexion sur la langue au Québec.

En terminant, nous tenons à remercier le Programme canadien d'édition savante (Programme PAÉS), le Conseil des Arts du Canada, les trois évaluateurs anonymes du manuscrit, ainsi que toute l'équipe des Presses de l'Université Laval.

Yves Laberge,  
directeur de la collection «L'espace public»

## Références

Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*. Paris, Fayard, 1982.

- Michel Brault, *Éloge du Chiac*, Office national du film du Canada, 1969. Disponible sur DVD et [https://www.onf.ca/film/eloge\\_du\\_chiac/](https://www.onf.ca/film/eloge_du_chiac/)
- Lettre d'Engels à F. Mehring, 14 juillet 1893, in K. Marx et F. Engels, *Études philosophiques*, Paris, Éditions sociales, 1961.
- Yves Laberge, « False Consciousness », in George Thomas Kurian (dir.), *Encyclopedia of Political Science*, Washington (D.C.), CQ Press, 2010.
- Christian Godin, *La Totalité*, vol. 2, *Les pensées totalisantes*, Seyssel, Champ Vallon, 1998.
- Roland Lorrain, *La Mort de mon joual. Histoire incroyable d'un Canadien français décidé à parler bien*, Montréal, Éditions du Jour, 1966.
- Fabrice Luchini, *Comédie française : ça a débuté comme ça...* Montréal, Flammarion Québec, 2016.
- Karl Mannheim, *Idéologie et utopie*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2006.
- Lionel Meney, *Dictionnaire québécois français. Mieux se comprendre entre francophones*, Montréal, Guérin, 1999.
- Lionel Meney, *Polémique à propos du Dictionnaire québécois-français*, Montréal, Guérin, 2002.
- Christopher L. Pines, *Ideology and False Consciousness: Marx and His Historical Progenitors*. Albany, SUNY Press, 1993.
- Anna Wierzbicka, *Imprisoned in English. The Hazards of English as a Default Language*. Oxford, Oxford University Press, 2014.

# Introduction

---

Malgré le fait qu'on étudie le français québécois depuis des décennies, qu'on débat de la qualité de la langue, – et de la norme linguistique à adopter ici –, depuis autant de temps, que les gouvernements fédéral et provincial ont investi des millions de dollars en subventions de recherche pour faire avancer les connaissances dans ce domaine et permettre la rédaction d'ouvrages de référence, force est de constater qu'en 2016 il n'existe pas encore de synthèses exhaustives, sérieuses, rendant compte de la langue des Québécois, que ce soit dans les domaines phonétique, morphologique, syntaxique ou lexical, pas plus qu'il n'existe de véritable dictionnaire global de cette variété de français.

On peut légitimement se demander pourquoi et comment on en est arrivé là. Une des raisons principales de cette situation navrante tient certainement au fait que, depuis des décennies, on s'est refusé de regarder en face la réalité linguistique du Québec, d'une manière objective, sans *a priori* idéologiques. Obsédés par la recherche d'une norme linguistique endogène et par le projet de rédaction d'un dictionnaire global qui l'illustrerait et la légitimerait, les linguistes d'ici ont refusé de voir la véritable nature du *marché linguistique* québécois.

## OBJECTIFS DE CET OUVRAGE

Le présent ouvrage n'a certes pas la prétention de remédier à ces lacunes. Beaucoup plus modestement, il s'est donné pour objectifs de présenter :

- 1) les traits caractéristiques du français québécois dans les domaines phonétique, morphologique, syntaxique et lexical, à partir d'exemples authentiques tirés des médias;
- 2) les conséquences, dans ces différents domaines, de l'interférence de l'anglais sur le français québécois;
- 3) la concurrence que se livrent sur le marché linguistique québécois, deux dialectes apparentés, le **français vernaculaire québécois** et le **français standard international**, c'est-à-dire le français normé utilisé par les francophones indépendamment de leurs nationalités, toujours en s'appuyant sur l'exemple des médias;
- 4) les principales idéologies linguistiques ayant cours au Québec;
- 5) les divers enjeux du choix d'une norme linguistique.

## LES PARTICULARISMES DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Il y a plusieurs manières d'aborder le classement des particularités du français québécois. On peut le faire sur la base de l'origine des termes. Dans ce cas, on distinguera : 1) les *dialectalismes* (termes issus des dialectes du quart nord-ouest de la France) ; 2) les *archaïsmes* (termes employés en français aux XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, mais inusités de nos jours en français standard international) ; 3) les formes appartenant au *français populaire* commun ; 4) les *amérindianismes* et les *inuitismes* (emprunts aux langues autochtones d'Amérique du Nord) ; 5) les *anglicismes* (tout emprunt à l'anglais) ; 6) les *créations* québécoises (néologismes).

On peut le faire aussi sur la base d'une comparaison des emplois avec le français standard international. Dans ce cas, on distinguera : 1) les termes qui n'ont jamais été employés en français standard (au nombre desquels des structures et des mots populaires, des dialectalismes, des amérindianismes, des anglicismes, des créations) ; 2) les termes qui ne sont plus employés (*termes archaïques*) et les termes de moins en moins employés (*termes vieillis*) de nos jours en français standard ; 3) les termes qui s'emploient dans les deux variétés de français, mais avec des fréquences différentes ; 4) les termes qui s'emploient dans les deux variétés, mais avec des caractéristiques morphosyntaxiques différentes ; 5) les termes qui s'emploient dans les deux variétés, mais avec

des *niveaux de langue* différents; 6) les termes qui s'emploient dans les deux variétés, mais avec des sens différents.

## DIFFICULTÉ DE DÉTERMINER LES PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS

Avant d'aller plus loin, il faut insister sur le fait que, dans bien des cas, il est difficile de déterminer à coup sûr si un terme est propre au français québécois ou non. Et cela pour plusieurs raisons.

Premièrement, la langue réelle est plus complexe que la *représentation* qu'on s'en fait, notamment à travers les grammaires et les dictionnaires. Il est impossible de connaître la totalité des structures grammaticales et des unités lexicales de la langue française, leur nombre et leurs emplois, non seulement dans l'ensemble de la Francophonie, mais même en France. Les grands dictionnaires français (TLF<sup>1</sup>, GR<sup>2</sup>, NPR<sup>3</sup>, GL<sup>4</sup>, PLI<sup>5</sup>, etc.), malgré des qualités indéniables, sont loin d'être complets et parfois sont tout simplement lacunaires (en particulier dans le domaine des langues de spécialité). Ils donnent parfois des renseignements incomplets, voire inexacts. Voici deux exemples de renseignements incomplets ou inexacts :

Dans le PLI (2014), à l'article « soûlon », on peut lire : « n. m. fam. Suisse : ivrogne ». Une marque d'usage topolectale plus exacte devrait dire : « Régional (Bourgogne, etc.), Suisse, Canada », car on relève l'emploi de ce mot dans une aire beaucoup plus vaste que la Suisse romande.

Voici ce qu'on peut lire dans le NPR (2014) à l'article « accise » : « En Belgique, au Canada, Impôt indirect frappant certains produits de consommation, notamment les boissons alcoolisées ». Ce dictionnaire ignore qu'en France même l'accise existe comme le prouve cet exemple :

1. TLF : *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960)*, Centre national de la recherche scientifique, Paris, 1971-1994, 17 volumes.
2. GR : *Le Grand Robert de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, deuxième édition augmentée, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001, 6 volumes.
3. NPR : *Le Nouveau Petit Robert*, éditions annuelles.
4. GL : *Grand Larousse de la langue française*, sous la direction de Louis Guilbert, René Lagane et Georges Niobey, Larousse, Paris, 1989, 7 volumes.
5. PLI : *Le Petit Larousse illustré*, éditions annuelles.

« Les députés [français] ont décidé de ne pas relever les **droits d'accise** sur le vin, la bière et le rhum. » (*Les Échos*, 19 octobre 2011)

Il ne suffit donc pas de constater qu'un terme ne figure pas dans ces dictionnaires pour décider qu'il n'est pas en usage en France et, à plus forte raison, qu'il s'agit d'un « québécisme ». Dans le but de comparer les différents dialectes français, on a mis de l'avant la notion de « français de référence<sup>6</sup> », c'est-à-dire le français décrit dans l'ensemble des principaux ouvrages de référence, le français des grammaires et des dictionnaires. C'est une notion utile mais parfois piègeuse, car le français décrit dans ces ouvrages n'est pas le français réel<sup>7</sup>, mais la représentation que s'en font les grammairiens (souvent seuls) et les lexicographes (souvent en équipes). Beaucoup de structures, de mots ou d'acceptions ont été condamnés au Québec au seul motif qu'ils n'étaient pas « français », parce qu'absents des ouvrages de référence. Pour s'assurer qu'on a bien affaire à un québécisme, il convient donc de faire des recherches plus poussées, dans la littérature nationale ou régionale, La Presse générale ou spécialisée, auprès des spécialistes, etc.

De même qu'il y a de faux anglicismes, il y a de faux québécismes. Par exemple, dans le *Dictionnaire des canadianismes*<sup>8</sup>, on peut relever pas moins de 130 faux québécismes comme : acclamation (élu par acclamation), amérindien, animalerie, annonces classées, balance (au sens de pèse-personne), casser avec qqn (rompre avec qqn), casser un billet, chaise musicale, col blanc, col bleu, connaître comme le fond de sa poche, courser qqn (poursuivre qqn), découpure (coupure de journal), définitivement (à coup sûr, certainement), dépoitraillé, dézoner, disco mobile, frigidaire (mettre au frigidaire : mettre de côté, reporter à plus tard), jackpot (gagner le jackpot), parquer (une auto), physique (jeu/jouer physique), plaider coupable, prérequis, queue-de-renard (prêle), radiothon, raide adv. (tomber raide mort), rouge (être dans le rouge : être en déficit), rush (ruée), de seconde main (d'occasion), séparatisme, séparatiste, station-wagon, steak, tête d'oreiller (pour taie d'oreiller), tête de pioche (personne entêtée), toasteur, tordre le bras à qqn, trente-six métiers, trente-six

6. Michel Francard (et coll.) (2000, 2001).

7. Voir la critique de Pierre Rézeau *in* Michel Francard et coll. (2000), p. 157-185.

8. Gaston Dulong (1999).

misères. Tous ces termes s'emploient en Europe francophone, même si leurs fréquences peuvent être plus ou moins élevées.

On observe aussi une tendance à confondre **français québécois** et **français populaire**. Or, les deux ne se recouvrent pas exactement. Il existe un français québécois non populaire tandis que de nombreuses formes du français populaire sont inconnues du français québécois.

Deuxièmement, il existe des lacunes importantes dans la connaissance du « français ordinaire<sup>9</sup> » des siècles passés, du français populaire même contemporain, des français régionaux. Or, beaucoup de prétendus « québécismes » relèvent de ces états ou variétés de langue.

Troisièmement, il est souvent difficile de distinguer les termes dialectaux, ceux du français courant du XVII<sup>e</sup> siècle et ceux du français populaire. Dans les dictionnaires et autres ouvrages spécialisés, on observe souvent que le même terme peut apparaître dans plus d'une catégorie. Cela s'explique par le fait que : 1) le « français ordinaire » des siècles passés n'est pas aussi bien décrit que le français littéraire ; 2) le « parler ordinaire » des régions dialectales est encore moins bien connu, les premiers glossaires n'étant apparus que tardivement, au XIX<sup>e</sup> siècle en général ; 3) la frontière entre le dialecte de l'Île-de-France, à l'origine du français standard international, et les autres dialectes d'oïl n'est pas toujours tranchée ; 4) la variation linguistique s'observe au niveau de chaque dialecte ; certains termes sont très délimités dans l'espace ; d'autres se rencontrent dans plusieurs régions contiguës ou même éloignées ; 5) un terme de l'ancien ou du moyen français peut s'être maintenu dans certaines régions ; 6) un terme archaïque ou dialectal peut s'être maintenu en français populaire ; 7) les auteurs des ouvrages ne font pas toujours les distinctions nécessaires et attribuent souvent le label « régional » à des mots qu'on rencontre dans plus d'une région, parfois même sur presque tout le territoire d'oïl.

Quatrièmement, il faut tenir compte du facteur temps. Une langue (toute langue) change constamment. Ce qui était vrai hier ne l'est plus forcément aujourd'hui. Par exemple, il y a quelques années encore, on pouvait dire que des mots comme *booster*, *cheap* ou *fun* étaient caractéristiques du français québécois. De nos jours, ce n'est plus le cas, ces termes ayant été empruntés

---

9. Françoise Gadet (1997).



depuis par les francophones européens. De même, des termes d'origine québécoise comme décrochage, décrocheur, fédéraliste (au niveau européen), motoneige (en concurrence avec scooter des neiges), Révolution tranquille, souverainiste (au niveau français et européen), etc., ou des néologismes, qui se sont répandus plus vite au Québec qu'en France, comme covoturage, courriel, etc., ne peuvent plus être considérés comme des formes propres au français québécois. Ils ont pénétré le marché linguistique panfrancophone et font partie du patrimoine commun.

Cinquièmement, tant au Québec qu'en France, tout le monde ne parle pas de la même manière. Il y a des différences géographiques, sociales et communicationnelles, trop souvent négligées. L'existence d'un terme spécifiquement québécois ne signifie pas que le terme standard équivalent n'est pas employé au Québec. Par exemple, si on dit **tomber en amour** (anglais *to fall in love*), cela ne veut pas dire qu'on ne dit pas non plus tomber amoureux, ni même que tomber en amour est plus fréquent que tomber amoureux...

On doit donc être très prudent avant d'affirmer qu'un terme est spécifiquement québécois (ou inversement qu'il ne s'emploie pas au Québec). Chaque terme devrait faire l'objet d'une enquête approfondie, ce qui n'est pas possible dans le cadre de cette étude. Les exemples que je donne par la suite sont donc – *to the best of my knowledge* – caractéristiques du français québécois. Jusqu'à preuve du contraire...

## LES ORIGINES DES PARTICULARISMES QUÉBÉCOIS

Les particularités du français québécois tiennent d'abord à l'origine de la majorité des premiers colons français établis en Nouvelle-France au cours du XVII<sup>e</sup> siècle et à la langue ou aux dialectes qu'ils parlaient. À ce sujet, deux thèses s'opposent. Pour les uns, comme Philippe Barbaud<sup>10</sup>, le français des ancêtres des Québécois s'est formé et unifié sur le sol de la Nouvelle-France. C'est la théorie du « choc des patois ». Des colons venus de différentes provinces de France, aux dialectes et aux patois dissemblables, ont dû produire une langue unifiée pour se comprendre. Pour d'autres comme Henri

10. Philippe Barbaud (1984).

Wittmann<sup>11</sup>, les colons, avant d'embarquer pour la Nouvelle-France, avaient fait de longs séjours dans les ports de l'Ouest du «vieux pays<sup>12</sup>» (Dieppe, Le Havre, Honfleur en Normandie; Saint-Malo, Nantes en Bretagne; La Rochelle en Aunis), où l'on parlait une langue plus ou moins semblable. L'unification linguistique aurait eu lieu avant le départ, en France même, et non après l'arrivée en Nouvelle-France. Il est intéressant de noter que le même débat a lieu dans le monde anglophone. On s'y interroge pour savoir, par exemple, si les premiers colons australiens parlaient déjà un langage unifié avant leur départ d'Angleterre ou bien si celui-ci s'est unifié en terre australienne. Avec les mêmes thèses opposées et le même genre d'arguments<sup>13</sup>.

Quoi qu'il en soit, il faut retenir que: 1) la majorité des colons français est venue des provinces du quart nord-ouest de la France, principalement du Poitou, d'Aunis, de Saintonge, de Normandie et du Perche, ainsi que d'Île-de-France (Beauce et Brie), qui a fourni le second contingent en importance, donc de pays d'oïl; 2) trois villes ont fourni un pourcentage important de colons: La Rochelle (Aunis), Rouen (Normandie) et Paris (Île-de-France); 3) le principal de l'émigration s'est déroulé sur quelques décennies, au cours de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, donc à l'époque du français classique; 4) le nombre de ces colons n'a pas été très élevé (15 000 pour tout le XVII<sup>e</sup> siècle, dont seulement 5 000 se seraient établis de façon définitive), ce qui a sans doute favorisé l'homogénéité et/ou l'homogénéisation de la langue<sup>14</sup>; 5) le français québécois a puisé à plusieurs sources dialectales, notamment normandes et poitevines (Poitou-Aunis-Saintonge)<sup>15</sup>.

Ces origines expliquent plusieurs traits du français québécois: la présence d'archaïsmes issus du français du XVII<sup>e</sup> siècle et de dialectalismes de l'Ouest de la France (données de départ); d'amérindianismes, emprunts faits au contact des populations autochtones de la Nouvelle-France; d'anglicismes,

---

11. Robert Chaudenson, *in* Fournier, Robert et Henri Wittmann (1995), p. 3-19.

12. C'est ainsi que les habitants de la Nouvelle-France appelaient la France.

13. Voir Peter Trudgill (1986).

14. Hubert Charbonneau et André Guillemette, *in* Raymond Mougeon et Bédiak, Édouard (1994), p. 59-78.

15. Jean-Paul Chauveau, *in* Jean-François Bonnot (1995) a montré de manière convaincante, à partir de l'étude de termes agricoles, l'importance du Perche comme source d'émigration vers le Canada.

apparus dès les premiers contacts avec les colonisateurs anglais, c'est-à-dire surtout à partir de la Conquête (données d'arrivée).

« Est-ce vous que j'appelle/Ou vous qui m'appelez/Langage de mon père/Et patois dix-septième » (Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*).

Aux facteurs spatiaux, il faut ajouter un facteur temporel. Du fait des aléas de l'histoire, le rythme des changements linguistiques au Canada a été longtemps différent de celui de la France. D'abord, la Conquête anglaise (1759) et la cession de la Nouvelle-France (1763) ont non seulement provoqué une coupure politique, mais aussi une coupure linguistique (quoique certainement moins radicale que la coupure politique, et moins complète qu'on ne le pense généralement). Il a fallu adapter les mots français au nouveau contexte politique, juridique et économique. Ensuite, la Révolution française (1789) a provoqué une coupure idéologique et approfondi le fossé linguistique, dans la mesure où la France, en renversant la monarchie et le régime féodal, a abandonné de nombreux termes désignant des réalités (sociales, politiques, juridiques) condamnées et les a remplacés par de nouveaux termes que les Canadiens n'avaient aucune raison d'adopter. Enfin, la révolution industrielle (XIX<sup>e</sup> siècle) a approfondi les différences lexicales entre le français du Canada et celui de France. En France se sont mis en place des vocabulaires techniques français (mines, manufactures, chemins de fer, construction navale, automobile, aéronautique, barrages, etc.) que les Canadiens français, ultraminoritaires dans l'industrie, ne pouvaient connaître, encore moins adopter.

Il faudra attendre la Révolution tranquille des années 1960, et leur promotion économique, pour que les Québécois s'approprient une partie de ces vocabulaires. Cependant, le marché linguistique français n'a certainement jamais été totalement fermé aux Canadiens français, comme le prouvent les innombrables termes empruntés par eux tout au long des 250 et quelques années qui se sont écoulées depuis la défaite des plaines d'Abraham et qu'ils se sont approprié au même titre que les autres francophones. La littérature, les contacts épistolaires, le séjour en France de nombreux représentants de l'élite canadienne-française ont contribué à maintenir et à développer les liens culturels et linguistiques avec la « mère-patrie<sup>16</sup> ». De nos jours, avec la

16. Expression courante pour désigner la France, parfois transformée par dérision en « l'amère patrie ».

facilité, la rapidité et la multiplicité des communications, le marché linguistique québécois est plus imbriqué que jamais dans le marché linguistique francophone international.

## NOUVELLES RÉALITÉS

Certains ont tendance à croire que les ancêtres des Québécois, en arrivant en Amérique, rompaient avec leur passé. Il n'en est rien. L'émigration française, à quelques exceptions près, n'a pas été une émigration de gens persécutés fuyant leur patrie, en rupture de ban avec elle. Les colons français qui sont venus ici l'ont fait pour des raisons économiques, encadrés par les autorités politiques, militaires et religieuses françaises. Ils sont donc venus avec leur bagage matériel et culturel (leur savoir-faire, mais aussi leur organisation sociale, leurs croyances religieuses et leur langue, de France).

Au début de la colonisation, les réalités nouvelles à nommer se sont pratiquement limitées aux plantes, aux animaux, aux phénomènes climatiques et aux peuples (amérindiens) qu'ils ne connaissaient pas. Pour les désigner, ils ont utilisé deux des procédés courants pour créer de nouveaux signes linguistiques : l'*ajout de sens* et l'*emprunt* (aux langues amérindiennes). Ce travail de dénomination a été surtout le fait des premiers explorateurs et voyageurs français (Jacques Cartier, Samuel de Champlain, etc.).

Après la Conquête anglaise, il a fallu adapter la langue aux nouvelles réalités imposées par le vainqueur (nouveaux systèmes politique et judiciaire, nouvelles unités de poids et mesures, etc.), d'où, de nouveau, recours aux ajouts de sens et aux emprunts (à l'anglais désormais). Au temps de la révolution industrielle, de nombreuses réalités nouvelles ont été dénommées en ayant recours à l'emprunt de termes à l'anglais, qui produisait les nouveaux vocabulaires capables de désigner les techniques nouvelles, et aussi par *traduction*. Avec le temps, un nouveau *dialecte*<sup>17</sup> français s'est constitué en Amérique, dialecte qui coexiste avec la variété internationale standard. L'étude de leurs relations sur le marché linguistique québécois est l'objet principal de ce livre.

---

17. En linguistique, le terme *dialecte* n'a aucune connotation péjorative. Il désigne simplement une variété de langue circonscrite à un territoire donné ou à une catégorie sociale.

## LES VARIATIONS LINGUISTIQUES

Il sera constamment question, dans cette étude, de *variation linguistique*. En effet la langue – toute langue – varie dans ses structures et dans ses mots, et ce en fonction de plusieurs facteurs. Il y a longtemps déjà que les philologues, les historiens de la langue, les médiévistes ont décrit les changements dans le temps (c'est ce qu'on appelle la *variation diachronique* ou *historique*), changements qui font que, de nos jours, un francophone ne peut guère comprendre facilement un texte écrit dans un français plus ancien que celui du XVII<sup>e</sup> siècle. Les comparatistes et les dialectologues ont décrit les changements dans l'espace, d'un pays, d'une région ou d'un village à l'autre (ils constituent ce qu'on appelle la *variation diatopique* ou *géographique*), changements qui ont conduit à la formation de langues, de dialectes et de patois distincts et à ce qu'on ne peut plus ou ne pouvait plus se comprendre d'un pays, d'une province ou d'un village à l'autre. Depuis longtemps aussi, les linguistes sensibles à l'aspect social du langage ont observé les changements en fonction de l'appartenance sociale des locuteurs (il s'agit alors de la *variation diastratique* ou *sociale*), plus récemment la sociolinguistique en a fait l'un de ses objets d'étude de prédilection. On a noté également les variations en fonction de la situation de communication, du style des locuteurs (c'est la *variation diaphasique* ou *stylistique*). Enfin on a pu distinguer un dernier type de variation, en fonction du code – oral ou écrit – utilisé (c'est la *variation diamésique*).

## RÉALITÉ ET REPRÉSENTATIONS LINGUISTIQUES

La problématique du langage est complexe et touche à l'identité individuelle ou collective. Cela favorise l'apparition d'idées préconçues, de représentations erronées, d'idéologies. Le débat sur la norme linguistique et la qualité de la langue au Québec est, en bonne partie, brouillé par un manque de distinction entre ces notions. Il convient donc de débrouiller la question en examinant d'abord la **réalité linguistique**, en décrivant ce qui caractérise le français québécois par rapport au français dit de référence. Ce sera l'objet des chapitres 1 à 8. Les chapitres 1 à 4 seront consacrés à la description des particularismes phonétiques, grammaticaux et lexicaux du français québécois. Les chapitres 5 à 7, à celle de la *langue intermédiaire* qui s'est constituée au contact de

l'anglais. Le chapitre 8, à la concurrence entre le français vernaculaire et le français international. Après la description de la réalité, il faudra ensuite examiner la **représentation** que certains linguistes s'en sont faite ou s'en font et les enjeux que cela implique. Ce sera l'objet des chapitres 9 et 10. Il sera alors temps de proposer une autre grille de lecture des phénomènes en cours sur le marché linguistique québécois.

## QUELQUES DÉFINITIONS NÉCESSAIRES

Avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de définir quelques termes qui seront souvent employés par la suite dans ce livre. Le terme *français de référence* désigne le français décrit par les grammaires et les dictionnaires. Le terme *français standard*, le français le plus couramment employé. Le terme *français international*, le français normé partagé par les locuteurs de différents pays et différentes sociétés. Le terme *français central*, le français qui s'est développé et se développe à partir de Paris. Le terme *français québécois*, l'ensemble des particularités caractéristiques du parler des locuteurs québécois par rapport au français de référence. Le terme *franbécois*, l'ensemble des particularités issues de l'interférence de l'anglais sur le français des locuteurs québécois. Outre le français québécois, ces derniers utilisent une part considérable du français international, sans en exploiter toutefois l'ensemble des moyens à disposition.

## LE MARCHÉ LINGUISTIQUE QUÉBÉCOIS

Selon le dernier recensement canadien comportant des données linguistiques (2011), il y avait cette année-là au Québec 7 815 955 personnes. Ces 7 815 955 locuteurs avaient le choix (un choix conditionné par bien des facteurs) sur le marché linguistique entre deux langues, les deux langues officielles du Canada, l'anglais et le français. 83 % des locuteurs ont déclaré comme première langue le français, 4,6 % l'anglais et 13 % une autre langue (langues autochtones et, surtout, langues des immigrés plus anciens comme l'italien et le grec ou plus récents comme l'espagnol ou l'arabe). Parmi les francophones, 61 % se sont déclarés unilingues français et 38 % bilingues français-anglais, ce qui est une proportion très importante. Parmi les anglophones, 31 % se sont déclarés unilingues anglais et 67 % bilingues anglais-français. Il y a donc proportionnellement plus d'anglophones bilingues que

de francophones, ce qui se comprend, les anglophones étant très minoritaires au Québec (mais très majoritaires au Canada et encore plus en Amérique du Nord). Comme nous le verrons, ces chiffres laissent prévoir des conséquences importantes sur le corpus du français au Québec, étant donné les innombrables actes de langage ayant lieu à chaque instant entre locuteurs bilingues, avec les interférences d'une langue sur l'autre que cela suppose. Même la langue des francophones unilingues s'en trouve influencée. En réalité, il n'y a pas un marché linguistique québécois, mais deux. Un marché régional, où les francophones unilingues et le français dominant. Un marché montréalais où les francophones sont relativement moins nombreux qu'en région et où le français subit la très forte concurrence de l'anglais. C'est sur ce marché-là que se joue le destin du français, non seulement celui de son statut, mais aussi de son corpus, partant de sa qualité.

Afin de faciliter la compréhension des citations authentiques que je donne en exemple, j'ai ajouté des explications succinctes permettant de les mieux comprendre chaque fois que cela m'a paru nécessaire. Les lecteurs québécois me pardonneront de donner des explications qui, parfois, pourront leur paraître superflues, mais qui seront certainement utiles aux lecteurs non québécois, et peut-être même aux jeunes générations d'ici.

# 1

## Phonétique, phonologie, prononciation

---

Je présenterai les principaux traits caractéristiques du phonétisme du français québécois. J'examinerai ces particularités sur la base de l'ouvrage de Luc Ostiguy et de Claude Tousignant<sup>1</sup>. Je suivrai leur classification et reprendrai nombre de leurs exemples. J'illustrerai ces traits à l'aide de citations de paroliers, d'écrivains ou de journalistes<sup>2</sup>. Je ferai l'inventaire de ces particularités en donnant les variantes phonétiques et les conditions phonétiques de leur réalisation. Je compléterai cet inventaire en présentant d'autres caractéristiques non traitées par ces deux auteurs.

Le français québécois se caractérise par : 1) des modifications de voyelles ; 2) des apparitions de voyelles ou de consonnes intercalaires ou épenthétiques ; 3) des chutes de voyelles ou de consonnes (sous l'influence du rythme d'élocution) afin de faciliter la prononciation.

---

1. Luc Ostiguy et Claude Tousignant (1993, 2<sup>e</sup> édition 2008).

2. J'ai conservé l'orthographe originale des citations même dans le cas où elle est critiquable.



## 1.1 VOYELLES

### 1.1.1 VOYELLE [a]

#### 1.1.1.1 Voyelle [a] à l'intérieur d'un mot

La voyelle [a], en syllabe ouverte, à l'intérieur d'un mot, connaît trois variantes :

- 1) une variante, au timbre long, articulée très en arrière dans la bouche, avec une légère projection des lèvres, plus longue que la variante similaire en position finale (transcription phonétique [ɔ:]). Exemples : carré [k ɔ:ʁe], gagner [g ɔ:n e], gâteau [g ɔ:t o] ;
- 2) une variante, au timbre long, mais articulée un peu moins en arrière, la bouche plus ouverte, sans projection des lèvres (transcription phonétique [ɑ:]). Exemples : carré [k ɑ:ʁé], gagner [g ɑ:n e], gâteau [g ɑ:t o].
- 3) une troisième variante, la seule possible dans certains mots, est la forme [a] du français standard, comme dans agile, chapeau, marier, embrasser, etc. Même pour les autres mots (carré, gagner, gâteau, etc.), il n'est pas rare d'entendre cette troisième variante au lieu des deux variantes « québécoises ».

Parfois, à l'écrit, pour noter la prononciation populaire, certains auteurs ajoutent un accent circonflexe sur le a, comme dans **câlisse** (de calice), **diâb(le)** (diable) (variante 2), ou même remplacent le a par ô, comme dans **côlisse** (variante 1).

« Jusqu'au moment où je te rencontre, t'es mieux de fermer ta **câlisse** de gueule. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 19 octobre 2011) [ta putain de gueule; c'est un syndicaliste qui parle]

« J'ai demandé aux lecteurs de combler les points de suspension dans la phrase "J'aime le Québec parce que...". Voici ce que ça donne : "Ses **tabarnacs de côlisse d'esti de crise de mozeus de caliboire de saint-sacrament**" (réponse de Charles). » (le journaliste Patrick Lagacé, *La Presse*, 23 juin 2008) [C'est un exemple de bordée ou

chapelet de jurons; voir *infra*: Détournements de sens: les jurons et les sacres].

### 1.1.1.2 Voyelle [a] à la fin d'un mot

La voyelle a présente, en position finale, trois variantes :

- 1) une première correspond au son [ɔ] ouvert, prononcé très en arrière, avec une légère projection des lèvres, comme dans « colère » (en transcription phonétique [ɔ]). Par exemple, les mots Canada, drap et tabac peuvent être prononcés [k a n a d ɔ], [dʁɔ] et [t a b ɔ];
- 2) une deuxième est prononcée la bouche plus ouverte, moins en arrière, sans projection des lèvres (transcription phonétique [ɑ]). Dans ce cas, les mots Canada, drap et tabac peuvent être prononcés [k a n a d ɑ], [dʁɑ] et [t a b ɑ];
- 3) une troisième est prononcée dans la partie antérieure ou centrale de la bouche (transcription phonétique [a].) C'est la variante du français standard. Dans ce cas, les mots Canada, drap et tabac peuvent être prononcés [k a n a d a], [dʁa] et [t a b a].

Cependant la voyelle [a], en position finale, est toujours prononcée [a], comme en français standard, dans certains mots grammaticaux, comme la préposition à, les déterminants la, ma, ta, sa, les pronoms la et ça, et des mots comme caca, gaga et tata (syllabes répétées).

Ces particularités de prononciations permettent de faire en français québécois des rimes impossibles en français standard comme [bɔ:ʁ] et [ɡitɔ:ʁ], [prelɔ:ʁ] et [deɔ:ʁ]. Exemples :

« Bébé! bébé! m'as tout faire ça, su mon **bord**/Pis toé, t'iras jouer d'la **guitare** » (Plume Latraverse, *Scènes de la vie conjugale*) [m'as: j'vais; su mon bord: de mon côté]

« Vendu l'**préart**/Cassé mon bail/Rendu **dehors**/Chien pas d'médaille » (Richard Desjardins, *L'homme-canon*) [préart: lino(léum); pas d'médaille: sans médaille]

### 1.1.1.3 Le digramme oi

Le digramme oi connaît les variantes [wa] (il boit), [wɑ] (il boite) et [wɑ:] (la boîte). Dans la langue populaire, il connaît aussi les variantes [we]<sup>3</sup> (il boit), [wɛ] (il boite) et, dans quelques mots, [ɛ] (**drette** : droit; **étrète** : étroit; **frette** : froid). Cependant un grand nombre de mots ne connaissent, en français québécois, que la prononciation [wa] du français standard. C'est le cas de roi, voix, doigt, croix, fois, québécois, etc.

oi → [we]<sup>4</sup> comme dans **s'effoier** (s'affaïsser) → **s'effouéer**; poisson → **pouésson**

oi → [wɛ] comme dans étoile → **étouèle**; histoire → **histouère**; pouvoir → **pouvouèr**

«Cré-**moé**, cré-**moé** pas/Quéqu'part en Alaska/Y'a un phoque qui s'ennuie en maudit» (Michel Rivard, *La complainte du phoque en Alaska*) [Crois-moi ou non; en maudit: vachement]

«**Toé**, Ti-**Toine**, tais-**toé!**» [phrase attribuée au premier ministre conservateur Maurice Duplessis (1890-1959), intimant l'ordre de se taire à son ministre Antoine Rivard]

«L'imagination des personnages de la pièce a plu à leur jeune public. Gageons que le personnage de **Candy**, qui fait rimer son nom avec **moé pis toé**, n'est pas entré dans les bonnes grâces des parents. Était-ce nécessaire de torturer ainsi la langue française?» (*Courrier Laval*, 4 janvier 2012) [Rimes [kɑndɛ], [mwe] et [twe]]

«Y savait pas trop quoi **faire**/Rester debout ou bien **s'asseoir**?» (La Bolduc, *Le vieux garçon gêné*). [gêné: timide; rimes [fɛʁ] et [aswɛʁ]].

«J'su' plus capab' te **vouair**/J'su' plus capab' te **crouair**» (Réjean Ducharme/Robert Charlebois/Jean-Marie Benoît, *J't'haïs*). [j'peux p'us t'voir/t'croire; rimes [vwɛʁ] et [krwɛʁ]].

3. Aussi dans [mwe] (moi) et [twe] (toi), formes populaires archaïsantes souvent employées par certains artistes.

4. Dans ce chapitre, le signe → veut dire, selon le contexte, «se prononce», «donne», «devient».

« Albert V..., 77 ans, se souvient des joyeuses mi-carêmes de sa jeunesse. “On se cachait sous des boîtes de carton ou dans des poches de patates bourrées de paille. C’était chaud en “étouèle”! On allait dans toutes les maisons, avec nos violons et nos accordéons, pour demander aux filles à danser” » (*L’Actualité*, 1<sup>er</sup> juin 1996) [en étouèle (en étoile) : atténuatif de en étole ; chaud en étole : vachement chaud]

« J’ai pris ma décision finale, /pas d’taponnage, pas d’tétagé, /j’m’en vas **drette** au bien-être social » (Richard Desjardins, *Le chant du bum*) [taponnage, tétagé : tergiversation ; drette : tout droit, directement ; bien-être social : assistance sociale, équivalent approximatif du RSA (revenu de solidarité active), anglais *social welfare* ; bum : personne sans abri et/ou sans travail vivant au crochet des autres, marginal, mauvais garçon]

« **Frette** en hiver, chaude en été/On s’dit : Ma cour vaut bien la sienne » (Jean-Pierre Ferland, *Les fleurs de macadam*)

### 1.1.2 VOYELLE [ə]

La voyelle [ə] est parfois prononcée [e] comme dans *bedaine* → **bédaine** ; *dehors* → **déhors** ; *pesant* → **pésant** ; *guenille* → **guénille**.

« Le genre de vie qu’ils mènent/C’est l’genre de vie qu’ils aiment/On s’flatte la **bédaine** » (Plume Latraverse, *Vie d’ange*)

« Le père Noël n’était pas seul à avoir la **bédaine** ronde. Les quelque 200 mères Noël qui l’entouraient portaient dans leur bedon arrondi le plus beau cadeau. Un cadeau qu’elles débelleront dans quelques semaines. » (*La Presse*, 25 novembre 2011) [des femmes enceintes]

« “Chaque **guénille** trouve son torchon” sera présentée à l’Auditorium Desjardins. C’est l’histoire d’un couple dont l’homme se rend compte qu’il a passablement d’affinités avec la nouvelle voisine. » (*La Voix de l’Est*, 14 janvier 2012) [Pièce de théâtre dont le titre est un dicton québécois]

### 1.1.3 VOYELLE [ɛ]

#### 1.1.3.1 La voyelle [ɛ] est parfois prononcée [a]

Par exemple, comme dans bercer → **barcer**, certain → **çartain**, chercher → **charcher**, cierge → **ciarge** (juron courant), **couverte** (couverture) → **couvarte**, dernier → **darnier**, derrière → **darrière**, énerver → **énarver**, fermer → **farmer**, merde → **marde**, percer → **parcer**, perdu → **pardu** (**crier comme un pardu**), personne → **parsonne**, **verger** (littéralement frapper avec des verges, frapper, taper, etc.) → **varger**, vierge → **viarge** (juron courant), etc. C'est aussi le cas de la voyelle [ə] dans recoin → **racoin**. Cette prononciation au Québec même est archaïsante et populaire.

« Le secrétaire à la Défense a refusé de préciser si un **cartain** [*sic*] nombre de soldats américains avaient séjourné en Afghanistan au cours des dernières semaines. » (*La Presse*, 19 octobre 2011)

« Ne serait-ce pas merveilleux qu'on réintroduise le saumon dans la rivière Saint-Charles pour marquer le 400<sup>e</sup> anniversaire de la ville de Québec? Mais, **ciarge!** qu'on se dépêche de commencer! » (*Le Soleil*, 18 novembre 1995) [mais, Bon Dieu!]

« Un producteur avait des clients payant 5 \$ l'acre pour un territoire de chasse. Ça représente un beau 8 000 \$ “sous la **couvarte**”. » (*La Tribune*, 15 octobre 2010) [sous la couvarte : littéralement « sous la couverture », c'est-à-dire sous la table, au noir]

« C'était écrit [le roman *La grosse femme d'à côté est enceinte* de Michel Tremblay] dans une langue que j'entendais tout le temps. Le parler radio-canadien, j'entendais jamais ça. Ma mère dit encore **varte** pour verte, des **couvartes**. » (*Le Devoir*, 4 janvier 2008) [entrevue de l'écrivaine Marie-Sissi Labrèche ; le parler radio-canadien : celui qu'on entend sur les ondes de la Société Radio-Canada, souvent considéré comme le français québécois standard]

« Je pense que les religions, dans ce qu'elles ont d'intéressant, c'est-à-dire la partie philosophique – moi, la partie culte, la partie dogmatique “**m'énarve**”, m'énerve – ; je ne suis pas obligée... je fais

très bien ma vie sans ça.» (Société Radio-Canada, *Second Regard*, 5 juillet 2009)

«J'aurais dû, ben dû, donc dû, **farmer** ma grand'yeule» (Richard Desjardins, *Le chant du bum*) [yeule pop. : gueule]

«Elle raconte dans ses mots à elle sa vie de merde. Sa vie de merde qui devient dans ses mots à elle une vie de “**marde**”. Elle résume sa vie à ça : “Treize ans de **marde**”.» (*Le Devoir*, 3 décembre 2011)

«Le fermier du Burkina Faso a compris que l'avenir était dans la merde. Quand allons-nous nous interroger à savoir si notre avenir est dans la “**marde**” ou dans la merde?» (André Nault, *La Tribune*, 19 juillet 2004) [sens général : pour savoir si notre avenir est fichu, à moins de remplacer la chimie, les engrais, par de la matière organique]

«“La Gélinas m'a fait prendre les **narfs**, je suis descendu en bas et je l'ai tuée avec un couteau”. Ce sont les mots que Jean-Guy B... a dit quelques minutes après le drame qui a coûté la vie de M<sup>me</sup> Gélinas.» (*Cyberpresse*, 16 octobre 2002)

«Durant l'audience publique sur le projet Hertel-Des cantons, le BAPE est parvenu à **parcer** en partie le secret entourant l'interconnexion “oubliée”.» (*La Voix de l'Est*, 25 novembre 2000) [BAPE: Bureau d'audiences publiques sur l'environnement]

«Le gardien a quitté le match à la troisième période du match de mercredi **pardu** 6-3 contre le Lightning de Tampa Bay.» (*Le Devoir*, 28 octobre 2005) [Tampa Bay Lightning: équipe de hockey sur glace]

«Certains agents peuvent contester le leadership de Goodenow, **parsonne** ne l'a encore fait publiquement.» (*La Presse canadienne*, 16 novembre 2004) [grève des joueurs de la Ligue nationale de hockey (en anglais *National Hockey League* ou *NHL*), le championnat de hockey sur glace le plus prestigieux; Robert W. Goodenow: à l'époque, directeur général de la Ligue; agent: joueur]

« Si un Québécois a été en mesure d'atteindre le podium, c'est parce qu'ils connaissent mieux que quiconque le moindre **racoin** du circuit Gilles-Villeneuve. » (*La Tribune*, 27 août 2010) [Grand prix automobile de Montréal]

« Je veux protester contre l'affreuse prononciation de certains mots par M. Rodger B... C'est inadmissible qu'un commentateur sportif fasse d'aussi énormes fautes de prononciation. Par exemple: **char-cher, perdu**, la balle **drette derrière** lui, etc. » (*La Presse*, 28 octobre 1996) [courrier des lecteurs]

« On ne veut pas en faire des martyrs, on ne va pas **varger** dedans. On souhaite qu'ils comprennent notre position. » (*La Presse canadienne*, 5 novembre 2011) [le porte-parole de la police de Québec annonçant l'évacuation du camp d'Occupons Québec, équivalent québécois des Indignés français; **varger** dedans: taper, frapper dessus]

« Le tueur a abattu ses victimes avec un pistolet semi-automatique. Un pistolet semi-automatique, **viarge**! Il s'en servait pour quoi dans ses temps libres? » (*Cyberpresse*, 15 janvier 2011) [viarge: vierge (juron courant); putain!]

### 1.1.3.2 La voyelle [ɛ] ouverte est parfois prononcée comme la voyelle [e] fermée

comme, par exemple, dans arrière → **arriére**, bière → **bière**, lumière → **lumière**, mère → **mère**, père → **père**, sorcière → **sorcière**, etc. Prononciation sentie comme archaïsante et populaire.

« D'habitude, j'ai l'air de ta **mère** mais quand tu mets ça, j'ai l'air de la **mère** de ta **mère** » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

### 1.1.3.3 La voyelle [ɛ], en position finale, en syllabe ouverte, est parfois prononcée [æ]

comme, par exemple, dans après, engrais, jamais, j'aurais, lait, parfait, (il) promet. Cette forme est souvent orthographiée **apra, jama, j'ara, parfa**

ou **apra'**, **jama'**, **j'ara'**, **parfa'** par les écrivains et les paroliers. C'est une prononciation populaire.

« Les aut' attendent **apra** toé! / J'vas t'en faire des augmentations d'salaire! / Maudit flanc-mou! » (Réjean Ducharme et Robert Charlebois, *Mon pays ce n'est pas un pays, c'est un job*). [flanc-mou : paresseux, tire-au-flanc]

« Si tu m'ramènes che nous, j'te donne mon horn pis j'te donne mon char. Une fois rendu là, j'en aurai pu **jama** besoin » (Benoît Jutras, citant Michel Vézina, *Anges vagabonds, Voir*, 22 septembre 2005). [che nous : chez nous; mon horn : ma trompette; mon char : ma bagnole]

« Aznavour et Cie, très entourés, ont mal au poignet [à force de dédicacer], mais 995 écrivains se disent-ils : “si **j'ara** su, **j'ara** pas venu”? J'ai entendu des éditeurs affirmer : “C'est pas payant ces salons, mais, bon, c'est une vitrine”. » (l'écrivain Claude Jasmin, *Le Devoir*, 9 décembre 2003) [critique d'un salon du livre].

#### 1.1.4 VOYELLES [i], [y] ET [u]

Les voyelles fermées [i], [y] et [u], dans certaines positions (devant une consonne finale abrégée), se prononcent en français québécois différemment du français standard. Elles sont plus ouvertes et plus relâchées.

[i] → [ɪ] comme dans crime, quitte, vide, etc.

[y] → [Y] comme dans brune, jupe, lutte, une, etc.

Parfois, à l'écrit (en littérature), pour rendre le son [Y], on écrit brune → **breune**, une → **eune**, légume → **légueume**, plumer → **pleumer** (plumer une volaille, écorcher un animal à fourrure), **pleumas** (plumeau), prune → **preune**, etc. Ces prononciations sont senties comme relâchées ou populaires.

« Ces incendies ont dévasté 457 039 hectares en 1992, environ deux fois moins que l'an passé où on enregistrait **eune** perte de 803 382 hectares. » (*Le Soleil*, 24 juillet 1992)



« Mon père avait reçu un lièvre de la part d'un ami et lui avait demandé de l'aider pour le "**pleumer**". » (*Progrès-Dimanche*, 9 janvier 2011) [pleumer : dépiauter (fam.)]

[u] → [U] comme dans bouche, foule, soupe, etc.

Parfois le son [U] se rapproche du son [ɔ], d'où les orthographes concurrentes ou et o. Prononciation considérée comme relâchée.

« Quelle ne fut pas ma surprise quand je regarde par la fenêtre pour m'apercevoir que je me suis fait voler une chaise... Je sors pour demander aux nombreuses personnes à l'extérieur si elles ont vu quoi que ce soit et **totes** me répondent "non". » (*La Presse*, 31 juillet 2005) [totes : toutes]

Les voyelles i, u et ou, dans les autres positions, se prononcent en français québécois comme en français standard.

### 1.1.5 VOYELLES LONGUES ET DIPHTONGAISON

En français québécois, on distingue encore nettement des voyelles brèves et des voyelles longues. C'est le cas pour des mots comme patte (bref) et pâte (long), tache et tâche, faite et fête, mettre et maître, pomme et paume, votre et vôtre. Cette distinction a tendance à s'effacer en français parisien (moins en province), même si elle est toujours notée par les dictionnaires. Elle n'a jamais existé en français méridional, sur substrat occitan. L'allongement de la voyelle peut, dans certaines conditions, entraîner au cours de la production de ce phonème l'émission de deux timbres différents ou diphtongues<sup>5</sup>. C'est le cas dans les séries :

ɑ : → a<sup>u</sup> comme dans classe, pâte, sable

ɛ : → a<sup>e</sup> comme dans beige, neige, rêve

o : → o<sup>u</sup> comme dans côte, rose, saute

ø : → œ<sup>y</sup> comme dans creuse, jeûne, meute

5. Luc Ostiguy et Claude Tousignant (1993), p. 90.

La diphtongaison des voyelles longues se fait en particulier devant une consonne « r » allongante comme dans les séries :

ɑ: → a<sup>u</sup> comme dans barre, canard, tard

ɛ: → a<sup>e</sup> comme dans cher, mère, père

ɔ: → a<sup>u</sup> comme dans fort, nord, sport

œ: → a<sup>œ</sup> comme dans cœur, heure, peur

Cependant, une voyelle longue ne se diphtongue que lorsqu'elle est sous l'accent. Ainsi, dans la phrase : « C'est mon grand-père qui s'est déguisé en Père Noël », le mot père dans grand-père (sous l'accent) peut se diphtonguer, mais le mot père dans Père Noël (en dehors de l'accent) ne le peut pas<sup>6</sup>.

« J'ai subitement eu la vision d'une situation que je vis hebdomadairement : des jeunes qui me demandent, du haut de leurs douze ou treize ans : "À quoi ça sert, madame, le français? J'va d'ête capab de m'**faère** comprendre pareil!". » (*Le Nouvelliste*, 5 novembre 2007) [J'vais pouvoir me faire comprendre quand même]

« Saviez-vous que pour décrocher un rôle dans certaines émissions pour adolescents, de jeunes comédiens se voient obligés d'embaucher un "coach" pour leur apprendre... à mal parler? À dire par exemple "moé" plutôt que "moi", "ma **maère**" plutôt que "ma mère", "m'à y aller" plutôt que "j'vais y aller". » (la journaliste Lysiane Gagnon, *La Presse*, 21 mars 1996)

« Le Portugal a une des législations les plus restrictives d'Europe en matière d'avortement, l'IVG étant illégale sauf en cas de viol, de danger pour la santé de la **maère** ou de malformation grave du fœtus. » (*La Presse canadienne*, 28 janvier 2007)

« Qui c'est qui va garder/Not' beau grand lit **King size**/Nos faux fauteuils **Louis XVI** » (Luc Plamondon, *Pile ou face*) [lit King size: lit de 180; rime [kiŋs a<sup>e</sup>z] et [lwisa<sup>e</sup>z]]

6. Luc Ostiguy et Claude Tousignant (1993), p. 92.

« Si plusieurs traits québécois sont mieux acceptés de nos jours, c'est seulement dans la mesure où ils ne sont pas trop saillants. C'est le cas des diphtongaisons, comme **paère** au lieu de père ou **professaeur** au lieu de professeur. » (la linguiste Marie-Hélène Côté citée par Jean-François Cliche, « Une langue et son péché », *Le Soleil*, 5 août 2006)

Comme l'indique la citation qui précède, la diphtongaison est acceptée par les locuteurs québécois dans la mesure où elle n'est pas trop marquée. Dans le cas contraire, elle est sentie comme un trait du français populaire et peut faire l'objet de moqueries.

### 1.1.6 VOYELLES NASALES

Le français québécois a conservé quatre voyelles nasales :  $\tilde{a}$  (comme dans temps),  $\tilde{e}$  (comme dans faim),  $\tilde{o}$  (comme dans ton) et  $\tilde{\text{œ}}$  (comme dans brun). Le français parisien n'en a conservé que trois ( $\tilde{a}$ ,  $\tilde{e}$  et  $\tilde{o}$ ), la voyelle  $\tilde{\text{œ}}$  ne se distinguant pratiquement plus de la voyelle  $\tilde{e}$  (même si les dictionnaires notent encore la prononciation traditionnelle). Cependant, même en français québécois, l'article un est souvent prononcé [ $\tilde{e}$ ], comme en français central, du moins dans certaines conditions.

En français québécois, le timbre et la durée des voyelles nasales sont différents de ceux du français standard. La nasale  $\tilde{a}$  est articulée plus en avant en français québécois ([a] nasalisé) qu'en français standard ([ɑ] nasalisé). La nasale  $\tilde{e}$  est plus fermée en français québécois ([e] nasalisé) qu'en français standard ([ɛ] nasalisé). Cela explique l'impression de nasillement que produit une prononciation québécoise marquée aux oreilles d'un francophone non québécois. La nasale  $\tilde{o}$  est plus ouverte en français québécois ([ɔ] nasalisé) qu'en français standard ([o] nasalisé).

Enfin, en français québécois, les voyelles nasales allongées peuvent se diphtonguer sous l'accent, comme dans chance, prince, monde et défunte.

### 1.1.7 HARMONISATION VOCALIQUE

Dans certains environnements phonétiques, certaines voyelles peuvent être modifiées sous l'influence d'autres voyelles. C'est ce qu'on appelle le phénomène de l'harmonisation vocalique.

### 1.1.7.1 La voyelle [e] peut se transformer :

- ◆ en [ə] comme dans bébé → **bebé**

« Vous avez voulu avoir un **bebé** à l'âge où que les autres femmes commencent à être grands-mères. » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

- ◆ en [i] comme dans améliorer → **amiliorer**, bénéfice → **bénifrice**, bénéficiaire → **bénificiaire**, bénéficié → **bénificier**, créature → **criature**, efféminer → **effiminer**, généticien → **géniticien**, lécher → **licher** (se dit aussi en français populaire), légitime → **ligitime**. Prononciation considérée comme populaire.

« Les Canadiens français sont des Français **amiliorés**. » (phrase attribuée à Maurice Duplessis)<sup>7</sup>

« Les taxes n'ont cessé d'augmenter sans que notre système d'aqueduc ne soit **amilioré**. » (*Le Nouvelliste*, 7 mai 2004) [système d'aqueduc : réseau d'eau potable ; anglais *aqueduct system*]

« La compagnie a enregistré un **bénifrice** d'exploitation de 4,5 millions \$. » (*La Presse canadienne*, 19 juin 1999)

« Il faut toujours se rappeler que le **bénificiaire** a le libre choix entre un avocat de l'aide juridique et un avocat du privé. » (*Le Soleil*, 24 mai 1994) [aide juridique : aide juridictionnelle]

« Cette nouvelle acquisition permettra aux chercheurs de **bénificier** d'un nouveau centre d'innovation, de recherche et de développement de 7 millions \$. » (*Le Soleil*, 6 décembre 2011)

« Défendez un employé **effiminé** qui fait rire de lui. » (*Les Affaires*, 25 juin 2011) [contre les discriminations et le harcèlement en entreprise]

7. Voir Noël Audet (2008), p. 236-237.

«Un scientifique qui n'est pas philosophe est un bricoleur dangereux», citait Albert Jacquard, **géniticien**» (*Le Soleil*, 22 octobre 1994)

«La seule façon de ne pas être raciste, c'est d'avoir un pays où il est **ligitime** qu'une langue soit un véhicule utilisé par l'ensemble de la population» (*Le Devoir*, 6 novembre 1999)

### 1.1.7.2 La voyelle [i] peut se transformer :

- ◆ en [ə] comme dans **bibite** (bestiole, bébête) → **bebite**, confiture → **confeture**, curriculum vitae → **curreculum vitae**, habitude → **habetude**, ministre → **menisse**, minute → **menute**, nourriture → **nourreture**, oisiveté → **oiseveté**, pilule → **pelule**, etc. Prononciation considérée comme relâchée ou populaire.

«Y me fait penser à toé quand tu rentrais dans'maison en disant que les femmes d'à côté faisaient leu'**confeture**, pis que chaque fois, même si parsonne était jamais resté dans c'te maison-là, ça se mettait à sentir la **confeture**.» (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

«On m'avait conseillé de rester moi-même. Mais en télé, il faut changer plein de choses, y compris sa prononciation. Je n'avais jamais réalisé que je disais **menute** au lieu de minute.» (*Le Droit*, 26 octobre 1998) [confiance d'un ancien syndicaliste devenu animateur de télévision]

«W... et les autres se sont donné la mort pour les mêmes raisons: frustrations, chômage, **oiseveté**.» (*La Presse canadienne*, 17 février 1993)

«Personne ne m'attachait pour me faire prendre mes "**pelules** pour les nerfs". Lorsque le désespoir est plus fort que la raison, on fait tout son possible pour croire au miracle.» (*Le Devoir*, 8 mai 1998) [emploi familier volontaire]

- ◆ en [e] comme dans **bibite** (bébête) → **bébite**, bicycle → **bécyç'** (**bécique**), difficile → **défficile**, diminuer → **déminuer**, électricité → **électrécité**, éligible → **élégible**, ingénierie → **ingénérie**, paralysie → **paralésie**, périlcliter → **péreciliter**, privilégier → **prévilégier**, ridicule → **rédiçule**, visiter → **vésiter**, etc. Prononciation considérée comme relâchée ou populaire.

« Bon courage, tu es un combattant. Tu vas sûrement vaincre cette maudite **bébite** encore une fois. Pour l'instant, tu dois te concentrer sur ta guérison. » (*Le Soleil*, 20 janvier 2010) [encouragement à un malade du cancer]

« ... une impressionnante sélection de friandises d'antan, qui raviront les enfants d'hier, nostalgiques du temps où ils allaient s'acheter des réglisses à la cenne, montés sur leur **bécique** » (*Le Soleil*, 7 août 2010) [cenne (fam.) : cent, unité monétaire ; bécique : bicycle (bicyclette)]

« Choisi comme gardien à la place de Chris Osgood, qui connaît une période **défficile**, Howard a repoussé 25 lancers. » (*La Presse canadienne*, 9 décembre 2009) [lancer : tir ; hockey sur glace]

« C'est [la ville de] Gatineau qui a connu la plus forte hausse, tandis que le taux d'inoccupation [des logements] de Trois-Rivières a **déminué** de moitié. » (*La Presse canadienne*, 2 décembre 2003) [Gatineau : ville du Québec en face d'Ottawa]

« En plus d'une aide financière de 2,1 millions \$ accordée par Hydro-Québec, cela représente une économie **d'électrécité** de 5 GWh. » (*Le Soleil*, 8 février 2008) [Hydro-Québec : société d'État, équivalent québécois d'EDF en France]

« Pour être **élégible** au Programme d'encouragement à la retraite anticipée, il faudra : être mis en disponibilité ; compter au moins dix ans de service dans la fonction publique ; et être âgé de 50 à 60 ans. » (*Le Droit*, 5 avril 1995)

« L'ex-professeur d'**ingénérie**, emprisonné à perpétuité pour le meurtre de quatre de ses collègues, dépose une requête de libération conditionnelle. » (Société Radio-Canada, 24 janvier 2008) [Il s'agit

de Valéry Fabrikant, auteur d'une tuerie à l'Université Concordia à Montréal en 1992]

« 3,1 millions \$ pour la **paralésie** cérébrale. » (*La Presse canadienne*, 3 février 1992)

« Faire de la gymnastique du cerveau l'empêche de **pérécliter**, pourra retarder l'apparition de la maladie d'Alzheimer. » (*Le Soleil*, 5 décembre 2007)

« Quel que soit le style ou le genre que l'on **prévilégie**, chacun trouve matière à émerveillement, dans cette réunion de chefs-d'œuvre. » (*Le Soleil*, 31 mai 2007)

« Pourtant aussi **rédicule** que cela puisse paraître, cette mère serait exonérée d'une partie de ses frais de garde, si, même sans nécessité, elle confiait le soin de ses enfants à d'autres mains, pour prendre un emploi à l'extérieur. » (*La Presse*, 22 février 1989)

« Ils ont **vésité** le Musée des Ursulines, l'église St. James, l'aérogare de l'aéroport de Trois-Rivières, le cégep trifluvien et l'UQTR. » (*Le Nouvelliste*, 23 mai 1998) [cégep : collège d'enseignement général et professionnel ; trifluvien : de Trois-Rivières ; il est question d'une délégation d'architectes]

### 1.1.7.3 La voyelle [u] peut être prononcée [ə]

Comme dans soucoupe → **secoupe**.

« Il a débarqué à Ottawa avec une cargaison de pots en céramique, de tasses et de **secoupes** pour une valeur de 20 000 \$. » (*Le Droit*, 2 janvier 1996)

## 1.1.8 FUSION DES VOYELLES

En français québécois, la voyelle finale (phonétique) d'un mot peut fusionner avec la voyelle initiale du mot suivant, pour n'en former qu'une (avec la

chute du [l] intervocalique). Par exemple : à la maternelle → à 'a maternelle [a : ma t ɛʁn ɛ l]. Parfois il peut y avoir une ellipse totale. Par exemple : dans la face (au visage) → **dans'face**.

« En soixante-sept tout était beau/C'était l'année d'amour, c'était l'année de l'Expo/J'avais des fleurs **d'ins** cheveux, fallait-tu êt'niaiseux » (Pierre Huet, Michel Rivard, *Le blues d'la métropole*) [1967 : année de l'Exposition universelle de Montréal ; fallait-tu êt'niaiseux ! : c'qu'on pouvait êt'bête !]

« Les chicanes que vous pognez **tou'es** deux quasiment **tou'es** nuittes sont pas bonnes pour lui. » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*) [pogner une chicane : se mettre à se disputer]

« J'y ai dit que voulez-vous que je fasse/A m'a lâché une claque **dans'face** » (Michel Choquette et Robert Charlebois, *Cauchemar*) [Elle m'a flanqué une claque au visage]

### 1.1.9 RÉDUCTION OU ASSOURDISSEMENT DES VOYELLES

Les voyelles [e], [i], [ɔ], [y] et [u] en position faible<sup>8</sup>, à l'intérieur d'un mot, peuvent s'affaiblir au point de devenir inaudible. C'est le cas de :

- ◆ [e] dans catéchisme → **cat'chisme**, professeur → **prof'sseur** ;
- ◆ [i] dans arriver → **arr'ver**, camisole (maillot de corps) → **cam'sole**, commission → **comm'ssion** ; électricité → électric'té, frigidaire → **frig'daire** ;
- ◆ [ɔ] dans raccomodage → **racc'modage** ;
- ◆ [y] dans constitution → **constit'tion**, mercurochrome → **merc'rochrome**.

Le phénomène peut se produire dans la chaîne parlée. Par exemple : mes idées → **mes'dées** ; si vous avez le temps → **si v's avez l'temps**, etc.

8. En dehors de l'accent tonique.



« Elle avait.../une petite place des plus sympathiques/l'**électricité**, l'eau chaude, un beau micro-onde » (Plume Latraverse, *Elle avait...*)  
[une petite place : un petit appart]

« Au moins 41 376 clients d'Hydro-Ontario étaient toujours privés d'**électricité** samedi soir, a confirmé Hydro-Ontario. » (*La Presse canadienne*, 25 avril 2009)

« Quand vient le temps du **rac'modage**/Des trous à boucher, j'suis découragée » (*La Bolduc, Fricassez-vous*)

### 1.1.10 APPARITION D'UNE VOYELLE INTERCALAIRE (ÉPENTHÈSE)

On observe l'apparition d'une variante de la voyelle zéro dans le groupe **consonne + r ou l**, transformé en **consonne + voyelle** (a, ə ou ɔ) + **r ou l**.

#### 1.1.10.1 Avec inversion de phonèmes :

- ◆ /rə/ → /əɾ/ comme dans autrefois → **auterfois**; grelot → **guerlot**; pauvreté → **pauverté**. C'est un trait du français populaire.

« Opération Nez rouge aura besoin de davantage de bénévoles pour raccompagner ceux qui se sentiraient "trop **guerlot**" pour conduire leur véhicule. » (*La Presse canadienne*, 3 novembre 2004)  
[Nez Rouge : service de raccompagnement de conducteurs en état d'ébriété; guerlot et grolot se sont lexicalisés au sens d'ivre, pom-pette fam.]

« Fonds diocésain de lutte contre la **pauverté**. Une somme de 65 000 \$ remise à 51 organismes. » (*La Tribune*, 16 décembre 2005)

- ◆ /rə/ → /ar/ :
  - à l'initiale d'un mot, comme dans reconduire → **arconduire**, reculer → **arculer**, redire → **ardire**, refaire → **arfaire**, remonter → **armonter**; revoler → **arvoler**. Au Québec, ce trait est vieilli, voire archaïque. On l'utilise parfois à des fins humoristiques.

« Je ne peux pas dire que j'ai vraiment remarqué l'accent des locaux, peut-être parce que le ch'ti ressemble beaucoup au français parlé par nos ancêtres. Par exemple, "armonter" signifie remonter, comme dans : "Caroline, **armonte** tes culottes, on voit ton string". » (*Le Quotidien*, 28 juillet 2008) [ch'ti : dialecte picard parlé dans les Hauts de France; critique du film français de Dany Boon, *Bienvenue chez les Ch'tis*]

- à l'intérieur d'un mot, comme dans grenot, grenotte (littéralement petit grain) → **garnotte** (gravier, gravillon, petit caillou), etc.

« Je suis celui qui lutte/Quand la vie le culbute/Je retombe sur mes bottes/Les pieds dans la **garnotte**/Toujours debout » (Michel Rivard, *Toujours vivant*)

- ◆ /rel/ → /ɔʀ/ comme dans fressure (gros viscères d'un animal de boucherie) → **forsure**; frétiller → **fortiller**; voir aussi: grelot → **gorlot**.

« La fameuse goutte d'eau qui se promenait de l'espace à la Terre ressemblait à un monstrueux spermatozoïde solitaire et schizophrène qui avait l'air de se demander ce qu'il faisait là, à **fortiller** mollement de la queue. » (*CNW Telbec*, 12 octobre 2009; propos de l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu; critique du spectacle de la fondation *One Drop*)

« Quand je suis allé me coucher, seul et un peu **gorlot**, le plafond s'est mis à tourner » (*La Presse*, 22 octobre 2005) [un peu pompette]

### 1.1.10.2 Par ajout :

- ◆ /ø/ → /a/ comme dans brouette → **barouette** (d'où le verbe **barouetter**, littéralement transporter dans une brouette, mais aussi, au figuré, trim-baler, bousculer, secouer, balloter).

« En ramassant le contenu de son cabanon emporté par les eaux, Jean-Louis P... peste contre les assurances. "Ma **barouette** est là, mon barbecue est là, mais je ne trouve plus mon cabanon. Pourquoi les assurances me facturent si c'est pour ne rien rembourser après ?" » (*Le Quotidien*, 8 décembre 2010) [après une tempête en Gaspésie]

«C'est régulièrement des voitures qui nous coupent. On fait attention aux vélos. Il y a la façon dont on conduit aussi : plein gaz, plein frein, le client se fait **barouetter!**» (*Le Soleil*, 7 septembre 2010) [un chauffeur parle de la difficulté de conduire un autobus]

- ◆ /ø/ → /ɛ/ comme dans **bleuet** (myrtille) → **beluet(te)**; fluet (mauviette) → **feluet(te)**; février → **février**.

«Ces membres d'une délégation japonaise en visite pour se frotter à la réalité de l'industrie du bleuet, ont été étonnés par l'abondance et la saveur du "**beluet**".» (*Le Quotidien*, 11 août 2006) [emploi intentionnel pour marquer la prononciation populaire locale; la forme bleuet s'est lexicalisée pour désigner populairement et ironiquement les habitants du Lac Saint-Jean, région de production du bleuet (myrtille)].

«Te souviens-tu du Klondike/C'était pas d'la bière d'épinette/C'était loin d'être un cadeau/Mais on était pas **feluette**/On avait pas peur de l'eau» (Jean-Pierre Ferland, *Le Klondike*) [épinette: épicea; bière d'épinette: boisson gazeuse aromatisée à l'essence d'épicea noir]

«La Maison de la famille organise une série d'ateliers avec différentes activités le mercredi 7 **février** de 9 h à 11 h.» (*Le Nouvelliste*, 6 février 2001) [une association d'aide aux familles]

## 1.2 CONSONNES

### 1.2.1 CONSONNES [d] ET [t] DEVANT [i] ET [y]

En français québécois, la consonne [d] est suivie d'un son [ʔ] et la consonne [t] d'un son [s] devant les voyelles [i] et [y]. Par exemple: dimanche → **dʔi-manche**; petit → **petʔit**. C'est ce qu'on appelle le phénomène de l'affrication. Ces consonnes ne s'affriquent pas lorsqu'elles sont suivies d'une autre voyelle, d'une consonne ou lorsqu'elles sont en finale de mot. L'affrication est universelle lorsque la séquence [d ou t + i ou y] fait partie du même mot. En revanche, elle ne l'est pas lorsque la séquence couvre deux mots différents. Ce trait, s'il n'est pas trop marqué, est considéré comme la norme.

« Certains particularismes québécois sont si couramment utilisés qu'ils ne sont pas considérés comme fautifs même s'ils s'écartent du modèle standard. Ainsi de "petit", que nous persistons tous à prononcer "**petsi**" plutôt que d'y aller d'un "t" qui claque! » (la journaliste Josée Boileau, *Le Devoir*, 16 janvier 2006)

### 1.2.2 CONSONNE [g]

La consonne [g] se transforme parfois en [j] comme dans baguette → **bayette**; maigre → **maig** → **maiy** [mɛgr → mɛg → mɛj]. Trait archaïsant et populaire.

La consonne [g] se transforme parfois en [k] comme dans fatiguer → **fati-quer**, fatigué → **fatiqué**, fatigant → **fatiquant**. Trait populaire.

« Usain Bolt, l'homme le plus rapide du monde, a annoncé son retrait d'une rencontre d'athlétisme en Corée du Sud à cause de la **fatigue**. » (*La Presse*, 11 septembre 2009)

« Je ne me conduis pas comme une star. Les gens m'accostent pour me saluer, pour me dire que mes chansons leur font du bien. C'est pas **fatiquant**, ça... » (*La Presse*, 9 septembre 1995) [déclaration du chanteur Patrick Norman]

### 1.2.3 CONSONNE [t]

#### 1.2.3.1 Consonne [t] en finale

La consonne [t] se maintient parfois en finale, comme dans **bout'** (souvent orthographié **boutte**), **debout'** (**deboutte**), **dret'** (**drette**: droit), **fait'** (**faite**, participe passé au masculin), **fret'** (**frette**: froid), **lit'** (**litte**), **nuit'** (**nuite**), **plat'** (**plate** ou **platte**: plat, ennuyeux), **ticket'** (procès-verbal de contravention, p.-v.; sous l'influence de la prononciation anglaise), **tourniquet'** (**tourniquette**), **tout'** (**toute** ou **toutte**: féminin et masculin), **pantoute** (contraction de **pas en tout**: pas du tout). De même, l'adjectif laid se prononce parfois familièrement **laitte**.

«B... signale qu'il est le gars le plus maltraité au Québec et laisse entendre qu'il va continuer de se battre. "C'est sûr et certain, m'a mourir **deboutte**".» (*La Presse*, 27 juin 2002) [déclaration d'un membre des Hell's Angel en prison pour meurtre]

«Y fait frette/Dans mes draps/Même quand la chaufferette/Est au **boutte**/Conte-moé pas/D'histoires à dormir **deboutte**» (Luc Plamondon, *Cinq à sept*) [chaufferette: radiateur, chauffage; au boutte: littéralement «au bout», c'est-à-dire à fond, à donf]

«Oh non, il a pris une photo de moi. Tout le monde va me voir dans le journal demain. "Chus **faite!**".» (*Le Devoir*, 2 août 1999) [chus faite: j'suis fait; j'suis pris; j'suis cuit]

«Je commence à peine à être capable de m'écouter chanter. Me voir en plus, tabarnak! Je me trouve **laitte**. Quand j'étais petit, je trouvais aussi mon père **laitte**.» (*La Presse*, 25 mars 2006) [déclaration du chanteur Dan Bigras; tabarnak: juron courant]

«Dans son univers de chansonnier, un lit est un "**litte**", moi, c'est "moé", et les mots anglais pleuvent. Sa langue sonne vrai.» (*La Presse*, 29 mars 2008) [chansonnier: auteur-compositeur-interprète]

«Le p'tit est pas encore habillé? Y'a-tu mangé? Y'a-tu encore pissé au **litte**?» (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*) [y'a-tu mangé?: est-ce qu'il a mangé?]

«Câlisse reste donc, juste une p'tite **nuite**/Pis on va s'aimer, jusqu'au matin/T'es obligée d'partir, j'sais ben/Mais t'es pas obligée d'partir tout'e suite!» (Les Colocs, André Fortin, *Juste une p'tite nuitte*) [câlisse: juron courant; rime [n w it] et [s w it]]

«Quand j'étais plus jeune, je trouvais ça quétaine et **platte** [la danse classique]. C'est quand j'ai commencé à faire de grands sauts et des tours que j'ai commencé à m'y intéresser sérieusement» (*Le Progrès-Dimanche*, 19 septembre 2010) [quétaine: cucul]

«Qu'on me donne le "**tickette**" pour que je le paye et qu'on en finisse avec cette niaiserie-là.» (*Le Droit*, 15 juillet 2009) [ticket: p.-v. fam.; un maire accusé d'avoir allumé un feu sans permis]

«Il a reçu une passe avant de faire une **tourniquette** et de refiler la rondelle directement sur le bâton d'Érik R..., qui en a profité pour marquer le but vainqueur.» (*Le Droit*, 25 mars 2002) [faire un(e) tourniquette: au hockey, rotation complète pour déjouer l'adversaire; rondelle: palet; bâton: crosse]

«Faut pu s'contenter des croûtes/Faut dev'nir les meilleurs en **toute**» (Robert Charlebois, *Que-Can blues*) [en toute: en tout; rime [kʁU:t] et [tUt]]

«Des chercheurs recommandent d'interdire les bonbons aux moins de 18 ans. Ce que les chercheurs ne comprennent pas, c'est que les bonbons, c'est surtout bon avant 18 ans. Après c'est agréable, mais on a d'autres plaisirs. Tandis qu'à 5 ans, un bonbon, c'est le **boutte** de **toutte**.» (Stéphane Laporte, chroniqueur humoriste, *La Presse*, 6 février 2012) [le boutte de toute: il y a rien de mieux; c'est le top]

«J'ai été pris de crampes. J'avais les jambes comme du béton. Je ne pouvais rien faire **pantoute**» (*Le Soleil*, 6 janvier 2012) [un champion de ski de fond]

### 1.2.3.2 Consonne [t] devant yod

La consonne [t] devant un yod se transforme parfois en [k] comme dans bénitier → **béniquier**; chantier → **chanquier**; cimetière → **cimequière**; métier → **méquier**; tabatière → **tabaquière**; tourtière (tourte) → **tourquière**, etc. Au Québec, ce trait est archaïque et limité géographiquement.

«Le père dit que ça va être une grosse noce. Il va fermer le **chanquier** pis tout le village va être invité.» (*Le Quotidien*, 15 février 2002) [emploi intentionnel pour évoquer la vie dans une petite ville du Nord du Québec, cent ans plus tôt, en 1902]

«Ce spectacle semble une fontaine de Jouvence pour la centaine de personnes qui y participent. Du négatif: plus méprisante que drôle

la caricature de notre “parlure” régionale qui a fait de notre tourtière une “**tourquière**” (ouch!) et les nombreux “là, là, là”.» (*Le Quotidien*, 21 août 2008) [Région du Saguenay-Lac-Saint-Jean; ouch!: aïe!, ouille!; anglais *ouch!*].

### 1.2.4 CONSONNE [r]

En français québécois, la consonne [r] connaît plusieurs variantes. Je retiendrai les trois les plus caractéristiques :

- 1) une première variante, le [r] apical ou r roulé, est caractéristique de la région montréalaise et de l’Ouest de la province. Elle est en perte de vitesse et souvent stigmatisée ;
- 2) une deuxième variante, le [ʁ] uvulaire, qui est le r du français standard, s’est étendu à toute la province et à tous les milieux ;
- 3) une troisième variante, le [ɹ] rétroflexe ou r anglais, s’utilise dans certaines conditions (en finale précédé d’une consonne), comme dans mur, peur, pire, tour. Cette variante est un emprunt au phonétisme de l’anglais.

« Pendant la répétition, René Richard Cyr demandait à une comédienne de ne pas trop rouler ses “r”. “Sors de l’Est de la ville, c’est pas du Michel Tremblay”, disait-il » (*La Presse*, 11 février 1995). [René Richard Cyr : metteur en scène ; Michel Tremblay s’est illustré en dépeignant les personnages et le langage populaires de l’Est de la ville de Montréal].

### 1.2.5 INSERTION DE CONSONNE

On observe fréquemment le phénomène d’insertion d’une consonne de liaison (fautive) entre deux voyelles dans la chaîne parlée.

#### 1.2.5.1 Liaison fautive -z- (ou velours)

Comme dans cinq-**z**-oiseaux, huit-**z**-oiseaux, vingt-**z**-oiseaux. C’est un phénomène de généralisation analogique (sur le modèle de deux oiseaux,

trois oiseaux, etc.) propre au français populaire ou négligé, plus fréquent au Québec qu'en Europe.

« Je recommande à l'annonceuse de soigner ses liaisons. Hier, elle nous a lancé un "Trente-**z**-arpents". Et la veille, un "vingt-**z**-albums". Ça écorche les oreilles pointilleuses. » (*Le Soleil*, 19 juillet 1999) [dans un festival]

« Nous assistons à la faillite audible de notre système d'enseignement. Depuis une génération, tout ce qui est "professeure" et "écrivaine" aurait dû s'occuper de la qualité de l'orthographe, de la grammaire et de la prononciation du français chez leurs "deux-mille-**z**-élèves". » (Jacques Fauteux, *La Presse*, 16 mars 2003)

### 1.2.5.2 Liaison fautive -t- (ou cuir)

Je suis allé → **chu(s)-t-allé**. Considéré comme populaire.

« Quand chus-**t**-arrivée là en plein hiver, les loups rôdaient autour de la ville. » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

### 1.2.5.3 Liaison fautive -n-

Ça en prend (il en faut) → **ça n'en prend**. Considéré comme populaire.

« Beaucoup m'ont reproché mon manque de vécu. À cela, une militante a scandé "**Ça n'en prend**, des jeunes!" » (*Québec Hebdo*, 8 mai 2011) [une jeune députée élue à la surprise générale; ça n'en prend, des jeunes: il en faut, des jeunes]

### 1.2.5.4 Liaison fautive -l- entre deux voyelles

Ça aide → **ça l'aide**; ç'a pas de sens → **ça l'a pas de bon sens**; ça a été dit → **ça l'a été dit**; ç'a été difficile → **ç'a l'a été difficile**; ça existe pas → **ça l'existe pas**. Liaison fautive très fréquente.

« Ah la la! – Ça **la** pu de bon sens. Ça **la** pris les proportions d'une pandémie. Ça **la** commencé chez les ados bien sûr, ça **la** commencé comme une paresse, puis ça **la** pris la forme d'une régression du



langage, la forme d'un parler bébé". Analysez-moi donc ce "la". Qu'est-ce? Un article? Un pronom?» (le journaliste Pierre Foglia<sup>9</sup>, *La Presse*, 16 mai 2006) [En réalité, ce n'est ni un article, ni un pronom, mais un son de liaison]

## 1.2.6 DISPARITION DE CONSONNE

### 1.2.6.1 Pronoms personnels sujets

En français québécois, la consonne [l] des pronoms personnels sujets il, elle (**alle**), ils et elles (**alles**) disparaît en langue parlée spontanée, comme dans : Il part demain → **I' part demain** ; Il a l'intention de partir → **I' a l'intention de partir** ; Elle part demain → **A' part demain** ; Elle a l'intention de partir demain → **A' a l'intention de partir** ; Ils ont été bons → **I' ont été bons, I's ont été bons** ; Elles ont été bonnes → **E's ont été bonnes, I' ont été bonnes, I's ont été bonnes**. C'est un trait du français familier (il → i) ou populaire (elle → a, al)<sup>10</sup>.

### 1.2.6.2 Article et pronom personnel compléments

En français québécois, la consonne [l] des articles définis et des pronoms personnels compléments la et les disparaît, quand le mot qui précède se termine par une voyelle, comme dans : On a gagné la course hier → **On a gagné 'a course hier** ; Voilà déjà les gars → **V'là déjà 'es gars!** ; Je veux la voir → **J'veux 'a voir** ; Je veux les apporter → **J'veux 'es apporter**<sup>11</sup>.

## 1.2.7 RÉDUCTION DES CONSONNES FINALES

En position finale, un groupe de deux ou de trois consonnes peut, dans certaines conditions, se réduire à une consonne. C'est un trait considéré comme populaire.

9. Pour désigner ce phénomène, Pierre Foglia a forgé le néologisme «lalalisation»...

10. Voir Luc Ostiguy et Claude Tousignant (1993), p. 175.

11. Voir Luc Ostiguy et Claude Tousignant (1993), p. 180.

### 1.2.7.1 Groupe de deux consonnes

- ◆ chute du [k] comme dans casque → **cas'** (**casse**), fantasque → **fantas'** → (**fantasse**) (effronté)

« L'singe en avait plein le **cas'**/D'faire le singe pour la masse » (Plume Latraverse, *L'ours, le singe et le lion*) [en avoir plein le casque : en avoir plein la casquette/ras le bol ; rime [k a s] et [m a s]]

« Il faudrait qu'il prenne encore un peu d'expérience avant de m'affronter. Serait-il assez "**fantasse**" pour m'essayer, en pensant que je suis fini? Peut-être. » (*Le Progrès-Dimanche*, 5 septembre 2010) [un boxeur à propos d'un autre boxeur]

- ◆ chute du [l] comme dans bicycle → **bicyc'** (**gars d'bicyc'** : motard, fan de moto), capable → **capab'**, diable → **diab'**, oncle → **onc'**, possible → **possib'**, règle → **règ'**, spectacle → **spectac'**, tabernacle → **tabarnac'** (juron courant).

« Une mauvaise nouvelle m'attend au réveil : mon pneu arrière est dégonflé. Mais moi, je ne me dégonfle pas. Je mets les mains à la roue et dans la graisse de **bicyc.** » (*Cyberpresse*, 26 avril 2005)

« "On en a ras le bol de Stephen Harper et de son gouvernement conservateur. Comme on dit chez nous en bon québécois : on est 'pu **capab'** ! Je l'entends partout où je vais", affirme M. Coderre. » (*Le Guide de Montréal-Nord*, 8 février 2011) [Stephen Harper : premier ministre conservateur du Canada (2006-2015) ; Denis Coderre : à l'époque, député de l'opposition libérale ; on est pu capab' : on n'en peut plus]

« Y'a toujours un mon **onc'**/Qui peigne sa calvitie/Y a toujours un jeune punk/Qui s'brandit le squeegee! » (Lynda Lemay, *Crétin*) [un mon onc' péj. : un oncle (ridicule, pénible, etc.) ; squeegee : raclette (pour nettoyer les pare-brise) ; rime [ɔ̃ k] et [p ɔ̃ k]]

- ◆ chute du [m] comme dans cataplasme → **cataplas'**, catéchisme → **catéchis'** (**catéchisse**, voire **cat'chis'**).

« Ton **catéchisse**, tu le connais-tu aussi ben que ta géographie? » (Robert Lalonde, *Le Devoir*, 7 novembre 1998).

- ◆ chute du [r] comme dans arbre → **arb'**, perdre → **perd'**, propre → **prop'**, sucre → **suc'**.
- ◆ chute du [t] comme dans artiste → **artis'** (**artisse**), cent (unité monétaire) → **cenne** (forme courante, y compris à l'écrit familier), Christ → **chris'** (devenu un juron courant; généralement orthographié **crisse**), contact → **contac'**, direct → **direc'**, *draft* (bière pression) → **draf'** (**draffe**), fédéraliste → **fédéralis'** (**fédéralisse**), journaliste → **journalis'** (**journalisse**), juste → **jus'** (**jusse**), séparatiste → **séparatis'** (**séparatisse**), verdict → **verdic'**.

« Le gratin de la scène artistique québécoise était là : les artistes et les “**artisses**”, les vieux de la vieille et les nouvelles minettes, les branchés et les kétaires » (*Le Devoir*, 25 août 1993) [kétaire ou quétaine : kitch, cucul, ringard]

« Voilà un petit film drôle, pas vulgaire pour une **cenne**, sans prétention, qui fait son petit bonhomme de chemin dans le web. » (*La Nouvelle*, 18 janvier 2012) [pas vulgaire pour un sou]

« Le suspense a pris fin quand l'employeur des femmes, un parlementaire qui a conservé l'anonymat, a pris **contac** avec les autorités. » (*La Presse*, 31 octobre 2003)

« La création aura une grande part d'improvisation. Miriane R... mélangera l'acoustique à l'électronique à l'aide de pistes préenregistrées mixées en **direc**. » (*L'Actuel*, 27 janvier 2012)

« Tu m'dis qu'les hommes sont **égoïstes**/Qu'y prennent les femmes pour leurs servantes/Que jus' à cause de leur pénis/Y s'prennent pour le régime des rentes » (Plume Latraverse, *Scènes de la vie conjugale*) [malgré l'orthographe préservée, rimes [e g o i s] et [p e n i s]]

« Elle [la candidate du Nouveau Parti démocratique] va diviser le vote. Elle et le libéral se divisent le vote “**fédéralisse**”, et le “**séparatisse**” passe entre les deux comme une saucisse dans un hot-dog. » (*Le Droit*, 7 avril 2011) [se diviser : se partager, anglais *to split*; Nouveau Parti démocratique : parti fédéral canadien de tendance social-démocrate]

«La violence domestique, ça regarde pas les voisins, la polisse, les **journalisses**, kâlisse! Tout ça, c'est la faute des **féminisses**, crise!» (la journaliste Ghislaine Rheault, *Le Soleil*, 28 octobre 2000) [jeu d'assonances dans un texte d'humeur]

«Canadien contre le Calgary à -20° dehors. Jouer au hockey à l'extérieur c'est chercher le trouble. Pire, c'est **jusse** cave.» (*Métro*, 6 août 2010) [Le Canadien ou Les Canadiens de Montréal: célèbre équipe de hockey sur glace; chercher le trouble: chercher des ennuis, anglais *to ask for trouble*; jusse cave: tout simplement idiot]

«En pee-wee A, **verdic** nul à trois buts partout entre les Voyageurs de Sacré-Cœur et les Monarques de Saint-Ambroise.» (*Le Quotidien*, 3 mars 2005) [tournoi de hockey; verdict: résultat]

### 1.2.7.2 Groupe de trois consonnes

- ◆ chute de [tr] comme dans balustre → **balus'** (**balusse**; **rongeux de balusses**: bigot), **canistre** → **canis'** (**canisse**) (anglais *canister*: boîte en métal, bidon), **ministre** → **minis'** (**minisse**), **orchestre** → **orches'**, **piastre** → **pias'** (**piasse**, fam., terme courant pour dollar).

«Je regardais les yeux de mes joueurs dans la chambre et je peux vous dire qu'ils sont fatigués. La **canisse** est complètement vide.» (*La Tribune*, 14 décembre 2011) [chambre: vestiaire, anglais *players room*; ils sont complètement vidés]

«M'en vas faire de mon **best** [pour retrouver d'anciennes connaissances]/J'ai marché dans la nuit/En cherchant un orchestre» (Richard Desjardins, *Et j'ai couché dans mon char*) [faire de son bes(t): faire de son mieux; rimes [bɛs] et [ɔʁkɛs]]

«Le jour n'est pas loin où l'on va pouvoir devenir premier ministre du Québec en écrivant prémié **minisse** tout croche! D'ailleurs, on peut déjà devenir prémié minisse du Canada en l'écrivant comme ça!» (Stéphane Laporte, humoriste, *La Presse*, 5 mars 2000) [allusion au premier ministre du Canada, Jean Chrétien (1993-2003), souvent moqué pour la piètre qualité de son français; tout croche: tout de travers/de traviole fam.]

« Qui c'est qui r'sout? Ti-Lou Garou./Y m'dit dans'face :/“ T'en rappelles-tu qu'tu m' dois cent **piasses?**” » (Richard Desjardins, *Le chant du bum*) [ressourdre: surgir à l'improviste; rimes [f a s] et [p j a s]]

« Au début des années 70, la “**piasse** à Lévesque”, la monnaie éventuelle d'un Québec indépendant, ne devait valoir que 65 ¢ US et alimentait les railleries. Vingt ans plus tard, la devise canadienne ne vaut guère plus que la piastre fleurdelisée. » (*Le Devoir*, 24 janvier 1998) [René Lévesque: premier ministre souverainiste du Québec (1976-1985); la création d'une devise québécoise faisait partie de son programme; fleurdelisé: propre au Québec dont l'un des emblèmes est la fleur de lys]

« L'image de marque de l'entreprise joue pour beaucoup. Les chercheurs d'emploi voudront une entreprise solide avec une bonne réputation. Ces chercheurs ne seront pas prêts à changer “4 trente-sous pour une **piasse!**” » (*La Tribune*, 9 juillet 2011) [trente-sous: pièce de 25 cents; changer 4 trente-sous pour une piasse: changer pour, en fin de compte, obtenir la même chose]

\* \* \*

## CONCLUSION

L'inventaire et l'examen des principaux particularismes phonétiques du français québécois permettent de tirer un certain nombre de conclusions.

L'intégralité du système phonologique québécois correspond à celui du français. Cependant le système québécois, plus conservateur, correspond plus à celui du français d'il y a quelques générations qu'au système contemporain.

Il a conservé l'opposition distinctive des nasales /œ̃/ et /ɛ̃/, comme dans brun et brin, alors qu'elle a pratiquement disparu en français central (cependant des dictionnaires comme le NPR la notent encore). Soulignons que cette opposition est très peu productive et que cette différence entre les deux systèmes ne pose aucun problème de compréhension. La plupart des

locuteurs du français standard ne la (re)marquent pas. De plus, pour un mot aussi important et fréquent que l'article un, les Québécois, eux-mêmes, ne font plus la distinction dans certaines conditions. Surtout, il a conservé les oppositions d'ouverture et de longueur des voyelles /a/, /e/ et /o/, comme dans *patte* et *pâte*, etc., alors que ces oppositions sont en voie de se perdre en français central (même si les dictionnaires les notent encore). Le système phonologique québécois est beaucoup plus proche du système phonologique du français standard que ne l'est celui du français du Sud de la France, sur substrat occitan.

L'originalité du français québécois ne tient donc pas tant à sa phonologie qu'à sa prononciation. Si l'on excepte la prononciation de certains mots anglais ou étrangers (voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois), tous les particularismes de prononciation du français québécois proviennent de France, qu'il s'agisse de vestiges du français du XVII<sup>e</sup> siècle, de parlers dialectaux du quart nord-ouest de la France ou du français populaire passé et contemporain<sup>12</sup>. Seul le [ɹ] rétroflexe emprunté à l'anglais n'est pas d'origine française, mais il n'a pas de valeur distinctive et son extension est limitée.

Beaucoup de variantes ne sont en fait que des variantes combinatoires, c'est-à-dire des modifications de prononciations de certains phonèmes en fonction de l'environnement phonétique (par exemple, la diphtongaison des voyelles longues sous l'accent, phénomène général au Québec, mais plus ou moins marqué selon les locuteurs).

La plupart des traits présentés ci-dessus appartiennent de nos jours soit à des usages archaïques ou vieillis, soit à des usages familiers ou populaires, limités à certaines catégories de la population (personnes plus âgées, moins instruites). On les rencontre encore au théâtre et dans les chansons du répertoire québécois, ainsi que chez les humoristes, pour des raisons identitaires ou stylistiques. Même s'il existe de grandes variations (géographiques, sociales, générationnelles, etc.) dans la prononciation des Québécois, en situation de langage surveillé, notamment dans des médias comme Radio-Canada, elle tend à se rapprocher de celle des autres francophones.

---

12. Voir le tableau des correspondances entre les prononciations de Paris et du Québec, selon les époques et les classes sociales dans Jean-Denis Gendron (2007), p. 257-275.

Aujourd'hui, les traits phonologiques et phonétiques qui distinguent le plus le français québécois du français standard sont : 1) le maintien de l'opposition distinctive entre voyelles brèves et voyelles longues comme dans *patte* et *pâte*; 2) l'affrication des consonnes /d/ et /t/ (un phénomène qui peut passer presque inaperçu, selon le degré d'affrication) ; 3) la plus grande fermeture ou plus grande ouverture des voyelles /a/ et /o/ ; 4) leur plus grande ou moins grande tension articulaire ; 5) la diphthongaison de voyelles longues sous l'accent (ce trait n'est pas considéré comme standard au Québec même, lorsqu'il est trop prononcé).

Comme le souligne Jean-Denis Gendron, en quelques générations, la prononciation des locuteurs québécois s'est considérablement **dédialectisée** pour se rapprocher de la norme du français standard, sans toutefois se confondre totalement avec elle. Les Québécois suivent, avec un certain décalage, l'évolution de la prononciation des provinces françaises, elle-même étant en retard par rapport à l'évolution de la langue à Paris. Cette évolution n'est pas terminée.

# 2

## Morphologie

---

Les principales particularités morphologiques du français québécois concernent la graphie (l'orthographe) de certains signifiants (formes du mot), la formation des termes ou dérivation (l'emploi et la productivité de certains préfixes et de certains suffixes), un certain nombre de terminaisons, les catégories nominales du genre (masculin ou féminin) et du nombre (singulier ou pluriel), la morphologie du verbe (composition, morphologie du signifiant, des désinences, etc.).

Les formes caractéristiques du français québécois relèvent soit d'un état plus ancien du français (archaïsmes), héritage des premiers temps de la colonie (XVII<sup>e</sup> siècle), soit du français populaire ou encore de l'interférence de l'anglais. Dans ce dernier cas, je renvoie l'étude de ces formes au chapitre 5 consacré à la typologie des anglicismes du français québécois.

Ces écarts morphologiques sont, en général, plus caractéristiques de la langue parlée que de la langue écrite.



## 2.1 ORTHOGRAPHE

Interférences de la prononciation québécoise populaire sur l'orthographe

### 2.1.1 CERTAINES PARTICULARITÉS DE LA PRONONCIATION QUÉBÉCOISE PEUVENT INFLUENCER L'ORTHOGRAPHE

Voir Chapitre 1 Phonétique, phonologie, prononciation.

### 2.1.2 QUÉBÉCISATION<sup>1</sup> ORTHOGRAPHIQUE DE SIGNIFIANTS ANGLAIS

Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 2.1.3 QUÉBÉCISATION ORTHOGRAPHIQUE ET INTÉGRATION MORPHOSYNTAXIQUE D'EMPRUNTS À L'ANGLAIS

Par le biais de la prononciation québécoise (comme *jazzy* orthographié **jazzé**). Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

## 2.2 MORPHOLOGIE DU NOM ET DE L'ADJECTIF

### 2.2.1 MORPHOLOGIE PRÉFIXALE ET SUFFIXALE

L'observation du français québécois parlé ou écrit révèle la grande productivité, parfois avec une valeur expressive particulière, de certains éléments formateurs (préfixes ou suffixes) appartenant par ailleurs au français commun, populaire ou même standard.

---

1. La perception de certains phonèmes anglais est différente chez les Québécois et chez les autres francophones, les Français en particulier. Quand l'adaptation orthographique d'un mot anglais se fait sur la base de la perception québécoise (comme *slush* orthographié **sloche**), je parle de *québécoisation*.

### 2.2.1.1 Préfixe mal-

En français québécois, on observe des compositions du type *préfixe mal-* + *adjectif* (**malavenant**, **malcommode**<sup>2</sup>, **malcontent**, **malpoli**<sup>3</sup>) à côté du français standard *mé-* + *adjectif* (mécontent, etc.) ou *in-* + *adjectif* (impoli, etc.). Par ailleurs, le français québécois utilise abondamment la locution **mal pris** pour désigner quelqu'un qui se trouve dans une situation difficile, qui a besoin d'aide.

« Pour revenir au Musée canadien de la civilisation, juste pour être **malavenant**, sait-on dans quelles conditions ont été acquis ses char-mants totems provenant de la côte ouest? » (*Le Progrès-Dimanche*, 28 mai 2006) [malavenant: désagréable]

« “Chartrand, le **malcommode**” (Canada, 2010, 78 minutes). Documentaire de Manuel Foglia. La vie et la carrière du syndicaliste québécois Michel Chartrand. » (*Le Devoir*, 9 décembre 2011) [Michel Chartrand (1916-2010) était un syndicaliste contestataire, célèbre pour son caractère bien trempé et son langage populaire coloré]

« On entend dire de tous côtés que les professeurs sont **malcontents**, démobilisés. » (Jean-Paul Desbiens, *La Presse*, 4 mai 1988) [Jean-Paul Desbiens (1927-2006), auteur d'un essai célèbre *Les Insolences du frère Untel* (1960)]

« C'est un peu toujours la réaction quand on évoque notre **malen-gueulé** national et poète du macadam, Plume Latraverse. » (*Le Soleil*, 22 mai 1998) [Plume Latraverse: auteur-compositeur-interprète, qui a exploité les possibilités du français québécois populaire; le français de référence dirait malembouché]

« Mon garçon était aimé de tout le monde. Dès que quelqu'un était **mal pris**, il lui venait en aide. » (*La Tribune*, 9 janvier 2012).

2. Vieux ou régional dans cet emploi (désagréable de caractère) selon le NPR.

3. Populaire selon le NPR.

### 2.2.1.2 Préfixe pas-

En français québécois parlé, on observe une tendance à utiliser des formes du type *préfixe pas + adjectif en -able* (**pas capable**, **pas croyable**, etc.) plutôt que des formes du type *préfixe in- + adjectif en -able* (incapable, incroyable, etc.).

« Quand je roule dans la rue/Pis que j’vois un bonrien/J’**pas capable**, j’passe dessus » (Richard Desjardins, *Les Bonriens*) [bonrien : bon à rien ; j’pas capable : j’y peux rien, c’est plus fort que moi]

« Entre deux cuites **pas d’allures**,/Y’ont pris un coup, ils ont bien ri/  
Et puis bien jeunes ils sont partis » (Raymond Lévesque, *Les Amis*)  
[deux cuites pas d’allures : deux cuites carabinées]

On observe aussi l’existence de formes substantivées comme **un pas-bon**, **un pas-cher**, **un pas-fin** (pas gentil, pas sympa), **un pas-grand-chose**, **un pas-propre**, **un pas-travaillant** (fainéant), etc.

« Je suis tannée de voir mes enfants se faire écœurer à l’école par des camarades qui leur disent que leur père est un “gros **pas bon** comme arbitre.” » (*Le Nouvelliste*, 30 mars 2004) [je suis tannée : j’en ai marre ; se faire écœurer : se faire embêter]

« Dans la bande-annonce des *Invincibles*, Lyne-la-**pas-fine** annonce d’un ton menaçant que le règne des sous-hommes achève. Catherine T..., que ce rôle de femme castratrice a révélée, s’en amuse : “J’aime ça des gars, moi ; je les trouve moins compliqués”. » (*La Presse*, 10 janvier 2009) [*Les Invincibles* : série télévisée présentée par la Société Radio-Canada (2005-2009)]

« Les **pas travaillants** sont restés. Quand t’as pogné le beat de t’assir pis rien faire, ça change pus. » (*Commerce*, 1<sup>er</sup> novembre 1994) [après des suppressions d’emplois à la compagnie de chemin de fer Canadien National ; pogné le beat : pris le rythme, pris l’habitude ; t’assir : t’asseoir]

Encore à propos de pas, le français québécois a développé une locution prépositive à valeur privative **pas de**, ayant le sens de sans, comme dans jouer **pas de casque** (jouer sans casque, au hockey), porter des jeans **pas de bobettes** (sans slip/caleçon), chien **pas de médaille** (chien sans médaille), poule **pas**

**de tête** (au fig., tête sans cervelle), hamburger **pas de relish**, sandwich **pas de pain**, être plus beau **pas de moustache**, etc. Elle peut même se combiner avec... avec: un cycliste **avec pas de lumière**, rouler **avec pas de pneus d'hiver**, jouer **avec pas de casque**, etc.

« Le Québec lui faisait penser à une poule **pas de tête** comme il en avait vu sur la ferme de ses parents. La poule sans tête, qui courait encore sans réaliser qu'elle était déjà morte, c'est le Québec d'aujourd'hui. » (*Le Devoir*, 23 septembre 2011)

« Dehors, les chats et chiens **pas de médaille!** Les 63 000 foyers de Trois-Rivières seront visités pour recenser les chats et les chiens. » (*Le Nouvelliste*, 2 novembre 2006)

« Là, j'comprends le bonheur/Le bonheur de ta mère au mariage/  
Elle rêvait qu'son enfant/Qu'son enfant-**pas d'muffler** déménage! »  
(Lynda Lemay, *Chéri, tu ronfles*) [muffler: silencieux de voiture; une femme qui se plaint de son mari qui ronfle la nuit]

### 2.2.1.3 Préfixe sans-

Il existe une série de termes composés avec le *préfixe sans-* + *nom*, comme **sans-allure** (personne qui ne sait pas vivre, n'a pas d'éducation, agit mal), **sans-dessein** (personne peu brillante), **sans-génie** (personne demeurée, simplette). Le français standard connaît aussi cette formation: sans-cœur, sans-gêne.

« Quand on ne vit pas dans une république de bananes, ce qui est signé par un gouvernement est supposé engager l'autre. Les compagnies qui agissent sur le plan international s'attendent à ce genre de choses-là. Le gouvernement avait trouvé le moyen d'avoir l'air d'une belle gang de **sans-allures** » (le politicien Mario Dumont, *La Presse canadienne*, 30 juin 2004) [une belle gang: une belle bande]

« Fée des étoiles, j'peux-tu avoir un autre hockey/J'ai perdu l'mien, beau **sans-dessein**/J'l'ai échangé contre une photo où on voit rien/  
Une fille de dos qui s'cache les fesses avec les mains » (Pierre Huet, Michel Rivard, *23 décembre*) [j'peux-tu: est-ce que j'peux; un hockey: une crosse de hockey]

« Ma gang de **sans-génie**/L'Malin vous a pincés/Y m'reste qu'à vous souhaiter/Une belle éternité » (Michel Rivard, *Martin de la chasse-galerie*) [ma gang de: ma bande de]

### 2.2.1.4 Suffixe nominal -age

Le français québécois (surtout familier ou populaire) exploite beaucoup le suffixe -age pour former des noms à partir d'un verbe, transitif ou intransitif, ou même d'un nom. Dans plusieurs cas, on note une influence de l'anglais. Voici des exemples :

**beurrer** (au sens propre et au sens figuré: enduire) → **beurrage**, **botcher** (bâcler son travail; anglais *to botch*) → **botchage**, **chialer** (= rouspéter, râler) → **chialage** (= rouspétance<sup>4</sup>), **crémer** (un gâteau) → **crémage** (glacage), crier → **criage** (cris, criaileries), **flâner** (se tenir/traîner quelque part, vagabonder, zoner) → **flânage** (fait de traîner/zoner), fumer (des cigarettes) → **fumage** (action/fait de fumer), **magasiner** (faire des courses, anglais *to shop, to go shopping*) → **magasinage** (action de faire des courses, les courses), **mémérer** (commérer) → **mémérages** (commérages), mille (mesure de distance, anglais *mileage*) → **millage** (distance en milles), **niaiser** (perdre son temps) → **niaisage** (perte de temps), **peinturer** (peindre) → **peinturage** (action de peindre), **se péter les bretelles** (être fier de soi, se vanter) → **pétage de bretelles** (vantardise), potiner → **potinage** (potins), **sacrer** → **sacrage** (action de « sacrer », de jurer), salir qqn (calomnier) → **salissage** (calomnie), **taponner** (hésiter) → **taponnage** (hésitation), **tataouiner** (tergiverser) → **tatouinage** (tergiversation), **téter** (lécher qqn) → **tétage** (léchage, fayotage; hésitation), tordre le bras (exercer de fortes pressions sur qqn) → **tordage de bras**<sup>5</sup> (fortes pressions), se traîner<sup>6</sup> les pieds (manquer d'empressement à faire qqch.) → **traînage de pieds** (manque d'empressement, mauvaise volonté), **zigonner** (perdre son temps) → **zigonnage** (perte de temps; complications inutiles), etc.

4. Les équivalents standard que je donne aux formes québécoises n'épuisent pas toutes les possibilités de sens, variables selon le contexte.

5. Tordre le bras se rencontre (plus rarement) dans La Presse écrite française, mais **tordage de bras** est plus spécifiquement québécois.

6. Forme pronominale en français québécois.

« On a tué le travail d'équipe. On travaille tout seul. Et il y en a qui font leurs tâches "à peu près". Le "**botchage**" est devenu la norme. » (*Le Nouvelliste*, 29 mars 2000) [dans les hôpitaux québécois]

« J'étais en fin de relation avec une autre mademoiselle et je n'aurais jamais cru que cette histoire prendrait ce genre de proportions... Quand elle l'a su, j'ai eu droit à toute une séance de "**criage**". » (*Voir*, 1<sup>er</sup> avril 2004) [à une belle engueulade]

« L'autre homme appréhendé dans cette affaire a reçu une contravention pour **flânage** en vertu des règlements municipaux. » (*Le Soleil*, 13 février 2009) [règlements municipaux : arrêtés municipaux].

« À l'instar des villes de San Francisco et de New York, il faudrait interdire le **fumage** dans certains endroits publics comme les parcs, les plages et autres lieux fréquentés. » (*Métro*, 1<sup>er</sup> juin 2011) [calque de l'anglais *to prohibit smoking*: interdire de fumer].

« Si un joueur commet une infraction à sa ligne de 20, avec deux minutes à jouer et un score serré, on signale l'infraction et on applique la punition. Pas de **niaisage**, pas de niaiserie. » (*La Presse*, 27 janvier 1998)

« On ne sait pas encore qui va payer les coûts des opérations de sablage et de **peinturage** du pont de fer. » (*Le Journal du Lac-Saint-Jean*, 9 novembre 2011)

« Le premier ministre s'affaire à vanter les réalisations de son gouvernement. Pour cela, il offre une avalanche de chiffres. Or, il ne s'agit pas que de **pétage de bretelles**. » (*La Presse*, 20 octobre 2007)

« Notre télévision nous offre certaines émissions qui me blessent et m'attristent. Récemment, deux émissions, dont l'une pour le **sacrage** et l'autre pour la vulgarité, m'ont réellement révolté. » (*Le Droit*, 3 février 2009)

« Tout cela relève de campagnes de **salissage** savamment orchestrées parce qu'ils sont nombreux les politiciens qui ont détenu des cartes d'autres partis politiques. » (*Le Droit*, 10 août 2011) [un politicien accusé d'avoir la carte de plusieurs partis]

« A ben fallu qu’j’m pile su’le cœur./J’ai pris ma décision finale,/ pas d’**taponnage**, pas d’**tétage**,/j’m’en vas drette au bien-être social » (Richard Desjardins, *Le chant du bum*) [qu’j’m pile su’le cœur : qu’j’m force, qu’j’prenne sur moi]

« Le gouvernement récolte ici les fruits d’un intense **traînage de pieds** dans le dossier de l’équité salariale. » (*La Presse*, 25 octobre 2001)

« Est-ce que les organisateurs, qui ont prévu attirer 750 personnes à 250 \$ le couvert, ont vu trop grand ? Pour atteindre un tel objectif, dans un milieu somme toute restreint, bonne chance. Il va falloir faire du **tordage de bras**. » (*Le Nouvelliste*, 24 novembre 2011)

### 2.2.1.5 Suffixe nominal -erie

En français québécois, le suffixe -erie a produit quelques noms comme **boucanerie** (lieu où l’on boucane/fume la viande), **chefferie** (poste de chef ; comme dans **course à la chefferie**)<sup>7</sup>, **échouerie** (lieu où viennent s’échouer certains animaux marins), **écoœuranterie** (chose/action écoœurante/répu-gnante/révoltante), **étenderie** (ensemble d’objets étendus), **follerie** (folie), **jalouserie** (jalousie), **nounounerie** (bêtise), **partisanerie**<sup>8</sup> (esprit de parti, esprit partisan ; anglais *partisanship*), **quétainerie** (cucuterie), **ramasse-ries** (choses accumulées, ramassées ça et là), **traîneries** (choses/affaires qui traînent), etc. À noter également le terme **poudrierie** (neige soulevée par le vent, tempête de neige), formé sur poudrer (être soulevée par le vent, en parlant de la neige). Les termes **binnerie** (restaurant à bon marché, gargote) et **cookerie** (cuisine de chantier forestier) sont des emprunts à l’anglais *beanery* et *cookery*.

« La course à la **chefferie** du Nouveau Parti démocratique se ferait à trois. Thomas Mulcair, Peggy Nash et Paul Dewar apparaissent en tête de peloton, selon les résultats d’un premier sondage à être rendu public. » (*Le Droit*, 14 février 2012)

7. En Afrique, charge de chef traditionnel.

8. Rare en Europe.

« Quand je suis revenu de Bosnie, j'étais massacré. J'ai vu trop d'**écœuranteries** là-bas. Des tombes de soldats canadiens qui ne sont pas morts au combat, mais qui ont pris leur gun pour se suicider. » (*La Presse*, 8 octobre 2005) [gun : revolver]

« Des brocanteurs de partout au Québec se présenteraient à cet événement. L'événement pourrait s'étendre sur plusieurs fins de semaine et s'appeler "la grande **étenderie**" » (*Le Quotidien*, 13 juillet 1999) [le grand déballage/vide-grenier]

« Les enfants sont tellement tolérants qu'ils supportent n'importe quelle "**follerie**" de leurs parents. Les enfants, c'est le médicament destiné aux parents pour les guérir de leur propre enfance. » (*La Presse*, 18 janvier 2004)

« Il n'y a pas de quoi délirer de joie. Tâchons de nous réjouir sans sombrer dans la **nounounerie**. Certes, le Grand Prix de Formule 1 revient à Montréal. C'est une excellente nouvelle économique. » (*La Presse*, 19 novembre 2003)

« Dans la blanche cérémonie/Où la neige au vent se marie/Dans ce pays de **poudrierie**/Mon père a fait bâtir maison » (Gilles Vigneault, *Mon pays*)

« Au même titre que les artistes Tom Jones, John Travolta..., il fut une époque où la Chevrolet Corvette était associée à la **quétainerie** américaine. » (*La Presse*, 16 mai 2005)

« Paul-O. ne s'en cache pas : il a dû passer 12 heures par jour à faire du ménage dans ses papiers et ses "**ramasserries**", la nouvelle maison ne permettant pas de conserver autant de précieux souvenirs. » (*La Voix de l'Est*, 14 juin 2003)

### 2.2.1.6 Suffixe nominal -thon

On note en français québécois, pour désigner un marathon dans une activité quelconque (course à pied, danse, marche, nage, etc.), associé à une activité de financement pour une cause, une série de mots-valises comme **bercethon**,



**coursethon, dansethon/dansothon, lavothon, marchethon<sup>9</sup>, nagethon/nageothon, quillethon/quillothon, tricothon**, etc., formés par adjonction du suffixe -thon.

« La 33<sup>e</sup> édition du **Lavothon** des pompiers se déroulait samedi dernier. L'activité organisée au profit de Dystrophie musculaire Canada a été un grand succès avec des recettes de 8 500 \$. » (*Le Quotidien*, 17 juin 2011) [lavothon : activité de financement consistant à laver des voitures]

« Participer à un **quillethon**, c'est l'occasion de se dérouiller les muscles, de fraterniser, de se faire des amis. » (*Courrier Ahuntsic*, 29 octobre 2011) [quillethon : marathon au bowling].

Le modèle de ces formations est à chercher dans le mot-valise d'origine américaine téléthon. Contrairement à une opinion répandue au Québec, ce suffixe n'est pas « particulier au québécois<sup>10</sup> ». Le français européen connaît téléthon et radiethon, et il a commencé (peut-être plus tard) à exploiter le même procédé de formation (par exemple Internethon, programme qui consiste à récupérer des ordinateurs d'occasion pour les donner à des personnes qui n'ont pas les moyens d'en acheter des neufs). On a même fabriqué le terme « sarkothon » pour désigner la campagne de financement destinée à renflouer les caisses du parti de l'ancien président Nicolas Sarkozy.

### 2.2.1.7 Suffixe nominal -oune (?)

On relève, en français québécois, l'existence de toute une série de termes en -oune, comme **baboune** (grosse lèvre; **faire la baboune**: faire la lippe, boudier), **balloune** (ballon, bulle), **bizoune** (zizi), **brazoune** (soutif), **cigoune** ((cigarette) roulée, cibiche), **floune** (gamine), **foufoune** (fesses), **gougoune** (sandale (de plage)), **guidoune** (femme de mœurs légères), **minoune** (chatte, sexe de la femme, vieille bagnole), **moumoune** (lopette), **noune** (sexe de la femme, vulve), **nounoune** (nunuche), **pitoune** (bille de bois, grosse femme, femme facile, petite fille), **poupoune** (petite fille, belle fille, un peu niaise), **snoroune** (petite fille espiègle), **toune** (une chanson, un air) **toutoune** (grosse

9. Attesté en Suisse et en Normandie.

10. Selon la formulation de Jean-Marcel Léard (1995), p. 38.

femme, grosse dondon), etc. Cela a donné à penser à certains qu'il existerait un suffixe *-oune* spécifiquement québécois<sup>11</sup>.

En fait, tous les termes de cette série ne peuvent pas être analysés de la même manière<sup>12</sup>. Certains ne sont pas spécifiquement québécois : doudoune et fougoune (avec un sens différent, dans ce dernier cas<sup>13</sup>) se disent en français de référence. D'autres, comme balloune (emprunté à l'anglais *balloon*) ou toune (emprunté à l'anglais *tune*) ne sont pas analysables en *radical* + *suffixe -oune*. Dans le cas de minoune ou de pichoune, il ne s'agit pas non plus du suffixe *-oune*, mais plutôt d'un morphème *-ne*, marquant le genre féminin. Pour d'autres, comme poupoune, la terminaison *-oune* semble bien être non pas un suffixe à part, mais la prononciation particulière d'une désinence féminine, explicable dans le cadre du phonétisme du français québécois (poupon → pouponne → poupoune) ou par emprunt à une forme dialectale (poupoune). D'ailleurs, le terme existe en France comme sobriquet pour désigner des personnes (des deux sexes) et comme nom pour désigner des chats comme le montre l'exemple qui suit :

« “Poupoune” pour ses amis, un surnom donné par son ex-entraîneur en cadets, parce qu'il avait un faciès de gros poupon, a depuis fait son chemin. » (*Sud-Ouest*, 29 mars 2008)

Il n'est pas impossible cependant que le morphème *-oune* ait conquis, en français québécois, une certaine autonomie pour marquer le féminin ou former de nouveaux termes, familiers ou péjoratifs. Un peu comme certaines terminaisons argotiques françaises<sup>14</sup>.

« Avis aux intéressés, j'abhorre les “**chouchoune**”, “**poupoune**”, “**pitoune**” et tous les trucs en “oune” qui évoquent pour moi les plus disgracieux encore “**coucoune**”, “**toutoune**”, “**bizoune**” et autres “**nounoune**”. » (Rose-Line Brassat, *Cyberpresse*, 5 mars 2008)

11. Voir Luc Chartrand, « Le Québec à la oune », *L'Actualité*, 1<sup>er</sup> janvier 1994, p. 16.

12. Voir l'analyse de Jean-Marcel Léard (1995), p. 39 et suiv.

13. Le mot désigne familièrement le sexe de la femme en français de référence. Il s'emploie au singulier.

14. Par exemple : cigarette → argot cibiche.

« Ses histoires, qui s'attardent parfois inutilement sur des blagues primaires (le singe du zoo qui joue avec sa **bizoune**...), sont aussi d'un grand humanisme. » (*La Presse*, 22 octobre 2010) [Il est question d'un humoriste]

« Amenez-en des **guidounes** des catins puis des minettes/Amenez-en des guidounes de cinq pieds/Pour des gars de six pieds » (Gilles Vigneault, *Tit-Paul la Pitoune*)

« Les vieilles “**minounes**” disparaissent plus vite que prévu des routes du Québec. Plus de 15 000 “bazous” ont été jetés à la ferraille en un an. » (*La Presse canadienne*, 19 avril 2010) [minoune, bazou : vieille bagnole]

« Comparé aux **moumounes** qui dirigent aujourd'hui les mouvements syndicaux, crisse que c'était stimulant de vous voir agir, sans compromis ni compromissions. » (l'écrivain Victor-Lévy Beaulieu, à propos du syndicaliste Michel Chartrand, *Le Soleil*, 16 avril 2010) [crisse que : bon Dieu que]

« L'insémination, tu trouves pas ça un peu déprimant, trop clinique? À quoi je vais penser pendant qu'ils vont me rentrer une seringue dans la **noune**? » (*La Presse*, 12 novembre 2005).

« Huit heures après la dernière “pof”, le taux sanguin de monoxyde de carbone chute alors que le taux d'oxygène remonte à la normale. Une journée après votre dernière **cigoune**, le risque de crise cardiaque est déjà moindre. » (*Le Quotidien*, 3 mars 1998) [pof : bouffée de cigarette, taffe fam. ; anglais *puff*]

### 2.2.1.8 Suffixe nominal et adjectival -eux

Le suffixe nominal et adjectival -eux est très productif en français québécois. En voici des exemples : **barguineux** (personne qui aime « barguiner », marchander), **bavasseux** (qui bavasse), **bougonneux** (bougon), **branleux** (qui hésite, tergiverse), **bretteux** (qui perd son temps), **bûcheux** (bûcheron), **casseux de party/de veillée** (qui casse l'ambiance d'une fête, d'une soirée), **chialeux** (qui se plaint toujours, rouspéteur, râleur), **chiqueux de guenille**

(qui maugrée, se plaint; anglais *to chew the rag*), **colleux** (câlin, en parlant d'un enfant; collant, en parlant d'un adulte), **contraireux** (qui aime dire le contraire de l'autre, qui a l'esprit de contradiction), **courailleux** (coureur [de jupons]), **critiqueux** (critiqueur), **demandeux** (qui demande sans cesse, quémandeur), **écornifleux** (personne curieuse, indiscrète), **écrivieux** (qui aime écrire/a l'habitude d'écrire), **faiseux** (faiseur), **grimaceux** (qui fait des grimaces, grimacier), **lambineux** (lambin), **licheux** (lécheur, fayot fam.), **liseux de journaux** (qui lit beaucoup les journaux), **lyreux** (pleurnicheur, rabâcheur), **magasineux** (qui court les magasins), **mangeux de balustre** (bigot), **mouilleux** (pluvieux), **nationaleux** (nationaliste, péjoratif), **niaiseux** (niais, bête, imbécile), **ostineux** (qui s'obstine à contredire qq), **patenteux** (personne ingénieuse, inventive; de **patenter**: inventer, bricoler; anglais *to patent*: faire breveter), **patron(n)eux** (qui favorise ses amis politiques; anglais *patronage*), **pelleteux de nuage** (personne très forte sur les idées, les principes, mais sans aucun sens pratique, doux rêveur), **placoteux** (qui bavarde, papote), **pouceux** (qui fait du pouce, auto-stoppeur), **pousseux de crayon** (gratte-papier; anglais *pencil pusher*), **quêteux** (qui mendie/quémande), **radoteux** (radoteur), **ramasseux de bébelles** (collectionneur de babioles), **ratoureux** (retors, rusé; de **ratour**: ruse), **rechigneux** (pleurnicheur, boudeur), **ricaneux** (qui aime rire, rigolard), **robineux** (ivrogne qui boit de l'alcool frelaté, poch(e)tron fam.; anglais *rubbing alcohol*: alcool à 90°), **senteux** (personne trop curieuse, qui met son nez partout), **siffleux** (marmotte), **tapeux de pied** (musicien qui tape des pieds), **taponneux** (qui tergiverse), **téteux** (qui flatte, fayot fam.), **vallonneux** (vallonné), **veilleux** (qui aime se coucher tard, veiller), etc.

Le suffixe s'applique parfois à des inanimés : **gratteux** (ticket à gratter). Il a une valeur nettement péjorative. Certains termes dérivent tout droit du moyen français. Beaucoup s'emploient à la forme négative (**pas écrivieux**, **pas risqueux**, **pas sorteux**, **pas vargeux** : pas extraordinaire/terrible). Le français standard contemporain exploite aussi cette possibilité comme le montrent des termes comme **journalieux**, **footeux**, **théâtreux**.

« Et pendant que les **bavasseux** bavassent les vivants vivent la vie que les bavasseux leur ont bavassée en attendant qu'ils leur en bavassent une autre : communiste, fasciste, nudiste... » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*).

« Comment raviver la flamme de la souveraineté en attendant le grand jour – lire une conjoncture ou des sondages favorables, étant donné que les Québécois sont des **branleux** – tout en posant des gestes d’affirmation et d’autonomie entre-temps? » (*Le Soleil*, 9 mars 2008)

« Catherine se lève et m’invite à danser. Il n’y a presque personne sur la piste, je n’ai pas envie de me donner en spectacle : “Ça me tente pas”. Je me fais traiter de **cassex de veillée**. » (Réjean Ducharme, *L’Hiver de force*)

« Des centaines de milliers de gens jouent au hockey dans la rue. À Dollard-des-Ormeaux, ils ont eu droit à la contravention. Pour les mêmes raisons. Un **chialeux**, une **chialeuse** qui habite dans un quartier plein d’enfants mais qui déteste ça et qui appelle la police. » (*La Presse*, 24 mars 2010)

« Les critiques [de théâtre] ne sont pas simplement des **critiqueux** ou des **chialeux**, comme on a l’air de le penser. Ils contribuent à faire avancer le théâtre. » (*La Presse*, 11 avril 2001)

« La région a des écrivains et des **écrivieux**. L’art, hélas, requiert autant de talent que de volonté. On peut avoir des ailes sans être capable de monter aussi haut qu’un aigle. C’est presque une question de nature, et c’est injuste pour les dindes comme pour les paons. » (*Le Nouvelliste*, 13 juillet 2004) [des écrivailleurs/écrivailions/écrivassiers]

« En soixante-sept tout était beau/C’était l’année d’amour, c’était l’année de l’Expo/J’avais des fleurs d’ins cheveux, fallait-tu être **niaiseux** » (Pierre Huet, Michel Rivard, *Le blues d’la métropole*).

« Dans un contexte économique où la santé va mal, où l’argent est devenu le nouveau culte des élus, pourquoi devrait-on donner des subventions à des **péteux de broue** qui se trémoussent sur des scènes et des **écrivieux** de poèmes qui, de toute façon, vont finir sur l’aide sociale avec un cancer du poumon? » (Bryan Perro, *Le Nouvelliste*, 20 mars 2006). [broue : mousse; péteux de broue : qui parle beaucoup sans dire/faire grand-chose]

« Tant que le Québec voudra rester dans le Canada, il aurait avantage à ne pas s'isoler, en envoyant un groupe de "**placoteux**" remplir les bancs de l'opposition, à la place de députés appelés à gouverner. » (*Le Soleil*, 2 avril 2011)

« L'ancien ministre s'est attaqué à la dépendance économique du Québec au sein du Canada, reprochant aux politiciens québécois de se comporter en **quêteux** face au gouvernement fédéral. » (*Le Droit*, 23 avril 2010)

### 2.2.1.9 Suffixe adjectival -able

Le français québécois parlé exploite les possibilités du suffixe adjectival -able, comme dans **allable** (où l'on peut aller, praticable, en parlant d'un chemin), **apprenable** (qu'on peut apprendre (facilement)), **baignable** (dans lequel on peut se baigner), **circulable** (sur lequel on peut circuler), **compréhensible** (qu'on peut comprendre, compréhensible), **disable** (qu'on peut dire), **discutable** (dont on peut discuter, négociable), **lisable** (qu'on peut lire, qui peut être lu, lisible), **parlable** (à qui l'on peut parler facilement, qqn d'abordable), **retournable** (consigné; anglais *returnable*), **travaillable** (où l'on peut travailler), **voyageable** (où l'on peut voyager), etc. Plutôt que des créations, plusieurs de ces adjectifs (allable, compréhensible) sont en fait des archaïsmes. Certains relèvent du français populaire.

« On avait lancé un slogan: "Pour une rivière buvable, **baignable** et **pêchable**". Ça fait que c'était ça qui devenait l'objectif. » (Société Radio-Canada, *Tout le monde en parlait*, 2 août 2011)

« Des travailleurs s'affairent également à déneiger le tablier du pont et à le rendre **circulable**. » (*L'Étoile du lac*, 23 février 2011)

« En octobre, deux productions prennent d'assaut le théâtre. D'abord "À toi, pour toujours, ta Marie-Lou" de Michel Tremblay. Puis "Le Cid maghané" de Réjean Ducharme, la version "plus **compréhensible**" du Cid de Corneille qui a marqué l'apparition du joul sur scène au Québec. » (*Voir*, 11 octobre 2001) [joul: français québécois populaire véhiculant de nombreux anglicismes]

« Dodge Colt 1989, très propre, 80 000 kilomètres, manuelle, inspection récente, bon état, prix **discutable**<sup>15</sup>, garantie. » (*La Presse*, 7 mars 1994) [petite annonce pour une automobile ; prix à débattre]

Souvent, ces adjectifs s'emploient à la forme négative marquée par le morphème<sup>16</sup> **pas**, caractéristique du langage parlé populaire : **pas allable**, **pas apprenable**, **pas arrêtable**, **pas contentable** (qu'on ne peut pas contenter), **pas coupable** (qu'on ne peut pas couper), **pas disable**, **pas dormable**, **pas endurable**, **pas parlable** (avec qui il n'est pas possible de parler), **pas travaillable**, etc.

« C'est bien beau, la patinoire de quartier, mais c'est **pas allable** avec de jeunes enfants. Les miens ne sont pas encore assez vieux. Ici, c'est plus sécuritaire. » (*Le Soleil*, 6 janvier 2010) [sécuritaire : sûr]

« “Surprise! Surprise!” , c'est tout un défi, c'est un texte **pas “apprenable”**, c'est un flot ininterrompu (de paroles entre trois personnages) ! », illustre la comédienne Louise Latraverse. » (*La Tribune*, 25 juin 2005)

« C'est inexplicable le sentiment que doivent ressentir ces parents-là. Ce n'est **pas disable**, en termes de mots. Cependant, je voudrais leur dire que je partage leur peine. » (*La Presse canadienne*, 16 mars 2000) [témoignage de sympathie à des parents après le décès de leurs enfants dans un accident]

« Je suis heureuse. Même si mon chum est agriculteur. Même s'il a souvent un horaire de fou. Même s'il est stressé et souvent “**pas parlable**” pendant les grosses “bourrées”. » (*La Terre de chez nous*, 27 mai 2010) [chum : copain, conjoint ; anglais *chum*]

« Ce que je veux par un mandat fort, c'est d'obtenir une majorité au conseil. Quand l'opposition est majoritaire, c'est l'enfer, ce n'est **pas travaillable**. » (Régis Labeaume, maire de Québec, *Le Soleil*, 22 septembre 2009) [il n'y a pas moyen de travailler]

15. En français de référence, l'expression signifierait que le prix n'est pas en rapport avec l'état du véhicule, qu'il est trop élevé.

16. Morphème : unité minimale porteuse de sens.

### 2.2.1.10 Suffixe adjectival -ant

Dans cette série limitée, on trouve des termes comme **connaissant**, pour connaisseur (d'où l'expression **Jos. Connaissant** ou **Ti-Jo Connaissant**, équivalent de Monsieur Je-sais-tout), **ennuyant**, pour ennuyeux, **souffrant** pour douloureux, **soutenant** pour substantiel, en parlant de nourriture (anglais *sustaining*), **travaillant**, pour travailleur, qui ne ménage pas sa peine. Notons aussi le nom **survenant**, désignant une personne inconnue qui survient à l'improviste (voir : *Le Survenant*, roman célèbre de Germaine Guèvremont, 1945).

« Je n'écoute pas les radios, ni les chaînes de sport. Les commentaires complaisants des **Ti-Jos Connaissant** de la chose sportive m'énervent. » (*La Voix de l'Est*, 8 octobre 2011)

« On pourrait encore pardonner à *La Vie nouvelle* [un film] sa dureté implacable et son propos décousu. On le pourrait, si l'ensemble n'était si **ennuyant**. Si mortellement **ennuyant**. » (*Le Soleil*, 11 octobre 2003)

« Moi je mets de la crème 60, je porte un chapeau et des lunettes quand je sors. Ce que je vous dis, je ne l'invente pas. Et sachez que mourir d'un cancer de la peau, c'est très **souffrant**. » (*Le Courrier du Sud*, 31 mai 2103)

« Des enfants se rendent à l'école sans nécessairement avoir pris un petit déjeuner **soutenant** et convenable. » (*L'Écho d'Autray*, 27 novembre 2005)

« Certes, il a son franc-parler [le maire] et une éducation qu'il n'a pas apprise à l'Université. Par contre, il est allé à la bonne école de la vie, là où seuls les bons **travaillants** réussissent à apprendre. » (*L'Écho d'Autray*, 15 février 2004).

### 2.2.1.11 Interférences de l'anglais sur la morphologie suffixale :

- ♦ suffixe -eur comme dans **nettoyeur** pour désigner un commerce de nettoyage de vêtements.



- ◆ suffixe -eur au lieu du suffixe -ant comme dans **nettoyeur** au lieu de nettoyant pour désigner un produit de nettoyage.
- ◆ suffixe -eur au lieu du suffixe -ateur comme dans **adapteur** au lieu d'adaptateur.
- ◆ suffixe adverbial -ment comme dans **présument, ultimement**, etc.

Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

## 2.2.2 GENRE DE CERTAINS NOMS

En français québécois parlé, le genre de certains noms s'écarte parfois du genre standard. C'est le cas, en particulier, des noms commençant par une voyelle (et de certains emprunts à l'anglais). Dans certains cas, l'accord permet de penser qu'il s'agit plus d'un problème de prononciation que de grammaire (voir *infra* les exemples avec argent, espace, horaire, ouvrage, embâcle). Ce phénomène appartient plus généralement au français populaire.

### 2.2.2.1 Genre des noms commençant par une voyelle

#### Noms masculins en français standard, souvent féminins en québécois parlé

C'est le cas de noms comme: accident, âge, anniversaire, appareil, appel, appétit, appui, argent, arrêt, ascenseur, asphalte, atelier, attentat, avion, habit; écart, échange, effectif, effort, élastique, élevage, équilibre, érable, escalier, essor, été, air, espace, exemplaire, exemple; hiver; augure, autobus, automne, horaire, hôtel, orage, ordre, oreiller, orteil; ouvrage; embâcle, embrayage, emploi, entretien, entrepôt; incendie, insigne, etc. Parfois, le particularisme se retrouve à l'écrit (soit par ignorance ou par inattention ou encore de propos délibéré).

« Une motoneigiste a perdu la vie dans **une accident** à Rimouski. »  
(*La Presse canadienne*, 14 mars 2009)

« Des organismes s'emploient à défendre les intérêts des aînés et à réclamer des gouvernements des avantages pour **la troisième âge**. »  
(*Le Nouvelliste*, 25 août 1998) [aîné: senior]

«Je vous ai préparé une bonne soupe aux légumes et un pâté à la dinde. Je vous souhaite **une bonne appétit!**» (*La Presse*, 2 septembre 1995) [On l'entend fréquemment dans les restaurants populaires]

«Ça fait tellement longtemps qu'on l'attend, cet amphithéâtre-là. C'est de l'argent public, **de la grosse argent publique**, qui va être mis là-dedans.» (*Le Soleil*, 15 octobre 2011) [amphithéâtre: arène, enceinte sportive; anglais *amphitheater*; remarquez le changement de code: de l'argent public *vs* de la grosse argent publique]

«Des gens se sont installés à l'ombre, sous la queue d'**une avion**. Bon moyen pour ne pas avoir trop chaud.» (*Le Quotidien*, 15 juin 2005).

«Y a aussi Jean-Marie, mon cousin puis mon ami, qu'a mis **sa belle habit** avec ses petits souliers vernis» (Gilles Vigneault, *La danse à Saint-Dilon*) [emploi intentionnel pour recréer l'atmosphère des soirées d'autrefois]

«On vient s'établir en campagne justement pour respirer **la bonne air**.» (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 5 juillet 2004)

«Les arbres renversés ont été débités et déracinés. "Ça va peut-être donner une chance à ma rhubarbe", lance ironiquement Lucie V..., dont le jardin était complètement recouvert par **une érable argentée**.» (*La Tribune*, 9 juillet 1999)

«Pour ses répétitions, le Cirque a d'ailleurs dû louer un aréna en Floride, faute de trouver **une espace** assez grand à Montréal.» (*La Presse*, 25 mai 2011) [aréna<sup>17</sup>: arène, enceinte sportive, patinoire couverte; anglais *arena*; remarquez l'accord standard de l'adjectif au masculin]

«Quand l'éperlan va, la ouananiche va. Si le petit poisson se montre abondant **toute l'été**, la ouananiche risque de prendre un peu de poids tout au long de la saison estivale.» (*Le Progrès-Dimanche*, 5 juin 2011). [ouananiche: espèce de saumon; mot amérindien]

17. En Europe francophone, le mot arena (fém.) s'emploie surtout dans des noms propres d'enceintes sportives comme l'AccorHotels Arena de Paris, anciennement Palais omnisports de Paris-Bercy.

« La demande est très forte. **Une exemple** : nous vendions 700 exemplaires à la station de métro Holborn, nous en distribuons maintenant 10 700. » (*La Presse*, 10 avril 2010)

« L'entraîneur Rick B... a dit avoir "des sentiments partagés" au terme d'**une hiver** de défaites. » (*Le Droit*, 15 avril 1993)

« Je vous entends chanter/Dans la demi-saison/Votre trop court été/  
Et votre **hiver si longue** » (Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*)  
[emploi intentionnel par un poète]

« Mobilisation pour **une hôpital** à La Malbaie : une marche se déroule dimanche » (*La Presse canadienne*, 1<sup>er</sup> mai 2011)

« Quand vient le moment d'écrire, alors je pars en vacances, je m'exile et je m'établis **une horaire** de travail très serré » (*Transcontinental*, 15 octobre 2005). [remarque l'accord standard de l'adjectif]

« Dans le cas d'une association de loisirs, il vaut mieux trouver une entente avant de rencontrer des avocats et de s'en remettre à **une ordre de la cour**. » (*La Voix de l'Est*, 7 novembre 2006) [ordre de la cour : décision de justice]

« Vous allez leur demander [à des enfants] de se geler à moins 40 dans **une grosse autobus** en hiver. Je peux vous dire qu'ils décrochent et ne veulent plus rien savoir de l'école. » (*Cyberpresse*, 17 avril 2003).

« C'est la plus forte audience télévisuelle de **toute l'automne**. » (*Le Devoir*, 19 décembre 2000).

« Contrairement au roman de Dan Brown [*Da Vinci Code*], nous avons ici **une ouvrage** bâti sur des bases historiques sérieuses et crédibles. » (*Le Nouvelliste*, 3 juin 2006). [remarque l'accord standard de l'adjectif].

« **Une embâcle**, formé dans le secteur, a provoqué cette inondation. » (*La Presse*, 12 janvier 2008).

« J'ai trouvé **une emploi** dans un magasin Sports Experts, ce qui va accélérer mon apprentissage de l'anglais. » (*Le Quotidien*, 13 septembre 2011).

« Éric T... est soupçonné d'avoir volé pour 16 000 \$ de lunettes de ski dans **une entrepôt** de la région. » (*La Voix de l'Est*, 21 avril 2000).

« Sauvée d'**une incendie**, une dame succombe à ses blessures. » (*Cyberpresse*, 12 avril 2011).

### Noms féminins en français standard, souvent masculins en québécois parlé

C'est le cas de mots comme : acre (presque toujours masculin), affaire, alerte, atmosphère, averse; aide, échappatoire, échéance, équipe, épreuve, étape, étiquette; histoire, idée, image; auberge, augmentation, offre, horloge, auto; entente, interface, etc. Parfois, le particularisme se retrouve à l'écrit (soit par ignorance, soit par inattention ou encore de propos délibéré).

« La ville de Sherbrooke est devenue propriétaire du centre de ski tandis que le Canton de Hatley et Waterville ont (*sic*) conservé les 500 **acres boisés** formant aujourd'hui un parc municipal » (*La Tribune*, 3 mars 2009). [canton : au Québec et en Ontario, division cadastrale correspondant à la *township* anglaise].

« La semaine dernière, **un atmosphère lourd** a régné à l'hôtel de ville » (*Le Quotidien*, 1<sup>er</sup> mars 2000).

« L'endroit n'est pas unique par sa beauté, quoique la vue sur la baie de Fundy soit spectaculaire, et que **l'auberge ait été construit** aux portes mêmes du parc national » (*La Presse canadienne*, 17 septembre 1994)

« On va se louer **un bel auto**/Un beau Studebaker/shiny comme un beau couteau » (Richard Desjardins et Michel X. Côté, *Rouler collés*) [shiny: brillant, rutilant].

« Les 38 degrés Celsius et la sagesse locale l'ont formé à collaborer sans impatience avec ces collaborateurs qui n'ont pas toujours l'œil

fixé sur **un horloge** ou une montre. » (*Le Devoir*, 25 janvier 1995) [Il est question d'un médecin sur les traces du Dr Schweitzer en Afrique]

« L'activité physique constitue **un excellent échappatoire.** » (*Le Droit*, 27 avril 1995)

« **L'entente** est d'une durée de 38 mois. **Il** prévoit notamment des hausses de salaire. » (*Le Droit*, 17 décembre 1996)

### 2.2.2.2 Genre des noms terminés par la voyelle o

Certains noms terminés par la voyelle o, féminins en français de référence, sont masculins en français québécois, y compris parfois à l'écrit. C'est le cas de **dactylo** (au sens québécois de machine à écrire; rare au masculin), de **radio** (un poste de radio, une radio), de **stéréo** (une chaîne stéréo) et de **vidéo** (une vidéo).

« Pour une heure, ma connexion internet sera interrompue et mon MacBook sera **un dactylo** de luxe plutôt qu'un portail sur l'univers. » (*Infopresse*, 27 septembre 2011).

« Les partys des fêtes arrivent à grands pas. Grâce à **un nouveau radio** de la compagnie Pioneer, vous pourriez déjà régler un problème fréquent : celui de la musique » (*Info07*, 7 novembre 2011) [party : partie, soirée]

« Les enfants criaient ; la demi-sœur de Sébastien avait pris le contrôle **du stéréo** et faisait jouer en boucle du Avril Lavigne à tue-tête. » (*Cyberpresse*, 22 décembre 2008) [Avril Lavigne, chanteuse canadienne anglaise]

« Je l'aime dans **tous ses vidéos**/Je l'aime avec son air macho » (Lynda Lemay, *Femme d'un « sex symbol »*).

### 2.2.2.3 Genre féminin de couple dans **une couple de** (dans le sens de deux ou trois)

Vieux par rapport au français de référence.

« Je me suis réveillée il y a **une couple d'années**, mère d'une famille monoparentale avec l'impression que je n'accordais pas assez de temps à mes enfants. » (*La Presse*, 23 décembre 2011)

#### 2.2.2.4 Genre masculin de **garde-robe** (dans le sens d'endroit où l'on range des vêtements)

Ce sens est vieilli ou régional en Europe francophone et le mot est féminin en français de référence.

« Depuis cinq ans, il joue avec un violoncelle anglais, vieux de 250 ans. “Celui qui me l'a prêté, il l'avait dans **son garde-robe** pour 50 ans”. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 25 octobre 2010 [pour 50 ans: depuis 50 ans])

#### 2.2.2.5 Genre des noms d'origine anglaise

- ◆ Noms anglais terminés par une voyelle (**aréna, party**, etc.).
- ◆ Noms anglais terminés par une consonne (**business, job**, etc.).

Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 2.2.3 MORPHOLOGIE DE CERTAINS TITRES DE FONCTION ET NOMS DE PROFESSION FÉMININS

Voir Chapitre 8 La concurrence des dialectes dans La Presse écrite québécoise.

### 2.2.4 FORME DU PLURIEL DE CERTAINS NOMS ET ADJECTIFS ET NOMBRE DE CERTAINS NOMS

#### 2.2.4.1 Forme du pluriel de certains noms et adjectifs en -al

À l'oral, en français québécois populaire, les noms et les adjectifs en -al ont tendance à prendre la forme -als (**des animals, des chevaux, des originals**,

**des mals de tête, tomber dans les mals**<sup>18</sup> » ; **égaux, illégaux, internationaux, normals, spéciaux**, etc.) au lieu de la forme standard -aux. C'est un trait caractéristique du français populaire en général. On trouve la trace de ce phénomène dans *La Presse écrite québécoise* (désormais PEQ). En voici quelques exemples :

« Récemment un comique tentait quelques trucs d'habileté enfantine sans les réussir. Puis, tenant un petit ballon dans les mains, il demande (littéralement) : “Vous aimez-tu ça **des animals** en balloune ?” » (*La Tribune*, 30 octobre 2000) [en balloune : fait avec un ballon-saucisse qui se gonfle et se tord]

« Question : Quand dit-on “chevaux” ? Réponse : Quand il y a plusieurs “**chevals**”. » (*Le Quotidien*, 25 août 2003) [perle scolaire (réponse d'un enfant du primaire à une question posée par son professeur)]

« Le poids du Québec au Parlement fédéral était l'un **des chevaux de bataille** du Bloc québécois » (*La Presse canadienne*, 19 septembre 2011) [Bloc québécois : parti souverainiste québécois actif au niveau fédéral canadien]

« Dans les ravages de cerfs ou d'**originals** où dominent les feuillus, la récolte du bois sera limitée à 25 ha. » (*Le Devoir*, 8 juin 1996) [ravage : gîte des cervidés]

« **Égaux** à eux-mêmes, les Rhinos de Lanaudière ont réussi un tour de force en allant chercher un autre Ballon d'argent devant les Jaguars de Blainville. » (*Hebdo Rive-Nord*, 28 novembre 2004) [Il est question de deux équipes de football nord-américain]

« Les parents ont fait plus que leur part financièrement. Les lave-autos sont **illégaux** à Aylmer et la ville ne veut pas nous donner plus d'argent. » (*Le Droit*, 30 juillet 1996) [lave-auto : activité qui consiste à laver des voitures au profit d'une œuvre ; illégal : interdit]

18. Expression employée autrefois pour désigner les symptômes de la chorée ou danse de Saint-Guy.

« Au moment où les sources d'aide au financement et au commerce **internationals** tendent à disparaître, ces projets sont alloués sous forme de concessions privées et ont pour objectif la facturation des services par l'utilisateur. » (*La Presse*, 13 décembre 1994)

« Les trois Acadiens de Radio Radio étaient loin d'être dépaysés au festival de Saint-Prime. Ils ont enrobé la grange de leur rap rafraîchissant. Pas à dire, ils sont des performeurs bien "**spécials**". » (*Le Progrès-Dimanche*, 10 octobre 2010) [Radio Radio : groupe de rap acadien]

« Les interventions d'Yves S... nous amenaient davantage dans une atmosphère de taverne que dans une revue musicale présentée dans un centre des arts. Yves S... étire un encan pendant lequel il semble trouver très drôle un soutien-gorge et un paquet de condoms. En passant, Yves S..., on ne dit pas des "condoms **spécials**" ni des "condoms **musicals**" » (*Le Nouvelliste*, 22 juin 2000) [encan : vente aux enchères]

#### 2.2.4.2 Nombre de certains noms

##### **Noms au singulier en français de référence, souvent au pluriel en français québécois**

Par exemple: **les argents** (l'argent, les sommes), **les budgets** (le budget, les crédits), **les coûts** (le coût, le prix), **mes énergies** (mon énergie, mes forces), **les recettes** (la recette), etc. Un certain nombre de ces emplois est influencé par l'anglais (voir aussi Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois).

« **Les argents** ainsi que les denrées recueillis ont été remis à la banque alimentaire, afin de venir en aide aux personnes défavorisées » (*Courrier Frontenac*, 14 décembre 2011).

« Depuis la présentation du scénario jusqu'aux premiers jours de tournage, tout semble jouer en sa faveur. "Oui, je suis chanceux. La température est vraiment de notre bord, et avec **les budgets** qu'on a, on ne peut pas se permettre d'attendre après le beau temps". »



(*La Presse*, 16 octobre 2004) [la température: la météo; de notre bord: de notre côté]

« Le juge estime qu'il est important de faire la lumière sur cette affaire, peu importe **les coûts**. » (*La Presse*, 15 novembre 2007) [peu en importe le prix]

« Je veux m'améliorer dans tous les aspects de mon jeu, devenir un joueur complet et polyvalent. C'est là-dessus que je centre **toutes mes énergies**. » (*La Presse canadienne*, 3 novembre 2011)

« Les trois agresseurs qui voulaient vraisemblablement mettre la main sur **les recettes** du jour ont aussi mis le feu à l'établissement. » (*Le Plateau*, 10 juin 2007)

### Noms désignant certains vêtements

Un certain nombre de noms désignant des vêtements comprenant deux éléments (deux jambes) s'emploie au pluriel. Par exemple: (porter) **des caleçons** (pour un caleçon), **des culottes** (une culotte), **des jeans** (un jean), **des pantalons** (un pantalon), **des salopettes** (une salopette). C'est un emploi archaïque ou populaire par rapport au français de référence.

« Mets **tes culottes!** »: Cette expression s'adresse à ceux qui exercent l'autorité pour les inciter à prendre leurs décisions dans les moments difficiles. « Que le gouvernement mette **ses culottes!** » (*Le Devoir*, 15 octobre 2004) [mettre ses culottes (fam.): prendre ses responsabilités]

« Avec son simple t-shirt blanc et **ses vieux jeans**, Martin G... détonne un peu parmi ses coéquipiers, habillés au goût plus funky du jour. » (*La Presse*, 30 mai 2004).

« Au moment de quitter sa résidence, il portait un chapeau noir, un manteau brun, **des pantalons** de couleur foncée et des chaussures brunes. » (*La Tribune*, 28 décembre 2011) [dans un avis de recherche]

« Enfiler tout le kit de wetsuit incluant **salopettes**, veste, cagoule, gants et souliers fut plus éprouvant que l'entrée dans l'eau glacée »

(*La Tribune*, 29 juillet 2004) [wetsuit: combinaison de plongée; mot anglais]

### Noms au pluriel en français de référence, souvent au singulier en français québécois

C'est le cas de macaroni et spaghetti (**manger du macaroni, du spaghetti** plutôt que manger des macaronis, des spaghettis), toilette (**aller à la toilette**<sup>19</sup> → aux toilettes), etc. (voir aussi Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois)

« Nous sommes allés manger **du spaghetti** à volonté dans une brasserie. » (*La Tribune*, 25 novembre 2003)

« Chez Desjardins [assureur vieillesse], vous recevrez la pleine prestation si vous êtes incapable d'exécuter deux des tâches suivantes : vous nourrir, vous vêtir, vous déplacer, aller à **la toilette**. » (*Les Affaires*, 7 décembre 2006)

## 2.3 MORPHOLOGIE DU VERBE

### 2.3.1 PRÉFIXE DÉ-

Comme en français standard, ce préfixe exprime une action contraire, un retour à un état antérieur. Ce préfixe est très productif en français québécois. En voici des exemples : **débarrer** (ouvrir une porte fermée à clé, déverrouiller une porte; contraire de **barrer** une porte); **se déchanger** (changer de vêtement, se changer); **se déchoquer** (cesser d'être « **choqué** », c'est-à-dire d'être en colère); **déclub(b)er** (rendre publics des territoires de chasse ou de pêche appartenant à des clubs privés; au début des années 1970); **se décrampier** (faire disparaître une/des crampe/s); **se dégêner** (se débarrasser de sa « gêne », c'est-à-dire de sa timidité); **se dégourmer** (se râcler la gorge, s'éclaircir la voix); **dégrimper** (descendre d'où l'on a grimpé); **se déjoualiser** (passer du joual au français standard); **dépeinturer** (enlever la peinture de qqch.); **se**

19. Se dit aussi en Belgique.

**dépoigner** (se libérer de certains complexes, se décomplexer, se décoincer; contraire d'être **pogné**); **déprendre** (dégager, tirer d'une fâcheuse situation); **décompter qqn** (dire que les jours de qqn sont comptés: **il est décompté**); **se dérhumer** (se râcler la gorge, s'éclaircir la voix); **ne pas dérougir** (chauffer sans arrêt, en parlant d'un poêle; ne pas cesser, en parlant d'autre chose (téléphone, etc.)); **se désâmer** (se tuer à faire qqch.); **désenfarger** (désentraver un animal); **dessouffler** (dégonfler un ballon, un pneu; contraire de **souffler** un pneu); **dévierger, déviarger** (dévirginiser, dépuceler), etc.

« Un citoyen a communiqué avec les agents pour leur faire part qu'il venait d'apercevoir un individu qui semblait vérifier si les portières des voitures étaient **débarrées**. » (*Le Quotidien*, 11 janvier 2012)

« Il rageait contre l'attribution par le juge vidéo du troisième but. "C'est épouvantable, c'est épouvantable, j'espère que ce gars-là va perdre sa job. Je ne suis pas capable de me **déchoquer**". » (*Le Soleil*, 5 janvier 2012) [de décollérer]

« Pour me "**décramper**" les mollets, le clan m'a ordonné de passer par la clinique du marathon, pour une séance de massage. Et ça marche! » (*La Presse*, 7 septembre 2010)

« Le théâtre m'a permis de me **dégèner**, de rencontrer de bons amis. C'est une très belle expérience d'équipe. » (*L'Action*, 1<sup>er</sup> mai 2011)

« Maryse, en coulisses, prépare sa courte apparition sur scène: elle enfle sa jupe à pois, rajoute du rouge à lèvres, **se dégourme**, pratique ses grimaces, et court les faire sur la scène. » (*Le Soleil*, 15 janvier 1994)

« Le couloir s'est élargi et il devient de plus en plus difficile. "Pas de problème, on descend!", s'exclame notre guide qui, se transformant en araignée, **dégrimpe** comme si rien n'était les parois glissantes au-dessus desquelles nous nous trouvons. » (*La Presse*, 5 août 1990)

« Cet algorithme comprend un effort minimum pour "**déjoualiser**" notre français québécois afin de le rendre plus accessible à nos amis

néo-Québécois, Anglo-Québécois, Nord-Américains et touristes d'ailleurs.» (Simon Langlois, *Le Devoir*, 28 décembre 2002)

«Ce bâtiment est devenu de plus en plus déprimant et dégoutant, car tout est sale, défraîchi, **dépeinturé**.» (*Rive-Sud Express*, 10 février 2010)

«Plus d'un million de personnes ont visionné ce vidéo présentant un tracteur John Deere en pleine action pour dégager un autre tracteur embourbé. Le sous-titre est évocateur: "Comment **dépogner** un tracteur pogné".» (*La Terre de chez nous*, 22 juillet 2010) [comment dégager]

«Nous avons demandé de l'aide pour **déprendre** le conducteur de l'autre véhicule.» (*La Tribune*, 1<sup>er</sup> novembre 2011) [dégager, libérer, avec des pinces de décarcération]

«Avons-nous Le Droit de savoir s'il est **décompté** [un chef de parti politique malade du cancer], ou s'il va s'en sortir dans un délai raisonnable? Oui. Mais voilà: le cancer, c'est plus compliqué que ça» (*Le Quotidien*, 2 août 2011) [si ces jours sont comptés]

«Le dernier mouvement se terminait sur un triple pianissimo qui aurait été sublime si un sans-gêne n'avait pas choisi ce moment pour **se dérhumer**.» (*Le Soleil*, 25 octobre 2010) [concert de musique classique]

«Si le bon Dieu manque de quelque chose, soyez certain que Denis va se "**désâmer**" pour le dépanner.» (*Le Quotidien*, 23 mai 2002) [se décarcasser]

«Est-ce qu'on a des amateurs de camping ici? Quoi de mieux que de dormir sur un matelas **dessoufflé** que tu t'es essoufflé à essayer de souffler.» (*Info07*, 14 septembre 2009)

«Est-ce que je risque de me "**dévierger**" si j'utilise des tampons?» (*Cyberpresse*, 9 novembre 2001) [briser mon hymen; courrier du cœur]

Sur des radicaux anglais, on relève : *déclutcher* (débrayer ; anglais *to declutch*) ; **déslacker/déslaquer** (desserrer, détendre ; anglais *slack*) ; **déjammer** (débloquer un embâcle de glace ou de bois flotté ; anglais *jam*) ; **se dépaqueter** (se dessoûler ; anglais *packed*) ; **déploguer** (débrancher ; anglais *plug, to unplug*) ; **déwrencher, dérencher** (détraquer, déglinguer, démantibuler ; anglais *wrench, unwrenched*).

« Il n'est "pas possible pour un travailleur autonome, comme un camionneur artisan qui a besoin de son genou pour **déclutcher**" d'avoir aussi recours au privé. » (*Le Soleil*, 20 mars 2003) [malgré les délais d'attente pour se faire soigner dans le secteur public de la santé]

« Moi, quand j'arrive à la station, je **déslaque** ma cravate et je commence à travailler. » (*La Presse*, 13 décembre 1992) [je desserre ma cravate ; un journaliste de télévision]

« L'autre surprise de ce sondage, c'est que les répondants soient si nombreux à approuver l'euthanasie. Les Québécois sont-ils vraiment en faveur de "**déploguer**", moyennant quelques précautions, les malades en phase terminale? » (*La Presse*, 1<sup>er</sup> novembre 2005) [débrancher ; répondant : personne interrogée, sondé ; anglais *respondent*]

« Suite à un incident qu'il préfère garder *off the record*, le guitariste s'est complètement **dérenché** la main. Frustré, cassé et amoché, il a décidé de vendre tous ses amplis et de prendre une pause. » (*La Presse*, 20 mars 2004) [démantibulé]

À partir de termes dérivés de jurons, on relève : **se débaptiser** (« jurer énergiquement et terminer son chapelet de jurons en criant : Je me débaptise<sup>20</sup> ! ») ; **décâlisser** (déguerpir, décaniller, ficher/foutre le camp) ; **déco(n)crisser** (décourager ; démolir, démonter, détruire) ; **décrisser** (déguerpir, décaniller, ficher/foutre le camp).

20. Gaston Dulong (1999), p. 165.

« Il m'a dit de le laisser entrer parce que des gens voulaient le tuer. Je lui ai dit de "**décâlisser**" et il s'est jeté sur moi. » (*Le Quotidien*, 23 mai 2011)

« Un journaliste de la station radiophonique CJMF, assimilé à un "provocateur", s'est fait dire de "**décriisser**" au plus vite de la place. » (*Cyberpresse*, 1<sup>er</sup> décembre 2008) [reportage sur un piquet de grève]

« Le pays t'appartient dans sa splendeur et il t'attend avec une certaine patience à travers ses brumes, avec ses marées, ses odeurs faussement maritimes et ses routes que des camions réparent pour mieux les "**décocriisser**". » (*La Presse*, 14 août 1993) [pour mieux les bousiller]

Parfois le préfixe dé- a une valeur intensive : **débattre** (battre de façon anormale, en parlant du cœur), **décesser** (ne pas décesser : ne pas cesser, ne pas avoir de cesse)<sup>21</sup>.

« Le trac se présente toujours avant d'entrer sur scène. Mon cœur se met à **débattre**, je ressens une grande poussée d'adrénaline. » (*Le Nouvelliste*, 2 juillet 2011).

### 2.3.2 PRÉFIXE RE-

Le préfixe verbal re- est souvent employé comme préfixe d'intensité, de renforcement, pour une action non pas répétée, mais unique, comme dans **rachever** pour achever, **refouler** pour fouler (rétrécir en parlant d'un tissu), **refriser** pour **frisier** (jaillir, gicler, éclabousser, en parlant de l'eau), **regagner** pour gagner, **rempirer** et **rempiromner** (plus rare) pour empirer, **renmieuter** (populaire) pour changer en mieux, **renchausser** pour enchausser, **renfoncer** pour enfoncer, **rentrer** pour entrer (courant en français familier), **rouvrir** pour ouvrir, **reperdre** pour perdre, **se revenger** pour se venger, **revirer** pour virer, **revoler** pour voler, **retiger** pour tiger (donner des tiges, pousser, taller), etc. C'est souvent un trait du français populaire.

21. Régional en France.

« Le débat sur l'euthanasie revient à créer une hiérarchie du mérite de vivre. On utilise l'expression "vivre dans la dignité" comme excuse pour **rachever** nos vieux, comme s'il s'agissait de bêtes domestiques qui ont perdu leur utilité. » (*Cyberpresse*, 15 novembre 2009)

« Pour un David L..., qui votera OUI "plus pour la langue que pour être **regagnant** sur l'économie", plusieurs ont affirmé leur confiance que le français persistera encore longtemps dans notre coin d'Amérique. » (*Le Soleil*, 13 octobre 1995) [au moment du référendum de 1995 sur la souveraineté du Québec<sup>22</sup>]

« C'est nouveau, qu'un joueur se fasse traiter de "nigger", c'est la première fois qu'on a ça. Mais si on laisse ça aller, ça va **rempirer** c'est certain. » (Société Radio-Canada Ottawa, site web, 17 janvier 2011).

« Sur les 20 filles qu'elle côtoyait, il y a environ huit ans, à sa dernière année de lycée, seulement deux d'entre elles sont demeurées dans la région. Le pire, c'est que la situation "**rempiro**ne" au lieu de "**renmie**uter". » (*Le Progrès-Dimanche*, 18 mars 2011) [la situation empire au lieu de s'améliorer; l'emploi des guillemets souligne le trait populaire]

« Des spécialistes ont ouvert des murs intérieurs du Centre d'emploi pour évaluer l'étendue des dégâts. Le mur a été **renforcé** à certains endroits, mais la structure n'a pas été touchée. » (*La Tribune*, 24 novembre 2010) [après l'écroulement d'un mur mitoyen sur le bâtiment].

« Tu peux rien dire parce que les réseaux [de prostitution] vont **se revanger** (*sic*), te péter tes vitres. » (*La Presse*, 17 mars 2000) [confusion possible entre **se revenger** et se revancher]

« C'était exactement la bonne personne pour ce projet. Il a compris que je ne voulais pas **revirer** la planète à l'envers. J'avais juste besoin

22. D'une manière générale, ceux qui s'inquiétaient de l'avenir du français ont voté oui au référendum sur la souveraineté du Québec en 1995, ceux qui s'inquiétaient plutôt de l'avenir de l'économie ont voté non.

de quelqu'un pour me guider.» (*Le Soleil*, 11 février 2012) [tout mettre sens dessus dessous]

« Prendre de l'âge, c'est comme quand tu mets les brakes et que tous les souvenirs perdus dans le fond de la boîte du truck **revolent** en avant. » (Plume Latraverse, *La Presse*, 10 septembre 1994) [mettre les brakes : donner un coup de frein ; boîte du truck : caisse du camion ; revoler : voler/valser/valdinguer].

### 2.3.3 SUFFIXE -AILLER

Le français québécois exploite le suffixe péjoratif -ailler comme dans : **se colletailler** (se prendre au collet, se colleter, se bagarrer), **se cornailler** (se donner des coups de cornes, en parlant d'animaux), **courailler** (courir après les aventures amoureuses, être un coureur de jupons), **fuckailler** (perdre son temps, avoir du mal à faire son travail), **(se) poussailler** (se pousser, se bousculer), **rôdailler** (aller ici et là sans but précis), **se tirailler** (se bagarrer), **virailier** (tourner dans tous les sens, tourner-virer), etc.

« Un enfant, c'est fait pour bouger, se dépenser, pour courir, grimper, sauter à la corde, se tirer le ballon, **se colletailler** avec ses camarades. » (*Le Soleil*, 22 mai 2004)

« Il faut conscientiser les gens à la stérilisation [des chats] parce que l'animal va être mieux portant ; il va moins **courailler** et il dégagera moins d'odeurs. » (*L'Hebdo Journal*, 16 novembre 2011).

« Dans ce temps-là, les gardiens goalaient debout. Il ne se laissait pas **poussailler** et les joueurs qui se plaçaient devant lui, il leur chauffait les chevilles. » (*Le Soleil*, 4 novembre 2011) [un ancien gardien de but au hockey sur glace]

« Ils venaient de vaincre Dawson 2-1 quand des joueurs des deux équipes ont commencé à **se tirailler**. À la suite de cette échauffourée, trois des partants des Volontaires ont été suspendus. » (*La Tribune*, 1<sup>er</sup> novembre 2011) [partant : joueur de départ]



### 2.3.4 SUFFIXE -OCHER

C'est une série très limitée : **tapocher** (frapper, battre), **vivocher** (vivre petitement, vivoter, rare).

« La plus vieille [de mes filles] n'arrête pas de faire mal à la plus jeune... Elle lui donne des tapes, la pousse, lui donne des coups de pied. Se faire **tapocher** comme ça tout le temps, ça ne doit pas donner tellement confiance en la vie! » (*Le Soleil*, 13 mars 2011)

### 2.3.5 MAINTIEN DE FORMES ANCIENNES COMME **S'ASSIR**<sup>23</sup> (S'ASSEOIR)

Autres exemples : **crochir** (tordre, se tordre), **(se) renforcer** (se renforcer), **je vas** (je vais), etc.

« La policière incite les conducteurs qui auraient pris un ou plusieurs verres de trop à utiliser le transport en commun. Elle rappelle qu'il est interdit de **s'assir** ou de dormir sur le siège avant ou la banquette arrière quand on a trop bu. » (*L'Informateur de Rivière-des-Prairies*, 21 décembre 2010).

« Tu t'**assisais**/au bout du monde/au bout d'la bar/plus j'étais saoul plus t'étais belle » (Richard Desjardins, *Rose-Aimée*) [la bar : le bar]

« Ici, quand tu te blesses, ils te disent : “prends ça relax et **assis-toi**”. Là-bas, ils te disent : “prends ça et retourne pratiquer”. » (*Le Soleil*, 19 août 2010) [au football américain ; pratiquer : s'entraîner ; anglais *to practice*]

« On voit plusieurs spécialistes pour les os. Sa colonne commence à **crochir**. Le petit garçon pourrait éventuellement porter un corset. »

23. Si « assis-toi » est fréquent en Europe francophone, « s'assir » est rare, mais on en trouve néanmoins la trace, comme le montre cet (unique) exemple de mon corpus : « La visite continue : “Là, on peut 's'assir'” », dit-il [un jeune garçon] en pointant du doigt les fauteuils aux couleurs vives du coin lecture. » (*Sud Ouest*, 7 juillet 2004).

(*Beauport Express*, 6 janvier 2012) [éventuellement : un jour ou l'autre, plus tard ; anglais *eventually*]

« Je n'avais d'autre choix que de tout arrêter. Je devais **renforcer** mon dos et récupérer pour mieux préparer l'avenir. » (*La Presse*, 20 octobre 2004) [la championne de ski Mélanie Turgeon]

« Vous invitez quelqu'un [à une surprise-partie] et ce quelqu'un vous répond : "Ouan, **j'vas** aller faire un tour". Sous-entendu : je vais arriver tard, voir si le party est pogné, et si c'est plate, je sacrerai mon camp. » (*Le Devoir*, 24 avril 2007) [ouan : ouais ; le party : la fête, la soirée ; plate : ennuyeux ; sacrer son camp : ficher le camp]

### 2.3.6 EXISTENCE DANS LA CONJUGAISON DE FORMES POPULAIRES (HAÏR)

Par exemple : **j'haïs**, **tu haïs**, **il haït** ou **haguir**, **aguir** (formes encore plus populaires). Ces formes servent souvent de renforcement sémantique à la forme standard : je hais → j'haïs (plus fort) → j'haguis (encore plus fort).

« Moi, je fais des fautes quand j'écris en français. **J'haïs** ça. Et je ne veux surtout pas que ma fille ait le même problème. » (*La Presse*, 6 novembre 2007)

« Tu ne sais jamais ce qui peut arriver. Une journée tu **haïs** des adversaires au point de vouloir les tuer. Le lendemain tu partages le même vestiaire qu'eux. » (*La Tribune*, 5 novembre 2009)

« Quand on s'**haït**/On se casse la gueule » (Raymond Lévesque, *Dans les quartiers populaires*).

« Je déteste l'hiver. Je l'abhorre. Je me réveille la nuit pour l'**haguir** ; et je ne fais pas que l'**haguir**, je l'ignore. » (*Le VM Ville-Marie*, 29 janvier 2009)

« Je hais – "**j'aguis**" – me faire crier par la tête. Je déteste encore plus lorsqu'il s'agit de messages commerciaux. » (*Le Soleil*, 12 mai 1992)

### 2.3.7 CONFUSION ENTRE LE PARTICIPE PASSÉ ET L'INFINITIF

Par exemple, comme dans il l'a fait **souffert** (il l'a fait souffrir).

« Ah! Il y a des temps où je lui en ai fait **souffert** un peu, à elle, là. C'est pareil pour sa sœur aussi, là. » (Société Radio-Canada, *Enjeux*, 6 septembre 2005)

### 2.3.8 RÉFECTION ANALOGIQUE DE LA 2<sup>e</sup> PERSONNE DU PLURIEL

Par exemple, comme dans: dire, disons → **disez**; faire, faisons → **faisez**. Ces formes appartiennent au français populaire.

« Le député aurait intérêt à revoir sa grammaire. “Si vous **disez** que vous fixez les droits de scolarité à 7 200 \$, les autres universités voudront faire la même chose”, a-t-il dit. Les universités que le député a fréquentées ont-elles manqué de sous? En tout cas, il aurait intérêt à refaire ses classes et à répéter après nous : “Ne **disez** pas **disez**, **disez** dites!” » (*La Presse*, 22 février 2004).

« Quand un joueur ne vous voit pas venir et que vous décidez de lui écraser la figure dans la baie vitrée, vous savez ce que vous **faisez**. » (*La Presse canadienne*, 18 mai 2007) [au hockey sur glace; dans la baie vitrée: contre le plexiglas de la bordure de la patinoire]

### 2.3.9 APPARITION D'UN E ANALOGIQUE DANS LA CONJUGAISON DE CERTAINS VERBES

Par exemple, comme dans: conclure → ils **conclueront**; exclure → ils **exclueront**, etc. Erreur fréquente partout dans le monde francophone.

« Des processions aux flambeaux et des bénédictions personnalisées **conclueront** les journées, sauf les 9 et 12 août où on célébrera le Feu de l'Esprit. » (*Le Nouvelliste*, 31 juillet 2013)

«L'UE cherchait à diluer la portée d'une clause proposée par le Canada qui **excluerait** de l'accord [de libre-échange] les secteurs de l'édition, de La Presse écrite, de la musique, du cinéma et de la radiodiffusion.» (*La Presse canadienne*, 25 septembre 2010)

### 2.3.10 APPARITION D'UN E INTERCALAIRE DANS LES VERBES À FINALE EN -DRE, -TRE ET -VRE

Par exemple, comme dans perdre → vous **perderiez**; prendre → vous **prendriez**; mettre → vous **mettriez**; poursuivre → ils **poursuivront**. Ces formes relèvent du français populaire.

«Pourquoi ne **mettriez**-vous pas l'accent sur le bon rendement de l'équipe depuis le début de la saison?» (*La Presse canadienne*, 19 octobre 2007)

«Les recherches se **poursuivront** pour tenter de retrouver les autres individus impliqués dans l'affrontement.» (*La Presse canadienne*, 24 septembre 2008)

«Si vous étiez dans mes souliers derrière le banc, vous **perderiez** patience aussi.» (*La Presse*, 8 février 1997) [un entraîneur de hockey sur glace; être dans les souliers de quelqu'un: être à la place/dans la peau de quelqu'un; anglais *to be in somebody's shoes*]

«Les propriétaires de cabanes à sucre ont en commun d'être fiers des repas qu'ils servent. "**Prendriez**-vous encore un peu de tire?" (*La Presse*, 18 mars 1993) [tire: produit de l'évaporation de la sève d'érable ayant la consistance du caramel]

### 2.3.11 PARTICIPE PASSÉ EN -D-

Comme dans teindre → **teindu**, éteindre → **éteindu**. Trait du français populaire.

« Mais la question, c'est la direction qu'on veut donner à notre société. Est-ce qu'on veut accepter le discours néo-libéral, qu'il soit bleu ou bleu "**teindu**" rouge<sup>24</sup>, ou est-ce qu'on veut changer la direction? »  
(Société Radio Canada, *Le Téléjournal/Le Point*, 2 juin 2004)

### 2.3.12 PARTICIPE PASSÉ DE RÉPONDRE → RÉPOND

« Fréquentez nos centres commerciaux. Dans nombre de boutiques, vous apprendrez comment accueillir les gens avec courtoisie. Exemple: "Est-ce qu'on vous a **répond**? Avez-vous été répondu? C'est quoi que t'as de besoin? Prends-tu ceusses-là?" » (*Le Quotidien*, 12 novembre 2007) [Conseils (ironiques) à un immigrant; Avez-vous été répondu?: Est-ce qu'on s'occupe de vous?; anglais *Have you been answered?*].

### 2.3.13 CHUTE DU YOD

Par exemple, comme dans faudrait que j'**alle**; pour que ça **val(l)e** la peine; faudrait qu'il **veule**, etc. Ces formes relèvent du français populaire.

« Il faut s'attendre à ce que les entreprises commerciales **allent** jusqu'aux limites permises par la loi. » (*La Presse*, 20 décembre 1988)

« Mme S... se réfère au droit à l'image et déplore qu'on **veule** utiliser l'image de Fred Pellerin dans un but lucratif. » (*Cyberpresse*, 12 août 2011) [Fred Pellerin : conteur québécois connu]

### 2.3.14 APPARITION D'UN YOD AU PRÉSENT DE L'INDICATIF, À L'IMPÉRATIF ET AU PRÉSENT DU SUBJONCTIF

Par exemple, comme dans croie → **croye**; envoie → **envoye**; que j'aie → que j'**aye**; pour qu'il soit → pour qu'il **soye**. Ces formes appartiennent au français populaire.

24. **Bleu teindu** : conservateur bon teint; **rouge teindu** : libéral bon teint.

« Neuf pour cent des Montréalais **croient** maintenant que les taxes municipales font problème. » (*La Presse*, 22 octobre 1994) [taxes municipales : impôts locaux].

« Ces éponges végétales lavent la vaisselle, récurent les chaudrons et **nettoient** les légumes. » (*Le Soleil*, 25 novembre 2005) [récurent les chaudrons : en Europe, on dirait plus couramment : récurent les casseroles].

« Deux pêcheurs **se noient**. Les lacs viennent à peine de caler que déjà, deux pêcheurs ont péri noyés. » (*Cyberpresse*, 17 mai 2004) [Les lacs « calent » au printemps quand la glace s'enfonce dans l'eau]

« La misère noire c'pas drôle à voir./**Envoie** dans l'bois, ça presse./ une poche de fleur, une canne de graisse » (Richard Desjardins, *Les Fros*) [poche de fleur : sac de farine ; canne : boîte (de conserve)]

« Le député a dit souhaiter que les électeurs **envoient** un message au gouvernement en lui rappelant qu'il est imputable dans le cadre d'élections fédérales. » (*L'Artisan*, 2 juin 2004) [être imputable : devoir rendre des comptes]

« Faut qu'y en **aye** une qui l'fasse/Pis j'donnerai pas ma place! » (Diane Dufresne et Luc Plamondon, *Hollywood Freak/Maman si tu m'voyais*)

« T'as ben beau êt'/Un beau nono/Ou une tête/À Papineau/Tout c'qui compte/C'est qu'on **soye**/Sur la même longueur d'onde » (Luc Plamondon, *Sur la même longueur d'onde*) [nono : neuneu ; une tête à Papineau : une personne très intelligente, une tête, une lumière ; Louis-Joseph Papineau (1786-1871), chef du Parti patriote, réputé pour son intelligence]

### 2.3.15 CONFUSION ENTRE LA FORME DU SUBJONCTIF ET CELLE DE L'INDICATIF

- ◆ bouillir → l'eau **bouille** ; il faudrait **que l'eau bout**. Ces formes relèvent du français populaire.

« J'épluche l'épi [de maïs] et je le place dans l'eau froide pour garder tout le goût. **Lorsque** l'eau **bouille**, je compte entre 10 et 12 minutes. » (*Le Nouvelliste*, 20 juillet 2002)

« Mais là il faut juste **attendre que** l'eau **bout** pour les pêches. On va préparer de l'eau bouillante pour mettre les pêches dans l'eau. » (Société Radio-Canada, *L'Épicerie*, 30 août 2007)

- ◆ savoir: ils savent → **qu'ils savent**. Cette forme relève du français populaire.

« On a appris qu'un futur prof sur cinq échoue au test de français [préalable] à leur embauche. Si les profs ne savent pas écrire, comment voulez-vous que leurs élèves le **savent**! Euh... pardon, le sachent! » (Stéphane Laporte, humoriste, *La Presse*, 5 mars 2000) [dans cet exemple, emploi volontaire de la forme fautive à des fins comiques]

### 2.3.16 APPARITION D'UN S OU D'UN Z DANS LA TERMINAISON

Par exemple: ils crient → ils **crisent**; ils jouent → ils **jouent/jouent**; ils rient → ils **risent/risent**; qu'on continue → **qu'on continusse**; qu'on pue → **qu'on puse**; qu'on sourie → **qu'on sourisse**.

« Combien de joueurs **jouent** encore avec pas de casque? » (*La Presse*, 15 mai 2003) [emploi délibéré: critique de la langue d'un entraîneur de hockey devenu commentateur sportif]

« Frappé par un éclair de génie, Steve-le-barman a compris "qu'il y en a qui **jouent** des games dans le loft". » (*La Presse*, 5 février 2006) [émission de télé-réalité *Loft Story*; game: match, partie; jouer des games: faire semblant, feindre, jouer la comédie]

« Morris [l'auteur du *Singe nu*] explique qu'une adolescente qui se met à hurler comme une perdue lorsqu'elle voit son idole en spectacle a une bonne raison anthropologique de le faire et au diable ceux qui "**risent**" d'elle. » (*Le Soleil*, 14 juin 2005)

« À Gérard Martineau qui s'inquiétait de ce que disaient les gens de sa nomination, [le premier ministre Maurice] Duplessis lui répliqua : "Ils ne disent rien... Ils **risent**". » (*Le Nouvelliste*, 23 août 1999)

« Ça fait juste patiner pis ça frappe pas, le problème est entre les deux oreilles, sont pas assez physiques, ça manque de fierté, y **rizent** du monde de la manière qu'y **jouzent**. » (le journaliste Jean Dion, *Le Devoir*, 27 février 2003) [emploi délibéré dans une critique de la langue des hockeyeurs ; le problème est entre les deux oreilles : c'est une question de mental]

« Qu'à **rise** don' d'elle avant qu'à **rise** des autres, laitte comme qu'à l'est avec le chapeau comme qu'à l'a » [moquerie d'enfants ; laitte : laide]

« Câline de blues/Faut que j'te **jouse** » (Offenbach, Gerry Boulet, *Câline de blues*) [câline : forme atténuée de câlince, juron courant ; fichu blues]

« Les légendes de Saint-Élie-de-Caxton ont fait du chemin, mais, surtout, le village s'est montré à la hauteur de ses merveilles. Ce que je souhaite, c'est que ça **continusse**. Que la poésie prenne toujours plus de place dans le quotidien. » (*Le Nouvelliste*, 31 décembre 2004) [souhaits du conteur Fred Pellerin, du village de Saint-Élie de Caxton, pour 2005]

« Faut kon slave pour pas kon **puse!** ki disent » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*).

« La formule "Apportez votre steak" n'est pas à négliger non plus, pourvu que le beau temps vous **sourisse**. On n'a alors qu'à fournir le grill, les chaises, le couvert et les condiments. » (*Le Droit*, 18 juillet 1997)

### 2.3.17 INTERFÉRENCE DE L'ANGLAIS SUR LA MORPHOLOGIE VERBALE

Par exemple : **carter**, **initialer**, **originer**, etc.

Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.



## 2.4 MORPHOLOGIE ET EMPLOI DU PRONOM PERSONNEL

### 2.4.1 FORMES DU PRONOM FÉMININ DE 3<sup>e</sup> PERSONNE DU SINGULIER: A ET **ALLE** EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS PARLÉ FAMILIER OU POPULAIRE

Cette forme appartient au français populaire en général, mais elle est beaucoup plus vivante au Québec qu'en Europe francophone.

« J'ai jamais pu garder/Une femme à mes côtés/Après une heure et quart/A s'rhabille pis a prend l'bord » (Les Colocs, *Mauvais caractère*)  
[a prend l'bord : elle fiche le camp]

### 2.4.2 EMPLOI DES FORMES TONIQUES **NOUS AUTRES**, **VOUS AUTRES** ET **EUX AUTRES**

Ces formes (particulièrement eux autres) relèvent du français populaire ou familier.

« Ils se sont moqués de **nous autres** pendant tellement d'années, les Américains, ils nous aiment maintenant hein! Venez-vous en ici, les Québécois, venez-vous en, on a besoin de **vous autres!** » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 8 novembre 2011) [appel des Américains aux touristes québécois pour qu'ils reviennent en Floride]

« Ça sent le lock-out déguisé. Si **nous autres**, on est des gros bébés gâtés, ben **eux autres** sont des gestionnaires insatiables. » (*Le Quotidien*, 20 décembre 2011) [un ouvrier en lock-out; des gestionnaires: des managers].

### 2.4.3 EMPLOI (PLUS) FRÉQUENT DE **TU** INDÉFINI DANS LE SENS DE ON

Cet emploi relève du français familier.

«Après deux journées à travailler très fort, tous les muscles de **ton** corps **te** font mal. **Tu** as juste le goût de **te** reposer» (*Le Soleil*, 22 août 1999) [avoir le goût de: avoir envie de]

#### 2.4.4 EMPLOI DE **I(LS)** AU SENS DE ON

Cet emploi relève du français populaire.

«Je suis une crottée/C'est comme ça qu'**ils** m'appellent/Dans leurs bureaux fermés» (Sylvie Tremblay, *Sur le bord du cœur*) [crotté: sale, terme péjoratif pour désigner une personne des basses classes sociales, une personne qu'on méprise]

#### 2.4.5 EMPLOI DE **ÇA** DANS LE SENS DE IL(S) OU ELLE(S)

Cette tournure appartient au français populaire.

«Ti-Paul vient d'arriver avec Thérèse à ses côtés, **ça** va passer la soirée à faire semblant de s'amuser, mais **ça** s'ennuie de Jean-Louis, son amour et son ami» (Gilles Vigneault, *La danse à Saint-Dilon*).

#### 2.4.6 EMPLOI DE **ÇA** DANS LE SENS DE ON

«Dans les rangs en arrière/**Ça** parle de derrière/Presque toute l'année/Le jour, à l'année» (Raymond Lévesque, *Dans les rangs*) [rang: mode d'organisation de l'espace rural en Nouvelle-France; dans les rangs en arrière: dans les parties reculées du village]

#### 2.4.7 EMPLOI DES FORMES MASCULINES **I(LS)** ET **EUX AUTRES** PLUTÔT QUE LA FORME FÉMININE ELLES

Pour désigner des personnes de sexe féminin ou des choses de genre féminin au pluriel. Cet emploi relève du français populaire.

«Quand tu vois **des filles** travailler comme ça, t'as mal pour **eux autres**.» (*Le Soleil*, 17 janvier 2011) [Il est question de basketteuses]

« À 34 kilos, on va les faire saillir [**les chevrettes**] avec un bouc qui est de la même race qu'**eux autres**. » (Société Radio-Canada, *La Semaine verte*, 31 décembre 2011)

#### 2.4.8 STRUCTURE **PAUVRE TOI** (MA PAUVRE), **PAUVRE LUI** (LE PAUVRE), **PAUVRE ELLE** (LA PAUVRE). L'ANGLAIS DIT **POOR YOU!**: MON/MA PAUVRE!, JE TE PLAINS!

« Je me trouve malchanceuse de la déranger dans un moment pareil. Je la trouve malchanceuse aussi, elle qui aime tant faire l'amour puis qui le fait si peu souvent. **Pauvre elle, pauvre moi**; je me mets à pleurer » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*).

\* \* \*

## CONCLUSION

Cette revue des particularismes morphologiques du français québécois permet de tirer un certain nombre de conclusions.

Comparativement à la syntaxe et, surtout, au lexique, le nombre des particularismes morphologiques du français québécois est relativement limité, ce qui s'explique en partie par le fait que la morphologie est un système d'unités limité, quasi fermé. La fréquence de ces formes est très variable. Certaines sont courantes (**je vas**); d'autres, rares, sinon rarissimes.

Beaucoup de ces formes sont plus des vestiges de systèmes linguistiques archaïques ou vieillissants que des traits de la langue contemporaine des Québécois. Elles sont plus employées par des personnes âgées et peu instruites que par des personnes jeunes et instruites.

La plupart de ces particularismes appartiennent au français québécois parlé (familier ou populaire) et non au français québécois écrit. Si l'on en trouve des traces dans la langue écrite (voir mes exemples), c'est dans les entretiens, les dialogues, le discours rapporté, souvent dans le but de rendre le style de la langue parlée spontanée, et, bien entendu, dans la littérature et la chanson.

La plupart de ces formes sont socialement stigmatisés (**y jouzent, que ça continusse**, etc.), et les humoristes les utilisent pour ridiculiser certaines personnes (par exemple, les joueurs de hockey, dont les compétences linguistiques sont, traditionnellement, considérées comme limitées).

La plupart de ces particularismes ne sont pas spécifiquement québécois. Ce sont soit des formes dialectales ou françaises archaïques (**alle, s'assir, renforcir**, etc.), soit des formes du français populaire (genre de certains noms, nombre de noms comme pantalons, pluriel des mots en -al, préfixes mal-, pas-, suffixes -able, -eux, pronoms **nous autres, vous autres** et surtout **eux autres**, etc.).

Parmi ces formes, il faut distinguer les erreurs par rapport au code linguistique (**vous disez, vous faisez, vous metteriez**, etc.) et les particularismes relevant d'un système linguistique autre que le français de référence contemporain (français dialectal, français archaïque, français populaire). Les erreurs par rapport au code linguistique relevées au Québec sont, la plupart du temps, identiques à celles relevées en France, en Belgique ou en Suisse et décrites par des auteurs comme Henri Bauche<sup>25</sup> ou Henri Frei<sup>26</sup>. Elles s'expliquent par le jeu des mêmes mécanismes.

Parfois la variation se retrouve, du moins en partie, en français standard. Par exemple, l'emploi du suffixe -eur, pour désigner un produit, se rencontre aussi en français de France. Ainsi, on dit assouplisseur à côté d'assouplissant.

Parmi ces particularismes, certains ne sont que l'exploitation particulière des potentialités permises par la grammaire du français standard (par exemple l'exploitation des suffixes -age ou -eux).

À part les particularismes morphologiques dus à l'interférence de l'anglais (voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois), rares sont les formes qui peuvent être considérées comme exclusivement québécoises. Au nombre de ces dernières, on peut ranger le genre des noms anglais (**un party, une sandwich**) ou la formation de certains mots en -oune (série limitée).

---

25. Henri Bauche (1920).

26. Henri Frei (1929).



# 3

## Syntaxe

---

Lorsqu'on aborde le chapitre de la syntaxe du français québécois, il ne saurait être question de viser à l'exhaustivité. La syntaxe est un « système de systèmes » semi-ouvert, et l'on ne peut que signaler des types de particularités sans prétendre pouvoir épuiser la question. Les particularités syntaxiques du français québécois sont beaucoup plus nombreuses que les particularités morphologiques. Beaucoup sont le résultat d'interférences de l'anglais (celles-ci sont présentées dans le chapitre 5 : Typologie des anglicismes du français québécois).

### 3.1 SYNTAXE DU NOM

#### 3.1.1 EMPLOI ADJECTIVAL DE CERTAINS NOMS

Par exemple : une **défaite crève-cœur**. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.1.2 EMPLOI D'UN COMPLÉMENT DE NOM AU LIEU D'UN ADJECTIF DE RELATION

Par exemple : **année de calendrier** au lieu d'année calendaire. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.1.3 CONSTRUCTION DU NOM

Par rapport au français standard, on observe plusieurs particularités dans le choix de la préposition qui gouverne le régime du nom. Parfois, on observe une sorte de chassé-croisé entre à et de. Par exemple : **invitation de** au lieu d'invitation à, **la question à (savoir)** au lieu de la question de (savoir). Parfois, il s'agit d'une autre préposition, par exemple **lutte à** au lieu de lutte contre.

« Les citoyens du Saguenay doivent répondre à l'**invitation de** se rendre aujourd'hui à Québec. » (*Le Quotidien*, 19 avril 2005)

« Au cœur de ce débat-là, il y a **la question à savoir** comment on mesure la pollution. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 6 décembre 2011)

« L'action communautaire n'est pas le seul remède dans **la lutte à la pauvreté**, mais elle est l'une des réponses. » (*Le Soleil*, 19 décembre 2011)

Dans certains cas, il peut s'agir d'interférences de l'anglais (par exemple **stagiaire avec** au lieu de stagiaire chez). Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

## 3.2 SYNTAXE DE L'ADJECTIF

### 3.2.1 EMPLOI ADVERBIAL DE L'ADJECTIF

Le français québécois présente de nombreux cas d'emplois d'adjectifs en fonction adverbiale.

Par exemple: **se faire automatique** (se faire automatiquement); **couper carré** (couper carrément, net, brusquement); **pogné correc(t)** (vachement pris/coincé); **descendre creux** (descendre profondément); **lancer croche** (lancer de travers); **vendu direct du propriétaire**<sup>1</sup> (vendu directement par le propriétaire, vendu sans intermédiaire); **parler drôle** (parler drôlement, bizarrement); **faire dur** (être inapproprié, inconvenant, moche, ridicule); **gelé dur** (complètement gelé); **lever égal** (élever à la même hauteur); **pousser égal** (pousser à la même hauteur, en parlant du gazon d'une pelouse; exagérer, mais pas trop); **traité égal** (traité d'une manière égale, de la même façon); **chauffer électrique** (chauffer à l'électricité); **acheter local**<sup>2</sup> (acheter localement, acheter des produits locaux); **s'en aller toute manuel** (se mettre à tout faire à la main); **choqué noir** (dans une colère noire); **aimer pareil** (aimer pareillement/de la même manière/quand même); **passer proche de** (passer près de, manquer, faillir); **y aller progressif** (progressivement); **parler simple** (parler simplement); etc.

La plupart de ces constructions appartiennent au français populaire. Certaines sont influencées par l'anglais. Par exemple: **le prendre personnel** (le prendre pour soi, en faire une affaire personnelle, s'en formaliser, anglais *to take it personally*). Certaines se rencontrent parfois en français européen. L'emploi de l'adjectif en fonction adverbiale n'est pas propre au français québécois. On le trouve en français populaire et même, dans certains cas, en français standard.

« On se complète, ça n'a pas de bon sens! Tout **se fait automatique!** Notre écriture est presque automatique. » (*Le Soleil*, 1<sup>er</sup> juin 2001)  
[ça n'a pas de bon sens: c'est insensé/fou/dingue; c'est incroyable]

« Les conditions actuelles sont favorables. Mais s'il se met à faire chaud tôt au printemps, la saison des sucres va **couper carré** et elle aura été bien moyenne. » (*La Voix de l'Est*, 15 janvier 2008) [saison des sucres: période du printemps au cours de laquelle on exploite la sève des érables]

- 
1. Direct propriétaire se dit en Europe francophone, en particulier dans des annonces publicitaires.
  2. Plus récent en Europe francophone.



«Ça serait sérieux en maudit!/Là on serait **pognés correct!**» (Raymond Lévesque, *Si...*).

«Marguerite était tellement pauvre qu'a' **sarvait** à manger à ses enfants **direct** su'a table, sans vaisselle en dessous!» (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*) [su'a: sur la; en dessous(s): en dessous]

«Le choix de l'amiante dans un hôpital "ça **fait dur**". Ça envoie le message que les considérations de santé publique vont après les considérations budgétaires.» (*La Presse*, 23 décembre 2011) [ça fait dur: c'est moche (fam.), ça craint (plus fam.)]

«Et je m'ennuie et le jour et la nuit/Comme un ramoneur quand tout l'monde **chauffe électrique**» (Urbain Desbois, *Entomologie*) [quand tout le monde se chauffe à l'électricité]

«Pis si on manquerait d'électricité, si y nous coupent ci, y nous coupe ça, **tu t'en vas toute manuel** ostie.» (*La Presse*, 27 juin 2002) [on se mettra à tout faire à la main; (h)ostie: juron courant]

«Tous les palmiers tous les bananiers/Vont **pousser pareil** quand j's'rai parti» (Robert Léger, *Tous les palmiers*) [vont pousser comme avant/ne vont pas arrêter d'pousser]

«Pendant des années, il a fait tous les concours de chanson possibles. Il a même été recalé une première fois à Star Académie, sans le **prendre personnel**.» (*Le Quotidien*, 13 novembre 2005) [sans en faire un drame personnel]

«Au lieu de se demander pourquoi on **passait proche** de se faire battre et de chercher ce qu'on devait faire, on disait simplement: on a gagné!» (*Le Nouvelliste*, 20 janvier 2012) [bilan d'une défaite électorale par un parti politique]

«Je pense que ça va être l'enfer. Le monde [les gens] va le faire quand même. C'est trop extrême, faudrait qu'ils y **aillent progressif**... Arrêter le monde qui ont des bouteilles en verre, t'achètes juste

des canettes, c'est déjà un bon début.» (*Cyberpresse*, 20 juin 2011)  
[interdiction de consommer de l'alcool en public]

«Le commentateur catholique invite l'Église à "**parler clair**". C'est en effet une nécessité. Mais parler clair ne devrait pas dire "**parler simple**".» (*La Presse*, 18 avril 2005)

### 3.2.2 EMPLOI D'UN ADJECTIF DE RELATION AU LIEU D'UN COMPLÉMENT DE NOM

Par exemple: **température saisonnière** au lieu de température de saison.  
Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.2.3 CONSTRUCTION DE L'ADJECTIF

Par exemple: **satisfait avec** au lieu de satisfait de. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

Autres cas:

- ◆ **pareil comme** au lieu de pareil à ou pareil que (forme du moyen français encore vivante dans certaines régions d'Europe, aujourd'hui considérée comme populaire).

«Ne souhaite jamais perdre ton enfant, parce que l'être humain le découvre quand il l'a perdu, tu es déchiré profondément pour toujours. C'est **pareil comme** un cancer qui va te traîner jusqu'à ta mort.» (*La Tribune*, 7 octobre 2013)

«L'usine a été démolie/Et les hommes sont partis./À part ça, c'est **pareil comme** avant» (Raymond Lévesque, *Lettre à un ami*)

- ◆ **typique à** au lieu de typique de

«Il y a quelques années, le Père Noël faisait son entrée dans la municipalité à bord du train de passagers du Canadien National. Au fil des années, cette coutume **typique à** la municipalité a beaucoup changé.» (*Le Journal Lac Saint-Jean*, 14 décembre 2011) [la

municipalité : la commune ; train de passagers : train de voyageurs ; anglais *passenger train*]

### 3.2.4 ORDRE DES MOTS AVEC UN NUMÉRAL ET CERTAINS ADJECTIFS (PREMIER, DERNIER, PROCHAIN).

Dans ce cas de figure, en français québécois, on observe parfois un ordre des mots différent de celui du français standard contemporain, soit **adjectif + numéral + nom** au lieu de **numéral + adjectif + nom**. Cet ordre est attesté en français au XVII<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, il correspond aussi à l'ordre anglais contemporain.

« Les résultats du troisième trimestre sont moins significatifs que ceux des **premiers six mois** de l'année. » (*La Presse canadienne*, 4 août 2006) [des six premiers mois]

« Même si les prix de l'essence ont explosé au cours des **derniers six mois**, la grande majorité des Québécois n'ont pas l'intention de changer leurs habitudes. » (*Les Affaires*, 24 septembre 2005)

« Comme nous entrons dans une période cruciale pour les finances gouvernementales, les **prochains six mois** vont nous donner de la matière à réfléchir. » (*Les Affaires*, 1<sup>er</sup> octobre 2011)

Inversement, par hypercorrection, au Québec, les présentateurs/trices de la météo disent en général « **les 24 prochaines heures** », « **les 48 prochaines heures** » au lieu des « prochaines 24 heures », des « prochaines 48 heures ». En effet, dans ce cas, les syntagmes « 24 heures » et « 48 heures » sont lexicalisés pour exprimer une unité de temps : 24 heures = une journée et une nuit ; 48 heures = deux journées et deux nuits.

« Les résidents pourront demeurer à l'intérieur de leurs maisons en toute sécurité, malgré les 35 millimètres de pluie annoncés au cours des **24 prochaines heures**. » (Société Radio-Canada, Saguenay-Lac-Saint-Jean, 20 juillet 2011) [au cours des prochaines 24 heures]

### 3.2.5 EMPLOI DE L'ADJECTIF COMPARATIF **PIRE**

L'adjectif comparatif pire s'emploie fréquemment comme positif. On le trouve dans des syntagmes comme **aussi/moins/plus/pas pire** et **pas si pire**. On entend moins pire aussi en Europe francophone, mais moins fréquemment et dans certaines conditions d'emploi. Cet emploi est considéré comme populaire et fautif, sauf dans le cas d'un emploi délibéré à des fins expressives.

« Le tout nouveau pape s'annonce **aussi pire** que l'autre. » (*La Presse*, 23 avril 2005)

« Quand on a joué au football toute sa vie, ça peut arriver qu'on ait les genoux en compote. Ça fait mal mais c'est quand même **moins pire** qu'un cœur qui se meurt. » (*La Presse*, 18 octobre 2005) [football: football américain ou canadien]

« Entre nous, qu'il y a-t-il de **plus pire**? Maintenir une personne artificiellement en vie ou la laisser partir comme l'aurait voulu la nature? » (*La Tribune*, 22 novembre 2005)

« Si je compare notre situation économique, notre système de santé, notre système d'éducation avec ceux de nos voisins du Sud, ce n'est pas **si pire** que cela. » (*L'Actualité*, 1<sup>er</sup> décembre 2011)

## 3.3 SYNTAXE DU VERBE

### 3.3.1 TRANSITIVITÉ

#### 3.3.1.1 Emploi absolu de verbes transitifs directs ou indirects

Certains verbes transitifs en français standard s'emploient parfois sans complément en français québécois. C'est le cas de: **ambitionner** (exagérer, attiger fam., pousser fam.), **ne pas fournir** (être incapable de répondre à la demande, ne pas suffire à qqch., ne pas y arriver), **paralyser** (devenir/être paralysé).

«Ça va donner à certains l'idée de décorer leur maison avec des lumières de Noël avant le mois de décembre. C'est bien beau les fêtes, mais faut pas **ambitionner** non plus. Novembre est déjà assez déprimant comme ça!» (*La Voix de l'Est*, 7 novembre 2009)

«C'est difficile pour moi d'accepter de l'aide, mais **je ne fournis plus**. Il me faut quelqu'un pour faire le développement des affaires et une autre personne pour le côté technologique.» (*Les Affaires*, 23 février 2010) [le fondateur d'un site Internet à succès]

«**J'ai paralysé** du côté gauche. Je ne sentais plus rien. J'ai réalisé à quel point je ne voulais pas abandonner la boxe.» (*La Voix de l'Est*, 16 mars 2007)

Pour d'autres verbes, comme **quitter** (pour quitter son poste), voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.3.1.2 Emploi transitif direct de verbes intransitifs

Certains verbes intransitifs en français standard sont transitifs directs en français québécois. C'est le cas de : **échapper qqch.**<sup>3</sup> (laisser tomber qqch.) et **réchapper qqn** (sauver qqn). Pour **opiner que** et **partir qqch.**, voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

«J'ai réalisé un rêve d'enfance en "pitchant" la balle avec Bill Stoneman. J'étais très nerveux et j'avais peur d'**échapper la balle**, ou encore de la lancer tout croche» (*Le Droit*, 13 septembre 2008). [Bill Stoneman : célèbre joueur de base-ball (lanceur); pitcher : lancer; anglais *to pitch*; tout croche : tout de travers]

«Reste donc la solution qui permet aux éleveurs de truites d'espérer **les réchapper**, celle de pomper l'eau du lac pour qu'il s'oxygène» (*La Tribune*, 17 septembre 2005). [d'espérer les sauver]

Création d'un verbe transitif à partir de l'adjectif rescapé (lui-même dérivé de rescaper, verbe du dialecte picard) : **rescaper qqn/qqch.**<sup>4</sup> → sauver qqn/qqch.

3. Construction encore vivante dans certaines régions ou certains milieux d'Europe.

4. Rare en Europe francophone, courant au Québec.

« Une équipe de pompiers, à bord d'un zodiac, a pu **rescaper quatre personnes** » (*Le Nouvelliste*, 31 octobre 2006)

### 3.3.1.3 Emploi transitif direct de verbes transitifs indirects

Certains verbes transitifs indirects en français standard sont transitifs directs en français québécois. C'est le cas de : **contribuer une somme de**<sup>5</sup> au lieu de<sup>6</sup> contribuer pour une somme de/à hauteur de ; **échouer un examen, un test** → échouer à un examen, à un test ; **marier qqn**<sup>7</sup> → se marier avec qqn ; **o(b)stiner qqn** → s'obstiner à contredire qqn ; **visiter qqn**<sup>8</sup> → rendre visite à qqn, etc. Certaines de ces formes sont des maintiens de constructions anciennes ; d'autres, des interférences de l'anglais, par exemple, **protester une décision** (protester contre une décision ; anglais *to protest a decision*), ou les deux.

« Les retraités ont aussi décidé de **contribuer une somme** de 100 \$ chacun pour couvrir les frais juridiques. » (*La Tribune*, 28 février 2003)

« Je n'irai pas en enseignement parce que je risque d'**échouer l'examen** de français. » (*La Tribune*, 21 septembre 2009)

« Amené au poste de police, il devait par la suite **échouer un test** d'ivressomètre. » (*L'Action D'Autray*, 6 avril 2001) [ivressomètre : éthylomètre ; être contrôlé positif (au test d'alcoolémie)]

« Puis un jour il a rencontré/**Une femme qu'il a mariée**/Sans pour cela se demander/Si du moins il pouvait l'aimer » (Claude Dubois, *Comme un million de gens*)

« Quand je vois mon père faire la lecture à la plus jeune, qu'elle **l'obstine** sur l'histoire parce qu'il tente de changer des mots, je me

5. Le verbe contribuer était transitif au XVII<sup>e</sup> siècle.

6. La locution au lieu de est remplacée par le signe → dans une énumération.

7. Se dit encore dans certaines régions d'Europe francophone.

8. Se dit encore dans certaines régions d'Europe francophone.

dis que c'est gagné : la lecture fera partie de leur vie » (*Le Nouvelliste*, 20 octobre 2007)

« Il part en voiture **visiter sa grand-mère**, la seule personne de la famille avec qui il a toujours eu une complicité » (*La Presse*, 18 mai 2005)

### 3.3.1.4 Emploi transitif indirect d'un verbe transitif direct en français standard

C'est le cas d'**aider à qqn** au lieu d'aider qqn. Cette construction est considérée comme vieillie en français standard. Pour **commenter sur qqch.** au lieu de commenter qqch., etc., voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

« Aujourd'hui, je suis là pour essayer d'**aider aux parents**, mais pas pour détruire personne, mais je suis là pour aider. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 2 décembre 2011)

## 3.3.2 EMPLOI D'UNE PRÉPOSITION DIFFÉRENTE DE CELLE DU FRANÇAIS STANDARD

### 3.3.2.1 Préposition à

Comme dans : **avoir l'air à** au lieu d'avoir l'air de ; **convaincre à** → convaincre de ; **décider à** → décider de ; **avoir hâte à** → avoir hâte de + infinitif ou que + proposition (être impatient de/très pressé de) ; **s'accorder à** → s'accorder pour ; **s'arranger à** → s'arranger pour ; etc.

« Nous voulions promouvoir la région à l'extérieur en plus **d'avoir l'air à de** vrais professionnels. » (*Le Progrès-Dimanche*, 4 mai 2008)

« Le symposium sera donc l'occasion de découvrir une vingtaine d'artistes, qu'il a été facile de **convaincre à participer** à l'activité. » (*La Nouvelle Union*, 9 octobre 2011)

« On a bien **hâte à présenter** début janvier la programmation des festivités du centenaire. » (*L'Express de Mont-Royal*, 24 novembre 2011)

La locution verbale avoir hâte à s'emploie aussi suivie d'un nom (**avoir hâte à qqch.** au sens d'avoir hâte que qqch. arrive/se produise) :

« À chaque année, le même cirque recommence, à partir de décembre : **on a hâte à la neige** et à Noël, **au ski et à la pêche**. » (*Le Quotidien*, 4 janvier 2008)

« Une graine d'ennui ? Crinque le p'tit joint, /'ec ça t'as super **hâte à rien** » (Richard Desjardins, *Kooloo Kooloo*). [crinquer : rouler, anglais *to crank*; 'ec : aphérèse d'avec]

Autres combinaisons fréquentes : avoir hâte à dimanche, à l'été, à l'année prochaine, à un concert, à un dénouement, à une rencontre, à la suite, etc.

### 3.3.2.2 Préposition après

Comme dans : **s'accrocher après qqn/qqch.** au lieu de s'accrocher à qqn/qqch. ; **attendre après qqn/qqch.** → attendre qqn/qqch. ; **chercher après qqn/qqch.** → chercher qqn/qqch. ; **chialer après qqn/qqch.** → se plaindre de qqn/qqch., rouspéter contre qqn/qqch. ; **crier après qqn** → crier contre qqn ; **être choqué après qqn** → être en colère contre qqn ; **grimper après qqch.** → grimper à/sur qqch., etc. Par rapport au français standard, ces emplois sont considérés comme populaires ou régionaux.

« Une jeune fille s'est fait sectionner les deux jambes en tentant de **s'accrocher après le train** en marche. » (*Le Progrès-Dimanche*, 4 juillet 2010)

« Les gens sont frustrés. Ils ne veulent pas **attendre après l'autobus** pendant une heure, alors ils prennent le taxi. » (*La Tribune*, 21 juillet 2006)

« Moi, j'ai 19 ans et j'en suis à ma quatrième saison, mais je vais en faire des erreurs sur la glace, je ne vais donc pas "**chialer**" après les autres quand ils vont en faire. » (*Cyberpresse*, 17 septembre 2009) [au hockey sur glace]



« J'étais en train de marcher calmement vers la maison, quand le chien s'est jeté devant moi. J'ai essayé de l'éviter, en vain. Les sacres? J'ai failli tomber! C'est sûr que j'étais **choqué après** le chien! » (*La Voix de l'Est*, 7 mars 2002) [les sacres : les jurons]

« Depuis l'temps que j'refuse de te satisfaire/Tu peux ben **grimper après les lampadaires** » (Luc Plamondon, *Reel pour rire*)

### 3.3.2.3 Préposition de

Comme dans : **acheter qqch. de qqn** au lieu d'acheter qqch. à qqn (la construction acheter de est attestée en français classique; par ailleurs, l'anglais dit *to buy from*); **louer qqch. de qqn** → louer qqch. à qqn; **s'attendre de** → s'attendre à; **consentir de** → consentir à; **encourager de** → encourager à; **exhorter de** → exhorter à; **s'habituer de** → s'habituer à; **inviter de** → inviter à; **obliger de** → obliger à; **mandater à** ou **de** → mandater pour (l'anglais dit *to mandate to*); etc.

« Il y a très longtemps que le concept d'achat local existe. Dans les villages, autrefois, ça s'appelait **acheter du voisin!** » (Société Radio-Canada, *L'Épicerie*, 22 septembre 2010)

« Natalie G... se retrouve sans issue et doit composer avec l'insalubrité du minuscule appartement qu'elle **loue de son ancien propriétaire.** » (*Info07*, 30 mars 2011)

« En vertu du protocole, les deux parties renonceraient à des poursuites. Ainsi, elles devraient **mandater** leurs procureurs à **déposer** des déclarations de règlement hors cour. » (*La Tribune*, 12 décembre 2011) [règlement hors cour : règlement amiable]

« Le gouvernement vient de **mandater** par décret à **Investissement Québec** de prêter jusqu'à 75 millions à Tembec dans le but de moderniser son usine. » (*La Presse*, 9 septembre 2011) [On dit : mandater qqn pour faire qqch., mais donner mandat à qqn de faire qqch.]

- ◆ **avoir de l'air de** au lieu d'avoir l'air de; **avoir de besoin de** au lieu d'avoir besoin de.

« J'vous dis qu'elle a les pattes fines/Quand elle danse une danse carrée/Elle a **d'l'air d'une araignée** » (La Bolduc, *Danse en souliers de bœu*) [danse carrée: quadrille; anglais *square dance*; souliers de bœu(f): autrefois, chaussures sans semelles en cuir de bœuf à la façon des Amérindiens]

« On a même pas **de besoin de le chatouiller**, c't'enfant-là! » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

### 3.3.2.4 Préposition sur

Comme dans **se fier sur** au lieu de se fier à. Par rapport au français standard, cet emploi est un archaïsme.

« Pour que la société change, il faut que la base change. Arrêtons de **se fier sur le gouvernement** pour avoir un comportement responsable dans notre société. » (*Le Nouvelliste*, 23 décembre 2011)

Autres combinaisons fréquentes : se fier sur qqn, sur la bonne volonté de qqn, sur les propos de qqn, etc.

### 3.3.3 EMPLOI DE LA CONJONCTION DE SUBORDINATION QUE AU LIEU D'UNE LOCUTION CONJONCTIVE

Comme dans **apprécier que** au lieu d'être reconnaissant de, être sensible à. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.3.4 AUXILIAIRES AVOIR ET ÊTRE

En français québécois, l'emploi des auxiliaires est souvent différent de celui du français standard. L'opposition entre avoir à valeur opérative (j'ai déménagé lundi dernier) et être à valeur résultative (je suis déménagé depuis lundi dernier), pratiquement oubliée en Europe francophone, est encore très vivante au Québec. Comparez :

« Natif de Laval, M. L... **a déménagé** à Notre-Dame-de-la-Paix dans le cadre d'un retour à la terre de ses parents **alors qu'il n'avait que 7 ans.** » (*Info07*, 28 décembre 2011) [valeur opérative]

« Si l'enfant majeur **est déménagé**, la pension alimentaire payable au parent est annulée. » (*Courrier Laval*, 26 novembre 2011) [valeur résultative]

Cependant le choix de l'auxiliaire ne semble pas toujours dicté par cette distinction comme le montre l'exemple suivant :

« Ce Londonien **est déménagé** au Canada **il y a trois ans**. » (*La Presse*, 19 décembre 2011).

### 3.3.4.1 Auxiliaire avoir au lieu de l'auxiliaire être

On note de nombreux cas d'emploi de l'auxiliaire avoir au lieu de l'auxiliaire être : **avoir demeuré** au lieu d'être demeuré (= continuer à être) ; **avoir descendu** → être descendu ; **avoir intervenu** → être intervenu ; **avoir passé** → être passé ; **avoir rentré** → être rentré ; **avoir resté** → être resté ; **avoir sorti** → être sorti ; **avoir tombé** → être tombé ; etc. Ces constructions, fréquentes en moyen français, relèvent de nos jours du français populaire.

« Sa troupe **avait demeuré** invaincue en 20 parties en saison régulière. Elle aura finalement perdu une seule fois. » (*Le Droit*, 23 mars 2009) [au basket-ball ; saison régulière : partie du championnat qui précède les éliminatoires, phase de qualification ; anglais *regular season*]

« Mon caporal est monté aux étages. **J'ai descendu** au sous-sol avec ma mitrailleuse, prêt à tirer. » (*Le Nouvelliste*, 13 novembre 1999)

« J'avais un cancer du sein. **J'ai passé** à travers la chimio, et je m'en suis sortie. » (*Le Soleil*, 19 septembre 2005) [Je suis passée par une chimio]

« Pour avoir été la première femme à siéger au conseil municipal et, surtout, pour y **avoir resté** pendant 22 années, Géraldine B... est couronnée Femme de l'année. » (*Le Reflet du Lac*, 12 mars 2006)

« Tout a commencé vers 3 h 30. J'entendais des bruits de roches et de l'eau. **J'ai sorti** dehors pour voir ce qui se passait. » (*Le Soleil*, 26 avril 2005) [roche : pierre, caillou]

« J'ai fait un jump, **j'ai tombé** par en arrière, puis j'ai mis mes poignets pour me protéger puis ils ont cassé. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 5 octobre 2006) [jump : saut ; un accident de snowboard]

Auxiliaire avoir au lieu de l'auxiliaire être avec les verbes pronominaux

Comme, par exemple, avec le verbe pronominal se tromper : **je m'ai trompé** au lieu de je me suis trompé. De nos jours, cette construction relève du français populaire.

« Tout se passe comme si la Gendarmerie royale du Canada ressortait toujours la même déclaration insipide, quand un scandale l'éclabousse. « Oups, **j'm'ai trompé**. Je le ferai plus », dit-elle en substance. » (*Le Soleil*, 1<sup>er</sup> octobre 2006) [Gendarmerie royale du Canada ou GRC : police fédérale canadienne. Elle joue aussi le rôle de police provinciale dans certaines provinces]

### 3.3.4.2 Auxiliaire être au lieu de l'auxiliaire avoir

Comme, par exemple, **être abouti** au lieu d'avoir abouti ; **être débarqué** → avoir débarqué ; **être déménagé** → avoir déménagé ; **être disparu** → avoir disparu ; **être embarqué** → avoir embarqué, etc.

« Après la salle de réception, celle réservée au billard, la cuisine et les bureaux, **je suis abouti** à la bibliothèque. » (*Le Droit*, 18 juillet 1996)

« Les Québécois soutiennent que les immigrants ont les mêmes chances que n'importe quel autre citoyen. Allez dire cela aux ingénieurs et aux médecins étrangers qui conduisent un taxi des années après **être débarqués** au Québec! » (*Progrès-Dimanche*, 1<sup>er</sup> décembre 2007)

« Tous mes amis **sont disparus** pis moé non plus/j'm'r'connais pus/On est dix mille s'a rue St-Paul/Avec le blues d'la Métropole » (Pierre Huet, Michel Rivard, *Le blues d'la métropole*) [la Métropole : Montréal]

« *L'Homo neandertalensis* **est disparu** il y a environ 30 000 ans, laissant à l'homme moderne la planète entière comme terrain de jeu. » (*Le Devoir*, 8 mai 2010)

« Il paraît que le légendaire bonhomme Carrs [un ostréiculteur renommé] **est embarqué** dans son bateau, puis est allé récolter les huîtres lui-même. » (*La Presse*, 8 octobre 2011)

« Quand elle est revenue/Elle a vu un chapeau sur le sol nu/Son bonhomme **était fondu** » (Félix Leclerc, *Le bonhomme et la jeune fille*) [Il est question d'un bonhomme de neige]

### 3.3.5 SEMI-AUXILIAIRES

**3.3.5.1** Effacement des semi-auxiliaires factitifs faire et laisser devant les verbes suivants :

- ◆ **mousser (un évènement, etc.)** au lieu de faire mousser (faire la promotion de qqn/qqch.)

« La vaste campagne publicitaire pour **mousser les élections scolaires** n'a pas convaincu les électeurs de se rendre aux urnes. » (*La Voix de l'Est*, 5 novembre 2007).

Pour **circuler** au lieu de faire circuler, voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

- ◆ **échapper qqch.** au lieu de laisser échapper (voir aussi *supra*). Cet emploi est populaire ou régional en Europe francophone.

« Les contribuables aussi ont donné. **Ils ont échappé des millions en rentrées fiscales**, parce que les généreuses primes que les dirigeants se versaient étaient déguisées pour échapper à l'impôt. » (*La Presse*, 19 novembre 2005) [des millions de rentrées fiscales leur ont échappé]

### 3.3.5.2 Emploi de laisser au lieu de faire

Par exemple : **laisser savoir** au lieu de faire savoir. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.3.5.3 Emploi de **venir** au lieu de devenir

Par exemple : **venir à l'envers (se renverser), venir fou, venir rouge de colère**, etc. Cet emploi relève du français populaire.

« J'ai passé juste un mois sans travailler et j'ai failli **venir fou**. »  
(*La Tribune*, 1<sup>er</sup> juillet 2000).

## 3.3.6 VOIX

En français québécois, on constate de nombreux cas d'emplois particuliers de la voix.

### 3.3.6.1 Voix active au lieu de la voix passive

Par exemple : **arracher** au lieu d'être arraché.

« L'auto s'est dirigée sur le coin gauche du camion. Une fraction de seconde avant l'impact, sa compagne s'est couchée sur lui. Le toit de la voiture **a arraché**. » (*La Tribune*, 26 novembre 1999) [a été arraché, s'est arraché]

### 3.3.6.2 Voix active au lieu de la voix pronominale

Par exemple : **achever** au lieu de s'achever ; **arrêter** → s'arrêter ; **briser** → se briser ; etc.

« Cette année, ce sera une marmotte québécoise qui nous annoncera si l'hiver durera six semaines de plus. Si Fred [la marmotte] voit son ombre, l'hiver sera long. Si Fred ne voit pas son ombre, l'hiver **achève**. » (*Le Droit*, 29 janvier 2010) [La marmotte annonciatrice de l'arrivée du printemps : une tradition nord-américaine]

« L'autobus **arrête** notamment pour cueillir des gens devant plusieurs établissements hôteliers et à la station Mont-Orford. » (*La Tribune*, 30 septembre 2006) [cueillir : prendre, faire monter ; anglais *to pick up*]

« Alors que la deuxième équipe se préparait à monter son service, une catastrophe est survenue. La laveuse **a brisé** déversant une quantité impressionnante d'eau à l'endroit même où l'équipe doit travailler. » (*L'Écho abitibien*, 30 mai 2014)

### 3.3.6.3 Voix pronominale au lieu de la voix active

Par exemple : **s'accaparer (de) qqch.** au lieu d'accaparer qqch.<sup>9</sup> ; **se bomber le torse** → bomber le torse ; **se continuer** → continuer ; **se croiser les doigts** → croiser les doigts<sup>10</sup> ; **se divorcer** → divorcer ; **s'échanger** → échanger ; **se fusionner** → fusionner ; **se mériter** → mériter, gagner, obtenir ; **se traîner les pieds** → traîner les pieds, etc.

« L'avis de la Cour suprême est un rappel que le Parlement du Canada ne peut **s'accaparer des pouvoirs** des provinces ni élargir les siens à sa guise. » (*Le Soleil*, 23 décembre 2011) [accaparer les pouvoirs, mais s'emparer des pouvoirs]

« Tout artiste a un minimum de prétention, donc à l'époque nous avions tendance à **nous bomber le torse**. » (*Voir*, 9 septembre 2006)

« Et puis le Bal **se continue**/Sur le prélat ciré du salon/Avec les mon'oncles les ma'tantes/Qui dansent au son du violon » (Georges Dor, *Les vieux*) [mononcle : oncle, tonton ; matante : tante, tata]

« Reste aux dirigeants du Canadien à **se croiser les doigts** pour que la soirée se déroule sans anicroche. » (*La Presse*, 13 octobre 2005)

9. Ni le PLI ni le NPR ne mentionnent la forme *s'accaparer*, critiquée par les grammairiens, pourtant elle se rencontre fréquemment dans *La Presse* écrite française (PEF).

10. Mais on dit se croiser les bras...

« On questionne l'engagement émotif de Ronaldo [un footballeur], qui **s'est divorcé** récemment sans en ressentir le moindre tourment. » (*La Presse*, 20 novembre 2003) [questionner : mettre en cause; anglais *to question*]

« Nous avons visité le plus grand centre commercial en Amérique du Nord, avant de faire un souper de Noël et de **s'échanger quelques cadeaux**. » (*Le Quotidien*, 26 décembre 2011)

« S'il le faut, on va même regarder pour **se fusionner avec une autre municipalité** qui serait prête à nous offrir des services dignes de 2007. » (*Le Quotidien*, 27 avril 2007)

« Présenté en compétition officielle au Festival de Cannes, le film **s'est mérité plusieurs "citations"** aux Césars. » (*La Presse* 27 mars 2010) [a obtenu plusieurs "citations", a été récompensé par plusieurs "citations"]

« Le premier ministre s'est adressé aux sénateurs. Il a l'intention de limiter leur mandat à huit ans et ne souhaite pas les voir **se traîner les pieds**. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 7 septembre 2006)

### 3.3.6.4 Voix passive au lieu de la voix active

Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.3.6.5 Infinitif passif introduit par à

Au lieu du verbe modal devoir à l'indicatif présent ou de l'indicatif futur. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

## 3.3.7 MODE

En français québécois, on note des écarts dans l'emploi des modes par rapport au français de référence.



### 3.3.7.1 Infinitif à valeur conditionnelle

Avec les verbes avoir, être et savoir, comme **avoir su...** au lieu de si j'avais su... ou **savoir que** tu serais là... au lieu de si j'avais su que... C'est une forme caractéristique du français québécois.

« **Avoir** un épais de même comme fils, moé, j'me suiciderais! » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*) [épais : grossier; si j'avais...]

« **Avoir su** que la qualité de l'enseignement serait aussi médiocre, je n'aurais pas eu d'enfants! » (*Le Soleil*, 5 mai 2010).

### 3.3.7.2 Indicatif présent ou passé composé au lieu du subjonctif

Après certains verbes de volonté ou de sentiment comme craindre, déplorer, regretter, souhaiter, vouloir, etc.

« Tout en **déplorant qu'il faut** toujours miser sur le bénévolat, elle est contente d'envisager de légers cachets pour la participation musicale, celles des arts visuels et des techniciens. » (*Le Progrès-Dimanche*, 3 mai 1998) [la responsable d'un festival]

« **Bien que l'hôpital regrette** que l'infirmière **n'a pas effectué** son travail selon les normes, les avocats sont d'avis que certains éléments de la décision du juge devraient être examinés par la Cour d'appel. » (*Le Droit*, 12 juillet 1996)

« Le chef de l'opposition officielle a conclu: "**Souhaitons que les Québécois ont trouvé** dans ce débat des arguments pour choisir bientôt que le Québec devienne un pays". » (*La Presse*, 18 novembre 2014)

### 3.3.7.3 Indicatif présent au lieu du subjonctif

Après certains verbes impersonnels comme il arrive que, etc.

«**Il arrive que je dois** descendre les escaliers marche par marche parce que j'ai full mal» (*Le Journal de Québec*, 22 décembre 1996) [full mal: vachement mal]

### 3.3.7.4 Indicatif présent au lieu du subjonctif

Après certains verbes à la forme négative ou interrogative comme ne pas croire que ou croyez-vous que ?

«J'aurais jamais pensé que cet homme aurait pu faire des choses comme ça. Mais **je ne crois pas qu'il faut** tous les mettre dans le même panier.» (*Le Soleil*, 25 avril 2010) [à propos de l'arrestation d'un religieux accusé d'agressions sexuelles]

### 3.3.7.5 Indicatif présent ou passé composé au lieu du subjonctif

Après certaines conjonctions de subordination comme afin que, bien que, pourvu que, quoique, etc.

«La Ville de Montréal interdisait déjà aux citoyens d'être dans un parc au milieu de la nuit. Il y a un mois, le conseil d'arrondissement a modifié le règlement **afin qu'il inclut** 15 endroits publics.» (*La Presse*, 31 août 2006) [afin qu'il inclue]

«Mais la discipline est essentielle pour l'écrivain [Marie-Claire Blais], **bien qu'elle reconnaît** écrire partout, traînant ses multiples carnets pour ne rien perdre de ses idées.» (*Le Progrès-Dimanche*, 27 septembre 1998)

«Les Alérions ont joué un match quasi parfait défensivement, **quoiqu'ils ont cédé** un touché pour la première fois cette saison.» (*Le Soleil*, 19 septembre 1993) [Alérions: équipe de football canadien; touché: touchdown aux footballs américain et canadien]

### 3.3.7.6 Indicatif futur au lieu du subjonctif présent

Après des verbes de souhait ou de sentiment comme souhaiter, craindre, etc.

« Le coordonnateur du Regroupement ne voit rien de bon dans ce projet de loi. Même qu'**il craint que certains organismes devront** renier leur mission à cause de la perte d'autonomie qui en découlera. » (*Le Droit*, 23 octobre 2003)

« Les joueurs du Tricolore **souhaitent que les Penguins utiliseront** tous leurs éléments contre les Sabres. » (*La Presse canadienne*, 7 avril 2000) [Le Tricolore: un des surnoms du club de hockey sur glace Les Canadiens de Montréal à cause des couleurs bleu, blanc et rouge de son maillot]

### 3.3.7.7 Conditionnel au lieu du subjonctif

Par exemple: Faudrait pas que ma mère m'**entendrait!** au lieu de Il ne faudrait pas que ma mère m'entende!, S'il fallait que ma mère m'entende!  
Forme populaire fréquente à l'oral.

« On voit un potentiel très fort, **il faudrait pas que ça s'en irait** pour nous autres. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal/Le Point*, 17 novembre 2009) [il ne faudrait pas que ça s'en aille; il est question de l'électricité du Nouveau-Brunswick vendue au Québec]

### 3.3.7.8 Conditionnel au lieu de l'imparfait avec si

Cette forme relève du français populaire.

« **Si tu lirais** un peu plus, **tu comprendrais** peut-être un peu plus la vie » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

« Il n'était pas possible de regarder le baseball en français durant les 45 premières minutes de la rencontre. On doit se dire que les matchs de baseball sont tellement longs que même **si on manquerait** un petit bout... [ce ne serait pas trop grave...] » (*La Tribune*, 20 octobre 2004)

« Ah! c'est un très bon sable! Il y a pas de problème pour ça. Mais **si on voudrait** faire une main, un personnage qui dépasse, passé six pouces, le sable, il tient pas fort, fort. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 16 août 2007) [passé six pouces: au-dessus de 15 cm; un sculpteur sur sable]

### 3.3.8 ASPECT

Valeur inchoative de la locution **partir à** : se mettre à, éclater (de rire), fondre (en larmes), etc.

« Il fallait que je m'investisse à vivre mon émotion tout en la combattant, pour ne pas **partir à pleurer**. » (*La Tribune*, 3 février 2001) [un acteur parlant d'un rôle tragique]

« Un taux composé de 5 pour cent par mois signifie un taux annuel de plus de 80 pour cent. Si quelqu'un vous propose un tel rendement, il faut **partir à rire**. » (*La Tribune*, 13 octobre 2001)

### 3.3.9 CONCORDANCE DES TEMPS

Les cas de non-observation des règles de la concordance des temps sont fréquents dans la PEQ.

« Lors de la présentation du budget, le premier ministre **a déclaré que cette année sera** celle des routes, du transport » (*Le Progrès-Dimanche*, 7 août 2005)

« La cour **devait décider si l'interrogatoire a été bien mené et si les déclarations que l'accusé a faites** pouvaient être accueillies en preuve. » (*Le Journal de Québec*, 1<sup>er</sup> mars 1994) [être accueillies en preuve : constituer des preuves acceptables]

### 3.3.10 EXPRESSION D'UNE ABSENCE DE CHOIX

Pour exprimer l'absence de choix, d'alternative, le français québécois utilise un tour spécial, fondé sur l'opposition des deux options, qu'on retrouve dans le français standard bon gré mal gré, comme par exemple : **aime ça aime pas ça** (qu'on aime ou pas), **veux veux pas** (qu'on le veuille ou non), **beau temps mauvais temps** (qu'il fasse beau ou pas, par tous les temps), **golf pas golf** (qu'on joue au golf ou pas), etc.

« Les enterrements de famille, **aime ça aime pas ça**, faut y aller. » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*)

« Le Village des neiges prend forme. L'équipe de promotion travaille à peaufiner la construction des chambres de l'hôtel de glace, où il fera -3° Celcius, **beau temps mauvais temps**. » (*La Presse*, 31 décembre 2011)

« – Est-ce la pression populaire qui a convaincu le premier ministre de déclencher une commission d'enquête? – Oui. **Veux, veux pas**, il a été forcé de la déclencher. Il n'a pas eu le choix de céder. » (*La Voix de l'Est*, 20 octobre 2011) [il n'a pas eu le choix de: il n'a pas eu d'autre choix que de]

### 3.3.11 LOCUTIONS VERBALES PARTICULIÈRES

Le français québécois utilise un certain nombre de locutions verbales particulières comme :

- ◆ **être capable de/ne pas être capable de** au lieu de pouvoir/ne pas pouvoir

« La veille de nos noces on veut pas se coucher/On a peur de passer tout dret, **pas être capable de s'éveiller** » (La Bolduc, *Si vous avez une fille qui veut se marier*) [passer tout dret: avoir une panne d'oreiller; on a peur de ne pas pouvoir se réveiller]

« Ça te mortifie d'être moins belle, moins riche puis moins connue qu'elle, hein? **T'es pas capable de** le prendre, hein? » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*) [Tu ne peux pas le supporter]

- ◆ **être supposé (de)/ne pas être supposé (de)**. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois
- ◆ **avoir de la misère à** au lieu d'avoir de la difficulté à, avoir du mal à. Cette forme est considérée comme régionale (Nord et Ouest de la France).

« Comme il lisait beaucoup de livres/**Elle avait d'la misère** à l'suivre » (Raymond Lévesque, *MacDonald*)

« Il y a l'hypothermie modérée, où on commence à **avoir de la misère** à attacher notre manteau, à parler. Et il y a l'hypothermie

sévère. On peut devenir désorienté, **avoir de la misère à** marcher.»  
(*Le Soleil*, 28 décembre 2011)

- ◆ **avoir le goût de** au lieu d'avoir envie de
  - «Je suis un gars ben ordinaire/Des fois **j'ai** plus **l'goût** de rien faire»  
(Mouffe et Robert Charlebois, *Ordinaire*)
  - «Il suffit de lire le journal pendant une semaine pour **avoir le goût** de pleurer ou de tout faire péter.» (*Le Devoir*, 16 décembre 2011)
- ◆ **être à faire qqch., être après faire qqch.** au lieu d'être en train de faire qqch. Cette forme est vieillie par rapport au français standard.
  - «Il y avait déjà ma mère dans la cuisine/En train de servir le saumon/  
Mon père **était à travailler**/Ma sœur **à cueillir** des framboises»  
(Gilles Vigneault, *Itinéraire*)
  - «– Bonjour madame, ça va bien aujourd'hui? – Bien merci. –**Vous êtes après faire la désinfection de la chambre.** Avez-vous des problèmes aujourd'hui?» (Société Radio-Canada, *5 sur 5*, 17 mars 2007) [lutte contre une épidémie de *C. difficile* dans un hôpital]
- ◆ **être aussi bien de** au lieu de faire mieux de, valoir mieux
  - «Quand on a une loi d'un côté et qu'on dit qu'on sera tolérant de l'autre, on **est aussi bien de** ne pas avoir de loi.» (*Le Nouvelliste*, 25 novembre 2011)
  - «Si tu t'en vas dans une autre centrale syndicale, **tu es aussi bien d'**aller te jeter au bout du quai.» (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 9 mars 2010) [un ouvrier du bâtiment victime des rivalités syndicales]
- ◆ **être mieux de** au lieu de faire mieux de
  - «Je viens de réécrire à la ministre pour lui demander c'est quoi ses attentes et son plan. S'ils pensent qu'**on est mieux de** fermer, qu'ils le disent.» (*Le Devoir*, 24 décembre 2011) [le directeur d'un collège menacé de fermeture]

◆ **être pour** au lieu de être sur le point de, s'apprêter à

« La grange **était pour** tomber il fallait la remonter/J'ai dit à mon engagé allons donc la solider » (Félix Leclerc, *Oh! mon maître*) [engagé: commis de ferme, terme présent dans plusieurs anciennes colonies de peuplement français; solider: consolider]

« Quand j'vois plus que dix arbres ensemble, mon cœur explose comme si **j'tais pour** mourir... Ça fait quarante-cinq ans que chus prisonnière d'la grande ville pis j'me sus jamais habituée! » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

◆ **ne pas être pour** au lieu de ne pas avoir l'intention de

« On **n'est pas pour** parler comme des Français. » (*Le Devoir*, 10 février 2001) [On ne va tout de même pas parler comme des Français]

◆ **être à la veille** de au lieu d'être sur le point de, s'apprêter à

« Dans le domaine des incendies, il existe des périodes plus tranquilles, et d'autres où il y en a plus. Souvent, lorsque nous n'avons pas d'appel pendant une longue période, nous nous disons qu'il doit **être à la veille** d'en avoir un bon. » (*L'Écho de La Tuque*, 7 décembre 2011)

## 3.4 SYNTAXE DE L'ADVERBE

### 3.4.1 SYSTÈME DES ADVERBES AFFIRMATIFS ET NÉGATIFS

En français québécois, on n'emploie pas l'adverbe affirmatif *si*. Le système du français standard comprend trois adverbes: *oui*, *non*, *si* (= *oui* en réponse à une phrase négative); celui du français québécois n'en comprend que deux: ***oui*** et ***non***, auxquels s'ajoute, à l'oral, (***ben***) ***oui***, au lieu de (mais) *si*.

« – **Tu travailles pas**, aujourd'hui? – **Oui, j'm'en vas travailler**, là. » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*) [*si*, j'vais travailler là]

« Mais **c'est pas vrai/Ben oui c'est vrai**/Raconte encore » (Félix Leclerc, *Le Tour de l'Île*) [Mais si, c'est vrai]

### 3.4.2 DOUBLE NÉGATION

En français québécois, les cas d'emploi de la double négation sont fréquents. Cette structure, courante en moyen français, est aujourd'hui considérée comme populaire. Par exemple :

- ◆ ne... pas... ni... ni...

« Le maire et son conseil **n'ont pas** été élus **ni** pour dépenser les taxes des contribuables, **ni** pour entretenir l'esprit de clocher, **ni** pour nuire au développement de Saint-Georges. » (*Le Soleil*, 6 novembre 1993) [Saint-Georges : petite ville située au sud de Québec]

- ◆ pas... aucun... ; pas... nul... ; pas... personne... ; pas... rien...

« Le problème avec ce chien, c'est qu'il a tendance à mener son maître par le bout du nez. Il **ne** faut **pas** lui passer **aucun** caprice. » (*Le Droit*, 23 décembre 1996)

« J'aime créer des choses et que quelqu'un me dise qu'il veut quelque chose de spécial. Tout ce qu'on **ne** trouve **pas nulle part**, c'est ce que j'essaie de faire. » (*La Tribune*, 2 mai 2002)

« J'ai fait l'tour de tous les bars/Mais j'l'ai **pas** trouvé **nulle part** » (Luc Plamondon, *Avez-vous vu mon chum?*) [mon chum : mon pote]

« Il faut que je retrouve ma sœur. Il **n'y** a **pas personne** qui mérite d'être jeté sur le bord d'un fossé. C'est pas disable, c'est pas humain. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 16 octobre 2004) [propos de la sœur d'une femme assassinée, dont le corps n'a pas été retrouvé]

« On a arrêté d'afficher les notes pour **ne pas** déplaire à **personne**. » (*Le Soleil*, 30 septembre 1994) [dans les établissements scolaires du Québec]

« Rendue à Montréal, j'entre dans un café chinois/J'étais pas plus avancée, j'comprendais **pas rien** » (La Bolduc, *La Morue*)



« Il n'y a aucune preuve de cette amnésie médicale. C'est un choix qu'il a fait de **ne pas** se rappeler de **rien**. L'accusé a dit n'importe quoi pour son propre bénéfice. » (*Le Droit*, 16 septembre 2008). [pour son propre bénéfice : dans son propre intérêt; anglais *for his own benefit*]

### 3.5 SYNTAXE DE L'ARTICLE

#### 3.5.1 ARTICLE DÉFINI LE

- ◆ Ellipse de l'article défini le/la à l'oral (voir aussi Chapitre 1 Phonétique, phonologie, prononciation) :

« Ça arrive à **manufacture** les deux yeux fermés ben durs! » (Réjean Ducharme et Robert Charlebois, *Mon pays ce n'est pas un pays c'est un job*) [à la manufacture]

« J'en ai mangé des sandwiches à **moutarde**/du baloney pis d'la tête fromagée » (Claude Dubois, *Ma petite vie*) [baloney: sorte de mortadelle; anglais *bologna* ou *baloney*: tête fromagée: fromage de tête; des sandwiches à la moutarde]

- ◆ Ellipse de l'article défini le à l'oral dans le syntagme **moins quart** : moins le quart :

« Puis là je suis bon pour jusqu'à dix heures et demie **onze heures moins quart**, puis là je me couche puis je dors. » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*)

- ◆ Ellipse de l'article défini le devant docteur. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.
- ◆ Place de l'article défini le dans la date. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.
- ◆ Emploi de l'article défini le au lieu de l'adjectif possessif mon/notre :

« On va laisser **le** collègue Harold G... vous en parler. » [lancement d'un reportage à la télévision; Je vais laisser mon collègue...; Laissons notre collègue...].

- ◆ Emploi de l'article défini le dans le syntagme **5 heures le matin** (5 heures du matin), **5 heures le soir** (5 heures du soir).
 

«Elle a trouvé un emploi dans un restaurant et un magasin. Elle travaillait de **5 heures le matin** à 17 h 30.» (*Le Messager*, 12 janvier 2012)

«Elle était supposée nous appeler vers **6 heures le soir** pour nous dire ce qui en était.» (Société Radio-Canada, *Enquête*, 27 octobre 2011) [Elle était supposée: Elle devait; Il était convenu]
- ◆ Emploi de l'article défini le dans un nom d'institution, d'association, dans un titre d'ouvrage, etc. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.
- ◆ Emploi de l'article défini la devant les noms de pays féminin : **président de la France** [président de la République française]; **produit de la Californie, de la Floride, de la France** [produit de France]; **venir de la France** :
 

«Le bémol: comme le livre vient **de la France**, certains produits recommandés ne sont pas vendus au Québec.» (*Le Devoir*, 16 juin 2012)
- ◆ Emploi de l'article défini le dans les syntagmes **élu/choisi le joueur de l'année** (élu/choisi joueur de l'année); **désigné l'étoile du match** (désigné étoile du match) :
 

«“Mais ce fut une victoire collective. Tout le monde a contribué”, faisait valoir de son côté Girard, **élu la première étoile du match**.» (*Le Nouvelliste*, 13 janvier 2012) [au hockey sur glace]
- ◆ Emploi de l'article défini le devant le nom de fête Halloween : **pour l'Halloween** (pour Halloween); **fêter l'Halloween** (fêter Halloween)
 

«Oubliez les citrouilles **de l'Halloween**, les courges sont des aliments de choix en toute saison.» (*La Presse*, 24 décembre 2011)
- ◆ Non-observation de la règle de contraction de l'article défini le dans le cas de certains noms propres :

« Un résidant **de Les Escoumins** a écopé d'une amende de 300 \$ pour utilisation d'une bouée non identifiée en vue de la pêche au flétan. » (*Le Quotidien*, 19 juillet 2006) [un habitant des Escoumins; Les Escoumins: village situé sur la rive nord de l'embouchure du Saint-Laurent]

### 3.5.2 ARTICLE INDÉFINI UN

- ◆ Emploi de l'article indéfini un au lieu de de dans une tournure négative :

« Les deux garçons qui l'accompagnaient ont pu regagner la rive, mais la jeune femme n'a malheureusement pas eu cette chance. Aucun des trois **ne portait une veste** de flottaison. » (*Le Soleil*, 16 juillet 2004) [veste de flottaison: brassière, gilet de sauvetage; anglais *flotation jacket*; aucun ne portait de gilet de sauvetage]

« Revenu Québec rappelle qu'un individu qui vend du tabac **sans posséder un permis** s'expose à une amende de 5000 \$. » (*La Voix de l'Est*, 4 novembre 2011) [sans posséder de permis]

- ◆ Emploi de l'article indéfini un devant un nom de nationalité, de profession, etc., non déterminé. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.
- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans le syntagme **faire une différence**. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.
- ◆ Emploi de l'article indéfini un devant certains adjectifs: **passer pour un fatigant; être un méticuleux**.

« L'animateur avoue que, même au risque de passer pour “**un fatigant**”, il met son nez partout, absolument partout. » (*Le Soleil*, 13 décembre 1992) [passer pour quelqu'un de fatigant]

« Ce dernier [un créateur] dit être **un perfectionniste** et aucun bijou ne quitte son atelier sans d'abord avoir reçu son approbation. » (*Hebdo Rive-Nord*, 19 janvier 2011) [être perfectionniste]

- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans un syntagme composé d'un numéral et d'un nom: prêter **un cinq dollars** (prêter (un billet de) cinq dollars);

il va faire **un (moins) cinq degrés** (il va faire (moins) cinq degrés) ; prévoir **un 5 cm de neige** (prévoir 5 cm de neige), etc.

« Pour le Cubain, pas évident de se pointer le bout du nez dehors quand le thermomètre indique **un moins cinq degrés Celsius** ou plus froid encore. » (*La Tribune*, 8 février 2008)

Ce type de syntagme peut comprendre un adjectif qualificatif : **un beau, un maigre** (calque de l'anglais *a meager*), **un pauvre, un petit**. Cette tournure se rencontre parfois dans La Presse écrite française (désormais PEF) et dans les bulletins météo

« L'économie américaine a crû d'**un maigre 1,3 pour cent** au deuxième trimestre. » (*La Presse canadienne*, 29 juillet 2011)

« Le ministre dit avoir des grandes espérances envers ce nouveau service qui a nécessité un investissement de seulement 5 millions de dollars dont **un maigre 500 000 \$** pour son budget de fonctionnement. » (Société Radio-Canada, *Nouvelles*, 2 janvier 2012)

« Qu'y a-t-il de mal à “mettre” **un petit deux dollars** sur un billet de loterie? » (*Les Affaires*, 11 juin 2005) [mettre deux petits dollars]

- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans le syntagme **un autre 100 dollars**. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.
- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans le syntagme **un bon 5 cm de neige**. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

### 3.6 SYNTAXE DES PRÉPOSITIONS

Les cas d'emplois particuliers des prépositions sont très nombreux en français québécois. Je m'en tiendrai à quelques exemples concernant les prépositions à, en, sous et sur.

#### 3.6.1 PRÉPOSITION À

Emploi de la préposition à pour indiquer :

- ◆ une relation d'appartenance: **la fille à, le garçon à, la mère à, le père à, la tête à Papineau**. Cet emploi, courant en moyen français, appartient de nos jours au français populaire.
 

« Dansent **la ch'mise à Jean-Pierre** su'a corde/**Le chandail à Dillon** lon lon/**La culotte à Monique** aussi » (Félix Leclerc, *Sur la corde à linge*) [su'a corde: sur la corde]

« **La fille à Victor G...** a fait son chemin elle-même. » (*Le Soleil*, 1<sup>er</sup> octobre 1994) [une jeune femme chef d'entreprise fille d'un chef d'entreprise connu]
- ◆ le destinataire et l'expéditeur dans une adresse postale sur une enveloppe ou un colis: **à: ... de: ...** au lieu de: destinataire: ... expéditeur: ... ou en abrégé: dest.: ... exp.: ... (calque de l'anglais *to: ... from: ...*).
- ◆ le statut juridique ou fiscal: **travailleur à contrat**, au lieu de travailleur contractuel, contractuel; **travailleur à pourboire(s)**, au lieu de travailleur rémunéré/payé aux pourboires (calques de l'anglais *contract worker* et *tip worker, tipped employee*).
 

« Si un **travailleur à contrat** voit le contrat rompu par l'employeur, il peut demander à la Commission de vérifier s'il est salarié. Si oui, l'employeur doit lui verser une indemnité. » (*Les Affaires*, 20 avril 2000)

« Pour un **travailleur à pourboire**, l'augmentation joue entre 25 et 30 %, et pour un salarié sans pourboire, l'augmentation peut varier jusqu'à 40 %. » (*Le Soleil*, 5 avril 2006)
- ◆ une responsabilité, une affectation: **avocat au dossier** (avocat chargé du dossier, avocat en charge du dossier<sup>11</sup>).
 

« La Couronne devait transmettre une partie de la divulgation de la preuve au nouvel **avocat au dossier**. » (*La Presse canadienne*, 21 décembre 2011) [divulgation de la preuve: ensemble de documents remis à l'accusé au début de son procès dans lequel sont détaillées les preuves réunies contre lui; anglais *disclosure of the evidence*]

11. Construction critiquée, mais fréquente dans la PEF.

- ◆ un complément de temps: **à bonne heure** (de bonne heure), **à matin** (ce matin), **à soir** (ce soir), **à certains soirs** (certains soirs). Ces formes archaïques remontent au moyen français.

«Le directeur général de la Ligue s’est présenté au Colisée très **à bonne heure.**» (*Le Nouvelliste*, 26 mars 2011) [hockey sur glace; de très bonne heure]

«Voilà deux semaines, il y avait 3 pieds d’eau. On pensait jamais ressemer ça! Mais avec les systèmes de pompage qu’on a, bien aujourd’hui, c’est semé! J’ai fini de semer **à matin.**» (Société Radio-Canada, *La Semaine verte*, 29 octobre 2011)

«**À soir** c’est pas un soir comme un aut’soir/**À soir** vous pouvez fair’/ Tout c’que vous auriez voulu fair’ dans vot’vie» (Luc Plamondon, *Opéra-cirque*)

- ◆ un complément de temps avec un article: **hier au matin** (hier matin), **hier au soir** (hier soir).

«C’est du noyer noir récolté **hier au soir.** Ça fait qu’on parle d’un produit vraiment local et indigène.» (Société Radio-Canada, *La Semaine verte*, 24 avril 2010)

- ◆ le lieu avec les adjectifs indéfinis nul et quelque: **à nulle part** (nulle part), **à quelque part** (quelque part).

«J’ai fait une première ronde d’auditions et je n’ai été prise **à nulle part...** J’étais tellement nerveuse!» (*Le Nouvelliste*, 17 septembre 2011) [une ronde: une série; anglais *round*]

«L’ouvrage se situe **à quelque part** entre le guide et le “beau livre”, avec des photos et une présentation soignée.» (*Le Droit*, 12 décembre 2011)

- ◆ un complément de lieu avec le mot place: **à place d’Youville** (place d’Youville, à Québec); dans le nom d’une institution: **Université du Québec à Montréal** (Université du Québec (campus ou site de Montréal)).

« Une première étape vient d'être conclue dans le projet du Théâtre Le Diamant. L'acquisition des bâtiments **à Place d'Youville** vient d'être réalisée grâce à des investissements du secteur privé. » (*Québec Hebdo*, 14 novembre 2011) [l'acquisition des bâtiments place d'Youville]

- ◆ l'espacement avec l'adjectif indéfini tout : **à tous les cinq, dix, quinze**, etc., **mètres** (tous les cinq, dix, quinze, etc., mètres).

« Les participants profiteront de points d'eau et de repos **à tous les 15 kilomètres**, dans les chalets de bois ronds qui ponctuent le trajet. » (*Le Progrès-Dimanche*, 10 juillet 2011) [bois rond : rondin]

- ◆ la périodicité avec l'adjectif indéfini tout : **à toutes les heures** (toutes les heures), **à tous les jours** (tous les jours), **à tous les mois** (tous les mois), **à tous les ans** (tous les ans), **à toutes les fois que** (toutes les fois que).

« Ces histoires-là n'arrivent pas **à tous les jours** et n'arrivent pas à tout le monde. » (*La Presse canadienne*, 31 décembre 2011)

- ◆ la fréquence : **aux quarts d'heures** (tous les quarts d'heure), **aux demi-heures** (toutes les demi-heures), **aux heures** (toutes les heures).

« Y font des manifs **aux quarts d'heure**/À tous les mautadits coins d'rue » (Lynda Lemay, *Les maudits Français*) [à tous les fichus coins de rue; mautadit : atténuatif de maudit, juron courant]

« Il a parlé à sa copine pour la dernière fois en fin d'après-midi. À partir de 20 h, il a essayé de la joindre **aux demi-heures**, mais ses appels sont demeurés sans réponse. » (*La Presse*, 1<sup>er</sup> juin 2011)

- ◆ la périodicité avec l'adjectif distributif chaque : **à chaque année** (plus rare dans cet emploi en Europe francophone), **à chaque jour** (plus rare dans cet emploi en Europe francophone).

« Malgré les embûches, malgré ses petites controverses, malgré les années difficiles, le gala de l'ADISQ nous est revenu **à chaque année**. » (*Le Quotidien*, 25 octobre 2013) [ADISQ : Association québécoise de l'industrie du disque, du spectacle et de la vidéo]

« Pour une période, on se rencontrait presque **à chaque jour**, je travaillais juste à côté de sa maison. » (Société Radio-Canada, *Enquête*, 24 octobre 2013) [pour une période : pendant une période].

- ◆ le coût, le prix de qqch., le montant d'une somme : **au coût de** (d'un coût de, pour un coût de, au prix de; influence de l'anglais *at a cost of*); **au montant de** (d'un montant de, pour un montant de; influence de l'anglais *to the amount of*); aussi **à l'achat de** (pour l'achat de).

« L'amphithéâtre de la formation de la Pennsylvanie a été érigé **au coût de** 320 millions \$ en 2010. » (*Le Soleil*, 14 janvier 2012) [a été construit pour un coût de; le coût de la construction s'est élevé à]

« Cette démarche s'était soldée par une entente à l'amiable **au montant de** 7,5 millions \$. » (*La Tribune*, 14 janvier 2012) [d'un montant de]

« La carte MasterCard accorde un rabais de 25 % **à l'achat** de vols avec les milles accumulés. » (*La Presse*, 14 janvier 2012) [pour l'achat de billets d'avion]

- ◆ la destination : **pot à fleurs** (pot de fleurs; rare en Europe francophone), **crème à main** (crème (pour les) mains), **nettoyeur à vitre** (nettoyant (pour) vitres).

« Des mégots mal éteints qui ont été jetés dans un **pot à fleurs** auraient causé l'incendie. » (*Le Courrier du Sud*, 3 octobre 2013)

Pour introduire le complément de nom : **code à barres** (code-barre), **pneu à neige** (pneu neige), **scie à chaîne** (rare en Europe francophone; tronçonneuse; anglais *chain saw*).

« Apportez une collation, de l'eau, vos équipements (si vous en avez : **scie à chaîne**, débroussailleuse, sécateur, etc.) et habillez-vous adéquatement. » (*L'Information du Nord*, 18 septembre 2013)

### 3.6.2 PRÉPOSITION EN

La préposition en est employée pour indiquer :

- ◆ un lieu : **en campagne** (à la campagne) :

« On vient s'établir **en campagne** justement pour respirer la bonne air. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 5 juillet 2004)



Cette construction est plus rare, mais pas inconnue en Europe francophone. En voici un exemple :

« J’suis mal en campagne et mal en ville. Peut-être un p’tit peu trop fragile » (l’auteur-compositeur-interprète Alain Souchon, *Allo, maman, bobo*)

- ◆ une autre valeur spatiale : **en Chambre** [à la Chambre (des députés)]

« Selon moi, dans un gouvernement fédéral, un parti qui veut siéger **en chambre** devrait obligatoirement avoir des députés dans toutes les provinces. » (*Cyberpresse*, 8 avril 2011)

« Je suis fier de me lever **en chambre** pour parler des enjeux locaux parce que je les connais. » (*Le Journal de Rosemont*, 26 avril 2011) [se lever en Chambre : intervenir à la Chambre (des communes) ; anglais *to stand up in the House (of Commons)*]

- ◆ une autre valeur spatiale : **en quelque part** (quelque part)

« J’s’ai en sécurité juste quand j’s’ai ben sûr que t’es-t’**en quequ’part** dans le paradis des chats ou plutôt dans l’enfer des chats. » (Michel Tremblay, *La grosse femme d’à côté est enceinte*) [C’est un chien qui parle à un chat]

- ◆ le temps : **en aucun moment** (à aucun moment). Cette construction est rare en Europe francophone.

« La confiance constitue la force principale de notre équipe, de sorte qu’**en aucun moment**, la crainte nous empêche de tenter certains coups audacieux. » (*La Presse canadienne*, 8 janvier 2012)

- ◆ un autre cas de valeur temporelle : **arriver en temps** (arriver à temps)

« Ce n’était pas possible de pelleter pour arriver **en temps** pour la saison des sucres. » (Société Radio-Canada, Est du Québec, 7 avril 2008) [pelleter : pelleter la neige ; un acériculteur, en raison de la neige trop abondante]

- ◆ la manière : bâtir, construire, habiller, peindre, recommencer, repartir, etc., **en neuf**

« Quand nous avons vu ces chiffres, nous avons fait le saut, et nous nous sommes dit que tant qu'à investir autant d'argent dans des rénovations, peut-être serait-il préférable de construire **en neuf**. »  
*(La Tribune, 16 novembre 2011)* [à neuf]

- ◆ une comparaison : habillé, parler **en colon** (habillé, parler comme un péquenot/plouc), dépenser, partir **en fou** (dépenser, partir comme un fou), habillé, parler **en habitant** (habillé, parler comme un péquenot/plouc), partir **en sauvage** (partir comme un sauvage, sans dire au revoir), trempe **en lavette** (mouillé comme une lavette), etc. Cet emploi de en comparatif au sens de comme existe en français standard, mais il est moins fréquent et, souvent, vieilli.

« Reste à voir si les mecs du Canadien vont pouvoir écrire une conclusion différente. C'est facile de partir **en fou**, mais c'est pas mal moins facile de maintenir le rythme. » *(La Presse, 8 novembre 2007)*

« Personne ne demande à quiconque de parler **en habitant**, de faire peuple. » *(Le Nouvelliste, 21 novembre 2002)*

« Ça fait 15 ans que je réside ici. Je ne peux pas partir **en sauvage** sans prévenir personne. » *(Le Soleil, 30 août 1995)*

- ◆ dans la langue juridique : admettre, déposer, soumettre, etc., **en preuve** (admettre, déposer, présenter, etc., comme/pour preuve) ; présenter **en défense** : pour sa défense.

« La Cour suprême avait statué que la juge avait erré en admettant **en preuve** certaines déclarations de la conjointe de l'accusé. »  
*(La Tribune, 22 décembre 2011)* [errer : faire une erreur, se tromper]

« Le cabinet d'avocats écrivait dans son bulletin que "les éléments publiés sur les médias sociaux seront de plus en plus souvent déposés **en preuve**". » *(Les Affaires, 17 décembre 2011)*

« Son avocat a indiqué en marge du tribunal que son client pourrait avoir une explication à présenter **en défense** de l'accusation d'avoir brisé son engagement. » *(Le Quotidien, 18 mars 2010)* [briser son engagement : ne pas respecter/violier son obligation]

- ◆ une situation, un état :
  - **en affaires** (être en affaires : être dans les affaires ; anglais *to be in business*)
 

« Être **en affaires** dans le commerce de détail représente un défi constant. » (*Le Soleil*, 16 novembre 2011)
  - **en carrière** (voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois)
- ◆ autres cas d'emploi pour exprimer un état : (être) **en calvaire**, **en crise**, **en hostie**, etc. sur le modèle standard d'(être) en colère
 

« Le bouillant député est atterré par l'ampleur de la colère des Québécois vis-à-vis de la classe politique : "Le monde est tellement **en crise** contre nous autres". » (*La Presse*, 1<sup>er</sup> octobre 2011) [en crise : en colère, en rogne ; le monde : les gens]
- ◆ dans la construction faire tout **en son possible** (faire tout son possible)
 

« Une chose est cependant certaine, c'est qu'il compte faire tout **en son possible** pour accéder au sommet du football » (*Le Bulletin de la Lièvre*, 30 novembre 2011)
- ◆ dans les termes **mettre en marché** (mettre sur le marché, commercialiser), **mise en marché** (mise sur le marché, commercialisation)
 

« Les molécules sont moins prometteuses. De plus, elles coûtent de plus en plus cher à développer et à mettre **en marché**. » (*La Presse*, 14 janvier 2012)

### 3.6.3 PRÉPOSITION SOUS

En français québécois, l'emploi de la préposition sous est souvent influencé par l'emploi de l'anglais *under*.

Pour exprimer l'idée d'être soumis à une loi : **sous la loi** (*under the law*), en vertu de la loi, selon la loi, dans le cadre de la loi ; à une procédure judiciaire : (mettre) **sous arrestation**, **sous arrêt** (*to put under arrest*), mettre en état d'arrestation, arrêter ; (être) **sous probation** (*under probation*), être en

probation, être mis à l'épreuve; une procédure médicale: (être à l'hôpital) **sous observation** (*under observation*), être en observation.

«Quand il y a une commission d'enquête comme celle-là, qui est donc créée **sous la Loi** de la commission d'enquête, elle contrôle sa propre destinée, elle contrôle son agenda.» (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 9 novembre 2011)

«Il a été placé **sous arrestation** pour invasion de domicile, agression armée, avoir proféré des menaces, capacités affaiblies.» (*La Tribune*, 18 octobre 2011) [invasion de domicile: intrusion/agression au domicile de qqn, séquestration de qqn à son domicile; anglais *home invasion*]

«C'est la règle d'or que tous les avocats doivent respecter lorsqu'une personne est mise **sous arrêt**; c'est de dire résistez à la tentation de commenter, de dire quoi que ce soit.» (Société Radio-Canada, *Le Radiojournal*, 13 décembre 2011)

«Bien qu'il reprenne la forme, il est toujours gardé à l'hôpital **sous observation**, afin de découvrir la cause de son malaise.» (*Le Reflet du Lac*, 21 juillet 2011)

Pour exprimer l'idée d'être soumis à une étude, à une évaluation, etc.: (être) **sous approbation** (*under approval*), être en cours d'autorisation, d'agrément; (un dossier, un projet, etc.) **sous étude** (*under consideration*), un dossier, un projet, etc. à l'étude; (être) **sous évaluation** (*under evaluation*), être en cours d'évaluation, être évalué; (un dossier, un projet, etc.) **sous examen** (*under examination*), un dossier, un projet, etc. en cours d'examen, examiné; **sous la recommandation** (sur la recommandation).

«Le tronçon Cacouna-Bic risque d'être le dernier à se concrétiser, alors que celui reliant Cacouna et Trois-Pistoles est **sous approbation** de l'Environnement.» (*Le Soleil*, 20 septembre 2003) [Il est question de la construction d'un tronçon d'autoroute entre deux petites villes du Bas-Saint-Laurent]

«Différents scénarios sont encore **sous étude** concernant la future usine de la Fromagerie l'Ancêtre.» (*Courrier Sud*, 11 août 2010)

Pour exprimer l'idée d'être sous l'effet de qqch. : (être) **sous aménagement** (être en cours aménagement) ; (être) **sous l'impression que** (avoir l'impression que; anglais *to be under the impression that*).

« Aux États-Unis, il était facile d'être **sous l'impression** qu'un gros coup se préparait. À un certain moment, le Dow [Jones] reculait de près de 2 % . » (*Cyberpresse*, 25 février 2010)

### 3.6.4 PRÉPOSITION SUR

En français québécois, l'emploi de la préposition sur est souvent influencé par l'anglais *on*.

Pour indiquer le lieu : (habiter) **sur la rue N** (habiter rue N; anglais *on N Street*) ; **sur le coin** (de la rue) (au coin de la rue) ; (habiter) **sur le même étage** (habiter au même étage; anglais *on the same floor*) ; **sur la ferme** (à la ferme, sur l'exploitation; forme du français régional et influence de l'anglais) ; **sur le journal** (dans le journal; forme du français populaire) ; **sur le téléphone** (au téléphone; anglais *on the phone*) ; **sur la réserve** (amérindienne) (dans la réserve; anglais *on the reservation*).

« Quand ils ont égalé le score, j'ai lâché un grand cri. Il a été suivi de plusieurs autres **sur l'étage** parce que nos chambres étaient regroupées. » (*La Presse*, 4 novembre 2011) [égaler le score : égaliser; lâcher un cri : pousser un cri]

« Il y a de cela plusieurs années, je vivais en campagne, **sur la ferme** de mes parents. » (*Le Droit*, 14 janvier 2012)

« Le niveau du son a toujours été acceptable et, comme j'habite **sur la rue** des Remparts, notre galerie nous donne une véritable loge VIP sur le spectacle. » (*Le Soleil*, 5 juillet 2009) [comme j'habite rue des Remparts; Dans cette rue de Québec, les maisons donnent directement sur un spectacle son et lumière]

« D... est notre pièce maîtresse dans l'équipe. Il est **sur le téléphone** sept jours sur sept pour dénicher les meilleurs talents disponibles. » (*La Nouvelle Union*, 9 mars 2011)

Pour indiquer la présence dans un moyen de transport : **sur l'autobus** (dans l'autocar ; anglais *on the bus*), **sur l'avion** (dans l'avion), **sur la navette** (dans la navette), **sur le train** (dans le train), etc.

« On ne peut pas prendre un individu, le mettre **sur l'avion** et le retourner dans son pays en faisant abstraction des règles qui lui permettraient d'être entendu devant un tribunal impartial. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 27 janvier 2011)

« Salut tout le monde. Au moment où on se parle, je suis **sur l'autobus** qui nous ramène de Fort Myers, le domicile des Red Sox de Boston. » (*Le Droit*, 24 mars 2005) [Boston Red Sox : équipe de base-ball]

Pour indiquer la présence dans un organisme, la participation à un organisme : **sur le bureau de direction** (dans le bureau ; *on the board*), **sur le club**, **sur le comité** (*on the committee*), **sur le conseil**, **sur l'équipe**, **sur une instance**, **sur le jury**, **sur le personnel**, etc.

« Aucun membre lié à l'industrie ne doit siéger **sur ce comité**, puisqu'ils sont clairement biaisés, voire en conflit d'intérêts. » (*Canada NewsWire*, 14 décembre 2011). [siéger dans ce comité ; être biaisé : ne pas être impartial ; anglais to be bias(s)ed]

« On lui aurait dit d'aller prouver qu'on avait eu raison de le choisir **sur l'équipe**. Il n'allait pas refuser un aussi beau défi. » (*Le Soleil*, 28 octobre 1998)

« Autre première dans les concours de sculptures du carnaval [de Québec] : l'arrivée de femmes **sur le jury**. » (*Le Soleil*, 8 février 1993) [l'entrée de femmes dans la composition du jury]

Pour indiquer un état, une situation sociale : **sur l'aide sociale**, **sur l'assurance-chômage**, **sur le bien-être social** (*on social welfare*), **sur le chômage**, **sur la finance**, **sur la loi Lacombe**<sup>12</sup>, **sur sa pension**, etc.

12. Loi Lacombe : loi québécoise de 1903 qui permettait aux familles endettées d'éviter de voir leurs biens saisis par leurs créanciers.

« Il y a des gens qui se sont retrouvés **sur le bien-être social**, d'autres à l'usine alors qu'ils ont des diplômes. Et il y a le fameux phénomène des chauffeurs de taxi ingénieurs et médecins. » (*Le Devoir*, 17 décembre 2011) [des immigrants ne trouvant pas de travail à la hauteur de leurs qualifications]

Pour indiquer un état sous l'action d'un médicament ou d'une drogue : **sur une diète**, **sur les pilules**; **sur l'acide**, **sur la bière**, **sur la coke**, **sur les drogues**, etc.

« À travers son existence surréalistico-pop Michael Jackson a l'air d'une icône imaginée par un Andy Warhol **sur l'acide**. » (*Le Devoir*, 8 octobre 2011)

Pour indiquer un état : **sur la bum** (comme une personne sans domicile et sans travail), **sur le party** (en goguette), **être sur un trip** (être en plein trip), etc.

« Son début de la trentaine, le comédien l'a littéralement passé **sur la "bum"**. Les zones sombres dont il parle, ce sont celles qu'il a côtoyées alors qu'il consommait de la drogue. » (*La Tribune*, 24 septembre 2005)

« Il faut mettre du sel [pour neutraliser le vin renversé sur une nappe], diront la plupart. Mais selon Mme R..., "c'est un truc de grand-mère qui était **sur le party**". Elle conseille plutôt de verser du Club Soda sur la tache et d'éponger. » (*La Presse*, 17 décembre 2011) [Club Soda : marque d'eau gazeuse]

Pour indiquer le moment, l'heure, la période : **sur l'heure du lunch** (*on lunch hour*), **sur les heures d'ouverture**, **sur les heures de bureau**, **sur un horaire**, **sur la job** (au boulot), **sur le premier, deuxième, troisième, etc., jour**, **sur son quart de travail** (pendant son service), **sur semaine** (cette dernière forme appartient aussi au français régional de l'Ouest).

« **Sur l'heure du dîner**, les parents des enfants du service de garde ont visité la maison hantée et ce fut au tour des classes de l'école de faire de même en après-midi. » (*Le Quotidien*, 1<sup>er</sup> novembre 2011)

« **Sur mes heures personnelles** je peux faire ce que je veux mais **sur mes heures de travail**, je suis là pour les citoyens et c'est tout. »  
(*Le Nouvelliste*, 11 janvier 2012) [une députée]

« Il est mort **sur la job** comme on dit, en faisant son travail, exactement comme un pompier peut mourir en allant sauver des vies. »  
(*La Nouvelle Union*, 16 octobre 2011) [mort dans l'exercice de ses fonctions; un militaire tué en Afghanistan]

« Les Marchés sont ouverts **sur semaine** de 11 heures à 20 heures, de même que les samedis et dimanches de 11 heures à 17 heures. »  
(*L'Action*, 18 décembre 2011)

### 3.6.5 LOCUTIONS PRÉPOSITIVES

Le français québécois utilise un certain nombre de locutions prépositives particulières, comme: **à cœur de** (à longueur de), **à l'intérieur de** (en, dans les, d'ici + complément de durée, sous; anglais *within*), **à la grandeur de** (à l'échelle de, dans tout le/la), **en-dedans de** (en, dans les; anglais *within*), **parlant de** (en parlant de, à propos de; anglais *speaking of*), **sans égard à** (indépendamment de, sans distinction de, sans tenir compte de; anglais *without regard to*), **en retour de** (en échange de; anglais *in return of*), **tant qu'à** (quant à), etc.

« La Société de Transport de Montréal nous inflige un accompagnement sonore. On imagine les publicités et les vulgarités bombardées **à cœur de** jour sur nos têtes de citoyens-consommateurs piégés et passifs. » (*Métro*, 8 décembre 2011)

« L'ambassade canadienne émettrait des visas de résident temporaire en moyenne **à l'intérieur de** 22 jours. Pour les étudiants, le délai de traitement serait de 45 jours. » (*Les Affaires*, 23 décembre 2011).

« Les supermarchés d'alimentation IGA ont la ferme intention de développer un vaste réseau de distribution **à la grandeur de** la province. » (*Le Soleil*, 16 décembre 2011). [IGA (Independent Grocers Alliance): chaîne de supermarchés présente aux États-Unis et au Canada].



« On est partis de rien pour écrire et produire mon album **en-dedans de** quatre mois. » (*La Tribune*, 26 août 2011)

« Éric Cantona se lance dans la course à la présidence de la France. **Parlant de** politique, saviez-vous que Mitt Romney parle couramment le français? » (*La Presse*, 12 janvier 2012) [Éric Cantona : footballeur français connu ; Mitt Romney : candidat à l'élection présidentielle américaine en 2012]

« Le TVA Nouvelles traiterait n'importe quel dossier comparable de la même façon, **sans égard à** l'origine ethnique de l'employé concerné. » (*Marketwire*, 11 janvier 2012) [protestation contre une accusation de discrimination raciale]

« C'est une victoire aigre-douce **tant qu'à** moi, avec beaucoup de douceur dans les deux premières périodes et la troisième qui m'a laissé un mauvais goût dans la bouche. » (*Le Soleil*, 3 décembre 2011)

## 3.7 SYNTAXE DES CONJONCTIONS

### 3.7.1 CONJONCTION QUE

**3.7.1.1** Emploi de la conjonction que pour renforcer un adverbe ou une conjonction

Comme dans : **autant que, comme que, comment que, où que, pourquoi que, quand que, comme si que**. Cette construction appartient au français populaire.

« **Autant que** ma mère est cool **autant que** mon père est con. » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*)

« Laïnou nous aime **comme qu'on** est. Elle n'est pas difficile **comme qu'on** en connaît. » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*)

« Depuis l'temps que j'te dis que j'veux rien savoir/J'vois pas **comment qu'**tu m'f'rais partir pour la gloire. » (Luc Plamondon, *Reel pour rire*)

Exemples entendus à la télévision québécoise : j'peux faire mes horaires **comme que j'veux** (comme je veux) ; ils s'imaginent pas **comment que c'est** (comment c'est) ; c'est quoi les autres **où qu'on peut aller?** (les autres où l'on peut aller) ; **quand que** j'ai des émotions, je viens rouge (quand j'ai des émotions) ; **comme si que** le chanteur chantait pour toi (comme si le chanteur).

Avec **seulement que**, la construction (expression de la restriction) devient redondante :

« **Seulement qu'**un millier de cas difficiles doivent tout de même s'envoler vers un hôpital du "continent" chaque année. » (*Le Devoir*, 11 septembre 1993) [Il est question des malades des îles de la Madeleine]

Autre exemple entendu à la télévision : vous avez **seulement qu'à passer** pour prendre vos billets (vous avez seulement à passer, vous n'avez qu'à passer).

### 3.7.1.2 Emploi de que au lieu de où

Par exemple : **à l'heure que, au moment que, les années que, le soir que, le temps que**. Cette construction est un archaïsme par rapport au français standard.

« On m'a d'jà fait le coup, Maître Barreau, /c't'avocat-là l'a ben r'gretté. **À l'heure qu'on** s'parle, y est à Bordeaux » (Richard Desjardins, *Phénoménale Philomène*) [Bordeaux : nom d'une prison de Montréal ; à l'heure où l'on se parle]

« J'veux d'l'amour/**Au moment que** j'le dis, **à la place que** je suis » (Robert Charlebois) [au moment où..., à l'endroit où...]

Exemples entendus à la télévision : dans les années qu'il jouait ; le soir que tu es partie.

### 3.7.1.3 Emploi de que au lieu de dont après la préposition de des verbes transitifs indirects

Par exemple après : avoir besoin de, jouer de, se lasser de, menacer de, parler de, se servir de, se souvenir de, ou de compléments de nom. Cette construction appartient au français populaire.

« Viens Caillou, c'est l'heure d'aller au magasin pour acheter tout **ce que tu as besoin** pour le retour à l'école! » (*Le Soleil*, 28 août 2003) [Caillou, personnage d'une collection de livres pour jeunes enfants; le retour à l'école: la rentrée des classes; anglais *back to school*; pour acheter tout ce dont tu as besoin pour la rentrée]

« Mais les vrais chantres, là, ceux **que tu comprends** leurs mots quand ils chantent, t'en entends pas souvent. » (l'humoriste Doris Lussier) [ceux dont tu comprends les mots]

Autres exemples entendus à la télévision : c'était une vraie guitare **qu'il pouvait jouer** (une guitare dont il pouvait jouer); c'est la chanson **qu'on se lasse jamais** (une chanson dont on ne se lasse jamais); les mises à pied **que Bombardier nous menaçait** (les licenciements dont Bombardier nous menaçait); y a beaucoup de monde **qu'on peut parler d'eux** (beaucoup de gens dont on peut parler); c'est des tables **qu'on peut s'en servir pour** (des tables dont on peut se servir pour); c'est ça **que je me souviens** le plus (c'est de cela dont je me souviens le plus).

### 3.7.1.4 Emploi de ce que au lieu de ce + préposition + quoi

Cette construction appartient au français populaire.

Exemples entendus à la télévision : **ce que les téléspectateurs s'attendent** d'un réseau comme RDI (ce à quoi les téléspectateurs s'attendent d'un réseau); **ce que j'aimerais mettre l'accent** aujourd'hui (ce sur quoi j'aimerais mettre l'accent).

### 3.7.1.5 Emploi de que au lieu de préposition + lequel

Exemples entendus à la télévision : c'est une **question que** personne n'arrive à répondre (une question à laquelle personne n'arrive à répondre); un **livre**

**que** tu peux t'identifier (un livre avec lequel on peut s'identifier) ; on tombe dans **le même piège qu'**on a déjà été (dans le piège dans lequel on est déjà tombé) ; **une des raisons que** je suis partie (une des raisons pour lesquelles je suis partie) ; c'est **une item que** la température a une grosse influence sur la vente (une déneigeuse) (un article sur la vente duquel le temps a une grosse influence ; item : article ; anglais *item*).

### 3.7.1.6 Emploi de que + préposition en position finale au lieu de préposition + qui

C'est une forme du français populaire.

« Il y a même des gars **qu'on allait aux Beaux-Arts avec** qui sont rendus professeurs aux Beaux-Arts. » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*) [qui sont rendus : qui sont maintenant ; avec qui on allait aux Beaux-Arts]

Autre exemple entendu à la télévision : il y a beaucoup de joueurs **que j'ai joué avec** (beaucoup de joueurs avec qui j'ai joué).

### 3.7.1.7 Emploi de que + préposition ou adverbe en position finale au lieu de préposition + lequel

C'est une forme du français populaire.

« Ils n'ont pas encore cinq ans, / **Que** vous leur avez mis dedans, / Tous les instincts les plus mauvais, / **Que** votre Fils gueulait après » (Raymond Lévesque, *C'est pas sérieux*) [Il s'adresse à Dieu ; contre lesquels votre Fils gueulait]

« On était si écœurés que nos bouches moussaient, comme le chat quand il a mangé du gazon **que tous les hommes du bout pissent dessus.** » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*) [bomme : québéciation de l'anglais *bum* ; du bout : du coin ; du gazon sur lequel pissent tous les clodos du coin]

Exemples entendus à la télévision : pour financer les infrastructures **que j'ai rien contre** (les infrastructures contre lesquelles je n'ai rien) ; on peut pas aller plus vite que le système **qu'on est dedans** (que le système dans lequel on est) ;

c'est une entente **que les syndicats recommandent fortement de voter en faveur** (en faveur de laquelle les syndicats recommandent fortement de voter).

### 3.7.2 CONJONCTION DE SUBORDINATION MAIS QUE

Locution attestée en ancien et en moyen français, considérée comme vieillie dès le XVII<sup>e</sup> siècle.

« Je vais aller lui tirer les orteils au Ti-Ton [...]. Il se lève et va lui pogner la grosse orteil. Les autres lui disaient: “Attends un peu, Ti-Ton, on va venir te tirer les orteils à toi aussi, **mais que** tu dormes”. » (Jos.-Phydime Michaud, *Kamouraska, de mémoire...*)  
[pogner: prendre, choper; dès que tu dormiras]

### 3.7.3 LOCUTIONS CONJONCTIVES

Le français québécois se caractérise aussi par l'emploi de certaines locutions conjonctives comme: **à cause que** au lieu de parce que (forme du français populaire); **en autant que** → dans la mesure où, pourvu que; **ça fait que, fait que** → ce qui fait que, si bien que; **jusqu'à temps que** → jusqu'à tant que, jusqu'à ce que (plus rare en Europe francophone); **tout à/d'un coup que** → et si.

« Un petit escalier abrupt descend jusqu'au sable fin d'un petit lac que les hors-bord n'ont pas Le Droit de sillonner **à cause qu'**on ne monte pas dans le Nord pour entendre du bruit mais bien pour avoir la paix. » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*)

« La Ville invite le syndicat à revenir à la table de négociations. Le syndicat est d'accord... **en autant que** la Ville modifie le cadre des discussions. » (*La Tribune*, 10 décembre 2010)

« En Mauricie, nos organisations sont très relevées; c'est tout à leur honneur. On a aussi une qualité de bénévoles extraordinaires; **ça fait qu'**on peut réaliser de belles choses. » (*La Presse*, 9 janvier 2012)  
[Mauricie: région du centre du Québec]

« Le véhicule est tout à fait autonome **jusqu'à temps qu'**il atterrisse. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 26 novembre 2011) [une sonde envoyée sur Mars]

« Soudain la peur nous prend. **Tout d'un coup qu'**elle est arrivée? **Tout d'un coup qu'**elle nous attend depuis trop longtemps? **Tout d'un coup qu'**elle perd patience, qu'elle hèle un taxi? » (Réjean Ducharme, *L'Hiver de force*) [Les deux personnages vont accueillir une amie à l'aéroport]

### 3.8 ACCORDS

#### 3.8.1 ACCORD DU DÉTERMINANT

On note une tendance à accorder au singulier le déterminant d'un syntagme comprenant un numéral dans les constructions du type: **Ce 5 \$** vous donne droit à des certificats-cadeaux au lieu de Ces cinq dollars vous donnent droit à...; Il trouve un réconfort **dans le 65 % d'opinions favorables** (dans les 65 % d'opinions favorables); L'année dernière, les prix ont atteint 20 US \$ **le 100 lb** (20 dollars américains les 100 livres); Nous payons **le 5 % de TPS** (les 5 % de la TPS). [certificat-cadeau: chèque-cadeau, anglais *gift certificate*; lb: abréviation de livre, unité de mesure; TPS: Taxe (fédérale) sur les Produits et Services, équivalent approximatif de la TVA]

« Un moyen pour aider l'économie du Québec serait de récupérer **le 2 % de TPS** abandonné par le fédéral. » (*Le Nouvelliste*, 13 mars 2008)

« À Clermont, on a tenté de déjouer en partie la hausse de son rôle d'évaluation en ramenant le taux de taxe foncière de 1,07 \$ à 0,99 \$ **le 100 \$ d'évaluation**. » (*Le Soleil*, 24 décembre 2011) [par tranche de/pour 100 dollars d'évaluation municipale; Clermont: village de la région de Charlevoix]

« Deux billets de cinéma, deux pop-corn, deux liqueurs plus le resto et la gardienne, on dépasse **le 100 dollars...** » (*Le Journal de Montréal*, 20 décembre 2013) [liqueur: soda, boisson gazeuse]

### 3.8.2 ACCORD DE L'ADJECTIF

#### 3.8.2.1 Accord de l'adjectif possessif avec un nom collectif

En français québécois courant, lorsqu'il renvoie à un nom collectif au singulier, l'adjectif possessif s'accorde souvent au pluriel.

« Il travaillait pour les Spiders de San Francisco, **une équipe** qui a suspendu ses opérations après **leur** première année d'opération. » (*La Presse canadienne*, 10 juillet 1996) [San Francisco Spiders : équipe de hockey sur glace ; après sa première année d'activité ; anglais *operation*]

#### 3.8.2.2 Cas de tout (adjectif, adverbe, pronom)<sup>13</sup>

La forme tout, prononcée [tut], souvent orthographiée **toute(s)** ou **toutte(s)**, s'emploie pour les deux genres et les deux nombres. À l'oral, on ne fait pas de distinction de genre. Cela se retrouve parfois (involontairement) à l'écrit. C'est un trait typiquement québécois.

« Moi je crois que les politiciens sont élus à **toutes** les quatre ans, puis on élit les conseillers pour montrer du leadership dans des questions importantes » (Société Radio-Canada, *Bulletin national et international*, 18 septembre 2003) [sont élus tous les quatre ans]

- ◆ Au pluriel, accord de tout au masculin au lieu du féminin pour désigner des antécédents au féminin. C'est un trait du français populaire.

« Valérie L... (soccer) et Véronique L... (volleyball) se sont partagé l'hommage des Cheminots Recrus Or. **Elles** se sont **tous** les deux mérité une bourse de 150 \$ offerte par la Fédération des caisses Desjardins du Québec. » (*Le Nord*, 27 avril 2011) [soccer (dans le monde anglo-saxon) : football (dans le monde francophone) ; mériter une bourse : gagner un prix ; Caisses populaires Desjardins : grande banque coopérative québécoise]

13. Pour une description détaillée du système de tout en français québécois, voir Jean-Marcel Léard (1995), p. 130 et suiv.

« J'ai cherché à comparer les deux versions, mais **elles** offrent **tous** les deux des caractéristiques très similaires. » (*La Presse*, 11 novembre 2002)

### 3.8.2.3 Cas du participe fait

À l'oral, on a tendance à employer la forme unique **faite** quel que soit le genre. Par exemple : « **On l'a faite belle** » ; « **Je l'ai faite bouillir** » ; « **Je me suis faite soigner** ».

« Même s'il met tous les efforts pour arriver dans une forme optimale au Ironman, il ne contrôle pas tout. "S'il fait humide, je suis **faite**", dit l'asthmatique. Ses bronches vont se contracter et sa performance va en souffrir. » (*Le Nord*, 23 avril 2014) [C'est un homme qui parle. Je suis faite : Je suis fichu. Ironman : nom déposé d'un type de triathlon]

## 3.8.3 ACCORD DU VERBE AVEC SON SUJET

### 3.8.3.1 Accord en personne

À l'oral, on relève couramment des constructions du type : **c'est moi qui est** au lieu de **c'est moi qui suis**. Cette construction appartient au français populaire.

« Pour l'instant, **c'est moi qui est** le chef, et on va essayer de faire ratifier cela par les membres de la coalition. » (*La Presse*, 15 novembre 2011)

« Les Européens sont particulièrement sur le dos des joueurs étrangers avec mandat de les sortir. Et si tu réagis, **c'est toi qui est** suspendu pour bagarre. » (*La Tribune*, 7 octobre 2004) [au hockey sur glace]

« J'suis bien content que tu parles du vrai monde qui combattent les incendies de forêt. Des fois, je lis les journaux et ça m'insulte. Les CL-215, ça éteint pas les feux ; **c'est nous autres qui fait** ça ! » (*Le Soleil*, 30 juin 1995) [CL-215 : avion-citerne appelé couramment Canadair en Europe francophone]



« Les beams pis les buildings/**C'est nous qu'on les mont'**, câline,/ S'y'en a qui sont pas contents,/Qu'ils vienn'nt poser le ciment » (Raymond Lévesque, *La construction*). [beam : poutre ; câline ! : atténuatif de câlce ! : punaise !, purée !].

« Moi, je pense que le Canada se retrouve aujourd'hui avec une population de vétérans, qui ont des souvenirs très réels de ce qu'est la guerre. Et peut-être que notre force est un tampon pour la population canadienne. Peut-être que **c'est nous qui sont envoyés** dans ces régions-là pour être exposés à ces situations-là. » (Société Radio-Canada, *Zone Doc*, 16 septembre 2007) [vétéran : ancien combattant ; anglais *veteran*]

### 3.8.3.2 Accord en nombre avec un sujet singulier à valeur collective

Avec un sujet singulier à valeur collective (par exemple : compagnie, conseil, couple, direction, effectif, ensemble, équipe, famille, fondation, foule, gang, génération, gouvernement, groupe, majorité, ménage, monde, opposition, organisme, parti, personnel, peuple, police, population, public, ville, etc.), le verbe a tendance à s'accorder au pluriel. Cet accord relève du français populaire. On en trouve des exemples en Europe, quoique moins systématiquement.

« **Un couple** de Kazaques (*sic*) vivant en Alberta **sont** grands-parents pour la 100<sup>e</sup> fois. » (*La Presse canadienne*, 30 décembre 2011).

« **Le duo avaient été devancés** de justesse par Mike S... et Richard D... » (*La Presse*, 6 août 2002)

« **Le gouvernement** conteste certains résultats d'une étude sur le temps de travail réel des enseignants. Sauf qu'**ils semblent incapables** de faire la preuve du contraire. » (*Le Soleil*, 25 octobre 1998)

« Un Canadien sur deux ignore tout des fonctions de la vésicule biliaire. **La majorité pensent** néanmoins qu'elle est essentielle au maintien de la santé. » (*Le Soleil*, 18 janvier 1993)

« **Le monde, ce qu'ils veulent**, c'est de faire leurs 14 semaines. C'est sûr que c'est ça que **le monde veulent**. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 23 février 2005) [Pour avoir droit à l'assurance-chômage; Les gens, ce qu'ils veulent]

Autres exemples entendus à la télévision : c'est **la compagnie** de disques qui **se sont chargées** de ça; **la direction** de l'école **se sont aperçues** que...; **le Rouge et Or sont** sur une lancée... [Rouge et Or: équipe sportive de l'Université Laval à Québec]; **la fondation** Jean-Pierre P... **ont** un studio; ils ont négocié avec **la France** pour **leur acheter** une centrale nucléaire; **un jeune groupe** qui **font** de la musique; **tout le monde**, y **vont** au cinéma pour le pop-corn; **l'opposition ont l'intention** de déclencher des élections; **le parti libéral** en **ont gagné** deux (deux circonscriptions); **la Nouvelle-Zélande font** du blanc (du vin blanc); **le public** qui **sont venus** voir le show; **le public savent**; c'est **la SQ** qui **ont** ça dans leurs mains (SQ: Sureté du Québec, corps policier provincial).

### 3.8.4 ACCORD DU PRONOM PERSONNEL

#### 3.8.4.1 Accord en genre

Emploi de **ils** invariable en genre au pluriel. Par exemple : « **Les femmes, ils devraient pas fumer** ». Cet accord appartient au français populaire.

#### 3.8.4.2 Accord en nombre

- ◆ Avec un nom singulier à valeur collective. L'accord du pronom personnel se fait souvent au pluriel.

« **L'équipe** ne s'améliore pas. Elle est incapable de battre les clubs qui **les** devancent au classement. » (*Le Soleil*, 22 décembre 1996)

« **La famille** Yashin a été prise en main par les Sénateurs, qui leur ont accordé les services d'un employé pour les familiariser avec **leur** nouvelle ville. » (*Le Droit*, 14 septembre 1995). [Yashin: hockeyeur russe; Sénateurs d'Ottawa: club de hockey sur glace]

- ◆ Dans les constructions du type **chez nous** au lieu de chez moi ; **chez vous** → chez toi ; **chez eux** → chez lui (formes du français populaire).

« **“Rentre chez vous, Coderre!”** a crié un jeune souverainiste, au passage du candidat libéral [fédéraliste] Denis Coderre. » (*La Presse*, 25 septembre 2008) [Rentre chez toi!]

« Un gars qui regarde la télévision, **il** reste **chez eux** et il sait tout ce qui se passe dans le monde. » (Yvon Deschamps, *Monologues*) [Il reste chez lui]

### 3.8.4.3 Invariabilité du pronom réfléchi se

On observe une tendance à l’invariabilité du pronom réfléchi se. Il tend à représenter les trois personnes et les deux nombres. On observe la même tendance en Europe francophone, mais moins forte.

« On **nous** a indiqué de **se** contenter de demeurer en forme. » (*La Presse*, 6 octobre 1994) [des hockeyeurs, en dehors de la saison sportive ; de nous contenter]

« Nous avons peur pour la santé de nos enfants et **nous** devons bouger au plus vite sans **se** ruiner. » (*Le Droit*, 23 août 1995) [nous devons déménager sans nous ruiner]

« La proposition d’acheminer le pétrole de l’Alberta vers le Québec **nous** permettrait de **s’**approvisionner à un coût plus avantageux » (*La Presse*, 23 avril 2013) [de nous approvisionner]

## 3.9 SUBORDINATION

### 3.9.1 VERBE TRANSITIF DIRECT

- ◆ Français standard : ce que → français québécois populaire : **qu’est c’est que/qu’est cé que/quessé que/quossé que** (renforcement).

« Moi, j's'rais pas capab' de faire **qu'est c'est qu'**vous faites » [la chanteuse Céline Dion aux participants de l'émission *Star Académie*] [de faire ce que vous faites]

### 3.9.2 VERBE TRANSITIF INDIRECT

- ◆ Français standard : de ce que, de ce qui → français québécois : **de qu'est-ce que, de qu'est-ce qui**.

« Moi, je peux vous parler **de qu'est-ce qui** fait sens pour moi dans ma vie, vous allez me parler de ce qui fait sens pour vous, mais au bout du compte, on est seuls, chacun dans notre histoire. » (Société Radio-Canada, *Second Regard*, 4 décembre 2011) [Les deux constructions sont présentes dans cet exemple]

Exemples entendus à la télévision : Je n'ai aucune idée **de qu'est-ce que** je fais [aucune idée de ce que] ; On est désolés **de qu'est-ce qui** est arrivé [désolés de ce qui].

- ◆ Français standard : de ce dont/de quoi → français québécois : **de qu'est-ce que**.

« Quand on passe not' jeunesse en l'air/Plus tard y a pus grand-chose à faire/Ça dépend **de qu'est-ce qu'**on a l'air » (Luc Plamondon, *Les hauts et les bas d'une hôtesse de l'air*)

## 3.10 INTERROGATION

### 3.10.1 INTERROGATION DIRECTE

#### 3.10.1.1 Interrogation globale

Le français québécois se caractérise par le maintien de l'interrogation par inversion de l'ordre pronom-verbe plutôt que l'interrogation introduite par est-ce que? De plus, il a créé une particule interrogative postposée **-tu** à partir de -t'il (-t'il → -ti → -tu). Cette particule interrogative -tu s'emploie

à toutes les personnes. Par exemple: – **Chus-tu?**: – Est-ce que je suis?;  
– Est-ce que j'chui? (familier).

**TABLEAU 1 L'INTERROGATION GLOBALE EN FRANÇAIS STANDARD  
ET EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

FRANÇAIS STANDARD		FRANÇAIS QUÉBÉCOIS	
– Pars-tu?	rare de nos jours	– Pars-tu?	courant
– Est-ce que tu pars?	courant		
– Tu pars?	courant		
		– Tu pars-tu?	courant familier

«**Chus-tu** un homme libre/Ou ben un bum perdu?» (Richard Desjardins, *T'attends*)

«J'ai toujours fait mes chansons, plus quelques interprétations. J'ai réussi à en vivre... très sobrement! Le monde me trouvait courageuse. Des fois je me suis dit, **chus-tu** folle de faire mes propres compositions? J'ai pas pris le chemin le plus facile.» (*Le Soleil*, 1<sup>er</sup> mai 1993)

«**J'peux-tu** t'parler sans qu'tu me r'gardes/Pareil comme si j'étais malade» (Lynda Lemay, *C'est vendredi*) [Est-ce que j'peux t'parler?]

«Coudon.../**Tu m'aimes-tu?**» (Richard Desjardins, *Tu m'aimes-tu?*). [Dis donc, est-ce que tu m'aimes?]

«En fait, on éprouve une espèce de malaise à savoir **on parle-tu** français? **On parle-tu** mal? Et ça, ça a pour effet de bâillonner le monde.» (*La Voix de l'Est*, 12 mars 2010) [opinion du conteur Fred Pellerin]

### 3.10.1.2 Interrogation partielle

Le français québécois parlé populaire a innové en modifiant phonétiquement certaines locutions interrogatives. Des écrivains, des journalistes ont essayé de rendre ces modifications par l'orthographe (**quessé**, **quossé**).

- ◆ Français standard: qu'est-ce que → qu'est-ce que c'est que (renforcement, mise en relief) → français québécois: qu'est c'est que → qu'est cé que → quessé/quossé que.

« **Qu'est c'est que** tu chantes monsieur Ptitpas/Avec ton accent d'Acadie? » (Gilles Vigneault, *Monsieur Ptitpas*).

« **Qu'est-cé que** j'ai faite au bon Dieu? » (Francine Noël, *Maryse*)

« Un automobiliste de 19 ans s'est jeté dans la gueule du loup en demandant aux policiers, avec une prononciation qui ne laissait aucun doute sur son état d'ivresse: "**Quessé qui** s'est passé?" » (*Le Soleil*, 11 mai 2007)

Avec ellipse de que :

« "Le Québec libre, **quossé** ça donne?" dit la jeunesse américanisée et mondialisée, hypnotisée par ses fétiches que sont l'écologie et le tiers-mondisme. » (*Le Journal de Montréal*, 12 septembre 2012).

- ◆ Français standard: qu'est-ce que c'est que ça → français québécois: qu'est c'est ça → quessé/quossé ça.

« **Que c'est ça!** Un rat? » (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*)

« On veut que ça prenne une demi-tourne avant que les gens se demandent si nous sommes sérieux. Qu'ils nous regardent et qu'ils disent: mais **quessé ça?** » (*La Presse*, 12 février 2014)

### 3.10.2 INTERROGATION INDIRECTE

En français standard, on distingue la locution de l'interrogation directe (qu'est-ce que?) et celle de l'interrogation indirecte (ce que). En français parlé populaire, on note l'absence de distinction entre les deux. La forme de l'interrogation directe (qu'est-ce que?) est aussi employée pour l'interrogation indirecte. Cette tendance se répand aussi en Europe.

- ◆ Français standard : ce que → français populaire : qu'est-ce que.

« Je voudrais que le ministre me dise **qu'est-ce que** je vais dire à ces gens-là quand je vais aller les visiter en fin de semaine? » (*Le Soleil*, 7 juin 1997)

« Pourquoi les femmes exigent-elles un si haut niveau d'honnêteté des hommes qu'elles choisissent comme compagnons, alors qu'elles en manquent de leur côté? Vous vous demandez peut-être **qu'est-ce que** je cherche avec une demande semblable? » (Louise Deschâtelets, *Le Journal de Québec*, 18 novembre 2014) [courrier du cœur]

- ◆ Français standard : ce que → français québécois : qu'est c'est que/qu'est-cé que/quessé que.

« Veux-tu ben me dire, bonne femme, **qu'est-cé que** tu brettes icitte? » (Francine Noël, *Maryse*) [bretter: faire, fabriquer; icitte: ici; Veux-tu bien me dire c'que tu fabriques ici?]

« Dis-moé **quessé** qui a ben pu arriver? » (Plume Latraverse, *Dis-moé*). [c'qui a bien pu arriver].

Avec ellipse de que :

« Souvent, je me demande **quessé** on fait ensemble. Je ne le trouve pas et ça me met en ostie. » (le conteur Fred Pellerin, *Le Soleil*, 19 décembre 2012) [ça me met en ostie : ça me fout en rogne]

La même indistinction se reproduit avec les formes :

- ◆ **c'est quoi** au lieu de ce qu'est, ce que c'est, ce que c'est que.

« Que quelqu'un me dise **c'est quoi** l'amour/Que quelqu'un me dise **c'est quoi** la vie » (Claude Léveillée, *Salut l'Indien*) [ce qu'est l'amour, ce que c'est la vie]

« Ça ne me surprend pas tellement. On voyait qu'il avait l'air pas mal tanné ces derniers temps. Je sais **c'est quoi** la vie politique. » (*La Tribune*, 12 janvier 2001) [Après la démission surprise du premier ministre du Québec Lucien Bouchard (1996-2001); être pas mal tanné: en avoir pas mal marre]

« On ne veut pas voir des peintures qui ne veulent rien dire, on ne veut pas savoir, **c'est quoi** l'émotion qu'il y a entre une toile et le peintre. On veut apprendre à regarder des peintures sur le mur et dire **c'est quoi** qu'on voit. » (*Le Quotidien*, 26 octobre 2013)

« Depuis le début du projet, elle m'aide. Elle m'a conseillé pour des fournisseurs, sur comment gérer l'inventaire, sur **c'est quoi** avoir un commerce. » (*Le Citoyen*, 4 septembre 2013)

- ◆ **c'est qui** au lieu de qui est, qui c'est, qui est-ce.

« Le téléphone m'a réveillée/Et j'ai eu du mal à me rappeler/**C'était qui**, Madame Bélanger/Y a pas de lien de parenté » (Lynda Lemay, *Madame Brigitte Bélanger*)

« Je peux parler avec mon carrossier de choses pointues en ce qui concerne la progression de la rouille sur mon Westfalia. Et nous pouvons aussi parler de ce qui fait l'importance d'un écrivain comme Camus (il ne sait pas **c'est qui**), mais je sais qu'il va venir danser avec moi dans cette zone qu'il connaît peu. » (*L'Action*, 20 octobre 2013) [Westfalia: camping-car Volkswagen]

- ◆ **c'est où** au lieu de où est.

« Je ne sais pas **c'est où**, Burlington. » (*Le Devoir*, 3 mai 2012) [Burlington, petite ville des États-Unis près de la frontière canadienne]

## 3.11 ELLIPSES

### 3.11.1 ELLIPSE DU SUJET

Dans la PEQ, on rencontre fréquemment des constructions verbales impersonnelles sans sujet comme : **s'agit de**, **fait que**, **faut que**, **suffit que**, **reste que**, etc. Cette construction appartient au français familier ou populaire.

« Le pire dans tout ça, c'est que tout le monde a raison. Ou, si vous préférez, personne n'a tort. Comme si on n'était pas déjà assez mêlés de même. L'adversaire n'est plus unique, **s'agit de** choisir



son ennemi, la grande chamaille est sur le point de commencer.» (*Métro*, 7 octobre 2014) [assez mêlés de même: assez embrouillés/perdus comme ça]

«Quand on est en camp d'entraînement, t'es pas supposé de boire, t'es pas supposé de sortir. **Faut que** t'apprennes à considérer ça comme ta job.» (*Le Journal de Québec*, 12 novembre 2014). [camp d'entraînement: stage d'entraînement, anglais *training camp*; t'es pas supposé de boire: on ne doit pas/n'est pas censé boire; stage d'entraînement professionnel au hockey sur glace]

«Il a beau être le dirigeant de l'entreprise M... , **reste que** le nouveau président du Grand Prix de Trois-Rivières, Joël S... est un homme effacé, discret.» (*Le Nouvelliste*, 18 décembre 2004)

«**Suffit que** tu sois agrippé par les épaulettes lors de ce mouvement pour que ton biceps passe au hachoir.» (*La Voix de l'Est*, 12 juin 2014) [au football américain ou canadien]

### 3.11.2 ELLIPSE DU VERBE

On relève également des constructions du type: **Pas tous les jours que** les enfants ont l'occasion de voir le père Noël; **Vrai que** j'ai décroché de la nage synchronisée.

«Si le projet va de l'avant [se concrétise], les terres rares produites vont être indispensables dans la production de véhicules hybrides écologiques et dans la production d'énergie éolienne. **Pas tous les jours que** le secteur minier devient le meilleur allié de l'environnement.» (*La Presse*, 21 novembre 2011).

«À nous trois, on ne pourrait pas tout faire. On veut jouer autant que possible, et pas tout mettre sur des pistes enregistrées. **Vrai que** ça ferait moins sérieux.» (*Le Devoir*, 12 novembre 2014)

### 3.11.3 AUTRES CAS D'ELLIPSE FRÉQUENTS

On relève fréquemment ldes constructions du type **lorsqu'interrogé** au lieu de lorsqu'il a été interrogé. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

## 3.12 COORDINATION DE SYNTAGMES VERBAUX AUX CONSTRUCTIONS DIFFÉRENTES

Cette construction, courante en anglais, se retrouve parfois dans la PEQ. Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

\* \* \*

En conclusion, cet inventaire, forcément incomplet, permet cependant de constater :

- ◆ le nombre très élevé des particularismes de syntaxe, qui forment une série semi-ouverte ;
- ◆ l'éventail très large de ces particularismes, qui concerne de nombreux aspects de la syntaxe : le nom (emploi adjectival, construction du nom, etc.), l'adjectif (emploi adverbial, construction de l'adjectif, etc.), le verbe (construction du verbe, transitivité, voix, concordance des temps, etc.), les prépositions (emplois de prépositions vieillies, interférences de l'anglais), etc. ;
- ◆ la nécessité de distinguer la syntaxe de l'oral et celle de l'écrit ; parmi ces particularismes, les écarts à la norme du français standard et les erreurs ; les particularismes volontaires, délibérés, et les particularismes inconscients, involontaires ; les particularismes rares et les particularismes fréquents ; les particularismes dus à la survivance de systèmes français anciens et ceux dus à l'interférence de l'anglais ; enfin les faux anglicismes (comme la construction du type **la fille que je parle avec**) des vrais.

Il permet de relever l'existence :

- ◆ de particularismes archaïsants comme certaines constructions verbales; l'emploi de l'auxiliaire être dans certains cas; de la double négation (**pas... aucun...**; **pas... personne...**; **pas... rien...**); de la préposition (**aider à qqn, se fier sur qqn, à bonne heure**);
- ◆ de particularismes relevant de la langue populaire, comme l'emploi adverbial de certains adjectifs; l'emploi de **pire** en valeur positive; de la préposition **après** après des verbes comme attendre, chercher, etc.; de l'auxiliaire avoir dans certains cas; des prépositions dans certains cas (**le fils à**); du relatif **que** au lieu de dont; de que pour renforcer un adverbe (**seulement que**) ou une conjonction (**comment que**); comme l'accord au masculin pluriel du pronom représentant des êtres féminins (**les femmes, ils...**); de **c'est moi qui est**; du verbe au pluriel avec un nom collectif au singulier; l'invariabilité du pronom réfléchi **se**; l'indistinction entre les constructions des interrogations directe et indirecte; l'ellipse du sujet dans certains cas, etc.);
- ◆ de particularismes d'origine anglaise (l'emploi adjectival de certains noms; l'emploi de certains adjectifs de relation; la construction de certains adjectifs; l'ordre des mots dans certaines constructions; la construction du verbe; certains emplois de la conjonction **que**; l'emploi de la voix passive; de l'article **un**; la lexicalisation de noms de discours; l'emploi de certaines prépositions (**sous arrestation, sur l'équipe**, etc.).

Enfin, il permet de constater que la plupart des particularismes de syntaxe du français québécois appartiennent en fait soit à un français archaïsant soit au français populaire et que, pratiquement, seuls, les anglicismes de syntaxe appartiennent en propre au français québécois.

# 4

## Lexique

---

C'est par le lexique, avec la prononciation, que le français québécois se différencie le plus du français standard. Il se caractérise par des conservatismes, des emprunts et des innovations. Au nombre des conservatismes, on compte des dialectalismes et des archaïsmes. Au nombre des emprunts, des amérindianismes et des anglicismes.

### 4.1 CONSERVATISMES

#### 4.1.1 DIALECTALISMES

Un dialectalisme est un terme, employé autrefois dans les parlers (ou dialectes) des provinces de France, terme qui a disparu dans l'Hexagone avec la propagation du français central (parisien) ou s'y est maintenu mais seulement dans certains français régionaux. En français québécois, on observe la survivance de dialectalismes de l'Ouest de la France, mais aussi de régions plus éloignées des lieux d'origine de la majorité des premiers colons.

Voici quelques exemples de termes d'origine dialectale toujours en usage au Québec: **achaler** au sens d'importuner, d'ennuyer<sup>1</sup>, **bec** (baiser, bécot, bisou), **bébelle** (jouet), **bibitte** (bestiole, bête), **bleuet** (myrtille), **champlure** (robinet), **coton** (tige, trognon), **gabelle** (groseille), **s'éjarrer** (tomber les jambes écartées), **écrapoutir** (écrabouiller), **étriver** (taquiner), **s'épivarder** (se nettoyer avec son bec, se rouler dans le sable, en parlant d'un oiseau), **fale** (jabot; **avoir la fale basse** fig.: avoir très faim, avoir l'estomac dans les talons; avoir le moral bas), **garrocher** (lancer), **gossier** (tailler, sculpter (au couteau)), **maringouin** (moustique), **picosser** (picorer, picoter), **rabiole** (navet), **rapailler** (ramasser), **ripe** (copeau), etc.

« Elle l'**achalait** pour se marier/Mais lui il était pas pressé » (Raymond Lévesque, *MacDonald*)

« Sur le plus beau lac du monde/Une cane et un canard/Se suivaient à la seconde/Le plus bel amour du monde/**S'épivarde** tôt ou tard/  
Et la blessure est profonde » (Jean-Pierre Ferland, *On dirait que tu ne m'aimes plus*)

« J'me **garroche** comme une suicidée/À cent à l'heure, les poings liés/  
La muse n'a plus son rôle à jouer/J'sors du tableau pour m'inspirer »  
(Diane Dufresne, *J'écris c'qui m'chante*)

« Les **maringouins** c'est une bibitte/Faut se gratter quand ça nous pique/Je vous dis que c'est bien souffrant » (La Bolduc, *Les maringouins*)

« À 22 ans, elle prenait la route de la communauté. Ses amies s'amusaient à l'**étriver**, mais elle leur répliquait: "J'aime bien les hommes, mais pas assez pour les marier". » (*Le Nouvelliste*, 5 avril 2003) [C'est une religieuse qui parle]

Certains de ces dialectalismes se sont maintenus dans les français régionaux de France.

1. Par la suite, je n'indiquerai qu'un ou deux équivalents standard, parmi tous ceux possibles, ceux qui seront les plus adaptés au contexte.

En Poitou<sup>2</sup>, par exemple, on peut encore entendre : **achaler**, **boules à mites** (boules antimites), **bouquer** (être fâché, vexé, faire la moue, cf. québécois **boquer**), **chasse-gallery** (groupe de personnes, d'enfants qui font du tapage, troupe infernale parcourant les airs pendant la nuit), **chérant** (qui prend cher), **s'écarter** (s'égarer), **écrapoutir** (écrabouiller), **être après faire qqch.** (être occupé à faire qqch. ; présent aussi dans d'autres régions), **courir la galipote** (courir la prétentaine, le guilledou), **garrocher** (lancer violemment), **gosser** (tailler, dégrossir un morceau de bois, avec un couteau ou une plane), **maché** (meurtri, talé, en parlant d'un fruit), **avoir de la misère à faire qqch.** (avoir du mal à faire qqch., présent aussi dans d'autres régions), **ripe** (copeau fait par le rabot), **siler** (pousser un sifflement strident), **tourtère** (tourte à la viande et aux œufs), **venir en** (se transformer en), etc.

Voici des exemples tirés de La Presse régionale du Poitou :

« Un agriculteur nous a fait part de ses réflexions sur ce calendrier. “Après la première impression, plutôt favorable, vu la qualité du produit et son côté ‘rigolard’, l'exposé des motivations a commencé à **m'achaler** plus sérieusement”. » (*La Nouvelle République du Centre-Ouest*, région de Parthenay, 23 septembre 2005) [Il est question d'un calendrier de jeunes agriculteurs posant nus.]

« Sur scène, elle conte avec verve les femmes qui travaillent et ne cuisinent plus, son opposition à la grande distribution, aux grills et autres fast-foods, et comment il ne lui reste plus qu'à “**garrocher** les mogettes” devenues invendables. » (*La Nouvelle République du Centre-Ouest*, région de Poitiers, 12 novembre 2004) [mogette (régionalisme) : haricot blanc sec]

« Il fut apprenti menuisier à Beauvoir, puis “monta” à Niort où il se révéla bon artisan. Il y a des témoignages de son habileté dans beaucoup de maisons. Il était toujours prêt à “**gosser**” un morceau de bois ou à “tailler une bavette”. » (*La Nouvelle République du Centre-Ouest*, région de Niort, 3 février 2009) [nécrologie d'un menuisier]

2. Relevé établi à partir de Pierre Rézeau (1990).

En Normandie, par exemple, on emploie encore parfois les termes suivants<sup>3</sup> : **achaler** (ennuyer, fatiguer), **aiguise-crayon**<sup>4</sup> (taille-crayon), **bec** (baiser, bécot), **connu comme Barrabas à la Passion** (connu comme le loup blanc), **carreauté** ((tissu) à carreaux), **chambranler** (être en équilibre instable), **champleur** et **champlure** (robinet de tonneau), **clenche** (poignée de porte), **clencher** (actionner une poignée de porte), **à cœur de** (à longueur de), **grand diseux**, **petit faiseur** (grand diseur n'est pas grand faiseur), **écale** (coquille d'œuf), **faire étriver** (faire enrager), **fafiner** (tergiverser), **avoir la fale basse** (avoir l'estomac dans les talons), **gabelle** (groseille), **se gréer** (s'équiper, s'habiller), **malin** (méchant), **maringouin** (moustique), **palette** (cuillère en bois presque plate), **piler sur les pieds** (marcher sur les pieds), **pinoche** (cheville), **au plus fort la poche** (le plus fort l'emporte), **pas sorteux** (qui n'aime pas sortir), **suce** (sucette en plastique pour bébés), **vadrouille** (sorte de serpillière), **volier** (volée d'oiseau), etc. Mais, en Normandie, ces termes s'emploient à la campagne plutôt qu'en ville. Au Québec même, ces termes ont des statuts divers, qu'il s'agisse de leur fréquence d'emploi ou de leur registre de langue.

D'autres mots se retrouvent au-delà de l'aire d'origine de la plupart des premiers colons de Nouvelle-France, en fait, dans pratiquement tout le domaine des parlers d'oïl, jusqu'en Bourgogne ou en Lorraine, parfois jusqu'en Wallonie et/ou en Romandie. Ce sont, par exemple, **barrer une porte** (fermer à clé ou au verrou), **beurrée** (tartine), **blonde** (jeune fille qu'on fréquente)<sup>5</sup>, **botter** (coller aux pieds, en parlant de la neige), **bouteille** (biberon), **bran de scie**<sup>6</sup> (sciure de bois), **broche** (aiguille à tricoter), **cabinet** (sorte de meuble), **jouer à la cachette** (jouer à cache-cache), **codinde** (dindon), **corde** (mesure de volume du bois de chauffage), **cordeaux** (guides), **se cornailler** (se corner, en parlant de bovins), **coton** (tige, nervure, trognon), **couvert** (couvercle), **croûte** (dosse), **fève** (haricot), **garçon** (fils), **gars** (fils), **grafigner** (égratigner), **gravelle** (gravier), **grenailles** (restes de peu de valeur), **japper** (aboyer), **mouiller** (pleuvoir), **patate** (pomme de terre), **pic-bois** (pivert), **racoin**

3. Relevé établi à partir de René Lepelley (1993).

4. Attesté aussi en Bretagne.

5. Attesté dans la célèbre marche militaire française du XVIII<sup>e</sup> siècle intitulée *Auprès de ma blonde* ou *Le prisonnier de Hollande*.

6. Présent dans la première édition du PLI (1906).

(recoin, coin exigü), **ramancheux** (rebouteur), **soûlon** (soûlard), **tirer** (traire), **vermine** (ensemble des petits animaux nuisibles); etc.

« Y en a qui d'mandaient pas grand-chose dans'vie,/une **beurrée** d'beurre de pinotte,/un abri,/un ami » (Richard Desjardins, *T'avais l'cœur à'bonne place*) [beurre de pinotte: beurre de cacahuète; anglais *peanut butter*]

« J'avais une **blonde** pas mal jolie/A vit s'une terre avec quatorze de mes amis/Partie élever des poules à la campagne » (Pierre Huet, Michel Rivard, *Le blues d'la Métropole*)

« Elle s'arrêtait/et laissait tomber/ses **broches** et son tricöt » (Georges Dor, *Chanson pour ma mère*)

« Juste en bas d'chez moi/Sur la rue Mont-Royal/Y'a un **p'tit gars**/Y'a pas d'bécique » (Les Colocs, André Fortin et Guy Lapointe, *Dédé*)

« Laisse-moi pas r'venir en ville/Tape-moi sur ma tête de bois/**Picbois** laisse-moi pas tranquille/**Picbois** j'veux pu m'en aller » (Robert Léger, Michel Rivard et Pierre Bertrand, *Le picbois*)

En Europe, de nos jours, ces termes régionaux s'emploient surtout à la campagne.

#### 4.1.2 ARCHAÏSMES

Un archaïsme est un terme qui s'est employé autrefois, mais ne s'emploie plus de nos jours. En général, les dictionnaires distinguent les termes vieux ou archaïques et les termes vieillis. Les premiers sont des termes qu'on n'emploie plus du tout; les seconds, des termes en perte de vitesse, qu'on entend encore de temps à autre, surtout dans la bouche de personnes âgées. Ces notions sont relatives. Elles caractérisent des termes qui ont été employés en français central, à diverses époques, au XVII<sup>e</sup>, au XVIII<sup>e</sup>, au XIX<sup>e</sup>, et même au XX<sup>e</sup> siècle, mais qui ne sont plus en usage, ou sont en perte de vitesse, en français standard contemporain. Ces termes sont donc des archaïsmes par rapport au français standard, mais non pas par rapport au français québécois, même si, dans cette variété de français, il y a aussi des archaïsmes et des termes



vieillis (par exemple, **appartement**, au sens de pièce d'appartement est un archaïsme en français standard et un terme vieilli en français québécois).

Voici des exemples de termes, attestés en ancien français, en moyen français et en français classique ainsi qu'en français québécois, termes considérés comme vieux (archaïsmes) ou vieillis de nos jours en français standard, mais encore en usage au Québec<sup>7</sup> : **abrier** (couvrir, protéger; attesté en ancien français et en moyen français), **s'adonner** (se (re)trouver, se présenter, par hasard; moyen français et français classique), **affaire** (chose; français classique), **il appert** (il apparaît; moyen français; de nos jours limité à la langue juridique), **assermenter** (faire prêter serment; ancien français; rare en France, mais on dit encore couramment: un fonctionnaire assermenté), **asteure** (maintenant; moyen français), **bûcher** (abattre du bois; moyen français), **cabaret** (plateau de service; français classique), **catin** (poupée, jolie fille; moyen français), **chaudron** (casserole; moyen français), **coche** (encoche; ancien français et moyen français), **couverte** (couverture; moyen français), **crochir** ((se) courber, (se) tordre; ancien français), **débatte** (battre fort, en parlant du cœur; moyen français), **défaite** (prétexte, excuse; moyen français), **débarrer** (ouvrir une porte fermée à clé; ancien français), **démancer** (défaire, démonter; moyen français), **écale** (coquille d'œuf, écaille d'huître; ancien français et moyen français), **écartiller** (ouvrir les jambes d'une manière exagérée; moyen français), **échevin** (conseiller municipal; français classique)<sup>8</sup>, **embarrer** (enfermer à clé; moyen français), **encan**<sup>9</sup> (enchères; français classique), **s'enfarger** (se prendre les pieds, s'empêtrer; ancien français), **étriver** (provoquer, taquiner; ancien français), **fale** (jabot; moyen français), **fendant** (prétentieux; moyen français), **fève** (haricot; moyen français), **fouler** (se comprimer; moyen français), **gager** (parier; moyen français et français classique), **gageure** (pari; français classique), **grafigner** (égratigner, griffer; ancien français et moyen français), **gruger** (grignoter, réduire; français classique), **jambette** (croc-en-jambe; moyen

7. Relevé établi à partir de Jean Dubois, René Lagane et Alain Lerond (1988) et d'Algirdas Julien Greimas et Teresa Mary Keane (1992). La mention « ancien français », « français classique », etc., signifie que le terme est attesté dans cet état de langue. Cela ne signifie pas qu'il n'est pas attesté plus tard (pour « ancien français ») ou plus tôt (pour « français classique »).

8. Courant en Belgique. Le terme est tombé en désuétude au Québec depuis que l'Office québécois de la langue française a « privilégié » le terme conseiller municipal (2006).

9. Aujourd'hui uniquement au sens figuré en français standard.

français), **jaser** (parler, bavarder ; moyen français), **liqueur** (boisson ; moyen français et français classique), **malin** (méchant ; ancien français), **de même** (comme ça, de ce genre ; français classique), **menteries**<sup>10</sup> (mensonge ; moyen français et français classique), **niaiser** (perdre son temps, traîner ; moyen français et français classique), **ouvrage** (travail ; ancien français), **peinturer** (peindre ; moyen français), **pelote de neige** (boule de neige ; français classique), **picote** (varicelle ; moyen français), **pochetée** (contenu d'une poche, d'un sac, **à la pochetée** : en grande quantité ; moyen français), **po(i)gner** (prendre, choper fam. ; moyen français), **poquer** (frapper, cabosser ; moyen français), **pourvoirie** (entrepôt du pourvoyeur ; moyen français), **réchapper qqn** (sauver qqn ; français classique), **revirer** (tourner, retourner ; ancien français et moyen français), **rôtie** (tranche de pain grillée, toast ; moyen français), **sacrer** (jurer, blasphémer ; moyen français), **senteur** (odeur ; moyen français), **serrer** (ranger, mettre en lieu sûr ; encore courant au XIX<sup>e</sup> siècle), **être de service** (être serviable ; français classique), **être tanné** (être fatigué, en avoir marre ; moyen français), **traîne** (traîneau ; ancien français et moyen français), **vitre** (verre ; ancien français), etc.

« Casablanca ou Buenos Aires/Pour moé c'est tout' la même **affaire** »  
(Luc Plamondon, *Les hauts et les bas d'une hôtesse de l'air*) [c'est la même chose].

« On nous avait donné des terres/On a **bûché** on s'est mis à terre/  
Bâti la maison le presbytère » (Georges Dor, *Le pays d'où je viens*)

« Pour moi t'as dit à ta chum/“Check le gars 'ec des lunettes/M'as  
**t'gager** un rhum/Que j'y fixe le squelette” » (Richard Desjardins, *Tu m'aimes-tu*) [ta chum : ta copine ; checker : mater ; anglais *to check*].

« Je vous entends **jaser**/Sur le perron des portes/Et de chaque côté/  
Des cléons des clôtures » (Gilles Vigneault, *Les gens de mon pays*)  
[cléon, pour clayon : porte à claire-voie ; mot acadien]

« J'ai mis mes souliers ce matin, car mes bottes sont lavées et **serrées**  
pour l'hiver prochain. » (*La Presse*, 17 avril 2007) [une Montréalaise surprise par une tempête de neige tardive]

10. Aujourd'hui en français central, considéré comme vieux ou régional.

Les termes vieillis ou archaïques ne concernent pas seulement des mots ou des sens qui remontent au XVII<sup>e</sup> siècle et même plus haut, comme **déjeuner**, **dîner** et **souper**, qui se sont maintenus dans de nombreuses provinces françaises (surtout à la campagne), en Wallonie et en Romandie. Il peut s'agir aussi de termes beaucoup plus récents qui, pour diverses raisons, ne s'emploient plus ou sont en perte de vitesse en français central. C'est le cas de **bran de scie** (sciure de bois), **brûlement d'estomac** (brûlure d'estomac), **calorifère** (radiateur), **costume de bain** (maillot de bain), **réveille-matin** (réveil), **roulotte** (caravane) et, dans une certaine mesure, **soulier** (chaussure).

« Y disent [les Français] qu'y dînent quand y **soupent**/Et y est deux heures quand y déjeunent » (Lynda Lemay, *Les maudits Français*)

#### 4.1.2.1 Archaïsmes ou anglicismes de maintien ?

Un certain nombre de termes du moyen français et du français classique se sont maintenus en français québécois alors que l'anglais a des signifiants identiques ou similaires. Pour certains<sup>11</sup>, ces termes se seraient maintenus en français québécois sous l'influence de leur forme parallèle anglaise. Ce serait des « anglicismes de maintien ». Pour d'autres<sup>12</sup>, il ne s'agit pas d'anglicismes, mais de formes typiquement françaises.

Si l'origine française de ces termes est incontestable, il reste à savoir pourquoi ils se sont maintenus au Québec, et pas ailleurs. Dans bien des cas, l'existence d'une forme parallèle anglaise ne peut pas ne pas avoir eu une influence sur le terme français, surtout dans un « pays de traduction » comme le Canada. Ce pourrait être le cas, par exemple, d'**une couple de** (*a couple of*). On connaît bien des cas de vieux termes français, comme support (soutien; moyen français, français classique), supporter (soutenir, appuyer; moyen français, français classique), gouvernance, maintenance ou nuisance, remis en usage en français central sous l'influence de l'anglais *support, to support, governance, maintenance et nuisance*.

Par ailleurs, si un terme est bien d'origine française, toutes ses acceptions ne le sont pas forcément. Ainsi, si **paqueter**, au sens d'empaqueter, d'emballer

11. Jean Darbelnet (1965).

12. Claude Poirier (1978), p. 43-83.

est bien un archaïsme (voir français standard *paquetage*), en revanche, au sens de remplir/faire une salle, il semble bien que ce soit un anglicisme (anglais *to pack*: *to bring together unfairly in order to secure a certain result*; *to pack a jury*). De même **une couple de** désigne deux objets en français, mais en français québécois, il signifie plutôt deux ou trois, comme en anglais *a couple of*.

En français québécois, ce phénomène concerne un nombre considérable d'unités comme **accommoder** qqn: rendre service à qqn, arranger qqn (attesté en français classique, mais aussi anglais *to accommodate*); **accomplissement**: réalisation, œuvre accomplie (moyen français, mais aussi anglais *accomplishment*); **s'ajuster à**: s'adapter à (moyen français et anglais *to adjust*); **audience**: assistance, auditoire, spectateurs, public (moyen français, français classique et anglais *audience*); **breuvage**: boisson (ancien français et anglais *beverage*); **brassière** (ancien français, moyen français, français classique et anglais *brassiere*); **bris**: rupture (moyen français, français classique et anglais *breach*); **annuler**: annuler (ancien français, moyen français et anglais *to cancel*); **cédule, cédule** (ancien français, moyen français, français classique et anglais *schedule, to schedule*); **délai**: retard (moyen français, français classique et anglais *delay*); **déporter**: reconduire à la frontière, éloigner du territoire (moyen français et anglais *to deport*); **face**: visage (moyen français, français classique et anglais *face*); **favoriser**: être en faveur de, privilégier (moyen français, français classique et anglais *to favor*); **gravelle**: gravier, gravillon (ancien français, moyen français et anglais *gravel*; cf. québécois **route de gravelle**: anglais *gravel road*); **libelle**: écrit diffamatoire (moyen français et anglais *libel*; cf. québécois **poursuivre pour libelle**: anglais *to sue for libel*); **malicieusement**: méchamment, avec malveillance (moyen français, vieilli au milieu du XVII<sup>e</sup> s. et anglais *maliciously*); **mappe**: carte, plan (ancien français et anglais *map*; cf. québécois **mettre sur la mappe**: anglais *to put on the map*); **médecine**: médicament (ancien français, moyen français, français classique et anglais *medicine*; cf. québécois **goûter à la médecine de qqn**: anglais *to get a taste of one's own medicine*); **mitaine**: moufle (ancien français, moyen français et anglais *mitten*); **place**: endroit, ville (moyen français et anglais *place*); **moulin à scie** (attesté jusqu'en français contemporain mais pour désigner seulement les scieries anciennes ou traditionnelles et anglais *saw mill*); **pluralité**: majorité, majorité relative (français classique et anglais *plurality*); **sentence**: jugement, condamnation (ancien français, moyen français et anglais *sentence*); **sentencer**: condamner

(moyen français sentencier<sup>13</sup> et anglais *to sentence*); **superintendant**: chef, directeur (moyen français et anglais *superintendent*); etc.

#### 4.1.3 MOTS APPARTENANT AU FRANÇAIS POPULAIRE

C'est surtout dans le domaine de la prononciation et de la syntaxe du français parlé que le français québécois est fortement marqué par le français populaire. Dans le cas du lexique, un certain nombre de termes sont communs au français québécois et au français standard, mais ils se différencient par leur registre de langue. Ainsi des termes comme **bouffe**, **bouffer**, **patate**, **patte** (pied d'un meuble), **proprio** s'emploient dans des situations de communication différentes. En général, ils sont sentis comme beaucoup plus familiers en français de référence qu'en français québécois. Il s'agit parfois d'emprunts récents du français québécois au français de France.

« Par personne, les Canadiens mangent annuellement 10,8 kilos de fromage. Champions toutes catégories, les Français en **bouffent** 23,6 kilos par habitant! » (*Les Affaires*, 17 février 2001) [en mangent, en consomment]

« L'endroit a tout d'un vrai centre commercial : chauffé, un stationnement en dessous, des boutiques, une **halte-bouffe** et tout » (*Le Soleil*, 9 janvier 2005) [un espace restauration]

« Les producteurs de **patates** risquent bien de faire la danse de la pluie au cours des prochains jours. Le temps sec a nui aux variétés hâtives » (*Le Quotidien*, 16 août 2005) [les producteurs de pommes de terre]

« Elle a un appartement qui sent la fille et elle voudrait un bain sur **pattes**. Toutes les filles aiment les bains sur **pattes** » (*La Presse*, 15 avril 2006) [une baignoire sur pieds]

« Accusations de voies de fait contre un **proprio**. Il a attaqué sa locataire avec du poivre de Cayenne. Au cours des dernières années,

13. La forme française ancienne sentencier semble indiquer que **sentencer** est plutôt un anglicisme.

le **proprio** et sa locataire se sont affrontés pour non-paiement de loyers.» (*Le Soleil*, 19 juin 2006) [contre un propriétaire]

#### 4.1.4 FAUX AMIS

En traduction, on appelle « faux amis » des mots dont la forme est identique ou similaire dans deux langues, mais dont les sens sont différents. En français québécois, on relève de nombreux mots ayant un sens différent de celui du français international. Leur emploi dans le cadre d'un échange entre Québécois et francophones d'autres origines peut parfois créer des problèmes de compréhension, des quiproquos.

C'est le cas de mots comme **abreuvoir** (à côté de fontaine (d'eau) en français international); **ajusteur** (vieilli; français international: expert d'assurances); **balayeuse** (aspirateur); **berceuse** (chaise ou fauteuil à bascule, rocking-chair); **bêtises** (**dire des bêtises à qqn**: dire des méchancetés, des injures); **bleuet** (**manger des bleuets**: des myrtilles); **borne-fontaine** (borne d'incendie); **brailleur** (pleurer); **brassière** (soutien-gorge); **cabaret** (plateau de service); **caméra** (appareil photo); **canne** (boîte de conserve); **carrosse** (**promener un enfant dans un carrosse**: dans un landau); **casse-croûte** (snack-bar); **change** (demander son change: sa monnaie); **chansonnier** (auteur-compositeur-interprète); **charrue** (chasse-neige); **chaudière** (seau); **chaudron** (récipient pour faire la cuisine, casserole); **chialer** (rouspéter); **circulaire** (prospectus, catalogue); **claques** (surchaussures basses en caoutchouc protégeant les chaussures de ville)<sup>14</sup>; **clérical** (**personnel clérical**: personnel de bureau, de secrétariat); **coutellerie** (service de couverts, ménagère); **crèche** (orphelinat); **dactylo** (machine à écrire); **déjeuner** (petit déjeuner); **démonstrateur** (article, exemplaire de démonstration, modèle d'exposition); **dépanneur** (épicerie de proximité); **détective** (enquêteur de police); **dîner** (déjeuner); **écornifler** (épier, espionner); **éditeur** (responsable de la publication); **entraîner** (former); **espadrille** (chaussure de course à pied); **fin** (gentil); **foirer** (faire la foire, la fête); **foufounes** (fesses); **fournaise** (chaudière [de chauffage]); **gaz** (essence); **gosses** (testicules); **innocent** (sot, imbécile); **insignifiant** (stupide); **lessiveuse** (lave-linge); **malicieux**

14. Vieux par rapport au français standard.

(malintentionné); **malin** (méchant); **offense** (infraction, délit); **officier** (responsable associatif, syndical, etc.); **pamphlet** (prospectus, tract); **patio** (terrasse en bois); **pavage** (revêtement, chaussée); **poêle** (cuisinière); **roche** (pierre, caillou); **souper** (dîner); **sucette** (suçon), mais **suçon** (sucette); **valise** (coffre d'un véhicule); **vente de garage** (vide-grenier); **vente de trottoir** (déballage, braderie); etc.

« Un homme, une femme sur le trottoir d'en face/Se pitchent des chars de **bêtises** en pleine face » (Michel Rivard, *Parlant de paix*) [se pitchent des chars de bêtises: se lancent des tombereaux d'injures; en pleine face: en plein visage]

« Quand j'tais jeune j'ai eu d'la peine, j'ai ben **braillé**/J'ai cru mourir quand ma Mireille a m'a laissé » (Pierre Huet, Robert Léger, *Montréal*) [j'ai beaucoup chialé]

« Y'en a bien des plus grands/Et des plus colorés/Qui ont l'air **insignifiants**/Quand tu t'mets à parler » (Lynda Lemay, *Drôle de mine*).

Les origines de ces signifiés (de ces sens) sont diverses (archaïsmes, anglicismes, etc.). Leur vitalité et leur emploi (en fonction de la position sociale du locuteur, de la situation de communication, etc.), également. Parfois, la différence de sens peut produire des effets étonnants, comme le montrent les exemples suivants:

« Cinq voitures sont aussi entrées en collision avec une **charrue** sur la route 138 à Neuville. » (*Le Soleil*, 14 mars 2001) [avec un engin de déneigement/chasse-neige...]

« Une journée, je me suis rendu faire une tournée électorale. Une dame s'est aperçue que j'avais de la neige dans mes souliers. Elle m'a dit: "Je vais vous donner une **paire de claques**". Effectivement, elle me l'a donnée. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 29 novembre 2005) [souvenir d'un candidat en campagne électorale...]

« Il écrivait dans son grenier. Il y montait chaque jour à 8 h et il tapait sur sa vieille **dactylo** jusque vers 9 h 30. » (*La Tribune*, 4 juillet 2001) [sur sa vieille machine à écrire...]

« Apportez vos **espadrilles** afin de pouvoir pratiquer avec les membres déjà inscrits. Au programme : courses de sprint et de demi-fond » (*L'hebdo du Saint-Maurice*, 24 mars 2010) [vos chaussures de sport, de course à pied...]

« Une fois pour toutes : porter des vêtements industriellement fripés n'est pas cool. C'est l'équivalent vestimentaire de se faire une **sucette** dans le cou à l'aide d'un aspirateur. » (*La Presse*, 12 mars 2004) [un suçon...]

« Dès qu'un parent y va de remarques désobligeantes à l'endroit de l'arbitre, un autre lui offre un **suçon** afin de le faire taire. Une fois le **suçon** dans la bouche du parent, il devient alors bien plus difficile d'enguirlander l'officiel. » (*Le Nouvelliste*, 8 juin 2005) [une sucette...]

## 4.2 EMPRUNTS

Au cours des siècles, le français québécois a emprunté aux langues amérindiennes (amérindianismes), à l'inuktitut (inuitismes), à l'anglais (anglicismes) et au français de France. Par ailleurs, par rapport au lexique du français standard, les dialectalismes peuvent être considérés comme des emprunts.

### 4.2.1 AMÉRINDIANISMES ET INUITISMES

Malgré le fait qu'au Canada les Français ont été très tôt en contact avec des peuples autochtones d'Amérique du Nord, que ce soit par l'intermédiaire des pêcheurs ou des traiteurs de fourrures sur les rives du Saint-Laurent, des explorateurs, des « coureurs des bois » ou des missionnaires à l'intérieur des terres, le français canadien a emprunté relativement peu de mots aux langues amérindiennes, encore moins à l'inuktitut, quelques dizaines de termes seulement, principalement des noms de nations autochtones (gentilés), des noms de lieux, de rivières ou de montagnes (toponymes), quelques noms d'objets de la vie courante amérindienne et plusieurs noms d'animaux et de plantes. En voici des exemples :



- ◆ Gentilés: **Abénaqui**, **Attikamek**, **Cri** (francisation de Cree), **Innu**, **Micmac**, **Naskapi**, **Outaouais** (terme présent dans **rivière des Outaouais**, en anglais *Ottawa River* du côté ontarien), etc.
  - ◆ Toponymes: **Abitibi** (algonquin: où les eaux se divisent); **Canada** (iroquois *kanata*: maisons, village)<sup>15</sup>; **Chicoutimi** (montagnais: fin des eaux profondes); mont **Grand Manitou** (algonquin: grand esprit); **Kamouraska** (amérindien: il y a des joncs au bord de l'eau); **Manicouagan** (amérindien: où il y a de l'écorce à canot); **Oka** (algonquin: doré (espèce de poisson)); **Québec** (algonquin: où la rivière se rétrécit); **Rimouski** (micmac: portage des chiens); **Saguenay** (algonquin: eau qui sort); **Shawinigan** (abénaqui: portage en pente); **Tadoussac** (abénaqui: de l'amadou), etc.
  - ◆ Objets divers: **babiche** (micmac *apapic*: peau non tannée, découpée en lanières servant à la fabrication des raquettes, des fonds de chaise, etc.); **cométique** (inuktitut: grand traîneau inuit); **pemmican** (cree *pimii*, graisse, et *kan*, préparer: viande de bison séchée mélangée à de la graisse); **rabaska** (déformation d'Arthabasca: grand canoë amérindien); **sagamité** (bouillie de maïs et de viande); **tabagane** (micmac *topaghan*: long traîneau plat)<sup>16</sup>; etc.
- « Avec ses chiens de Kaska/Son fouet ses raquettes longues/Ses sacs de malle sa drague/Et puis son grand **cométique**/C'est Jos c'est Jos Hébert » (Gilles Vigneault, *Jos Hébert*) [malle: courrier; drague: sorte de grand traîneau; anglais *drag*]
- ◆ Arbres, plantes, fruits: **atoca** (huron: airelle canneberge, *Vaccinium Macrocarpon* et *Vaccinium Oxycoccos*); **pacane**<sup>17</sup> (algonquin: noix de pécan, *Carya illinoensis*); **pimbina** (cri *nîpiniminân*: baie d'été, fruit de la viorne, *Viburnum trilobum* et *Viburnum edule*); etc.

« Le Club de l'âge d'or a poursuivi la tradition du temps des fêtes avec la tenue d'un repas typique de Noël alliant soupe aux légumes,

15. Étymologie parfois contestée.

16. Le terme toboggan a pris un autre sens en français standard pour désigner une « longue rampe inclinée où l'on se laisse glisser » (NPR).

17. Vieux en français standard.

**dinde aux atocas**, pâté à la viande et bûche de Noël. » (*Beauport Express*, 28 janvier 2009)

- ◆ Animaux: **achigan** (algonquien *ashigan*: celui qui se débat, perche noire, black-bass, *Micropterus dolomieu* et *Micropterus salmoides*); **cacaoui**, **kakawi** (harelda boréale, espèce de canard nordique, *Clangula hyemalis*); **carcajou** (micmac: *kwi'kwa'ju*, glouton, *Gulo gulo*); **malachigan** (algonquin: poisson perciforme, *Aplodinotus grunniens*); **maskinongé** (ojibwa *maaskinoozhe*: espèce de gros brochet, *Esox masquinongy*); **ouananiche** (montagnais: celui qui se trouve partout ou encore le petit égaré, espèce de saumon d'eau douce, *Salmo salar*); **ouaouaron** (iroquois: grenouille géante d'Amérique du Nord, grenouille-taureau, *Rana catesbeina*); **pékan** (abénaqui *pekane*: martre pêcheuse, martre de Pennant, *Martes pennanti*); **touladi** (micmac: omble du Canada, truite grise, *Salvinus namaycush*); **wapiti** (shawnee: *wapiti*, *wapiti*, croupe blanche; algonquin *wapitik*, espèce de grand cerf, *Cervus elaphus*); etc.

« Pour l'**achigan**, le doré, le brochet et le **maskinongé**, la rivière des Mille Îles offre toutes les possibilités qu'un pêcheur sportif peut désirer [...]. Ce qui incite la majorité des Québécois à s'y rendre [au lac Champlain], c'est assurément l'excellente qualité de pêche au **touladi**, à la **ouananiche** et à la truite brune. » (*La Presse*, 19 mai 2012) [rivière des Mille Îles: dans la région de Montréal; lac Champlain: lac partagé entre le Canada et les États-Unis]

Certains termes d'origine franco-canadienne ont été empruntés par l'anglais (par exemple **caribou**). Inversement, le français canadien a emprunté à l'anglais certains amérindianismes, par exemple **mackinaw** (tissu de laine à carreaux, dont on fait des chemises et des vestes, la chemise ou la veste elle-même; terme lui-même emprunté au français canadien **makinac**, d'après le nom du poste de traite français de Fort Michilimakinac entre les lacs Michigan et Huron); **pow-wow** (fête amérindienne, grande réunion souvent bruyante, fiesta).

« Oubliez les **mackinaws** et les ceintures fléchées. Oubliez le *Reel du pendu* et les giges irlandaises. Les Sortilèges, la plus ancienne troupe de danse folklorique au Canada, ont fait du chemin depuis leurs

premiers pas sur une grande scène à l'Expo 67.» (*La Presse*, 4 mars 2003) [ceinture fléchée : ceinture tissée traditionnelle portée par les Anciens Canadiens; *reel du Pendu* : célèbre morceau de musique joué par les violoneux québécois]

Des termes comme anorak, caribou<sup>18</sup>, inuit, kayak, manitou, mocassin, parka, toboggan ne peuvent pas être considérés comme des québécismes, puisqu'ils appartiennent depuis très longtemps au patrimoine commun des francophones.

## 4.2.2 ANGLICISMES

Voir Chapitre 5 Typologie des anglicismes du français québécois.

## 4.3 INNOVATIONS

Le français québécois se distingue du français standard international par de nombreuses créations. Parmi ces dernières, il convient de distinguer les innovations par ajout de sens, les innovations par emprunt et les innovations par création de termes.

### 4.3.1 INNOVATIONS PAR AJOUT DE SENS

#### 4.3.1.1 Glissements de sens dans le vocabulaire de la flore et de la faune

Les premiers explorateurs français virent sur les bords du Saint-Laurent des plantes et des animaux qu'ils ne connaissaient pas ou qu'ils ont cru reconnaître. Pour les désigner, ils utilisèrent des noms familiers. Ainsi le terme **cèdre** a servi à désigner le thuya (*Thuja occidentalis*), un conifère de la famille des *Cupressaceae*, alors qu'en français standard, il désigne un conifère de grande taille de la famille des *Pinaceae*, le plus connu étant le cèdre du Liban.

---

18. Le terme caribou (micmac *gálipu*) s'emploie en français standard pour désigner le renne d'Amérique (*Rangifer tarandus*).

Une évolution semblable a eu lieu en anglais nord-américain : *cedar* désigne le thuya. Le terme **merisier** a servi à désigner le bouleau jaune (*Betula alleghaniensis*), de la famille des *Betulaceae*, alors qu'en français standard, il désigne un arbre de la famille des *Rosaceae*, le cerisier des oiseaux (*Prunus avium*).

«Conduisant avec les facultés affaiblies, l'individu a perdu le contrôle pour une raison indéterminée. Il a foncé dans une haie de **cèdres**, puis un banc de neige avant de finir sa course contre la fondation d'une résidence privée.» (*Rive Sud Express*, 20 mars 2013) [banc de neige : congère ; résidence : maison ; anglais *residence : a building used as a home*]

«Arbre emblématique du Québec communément appelé **merisier**, le bouleau jaune recèle non seulement un matériau de construction hors pair, mais également des molécules aux vertus bénéfiques pour la santé.» (*Le Devoir*, 23 mai 2003)

Le terme **chat sauvage** a servi à désigner le raton laveur (*Procyon lotor*), un mammifère de la famille de *Procyonidae*, alors qu'en français standard, il désigne le véritable chat sauvage (*Felis silvestris*) de la famille des *Felidae*. Le terme **chevreuil** a servi à désigner le cerf de Virginie (*Odocoileus virginianus*), – biche des palétuviers ou cariacou en Guyane française –, alors qu'en français standard, il sert à désigner un cervidé plus petit, le *Capreolus capreolus*. Le terme **outarde** a servi à désigner un oiseau palmipède de la famille des *Anatidae*, la bernache du Canada (*Branta canadensis*), alors qu'en français standard il désigne un oiseau de la famille des *Otididae*, vivant en Europe, en Afrique et en Asie. Le terme **perdrix** a servi à désigner la gélinotte huppée (*Bonasa umbellus*), de la famille des *Phasianidae*, alors qu'en français standard, il désigne un gallinacé de la famille des *Perdicinae*. Le terme **rouge-gorge** a servi à nommer le merle d'Amérique (*Turdus migratorius*), de la famille des *Turdidae*, alors qu'en français standard, il désigne un petit oiseau familier de la campagne française (*Erithacus rubecula*).

«Avec un manteau long, on va faire un manteau court. On donne une deuxième vie à la fourrure. Un manteau de **chat sauvage**, par exemple, ça dure 100 ans. La fourrure n'est jamais perdue. Tout sert,» (Société Radio-Canada Abitibi-Témiscamingue, 8 février 2013)

« Une collision est survenue dans le Rang 10 à Sainte-Aurélie. La dame qui conduisait le véhicule a frappé un arbre en voulant éviter un **chevreuil**. » (*La Voix du Sud*, 6 mars 2013) [frapper un arbre : heurter, percuter un arbre]

« Passage de l'**outarde** en mai qui file vers le nord/Plus qu'une main de femme fait frissonner mon corps » (Félix Leclerc, *Passage de l'outarde*)

« Jack Jack Jack Jack Jack/Disaient les canards les **perdrix**/Et les sarcelles » (Gilles Vigneault, *Jack Monoloy*)

Notons que la désignation des poissons présente de nombreuses différences. Ainsi, au Québec, on dit **crapet-soleil** pour perche soleil en France (*Lepomis gibbosus*), **goberge** pour lieu noir (*Pollachius virens*), **goberge de l'Alaska** pour colin ou lieu de l'Alaska (*Theragra chalcogramma*), **morue** (*Gadus morhua*) pour cabillaud (ce poisson frais ou surgelé) et morue (ce poisson séché et salé), **turbot** pour flétan noir (*Reinhardtius hippoglossoides*). Ces différences donnent parfois lieu à des quiproquos comme le rappelle la citation suivante, écrite au moment de la « guerre du Turbot » (*the Turbot War*), qui a opposé l'Espagne (et l'Union européenne) au Canada en 1995<sup>19</sup> :

« Elle n'aura pas lieu, la guerre du **turbot**. Pour la simple raison qu'il n'y a pas de turbot dans nos eaux. Il est étonnant de voir que l'on puisse encore commettre des erreurs aussi grossières dans les appellations. Et gênant d'entendre répéter l'erreur, bulletin d'information après bulletin d'information. Même lorsque le correspondant étranger parle de flétan noir. » (*La Presse*, 18 mars 1995)

« Les enfants r'viennent en chaloupe/Y ont pêché trois **crapets-soleil** » (Beau Dommage, *Harmonie du soir à Chateauguay*)

« La salade de crabe et pommes de terre (14 \$) est une meilleure option. Au moins il s'agit de vraie chair de crabe. À ce prix, ç'aurait été du vol que de proposer de la **goberge** trafiquée en faux crabe. » (*Le Droit*, 15 février 2013)

19. Pourtant l'appellation flétan (du Groenland) avait été normalisée par l'Office québécois de la langue française et le Bureau des traductions de l'Administration fédérale.

« En plat principal, la **morue**, qu'on appelle ici cabillaud, est servie en pavé avec un assaisonnement qui se balade du côté de l'Espagne, mais sans jamais oublier ce terrain d'entente entre le Bretagne et le Québec: le homard. » (*La Presse*, 3 mars 2012) [critique gastronomique d'un restaurant français de Montréal]

#### 4.3.1.2 Extensions de sens dans le vocabulaire maritime

Les colons de Nouvelle-France sont arrivés par mer, souvent après un long séjour dans un port, suivi d'un long voyage sur un navire. Pendant des décennies, les cours d'eau ont été les voies de communication les plus praticables au Canada et les contacts avec la métropole se faisaient par bateaux. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le français québécois soit marqué par de nombreux termes d'origine maritime, termes dont le sens originel a été étendu à des situations terrestres. Dans les régions côtières de France, certains termes maritimes, comme haler en Normandie, s'employaient même à l'intérieur des terres. Cependant, qu'ils aient été employés à l'intérieur des terres ou non, ces termes appartiennent au vocabulaire maritime et ne s'emploient pas, en français standard, dans les nouvelles acceptions qu'on leur connaît au Canada.

Voici des exemples d'extensions de sens de termes maritimes<sup>20</sup> : **accore** (escarpement, au dessus d'une surface d'eau) ; **agrès** (équipement, outillage) ; **allège** (un camion **qui voyage allège**, c'est-à-dire à vide) ; **amarrer** (attacher) ; **avarie** (incident, accident, panne) ; **banc de neige** (congère, sur le modèle de banc de sable, mais aussi anglais *snow bank* et *sandbank*) ; **manquer le bateau** (rater le coche ; l'anglais dit *to miss the boat*) ; **bord** (côté) ; **de l'autre bord de la rue** ; **de quel bord vient le vent?** ; **traversé de bord en bord** : de part en part ; **prendre le bord** : se sauver ; **de tous bords de tous côtés** : dans tous les sens) ; **bordage** (glace qui se forme sur les rives ; tas de neige accumulé de chaque côté d'une route par un chasse-neige) ; **bordée de neige** (forte chute de neige) ; **caler** (enfoncer, s'enfoncer) ; **calfater** (**calfater des fenêtres** : calfeutrer) ; **chaloupe** (barque, sur un lac/une rivière) ; **débarquer** (descendre, d'une voiture, d'un toit, etc.) ; **coqueron** (pièce, logement exigu) ; **embarquer** (monter dans une voiture, sur un toit, une clôture, le dos d'un

20. Voir aussi Gaston Dulong (1970), p. 331-338.

cheval, un trottoir, etc.); **dégrader** (**être dégradé**: être arrêté en chemin, être retardé; **dégrader qqn**: le laisser en arrière, le dépasser); **envoye!** (allez!, vas-y!; terme d'incitation, d'encouragement); **être sur son erre d'aller** (être sur son élan/sa lancée); **garcette** (courte matraque); **gratte** (raclette); **gréer** (équiper, outiller, préparer); **se gréer** (s'équiper, s'habiller pour sortir); **se dégréer** (enlever son manteau); **hâler** (tirer); **hâler des billots**: débarder des billes); (petit) **mousse** (petit garçon, gamin); **noliser** (affréter un avion, un autocar); **organeau** (anneau); **palanter** (hisser ou descendre avec un palan, palanquer); **paré** (prêt); **pontage** (plancher d'une étable, etc.); **prélart** (lino-léum; à l'origine, grosse toile utilisée dans la marine pour protéger les marchandises); **radoub** (réparation; faire des radoubs à une maison); **radouber** (réparer); **souquer à la corde** (tirer à la corde); **touer** (enlever un véhicule mal garé; l'anglais dit *to tow*); **vadrouille** (balaï à franges); **virer** (tourner); **virer de bord** (changer de direction); **revirer de bord** (rebrousser chemin).

Certains de ces termes sont aujourd'hui archaïques ou vieillis en français québécois. Ils relevaient d'un mode de vie aujourd'hui disparu. D'autres comme **banc de neige**, **manquer le bateau**, **bord**, **bordée de neige**, **caler**, **chaloupe**, **débarquer**, **embarquer**, **envoye!**, **gratte**, **vadrouille**, **virer**, sont très vivants.

«J'nous vois nous mirer d'in vitrines/Des deux **bords** d'la rue Ste-Catherine» (Robert Charlebois, *Que.-Can. Blues*) [rue Sainte-Catherine: grande rue commerçante de Montréal]

«Aussitôt qu'une **bordée de neige** tombera, l'équipe du parc pourra se mettre au travail pour tracer les sentiers de ski de fond, de raquette et de marche nordique.» (*La Presse*, site Web, 7 décembre 2011)

«On perdait parfois nos bottes en **calant** dans la neige, et on rentrait, trempés, épuisés, gelés, heureux.» (*Le Quotidien*, 21 décembre 2010)

«Parlant de vent, pour éviter qu'il entre dans votre maison, assurez-vous de bien **calfater** le tour des fenêtres.» (*Courrier Laval*, 12 novembre 2006) [en prévision de l'hiver]

«La Chambre de commerce veut redonner un accès à la rivière aux plaisanciers. "Il n'y a plus de services pour les propriétaires de bateaux. C'est même très difficile pour les pêcheurs de mettre leur **chaloupe** à l'eau".» (*Le Quotidien*, 26 août 2011)

« Je vous laisse mes chaloupes dans le portique/Mes mitaines et ma **gratte** en plastique » (Robert Charlebois, *Demain l'hiver*) [chaloupes : ici, surchaussures basses en caoutchouc; cf. péniches en argot français]

« Aussitôt descendu du poney sur lequel il venait de tourner en rond, Alexandre demandait déjà : “Pourquoi faut **débarquer** des chevaux?”. Le petit **mousse** de trois ans serait bien resté plus longtemps sur le dos de son joli “petit cheval”. » (*Le Droit*, 17 février 1997)

« J'**embarque** dans l'ascenseur/Qui monte avec lenteur/J' **débarque** pour **rembarquer**/Dans un bureau » (Pierre Huet, Michel Rivard, *Le passager de l'heure de pointe*)

« Il avait 200 livres à supporter à chaque fois qu'il **embarquait** ou **débarquait** de sa chaise. Il fallait qu'il travaille fort avec ses bras. » (*Le Droit*, 28 janvier 1998)

« Deux équipes de deux s'affrontent dans un combat sans merci afin d'être celle qui jettera l'autre équipe à l'eau. Il est important que la personne qui **embarque** sur vos épaules pèse moins que vous pour éviter les gros maux de dos. » (*Le Progrès-Dimanche*, 14 juillet 2002)

« Arrivé à Shelter Bay/S'est **gréyé** d'une scie à chaîne/Mes enfants la semaine prochaine/Y aura bien du bois de tombé » (Gilles Vigneault, *Tit-Paul la Pitoune*) [Shelter Bay : premier nom de la petite ville de Port-Cartier, sur la côte nord de l'estuaire du Saint-Laurent]

« La Croix-Rouge est en charge de la distribution des ensembles de nettoyage après les inondations, qui comprennent un sceau, une **vadrouille**, des sacs de poubelles et des produits nettoyants. » (*La Presse canadienne*, 10 novembre 2011)

« La crise en Europe nous envoie un message : on ne peut pas indéfiniment augmenter notre dette. Il faut une gestion prudente parce que la situation peut **virer de bord** rapidement. » (*La Presse Affaires*, 12 août 2011) [se retourner]



### 4.3.1.3 Changements de référent des termes désignant des unités de mesure

Au Canada français, certains signifiants désignant des unités de mesure ont changé plusieurs fois de référent, donc de valeur. À l'époque de l'Ancien Régime français, ils ont d'abord désigné des unités de mesure selon la coutume de Paris. À partir de la Conquête, en 1760, ils ont été adaptés aux unités anglaises (le « système impérial de mesure » à partir de 1824). Puis, à partir de 1973, à celles du système métrique. Malgré l'introduction du nouveau système depuis 43 ans, les mesures anciennes et leurs dénominations sont encore largement utilisées dans l'industrie, le commerce et la vie courante. En fait, deux, et même trois systèmes d'unités de mesure coexistent : le système métrique, le système britannique et, en partie, le système américain. Ce qui ne facilite pas la tâche des industriels, ni la compréhension des consommateurs...

« Mais ça sert à quoi d'enseigner depuis 30 ans à nos enfants les mètres, les grammes et les litres si le bœuf haché se vend à la **livre**, le tissu à la **verge** et le contreplaqué au **piéd** carré? » (*La Tribune*, 14 juin 2005)

« Je demande au gouvernement de nous débarrasser une fois pour toutes du tissu à la **verge** (*sic*) et aux **piéd** et **pouces** (*sic*), des boîtes de conserve de 14 **oz** (ou 398 ml), du café à la **livre** (ou 453 grammes), des "**pintes**" de bière à 20 **oz**, alors que tous les gens de 45 ans et plus savent que la pinte de lait contenait 40 **onces**, donc 20 **oz** est une "**chopine**", et encore mieux un demi-litre. J'en ai assez de me faire infliger une facture se situant entre 3,50 \$ et 6,50 \$ pour un verre de vin qui peut contenir entre 3 ½ et 6 ½ **oz** (75 à 150 ml?). Également des steaks de 6, 8, 12, 14, 16 **oz**. » (*La Presse*, 30 juin 2002) [courrier des lecteurs].

Les principales unités de mesure concernées sont :

- ◆ des mesures de longueur : **mille** (abréviation : **mi**), **arpent**, **perche**, **verge** (**vg**) ; **piéd** (**pi**), **pouce** (**po**), **ligne** ;
- ◆ des mesures de superficie : **mille carré**, **acre**, **arpent**, **piéd carré** (**pi ca**), **pouce carré** (**po ca**) ;

- ◆ des mesures de volume : **pied cube (pi cu)**, **pouce cube (po cu)** ;
- ◆ des mesures de volume (liquides) : **gallon (gal)** impérial, gallon américain, **pinte (pte ou pin.)**, **chopine (chop.)**, **demiard (dem.)**, **once liquide (oz liq)** ;
- ◆ des mesures de masse : **tonne**, **tonne métrique**, **livre (lb)**, **once (oz)**.

### Unités de longueur

Dans cette section et dans les trois suivantes, est présentée, pour chaque type d'unités de mesure, l'adaptation qui s'est opérée du système français au système anglais.

**TABEAU 2** CHANGEMENT DE RÉFÉRENT DE TERMES DÉSIGNANT DES UNITÉS DE LONGUEUR

SYSTÈME DE L'ANCIEN RÉGIME FRANÇAIS (COUTUME DE PARIS)		SYSTÈME IMPÉRIAL BRITANNIQUE (IMPERIAL UNITS)		
nom français	valeur métrique	nom canadien-français	valeur métrique	nom anglais
		<b>mille</b>	1 609 m	<i>mile</i>
arpent	71,46 m	<b>arpent</b>	58,47 m	
perche	5,8 m	<b>perche</b>	5,02 m	<i>rod/perch</i>
verge	0,97 m	<b>verge</b>	0,91 m	<i>yard</i>
pied	32,48 cm	<b>pied</b>	30,48 cm	<i>foot</i>
pouce	2,70 cm	<b>pouce</b>	2,54 cm	<i>inch</i>
ligne	2,25 mm	<b>ligne</b>	3,17 mm	

Comme le montre le tableau 3, après la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre et l'introduction du système de mesure britannique, les termes français comme arpent, pied, pouce, etc., ont commencé à désigner des valeurs différentes de celles de la coutume de Paris. En France même, sous l'Ancien régime, les mêmes termes désignant des mesures variaient de valeur selon les provinces. Après l'introduction du système métrique en 1795, il a fallu pas moins de 50 ans pour que ce dernier soit vraiment adopté. De nos jours encore, il reste quelques traces des anciens systèmes comme le terme livre, qui désigne dans la langue courante une masse de 500 g (une livre de beurre)

« À 5 **pieds** 3 **pouces** moins 2 **lignes**, Sylvie L... se trouve petite, alors elle se hisse sur des talons pour avoir l'air de mesurer 5 **pieds** 6 **pouces**, son rêve. » (*Le Soleil*, 27 juin 2000)

« Il faut généralement 2,3 kg (5 lb) d'étoffe pour tisser 3,6 m (4 **verges**) de chaîne. Le tissage de la catalogne varie selon l'artisan. » (*La Terre de chez nous*, 11 juin 2009) [catalogne : étoffe faite de retailles de tissu]

« Brees a lancé pour 363 **verges** et a inscrit cinq touchés, un par la course et quatre par la passe. » (*La Presse*, 29 novembre 2011) [au football américain]

« Cette terre, qu'il cultivait à Saint-Elzéar, M. V... note sans fausse modestie qu'elle avait neuf **arpents** sur trente, une superficie importante pour l'époque. » (*Le Soleil*, 16 novembre 1996)

« Pour supporter le difficile/Et l'inutile/Y a l'tour de l'Île/Quarante-deux **milles**/De choses tranquilles » (Félix Leclerc, *Le tour de l'Île*) [Il est question de l'île d'Orléans en aval de Québec]

« Dans la nuit noire/À cent **milles** à l'heure/Je t'en f'rai voir/De toutes les couleurs » (Luc Plamondon, *Dans ma Camaro*) [La Camaro de Chevrolet a été créée en 1966 pour contrer la *Mustang* de Ford]

## Unités de superficie

**TABLEAU 3 CHANGEMENTS DE RÉFÉRENT DE TERMES DÉSIGNANT DES SUPERFICIES**

SYSTÈME DE L'ANCIEN RÉGIME FRANÇAIS		SYSTÈME IMPÉRIAL BRITANNIQUE		
nom français	valeur métrique	nom canadien-français	valeur métrique	nom anglais
		<b>mille carré</b>	2,58 km <sup>2</sup>	<i>square mile</i>
acre <sup>a</sup>	3 418,86 m <sup>2</sup>	<b>acre, arpent</b>	4 046,85 m <sup>2</sup>	<i>acre</i>
perche, perchée <sup>b</sup>	34,2 m <sup>2</sup>	<b>perche carrée</b>	25,29 m <sup>2</sup>	<i>square rod</i>
verge, vergée <sup>c</sup>	854,71 m <sup>2</sup>	<b>verge carrée</b>	0,83 m <sup>2</sup>	<i>square yard</i>
pied carré	0,10 m <sup>2</sup>	<b>pied carré</b>	0,09 m <sup>2</sup>	<i>square foot</i>
		<b>pouce carré</b>	6,45 cm <sup>2</sup>	<i>square inch</i>

- a. Il s'agit de l'acre du Roi. Il existait aussi l'acre ordinaire (4 220,82 m<sup>2</sup>) et l'acre d'arpent (5 107,19 m<sup>2</sup>).
- b. Il s'agit de la perche carrée du Roi. Il y avait aussi la perche carrée ordinaire (42,2 m<sup>2</sup>) et la perche carrée d'arpent (51,1 m<sup>2</sup>).
- c. Il s'agit de la vergée du Roi. Il existait aussi la vergée ordinaire (1 055,20 m<sup>2</sup>) et la vergée d'arpent (1 276,79 m<sup>2</sup>).

« Une terre à Saint-Hyacinthe s'est vendue 15 000 \$ l'**acre**! «La seule façon de la rentabiliser, à ce prix-là, c'est de faire de la culture intercalaire: un rang de maïs et un rang de cannabis!» ironise-t-il. »  
(*La Terre de chez nous*, 17 novembre 2011)

« Commencée sur un seul petit **arpent** de terre, cette entreprise est devenue FraiseBec et, 30 ans plus tard, le plus important producteur de fraises du Canada. » (*Le Devoir*, 14 avril 2009)

« La superficie moyenne de leurs terrains est de 7 947 **pi ca** (738 mètres carrés) tandis que l'emprise moyenne au sol de chacune est de 1 160 **pi ca** (107,7 mètres carrés). » (*Le Soleil*, 4 juin 2011)

« Il y a 144 **pouces carrés** dans un **pied carré** et **neuf pieds carrés** dans **une verge carrée**. Sachant qu'il y a 30 **verges carrées** et un **quart** dans une **perche carrée**, 160 perches carrées dans un **acre** et 640 acres dans un **mille carré**, combien y a-t-il de pouces carrés dans un mille carré? 4 014 489 600, évidemment! » (*La Presse*, 6 juin 2002)

## Unités de capacité

TABLEAU 4 CHANGEMENTS DE RÉFÉRENT DE TERMES DÉSIGNANT DES MESURES DE CAPACITÉ

SYSTÈME DE L'ANCIEN RÉGIME FRANÇAIS		SYSTÈME IMPÉRIAL BRITANNIQUE		
nom français	valeur métrique	nom canadien-français	valeur métrique	nom anglais
gallon <sup>a</sup>	variable	<b>gallon impérial</b>	4,54 l	<i>imperial gallon</i>
		<b>gallon américain</b>	3,78 l	<i>US gallon</i>
pinte	0,95 l	<b>pinte</b>	1,13 l	<i>quart</i>
chopine	0,47 l	<b>chopine</b>	0,56 l	<i>pint</i>
demiard	0,23 l	<b>demiard</b>	0,28 l	<i>half pint</i>
		<b>once liquide</b>	28,41 ml	<i>fluid ounce</i>

a. En usage dans certaines provinces, dont la Normandie.

De nos jours, dans la langue courante, 1 « **pinte de lait** » équivaut à 1 litre de lait; 1 « **chopine de crème** » à 0,5 l de crème, 1 « **demiard de crème** », à 0,25 l. En cuisine, on utilise aussi comme mesure la « **tasse** », qui correspond à l'anglais *cup*, soit l'équivalent, de nos jours, de 250 ml (1/4 l), la « **cuillère à table** » (15 ml; calque de l'anglais *tablespoon*) et la « **cuillère à thé** » (4,73 ml; anglais *teaspoon*).

« L'Annexe deux de la Loi fédérale des poids et mesures est pourtant claire: une **pinte** (*quart* en anglais) vaut 40 **onces liquides**, soit un quart de **gallon**. Une **chopine** (*pint* en anglais) vaut une

demi-pinte, soit 20 onces. Enfin un **demiard** vaut une demi-chopine, soit 10 onces ou un seizième de gallon.» (*La Presse*, 16 juin 2002)

« Verser sur le poulet, à même le plat de cuisson, un **demiard** (250 ml) de crème 35 %, puis sortir les olives et les mélanger avec la crème et le bouillon.» (*La Presse*, 12 mai 2007)

« Sucre à la crème onctueux. Ingrédients: 1 **tasse** de sucre, 1 tasse de cassonade, 1 **chopine** de crème de 35 %, 1 c. soupe de beurre, ½ **c. thé** d'essence d'amande» (*Le Reflet du Lac*, 25 décembre 2008) [une recette]

« Avant, on achetait une **pinte** de lait. Ensuite, c'était un litre de lait. Plus petit que la pinte, mais pour le même prix. Le petit peuple a dû déboursier encore plus pour moins. Et le riche ne s'en est même pas aperçu.» (*Le Journal de Montréal*, 4 avril 2008)

« L'Environment Protection Agency lui a décerné une cote de consommation d'essence combinée de 52 **milles au gallon** (4,5 l/100 km), une sorte de moyenne de la performance de son moteur électrique et de son moteur à essence.» (*La Presse*, 28 novembre 2011)

## Unités de masse

**TABLEAU 5** CHANGEMENTS DE RÉFÉRENT DE TERMES DÉSIGNANT DES UNITÉS DE MASSE

SYSTÈME DE L'ANCIEN RÉGIME FRANÇAIS		SYSTÈME IMPÉRIAL BRITANNIQUE		
nom français	valeur métrique	nom canadien-français	valeur métrique	nom anglais
		<b>tonne</b>	907 kg	<i>ton</i>
		<b>tonne métrique</b>	1 000 kg	<i>metric ton</i>
livre <sup>a</sup>	0,489 kg	<b>livre</b>	0,453 kg	<i>pound</i>
once	30,59 g	<b>once</b>	28,34 g	<i>ounce</i>

a. Livre de Paris.

« Le 20 novembre restera gravé dans la mémoire d'Amélie B... Ce jour-là, enceinte d'à peine 27 semaines, elle donnait naissance à sa fille D..., minuscule avec son poids de deux **livres** et trois **onces**. Et ce n'est que 11 jours plus tard qu'elle a pu la serrer dans ses bras pour la première fois. » (*Le Droit*, 17 novembre 2014)

« Les vols de métaux, particulièrement de cuivre, ont explosé partout dans le monde. Comme le cuivre se recycle à 100 % et que son prix sur le marché est élevé (7 560 \$ la **tonne métrique** en septembre ou environ 3 \$ la **livre**), il est le métal préféré des voleurs. » (*La Presse*, 21 octobre 2014)

#### 4.4 DÉTOURNEMENTS DE SENS : LES JURONS ET LES SACRES<sup>21</sup>

Dans une société où la religion et l'Église catholique ont longtemps imposé une chape de plomb sur les individus, il n'est pas étonnant que les jurons aient trouvé leur source dans le sacré. En français québécois, on distingue encore le juron et le **sacre** : ce dernier est un juron blasphématoire. Les termes **sacre** et **sacrer** sont vieillis en français de référence. Ces sacres sont une des caractéristiques du français québécois par rapport au français de référence.

Voici la liste des principaux sacres québécois : **baptême**, **calice** ou **câlisse** (adaptation orthographique de calice), **calvaire**, **Christ** (sous la forme **crisse**, correspondant à la prononciation populaire), **ciboire**, **hostie** (ou **ostie**, **estie**, adaptations orthographique ou phonétique d'hostie), **sacrement** (sous la forme **sacrament**, correspondant à la prononciation populaire), **tabernacle** (sous la forme **tabarnac** ou **tabarnak**, correspondant à la prononciation populaire).

« La langu' nous tourne drôlement/Et ça finit en **sacrement**/En **tabarnacle**, en **saint-ciboire**/En **calice** et en **ostensoir**./C'est comme si quand on est né/Le bon Dieu nous avait posé/Une églis' dans le gorgotton/Pour qu'on rest' dans la religion » (Raymond Lévesque, *Mon Québec*) [gorgotton : gosier]

21. Voir Jean-Pierre Pichette (1980) et Gilles Charest (1974).

On parle de «blasphème» quand on introduit l'adjectif **maudit**. De nombreux sacres sont aussi introduits par **saint-**: **saint-ciboire**, etc. Les sacres sont souvent atténués par déformation, ce qui permettait d'échapper à l'accusation de blasphème. Ainsi baptême est devenu **batêche** ou **batinse**; calice → **câlif**, **câline** ou **câlique**; calvaire → **calvasse**; Christ → **christie**, **christophe**, **cliff**, **clime**, **cliss**; ciboire → **cibolaque**, **cibole**; tabernacle → **tabaslac**, **tabarouette** ou simplement **ta**.

«Les étudiants voient rouge; le gouvernement tient mordicus à sa position. **Batêche!** Y a-t-il moyen de s'asseoir et de trouver une porte de sortie pour les deux parties?» (*La Presse*, 3 mars 2012) [s'asseoir: négocié; grève des étudiants contre la hausse des frais de scolarité]

«S'il y a une chose que chus pus capable d'entendre quand j'approche une ligne de piquetage, c'est ce **cibolaque** de chant qui doit sûrement s'intituler Solidarité! Vous savez: So... So... So... Solidarité!... So... So... So... Solidarité!» (*La Tribune*, 13 août 1999) [ligne de piquetage: piquet de grève; anglais *picket line*].

«Le maire de Québec est rentré content d'avoir pu visiter les installations de Van Hool [constructeur d'autobus articulés]. Il est de plus en plus séduit par ce type de véhicule. "Quand je l'ai vu, je me suis dit: ça peut marcher en **tabarouette**", a-t-il dit.» (*Le Journal de Montréal*, 4 décembre 2014)

Ils sont aussi souvent atténués par rapprochement avec un autre mot phonétiquement plus ou moins voisin<sup>22</sup>: **bateau** permet d'éviter de dire baptême; **calvette** (anglais *culvert*, caniveau), d'éviter calvaire; **canisse** (bidon, de l'anglais *canister*), d'éviter calice; **crime**, d'éviter Chris(t); **sacrifice**, d'éviter sacré fils (le Christ), etc. Un autre procédé consiste enfin à atténuer le sacre par télescopage entre deux termes: **caliboire** provient de calice et ciboire; **gérítrole**, de Jésus et étole; **torrieu** de tort à Dieu; etc.

«Les hommes ont besoin de silence quand ils souffrent, les femmes ont besoin d'envelopper leur douleur d'un pansement de mots.

22. Le même procédé existe en français de référence. Ainsi punaise et purée permettent d'éviter putain, plus choquant.



Quand est-ce qu'elles vont comprendre ça, **torrieu**? » (*Le Journal de Québec*, 19 mai 2013)

Les chapelets de sacres aussi sont fréquents. Par exemple: **câllice d'hostie de tabarnac!**

« Connaissez-vous un endroit où on sacre plus qu'au Québec? Installez-vous à côté d'une machine à poker, au milieu d'une maison en construction ou dans une cour d'une école secondaire et écoutez débouler la riche poésie du **calice d'hostie de tabarnac de sacrement de ciboire**. » (*Le Journal de Montréal*, 16 janvier 2012)

Les sacres ont donné lieu à de nouveaux termes par les procédés classiques de la composition et de la dérivation. Ainsi Chris(t) a donné **crisser** (**crisser qqn dehors**: le fichier/foutre à la porte), **s'en crisser** (s'en fichier/foutre), **crissant** (frustrant), **décrisser** (fichier/foutre le camp, déguerpir, décaniller); câlice a donné **câllicer** ou **câlisser** (**câllicer une volée**: flanquer/foutre une volée), **s'en câllicer** (s'en fichier/foutre), **décâllicer** (fichier/foutre le camp, déguerpir), **s'en contrecâllicer** (s'en contrefiche/contrefoutre).

« Mes enfants ne savent même pas ce qu'est un tabernacle et un sacrement, ils sont pas baptisés. Pourquoi les sacres seraient si épouvantables encore aujourd'hui, on **se contrecâlisse** de l'Église! » (*Le Journal de Montréal*, 18 février 2014).

L'exploitation des sacres par la langue populaire a donné également les formes suivantes: **être en (beau) baptême/crise/maudit**, etc. (être dans une colère noire/en rogne/en pétard); **baptême que...**, **crise que...**, **tabarnac que...** (bon Dieu/bordel/putain que...); **maudit** ou **mautadit crise de...** (espèce de sale...); **câllice de...**, **hostie de...** (putain de...); **avoir son hostie/son tabarnac de voyage** (pour exprimer sa lassitude, son exaspération; en avoir sa claque).

« Quand j'vas être un bon gars/On va voir c'qu'on va voir/ M'as m'forcer en **ciboire** » (Richard Desjardins, *Le bon gars*) [J'vais vachement m'forcer, J'vais faire de sacrés efforts]

« Étrange comme l'amour en **calvaire**, l'amour en **hostie**, l'amour de travers, l'amour au goût d'oranges amères » (Michel Rivard, *Étrange comme l'amour*)

«Cré-moé, cré-moé pas/Quéqu'part en Alaska/Y'a un phoque qui s'ennuie en **maudit**» (Michel Rivard, *La complainte du phoque en Alaska*) [qui s'ennuie vachement]

«J'ai remarqué que la cheminée/Crachait une fumée noire et dure/  
Sur nos amours immaculées/**Maudit que** le monde a pas d'allure»  
(Michel Rivard, *Grande Cheminée*)

#### 4.5 INNOVATIONS PAR AJOUT DE SENS OU CRÉATION DE MOT

Les Québécois se sont vus, et se voient encore, dans la nécessité d'ajouter de nouveaux sens à des mots existants ou d'en créer de nouveaux, soit par absence d'équivalent en français de référence, soit par ignorance de mots ayant cours ailleurs dans la Francophonie, soit encore par purisme pour éviter l'emploi d'anglicismes, sentis comme une menace.

Beaucoup d'innovations québécoises ont été obtenues par extension de sens. C'est le cas de **babillard** (tableau d'affichage), **casse-croûte** (snack-bar), **chalet** (maison de campagne, résidence secondaire), **corvée**<sup>23</sup> (action collective de solidarité), **dépanneur** (épicerie aux horaires plus larges que d'ordinaire), **rondelle** (palet), **tabagie** (bureau de tabac).

Certaines créations sont heureuses, par exemple **croustille**, au lieu de chips. D'autres sont plutôt malheureuses, par exemple **espadrilles**, au lieu de chaussures de course, tennis ou baskets, dans la mesure où des espadrilles sont des chaussures dont l'empeigne est de toile et la semelle, de corde. Certaines ont eu du succès, d'autres n'ont pas été adoptées par le public. Plusieurs comme **clavardage** méritent d'être diffusées dans toute la Francophonie. Certaines comme **motoneige** ou **décrocheur** le sont déjà.

Les créations québécoises obéissent aux règles habituelles de formation des mots en français de référence. Elles ont recours aux mêmes procédés et aux mêmes éléments formateurs. Cependant on observe des types de formation de prédilection.

23. Ce phénomène existe ou a existé dans certaines régions de l'Europe francophone.

#### 4.5.1 CRÉATIONS PAR COMPOSITION

- ◆ Sur le modèle d'agriculture et d'agriculteur, etc. : **acériculture**, **acériculteur** (production, producteur de produits de l'érable (sirop, etc.));
- ◆ Sur le modèle auto + nom d'action (autodictée) : **autocueillette** (libre cueillette);
- ◆ Sur le modèle d'aérodrome, d'autodrome, etc. : **patinodrome** (piste pour patins à roulettes), **planchodrome** (piste pour planches à roulettes, skatepark);
- ◆ Sur le modèle micro + nom (microcrédit, microédition, etc.) : **microbrasserie** (brasserie artisanale);
- ◆ Sur le modèle méga + nom (mégaferme) : **mégaporcherie** (porcherie industrielle);
- ◆ Sur le modèle télé + nom : **téléjournal**<sup>24</sup> (journal télévisé, JT), **téléroman** (feuilleton télévisé), **télésouffleur** (prompteur);
- ◆ Sur le modèle nom + mètre : **ivressomètre** (éthylomètre).

« Il n'y a pas de doute, l'**acériculture** (culture des érables) et la récolte des pommes sont les reines de la production agricole québécoise. » (*Voir*, 4 décembre 2014)

« Une dizaine de familles sont venues tailler leur sapin de Noël naturel en ce premier jour d'**autocueillette** à la Sapinière de la Mauricie. Chaque année, la Sapinière vend environ 500 arbres grâce à l'**autocueillette**. » (Ici Radio-Canada, 22 novembre 2014)

« Certains ont même travaillé jusqu'à très tard dans la nuit pour que le tout nouveau **planchodrome** intérieur de Cowansville, l'un des plus grands en province, soit fin prêt à temps pour son ouverture officielle, sur le coup de midi. » (*La Voix de l'Est*, 1<sup>er</sup> décembre 2014) [Cowansville : petite ville située entre Montréal et Sherbrooke].

« Depuis quelques années, un engouement pour la bière s'est développé chez nous. Dans bien des régions, des **microbrasseries** ont

24. Se dit en Suisse.

désormais pignon sur rue.» (Ici Radio-Canada Télé, *La Semaine verte*, 29 novembre 2014)

«Radio-Canada a encouragé dès le départ le talent de Félix Leclerc. Il a même chanté ses premières chansons à la radio de Radio-Canada. Il y a écrit et présenté un des premiers **téléromans** du Québec, soit *Nérée Tousignant*, diffusé à la fin des années 1950.» (*Métro*, 27 novembre 2014)

«Les policiers ont été appelés sur les lieux de l'accident peu avant 4 h. Le conducteur a percuté un muret de béton, mais n'a pas été blessé. L'homme a été arrêté sur-le-champ et a échoué au test de l'**ivressomètre**.» (*Le Journal de Québec*, 16 novembre 2014) [a été contrôlé positif]

Le recours au procédé du mot-valise est fréquent, par exemple, **clavardage** (clavier + bavardage, pour remplacer l'anglais *chat*), **courriel**<sup>25</sup> (courrier + électronique, pour remplacer l'anglais *e-mail*), **fédéraste** (fédéraliste + pédéraste; fédéraliste, dans la bouche de certains de leurs adversaires, terme très insultant); **pourriel** (pourri + courriel; (courrier) indésirable, pour remplacer l'anglais *spam*).

«Combien de galas, de spectacles, d'émissions mettant en vedette un artiste québécois francophone où on entend les pires jokes sur les "Canadiens", les "**fédérastes**" ou sur Stephen Harper, diabolisé et présenté comme le pire des attardés?» (la journaliste et chroniqueuse Sophie Durocher, *Le Journal de Montréal*, 26 novembre 2014) [joke: blague; Canadiens: désignation péjorative des Canadiens anglais utilisée par certains Québécois]

Autre procédé courant: la combinaison nom déterminé + nom déterminant, par exemple **bas-culotte** (collant), **autoneige** (véhicule à chenille), **motoneige** (scooter des neiges).

25. L'origine et l'auteur de cette création font débat. Le terme est désormais d'emploi fréquent en Europe francophone.

#### 4.5.2 CRÉATIONS PAR DÉRIVATION

- ◆ **Suffixe -ette** sur une base verbale, par exemple: **débarbouillette** (carré-éponge), **épluchette** (dans **épluchette de blé d'Inde**, effeuillage du maïs), **marchette** (déambulateur), **tremlette** (sauce froide, sauce à tremper); sur une base adjectivale ou nominale: **douillette** (couette), **épinglette**<sup>26</sup> (pin's), **racinette** (root-beer); sur la base d'un nom propre: **castonguette** (d'après Claude Castonguay, ministre de la Santé du Québec; surnom de la carte d'assurance maladie du Québec);
- ◆ **Suffixe -eur** sur une base verbale: **câblodistributeur** (câblo-opérateur), **décrocheur**, **répartiteur** (régulateur), **scripteur** (auteur (de radio, de télévision));
- ◆ **Suffixe -euse** sur une base verbale pour désigner une machine: **laveuse** (lave-linge), **sècheuse** (sèche-linge), **souffleuse** (fraiseuse à neige);
- ◆ **Suffixe -ien** pour désigner un être animé: **cégépien** (élève de cégep), **chiropraticien** (chiropracteur, chiropraticien<sup>27</sup>);
- ◆ **Suffixe -ière** sur la base d'un nom pour désigner une exploitation agricole: **bleuetière** (exploitation de myrtilles), **cannebergière** (exploitation de canneberges), **érablière** (exploitation de l'érable);
- ◆ **Suffixe -iste** sur une base nominale: **motoneigiste** (scootériste des neiges), **relationniste** (chargé de relations publiques);
- ◆ **Suffixe -(er)ie** sur une base nominale: **partisanerie** (esprit partisan); sur une base verbale: **piquerie** (salle de consommation de drogues dures/salle de shoot);
- ◆ Suffixe **-thèque**: **joujouthèque** (ludothèque).

« Alors que nos cousins de France mangent des myrtilles, se lavent avec un gant de toilette ou ridiculisent le cucul-la-praline, les

26. Recommandation officielle en France, le mot n'y a pas connu de succès.

27. Désormais, les deux se disent en France.

Québécois mangent des bleuets, se lavent avec une **débarbouillette** ou se rient du kétaine.» (*Le Devoir*, 19 septembre 1995)

« Un beau plateau de légumes crus avec une **tremlette** appétissante, c'est toujours gagnant pour faire patienter les invités. Mais si tous et chacun se mettent à plonger plus d'une fois leur bout de céleri dans la **tremlette**, ça peut devenir un beau bouillon de bactéries. » (Société Radio-Canada, *L'Épicerie*, 3 août 2011)

« “**Scripteur** de spectacle de l'année” et “Réalisation de disque de l'année”, l'auteur-compositeur-interprète et conteur [Patrice Michaud] revient au théâtre avec un nouveau disque et un nouveau spectacle. » (*Le Courrier de Jonquière*, 12 novembre 2014) [catégorie de récompense de l'ADISQ]

« J'étais allé cueillir des bleuets dans une **bleuetière** du Lac-Saint-Jean. Le propriétaire nous assigna un territoire délimité par de la corde à ne pas franchir. N'avions-nous pas, un de mes frères et moi, tout juste commencé à récolter la manne bleue, que nous étions déjà à l'extérieur des limites permises. » (*Le Quotidien*, 11 octobre 2014) [Lac-Saint-Jean : région du Québec située au nord de Québec, connue pour l'excellence de ses myrtilles]

« Yves P... a aperçu une **motoneigiste** sur la rivière... et une tête qui dépassait de la glace. “J'ai compris que quelqu'un était tombé. Arrivé sur place, la femme du **motoneigiste** avait une courroie de remorquage. Comme la glace était fragile, je me suis mis à plat ventre et j'ai rampé, pour ensuite lancer la courroie à l'homme”, raconte-t-il. » (*Abitibi Express*, 22 novembre 2011)

« L'acceptabilité sociale d'une “**piquerie** légale” est au cœur d'une vaste étude menée par un comité de représentants du monde communautaire, de la santé, de la police, de la Ville et du gouvernement qui évalue les besoins pour les utilisateurs de drogue intraveineuse à Québec. » (*Le Soleil*, 2 juin 2014) [monde communautaire : milieu associatif]

### 4.5.3 CRÉATIONS PAR TRONCATION

Sur le modèle de: compagnie minière → **minière** (compagnie/société minière), compagnie papetière → **papetière** (société papetière, papetier), compagnie pétrolière → **pétrolière** (compagnie pétrolière, pétrolier).

« Le député a soutenu que la fermeture des installations aurait des conséquences catastrophiques sur la région. “ C’est toute la Côte-Nord qui va écoper parce que la **papetière** à Baie-Comeau, c’est le poumon de l’industrie forestière, c’est le poumon de la filière bois sur la Côte-Nord”. » (*Le Journal de Québec*, 3 décembre 2014) [Côte-Nord: région administrative du Québec couvrant la rive nord de l’estuaire du Saint-Laurent]

### 4.5.4 CALQUES

Il y a calque quand, pour dénommer une nouvelle réalité, une langue (le français par exemple) traduit un mot, simple ou composé, appartenant à une autre langue (l’anglais par exemple) par un mot simple existant déjà (calque sémantique ou de sens) ou par un mot composé formé de mots existant déjà (calque morphologique ou de forme). Plusieurs innovations québécoises sont des calques morphologiques de l’anglais: **autocueillette** (anglais *self-picking*), **cuirette** (*leatherette*), **marchette** (*walker*), **réseautage** (*networking*), **scripteur** (*writer*). D’autres sont des calques sémantiques: **répartiteur** (*dispatcher*), **souffleuse** (*blower*). D’autres encore sont inspirées morphologiquement ou sémantiquement ou les deux plus indirectement de l’anglais: **couette et café** (*bed and breakfast*), **douillette** (*comforter*), **idéateur** (*ideas man*), **racinette** (*arrow root*), **relationniste** (*public relation officer*).

« Le style champêtre, les teintes chaleureuses, la tapisserie enveloppante, les pièces accueillantes et l’ambiance paisible d’un **couette et café** nous incitent à laisser sur le pas de la porte tous nos petits tracas pour mieux se reposer dans ce havre de paix. » (*Le Journal de Québec*, 1<sup>er</sup> février 2014) [l’ambiance d’une maison d’hôtes]

#### 4.5.5 IMPROPRIÉTÉS

Plusieurs innovations par glissement de sens sont des impropriétés au regard du français de référence. C'est le cas de **balayeuse** (pour aspirateur), **boni** (pour prime), **borne-fontaine** (pour bouche d'incendie), **cadran** (pour réveil), **calorifère** (pour radiateur), **camelot** (pour porteur de journaux), **caméra** (pour appareil photo), **chandail** (pour maillot (de sport)), **collation** (pour goûter), **diachylon** (pour sparadrap), **étampe** (pour tampon), **épargner** (pour économiser), **échancier** (pour calendrier), **fête** (pour anniversaire), **monoparental** (pour célibataire, dans **mère monoparentale**), **noliser** (pour affréter (un autocar/train/avion), **panier** (pour chariot (de grandes surfaces)), **poêle** (pour cuisinière), **récipiendaire** (pour lauréat), **reconstituée** (recomposée, dans famille recomposée), **température** (pour le temps (qu'il fait), la météo), **vidanges** (pour ordures ménagères), **vidangeur** (pour éboueur, boueux fam.).

« L'incendie alimenté par les pièces pyrotechniques a été d'autant plus difficile à combattre, selon les pompiers, puisqu'aucune sortie d'aqueduc ou **borne-fontaine** ne se trouvait à proximité de l'entrepôt en flammes. » (Société Radio-Canada, Estrie, 21 juin 2013)

« Plus jeune, je partais en voyage, avec mon sac à dos, pendant des semaines. En tant que mère **monoparentale**, je ne peux plus me permettre de faire ça. » (*Le Droit*, 3 décembre 2014) [en tant que mère célibataire, mère seule]

« L'économiste français Jean Tirole est le **récipiendaire** du prix Nobel d'économie de cette année. » (*La Presse canadienne*, 13 octobre 2014)





# 5

## Typologie des anglicismes du français québécois

---

### QU'EST-CE QU'UN ANGLICISME ?

Au sens strict, le terme « anglicisme » signifie simplement emprunt à l'anglais<sup>1</sup>. Il ne fait que constater un fait (tel mot ou telle forme vient de l'anglais) et ne porte aucun jugement de valeur, aucune connotation négative. L'emprunt est un phénomène général, normal, qui concerne toutes les langues. L'anglais a beaucoup emprunté, et parfois le fait encore, au français. Le français a emprunté aux langues germaniques, à l'italien, à l'espagnol, à l'arabe, aux autres langues et dialectes de France, etc., et, bien sûr, à l'anglais. Beaucoup de langues, l'allemand, l'anglais, le russe, etc., ont emprunté au français, au temps de sa splendeur, et lui empruntent encore. De nos jours, toutes les langues empruntent à l'anglais. En général, ces emprunts se limitent à des

---

1. Définitions identiques dans le PLI et le NPR (anglicisme: emprunt à l'anglais).

emprunts de mots, dont la prononciation et, parfois, l'orthographe, sont normalement coulées dans le moule de la langue emprunteuse.

Ce qui différencie le français québécois, c'est que les emprunts qu'il a faits à l'anglais concernent tous les aspects de la langue, l'orthographe, la formation des mots, leur construction, leur signification, les signifiants (la forme des mots) comme les signifiés (leur sens), et que, très souvent, il emprunte aussi la prononciation originale. C'est pourquoi le terme « anglicisme », au Québec, véhicule généralement des connotations négatives, liant méconnaissance du français (« faute contre la langue ») et menace d'assimilation. Ainsi beaucoup d'ouvrages québécois (mais pas seulement) sur les anglicismes portent des noms guerriers, voire xénophobes, comme « *L'anglicisme, voilà l'ennemi*<sup>2</sup> », « *En garde! : termes anglais et anglicismes dans le commerce, etc.*<sup>3</sup> », « *Les étrangers dans la cité*<sup>4</sup> », etc. La lutte contre les anglicismes a toujours été un souci majeur pour de nombreux Canadiens français, comme le montrent les citations suivantes :

« Deux choses caractérisent la langue que nous parlons : les archaïsmes que nous devons conserver comme de vieux bijoux de famille, et les anglicismes, dont nous devons nous débarrasser avec le plus d'application possible<sup>5</sup>. » (Ernest Gagnon, 1802)

« L'anglais corrompt à la fois notre syntaxe et notre vocabulaire. Il nous arrive de construire nos phrases avec des matériaux français sur une charpente anglaise et de prendre un mot apparemment commun aux deux langues dans une acception acquise ou conservée en anglais, mais qu'il n'a pas ou qu'il n'a plus en français<sup>6</sup>. » (Léon Lorrain, 1936)

Or, il faut le dire, tout anglicisme est d'abord un emprunt. Ensuite, il y a des anglicismes intégrés à la langue standard (anglicismes admis, assimilés) et d'autres qui ne le sont pas (anglicismes condamnés). De plus, l'ensemble des locuteurs n'est pas toujours d'accord sur le statut à accorder à tel ou tel

2. Titre d'un ouvrage publié en 1880 par le journaliste Jules Tardivel.

3. Abbé Étienne Blanchard (1913).

4. Léon Lorrain (1936).

5. Cité par Chantal Bouchard (1989), p. 97.

6. Léon Lorrain (1936), p. 8-9.

emprunt à l'anglais. Il suffit, pour s'en assurer, de vérifier le traitement, souvent discordant, des emprunts à l'anglais dans le PLI et le NPR. Au Québec même, il n'y a pas toujours consensus sur les anglicismes acceptables ou condamnables.

Le classement que je propose ci-dessous regroupe la plupart des types d'anglicismes présents en français québécois. Il se fonde d'abord sur la définition du signe linguistique selon l'équation bien connue de Ferdinand de Saussure : **signe linguistique = signifiant + signifié**. Ensuite il suit les catégories classiques de la grammaire traditionnelle, à savoir la phonétique, la phonologie, la morphologie, la syntaxe et la sémantique. Je présenterai d'abord les anglicismes concernant les signifiants (emprunts de forme), puis ceux concernant les signifiés (emprunts de sens). Parmi les emprunts de signifiants, je distinguerai successivement les interférences de l'anglais sur le signifiant oral (la prononciation), puis sur les signifiants écrits (l'orthographe, la morphologie, la syntaxe). Je présenterai les emprunts de termes, les emprunts touchant la syntaxe interne des mots simples et des mots composés, et la syntaxe externe des noms, des adjectifs et des verbes (les combinaisons de termes). Parmi les emprunts de signifiés, je présenterai les emprunts de sens de mots simples et les emprunts d'images, de locutions phraséologiques. Je partirai des formes les plus simples (phonèmes, morphèmes, mots simples) pour aller aux formes les plus complexes (mots composés, locutions, combinaisons, phraséologie). Mais il convient au préalable de signaler deux difficultés.

## DE LA DIFFICULTÉ DE CLASSIFIER LES ANGLICISMES

D'une part, il est parfois difficile d'éviter les chevauchements d'une catégorie d'anglicismes sur une autre. Une même forme peut parfois être analysée à partir de plusieurs points de vue. Un même anglicisme peut impliquer plusieurs catégories. Par exemple, le syntagme **payeur de taxes** (anglais *tax payer*), comprenant trois éléments (terme composé), peut être considéré comme l'équivalent fonctionnel du français standard contribuable, composé d'un seul élément (terme simple), puisqu'il peut commuter avec lui dans le discours, comme le montre l'exemple suivant :

« Le petit **payeur de taxe** a toujours eu à supporter les nombreuses subventions municipales afin de favoriser le centre-ville. Le petit

**contribuable** qui va chercher sa nourriture à la Banque alimentaire, on fait quoi avec lui pour ne pas trop l'étouffer?» (*Le Reflet du lac*, 6 janvier 2011)

Dans ce cas, on classera payeur de taxes parmi les calques de traduction, c'est-à-dire parmi les anglicismes qui concernent la forme du terme (N déterminé + prép. de + N déterminant). Mais dans payeur de taxes, on remarque aussi l'emploi particulier de *taxe* au sens du français standard *impôt* (anglais *tax*). Dans ce cas, on a affaire à un calque qui concerne le sens d'un terme, un anglicisme sémantique.

Deux syntagmes comme **ami de fille** (anglais *girlfriend*) et **balle de neige** (anglais *snowball*) ont l'air semblables, cependant, si *ami de fille* est une traduction littérale, un calque syntaxique, de l'anglais, *balle de neige*, formé syntaxiquement sur le même modèle, comprend en plus une interférence sémantique (**balle** à côté de *boule* en français standard).

Le syntagme **frapper le jackpot** (anglais *to hit the jackpot*) peut être analysé comme un anglicisme syntaxique (anglicisme de combinaison), mais il comprend aussi un emprunt de terme (*jackpot*) et un anglicisme sémantique (**frapper**).

D'autres unités lexicales posent des problèmes d'analyse et de classement similaires comme **chaise de dentiste** (fauteuil de dentiste; anglais *dentist's chair*), **compagnie de finance** (société de crédit; anglais *finance company*), **erreur cléricale** (faute de clerc vx, faute de frappe/typographie; anglais *clerical error*); **sortie d'urgence** (issue de secours; anglais *emergency exit*).

D'autre part, cela ne veut pas dire que tout le monde au Québec utilise tous ces anglicismes, ni qu'ils soient employés dans toutes les circonstances, ni qu'ils soient tous aussi fréquents. Une typologie ne doit pas cacher la complexité d'une situation linguistique. Il faut distinguer la *disponibilité* et la *fréquence* d'un terme. Il faut aussi tenir compte de plusieurs facteurs sociologiques comme le sexe, l'âge, le niveau d'instruction, la catégorie sociale, le lieu de résidence du locuteur, la situation de communication, etc., qui n'apparaissent pas dans une typologie, forcément générale et hors contexte.

Du point de vue méthodologique, il ne suffit pas de constater que deux formes sont semblables en anglais et en français pour conclure qu'on a affaire

à un emprunt. En fait chaque cas est un cas particulier. Il faudrait retracer l'histoire de chacun pour s'assurer qu'on a bien affaire à un anglicisme et non à une simple coïncidence. Une telle recherche est impossible dans le cadre de ce travail.

Enfin de nombreux anglicismes qui, naguère, étaient caractéristiques du français québécois ne le sont plus du fait de la multiplication des interférences de l'anglais sur le français de France au cours des dernières décennies. C'est le cas de mots comme booster, break, burn-out, cash (payer cash), cheap, checker, clean, club-sandwich, cool, deadline, deal, définitivement (au sens de certainement), démo, éligible (qui a droit à qqch.), expertise, feeling, flop, initier (être à l'origine d'une initiative quelconque), kit, pack, patch, set, top, versus, vs, etc. Il convient aussi de dire ici que, si de nombreux anglicismes québécois sont inconnus des Français et donc incompris d'eux, inversement de nombreux anglicismes ayant cours en France sont ignorés des Québécois.

Le but de cette typologie n'est pas de faire une analyse syntaxique et sémantique rigoureuse. Son ambition se limite à vouloir mettre en valeur les principales caractéristiques des anglicismes du français québécois, l'ampleur du phénomène dans la formation et la composition de cette variété de français et les procédés phonétiques, orthographiques et morphosyntaxiques mis en œuvre pour intégrer ces emprunts au système français commun ou proprement québécois.

## **5.1 INTERFÉRENCES DE L'ANGLAIS SUR LE SIGNIFIANT**

### **5.1.1 SIGNIFIANT ORAL**

#### **5.1.1.1** Anglicismes de prononciation ou anglicismes phonétiques

Par anglicisme de prononciation ou anglicisme phonétique, il faut entendre toute interférence de la prononciation anglaise d'un phonème (d'un son) ou d'un terme sur la prononciation française d'un phonème (d'un son) ou d'un terme.

## Phonologie

Du point de vue phonologique, c'est-à-dire du point de vue du système des oppositions phonétiques permettant de distinguer les mots, le français québécois n'est pas affecté par l'anglais.

## Phonétique

Du point de vue phonétique, c'est-à-dire de la réalisation des phonèmes, un seul – le /r/ en position finale –, est parfois prononcé à l'anglaise, soit [ɹ], dans des termes qui n'ont rien à voir avec l'anglais, comme *allure*, *bonheur*, *mur*, *peur*, etc., surtout parmi les jeunes générations. C'est le seul cas d'interférence de la prononciation d'un son anglais dans la réalisation d'un son dans des mots français. Ce phénomène est en expansion.

## Prononciation des mots anglais

Le traitement de la prononciation des termes anglais en français québécois est complexe dans le détail. Il dépend en bonne partie de l'ancienneté de l'emprunt. On peut distinguer grosso modo deux types de traitement : la francisation (ou québécoisisation) ou le maintien de la prononciation anglaise.

## Prononciation entièrement francisée

Plus le terme a été emprunté anciennement ou plus son orthographe anglaise « ressemble » à du français, plus il y a de chances que sa prononciation ait été entièrement francisée ou québécoisée. C'est le cas de termes comme **corduroy** (velours), **constable** (agent de police), **coroner** (enquêteur judiciaire), **fixture** (dans un logement, installations fixées aux murs et au sol, objets scellés), **moron** (débile), **pageant** (spectacle aérien), **storage** (entrepôt, garde-meuble).

## Cas d'étymologie populaire

Certains termes anglais ont même fait l'objet d'une francisation par étymologie populaire, c'est-à-dire par rapprochement entre une forme anglaise inconnue et une forme française connue, phonétiquement proche. Ainsi le mot *bonesetter* (rebouteux) a donné **Bonhomme Sept-Heures**, sorte de

croquemitaine dont on menace les enfants désobéissants<sup>7</sup>; *cuffs* (revers de pantalon) a donné **coffres**; *marshmallow* (guimauve), **mâche-mâlo**; *shift* (période, équipe de travail), **chiffre** ou **chiff** (prononciation populaire).

« Le recueil livre quelques secrets aux enfants, comme celui du **Bonhomme Sept-Heures**, qui n'est en fait qu'un *bonesetter*, un "réparateur d'os brisés" en traduction littérale. Lorsqu'il aide les gens en réparant leurs os, les gens crient de douleur, ce qui fait peur aux enfants. » (*Le Devoir*, 12 décembre 2009)

« On voyait les jobs partir pour s'en aller à Montréal. Déjà au mois d'octobre, ils avaient coupé l'équipe de la fin de semaine. Avant Noël, ils ont fermé le **chiffre** de nuit puis là, ils avaient fait des réductions d'heures avec notre équipe de jour et de soir. » (Société Radio-Canada, Est du Québec, 29 janvier 2010) [l'équipe de nuit]

« J'ai toujours aimé les **coffres** au bas d'un pantalon sport. Mais dernièrement, j'ai eu une discussion avec ma copine, qui affirme que je suis complètement *out* avec mes pantalons à **coffres**. » (*La Presse*, 8 juin 2004)

« Bourassa, c'est un "**mâchemâlo**", t'as beau fesser dessus, il reprend toujours sa forme » (*L'Actualité*, 1<sup>er</sup> mars 2002) [Robert Bourassa: premier ministre du Québec (1970-1976 et 1985-1994); fesser: frapper, taper.

### Prononciation « à l'anglaise » de la plupart des mots anglais

La plupart des autres mots anglais, sentis par le locuteur québécois comme des anglicismes, c'est-à-dire comme des emprunts illégitimes, sont prononcés à l'anglaise (ou d'une manière qui s'en approche, car il y a toujours une forme d'adaptation phonétique). C'est le cas souvent de *leader*, *marketing*, *partner* (partenaire). C'est un phénomène d'acculturation<sup>8</sup> de grande ampleur, qui caractérise fortement le français québécois par rapport au français standard.

7. Cette étymologie populaire est parfois contestée.

8. Phénomène par lequel un groupe humain assimile tout ou partie des habitudes ou des valeurs d'un autre groupe. Ici, il s'agit de l'assimilation du système phonétique de l'anglais



## Prononciation « à l'anglaise » de certains mots ne provenant pas de cette langue

L'intégration, depuis très longtemps, par les locuteurs québécois de la situation de bilinguisme français-anglais a créé un réflexe, qui fait que même certains mots d'origine non anglaise, mais « n'ayant pas l'air français », sont prononcés à l'anglaise. C'est le cas, notamment, des noms propres ou communs d'origine germanique suivants : **alzheimer**, **Bayer** (société pharmaceutique allemande), **bunker**<sup>9</sup>, **Goldmann** (auteur-compositeur français), **Klee**, **Volkswagen**, **Wagner**, etc.

## Intégration de certains anglicismes au phonétisme du français québécois

Le phonétisme du français québécois présentant quelques particularités par rapport à celui du français standard international, l'intégration phonétique de certains termes anglais est parfois différente de celle qui s'est faite en français de référence. Dans ce cas, on peut parler de « québéçisation », terme plus précis que francisation. Voici quelques traits de cette québéçisation par adaptation ou « accommodation ».

### Sons vocaliques

#### *Différences de correspondance*

En français québécois, certains sons vocaliques anglais sont rapprochés de sons vocaliques français différents de ceux qu'a choisis le français standard.

Le phonème anglais /i/ donne /e/ en français québécois comme dans **party** → [par te] et /i/ en français standard comme dans party → [par ti]. La règle s'applique aussi à des mots comme **brandy**, **Calgary**, **candy** (bonbon), **country**, **fancy** (fantaisie), **Granby** (ville du Québec), **heavy** (lourd, pénible, dur), **hobby**, **lobby** (vestibule, hall (d'un hôtel)).

---

par des locuteurs francophones et de son utilisation en français lorsqu'un mot anglais ou censé tel est employé.

9. La prononciation à l'anglaise de ce mot allemand s'entend parfois en France.

Le phonème anglais /ʌ/ donne /ɔ/ en français québécois comme dans **fun** → [fɔn] et /œ/ en français standard comme dans fun → [fœn]. La règle s'applique aussi à des mots comme **bluff**, **bug**, **bungalow**, **club-sandwich** (mais pas à **club**, emprunt ancien prononcé [klyb]), **pub** (débit de boisson), **puck** (palet), **puff** (bouffée (de cigarette), taffe fam.), **slush** (neige fondante).

Le phonème anglais /e/ donne /e/ fermé en français québécois comme dans **spray** → [sprɛ:], alors qu'en français de France, selon une forte tendance en direction de l'ouverture du /e/ dans cette variété de français, il se prononce /ɛ/ comme dans spray → [sprɛ].

Ces phénomènes permettent de faire en français québécois des rimes impossibles en français standard, comme celles-ci :

« Salut les Apaches/Salut les **crottés**<sup>10</sup>/Vous me trouvez le stash<sup>11</sup>/  
Moi je paye le **party** » (Richard Desjardins, *Et j'ai couché dans mon char*). [rime crotté/party, prononcé [pɑrtɛ]]

« Quand on s'fait d'la peine c't'encore plus l'**fun**/On s'téléphone puis  
on s'**pardonne** » (Réjean Ducharme/Robert Charlebois, *Tendresse amitié*) [rime fun, prononcé [fɔn]/pardonne]

### Allongement de voyelles

Contrairement à celui du français standard contemporain, le système phonologique anglais est basé sur l'opposition entre des voyelles brèves et des voyelles longues (marquées en transcription phonétique par un deux-points). Cette opposition a donc une valeur distinctive. Ainsi, on distingue [ʃɪp] (*ship* = bateau) et [ʃi:p] (*sheep* = mouton) par la seule longueur de la voyelle. En français québécois, les différences de longueurs de voyelles sont souvent maintenues dans les mots empruntés à l'anglais, surtout en syllabe unique accentuée, comme par exemple dans **break**, **steak**, **cheap**, **smoked meat**, **beam** (poutre, IPN, etc.), **Coke**, **cool**, **loose**, mais aussi dans **feeling**, **meeting**, etc. Ce qui, combiné au phénomène d'ouverture du phonème /e/ en français de France, donne des sons différents, comme dans **break** → français

10. Crotté: personne méprisable, bon à rien, voyou.

11. Stash: boisson, drogue planquée.

québécois [brɛ:k] (voyelle fermée et allongée) et français de France [brɛk] (voyelle ouverte et brève) ou dans **cheap** → français québécois [tʃi:p] (voyelle longue) et français de France [tʃip] (voyelle brève).

### *Allongement et diphtongaison de voyelles*

Le français standard ne connaît pas non plus les diphtongues, mais elles existent en français québécois. En français québécois, elles sont souvent maintenues dans les mots empruntés à l'anglais comme dans **cocktail**<sup>12</sup>, **down**, **Dow Jones**, **Chrysler**, **Levi's**, **plywood** (contreplaqué), **Tide**.

### *Dénasalisation de la séquence voyelle + consonne m ou n*

La prononciation anglaise non nasalisée de cette séquence est souvent maintenue en français québécois comme dans **Bambi**, **camping**, **campus**, **brandy**, **Shanghai**, **bonzaï**, **Hong Kong**, **bungalow**, mais pas dans **Boston**, emprunt ancien (alors que le digramme -on- est dénasalisé dans ce cas en français standard), **condom** (alors que le digramme -om- est dénasalisé en français standard), **moron**, **Toronto** et **Vancouver**.

## **Sons consonantiques**

### *Maintien de certains sons consonantiques anglais*

Dans les mots d'emprunt, en français québécois, la prononciation anglaise peut être conservée dans le cas des sons /t/ comme dans **Baltimore**, **barbecue**, **Barbie** (poupée), **flirt**, **leader**, **marketing**, **surf**; /tʃ/ comme dans **chips**, **check**<sup>13</sup> (chèque); /dʒ/ comme dans **gym**, **Jello**, **jelly fish**.

12. En concurrence avec **coquetel**, plus rare.

13. Forme (populaire) beaucoup plus rare que chèque.

### *Simplification de certains sons consonantiques anglais*

En revanche, le français québécois opère certaines simplifications comme la chute du /h/ dans **heavy** ou l'adaptation du phonème /θ/ en /t/ dans **thrill** (sensation forte)<sup>14</sup>.

#### 5.1.1.2 Anglicismes suprasegmentaux ou anglicismes prosodiques

Par anglicisme suprasegmental ou anglicisme prosodique, il faut entendre toute influence de l'anglais sur la prononciation du français québécois à un niveau supérieur au phonème (accent tonique, intonation, mélodie de la phrase).

Dans cette catégorie, je ne signalerai qu'un phénomène, mais important : le maintien fréquent de l'accent tonique anglais sur un mot d'emprunt lorsqu'il ne correspond pas à l'accent tonique français, même lorsqu'il s'agit parfois d'emprunts anciens en français standard, comme [**partner**]<sup>15</sup> pour partenaire<sup>16</sup>. Contrairement à l'anglais, le français standard se caractérise par son accent, toujours placé sur la dernière syllabe du mot ou du groupe de mots. Ainsi, en français québécois, on entend fréquemment [**barbecue**] pour barbecue, [**marketing**] pour marketing, [**taxi**] pour taxi et même [**macho**] pour macho, etc., avec l'accent initial de l'anglais (sur la syllabe en gras). Les journalistes sportifs font de véritables prouesses vocales lorsqu'ils commentent un match de hockey ou toute autre compétition, prononçant le nom des sportifs anglophones à l'anglaise, et parfois même ceux des non-anglophones (ce qui arrive fréquemment avec les noms russes ou ukrainiens).

14. Le phonème /θ/ pose beaucoup de problèmes aux francophones, surtout quand il est suivi du phonème /r/. En France, on note pas moins de trois réalisations de thriller, soit [sr il œr] (la plus fréquente), [tr il œr] et [f r il œr].

15. La place de l'accent tonique est indiquée par les caractères gras.

16. Cependant la forme francisée est plus fréquente que la forme anglaise.

## 5.1.2 SIGNIFIANT ÉCRIT

### 5.1.2.1 Anglicismes orthographiques

Par anglicisme orthographique, il faut entendre toute interférence de l'orthographe anglaise sur l'orthographe française.

Ce genre d'anglicismes ne fait pas partie du système du français québécois en tant que tel. Il s'agit non pas d'interférences intégrées au système, mais d'erreurs tributaires du niveau d'éducation ou de bilinguisme des individus, ou de leur degré d'attention lorsqu'ils rédigent. Ce phénomène s'explique par le fait que beaucoup de mots anglais, souvent empruntés à l'ancien français, ont une orthographe proche, quoique différente, de l'orthographe française contemporaine. Au Québec, les francophones sont sans cesse exposés à des graphies anglaises. Les francophones d'Europe ne sont pas à l'abri de confusions semblables.

### Erreurs de voyelle

#### *Substitution*

- ◆ Lettre a à la place de la lettre e comme dans \*connivance<sup>17</sup>, \*exemple, \*rampart;
- ◆ Lettre e à la place de la lettre a comme dans \*correspondence, \*persistant,\* recommander.

« Dans la vie quotidienne, il y a d'innombrables exemples d'excellence. Nous admirons telle personne, nous nous en faisons un modèle, un **example** » (*La Presse*, 16 octobre 1999)

« L'école, qui est censée être un lieu encourageant la curiosité et l'épanouissement, joue maintenant le jeu des fous. Auparavant **rampart** contre l'obscurité, elle négocie maintenant avec les forces de l'ombre et leur tend amicalement la main pour éviter les problèmes "inutiles". » (*Le Journal de Québec*, 22 décembre 2011)

17. Le signe \* indique une forme fautive.

« Volatilité des prix du pétrole, récession américaine, risques systémiques financiers **persistents**, voilà autant de sujets de préoccupation qui vont mobiliser les discussions des leaders qui participeront au Forum de Davos. » (*Le Journal de Québec*, 22 janvier 2008)

« Les macarons continuent de titiller les papilles des clients. On me **recommende** l'Amaryllis, fourré aux fruits et à la vanille. » (*Métro*, 30 novembre 2011)

### Ajout

- ◆ Ajout de la lettre u à l'intérieur d'un mot comme dans \***garantie**, \***language**, \***portuguais**;
- ◆ Ajout de la lettre e à la fin d'un mot comme dans \***désire**, \***future**, \***profile**.

« En retour de cette **garantie**, la Société de développement de la Baie-James recevra une redevance de 0,25 \$ la tonne de minerai usinée au cours des deux premières années » (*Les Affaires*, 27 février 1993) [Baie (de) James : région du Nord-Ouest du Québec, couverte de puissants barrages hydroélectriques].

« En attendant, Wim Wenders continue sa croisade pour le 3D, fin prêt à apporter sa contribution à un nouveau **language** qui ne demande qu'à exister. » (*La Presse*, 13 octobre 2011)

« Je fus totalement impressionné sur sa connaissance des technologies automobiles et ses souhaits pour le **future** de la voiture dont la conduite autonome. » (*L'Information du Nord*, 26 février 2014)

« Une chose est certaine, avec son chapeau, il a le **profile** de l'emploi. » (*Le Nouvelliste*, 13 septembre 2008)

## Erreurs de consonne

### *Substitution*

- ◆ Lettre m au lieu de la lettre n comme dans \*comfort;
- ◆ Lettre c au lieu de s (ou double s) comme dans \*dancer, \*défence, \*terrace;
- ◆ Lettre s au lieu de c comme dans \*exercice, \*license, \*rinser;
- ◆ Lettre t au lieu de c comme dans \*conscientieux, \*négotiable;
- ◆ Lettre z au lieu de s comme dans \*Élizabeth, \*hazard, \*réaliser;
- ◆ Lettre x au lieu de ct comme dans \*connexion.

« Une cuisine américano-italienne de belle qualité, qui remplit sa mission première, soit plaire à une clientèle qui préfère le **comfort** à l'audace, la tradition au modernisme. » (*Voir*, 30 septembre 2014)

« La vitesse de pointe de l'Audi est limitée à 250 km/h; cependant, votre concessionnaire peut la débloquent et la ramener à 280 km/h. Sur nos routes, cet **exercice** est inutile. » (*Québec Hebdo*, 12 mai 2010)

« Microsoft versera une somme à Nortel pour obtenir une concession de **license** sur sa propriété intellectuelle. » (*La Presse canadienne*, 19 juillet 2006)

« La situation est moins critique pour le ski alpin. Tous les centres seront ouverts ce week-end offrant des conditions printanières, des activités de toute sorte et des BBQs sur les **terraces** » (*La Presse*, 15 mars 2012). [BBQ: sigle anglais pour désigner un barbecue]

### *Ajout*

- ◆ Deux consonnes au lieu d'une seule comme dans \*adresse, \*baggage, \*broccoli, \*marriage, \* traffic.

« Si vous désirez vous impliquer comme bénévole, envoyez un courriel en utilisant l'**adresse** sur le site internet. » (*La Nouvelle Union*, 23 janvier 2005)

« Le passage de ses **baggages** au rayon X par les inspecteurs du Département américain de l'agriculture a révélé l'existence d'un double fond dans l'une de ses valises. » (*La Presse canadienne*, 19 mars 2001)

« C'est aujourd'hui que le **marriage** de Rio Tinto et d'Alcan sera pleinement consommé. Malgré la dot très généreuse que s'est engagée à verser la société australienne aux actionnaires d'Alcan, cette union donnera naissance au plus gros producteur d'aluminium au monde. » (*Le Journal de Québec*, 25 octobre 2007) [Alcan : société canadienne de production d'aluminium]

« Le conducteur sera accusé de possession simple de drogue. Quant à celui qui était à l'arrière, il fera face à des accusations de **traffic** de stupéfiants. » (*Le Quotidien*, 20 avril 2007) [possession simple de drogue : possession de drogue; calque de l'anglais *simple drug possession*]

### Suppression

- ◆ Une seule consonne au lieu de deux comme dans \*apartement, \*courier, \*domage, \*envelope, \*professionel.

« Pour maintenir son train de vie actuel, elle sera forcée de vendre son **apartement** à 65 ans afin de récupérer quelque capital. » (*La Presse*, 3 mai 2009)

« À sa 28<sup>e</sup> année comme fonctionnaire au gouvernement fédéral, il est responsable de la salle du **courier** de Pêches et Océans Canada. » (*Le Droit*, 20 juillet 1996)

« La Banque et la SDI offrent un produit financier particulier pour les entreprises de la nouvelle économie comportant une **envelope** de près de 30 millions. » (*La Presse*, 30 janvier 1997)



«Geoff M... arbore fièrement la casquette de son club de hockey **professionnel** favori.» (*Le Nouvelliste*, 9 avril 2011)

### 5.1.2.2 Anglicismes typographiques (abréviations, symboles, etc.)

La catégorie des anglicismes typographiques regroupe un certain nombre d'abréviations et de symboles anglais entrés en français québécois. En voici des exemples :

- ◆ les abréviations **a. m.** (*ante meridiem*: entre minuit et midi) et **p. m.** (*post meridiem*: entre midi et minuit) pour désigner l'heure, alors que le système de 24 h est la norme dans le monde francophone;
- ◆ les abréviations de certains poids et de certaines mesures comme **lb** pour livre, **oz** pour once;
- ◆ le symbole des unités monétaires: **\$** pour le dollar (appelé familièrement «**signe de piastre**»); **¢**, pour le cent (au Québec, ces symboles s'emploient dans des textes courants, par exemple dans les articles de la PEQ, pour désigner une somme d'argent; ailleurs dans la Francophonie, ils ne s'emploient que dans des contextes particuliers (affichage dans des bureaux de change, cours de la Bourse, etc.));
- ◆ l'emploi de certaines abréviations pour certains prénoms comme **Jos.** pour Joseph;
- ◆ l'emploi fréquent de l'abréviation pour le deuxième nom ou prénom (*middle name*) comme dans **Guy A. LePage**;
- ◆ l'emploi fréquent de la majuscule à l'intérieur d'un nom propre décomposable comme dans **LeBlanc**;
- ◆ les abréviations des titres universitaires (**BA**, pour **baccalauréat**: licence; **MA**, pour maîtrise; **PhD**, pour doctorat), des titres de certaines professions (**MD** pour les docteurs en médecine), des grades de l'armée (**Capt.**, pour capitaine, etc.);
- ◆ le titre **le très honorable** (abrégé en **le très hon.**) attribué au Gouverneur général, au Premier ministre et au Chef de la Cour suprême du Canada, et **l'honorable** (abrégé en **l'hon.**), aux membres du Sénat et

de la Chambre des communes du Canada, aux lieutenants-gouverneurs des provinces, etc. Par exemple, **le très hon. Jean Chrétien, l'hon. Gilles Lamontagne**. Cet usage est devenu désuet au Québec, mais on l'utilise encore officiellement pour les membres du gouvernement fédéral et des autres provinces.

### 5.1.2.3 Traitement de l'orthographe anglaise en français québécois

#### **Maintien total de l'orthographe anglaise**

Même si l'orthographe et la prononciation sont (plus ou moins) liées, la plupart des mots anglais passés en français québécois ont conservé leur orthographe d'origine. C'est ce qui se passe dans la majorité des cas, comme pour le français standard.

#### **Adaptation de l'orthographe anglaise**

Cependant, plusieurs facteurs ont favorisé l'adaptation orthographique de certains termes. Ce fut le cas de termes anciens, à une époque où très peu de Canadiens parlaient anglais, ce qui a favorisé l'émergence de nombreuses étymologies populaires. Ce fut aussi le cas plus tard, notamment à l'époque de la Révolution tranquille, alors que de nombreux écrivains et paroliers ont essayé de franciser des termes anglais (parfois d'une manière fantaisiste) pour des raisons artistiques ou idéologiques. C'est encore parfois le cas des organismes de normalisation, sous l'influence du courant puriste, très fort au Québec.

Comme nous l'avons dit plus haut, le français québécois ne prononce pas toujours les mots anglais de la même manière que le français de référence. Le cas de *bug* est caractéristique. Si la francisation orthographique *bogue* correspond parfaitement au phonétisme québécois [b ɔ̃ g], elle ne correspond pas à celle du français international, qui est [b œ̃ g]<sup>18</sup>, ce qui explique sans doute le peu de succès de la variante francisée en France. Au résultat, on note

---

18. C'est la prononciation entérinée par le NPR.

quelques discordances dans l'adaptation orthographique d'un phonétisme anglais à un phonétisme français.

De plus, la francisation orthographique québécoise s'appuie tantôt sur l'orthographe anglaise (**aréna**) tantôt sur la prononciation (**bine**). Le tableau 6 donne quelques exemples de francisation ou de québécoisation à partir de l'orthographe anglaise<sup>19</sup>.

### Francisation ou québécoisation totale

Parmi les mots francisés ou québécoisés orthographiquement, citons : **allô!** (fam., salut!; anglais *hello!*); **balloune** (fam., ballon gonflé à l'hélium, ballon d'alcootest; anglais *balloon*); **bécosses** (très fam., petit coin, chiottes très fam.; *backhouse*); **bin(n)e** (fam., haricot sec; *bean*); **binerie** (fam. et péj., gargote; *beanery*); **boulé** (fam.; homme fort, dur, brute; *bully*); **braquette** (tranche d'imposition; *bracket*); **calvette** (buse sous une voie, caniveau; *culvert*); **cenne** (fam., centième partie du dollar; *cent*); **clairer** (pop., virer qqn; *to clear*), **chou** (crier chou!: huer, crier hou!; *shoo!*), **crinquer** (fam. et expressif, remonter; *to crank*), **crouser** (fam., draguer; *to cruise*), **dompe** (fam., décharge publique; *dump*), **domper** (fam.; jeter à la décharge, se débarrasser de qqch.; *to dump*); **draveur** (flotteur de bois; *driver*); **enfirouaper** (fam., rouler, tromper; *in fur wrapped*)<sup>20</sup>; **filer** (fam., se sentir; **ne pas filer**: ne pas se sentir bien; *not to feel*); **gagne** (fam., bande; *gang*); **gamique** (fam., truc, combine; *gimmick*); **jazzé** (en concurrence avec *jazzy*); **lousse** (fam., desserré, libéré; *loose*); **moppe** (fam., balai à franges; *mop*); **paqueter** (fam. ou très fam., faire ses bagages, faire une salle<sup>21</sup>; *to pack*); **pinotte** (fam., cacahuète; *peanut*), **plogue** (fam., prise électrique; promo; *plug*); **ploguer** (fam. ou jargon, brancher, faire la promo de qqn ou qqch.; *to plug*); **poutine** (cour., plat composé de frites, de cheddar et d'une sauce brune; *pudding*)<sup>22</sup>, **robine** (fam., alcool frelaté consommé par certains ivrognes; *rubbing alcohol*); **roffe** (fam., dur, difficile; *rough*); **sexé** (en concurrence avec *sexy*); **sloche** (fam., voire cour., *slush*); **swigner** (fam., danser; *to swing*);

19. Je ne donne qu'un ou deux équivalents possibles.

20. Origine anglaise contestée. Voir Ludmila Bovet (1990), p. 88-89.

21. Remplir une salle de ses partisans.

22. Origine parfois contestée.

TABLEAU 6 ADAPTATION ORTHOGRAPHIQUE DE CERTAINS EMPRUNTS À L'ANGLAIS

ADAPTATION ORTHOGRAPHIQUE	ANGLAIS	FRANÇAIS QUÉBÉCOIS	ADAPTATION ORTHOGRAPHIQUE	ANGLAIS	FRANÇAIS QUÉBÉCOIS
e → é	<i>arena</i> →	<b>aréna</b> (enceinte sportive)	ch → tch	<i>to check</i> →	<b>tchéquer</b> (vérifier)
e → è	<i>shed</i> →	<b>shède</b> (à bois) (bûcher)	ck → qu	<i>to slack</i> →	<b>slaquer</b> (ralentir, virer)
ea → i	<i>bean</i> →	<b>bin(n)e</b> (haricot sec)	j → dj	<i>jammer</i> →	<b>djammer</b> (bloquer)
i → é	<i>rigging</i> →	<b>régûine</b> (gréement, équipement de ferme)	ng → gn	<i>gang</i> →	<b>gagne</b> (bande)
oa → ô	<i>coat</i> →	<b>côt</b> (manteau, blouson)	th → t	<i>thrill</i> →	<b>trill</b> (sensation forte)
oo → ou	<i>loose</i> →	<b>lousse</b> (lâche, desserré)			
ough → off	<i>tough</i> →	<b>toffe</b> (dur)			redoublement de consonnes
u → o	<i>peanut</i> →	<b>pinotte</b> (cacaahuète)		<i>to snob</i> →	<b>snobber</b> ou <b>snober</b>
u → ou	<i>tune</i> →	<b>tone</b> (chanson)		<i>to trip</i> →	<b>tripper</b> ou <b>triper</b>
y → é	<i>party</i> →	<b>parté</b> (fête, fiesta)			
francisation de diphtongues					
a → é	<i>brake</i> →	<b>bréke</b> (frein)			
i → a	<i>driver</i> →	<b>draveur</b> (flotteur de bois)			
i → äï	<i>ride</i> →	<b>raïde</b> (virée)			

**tinque** (pop., réservoir; *tank*), **tinquer**: faire de l'essence, **tchéquer** (fam., vérifier; *to check*), **toffe** (fam., dur; *tough*), **toffer** (fam., supporter, endurer; *to tough out*); **tonne** (fam., chanson; *tune*); **tracel** (viaduc sur chevalets en bois; angl. *trestle*); **vanne** (cour., van, semi-remorque; *van*).

L'origine anglaise de ces mots est difficilement décelable et la plupart des locuteurs l'ignorent. Si les essais de francisation ou de québécoisation des emprunts à l'anglais ont été nombreux dans la littérature (chez des auteurs comme Jacques Renaud, Jacques Ferron, Jacques Godbout, Michel Tremblay, Réjean Ducharme ou Victor-Lévy Beaulieu), relativement peu de mots ainsi adaptés ont réussi à s'imposer dans la PEQ. Et, lorsqu'on les y emploie, ils relèvent souvent du style familier ou assurent une fonction stylistique, expressive. Il existe cependant des exceptions comme **sloche**.

« Le duplex ouvrier se présentait sous la forme de deux maisons mitoyennes dont l'entrée donnait sur le trottoir, souvent percé d'une porte cochère menant aux dépendances de la cour arrière, où l'on retrouvait les "backhouses" communément appelées "**bécosses**". » (*La Presse*, 13 octobre 2007)

« Vers 22 h, ça tombait beaucoup. La **calvette** a bouché puis l'eau s'est mise à monter. J'ai juste eu le temps de tasser un véhicule. L'autre auto est partie avec mon terrain. » (*La Tribune*, 4 septembre 2013) [tasser: déplacer]

« On va faire l'amour en silence/Comme des amants un peu blasés/  
Avant de m'donner mes vacances/Fais-moé accroire que chu pas **clairé!** » (Les Colocs, André Fortin, *Juste une p'tite nuit*)

« Des entrepreneurs en construction me connaissent. Au lieu de **domper** le matériel, ils me l'apportent. » (*Le Soleil*, 12 janvier 2013) [domper: porter à la décharge].

« Le cliché de l'artiste qui se fait **enfirouaper** par son agent; c'est parce qu'ils ne veulent pas voir à leurs affaires qu'ils se font avoir. » (*Métro*, 22 avril 2011) [qui se fait rouler; voir à: s'occuper de]

« Personne ne m'insultait,/Maudit que je **filais** ben » (Raymond Lévesque, *Québec mon pays*) [Putain que j'm'sentais bien]

« À 4 ans, je n’attendais pas le soir de l’Halloween pour sonner à la porte de ma voisine, qui n’hésitait jamais à déposer une **paparmane** rose dans ma main. » (*Cyberpresse*, 13 mars 2011) [anglais *peppermint*: pastille de menthe]

« Témoin important de la poursuite, un chauffeur de camion ayant assisté à l’accident est venu raconter que l’accusé sentait “la **robine**” à plein nez. » (*Le Journal de Montréal*, 12 septembre 2012)

« L’entreprise a les moyens de te soutenir dans les temps difficiles, mais elle peut aussi te rayer de la carte sans aucun sentiment. Depuis deux ans, c’était **toffe**. On fendait les cennes en quatre. » (*Le Devoir*, 10 août 2013) [fendre les cennes en quatre: gratter les fonds de tiroir]

« Je ne veux pas que les gens aient l’impression d’entendre la même **toune** pendant 12 chansons quand ils écoutent mes albums. » (*Le Journal de Québec*, 5 octobre 2013)

### Variations orthographiques dans les essais de francisation

L’orthographe des mots francisés n’est pas toujours stable. Ainsi on relève dans la littérature et dans la PEQ les variantes suivantes : **balloon**, **balloune** et **baloune** (ballon) ; **baloney**, **baloné**, **balonné** et **béloné** (mortadelle) ; **bean**, **bine** et **binne** (haricot) ; **coat**, **caut** et **côt** (manteau, blouson) ; **loose** et **lousse** (lâche) ; **peanut** et **pinotte** (cacahuète) ; **slush**, **sloche** et même **slotche** (neige fondante) ; **snober** et **snobber** ; **swinguer**, **swinger**, **swigner** (danser, en tournant) ; **tough**, **toffe** et **tof** (dur) ; **tripper** et **trripper**.

Un exemple de variations orthographiques dans la PEQ : **slush**, **sloche** et **slotch(e)**.

« C’est l’hiver là aussi, il faut s’habiller chaudement, sauf qu’il n’y a pas de bancs de neige et les rues ne sont pas souillées de “**slush**” grisâtre. » (*Le Progrès-Dimanche*, 18 janvier 2009)

« Hier soir, j’ai eu de la difficulté à dormir parce qu’il faisait chaud. Mais j’aime mieux boire de la **sloche** [sorte de granité industriel orthographié normalement *Slush*] que de marcher dans la **sloche**. » (*La Presse*, 12 juillet 2011)

« Il y a une semaine et demie, il a neigé. Et pourtant, aujourd'hui, c'est l'été. La même nature qui s'est traîné les pieds dans la **slotche** tout le mois d'avril, la voilà qui se dépêche, qui déboule. » (*La Presse*, 18 mai 2004)

#### 5.1.2.4 Anglicismes morphologiques

Par anglicisme morphologique, il faut entendre toute interférence de l'anglais sur la forme d'un mot (radical, suffixe, catégorie grammaticale).

#### Interférences sur le nom

##### *Calques morphologiques (calque de la syntaxe interne d'un mot)*

Certains mots du français québécois sont calqués sur la morphologie de mots anglais (radical + suffixe). C'est le cas de **breffage**, calque morphologique de *briefing*, **coulage** (fuite, en journalisme; anglais *leakage*), **filage** (installation, circuit électrique, filerie; *wiring*), **magasinage** (courses; *shopping*), **millage** (distance en milles; anglais *mileage*, mais aussi français kilométrage), **piquetage** (participation à un piquet de grève; *picketing*); **chambreur** (locataire d'une chambre meublée; *roomer*), **contracteur** (entrepreneur; *contractor*), **scripteur** (auteur; *writer*); **cuirette** (simili-cuir; *leatherette*); **réingénierie** (restructuration, réaménagement, réforme; *reengineering*); **séniorité** (ancienneté; *seniority*), etc.

« Alors que la séance de **breffage** sur le projet de loi qui avait été déposé le matin même a débuté en anglais seulement, une députée unilingue francophone s'est plainte, réclamant l'interprétation en français. » (*Le Devoir*, 24 octobre 2013)

« On ne demande pas grand-chose. Ça ne nous tente pas vraiment d'être ici à faire du **piquetage**. On aimerait seulement que nos salaires suivent le coût de la vie. » (*La Tribune*, 28 octobre 2013)

« Cette soudaine préoccupation pour l'économie ressemble à la promesse des libéraux de procéder à la **réingénierie** de l'État québécois

en coupant les trop nombreux programmes gouvernementaux.»  
 (*Le Journal de Montréal*, 6 octobre 2013)

### Interférences sur certains suffixes nominaux et adjectivaux

- ◆ Suffixe -eur au lieu du suffixe -ant pour désigner un être animé : **contracteur** (anglais *contractor*) au lieu du français contractant (terme juridique; en contexte: entrepreneur, constructeur); **voteur** (anglais *voter*) au lieu du français votant (en contexte: électeur)<sup>23</sup>.

«Vous pouvez choisir d'acheter votre maison directement d'un contractant ou de la construire vous-même. Il faut garder en tête que, même dans le cas où vous achetez d'un **contracteur**, vous demeurez responsable de tout.» (*Le Trait d'union*, 20 septembre 2008) [acheter à un entrepreneur/constructeur]

«Aux dernières élections, j'avais oublié ma carte d'identité et je n'ai pas pu voter! J'étais là devant eux avec ma carte de **voteur** et mon adresse mais je n'avais pas de carte avec ma photo.» (*La Presse*, 7 septembre 2007) [ma carte d'électeur]

- ◆ Suffixe -eur au lieu du suffixe -ant pour désigner un produit : **nettoyeur** (anglais *cleaner*) au lieu du français nettoyant. Même si cette règle n'est pas toujours suivie à la lettre, en français de référence, le suffixe -eur désigne normalement un agent (le métier de nettoyeur de vitres) ou un appareil (un robot nettoyeur de vitres), le suffixe -ant, un produit (un nettoyant pour vitres).

«L'erreur la plus commune est de se servir d'un **nettoyeur à vitre** pour le pare-brise.» (*Québec Hebdo*, 23 avril 2010)

- ◆ Suffixe -eur au lieu du suffixe -ateur pour désigner un instrument : **adapteur** (anglais *adapter*) pour adaptateur; **transformeur** (anglais *transformer*) pour transformateur. Dans le cas d'une personne : **installateur** (anglais *installer*) pour installateur. Cette série est limitée et cette variante est considérée comme fautive.

23. Voteur s'est dit en France à l'époque de la Révolution. De nos jours, on distingue électeur et votant.



« Il est possible de recevoir des appels de partout dans le monde en utilisant un téléphone ordinaire et un **adapteur**. » (*La Presse*, 9 septembre 2005)

« L'orage a été très violent, la foudre a frappé un **transformeur** près du terrain, qui a été plongé dans le noir. » (*Le Nouvelliste*, 2 août 2006)

« Une formation professionnelle d'**installleur** de chauffe-eau solaire est prévue pour le printemps 2011. » (*L'Informateur de Rivière-des-Prairies*, 16 novembre 2010)

- ◆ Suffixe -aire au lieu du suffixe -iste: **inflationnaire** pour inflationniste (anglais *inflationary*).

« Le danger est de créer un effet **inflationnaire** mondial. Pour se protéger, les gens achètent de l'or, du pétrole, du cuivre, etc. » (*La Presse*, 21 mars 2009)

- ◆ Suffixe -oire au lieu du suffixe -if: **contributoire** pour contributif (anglais *contributory*).

« 52 cas d'infections au *C. difficile* ont été rapportés. Après une première révision des dossiers, huit décès de cause principale et dix décès de cause **contributoire** ont été enregistrés. » (*Le Devoir*, 14 juin 2007)

- ◆ Suffixe -é au lieu du suffixe -eux: **médicamenté** pour médicamenteux (anglais *medicated*).

« La trétinoïde est le seul produit reconnu pour ses effets anti-âge. Ce produit **médicamenté** délivré sous prescription est un dérivé de la vitamine A. » (*La Presse*, 21 septembre 2006)

### Genre des noms empruntés à l'anglais

L'intégration d'un mot anglais en français pose le problème du choix du genre. Le français québécois se distingue, de ce point de vue, du français standard.

### Noms terminés par une voyelle

Le français québécois a tendance à masculiniser les termes anglais terminés par une voyelle comme **un aréna** (enceinte sportive, patinoire, une arena), **un party** (fête, fiesta, une partie), **un garden-party** (une garden-party), **un success story** (une success story).

« On a construit **un nouvel aréna** sur un acte de foi. On l’a fait sans même savoir si on allait avoir une équipe de la Ligue nationale de hockey. » (*Le Soleil*, 8 octobre 2011)

« Claude M... parle du gaspillage de l’ancienne administration et soutient que les temps seront difficiles sous sa gouverne. “Je ne m’en vais pas au conseil municipal pour **un party**. Je m’en vais là pour essayer de redresser une situation”, a affirmé M. M... » (Ici Radio Canada, Est du Québec, 29 octobre 2013)

« Le football du Rouge et Or est **le plus beau success story** du monde du sport à Québec depuis la naissance des Nordiques, autant dire depuis une éternité » (*Cyberpresse*, 8 octobre 2002) [Les Nordiques : ancienne équipe de hockey sur glace de Québec]

C’est le cas aussi du nom des fromages italiens ou grecs en -a, peut-être sous l’influence de l’anglais *mozzarella cheese* → fromage mozzarella (calque fréquent) → **du mozzarella, du feta**, etc. Il en est de même pour pita, sous l’influence de *pita bread* → un pain pita (calque plus fréquent qu’en Europe) → **un pita**.

« Tania me fait remarquer à quel point les salades – aux légumes citronnés, **au féta** ainsi que le traditionnel taboulé – affichent une mine craquante et saine. » (*Le Soleil*, 1<sup>er</sup> octobre 2011)

« Agropur [une laiterie industrielle] a dévoilé ses intentions, abandonnant d’abord la production du cheddar, puis celle **du mozzarella**. » (*Le Quotidien*, 28 décembre 2009)

### Noms terminés par une consonne

Contrairement au français standard, le français québécois populaire a tendance à féminiser les mots anglais terminés par une consonne comme : **une**

**badge** (un badge), **une bol** (un bol; anglais *bowl*), **une business** (un business, une affaire, une entreprise), **une cent**, plus fréquemment **une cenne** avec chute du t final (un cent), **une clip** (un clip, un extrait), **une gang** ou **une gagne** (un gang, une bande), **une job** (un job), **une pass(e)** (un passe, un laissez-passer, un pass), **une patch** (un patch, un timbre, une pièce), **une sandwich** (un sandwich), **une toast** (un toast, une tranche de pain grillé), **une vanne** (un van, un semi-remorque).

« Il est en affaires depuis qu'il sait compter. Au primaire, il se fait **une petite business** de vente de pétards à mèche et il crée pendant son cours collégial un site de day trading. » (*La Tribune*, 5 mai 2011)

« Il n'est pas logique que le coût du projet soit connu "à **la cenne près**" alors que les plans ne sont toujours pas disponibles. » (*L'Action*, 20 octobre 2013) [au cent/sou près]

« Le temps serait vraiment long si on n'avait nulle part où aller. On a l'habitude de venir ici. C'est le seul endroit où on peut être **une grosse gang**. » (*Le Droit*, 26 juillet 2011) [une grosse bande, un grand groupe].

« À une époque, les enfants virent leurs parents être traités comme des esclaves. Résultat, une fois adulte, ils s'efforcèrent de trouver **une bonne job** steady avec un bon boss. » (*Métro*, 18 octobre 2010) [une job steady: un emploi stable; allusion à un sketch célèbre de l'humoriste québécois Yvon Deschamps]

« J'ai honte quand je vois mon père obligé de porter **une "patch"** et menacé d'une amende s'il fume encore. » (*L'Action*, 13 janvier 2008) [réaction à l'interdiction de fumer dans les centres d'hébergement pour personnes âgées]

« **Une bonne sandwich** toastée au balonné cuit dans la poêle, bonne recette ça! » (*Cyberpresse*, 22 février 2003)

« *La Presse* étalée sur la table, elle termine **sa petite toast** au beurre de peanut, ses noix et sa demi-pomme McIntosh. » (*La Voix pop*, 1<sup>er</sup> janvier 2012) [*La Presse*: quotidien de Montréal]

«L'autobus voulait traverser la route 112. Quand il a voulu y aller, **la vanne** qui s'en venait a tiré les flûtes (klaxonné), mais c'était un impact assuré. C'était inévitable.» (*La Voix de l'Est*, 7 décembre 2007)

### Interférences sur les genres animé et inanimé

Sous l'influence de mots anglais comme *cleaner* (*a shop where things such as clothes are dry-cleaned*), *demonstrator* (*a sample use in a demonstration*), *best-seller* (*a book or other product that is among those sold in the largest number*), représentant des objets inanimés, le français québécois a adopté les termes **nettoyeur**, pour désigner la boutique où l'on fait nettoyer des vêtements, **démonstrateur**, pour nommer un article de démonstration, **meilleur vendeur** pour désigner les articles (livres ou autres produits) qui se vendent le mieux (les meilleures ventes). Il a même étendu le procédé au terme **dépanneur**, pour désigner une épicerie de dépannage, neutralisant l'opposition qui veut que le suffixe -eur désigne normalement dans ce cas un agent (animé).

«Ce produit est populaire : cette semaine, les huit exemplaires de la tondeuse Black & Decker étaient écoulés. “On a vendu le **démonstrateur** hier”, nous a-t-on appris.» (*La Presse*, 27 mai 2007)

«L'homme a fait irruption dans le **dépanneur** du boulevard Raymond vers 1h du matin. Il s'est rendu derrière le comptoir et lui a tiré dessus avec un fusil.» (*Cyberpresse*, 21 octobre 2011)

«Aux supermarché IGA, pharmacie Jean Coutu et Caisse Desjardins ouverts récemment, s'ajouteront de nouveaux commerces, dont un **nettoyeur** à sec Qualinet.» (*Le Journal de l'habitation*, 9 septembre 2011)

«L'analyste rappelle que la réaction avait été froide lors du dévoilement du iPhone 4 et que très peu lui prédisaient du succès. Il a pourtant été le **meilleur vendeur** de la société.» (*Les Affaires*, 5 octobre 2011)

Inversement, là où, dans la tradition française, on emploie le terme désignant l'institution ou l'objet, dans la tradition anglaise, on emploie le nom de la

personne préposée au service. Ainsi, à la sortie d'un parc de stationnement, on peut lire : « **Payez au caissier** » au lieu de « Payez à la caisse » ou « **Caissier en opération** » au lieu de « Caisse ouverte ». Aux douanes canadiennes, on peut lire : « **Caissier de la douane/Customs Cashier** » au lieu de « Recette des douanes » ou de « Bureau du receveur des douanes ». Il s'agit d'un calque linguistico-culturel. Un autre cas d'anglicisme culturel : l'emploi de **vacant** (anglais *vacancy*) pour indiquer qu'il reste des chambres libres dans un hôtel.

### Nombre de noms influencé par l'anglais

Certains noms voient leur catégorie du nombre influencée par l'anglais.

Noms singuliers en français québécois, pluriels en français standard

- ◆ **urgence: le service d'urgence, aller à l'urgence** (anglais *emergency room/service*) au lieu de service des urgences et aller aux urgences.

« Une minute après que les cliniques d'urgence soient ouvertes, c'est complet pour la journée. Je refuse d'aller à l'**urgence** pour une simple toux, ça n'a pas de bon sens. » (*Le Droit*, 24 octobre 2014)

- ◆ **vacance: prendre une vacance** (anglais *to take a vacation*) au lieu de prendre des vacances.

« On l'invite gentiment à prendre **une petite vacance**, parce que ces personnes-là [les aidants naturels] ont besoin d'un répit. » (*Cyberpresse*, 7 novembre 2006)

Noms pluriels en français québécois, singulier en français standard

- ◆ **énergies: concentrer ses énergies sur** (anglais *to concentrate one's energies on*) au lieu de concentrer toute son énergie ou toutes ses forces à.

« Étudiant en sciences de la nature, T... devra, pour la première fois de sa vie, laisser son cheminement scolaire en veilleuse, question de concentrer **toutes ses énergies** sur sa carrière en surf des neiges. » (*Le Nouvelliste*, 26 octobre 2013)

- ◆ **quartiers généraux** (anglais *headquarters*) au lieu de quartier général.

«L'attention **aux quartiers généraux** de Ferrari à Maranello est presque tournée exclusivement sur le développement de la voiture de l'année prochaine.» (*La Presse canadienne*, 11 octobre 2011)

- ◆ **ventes: bureau des ventes** (anglais *sales office*) au lieu de bureau de vente.

«Le matin de l'ouverture officielle du **bureau des ventes**, plus de 200 personnes se trouvaient à l'extérieur. Dès la première journée, 68 des 88 condos ont trouvé preneur!» (*La Presse*, 24 mai 2014)  
[condo ou condominium: appartement en copropriété, appartement; mot anglais]

## Interférences sur le verbe

### *Création de verbes sur une base nominale ou adjectivale*

Sur le modèle morphologique de l'anglais *a contact* (n.) → *to contact* (v.), qui a donné, non sans réticences, en français standard contacter, le français québécois a calqué plusieurs verbes comme: **carter** (anglais *to card*): contrôler l'identité; **chambrer** (*to room*): louer une chambre; **contracter** (*to contract*): s'engager par contrat, passer contrat; **se détailler** (*to retail*): se vendre au détail, se vendre à (tel prix); **focusser sur** (*to focus on*): se concentrer sur, se focaliser sur; **initialer** (*to initial*): parapher; **originer** (*to originate*): être originaire de, provenir de; **piqueter** (*to picket*): participer à un piquet de grève; **retraiter** (*to retreat*): battre en retraite, se retirer; **tabletter** (*to shelf*): mettre dans un tiroir (un rapport)/au placard, placardiser (un employé).

«J'ai hâte d'avoir 18 ans pour pouvoir signer mon bail, ouvrir un compte en banque et sortir dans les bars sans me faire "**carter**"!» (*L'Actualité*, 1<sup>er</sup> mars 2009) [sans avoir à montrer ma carte d'identité/ mes papiers; sans me faire contrôler]

«On n'a pas Le Droit de **contracter** au Québec si on n'a pas notre licence de contracteur en bonne et due forme.» (Société Radio-Canada, *Enquête*, 4 mars 2010) [de signer des contrats]

« Avec une tablette qui devrait **se détailler** de 250 à 300 \$ US, alors que le prix des autres tablettes démarre plutôt à 500 \$ US, les choses pourraient bientôt changer. » (*Les Affaires*, 1<sup>er</sup> octobre 2011) [se vendre au détail de 250 à 300 dollars américains]

« Chaque élève avait un petit livret qu'il faisait **initialer**, soit à l'école lorsqu'il terminait la lecture d'un livre, soit par le parent lorsqu'il le lisait à la maison. » (*La Voix de l'Est*, 23 juin 2001)

« On ne peut présumer de la décision des juges mais l'un d'entre eux n'a pu s'empêcher de faire remarquer que toute cette histoire semblait **originer** d'un simple malentendu » (*Le Nouvelliste*, 6 décembre 2007)

« Les cols bleus [les ouvriers] se sont constitué un fonds de grève pour toucher un salaire de 450 \$ clair par semaine à **piqueter**. » (*La Tribune*, 9 décembre 2010) [un salaire clair : un salaire net ; anglais *clear*]

« Les deux équipes étaient à égalité au moment de **retraiter** aux vestiaires, après 40 minutes d'écoulées. » (*Le Droit*, 19 octobre 2004) [de retourner au vestiaire]

« On peut toujours abandonner un projet économique controversé, annuler une nomination ou **tabletter** un rapport, mais renier un principe est plus douloureux. » (*Le Devoir*, 5 octobre 2013) [mettre dans un tiroir]

### Interférences sur des suffixes verbaux

L'anglais a agi également sur quelques suffixes verbaux. Par exemple :

- ◆ Suffixe *-ø* au lieu du suffixe *-iser* : **ridiculer** au lieu de ridiculiser (anglais *to ridicule*) (rare).

« La dégringolade s'est poursuivie pour les Inouk, hier soir, à Sainte-Agathe, où les Montagnards ont lancé 52 fois pour **ridiculer** les Granbyens, 8-2. » (*La Voix de l'Est*, 16 octobre 2010) [Les Inouk : équipe de hockey sur glace de Granby ; Les Montagnards : équipe de Sainte-Agathe]

- ◆ Suffixe *-iser* au lieu du suffixe *-ø* : **patroniser** au lieu de *patronner* (anglais *to patronize*) (rare) ; **vitaminiser** au lieu de *vitaminer* (anglais *to vitaminize*) (rare).

« Il n'y a pas de public suffisant pour faire vivre une revue. Il faudrait un organe commandité. Parmi notre élite et nos mécènes, il y a trop d'attaches diverses pour qu'on puisse [*sic*] **patroniser** une telle revue. » (*Écrivains québécois*, 1<sup>er</sup> avril 1995)

« Félix Leclerc a vécu pendant quatre ans dans un régime hautement **vitaminisé** qui n'était peut-être pas fait pour lui. » (*La Presse*, 10 août 1988) [Félix Leclerc, l'auteur-compositeur-interprète]

### Intégration des emprunts dans la grammaire française

Dès qu'ils sont empruntés, les termes anglais se coulent dans le moule de la grammaire française et prennent les caractéristiques des parties du discours (nom, adjectif, verbe, participe), auxquelles ils appartiennent. Les noms, nous l'avons vu, prennent le genre masculin ou féminin ; les verbes se conjuguent normalement. Les seuls problèmes d'adaptation se posent au niveau de la transitivité et de la voix, où l'on note certaines différences avec le français standard. Les emprunts peuvent être à l'origine de dérivés en utilisant les règles (les morphèmes) de la grammaire française. En voici quelques exemples (souvent de registre familier, voire vulgaire, et dans un sens qui, parfois, a dévié du sens original anglais) : **badtrip** (mauvais voyage/ trip, dans le langage des drogués), **badtripper**, **badtrippant** ; **brainwasher** (laver le cerveau de qqn), **brainwashé** ; **bitch** (garce), **bitcher**, **bitchage**, **bitcherie** ; **flyé** (déjanté) ; **fucker** (bousiller), **fucké**, **fuckant**, **fuckailler** ; **loader** (charger, booker), **déloader** ; **patch** (rustine), **patcher**, **patchage** ; **trip** (voyage euphorique), **tripper**, **trippant**, **trippeux**, **tripatif** (ce dernier popularisé par le journaliste Jacques Languirand).

- ◆ Intégration de noms : **bumpage** (éviction d'un employé par qqn ayant plus d'ancienneté, dégommeage fam. ; anglais *to bump, bumping*) ; **job-beur** (ouvrier payé à la tâche ; anglais *jobber*) ; etc.

« La mise à la retraite de dizaines d'infirmières (avec les répercussions que l'on connaît : déplacement de personnel, "bumpage", horaires



fous, etc.), ont [*sic*] provoqué une cassure terrible dans le moral des troupes. » (*Le Quotidien*, 30 janvier 2004)

« La véritable concurrence vient des travailleurs au noir. “ C’est écœurant à quel point les **jobbeurs** peuvent couper le marché”. » (*Le Soleil*, 20 mai 2006) [Il est question de la concurrence déloyale des ouvriers non déclarés dans le bâtiment]

- ◆ Intégration de verbes : **badtrip(p)er** (faire un mauvais voyage/trip fam. ; flipper) ; **bumper** (évincer, déloger, dégommer fam. un collègue de son poste) ; **catcher** (saisir, piger fam.) ; **cruiser** (draguer fig. fam.), **loader** (charger, surcharger [de travail]), etc.

« Pourquoi est-ce que les gens ont **badtrippé** sur mes cheveux comme ça ? Il y a d’autres chanteuses qui chantent bien. C’est certainement pour quelque chose qui dépasse ma voix ! » (Céline Dion, *La Presse*, 14 janvier 2006) [La chanteuse Céline Dion a souvent changé de coiffure au grand dam de ses admirateurs]

« J’étais professeur d’éducation physique de formation quand je me suis fait “**bumper**” par un professeur de soudure. On avait fermé les ateliers et il fallait repositionner ces gens. » (*La Presse*, 7 octobre 2000)

« Montréal est une femme, / Une femme bleu, blanc, blues / Montréal m’appelle / Montréal me “**cruise**” » (Jean-Pierre Ferland, *Montréal est une femme*)

« Michel a perdu sa maison après l’avoir réhypothéqué pour investir dans les compagnies de l’ami Marcel. “ Il a **loadé** ses cartes de crédit”. Il aurait perdu 500 000 \$. » (*Le Soleil*, 14 novembre 2012)

- ◆ Intégration de participes : **flyé** (barjo fam., déjanté fam.) ; **fucké** (déjanté fam., fichu fam., foutu fam.) ; **steamé** (cuit à la vapeur), etc.

« C’est un show **fucké** raide. **Flyé** comme nous l’avons toujours été. On a longtemps eu de la difficulté à trouver des endroits pour jouer. Personne ne voulait nous avoir. » (*La Presse canadienne*, 2 juin 2006) [un show fucké raide : un spectacle complètement dingue]

« Sans parler du casse-croûte qui laisse entrevoir aux touristes que le mets préféré des Montréalais est le chien chaud bien “**steamé**”. » (*La Presse*, 19 octobre 2005) [chien chaud : hot-dog, saucisse chaude]

« Le joual dopé/Le train **paqueté**/L'avion crashé/Le bateau **scrappé**/La fusée **fuckée**/Mon auto **stallée** » (Gilles Vigneault, *Les voyages*) [le train bondé, le bateau bousillé, la fusée foutue, ma voiture calée ; dopé et crashé sont intégrés en français international]

Parfois l'intégration morphologique se fait par le biais de la prononciation. Ainsi des formes comme *funky*, *jazzy* ou *sexy* (adjectifs invariables en français standard) donnent phonétiquement en québécois **funké**, **jazzé** et **sexé** (voir *supra*, anglais /i/ → québécois /e/), si bien qu'elles sont parfois intégrées dans la classe des adjectifs-participes en -é et accordées en conséquence.

« Grand-mère aux tendances **funkées**, Rosalma a pris sous son châle un groupe de musiciens aux compositions éclectiques posées sur des rythmes folk rock. » (*La Tribune*, 22 juillet 2008)

« Le spectacle s'ouvre sur les notes **jazzées** d'Angoisse et Coco and Co. » (*La Presse*, 5 décembre 2011)

« Des meneuses de claques des Blue Bombers affichent des photos **sexées**. » (*La Presse canadienne*, 21 juillet 2008) [meneuse de claque : pom-pom girl ; Winnipeg Blue Bombers : équipe de football canadien]

### 5.1.2.5 Anglicismes lexicaux

Un anglicisme lexical est un emprunt de mot (de lexème) à l'anglais.

Le signifiant oral ou écrit anglais d'origine peut rester en l'état ou être plus ou moins modifié, adapté au français standard ou au français québécois, selon le cas.

#### **Emprunts directs sans adaptation orthographique**

Adaptation du signifiant oral au phonétisme du français québécois (selon ce qui a été dit *supra*), mais maintien du signifiant écrit anglais (de l'orthographe

anglaise). La liste de ces termes comprend des centaines d'unités dans des domaines très divers. Voir ci-dessous des exemples regroupés par thèmes.

### Mots simples

- ◆ Politique, justice : **balloon** (ballon d'essai fig.), **bill** (projet de loi), **blitz** (campagne éclair, blitzkrieg), **bracket** (tranche d'impôt), **caucus** (groupe parlementaire), **constable** (agent de police), **coroner** (enquêteur judiciaire, dans les cas de mort violente ou suspecte), **filibuster** (obstruction parlementaire), **poll** (bureau de vote), **pushing** (piston fig.), **shérif** (désigne certains fonctionnaires de justice), **whip** (député chargé de faire respecter la discipline d'un groupe parlementaire).
- ◆ Affaires, commerce, métiers : **bargain** ((bonne) affaire), **bill** (note, addition), **bouncer** (videur), **helper** (aide), **partner** (partenaire en affaires ; la forme française est plus fréquente), **run** (tournée, du facteur, du laitier, etc.), **safe** (coffre fort), **scab** (briseur de grève), **shift** (poste de travail), **shop** (usine, boîte fam., taule fam.), **slip** (bordereau, ticket), **tip** (pourboire), **waiter** (serveur), **waitress** (serveuse).
- ◆ Construction, habitation : **beam** (poutre), **block** (pâté de maison), **bachelor** (garçonnière, studio), **condominium**, **condo** fam. (appartement (en copropriété)), **footing** (semelle (d'une fondation)), **intercom** (interphone), **locker** (cellier individuel, dans un immeuble en copropriété), **pit** (carrière), **pole** (tringle), **shack** (cabane, logement minable), **shed** (remise, hangar), **storage** (entrepôt, garde-meuble).
- ◆ Technique, mécanique, électricité : **bicycle** (bicyclette), **bolt** (boulon), **brake** (frein), **bumper** (pare-choc), **catch** (cliquet d'une serrure), **choke** (starter), **clutch** (embrayage), **dash** (tableau de bord), **exhaust** (tuyau d'échappement), **fan** (ventilateur), **flasher** (clignotant), **flat** (faire un flat : avoir une crevaillon), **frame** (charpente, cadre, armature), **fuse** (fusible), **hood** (capot), **hose** (tuyau d'arrosage), **muffler** (silencieux), **nut** (écrou), **pin** (épingle, cheville, goupille), **rack** (portant, casier, etc.), **rim** (jante), **socket** (douille), **tape** (ruban adhésif), **tire** (pneu), **towing** (dépanneuse, dépannage ; anglais *tow truck*), **track** (voie ferrée), **trailer** (remorque), **truck** (camion).

- ◆ Alimentation, boisson, cuisine: **barley** (**soupe au barley**: à l'orge), **draft** (bière pression), **flat** (**bière flat**: éventée), **lunch** (déjeuner), **peanut** (cacahuète), **plain** (nature), **radiccio** (trévisé), **relish** (rare en Europe francophone), **shortening** (matière grasse (végétale)), **zucchini** (courgette).
- ◆ Habillement, mode: **coat** (manteau, trois-quarts, blouson), **cuff** (revers de pantalon), **jacket** (veste, veston), **loafer** (mocassin), **pad** (coussinet), **patch** (pièce), **suit** (ensemble, combinaison), **swell** (chic).
- ◆ Divertissement, musique, sport: **blooper(s)** (raté(s) (de la radio/télévision), bétisier), **drum** (tambour de batterie), **drummer** (batter), **game** (jeu, partie), **joke** (plaisanterie), **puck** (palet), **punch** (chute, effet d'un gag), **shape** (forme physique).
- ◆ Psychologie, sentiments, émotions: **best** (**le best de qqn**: son meilleur ami, son préféré, son chouchou), **blood** (généreux), **bright** (intelligent), **chum** (copain), **cute** (mignon), **date** (rendez-vous amoureux), **down** (abattement, abattu), **dull** (ennuyeux), **gambler** (joueur), **high** (euphorie, euphorique), **luck** (chance), **mean** (mesquin), **mood** (humeur, état d'esprit), **open** (être open: être ouvert, sexuellement), **ouch!** (aïe!), **rough** (dur), **straight** (conventionnel, hétéro (dans le langage des homosexuels)), **tough** (dur).
- ◆ Marginaux, clochards: **bum** (vagabond, marginal, mauvais garçon), **fight** (bagarre), **gambler** (joueur), **gun** (revolver).

«Les aînés de Céline Dion ne se gêneront pas pour commettre à nouveau “Il était une fois des gens heureux”, qu'ils avaient bousillé en 2006. Le **blooper** a fait le tour des réseaux sociaux plus d'une fois» (*La Tribune*, 17 décembre 2011) [allusion à une interprétation ratée de cette chanson célèbre au Québec par les frères et sœurs de Céline Dion]

«Chez les comtesses ou chez mes **chums**/C'est pareil j'suis resté un **bum**» (Claude Dubois, *Femmes ou filles*)

«Les occupants du **condo** au rez-de-chaussée ont une terrasse privée. Ceux logeant aux étages supérieurs disposent d'un vaste balcon.» (*La Presse*, 26 octobre 2013)

« Quand les **downs** de tes **highs**/Te défoncent l'intérieur/Tu t'engages comme bétail/Pas d'malheur pas d'bonheur. » (Richard Desjardins, *Et j'ai couché dans mon char*)

« Amical, le tenancier de la taverne invite le facteur à déguster une bonne **draft**. » (*Le Nouvelliste*, 20 avril 2002)

« **Gambler**/J'suis un **gambler**/Ni **winner** ni **loser**/J'suis un **gambler** » (Marc Drouin et Christophe Rose, *Gambler*)

« J'ai le cœur.../Loadé comme un **gun**/Peur de personne/Comme un **gun**/Que Dieu me pardonne » (Roger Tabra et Éric Lapointe, *Loadé comme un gun*) [loadé comme un gun : chargé comme un revolver]

« Cette semaine, après le boulot, on enfile donc un petit **jacket** et on va célébrer le **party** de fin d'été des 5@7 Oasis Urbain qui nous ont tant branchés ces derniers mois! » (*24 Heures Montréal*, 1<sup>er</sup> octobre 2016)

« Connaissances, amis et parents. C'est ce qu'on appelle le "**pushing**". Mais ce n'est pas donné à tout le monde. » (*Le Journal de Québec*, 5 juin 2012)

« Devant l'intimidation des **scabs**, Adrienne est bien heureuse que son mari se soit tenu debout. Elle ne voulait pas que ses enfants voient leur père comme un **scab**. » (*Voir*, 14 novembre 2012)

« Aucune surprise à ce que le mot **shortening** fasse frémir d'horreur celle dont les biscuits ne contiennent que du beurre, de la farine non blanchie, du cacao Barry et de la vanille de Madagascar. » (*Le Soleil*, 25 juin 2011)

« J'ai essayé de faire autre chose. J'ai conduit des camions, j'ai fait du **towing**, mais je suis toujours revenu aux manèges. Ici, j'ai beau me taper cent heures par semaine, j'aime ça. » (*La Nouvelle*, 24 juillet 2013) [un forain]

« Je ne crois pas qu'un homme doive se battre, être vicieux et complètement imbécile pour être "un vrai homme", pas plus qu'il doit conduire un gros **truck**, boire de la Molson, être musclé et toujours

parler de sexe.» (*Cyberpresse*, 30 mars 2008) [Molson: marque de bière populaire]

### Mots composés

- ◆ Politique, justice: **big shot** (grosse légume), **cover-up** (étouffement, enterrement d'une affaire), **plea bargaining** (négociation de sentence avec le juge).
- ◆ Affaires, commerce, métiers: **back order** (commande en attente), **back-store** (arrière-boutique), **bellboy** (chasseur, dans l'hôtellerie), **Boxing Day** (le 26 décembre, lendemain de Noël, début des soldes d'hiver), **cheap labor** (main d'œuvre bon marché), **cover charge** (couvert payant, dans la restauration), **entrepreneurship** (esprit d'entreprise), **last call** (dernière consommation, avant la fermeture du bar), **life guard** (sauveteur), **overalls** (blouse, combinaison de travail), **overtime** (heure supplémentaire), **pet shop** (animalerie), **sideline** (travail d'appoint, à-côté, extra), **take-out** (vente à emporter).
- ◆ Construction, habitation: **masking tape** (adhésif/ruban de masquage), **plywood** (contreplaqué), **split level** (maison dans laquelle le niveau du plancher d'une partie se situe à mi-hauteur entre le plancher et le plafond du reste).
- ◆ Technique, mécanique, électricité: **anti-freeze** (antigel), **flashlight** (lampe-torche), **power steering** (direction assistée), **scotch tape** (ruban adhésif, scotch).
- ◆ Alimentation, cuisine: **butterscotch** (caramel au beurre), **coconut** (noix de coco), **egg roll** (pâté impérial), **grilled cheese** (sandwich au fromage grillé), **hot chicken** (sandwich chaud au poulet), **smoked meat** (viande de bœuf salée et fumée, spécialité juive montréalaise), **spare rib** (travers de porc), **T-bone** (découpe américaine: bifteck sur un os en forme de T).
- ◆ Habillement, mode: **bobby pin** (pince à cheveux), **jumpsuit** (combinaison-pantalon).
- ◆ Divertissement, musique, sport, vacances: **black eye** (œil au beurre noir; fam.), **body check** (charge, au hockey), **cheap shot** (coup bas),

**jelly fish** (méduse), **packsack** (sac à dos), **push-up** (traction, pompe fam.; **faire des push-ups**: faire des pompes fam.), **sleeping bag** (sac de couchage), **slingshot** (lance-pierre), **T-bar** (remonte-pente, tire-fesse fam.).

- ◆ Psychologie, sentiments, émotions: **bad luck** (poisse, pépin), **bad trip** (mauvaise réaction à la drogue; expérience désagréable, cauchemar fig.), **blind date** (rendez-vous avec une personne qu'on ne connaît pas), **stuck-up** (bêcheur, coincé).

« Un perroquet fané/dans l'**back-store** du **pet shop**/Les amoureux cernés/dans un champ de **gyproc** » (Richard Desjardins, *On m'a oublié*). [Gyproc, marque déposée: Placoplatre, placo fam., marque déposée (plaque de plâtre)]

« Autre **bad luck**: la banque avec qui on faisait affaire reçoit l'ordre de Toronto de fermer les comptes de toute entreprise concernée par l'industrie forestière. » (*Le Soleil*, 26 octobre 2013)

« Qu'tu soyes un bum/Ou un **big shot**/Tout c'qui compte/C'est qu'on soye/Sur la même longueur d'onde » (Luc Plamondon, *Sur la même longueur d'onde*).

« Votre foulard glisse sur vos cheveux? Faites-le tenir avec des petites pinces (ou des **bobby pins**) qui seront cachées dessous. » (*Le Soleil*, 17 avril 2008)

« La société de consommation a souvent un prix: le sang des ouvriers qui font rouler la machine. La différence, c'est que ce **cheap labor** travaillant dans des conditions douteuses œuvre désormais à des kilomètres de chez nous, rendant l'indignation populaire plus rare. » (*Le Devoir*, 22 octobre 2013).

« Je désirerais aussi une recette de petite bière d'épinette ainsi que de tarte au **coconut** et de tarte aux raisins avec la pâte à tarte de sœur Angèle. » (*La Terre de chez nous*, 11 décembre 2008) [sœur Angèle: religieuse connue pour ses émissions télévisées consacrées à la cuisine]

« Une légère vague m'a fait faire un pas en avant. Je ne m'étais pas méfiée. Un cri m'échappa: je venais d'être piquée par un "**jelly fish**". » (*Le Nouvelliste*, 30 avril 2011)

« Dans chaque arrondissement, c'est le même module de Skatepark qui se répète. Et ils ne sont pas bons. On pourrait faire mieux avec des planches de **plywood**. » (*Le Devoir*, blog, 15 août 2013)

« Les matins, tu voyais tous les joueurs à moitié réveillés. Mais pas Artem. Il était frais et dispos. Il aurait pu faire des **push-ups** avec une main. » (*L'Écho abitibien*, 28 septembre 2012)

« J'ai toujours su que j'allais devenir artiste: toute petite, je passais mon temps à bricoler dans un coin, avec des ciseaux et du **scotch tape**. » (*La Presse*, 6 janvier 2012)

« En tant que musiciens, on a de la misère à vendre des disques à cause d'Internet. En plus, si on nous vole nos droits d'auteur. Je vais être obligé de me trouver un "**side line**". » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 30 novembre 2010) [un à-côté]

### Marqueurs de discours

Certains emprunts directs à l'anglais servent à exprimer le rapport du locuteur à l'événement. C'est le cas d'interjections comme **allô!** (bonjour!, salut!; anglais *hello!*), **attaboy!** (bravo!), **bye-bye!** (au revoir!, salut!), **good!** (bien!), **oh! boy!** (oh là là!), **oh! my God!** (oh mon Dieu!), **ouch!** (aïe!), **shoo!**, crier chou! (crier hou!; huer), **ta-ta, faire des tatas** (dire au revoir de la main, faire mimine; en parlant à un enfant); de verbes à l'impératif comme **come on!** (allez!, incitatif; allons donc!, dubitatif), **go!** (allez!, incitatif, **Go Habs Go!**: cri des supporters des Canadiens de Montréal); d'adverbes comme **anyway** (de toute façon); de pronoms comme **so what?** (et puis après?), **whatever** (et tout ça; et que sais-je encore) et de locutions comme **all right!** (c'est bon!, d'accord!), **no way!** (pas question!, sûrement pas!), **it's just too bad** (c'est tant pis, c'est bien dommage), **that's it that's all** (c'est tout; ça suffit; un point, c'est tout).



« Nous ne pourrons jamais bénéficier d'installations de toilettes au sous-sol sans devoir démolir nos planchers de béton et le mur de coffrage. **Allô** dépense et **allô** destruction d'aménagements! » (*Le Journal de Chambly*, 16 octobre 2013) [Bonjour les dépenses!]

« L'autr' soir, l'autr' soir/J'ai chanté du blues/Ça l'a rendu jalouse/**Anyway**, les femmes/Sont jalouses du blues » (Offenbach, Gerry Boulet, *Câlène de blues*)

« Gérard Potvin [journaliste de Québec] a réalisé une prestation remarquable lors de la soirée d'ouverture du Festival international de Musiques militaires. Il s'est exprimé en français, en anglais, en portugais et en... russe. **Attaboy** mon Gérard!!!! » (*Cyberpresse*, 7 septembre 2010)

« Je suis allée à Chicago cet été. J'avais entendu des gens comparer Gatineau à Chicago, ajoute-t-elle en riant. **Oh boy**, il ne faut pas charrier. » (*La Revue*, 3 octobre 2013)

« Après s'être époumonés à **crier chou!** au terme des cinq défaites consécutives de leurs favoris, les partisans du Canadien avaient de toute évidence hâte de célébrer. » (*La Presse*, 27 octobre 2011) [partisan : supporteur]

« Si deux gars ont l'intention de vouloir se battre, écoute bien là, gardez vos casques, pis allez-y, battez-vous. On commencera pas à jouer à la danse à la dentelle. Voyons, c'est du hockey, **come on!** » (*Le Sportnologue*, 25 octobre 2013)

« L'achat de billets est plus que jamais un sport de riches, et c'est **just too bad** pour celui qui n'a pas les moyens d'embarquer dans une surenchère de malade. » (*Métro*, 29 juin 2010)

« Les horaires du personnel infirmier pourraient être plus souples? **No way!** Pendant ce temps, des gens sont incapables de voir un médecin, crèvent dans les urgences? Bof! Ce n'est pas le problème de l'État ni des corporations, n'est-ce pas? » (*La Presse*, blog, 14 mai 2013) [No way!: Pas question!; corporation : ordre professionnel]

« Cette voiture sportive pourrait bien en étonner plus d'un. Mais certains éléments pourraient bien éloigner plusieurs acheteurs : les nombreuses options, souvent coûteuses, et surtout le prix de base de 49 800 \$. **Ouch!** » (*Le Journal de Québec*, 20 octobre 2013) [ouh la la!]

« Avouez qu'il est tentant, pour un vendeur de rue, de demander trois fois le prix pour sa bouteille d'eau. Les quelques sous versés en trop permettront peut-être à une famille de manger à sa faim. **So what?** Pour nous, la différence n'est tellement pas majeure. » (*La Nouvelle*, 9 octobre 2013) [Réflexion d'un touriste québécois en Asie]

« Je ne ferai qu'un mandat et si je ne l'ai pas, je ne resterai pas à l'hôtel de ville pour **faire des tatas**, il y a des choses aussi intéressantes que Montréal. » (*La Presse*, 15 octobre 2013) [un candidat à la mairie de Montréal; ≈ pour inaugurer les chrysanthèmes<sup>24</sup>]

« Ces affaires-là de Québec ou d'Ontario, c'est fini. On est supposé être un seul pays, mais là, c'est Québec contre Ottawa. C'est ridicule! Le but, c'est de ramasser de l'argent, **that's it, that's all**. C'est pour ça que maintenant, l'argent va au national pour la recherche. » (*La Revue*, 17 juillet 2013)

« Les jeunes arrivaient ici avec des fois pas de dîner. Des fois ils arrivaient, un Jos Louis, un Pepsi, **whatever**, t'sais. Donc, la malbouffe était bien présente dans leur vie. » (Société Radio Canada, *L'Épicerie*, 23 octobre 2013) [Jos Louis : biscuit chocolaté de la société québécoise Vachon]

### Noms de marques déposées entrés dans la langue courante

Un nombre considérable de noms de marques déposées est entré dans la langue courante des Québécois. Ces marques, généralement nord-américaines, diffèrent souvent des marques entrées dans la langue courante des francophones d'Europe. Ce sont par exemple :

24. Le signe ≈ indique un équivalent approximatif.

**Arborite** (marque de stratifié, ≈ Formica) ; **Band-Aid** (sparadrap ; ≈ Tricosteril, Urgo) ; **Coke** (≈ Coca-Cola, Coca) ; **Cutex** (vernis à ongle) ; **X-acto** (cutter) ; **Gyproc** (plaque de plâtre ; ≈ Placoplâtre) ; **Kodak** (nom désignant familièrement tout appareil photo ; en Europe, le terme ne désignait qu'un appareil de la marque Kodak) ; **Kotex** (serviettes hygiéniques) ; **Life Savers** (pastilles de menthe) ; **Liquid Paper** (correcteur liquide) ; **Mae West** (sorte de petit gâteau) ; **Pablum** (nourriture pour bébés ; ≈ Blédina) ; **Pagette** (récepteur radio ; ≈ Alphapage) ; **Popsicle** (glace à l'eau) ; **Presto** (autocuiseur, cocotte-minute) ; **Saranwrap** (film alimentaire étirable) ; **Scotch Tape** (Scotch) ; **Scott Towel** (essuie-tout ; ≈ Sopalin) ; **Spray Net** (laque pour les cheveux) ; **Touch-tone** (clavier téléphonique à touches) ; **TV Dinner** (plat prêt à consommer ; plateau-repas) ; **Tylenol** (analgésique) ; etc.

Avec la mondialisation de l'économie, de plus en plus de marques semblables sont présentes sur les marchés québécois et européens. Par exemple : Electrolux, Febreze, Frigidaire, Jacuzzi, Kleenex, Post-it, Seven Up, Singer, Tide, Walkmann, etc. La prononciation peut différer d'une société à l'autre (voir Chapitre 1 Phonologie, phonétique, prononciation).

« Richard B... remet en question les pistes de solution avancées pour permettre aux locomotives bi-modes de transiter en toute sécurité par le tunnel du mont Royal. "C'est un **Band Aid** sur une jambe de bois, ça ne marche pas", avance-t-il. » (*Métro*, 1<sup>er</sup> novembre 2011) [un cataplasme/cautère sur une jambe de bois ; mont Royal : colline qui domine Montréal]

« Le feu a couvé durant plusieurs semaines sous la montagne de déchets. La décomposition de feuilles de gypse (communément appelé **gyproc**) serait responsable de cette combustion. » (*Le Droit*, 27 décembre 2008)

« J'étais un vrai gars de bois qui aime pêcher et chasser. Aujourd'hui, je préfère laisser mes armes de côté et prendre mon **kodak**. Je vois les vraies couleurs pour peindre les animaux. » (*L'Étoile du lac*, 13 novembre 2004)

« Une demi-heure dans pra-midi ! À manger des chips ! Des palettes de chocolat ! Des **Life Savers** ! Des **Mae West** ! À boire du **Coke** ! » (Réjean Ducharme et Robert Charlebois, *Mon pays ce n'est pas un pays*)

*c'est un job*) [dans pra-midi : dans l'après-midi ; palette de chocolat : tablette ou barre de chocolat]

« Le directeur de l'École des arts visuels a raconté que l'étudiant n'était pas à son premier projet controversé. Lors d'une précédente performance, le jeune homme s'était promené nu, en silence, parmi les étudiants pour ensuite se mutiler avec un **X-Acto**. » (Société Radio-Canada, Québec, 11 juillet 2013)

### Mots et expressions d'origine latine

Le nombre et la vitalité des anglicismes de ce type s'expliquent par le fait que le Québec vit dans un environnement parlementaire, juridique et judiciaire d'origine britannique. Ces noms sont prononcés à la française. En voici des exemples : **ad-lib** (improvisations) ; **ad nauseam**<sup>25</sup> (jusqu'à la nausée, à n'en plus finir) ; **affidavit**<sup>26</sup> (déclaration sous serment) ; **caveat** (mise en garde) ; **condominium** (immeuble ou appartement en copropriété) ; **item**<sup>27</sup> (article (d'épicerie, etc.)) ; **per diem**<sup>28</sup> (indemnité journalière) ; **nil** (néant, sans objet, s/o) ; **modus operandi**<sup>29</sup> (mode opératoire) ; **per capita** (par tête) ; **post mortem** (bilan) ; **subpoena**<sup>30</sup> (citation à comparaître) ; **versus** (par opposition à)<sup>31</sup> ; etc.

« Dans un **affidavit** déposé devant un tribunal d'Ottawa, la GRC réclame un accès aux comptes bancaires d'un ami de Mike D... [un sénateur]. Le sénateur aurait utilisé des fonds publics pour lui remettre 65 000 \$ en échange de services de consultation. » (*La Presse*, 9 octobre 2013) [GRC : Gendarmerie royale du Canada]

25. Plus rare en France.

26. Terme « déconseillé » par l'Office québécois de la langue française depuis 2000. Affidavit a été remplacé par déclaration sous serment dans le Code de procédure civile du Québec en 2014.

27. Terme limité à la langue spécialisée en français standard.

28. Emploi beaucoup plus restreint en France.

29. Rare en France.

30. Terme « déconseillé » par l'Office québécois de la langue française depuis la normalisation de citation à comparaître en 1992, mais encore fréquent dans la langue courante et celle des journalistes.

31. Emploi plus large qu'en France, où le terme s'emploie en linguistique et se répand dans la langue du sport.

« Dans l'ensemble des Laurentides, le prix médian d'une résidence unifamiliale s'élevait à 214 500 \$, et à 172 000 \$ pour une unité de **condominium**. » (*Les Affaires*, 24 octobre 2011) [résidence unifamiliale : maison individuelle; anglais *one family residence*; pour une unité de condominium : pour un appartement (en copropriété)]

« C'est à la première catégorie que j'appartiens : la gestion du sac de bonbons [offerts aux enfants à Halloween] m'apparaît tout à fait insoutenable. Pas parce que je dois trier et vérifier chaque **item** déposé dans le sac; mon défi personnel, c'est de résister à l'appel du sucre. » (*Le Nouvelliste*, 24 octobre 2011)

« Si, dans une cause civile ou criminelle, la partie adverse m'envoie un **subpœna**, je suis obligé de témoigner. » (*La Presse*, 21 octobre 2011)

## Emprunts directs avec adaptation phonétique et orthographique

### *Mots francisés phonétiquement sans changement orthographique*

Ce sont généralement des emprunts anciens comme **club**, prononcé [klyb], **corduroy** (velours côtelé), **constable** (agent de police), **coroner** (fonctionnaire chargé d'enquêter en cas de mort suspecte), **fixture** (ce qui est fixé aux murs et au sol d'un logement), **moron** (imbécile), **pageant** (spectacle aérien), **storage** (entreposage, garde-meuble), etc.

« Le ministère de la Sécurité publique, responsable d'assurer la sécurité dans les palais de justice, recherche des personnes pour exercer la fonction de **constable** spéciale ou de **constable** spécial. » (*Plein Jour de Baie-Comeau*, 23 octobre 2013)

« La marque lance les "Indispensables de la saison". Sept morceaux, qui sont des incontournables de la garde-robe de la future maman, comprenant un chandail cache-cœur, un col roulé, un jean et un pantalon **corduroy**. » (*Le Journal de Québec*, 1<sup>er</sup> septembre 2012)

« Une offre d'achat est déposée. Quelques revirements de situation plus tard, l'offre est finalement acceptée. Pascale B... et son conjoint

s'installent alors dans leur nouvelle demeure, dépouillée de tout mobilier et **fixture**.» (*Le Canada français*, 22 septembre 2011)

«Le bruit m'avait fait détester le Centre Bell. Je me sentais un peu **moron** chaque fois qu'une voix nous disait FAITES DU BRUIT! et que la foule obéissait sans hésiter. J'avais l'impression de faire partie d'un troupeau.» (*La Presse*, 23 septembre 2013) [Centre Bell : salle omnisports à Montréal]

«Remorquage L... a été vandalisé dans la nuit suivante où l'entreprise a décroché le contrat d'exclusivité. "Tous les réservoirs à essence de leurs remorqueuses ont été percés ainsi que les autos en '**storage**'".» (*Rive-Sud Express*, 3 avril 2013) [en gardiennage]

### Mots francisés avec adaptation orthographique

Ces adaptations relèvent en général du registre populaire ou familier ou encore expressif. Elles sont souvent utilisées par des écrivains et des paroliers. Ce sont, par exemple, *balloon*, orthographié et prononcé **balloune** ou **baloune** (fam., ballon gonflé à l'hélium, ballon d'alcootest); *beans* → **bin(n)es** (fam., haricot sec); *cannery* → **cannerie** (vieilli, conserverie); *culvert* → **calvette** (buse sous une voie, caniveau); *cent*<sup>32</sup> → **cenne** (fam., centième partie du dollar); *custard* → **cossetarde** (crème anglaise); *dump* → **dompe** (fam., décharge); *driver* → **draveur** (vieilli ou hist., flotteur de bois); *to feel* → **filer** (bien/mal fam., se sentir (bien/mal)); *hello!* → **allô!** (cour., salut!); *gimmick* → **gamique** (fam., combine); *gang* → **gagne** (fam., gang, bande); *gas* → **gaz** (fam., essence); *loose* → **lousse** (fam., débridé, desserré, libéré); *to plug* → **ploguer** (pop., brancher fam., fig. faire la promo); *pudding* → **poutine** (terme désignant des desserts ou un plat composé de frites, de fromage et d'une sauce brune); *slush* → **sloche** (cour., neige fondante); *smart* → **smatte** (fam., gentil, malin); *tune* → **tonne** (chanson); *van* → **vanne** (semi-remorque).

«Les éthylo-tests suscitent la grogne des tenanciers. Rien n'obligera un client éméché à souffler dans la **balloune** et encore moins de

32. La centième partie de l'euro s'appelle officiellement euro cent ou cent (n. masc.) tout court. Cependant, en France, la désignation centime a été conservée.

rentrer en taxi même s'il constate avoir bien trop bu.» (*Cyberpresse*, 18 septembre 2011)

«Ce beau corbières assure sur le plan de la palatabilité comme de la buvabilité. Servez-le sur le cassoulet ou sur vos “**binnes**”.» (*Le Devoir*, 4 février 2011) [corbières: vin des Corbières dans le Sud de la France]

«Il faut se rappeler que le parti était en très mauvaise situation lorsque je suis arrivée. On n'avait plus une “**cenne**” dans nos coffres.» (*L'Actualité*, 15 septembre 2011)

«Il existait deux gangs de fonctionnaires à Laval, soit ceux qui étaient dans la **gamique** et les autres qui ne l'étaient pas.» (*La Presse*, 11 mai 2013) [gang: bande, clan; dans la gamique: dans la combine; il est question d'un scandale de corruption municipale à Laval, ville de la banlieue nord de Montréal]

«Mais mon gérant d'banque m'a dit: “Ti-gars/fais donc une bonne chanson/une **toune** commerciale originale/qui s'vendrait par millions/et après mon garçon/nous en reparlerons”.» (Claude Gauthier, *Mon gérant d'banque*) [mon gérant de banque: mon directeur d'agence (bancaire); mon banquier]

«Un petit garçon arrive au musée avec sa mère, elle prend le thé, et lui, il est lâché **lousse** dans le musée!» (*Métro*, 3 novembre 2011) [lâché lousse: laissé en liberté, livré à lui-même]

«C'était l'hiver dernier, genre: deux jours après une tempête de neige, de la **sloche** épaisse sur le trottoir, des bancs de neige mouillée au coin des rues, un midi d'une journée merdique...» (*Le Journal de Montréal*, 10 septembre 2013)

«Tout' nous manque/Faudrait faire la banque/Y nous reste pus rien qu'/Du **gaz** dans' **tinque**» (Richard Desjardins/Lise Ayotte, *Hey bonhomme*)

### 5.1.2.6 Anglicismes syntaxiques

Par anglicisme syntaxique, il faut entendre toute interférence de l'anglais sur la combinaison des mots dans la phrase française.

#### Changement de partie du discours

Sous l'influence de l'anglais, certains noms sont employés en fonction adjectivale. Par exemple : **une défaite crève-cœur** (anglais *heartbreaking defeat*) au lieu de : une défaite déchirante ; **à sa saison recrue** (anglais *rookie season*) au lieu de : à sa première saison (comme recrue) ; **le vétéran capitaine** (anglais *veteran captain*) au lieu de : le capitaine d'expérience.

« Il en conserve un douloureux souvenir à la suite de la **défaite crève-cœur** que les Canadiens ont subie contre les Russes en finale. » (*La Presse canadienne*, 15 décembre 2011) [allusion à la « Série du siècle » qui opposa les équipes de hockey sur glace du Canada et de l'URSS en 1972]

« C...se distingue par sa mobilité et son jeu en possession de la rondelle. Sa **saison recrue** en 2005-2006 a été sa plus productive avec 9 buts et 34 points » (*La Presse*, 27 septembre 2011) [au hockey sur glace]

« Les joueurs ont tout donné et le cinquième match s'est terminé avec un but du **vétéran capitaine** André A... en deuxième période de prolongation, une belle façon d'amorcer sa retraite pour le gaillard de 38 ans. » (*L'Écho de Maskinongé*, 17 avril 2013)

#### Anglicismes de construction

Toute interférence de l'anglais sur la construction d'un nom, d'un adjectif ou d'un verbe.

#### Construction du nom

Il arrive que la construction d'un nom soit influencée par celle de l'anglais. Par exemple : **une demande pour** (*a demand for*) : une demande de/en ; **un intérêt dans qqch.** (*an interest in something*) : un intérêt pour qqch. ; **sans**



**préjudice aux droits de qqn** (*without prejudice to any other rights*) : sans préjudice des droits de qqn ; **stagiaire avec** (*intern with*) : stagiaire chez/dans ; etc.

« La **demande pour** des professionnels qualifiés ont [*sic*] augmenté de 68 % dans le marché de Toronto et de 56 % dans le marché de Montréal. » (*Les Affaires*, 8 novembre 2011)

« Mon **intérêt dans** le hockey m'est venu très tôt dans la vie. » (*Le Droit*, 18 juillet 1996)

« Cette histoire a été réalisée en collaboration avec Audrey L..., étudiante en journalisme et **stagiaire avec** l'équipe Thunder. » (*Cités Nouvelles*, 17 février 2012)

« Tout inspecteur municipal peut retirer d'un cours d'eau les obstructions qui empêchent l'écoulement normal des eaux, **sans préjudice aux** droits de la municipalité de recouvrer les frais relatifs à leur enlèvement. » (*La Petite-Nation*, 7 avril 2010)

### Construction de l'adjectif

Il en est de même avec l'adjectif. C'est le cas de : **acceptable à** (*acceptable to*) : acceptable pour ; **bénéfique à**<sup>33</sup> (*beneficial to*) : bénéfique pour ; **être confiant que**<sup>34</sup> (*to be confident that*) : être confiant dans, être sûr que ; **exclusif à** (*exclusive to*) : exclusivement pour, réservé à, une exclusivité... ; **familier avec**<sup>35</sup> (*familiar with*) : familier de ; **nécessaire à** + infinitif (*necessary to*) : nécessaire pour ; **responsable pour** (*responsible for*) : responsable de ; **satisfait avec** (*satisfied with*) : satisfait de ; etc.

« Ce verdict vient d'un tribunal "nommé par une autre nation" et n'est pas plus **acceptable au** Québec que la Constitution canadienne. » (*La Presse*, 23 novembre 2009) [n'est pas plus acceptable pour le Québec que... ; Il s'agit de la Cour suprême du Canada. La Constitution canadienne de 1982 a été adoptée sans l'assentiment du Québec]

33. Beaucoup plus fréquent qu'en Europe francophone.

34. Beaucoup plus fréquent qu'en Europe francophone.

35. Beaucoup plus fréquent qu'en Europe francophone.

« Un tel suivi serait très **bénéfique aux** malades, qui subiraient moins de rechutes et seraient rassurés quant à l'évolution de leur état de santé. » (*La Presse*, 29 mai 2004)

« L'organisme responsable de la sécurité nucléaire canadienne affirme être **confiant que** les réacteurs au pays pourraient résister à un tel évènement. » (*La Presse canadienne*, 14 mars 2011)

« L'installation (incluse dans le prix de vente) est faite par des spécialistes et le bureau-lit **exclusif à G** Module Concept est garanti. » (*Québec Hebdo*, 9 octobre 2011) [une exclusivité G Module Concept]

« Un sondage montre que 39 % des répondants sont en faveur de la loi, alors que 30 % s'y opposent. Près du tiers, 31%, disent ne pas être assez **familiers avec** la loi pour avoir une opinion. » (*La Presse*, 1<sup>er</sup> mai 2010) [ne pas avoir une connaissance suffisante de la loi]

« Le candidat s'intéresse depuis longtemps à la politique municipale mais sa récente retraite lui permet d'avoir la disponibilité **nécessaire à** exercer la fonction de maire. » (*L'Avantage*, 30 octobre 2013)

« Le Canada doit briser son lien avec la royauté britannique. C'est une absurdité qu'une tierce personne qui a hérité d'un régime archaïque soit seule **responsable pour** l'approbation de nos lois. » (*Le Droit*, 8 novembre 2011)

« Benoit C..., un député qui s'en va, n'est pas **satisfait avec** le Parti québécois, il veut mettre la souveraineté sur la glace. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 21 juin 2011) [mettre sur la glace: mettre en veilleuse; Parti québécois: parti défendant l'idée d'un Québec souverain]

## Construction du verbe

### Verbes intransitifs en français standard → transitifs directs en français québécois

Par exemple : **partir qqch.** (*to start something*) : faire démarrer, lancer, créer qqch. ; **partir une chicane** (*to start a quarrel*) : déclencher une dispute ; **partir une discussion** (*to start a discussion*) : lancer une discussion ; **partir un commerce** (*to start a business*) : créer un commerce ; **partir un feu** (*to start a fire*) : allumer un feu ; etc.

« Tant de millions investis à perte dans des projets comme la Gaspésia et si peu pour des hommes et des femmes habités par une passion, qui se démènent comme des diables pour **partir leur petite business**. » (*Le Soleil*, 2 mars 2006) [Gaspésia : usine de pâte et papier subventionnée à coup de millions par le gouvernement du Québec]

« Sans vouloir **partir de chicane**, le restaurateur est allé leur signaler que ce n'était pas très indiqué de finir leurs courses de skateboard sur une terrasse où il y a du monde. » (*Le Nouvelliste*, 27 mai 2009)

« Ce conflit n'a aucune logique. C'est juste une question de chiffres. Les deux parties peuvent **partir une discussion** autour d'un partage des revenus de 50-50, mais ils refusent de le faire. » (*Le Quotidien*, 3 novembre 2012) [grève de la Ligue nationale de hockey]

### Verbes transitifs directs ou indirects en français standard → absolus en français québécois

Par exemple : **se conformer** (*to conform*) : se conformer à qqch. ; **s'appliquer** (*to apply*) : **des conditions s'appliquent** (offre soumise à conditions) ; **quitter** (*to quit*) : quitter son poste, s'en aller, démissionner.

« Les banques affichent le taux d'intérêt de leurs promotions, mais il y a toujours une petite étoile où l'on peut lire en petit caractère : "**certaines conditions s'appliquent**". » (*Les Affaires*, 21 janvier 2012)

« Un abri d'auto qu'il a construit ne respectait pas la réglementation municipale. La seule façon de **se conformer** était d'obtenir cette dérogation. » (*La Voix de l'Est*, 4 mai 2010) [de s'y conformer]

« Il y a une question de réorganisation à l'interne quand un ministre **quitte** même si les acteurs demeurent toujours en place. » (*Le Droit*, 5 juillet 2008)

### Verbes transitifs indirects en français standard → transitifs directs en français québécois

Par exemple : **bénéficier qqn** (*to benefit somebody*) : bénéficier à qqn, profiter à qqn ; **contribuer une certaine somme**<sup>36</sup> (*to contribute a certain amount*) : contribuer à hauteur de (1 000 dollars), pour (1 000 dollars) ; **divorcer qqn** (*to divorce her husband*) : divorcer de son mari, d'avec son mari ; **permettre qqn** (*to let somebody*) : permettre à qqn ; **protester une décision** (*to protest a decision*) : protester contre une décision.

« Les pays pauvres demandent que les pays développés **contribuent 282 milliards** par année à l'horizon 2020. » (*La Presse*, 10 novembre 2009)

« Gilles voulait **divorcer sa femme** pour vivre avec sa maîtresse. » (*La Presse*, 11 mai 2000)

« Pour **protester une décision** des arbitres, l'entraîneur Bill B... brûle son capuchon sur les lignes de touche. » (*La Presse*, 2 janvier 2010)

### Verbes transitifs directs en français standard → transitifs indirects en français québécois

Par exemple : **blâmer sur qqn** (*to blame on*) : blâmer qqn pour avoir fait qqh ; **commenter sur qqch.** (*to comment on*) : commenter qqch. ; **compenser pour qqch.** (*to compensate for*) : compenser qqch. ; **nommer comme** (*to nominate as*) : nommer ; etc.

36. En moyen français, le verbe contribuer connaissait des emplois transitifs directs.

« Je pense qu'il faut être modéré dans ce débat-là et ne pas tout **blâmer sur les syndicats**. Il va falloir travailler tout le monde ensemble. » (*Le Soleil*, 22 septembre 2013) [ne pas blâmer les syndicats pour tout]

« L'entraîneur a déjà en tête une idée du type de joueurs qu'il veut au sein de son alignement, mais n'a pas voulu **commenter sur les joueurs** qui sont en place. » (*Le Devoir*, 11 août 2011) [alignement : composition de l'équipe, compo fam.]

« La Ville a intenté une poursuite contre trois entreprises, qu'elle juge responsables des problèmes, pour **compenser pour les pertes** encourues. » (*Le Reflet du lac*, 20 octobre 2011)

« Il avait été **nommé comme représentant** patronal au sein d'un comité pour régler un conflit de travail. » (*La Presse*, 19 mai 1995) [Il avait été nommé représentant patronal]

### Verbes employés avec une préposition différente

Par exemple : **augurer bien/mal pour** (*to augur well/ill for*) : augurer bien/mal de, être de bon/mauvais augure pour ; **battre par n points** (*to defeat by n points*) : battre de n points ; **changer pour le mieux/pire** (*to change for the better/worse*) : s'améliorer/empirer ; **être confronté avec** (*to be confronted with*) : être confronté à ; **demander pour** (*to ask for*) : demander de ; **discuter à savoir** (*to discuss to know*) : discuter pour savoir ; **démissionner comme** (*to resign as*) : démissionner de son poste de ; **jouer par oreille** (*to play by ear*) : jouer d'oreille ; **passer sur la lumière rouge** (*to pass on red light*) : passer au feu rouge ; **répondre dans l'affirmative** (*to answer in the affirmative*) : répondre par l'affirmative ; **réserver pour** (*reserved for*) : réserver à ; **vivre sur sa pension** (*to live on his pension*) : vivre de sa pension ; **siéger sur** (*to sit on*) : siéger à.

« Oui, nous avons chuté, mais on s'est quand même bien rattrapées. Nous avons mis les bouchées doubles et ça s'est bien terminé. Ça **augure très bien pour** la finale de demain. » (*Le Progrès-Dimanche*, 30 octobre 2011)

« L'athlète a **battu par 50 points** une marque qui datait de 2005. »  
(*Cyberpresse*, 3 août 2010)

« Il y a une possibilité d'averses, mais je ne pense pas que ce sera une soirée complètement manquée à cause des averses. Par contre, ça peut **changer, pour le mieux ou pour le pire.** » (*Le Soleil*, 23 juin 2011)

« Le Japon est **confronté avec une impasse** dont on ne voit pas l'issue. » (*Le Devoir*, 26 août 2011)

« Tu m'as **demandé/Pour danser** un slow/J'ai pas refusé/T'étais tellement beau » (Luc Plamondon, *Les salles de danse*)

« Ses relations tendues avec le premier ministre, qui l'ont conduit à **démissionner comme ministre** de l'Environnement, seraient chose du passé. » (*Le Soleil*, 15 octobre 2011) [à démissionner de son poste de ministre].

« Le juge et les procureurs ont passé la journée à **discuter à savoir** si le nom de l'accusée pouvait être rendu public. » (*Le Droit*, 22 octobre 2004)

« Hasard, il y a un piano à cet endroit et ça se traduit en une grande révélation pour Jacques. Il commence à **jouer par oreille** et à nourrir un immense intérêt pour l'effervescence musicale trifluvienne. »  
(*Le Nouvelliste*, 7 avril 2008)

« Du châssis [de la fenêtre], je la vois, la lumière [le feu de circulation]. Et je peux te dire que j'en vois 8 à 10 **passer sur la lumière** rouge à tous les jours. » (Société Radio-Canada, 8 janvier 2012)

« Faire avancer le milieu de l'incendie est ce qui a motivé M. B... à **répondre dans l'affirmative** à l'invitation de collègues de se porter candidat à la présidence. » (*L'Action D'Autray*, 8 juin 2011)

« Comme il s'agit d'une coopérative, les clients deviennent membres et peuvent donc assister aux assemblées générales et même **siéger sur le conseil** d'administration. » (*Granby Express*, 30 octobre 2013)

## Verbes ayant un rapport sujet/objet différent

Par exemple: **assigner qqn à une tâche** (anglais *to assign somebody to a task*): affecter, désigner, nommer qqn à une tâche (mais: une tâche assignée à qqn); **échanger un joueur à un club en retour d'un autre joueur** (*to trade a player to a club for an another player*): échanger un joueur contre un autre joueur; céder un joueur à un club contre un autre joueur; transférer un joueur d'un club à un autre contre un autre joueur; **je manque qqn/qqch.** (*I miss somebody/something*): qqn/qqch. me manque; **notifier qqn de qqch.** (*to notify somebody of something*): avertir, aviser qqn de qqch.; un avis notifié à qqn; **résulter en** (*to result in*): entraîner, occasionner, conduire à, se solder par; il en est résulté; etc.

« Il appartiendra au procureur **assigné au dossier** de décider si les circonstances justifient le dépôt d'une accusation. » (*Le Droit*, 13 octobre 2007) [chargé du dossier]

« Les Royals de Kansas City ont échangé le voltigeur Melky C... **aux Giants** de San Francisco **en retour du gaucher** Jonathan S... » (*La Presse canadienne*, 7 novembre 2011) [Kansas City Royals et San Francisco Giants: deux équipes de base-ball professionnelles]

« Mes sincères sympathies à la famille de Gérard T... Je vais **manquer tous les scoops** et les conseils qu'il me donnait. » (*Le Droit*, 5 mars 1997) [sympathies: condoléances; Tous ses scoops et ses conseils vont me manquer; à la suite du décès d'un collègue]

« Son employeur travaille sur un scénario visant 1 million \$ en coupes. La direction a rencontré les employés pour les **notifier de l'ébauche** du plan mis en branle. » (*Le Droit*, 27 août 2012)

« Dans les faits, une chute de 15 % de la Bourse peut **résulter en une baisse** de 5 % du portefeuille. » (*Finance et Investissement*, 1<sup>er</sup> octobre 2011)

## Verbes suivis d'une conjonction de subordination

Par exemple : **apprécier que** (*to appreciate that*) : être reconnaissant de, être sensible à, savoir gré de ; **insister que** (*to insist that*) : insister pour que/sur le fait que ; **opiner que** (*to opine that*) : être d'avis que.

« **J'apprécierais que** vous me laissiez juger par moi-même ce rapport et si j'ai des questions, je me déplacerai personnellement pour aller rencontrer des ingénieurs qui pourront répondre. » (*La Voix de l'Est*, 3 août 2011) [J'aimerais que ; Je vous saurais gré de bien vouloir].

« "J'ai toujours pensé que c'est pas correct de régimenter [*sic*] une industrie", dit celui qui **insiste** néanmoins **que** la vente de Laflamme à des intérêts américains n'a rien à voir avec le libre-échange. » (*Le Soleil*, 23 septembre 1992) [c'est pas correct : c'est pas normal ; vente d'une entreprise québécoise de portes et fenêtres à des intérêts américains]

« Sur la politique monétaire de la Banque du Canada, le FMI **opine que** l'orientation accommodante de cette politique "reste de mise, sachant qu'un durcissement graduel devrait commencer au second semestre de 2014". » (*TVA Nouvelles*, 8 octobre 2013)

## Interférences dans l'emploi de la voix

### *Voix passive au lieu de la voix active*

- ◆ **être intéressé à** (anglais *to be interested in*) au lieu de s'intéresser à, avoir un intérêt pour.

« Cet attaquant ne s'était pas présenté à Victoriaville lors de l'encan annuel, ayant clairement indiqué qu'il n'était **intéressé au hockey junior** que s'il pouvait jouer dans un "gros marché" comme Halifax, Québec, Moncton ou Saint-Jean. » (*Le Droit*, 13 juillet 2011) [il a indiqué que le hockey junior ne l'intéressait que s'il... ; Victoriaville : petite ville du centre du Québec ; encan : en contexte, le marché des joueurs]



- ◆ **être répondu par** un agent (*to be answered by*) au lieu de: les agents ont répondu aux appels en...

«Le service de police a publié une moyenne de ses délais d'intervention. Les appels de priorité 1 **ont été répondus** par un agent en 6,4 minutes.» (*Le Droit*, 28 mai 2002)

- ◆ **avoir été répondu**: «Avez-vous été répondu?» (*Have you been answered?*) au lieu de: «Est-ce qu'on s'occupe de vous?». Formule courante dans les commerces.

«Au Village de la Coupe Grey, une jolie serveuse vous accueillera avec un beau sourire et un "**Avez-vous été répondu?**". On est à Montréal, non?» (*La Presse*, 21 novembre 2008) [Coupe Grey: championnat de football canadien]

Participe passé au lieu de l'indicatif présent comme dans: **chauffé éclairé** (dans une annonce pour une location d'appartement) au lieu de: électricité et chauffage compris; **vendeuse recherchée** au lieu de: recherchons/recrutons vendeuse; etc.

«Les locataires bénéficient de loyers en deçà du prix du marché: entre 600 \$ et 1200 \$ par mois, **chauffé, éclairé** et stationnement compris.» (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 11 décembre 2010)

«**Conseillers-vendeurs recherchés**. À l'approche de la saison printanière, les jardinerie sont à la recherche de conseillers-vendeurs.» (*Le Droit*, 14 mars 2009)

«Le concours **Vidéaste recherché-e** est devenu un événement indissociable de la vie cinématographique au Québec.» (*Le Soleil*, 12 novembre 2005) [Vidéaste recherché-e: nom d'un concours pour jeunes vidéastes]

### *Voix passive à l'infinitif au lieu de la voix active*

Par exemple: **à être complété** au lieu de: à compléter; **à être distribué** au lieu de: à distribuer ou de l'auxiliaire modal devoir suivi d'un infinitif passif ou de la voix passive au futur: **la circulaire à être distribuée demain** au

lieu de: le catalogue qui doit être/sera distribué demain; **des travaux à être exécutés plus tard** au lieu de: des travaux qui doivent être/seront exécutés plus tard; etc.

«Le même jour, M. Parizeau accorde **une entrevue à être diffusée** quelques semaines plus tard.» (*Le Devoir*, 8 mai 1997) [Jacques Parizeau (1930-2015), à l'époque premier ministre du Québec; qui devait être diffusée quelques semaines plus tard; pour diffusion quelques semaines plus tard]

### *Voix active au lieu de la voix pronominale*

Par exemple: **figer** au lieu de se figer; **relaxer** → se relaxer; **spécialiser** → se spécialiser.

«Richard, malgré ses onze ans, avait encore peur des étincelles de tramway et **il figea sur place** sous le regard amusé de son frère.» (Michel Tremblay, *La grosse femme d'à côté est enceinte*).

«Elle s'est tournée vers le taï-chi avec l'objectif de respirer et de **relaxer**.» (*La Presse*, 29 octobre 2013)

«M. B... a complété ses études de médecine en 1964, avant de **spécialiser en pédiatrie** à Détroit et à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal.» (*L'Écho de la Baie*, 21 décembre 2011)

### *Omission du semi-auxiliaire faire*

Par exemple: **circuler qqch.** (anglais *to circulate something*) au lieu de faire circuler qqch. (rare).

### *Emploi du semi-auxiliaire laisser*

Par exemple: **laisser savoir** (anglais *to let know*) au lieu de faire savoir.

«S'il est élu, l'une de ses priorités consisterait à savoir exactement à combien se chiffre la dette à long terme de la ville, et à **laisser savoir** aux citoyens où en est la situation au niveau financier.» (*Le Courrier du Sud*, 31 octobre 2013)

### *Ellipse de l'auxiliaire après lorsque, quand, si, tel que*

Par exemple: **lorsqu'interrogé** (anglais *when asked*) au lieu de: lorsqu'il a été interrogé, lorsqu'on l'a interrogé; **lorsque requis** (*when required*) au lieu de: lorsque c'est requis, lorsque c'est nécessaire, en cas de besoin; **si appliqué** (*if applied*) au lieu de: s'il est appliqué, si c'est appliqué; **tel qu'annoncé** (*as announced*) au lieu de: comme cela a été annoncé, selon l'annonce, notre annonce; **tel que vu à la télé** (*as shown on TV*) au lieu de: comme il a été vu à la télé, vu à la télé; etc.

« Un résidant de Cowansville aurait avoué, **lorsqu'interrogé** par les policiers, avoir endommagé les terrains de soccer et de football au volant de sa camionnette. » (*La Voix de l'Est*, 22 octobre 2011)

« L'opérateur de bétonnière opère et entretient le (les) camion(s) sous sa responsabilité et effectue toute autre tâche **lorsque requis**. » (*Le Nord-Est*, 9 octobre 2013) [opérateur: conducteur, opérer: conduire; anglais *to operate*]

« Ce scénario, **si appliqué** intelligemment, permettrait de sortir le gouvernement de l'impasse actuelle. » (*La Tribune*, 31 mars 2005)

« **Tel qu'annoncé** il y a quelques mois, le Carnaval de Québec se réoriente pour sa 60<sup>e</sup> présentation afin de rejoindre davantage la population sur l'ensemble du territoire. » (*Mon Limoilou*, 19 octobre 2013)

« Les autorités municipales sont à compléter le dossier qui sera expédié au gouvernement, **tel que demandé** par le ministre délégué aux Ressources naturelles. » (*Le Quotidien*, 18 août 2011)

« **Tel que vu à la télévision** »: Vu à la télévision (annonce publicitaire)

## **Syntaxe de l'article**

### *Emploi de l'article défini le*

- ◆ Emploi de l'article défini le devant un nom d'institution, de société, d'association, un titre d'ouvrage. Par exemple:

*The Canadian Postal Code Directory*/**Le Répertoire des codes postaux canadiens** au lieu de: Répertoire des codes postaux canadiens.

*The Canadian Journal of Linguistics*/**La Revue canadienne de linguistique** au lieu de: Revue canadienne de linguistique.

**L'Association des diplômés de l'Université Laval** [sur l'adresse d'une enveloppe-réponse<sup>37</sup>] au lieu de: Association des diplômés de l'Université Laval.

- ◆ Place de l'article défini le dans la date: **dimanche, le 21 janvier** (anglais *on Sunday, the 21st of January*): le dimanche 21 janvier, dimanche 21 janvier.

« Les résultats seront dévoilés **dimanche le 21 janvier**. » (*La Presse*, 18 janvier 2012)

- ◆ Ellipse de l'article défini le devant docteur: **avoir rendez-vous avec docteur Tremblay**.

« **Docteur Caroline L...** s'est jointe à l'équipe du Centre de l'art dentaire. **Prenez rendez-vous avec Dre L...** au 450 000 00 00, vous repartirez avec le sourire aux lèvres, c'est certain! » (*Courrier Laval*, 12 août 2007)

### *Emploi de l'article indéfini un*

- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans les constructions du type: **s'il était un journaliste**, son métier lui aurait certainement enseigné cet art: s'il était journaliste...

« Je dois vous avouer que je suis extrêmement fier d'**être un Canadien**. » (*Cyberpresse*, 2 juillet 2002) [fier d'être Canadien]

« Des jeunes comme Yannick D..., Dany G... et Sébastien L... se sont affirmés cette saison, sans oublier Dominic T... qui devrait **être un membre de l'équipe** à temps plein l'an prochain. » (*Le Journal du Lac Saint-Jean*, 28 août 2004) [être membre de l'équipe]

37. Fréquent aussi sur les plaques à l'entrée de ces institutions, sociétés ou associations.

« L'homme, ancienne relation amoureuse de la défunte, aurait pu se trouver avec cette dernière dans les heures précédant son décès. Pour l'instant, il est introuvable. La police refusait toujours, hier, de le **considérer comme un suspect**. » (*Le Soleil*, 2 novembre 2006) [le considérer comme suspect/comme un des suspects]

- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans le syntagme **faire une différence** (*to make a difference in something*) : faire toute la différence, changer les choses, améliorer la situation.

« Je me rends compte que je ne suis pas seul et que tous ensemble, nous pouvons **faire une différence** dans la vie de ces enfants. » (*La Presse*, 28 décembre 2011) [campagne de financement pour une fondation]

- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans la construction **un autre 100 dollars** (*another hundred dollars*) : 100 dollars de plus, 100 dollars supplémentaires, encore 100 dollars ; **un autre dix jours** (*another ten days*) : dix jours de plus, encore dix jours ; etc.

« ZAP Québec contacte les commerces et leur propose de partager Internet avec leurs clients. Il leur demande 100 \$ de cotisation pour faire partie de son groupe et **un autre 100 dollars** pour payer le routeur. » (*Le Devoir*, 1<sup>er</sup> août 2011)

« Sa patience en a pris un dur coup et il a dû attendre **un autre dix jours** avant de fouler la patinoire. » (*Le Droit*, 29 mars 2005)

- ◆ Emploi de l'article indéfini un dans le syntagme **un bon 5 cm de neige** (*a good five centimeters of snow*) : 5 bons centimètres de neige, au moins 5 cm de neige ; **un bon quinze minutes** (*a good fifteen minutes*) : quinze bonnes minutes. Cette construction est plus rare en Europe. En français standard, on dit normalement : un bon quart d'heure, mais vingt bonnes minutes, une bonne heure, deux bonnes heures. Cet emploi peut s'expliquer soit par analogie soit par influence de l'anglais.

« Ce qui les a surpris est de constater que l'on venait de loin pour les entendre [les accordéonistes]. Au début, il y avait les amateurs de musique traditionnelle et les autres. Ça a pris **un bon cinq ans** pour que les mentalités changent. » (*Le Devoir*, 29 août 2013) [Ça a

pris: Il a fallu; Il a fallu cinq bonnes années pour que..., Il a bien fallu cinq ans pour que...]

«L'humoriste a promis de présenter **un bon quinze minutes** de nouveau matériel.» (*La Presse canadienne*, 11 juillet 2006) [nouveau matériel: nouveaux textes/sketchs; anglais *material*]

«Il a fait très froid au début de l'hiver et le couvert de neige est mince. La glace fait **un bon trois pieds**. Je monte dessus avec mon tracteur.» (*Le Droit*, 4 mars 2005) [couvert de neige: couche de neige, manteau neigeux; anglais *snow cover*]

### Anglicismes de combinaison (ou de cooccurrence ou de collocation)

Par anglicisme de combinaison, il faut entendre toute combinaison de mots plus ou moins figée calquée sur une combinaison anglaise. En français québécois, le nombre de ces anglicismes est très élevé. Contrairement aux Français, qui ont tendance soit à emprunter directement un terme soit à créer un nouveau terme à partir des ressources internes de la langue, les francophones du Québec ont souvent le réflexe de traduire, parfois littéralement, le terme anglais.

#### *Syntagmes nominaux*

Adj + N: **fausses représentations** (déclaration mensongère, moyen frauduleux, publicité mensongère, tromperie sur la marchandise; anglais *false representation*); **haute pression** (**faire de la haute pression**: avoir de la tension, être hypertendu; *to have high blood pressure*); **long-jeu** (33-tours; *long-playing record*); **longue distance** (appel interurbain, appel national; *long-distance call*)<sup>38</sup>; **meilleur vendeur** (meilleure vente; best-seller), etc.

«La conceptrice de la camisole Hexoskin poursuit sa rivale l'accusant de s'être "appropriée de façon déloyale et par de **fausses représentations** et subterfuges des secrets d'entreprise relative à Hexoskin".»

38. En France, l'expression appel (à) longue distance est employée par les sociétés de télécommunication, mais, pour les clients, on distingue les appels locaux, nationaux et internationaux.

(*La Presse*, 21 mai 2014) [camisole : maillot de corps ; Hexoskin : un maillot pour sportif truffé de capteurs]

« Il suffit de faire tourner son premier **long jeu** pour comprendre pourquoi il fait du bruit. Car Home est un disque efficace. » (*Métro*, 16 août 2013)

« La mode des jantes de roues chromées est en perte de vitesse. Ford rapporte que son **meilleur vendeur** de l'année-modèle 2012 est une version blanche avec des roues noires du pick-up F-150. » (*La Presse*, 4 septembre 2012)

N + Adj : **assaut indécent** (vieilli, remplacé de nos jours par attentat à la pudeur ; anglais *indecent assault*) ; **aviseur légal** (vieilli, conseiller juridique ; *legal adviser*) ; **bande indienne** (communauté amérindienne ; *Indian band*) ; **benefices marginaux** (avantages sociaux, avantages annexes ; *fringe benefits*) ; **blessure majeure/mineure** (blessure grave/légère ; *major/minor injury*) ; **camion lourd** (poids lourd ; *heavy truck*) ; **chaise berçante** (fauteuil à bascule, rocking-chair ; anglais *rocking chair*) ; **charges renversées** (appel, communication en PCV (à percevoir) ; *reverse-charge call*) ; **chien chaud** (saucisse chaude, hot-dog ; anglais *hot dog*) ; **code criminel** (code pénal ; *criminal code*) ; **danse carrée** (quadrille ; *square dance*) ; **danse sociale** (danse de salon, danse de société ; *social dance*) ; **déménagement local, longue distance, outremer** (déménagement toutes distances ; *local, long-distance, overseas moving*) ; **édifice gouvernemental** (bâtiment public, bâtiment officiel ; *government building*) ; **erreur cléricale** (erreur d'écriture, faute de frappe/typographie, autrefois : faute de clerc ; *clerical error*) ; **estimation conservatrice** (estimation prudente ; *conservative estimate*) ; **firme légale** (société/cabinet d'avocats ; *legal firm*) ; **lait évaporé** (lait concentré ; *evaporated milk*) ; **lettre enregistrée** (lettre recommandée ; *registered letter*) ; **ligne engagée** (ligne occupée ; *engaged line*) ; **ligue majeure/mineure** (≈ première/deuxième division ; *major/minor league*) ; **livraison spéciale** (envoi (par) exprès ; *special delivery*) ; **maison unifamiliale** (maison individuelle ; *one-family house*) ; **offense majeure/mineure** (délit grave/simple infraction ; *major/minor offense*) ; **opinion légale** (avis juridique ; *legal opinion*) ; **papier sablé** (papier de verre ; *sandpaper*) ; **personnel clérical** (employés/personnel de bureau ; *clerical staff*) ; **pièce législative** (loi ; *a piece of legislation*) ; **plan américain** ((chambre avec) pension complète ; *American*

*plan*); **plan européen** (chambre seule (= sans les repas); *European plan*); **pratique privée** (du droit, de la médecine, etc.) (exercice libéral; *private practice*); **projet domiciliaire** (programme immobilier; *housing project*); **salon funéraire** (funérarium; *funeral parlor*); **statut marital** (situation de famille; *marital status*); **table tournante** (tourne-disque, platine; *turntable*); **travail clérical** (travail de bureau, de secrétariat; *clerical work*).

« Vous devriez toujours négocier votre rémunération. Que ce soit l'aspect monétaire ou les avantages sociaux, les options ne manquent pas. Jouez avec les échelles salariales ou les **bénéfices marginaux**, car rien ne vous empêche de gagner sur d'autres tableaux, comme les vacances, l'accès à un service complet médical ou encore un aménagement de votre temps de travail. » (*Les Affaires*, 19 avril 2014) [aspect monétaire: le salaire, la rémunération; anglais: *monetary* (financier, pécuniaire, en argent)].

« Une **estimation conservatrice** des honoraires des avocats situe à environ 1 million de dollars leur coût assumé par les deniers publics. » (*Le Quotidien*, 6 octobre 2011)

« La CSN ne compte plus qu'une vingtaine d'employés syndiqués à la mine Lac d'amiante, notamment des techniciens de laboratoire et du **personnel clérical**. » (*La Tribune*, 20 mars 2011) [CSN: Confédération des syndicats nationaux, un des principaux syndicats ouvriers québécois; mine Lac d'amiante, dernière mine d'amiante du Québec, fermée définitivement en 2012]

N + Adj de relation: En français québécois, un certain nombre de syntagmes nominaux comprennent un adjectif de relation là où, en français international, on a généralement un complément de nom. Par exemple: **boulevard Laurentien** (boulevard des Laurentides; *Laurentian Boulevard*); **carrière légale** (carrière dans Le Droit/juridique; *legal career*); **clinique visuelle** (clinique de la vue; *visual clinique*); **Colline parlementaire** (colline du Parlement; *Parliament Hill*)<sup>39</sup>; **conditions routières** (état de la/des route(s); *road conditions*); **cour juvénile** (tribunal pour enfants; *juvenile court*); **danse sociale** (danse de société; *social dance*); **distance sécuritaire** (distance de

39. Pour Québec, on dit systématiquement Colline parlementaire; pour Ottawa, on dit souvent colline du Parlement (voir les sites officiels).



sécurité; *safe distance*); **force constabulaire** (force de police; *constabulary force*); **droits humains** (droits de l'homme; *human rights*)<sup>40</sup>; **garde côtière** (garde-côte; **coast guard**); **journées patrimoniales** (journées du patrimoine; *heritage days*); **poursuite policière** (course-poursuite avec la police; *police chase*); **réserve faunique** (réserve de faune; *wildlife reserve*)<sup>41</sup>; **services frontaliers** (services/police des frontières; *border services*); **température saisonnière** (température de saison; *seasonal temperature*)<sup>42</sup>; etc.

« C'est une simple question de civisme et de gros bon sens, comme de garder une **distance sécuritaire** entre son véhicule et les piétons. » (*La Presse*, 28 octobre 2011)

« Le conducteur de la voiture en aurait perdu la maîtrise. Du côté de la Sûreté du Québec, on confirme que la chaussée était glissante au moment de l'impact. Il se pourrait que le conducteur n'ait pas adapté sa conduite aux **conditions routières**. » (*Le Reflet du lac*, 30 mai 2012) [Sûreté du Québec: corps de police provincial; aux conditions routières: à l'état de la route]

« Un policier de la Sûreté du Québec a formellement été accusé de conduite dangereuse ayant causé la mort en rapport avec une **poursuite policière**. » (*Le Journal de Montréal*, 26 octobre 2013)

N + CDN (Prép à/de + N): Inversement, en français québécois, un certain nombre de syntagmes nominaux comprennent un complément de nom là où, en français standard, on a un adjectif de relation. Par exemple: **année de calendrier** (année calendaire; *calendar year*); **brique à feu** (brique réfractaire; *firebrick*); **travailleur à contrat** (employé contractuel, contractuel; *contract worker*); **centre d'achats** (centre commercial; *shopping center*); **cimetière de guerre** (cimetière militaire; *war cemetery*); **compte de banque** (compte bancaire; *bank account*); **crise de cœur** (crise cardiaque; *heart attack*); **marge**

40. Droits humains est beaucoup plus fréquents dans la PEQ que dans la PEF, entre autres, pour des raisons idéologiques, beaucoup au Canada estimant que l'expression droits de l'homme exclut les femmes.

41. On dit **réserve faunique** des Laurentides (réserve provinciale), mais réserve de faune du cap Tourmente (réserve fédérale).

42. Le français standard distingue température saisonnière (valeur générale) et température de saison (valeur particulière). Même distinction pour produit saisonnier et produit de saison.

**de profit** (marge bénéficiaire; *profit margin*); **pièce d'auto** (pièce automobile, pièce détachée; *auto part*); etc.

« Suivant une pratique courante dans l'industrie, les véhicules de la prochaine **année de calendrier** arrivent généralement sur le marché à la fin de l'été ou au début de l'automne de l'année en cours. » (*Protégez-vous*, janvier 2013)

« Pour construire des **centres d'achat**, on est très bon au Québec. Pour faire des routes pour s'y rendre aussi. Mais pour des emplois de qualité, ça prend des entreprises de qualité, et ça on en a de moins en moins. » (*Les Affaires*, 22 août 2012)

« Quand ils sont tout petits, on peut leur offrir une tirelire. Quand ils sont plus grands, on peut leur ouvrir un **compte de banque** et leur apprendre comment faire des transactions. » (*La Presse*, 14 novembre 2011)

N + conj et + N: **piste et pelouse** (athlétisme; *track and field*).

« L'institution prête ses installations à la Commission scolaire pour cette compétition annuelle d'athlétisme dont le but est de faire connaître aux enfants les bienfaits de l'activité physique et des sports de **piste et pelouse**. » (*Le Journal de Sherbrooke*, 5 juin 2013)  
[Commission scolaire: administration chargée de l'enseignement préscolaire, primaire et secondaire dans un territoire donné; anglais *school board*]

N + N: **assurance-feu** (assurance-incendie; *fire insurance*); **assurance-santé** (assurance-maladie; *health insurance*); **auto-fantôme** (voiture (de police) banalisée; *ghost car*); **auto-patrouille** (voiture de patrouille; *patrol car*); **bain-tourbillon** (bain à remous, bain balnéo; *whirlpool bath*); **bureau-chef** (bureau principal, siège social; *head office*); **café instant** (café soluble; *instant coffee*); **centre-jardin** (jardinerie; *garden center*); **certificat cadeau** (chèque cadeau; *gift certificate*); **ciné-caméra** (caméra; *cine-camera*); **clause ascenseur/escalateur** (clause d'échelle mobile; *escalator clause*); **coupon-rabais** (coupon de réduction; *rebate coupon*); **fromage cheddar** (cheddar; *cheddar cheese*); **fromage cottage** (fromage (blanc) de campagne, cottage

cheese<sup>43</sup>; *cottage cheese*); **gâteau-éponge** (sorte de gâteau de Savoie; *sponge cake*); **gomme balloune** (chewing-gum à bulles; *balloon gumball, bubble-gum*); **horloge grand-mère** ((petite) horloge de parquet; *grandmother clock*); **horloge grand-père** ((grande) horloge de parquet; *grandfather clock*)<sup>44</sup>; **pain baguette** (baguette de pain; *baguette bread*); **pain pita** (pita; *pita bread*); **plume fontaine** (stylo (à) plume; *fountain pen*); **porte-patio** (portes-fenêtres, baie coulissante; *patio doors*); **roman-savon** (soap-opéra, feuilleton à l'eau de rose; *soap opera*); **souper-bénéfice** (dîner caritatif, dîner au profit de; *benefit dinner*)<sup>45</sup>.

« Une **auto-patrouille** de la police de Montréal a aperçu un véhicule utilitaire sport sur lequel trois jeunes étaient agrippés à l'extérieur. En se mettant à sa poursuite, le VUS a accéléré et un des jeunes est tombé sur la chaussée. » (*La Presse canadienne*, 22 septembre 2012) [VUS pour véhicule utilitaire sport: SUV]

« Karlik Evi apparaît comme une auberge charmante [en Turquie]. Plusieurs chambres sont immenses, lumineuses, équipées d'un **bain-tourbillon** et d'un balcon. » (*Le Progrès-Dimanche*, 16 septembre 2012)

« Le président du CIO sera le conférencier d'honneur du **dîner-bénéfice** du congrès SportAccord. Les recettes du **dîner-bénéfice** serviront à appuyer les athlètes de la relève olympique. » (*Le Droit*, 15 février 2012)

N + N + Prép à + N: **tapis mur à mur** (moquette; *wall-to-wall carpet*).

« Même si vous adorez l'effet du **tapis mur à mur**, la plupart des acheteurs potentiels préfèrent l'apparence des planchers de bois qui, en plus d'ajouter de la valeur à la maison, sont beaucoup plus faciles à entretenir. » (*Le Journal de Montréal*, 16 février 2013)

43. Commercialisé sous ce nom en France.

44. En Europe francophone, on emploie parfois l'expression horloge de grand-père pour désigner les horloges anciennes.

45. En français québécois, il existe toute une série de termes construits sur ce modèle (**concert-bénéfice**, **soirée-bénéfice**, **spectacle-bénéfice**, etc.) pour désigner une activité caritative organisée au profit d'une personne ou d'un organisme.

N + Prép à + Dét + Adj + N : **meurtre au premier degré** (assassinat; *murder in the first degree*); **meurtre au second degré** (meurtre, homicide involontaire, homicide par imprudence; *murder in the second degree*).

« À la question s’il plaiderait coupable ou non aux trois chefs de **meurtre au premier degré** de Ginette R..., et la même chose pour chacune de ses deux nièces, Laurence et Juliette F..., Pascal M... a répondu les trois fois “non coupable”, d’une voix cassée. » (*Le Soleil*, 18 septembre 2012)

N + Prép à + Dét + N : **hommes au travail** (ouvriers sur la voie; des hommes, des travaux; *men at work*); **retour à l’école** (rentrée des classes, rentrée; *back to school*); **sauce aux pommes** (compote de pomme; *apple sauce*); **valeur aux livres** (valeur comptable; *book value*); **fournaise à l’huile** (chaudière à mazout; *oil furnace*).

« Combien de fois pouvez-vous voir des pancartes “**Hommes au travail**” lorsqu’il n’y a personne qui travaille parce que c’est le soir ou la fin de semaine? » (*Le Nouvelliste*, 21 octobre 2013) [panneau de signalisation routière]

« L’automne, il est de mise de faire davantage de masques, pour aider la peau à s’adapter au changement de saison. Avec le **retour à l’école** des enfants et les aléas de la rentrée, les femmes sont souvent plus stressées; c’est donc un bon moyen pour garder une belle peau. » (*La Presse*, 23 octobre 2013)

« Mes plus beaux souvenirs de Noël sont ceux passés au chalet de mes parents. Le cachet du chalet en bois rond, la **fournaise à l’huile**, la grande table prête à recevoir plusieurs personnes: tous les éléments étaient réunis pour faire un temps des fêtes hors du commun. » (*L’Action du mercredi*, 22 décembre 2010)

N + Prép à + Dét + N + conj et + N : **soupe au poulet et nouilles** (potage poule aux vermicelles; *chicken (and) noodle soup*).

« Bien que l’industrie alimentaire ait fait des efforts pour réduire la teneur en sodium des soupes, plusieurs affichent un contenu bien trop élevé, c’est notamment le cas de la populaire **soupe poulet et nouilles**. » (*Le Journal de Montréal*, 25 février 2013)

N + Prép à + N : **bloc à appartements** (immeuble locatif; *apartment block*); **boîte à lunch** (boîte repas; *lunch box*); **boîte à malle** (boîte à/aux lettres; *mailbox*); **charrue à neige** (chasse-neige; *snowplow*); **chute à déchets** (vide-ordures; *garbage chute*); **cour à scrap** (casse automobile, cimetière de voitures, dépôt de ferraille; *scrapyard*); **crème à main** (crème pour les mains; *hand cream*); **cuillère à table** (cuillère à soupe, aussi : mesure culinaire; *tablespoon*); **cuillère à thé** (petite cuillère, cuillère à café, aussi : mesure culinaire; *teaspoon*); **édifice à bureaux** (immeuble de bureaux; *office building*); **huile à chauffage** (mazout; *fuel oil*); **magasin à rayons** (grand magasin; *department store*); **maison à appartements** (immeuble locatif; *apartment house*); **nouilles à soupe** (vermicelle; *soup noodles*); **pâte à dents** (pâte dentifrice, dentifrice; *toothpaste*); **pédale à gas** (pédale d'accélérateur; *gas pedal*); **pneu à neige** (pneu-neige; *snow tire*); **scie à chaîne** (tronçonneuse; *chain saw*); **souffleuse à neige** (fraiseuse à neige; *snow blower*); **stand à journaux** (kiosque à journaux; *newspaper stand*); **table à café** (table basse; *coffee table*); **tank à gas** (réservoir à essence; *gas tank*); **tour à feu** (tour de guet, poste de vigie (contre les incendies); *fire tower*).

« J'étais dans la cuisine quand il y a eu les coups de feu. J'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu deux gars entrer dans le **bloc à appartements** voisin. » (*TVA Nouvelles*, 19 juillet 2014)

« Me faire reprocher ma candidature comme étant un coup de pub par des gens qui ont des pancartes électorales aux 10 pieds, qui achètent de la pub dans tous les hebdomadaires, qui mettent des pamphlets dans les **boîtes à malle**, je trouve ça un peu ironique. » (*Le Journal de Montréal*, 27 avril 2011) [aux dix pieds : tous les 10 pieds/3 mètres]

« Le fabricant de **pâte-à-dents** Colgate a rencontré les attentes au deuxième trimestre. Les ventes de **pâte à dents** en Amérique latine ont explosé de 79 %. » (*Les Affaires*, 27 juillet 2012) [rencontrer les attentes : répondre aux attentes; anglais *to meet*].

« Mercredi, on a passé la **souffleuse à neige** dans notre rue. Cette opération a laissé devant les entrées des amas de neige qui se sont transformés en blocs de neige glacée. » (*Québec Hebdo*, 30 décembre 2011)

N + Prép à + N + Adj: **appel à frais virés** (appel en PCV (à percevoir); *reverse-charge call*).

«Voulant faire un **appel à frais virés** sur un appareil de Bell Canada, il a été impossible d'entendre le moindre message en français pour les frais virés.» (*Le Devoir*, 17 janvier 2008)

N + Prép à + V: **lutte à finir** (combat sans merci; *fight to the finish*); **salle à dîner** (salle à manger, salle de restaurant; *dining-room*).

«Les demi-finales de la Ligue des Champions opposeront un club engagé dans une **lutte à finir** pour le titre de champion national à un club qui n'est plus dans la lutte.» (*Le Journal de Montréal*, 29 avril 2008)

«J'ai entendu un gros boum comme si une auto frappait le bâtiment, mais je ne voyais pas d'auto. Fait que je suis venue dans la **salle à dîner**, puis c'est là que j'ai vu la galerie qui était toute défoncée.» (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 22 novembre 2014) [une voiture a percuté la maison de plein fouet].

N + Prép après/avant + Dét + N: **complice après le fait** (complice après coup/par assistance; *accessory after the fact*); **complice avant le fait** (complice par instigation; *accessory before the fact*).

«J'ai informé le père des conséquences d'être **complice après le fait** s'il avait l'intention de ne pas laisser sortir son fils de la maison. Le père était inquiet pour son fils et il voulait s'assurer que tout se passerait bien avec la police.» (*Le Quotidien*, 30 janvier 2006) [un père cache son fils recherché par la police]

N + Prép de + Dét + N: **boîte des témoins** (banc des témoins; *witness box*); **bureau des directeurs** (conseil d'administration; *board of directors*); **chambre des joueurs** (vestiaire; *players' room*); **charge du juge** (résumé des débats, par le juge; *judge's charge*); **fièvre des foins** (rhume des foins; *hay fever*); **galerie de La Presse** (tribune de (la) presse/des médias; *press gallery*); **gâteau des anges** (sorte de biscuit de Savoie; *angel cake*); **gérant des ventes** (directeur commercial; *sales manager*); **liste des vins** (carte des vins; *wine list*); **officier de la compagnie** (membre de la direction, dans une société; *company officer*); **ordre de la cour** (ordonnance du tribunal, décision de

justice; *court order*); **représentant des ventes** (représentant de commerce, délégué commercial; *sales representative*); **spécial du jour** (plat du jour; *daily special*); **temps de la compagnie** (temps de travail; *company time*); **tour du chapeau** (triplé; *hat trick*); **travailleur de la construction** (ouvrier du bâtiment, ouvrier du bâtiment et des travaux publics/BTP; *construction worker*).

« La vaste salle d'audience comprend 12 sièges pour les journalistes, 8 grandes tables pour les avocats, sans compter l'estrade des commissaires, les lutrins des procureurs, la **boîte des témoins**. » (*La Presse*, 15 mai 2012) [salle d'audience d'une commission d'enquête]

« G... a grandement contribué à créer l'identité de l'équipe. Il a toujours été loyal, il avait une grande fierté, une prestance, du leadership, une belle personnalité dans la **chambre des joueurs**. » (*Québec Express*, 6 avril 2012)

« Les tarifications imposées aux détenteurs de permis de motocyclette n'affectent pas seulement les usagers, mais aussi les ventes. Abdel H..., **gérant des ventes** à Excel Honda, croit que les acheteurs sont découragés par tous les coûts liés à la conduite d'une moto. » (*Le Journal de Montréal*, 13 août 2013)

N + Prép de + N: **ami de fille** (ami fille, petite amie, copine; *girlfriend*); **ami de garçon** (ami garçon, petit ami, copain; *boyfriend*); **anniversaire de naissance** (anniversaire; *birthday*); **balle de neige** (boule de neige; *snowball*); **bar d'essence** (poste d'essence; *gas bar*); **bâton de hockey** (crosse de hockey; *hockey stick*); **billet de saison** (abonnement; *season ticket*); **blanc de chèque** (formule de chèque; *blank check*); **bouchon de circulation** (bouchon; *traffic jam*); **bouton de panique** (sonnette d'alarme; *panic button*); **boyau de feu** (tuyau d'incendie; *fire hose*); **bris de contrat** (rupture de contrat; *breach of contract*); **bulletin de nouvelles** (bulletin d'information; *news bulletin*); **cap de roue** (enjolveur; *wheel cap*); **chaise de dentiste** (fauteuil de dentiste; *dentist's chair*); **chambre de bain** (salle de bain; *bathroom*); **changement d'huile** (vidange (du) moteur, vidange; *oil change*); **charge d'admission** (droit d'entrée; *charge for admission*); **chef de police** (chef de la police; *police chief*); **chef de pupitre** (rédacteur en chef; *desk chief*); **chemin de détour** (route de déviation, déviation; *detour road*); **chèque de paie** (salaire, paie, feuille de paie; *pay check*); **chèque de voyageur** (vieilli)

(chèque de voyage; *traveler's check*); **clinique de sang** (collecte de sang, don de sang; *blood (donor) clinic*); **club de nuit** (boîte de nuit, nightclub; *nightclub*); **compagnie de finance** (société de crédit; *finance company*); **compagnie de tabac** (cigarette; *tobacco company*); **cours de soir** (cours du soir; *evening class*); **crayon de plomb** (crayon à mine de plomb; *lead pencil*); **dégât d'eau** (dégât des eaux; *water damage*); **directeur de funérailles** (entrepreneur, ordonnateur, conducteur de pompes funèbres; *funeral director*); **enfant de chienne** (fils de pute; *son of a bitch*); **femme de carrière** (femme consacrant sa vie à sa carrière, femme active; *career woman*); **feuille de temps** (feuille de présence, feuille d'épargne; *time sheet*); **firme d'architectes** (société, cabinet d'architectes, agence d'architecture; *architect firm*); **firme d'ingénierie** (société d'ingénierie, bureau d'études; *engineering firm*); **firme de construction** (entreprise en bâtiment, entreprise du BTP; *construction firm*); **firme de courtage** (société, agence de courtage; *brokerage firm*); **firme de sondage** (institut de sondage; *polling firm*); **gérant d'artiste** (impresario, agent artistique; *actor, etc. manager*); **gérant de banque** (directeur d'agence (bancaire); *bank manager*); **gérant de territoire** (directeur régional; *area manager*); **heures d'affaires** (heures d'ouverture; *business hours*); **homme de maintenance** (agent d'entretien; *maintenance man*); **ingénieur de locomotive** (conducteur de train; *locomotive engineer*); **lecteur de nouvelles** (présentateur; *newsreader*); **ligne de piquetage** (piquet de grève, cordon de grévistes; *picket line*); **ligne de production** (chaîne de fabrication; *production line*); **liste de paie** (être sur la liste de paie d'une compagnie: être employé par une entreprise; *to be on a firm's payroll*); **lumières de circulation** (feux de signalisation, feux tricolores, feux; *traffic lights*); **maison de chambres** ((hôtel) meublé; *rooming house*); **marque de commerce** (fig.) (marque de fabrique (fig.); *trademark*<sup>46</sup>); **mépris de cour** (outrage au tribunal; *contempt of court*); **party d'huîtres** (dégustation d'huîtres, *oyster party*); **pâte de tomate** (purée de tomate; *tomato paste*); **plan d'affaires** (projet d'entreprise, business plan<sup>47</sup>; *business plan*); **plancher de danse** (piste de danse, dance floor<sup>48</sup>; *dance floor*); **point de démerite** (point de permis (de conduire); *demerit point*); **prix de liste** (prix (du) catalogue; *list*

46. Dans le sens figuré: Telle qualité est la marque de fabrique de telle personne.

47. Dans le jargon des affaires.

48. Dans le jargon des amateurs de disco.



*price*); **slip de paie** (feuille/bulletin de paie; *pay slip*); **sortie d'urgence** (issue de secours; *emergency exit*); **stand de taxis** (station de taxis; *taxi stand*); **station de police** (poste de police; *police station*); **station de service** (rare) (station-service; *service station*); **système de son** (chaîne stéréo(phonique); *sound system*); **tour d'eau** (château d'eau; *water tower*); **travailleurs d'élection** (personnel électoral; *election workers*); **travailleur de rue** (éducateur de rue; *street worker*); **trip d'ego** (le fait de flatter son ego/amour-propre; satisfaction d'amour-propre, plaisir égoïste; *ego trip*); **trip de pouvoir** (le fait d'assouvir son goût du pouvoir, ivresse du pouvoir; *power trip*); **valet de parking** (voiturier; *parking valet*); **vélo de montagne** (vélo tout-terrain, VTT; *mountain bike*); **vente de feu** (vente de marchandises endommagées par un incendie; *fire sale*)<sup>49</sup>; **vente de garage** (vide-grenier<sup>50</sup>; *garage sale*); **vente de trottoir** (déballage, braderie; *sidewalk sale*).

« Elle a un **ami de garçon**. Il boit, blasphème et veut nous dire quoi faire. J'ai averti mon adolescente qu'il peut venir à la maison, mais qu'il devra aller coucher chez lui. Ma fille a fait une colère, allant jusqu'à vouloir me frapper. » (*Le Progrès-dimanche*, 24 août 1997)

« Les colonnes d'eau doivent être équipées, sur chacun des étages, de **stations de boyaux** qui doivent être faciles d'accès et bien identifiées. » (*Gazette officielle du Québec*, 11 octobre 1989)

« C'était avec beaucoup d'émotion que M. V... "cassait maison" l'été dernier. Plutôt que d'organiser une simple **vente de garage**, l'octogénaire, qui a fait des encans pendant une quarantaine d'années, avait choisi de renouer avec sa passion afin de se départir de ses meubles. » (*Le Progrès*, 20 octobre 2011) [casser maison : fermer définitivement sa maison, cesser de tenir maison]

« Munis d'outils spécialisés, ils s'introduisaient dans les commerces en dehors des **heures d'affaires** pour y ouvrir les coffres et s'emparer de leur contenu. » (*Le Nouvelliste*, 14 septembre 2012)

49. Dans le sens figuré, vente à tout prix, vente en catastrophe, vente précipitée.

50. Vide-garage serait un équivalent plus idiomatique.

N + Prép de + N + Prép à + N : **appel de personne à personne** (communication avec préavis; *person to person call*).

« Ils choisissent l'une des options de facturation suivantes : carte d'appel, appel à frais virés, facturation à un autre numéro ou **appel de personne à personne**. » (*Le Progrès-Dimanche*, 12 septembre 1999)

N + Prép en + N : **musique en feuille(s)** (partition(s) de musique; *sheet music*); **nouvelles en bref** (nouvelles brèves, brèves; *news in brief*); **ordre en Conseil** (décret émanant de l'exécutif; *order in Council*); **virage en U** (demi-tour; *U-turn*).

« Les livres bénéficient d'une mesure de détaxation. Par livre, on entend même les agendas, les livres de **musique en feuilles** et les livres de jeux. » (*La Presse Affaires*, 12 novembre 2011)

« L'homme embarquait sur la voie d'accès lorsqu'il a voulu changer sa direction. Il s'est rangé brièvement sur l'accotement, puis a entamé sa périlleuse manœuvre en effectuant un **virage en U** sur l'autoroute à deux voies. » (*La Presse*, 12 septembre 2012) [embarquait : s'engageait]

N + Prép sans + N : **numéro sans frais** (numéro gratuit, numéro vert; *toll free number*).

« Si vous optez pour un service en ligne, choisissez-en un qui possède un **numéro sans frais**. » (*Protégez-vous*, 15 août 2013) [dépannage informatique en ligne]

N + Prép sous + N : **course sous harnais** (trot attelé; *harness racing*).

« Si le Club Jockey du Québec n'avait pas fait revivre les **courses sous harnais**, cet automne, une tradition serait peut-être disparue. » (*Le Soleil*, 21 octobre 2010)

Prép sous + N : **sous-contracteur** (sous-traitant; *subcontractor*); **sous-gradué** (étudiant de premier cycle; *undergraduate*).

« Le secteur de la recherche a la cote avec une quarantaine d'étudiants de niveau maîtrise-post-doctorat et une vingtaine d'autres **sous-gradués**. » (*Le Nouvelliste*, 29 août 2008).

Prép sur + N: **surtemps** (heure supplémentaire (au travail), temps additionnel (en sport); *overtime*).

« On pense à négocier les conventions collectives de manière plus serrée. Moins de **surtemps**, baisse de salaire, réduction du nombre d'employés et exigences de production plus élevées sont au menu. » (*Le Nouvelliste*, 13 juillet 2013)

V + N: **chauffe-moteur** (appareil chauffant le moteur d'une voiture en hiver; *block heater*); **couvre-duvet** (housse de couette; *duvet cover*); **couvre-plancher** (revêtement de sol; *floor covering*); **lave-auto** (station de lavage; *car-wash*); **tire-pois** (sarbacane; *pea-shooter*).

« Il n'y aura pas de grande révolution dans l'industrie du **couvre-plancher**. Les grandes tendances restent les mêmes: planchers de bois dans des teintes assez foncées, préclarts qui imitent la pierre et céramiques qui imitent le bois. » (*Québec Hebdo*, 10 mars 2012)

« Pour démontrer qu'il est prêt à se "mouiller pour sa ville", un candidat s'est filmé en train de passer dans un **lave-auto**, avec le toit mobile de sa voiture décapotable relevé... » (*Le Soleil*, 29 septembre 2012)

« David était plus fort qu'il n'y paraît et Goliath, plus faible. Contrairement à la croyance populaire, la fronde était une arme redoutable. Rien à voir avec un jouet d'enfant. David ne s'est donc pas présenté à cette bataille avec un **tire-pois**. » (*Les Affaires*, 3 mai 2014)

### Syntagmes verbaux

V + Adj/Adv: **goûter bon/mauvais** (avoir bon/mauvais goût; *to taste good/bad*); **regarder bien/mal** (**ça regarde bien/mal**: c'est bon/mauvais signe; ça s'annonce bien/mal; *it looks well/bad*); **être dessus** (être allumé, en parlant des feux d'un véhicule; *to be on*); **trouver coupable** (déclarer coupable; *to find guilty*); etc.

« Et là, il y a un concentré de jus d'orange et de jus de citron. Ça va **goûter bon**, ça va goûter les fruits, mais le sucre, c'est un sucre ajouté. » (Société Radio-Canada, *L'Épicerie*, 20 juin 2012)

« Depuis avril, il pleut, il pleut et il pleut encore. Des festivals sont annulés. Cela **regarde mal** pour les jeux qui débarquent en ville dans deux semaines. » (*La Presse*, 12 juillet 2012)

« Kevin G... a été **trouvé coupable** de quatre chefs d'agression sexuelle sur une mineure. » (*Le Droit*, 20 septembre 2012)

V + Adj + Prép avec/dans: **se sentir confortable avec/dans** (se sentir bien avec (qqn, etc.)/dans (un rôle, etc.); *to feel comfortable with/in*).

« Avant de **se sentir confortables** dans cette position [de gardien de but], ça leur a pris une période d'ajustement qui a malheureusement été un peu longue. » (*La Revue*, 19 décembre 2012) [ajustement: adaptation; anglais *adjustment*].

V + Dét + N: **adresser un problème** (aborder un problème, s'attaquer à un problème; *to address an issue*); **appeler des élections** (convoquer des élections; *to call elections*); **appeler une pénalité** (sanctionner une faute; *to call a penalty*); **briser un record** (battre un record; *to break a record*); **casser le français** (écorcher le français; *to speak in broken French*); **changer l'huile** (faire la vidange; *to change oil*); **donner sa notice** (déposer un préavis; *to give (a 7 days) notice*); **faire sortir le vote** (mobiliser ses électeurs/son électorat; *to get out the vote*); **forger une signature** (contrefaire, imiter une signature; *to forge a signature*); **frapper un piéton** (heurter, renverser un piéton, en parlant d'un véhicule; *to hit a pedestrian*); **gagner son point** (avoir gain de cause; *to gain one's point*); **garder la ligne** (rester en ligne; ne pas quitter (au téléphone); *to hold the line*); **loger un appel** (interjeter appel; *to lodge an appeal*); **loger une plainte** (déposer une plainte, porter plainte; *to lodge a complaint*); **passer une loi** (adopter, voter, faire passer une loi; *to pass a bill*); **passer le test** (passer le test avec succès, réussir le test; *to pass the test*); **placer un appel** (passer un appel, appeler; *to place a phonecall*); **placer une commande** (passer une commande; *to place an order*); **pratiquer son piano** (travailler son piano, s'exercer au piano; *to practice piano*); **prendre des procédures** (engager des poursuites, intenter un procès; *to take proceedings*); **prendre une chance** (tenter sa chance; prendre le risque, courir le risque; *to take a chance*); **ne pas prendre de chance** (ne prendre aucun risque; *to take no chances*); **prendre une marche** (faire une marche à pied, marcher, se promener; *to take a walk*); **prendre le vote** (procéder au

vote; *to take a vote*); **remplir une commande** (exécuter une commande; *to fulfill an order*); **rencontrer la demande** (répondre à la demande; *to meet the demand*); **rencontrer ses dépenses** (s'acquitter de/faire face à/régler ses dépenses; *to meet someone's expenses*); **rencontrer les objectifs** (atteindre les objectifs; *to meet objectives*); **rencontrer ses paiements** (faire face à/régler ses paiements; *to meet payments*); **renverser un jugement** (casser/inverser/réformer/révoquer un jugement; *to reverse a judgement*); **retourner un appel** (rappeler; *to return a call*); **sauver de l'argent** (économiser, faire des économies; *to save money*); **sauver du temps** (gagner du temps; *to save time*); **servir une sentence** (purger une peine; *to serve a sentence*).

« Pour son 33<sup>e</sup> anniversaire, l'artiste conceptuel Janek Schaefer a **brisé le record** du monde du nombre de vinyles brisés en une minute. » (*Le Nouvelliste*, 1<sup>er</sup> août 2012)

« Surtout, c'est la puissance de la machine libérale pour **faire sortir le vote**, comme on l'entend si souvent, qui influence les résultats le jour de l'élection. » (*La Voix de l'Est*, 7 septembre 2012)

« Lorsqu'on voit des joueurs de la trempe de Sébastien L... se voir refuser l'accès à la Ligue canadienne de football, on essaie de comprendre. Aucune équipe n'a daigné **prendre une chance** avec un des meilleurs porteurs du football universitaire. » (*Métro*, 6 juin 2012)

« C'est toujours une illusion de dire que l'attrition va **sauver de l'argent** sans couper dans les services. » (*Le Devoir*, 5 août 2011)  
[attrition: départs naturels; anglais *attrition*]

V + Dét + N + Prép à: **payer une visite à** (rendre visite à; *to pay a visit to*).

« Le président des cols bleus émet des réserves sur les propos de l'entrepreneur qui a prétendu avoir dû verser un pot-de-vin à un de ses membres. "Si ça se produisait, on ne se gênerait pas pour lui **payer une visite**", a-t-il conclu. » (*Courrier Laval*, 9 juin 2013) [une menace]

V + Dét + N + Prép de: **faire un fou de soi** (se rendre ridicule; *to make a fool of himself*); **prendre la parole de qqn** (se fier à la parole de qqn; *to take*

*somebody's word*); **prendre la part de qqn** (prendre le parti de qqn, prendre parti pour qqn; *to take somebody's part*).

« Claude Dubois [chanteur québécois connu] est payé 140 000 \$ pour sa participation à cette télé-réalité. Personnellement, je pense que c'est très mal payé pour **faire un fou de soi**. » (*Cyberpresse*, 22 septembre 2010)

« Je suis le père d'une fille qui a aujourd'hui 16 ans et qui a fait le choix de **prendre la part** de sa mère au moment de notre séparation. » (*Le Journal de Québec*, 24 avril 2014) [de se ranger du côté de sa mère]

V + Dét + N + Prép sur: **mettre l'emphase sur** (mettre l'accent/insister sur, mettre en valeur; *to put emphasis on*).

« On propose de déclarer les terres agricoles et les eaux patrimoine national. On les protégera pour mieux **mettre l'emphase** sur les produits locaux. » (*Le Progrès*, 29 août 2012).

V + N: **faire application** (faire une demande (d'emploi), poser sa candidature, candidater; *to make application*); **prendre action** (prendre des mesures, agir; *to take action*); **prendre place** (avoir lieu; *to take place*).

« N'ayant pas des notes assez fortes pour **faire application** en médecine, je décide de faire un baccalauréat en sciences biomédicales pour poursuivre mes études dans le domaine de la santé. » (*Cyberpresse*, 18 octobre 2010)

« Les citoyens du quartier opposés à la coupe d'arbres ne lâchent pas le morceau. Insatisfaits de la réaction de la mairie, ils promettent d'agir afin de bloquer le chantier. "On va **prendre action** rapidement pour empêcher le promoteur d'abattre les arbres", annonce une des porte-parole. » (*Le Soleil*, 27 août 2014)

V + N + Prép de: **prendre avantage de** (profiter de; *to take advantage of*); **prendre charge de** (prendre la direction, prendre en main, se charger de, prendre en charge, s'occuper de; *to take charge of*); **prendre offense de** (s'offusquer de; *to take offense at*).

« La justice doit se moderniser. Elle doit **prendre avantage** des évolutions technologiques sans perdre son essence, sa raison d'être. » (*Le Devoir*, 12 mars 2012)

« Si cette mère-là est capable de **prendre charge** de son enfant, c'est certain qu'on va lui reconfier son enfant. Mais on va quand même évaluer la situation parce qu'il s'est passé des choses pas banales. » (*TVA Nouvelles*, 22 septembre 2014)

V + Part + Prép de : **être supposé (de)** (devoir, être censé; *to be supposed (to)*).

« Il n'y a aucun poids lourd qui **est supposé** passer à cet endroit et il n'y a aucun autobus qui doit circuler à cette intersection. » (*Le Soleil*, 2 septembre 2011)

« Quand on est en camp d'entraînement avec toute l'équipe, **t'es pas supposé de boire, t'es pas supposé de sortir.** » (*Le Journal de Montréal*, 12 novembre 2014)

V + Part + Prép pour : **être dû pour** (devoir; être le temps de; *to be due for*).

« Je pense qu'on **serait dû pour** avoir une femme comme premier ministre. » (*La Presse canadienne*, 3 novembre 2011) [qu'il serait temps qu'on ait, que ce serait le temps d'avoir]

V + Prép à + Dét + N : **envoyer à la scrap** (envoyer à la casse, mettre au rebut/à la ferraille; *to send to a scrapyard*); **se tenir à l'attention** (se tenir au garde-à-vous; *to stand at attention*).

« J'ai fait du motocross dans le bois avec ma Renault. C'était un tank. Je l'ai poussée à bout. Quand elle est morte, son châssis était fendu sur toute la longueur. J'ai dû payer pour l'envoyer à la **scrap.** » (*Le Soleil*, 23 mars 2009)

« Au moment du décollage, l'équipe des "rampants" **se tenait à l'attention** et nous envoyait sérieusement la main! » (*Le Soleil*, 13 juin 1993) [envoyer la main : saluer de la main]

V + Prép de + N + que : être d'**opinion que** (être d'avis que, estimer que; *to be of the opinion that*).

«Le conseil [du collège des médecins] **est d'opinion** que l'intimé expose inutilement ses patientes à des risques, ce qui constitue un sérieux manque de jugement professionnel.» (*Le Soleil*, 16 juin 2012)

V + Prép en + N: **aller en cour** (aller devant les tribunaux, aller en justice; *to go to court*); **aller en grève** (se mettre en grève; *to go on strike*); **aller en onde** (prendre l'antenne; *to go on air*); **être en amour** (être amoureux; *to be in love*); **mettre en nomination** (avancer/proposer la candidature; *to put in nomination*); **tomber en amour** (tomber amoureux; *to fall in love*).

«Je voulais que ça se règle, j'étais prêt à payer. Si je ne le faisais pas, il était question d'un procès, d'**aller en cour**, que ça dure un, deux, trois ans.» (*Le Journal de Montréal*, 29 octobre 2014)

«Quand je l'ai entendue, cette mélodie m'a donné l'irrésistible envie d'**être en amour** et de faire du cinéma.» (*Le Droit*, 17 septembre 2011)

«Le ministre s'est pété les bretelles lorsque mon film a été **mis en nomination** aux Oscars. Il disait que c'est son ministère qui avait financé le film et que ça donnait de la visibilité au Canada à l'étranger.» (*La Presse*, 5 juin 2006)

«Nous avons vu plusieurs œuvres québécoises dans lesquelles les gars n'osaient pas **tomber en amour**. Cela ne reflétait pas notre réalité. Nous étions plutôt du genre à faire des pieds et des mains pour déclarer notre amour aux filles.» (*La Presse*, 10 janvier 2013)

V + Prép pour + Dét + N: **appliquer pour un emploi** (faire une demande d'emploi, candidater; *to apply for a job*).

«Il prend une décision qui changera le fil de sa carrière lorsqu'il décide d'**appliquer pour** être en charge de la rubrique de théâtre du journal.» (*La Voix du Sud*, 26 octobre 2011)

V + Prép pour + Part: **prendre pour acquis**<sup>51</sup> (tenir pour acquis, partir du principe que; *to take for granted*).

51. Se rencontre aussi dans la PEF.



« On semble croire et **prendre pour acquis** que la machine économique américaine est en panne, voire définitivement brisée. » (*Les Affaires*, 8 novembre 2011)

V + Prép sous + Dét + N + que : **être sous l'impression** que (avoir l'impression que, croire/penser que; *to be under the impression that*).

« Lorsque nous avons fait des interventions pour les Jeux olympiques, nous **étions sous l'impression que** nos interventions visaient en même temps les Jeux paralympiques. Mais nous constatons malheureusement que ce n'était pas le cas. » (*Le Droit*, 11 mars 2010)

V + Prép sous + N : **aller sous presse**<sup>52</sup> (mettre sous presse; *to go to press*).

« Au moment d'**aller sous presse**, la MRC Papineau était la plus touchée, avec un peu plus de 1 100 abonnés sans électricité. » (*Le Droit*, 1<sup>er</sup> mars 2013) [MRC : municipalité régionale de comté, regroupement de communes; à l'heure où nous écrivons ces lignes/nous bouclons cette édition]

V + Pronom + Adj/Adv : **prendre ça aisé** (ne pas s'en faire avec ça, ne pas forcer; *to take it easy*).

« Je faisais des entraînements spécifiques sur certaines distances pour ensuite prendre des périodes de repos. J'avais l'air de **prendre ça aisé**, mais c'était pas le cas. » (*La Voix de l'Est*, 14 octobre 2000).

V + Pronom + Prép à + V + Prép avec : **n'avoir rien à faire avec** (n'avoir rien à voir avec, n'avoir aucun rapport avec; *to have nothing to do with*).

« Deux élus seraient impliqués dans l'affaire. Le maire a affirmé avoir parlé aux deux conseillers en question, qui lui ont dit n'avoir "**rien à faire avec** cette histoire". » (*Métro*, 17 juin 2009)

## Locutions

Les interférences de l'anglais sur le français québécois se font sentir sur un certain nombre de locutions.

52. Un exemple chez Alphonse Allais.

### Locutions adjectivales

Par exemple: **sujet à** (*subject to*): soumis à, sous réserve de, à condition de, dans les limites de (en parlant d'un stock); **dû à**<sup>53</sup> (*due to*): à cause de, en raison de, du fait de, grâce à; **référant à** (*referring to*): comme suite à, en réponse à, se référant à.

«Les heures supplémentaires ont toujours été **sujet** [*sic*] à approbation. La seule différence est que l'autorisation n'est plus accordée par l'employeur, mais par le maire.» (*Le Nouvelliste*, 3 mars 2010)

«On ne pouvait pas ne pas essayer de redonner un peu d'argent au consommateur **dû à** la hausse du dollar.» (*La Presse canadienne*, 10 novembre 2007) [baisse du prix du vin d'importation; en raison de/du fait de la hausse du dollar]

«Le pilote était heureux de ce résultat, surtout qu'il ne se considère pas comme un spécialiste des surfaces glacées. "Ça fait un peu oublier la saison de l'an dernier", dit-il **en référant à** la fin en queue de poisson causée par les bris mécaniques.» (*Le Quotidien*, 5 février 2013) [bris mécanique: panne mécanique; en faisant allusion à la fin...].

### Locutions adverbiales

Par exemple: **à tout événement**<sup>54</sup> (*in any event*): en tout cas, de toute façon, quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre; **comme question de fait** (*as a matter of fact*): à vrai dire; **même à ça** (*even at that*), même ainsi, même dans ce cas, malgré cela; **pour aucune considération** (*on no consideration*): à aucun prix, pour rien au monde, sous aucun prétexte, jamais.

«La proposition d'acheminer le pétrole de l'Alberta vers le Québec nous permettrait de s'approvisionner à un coût plus avantageux. Si cet écart venait qu'à s'inverser, rien n'empêche la province de se tourner à nouveau vers l'Europe et l'Afrique. À tout événement, la sécurité énergétique du Québec serait alors renforcée par une

53. Cet emploi s'observe parfois en France.

54. Cette locution est attestée en français classique. Il s'agirait d'un anglicisme de maintien.

diversification des sources d’approvisionnement. » (*La Presse*, 23 avril 2013)

« Dix ans plus tard, la métropole comptait près de trente “centres d’achats”. Pourtant, le capital canadien-français avait boudé la formule. **Comme question de fait**, le capital anglophone contrôlait déjà plus de 80 % des centres commerciaux. » (*La Presse*, 5 février 2001)

« Je sors depuis 3 mois avec un garçon très bon, je lui ai tout raconté, il m’a dit qu’il était patient et qu’il voulait m’aider à m’en sortir. Mais **même à ça**, je ne veux pas qu’il me touche, j’en suis incapable. » (*Le Progrès-Dimanche*, 15 mai 2011)

« Le président du Syndicat des fonctionnaires municipaux s’est montré insatisfait des offres de la Ville. “**Pour aucune considération**, je vais la signer. J’aime mieux quitter mon poste que de signer une convention qui ne soit pas gagnant-gagnant”. » (*Le Soleil*, 28 octobre 2011)

### *Locutions avec meilleur*

Par exemple : **au meilleur de ma connaissance** (*to the best of my knowledge*) : à ma connaissance, pour autant que je sache ; **au meilleur de mes capacités** (*to the best of one’s capacity*) : autant que je puisse, le mieux possible ; **dans le meilleur intérêt de** (*in the best interest of*) : dans l’intérêt de.

« J’ai fait ma job **au meilleur de mes capacités**. Après ça, c’est hors de mon contrôle. » (*Métro*, 30 juin 2011) [c’est hors de mon contrôle : ça ne dépend pas de moi ; anglais *it’s out of my control*]

« D’une manière ou d’une autre, je n’ai pas l’intention de décréter ce que mes électeurs doivent faire mais bien de les supporter **au meilleur de ma connaissance**. » (*Charlesbourg Express*, 26 novembre 2008) [supporter : aider, soutenir]

« Soyez convaincus que la planification des territoires protégés se fera de façon réfléchie. C’est notre objectif, et nous allons le réaliser **dans le meilleur intérêt** de tous les Québécois. » (*Le Quotidien*, 12 novembre 2011)

### Locution conjonctive

Par exemple: **à l'effet que** (*to the effect that*): selon lequel, suivant lequel; **en autant que** (*inasmuch as*): attendu que, vu que, en ce sens que, dans la mesure où; **en autant que je suis concerné** (*as far as I am concerned*): à mon avis; **en autant qu'il est concerné** (*as far as he is concerned*): en ce qui le concerne, quant à lui.

«Hewlett Packard avait qualifié de “journalisme irresponsable” la nouvelle **à l'effet qu'**elle songe à vendre sa division des ordinateurs personnels.» (*Les Affaires*, 19 août 2011)

«Je sais qu'il y a une personne qui aime bien colporter des rumeurs au sujet des Diablos. Je ne sais pas quel est son but, mais je peux dire, **en autant que** ça me concerne, que ce sont des ragots.» (*Le Nouvelliste*, 22 janvier 2010) [Diablos: club de motards criminels]

### Locutions prépositives

Par exemple: **à l'emploi de** (*in somebody's employ*): employé par, qui travaille chez/pour, au service de (en parlant d'un domestique); **à l'intérieur de** (*within*): dans les limites de (du budget, etc.), dans les (nombre de jours, etc.); **au montant de** (*to the amount of*): d'un montant de, qui se monte à; **aux mains de** (*at the hands of*): contre, face à; **dans l'opinion de** (*in the opinion of*): d'après, selon; **en sa capacité de** (*in one's capacity*): en (sa) qualité de; en tant que, à titre de (personnel, officiel, etc.); **pour les fins de** (*for the purposes of*): dans le but de, dans l'intention de, aux fins de.

«Le syndicat soutenait que les femmes **à l'emploi de** Postes Canada faisaient l'objet de discrimination, puisqu'elles empochaient un salaire moindre pour des tâches comparables à celles accomplies par leurs collègues masculins.» (*La Presse canadienne*, 17 novembre 2011)

«Près de cinq mois après que des émeutiers eurent ravagé le centre-ville de Vancouver à la suite de la défaite des Canucks **aux mains des** Bruins de Boston, la police a recommandé que 60 personnes soient accusées.» (*La Presse canadienne*, 1<sup>er</sup> novembre 2011) [Vancouver Canucks et Boston Bruins: deux équipes de hockey sur glace]

« Le représentant du premier ministre en région est convoqué en Cour **en sa capacité d'**ancien ministre du Revenu, poste qu'il occupait au moment d'une perquisition effectuée par la GRC. » (*Le Progrès-Dimanche*, 17 avril 2011)

« L'île a été vendue à Montréal via le programme des dons écologiques. Ce programme permet à un propriétaire de donner un terrain **pour des fins de** conservation, contre un dédommagement monétaire » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 16 novembre 2011)

### Emploi de la préposition devant un syntagme nominal

Toute interférence de l'anglais sur l'emploi des prépositions devant un syntagme nominal. Les cas sont très nombreux. En voici quelques exemples :

#### *Préposition à*

Par exemple: **meilleur classement (performance, résultat, etc.) à vie** au lieu de: de (toute) sa vie, depuis le début, depuis toujours.

« Selon le dernier classement du magazine, Québec est la meilleure destination [touristique] au Canada, la troisième en Amérique du Nord et la sixième au monde. Il s'agit de son **meilleur** résultat à vie. » (*La Presse*, 15 octobre 2011)

#### *Préposition en*

Par exemple: x victoires (x défaites) **en carrière** au lieu de: de (toute) sa carrière, depuis le début de sa carrière.

« Laurent D... se souviendra de son meilleur résultat **en carrière** sur le circuit de la Coupe du monde de patinage de vitesse. Le jeune homme a dû patienter très longtemps avant d'apprendre qu'il avait terminé au 2<sup>e</sup> rang de la finale du 500 mètres. » (*Le Devoir*, 6 décembre 2014)

#### *Préposition pour*

Pour indiquer une durée à venir :

«Faites cuire **pour** une dizaine de minutes pour des petits financiers.» (*La Presse*, 29 octobre 2004) [recette de pâtisserie; faire cuire (pendant) une dizaine de minutes]

«Dans les deux cas, les individus sont sortis des classes défavorisées de la mère-patrie, ou sont restés en Amérique après y être venus comme soldats ou marins. Initialement le corps des valeurs de base des deux groupes était analogue. Le développement historique s'est fait parallèlement, **pour** plus d'un siècle» (Henri Bélanger, *Place à l'homme*, p. 86) [pendant plus d'un siècle]

*Préposition sous* (voir 3.6.3 *Préposition sous*, p. 128).

*Préposition sur* (voir 3.6.4 *Préposition sur*, p. 130).

### Coordination de syntagmes verbaux aux constructions différentes

Cette forme de zeugma, courante dans La Presse anglo-saxonne, se rencontre dans la PEQ, comme par exemple :

«Par la suite, l'avocate a énoncé qu'elle a pu **voir et parler à** l'adolescente.» (*Le Soleil*, 30 septembre 1993) [qu'elle avait pu voir l'adolescente et lui parler]

«Des entraîneurs ont **utilisé et abusé de** leurs pouvoirs d'influence et de persuasion sur des mineurs.» (*Le Droit*, 30 décembre 2008) [ont utilisé leurs pouvoirs et en ont abusé]

«Les élèves ont vécu toute une expérience, en **rencontrant et discutant avec** Gino Dupuis, l'une des personnes les plus fortes en Amérique du Nord.» (*Le Droit*, 11 décembre 1996) [en rencontrant Gino Dupuis et en discutant avec lui]

Un cas fréquent inscrit sur les autocars : **Propriété de et Opéré par [nom d'une société de transport]**, calque de *Owned and Operated by...* : Propriétaire-exploitant [nom d'une société de transport]

## 5.2 INTERFÉRENCES DE L'ANGLAIS SUR LE SIGNIFIÉ (ANGLICISMES DE SENS OU ANGLICISMES SÉMANTIQUES)

Par anglicisme de sens ou anglicisme sémantique, il faut entendre tout ajout de sens à un terme français sous l'influence du sens d'un terme anglais.

### 5.2.1 INTERFÉRENCES SÉMANTIQUES PAR RESSEMBLANCE SÉMIOLOGIQUE

Tout ajout de sens à un terme français sous l'influence d'un mot anglais au signifiant identique ou ressemblant.

En français standard, certains anglicismes de sens sont intégrés à la norme depuis longtemps (par exemple *opposition*, pour désigner le groupe de députés minoritaires dans un parlement); d'autres font encore l'objet de controverse (contrôler, dans le sens de maîtriser); d'autres encore sont généralement condamnés (définitivement, dans le sens de sans aucun doute). Ce sont souvent les faux-amis de la tradition scolaire. Pour de nombreux locuteurs québécois, ces emprunts de sens sont généralement moins sentis pour ce qu'ils sont, à savoir des anglicismes, que les emprunts de termes, plus « repérables ».

#### 5.2.1.1 Signifiants identiques ou quasi identiques

Ils sont très nombreux. Par exemple: **accommodation** (dans le sens d'hébergement); **admission** (entrée); **agenda** (ordre du jour); **alignement** (parallélisme (des roues/du train avant)); **application** (demande (d'emploi, etc.)); **bannière** (enseigne; anglais *banner*); **caméra** (appareil photo); **cellulaire** ((téléphone) portable); **change** (monnaie); **char** (voiture; anglais *car*); **charger** (faire payer, facturer, prendre (une certaine somme d'argent); anglais *to charge*); **circulaire** (prospectus, catalogue (distribué dans les boîtes aux lettres)); **civique** (municipal); **clérical** (de secrétariat); **clinique** (stage, cabinet (médical, etc.)); **communauté** (société, collectivité, milieu, ville, village, quartier, etc., selon le contexte); **communautaire** (du milieu, de la ville, du village, de/du quartier, etc., selon le contexte); **compagnie**<sup>55</sup>(société);

55. En français standard, les deux termes s'emploient, mais société est le terme générique. Toute compagnie est une société (on parle de statut juridique), mais toute société ne s'appelle pas

**conventionnel**<sup>56</sup> (traditionnel); **copie** (exemplaire); **corporatif** (d'entreprise, *corporate*<sup>57</sup>); **corporation** (société déclarée); **coutellerie** (ménagère); **cynique** (défiant (vis-à-vis de la politique)); **cynisme** (défiance (vis-à-vis des politiques)); **département** (rayon); **développement** (lotissement); **disposer** (jeter, éliminer); **élaborer** (donner des détails, entrer dans les détails, développer); **élevateur** (ascenseur); **évaaporé** ((lait) concentré); **éventuellement** (par la suite, plus tard); **extension** (poste (téléphonique)); **fermier** (agriculteur, exploitant agricole; anglais *farmer*); **firme** (société, entreprise); **habileté** (aptitude, compétence, savoir-faire; anglais *ability*); **harnacher** (aménager (un cours d'eau); anglais *to harness*); **instantané** (immédiat); **remboursement instantané**: immédiat); **juridiction** (compétence, ressort); **large**<sup>58</sup> (grand (vêtement, etc.)); **monétaire** (financier, pécuniaire, en argent); **neutre** (point mort; **au neutre**: au point mort; anglais *neutral*); **nomination** (candidature); **occupation** (profession); **opération** (exploitation); **opérer** (conduire, exploiter); **patronage** (favoritisme politique); **pavage** (chaussée, asphaltage); **paver** (asphalter); **pourvoyeur** (fournisseur); **pratique** (séance d'entraînement, répétition, exercice); **se pratiquer** (s'exercer, s'entraîner); **professionnel** ((membre d'une) profession libérale); **questionner** (mettre en question, contester); **se rapporter** (se présenter; anglais *to report himself*); **régulier** (ordinaire); **résidence** (maison, domicile); **sauver de l'argent** (mettre de côté, économiser; anglais *to save money*); **sauver du temps** (gagner du temps; anglais *to save time*); **seconder** (appuyer (une motion)); **spécial** (particulier, particulièrement cher (ami)/important (événement); anglais *special*); **superviseur** (supérieur, directeur, patron); **terme** (mandat, mandature); **tuile** (carreau (recouvrant les murs), dalle (recouvrant le sol); anglais *tile*); **versatile** (aux talents variés, polyvalent); **voûte** (chambre forte, salle des coffres; anglais *vault*); etc.

---

une compagnie. En 2011, la loi québécoise sur les compagnies a été remplacée par la loi sur les sociétés par action.

56. Cet anglicisme de sens s'emploie en Europe francophone dans l'expression « armes conventionnelles » dans le sens d'« armes classiques », non nucléaires.

57. Dans le jargon des milieux d'affaires.

58. Les abréviations anglaises S (*small*), M (*medium*), L (*large*) et XL (*extra large*) sont entrées dans l'usage un peu partout dans la Francophonie (et dans le monde).



« On se rappelait mutuellement à l'ordre lorsque la discussion débordait sur les points qui sont à l'**agenda** de la prochaine réunion. » (*La Tribune*, 12 mai 2000)

« J'ai passé mon p'tit **change**/Dans l'trou du téléphone/Sentiment étrange/Je rejoins pus personne » (Richard Desjardins, *Et j'ai couché dans mon char*) [petit change : petite monnaie ; anglais *small change* ; je rejoins : je joins]

« Après avoir hésité entre la menuiserie et la mécanique, il a choisi la seconde option. En 2002, il doit cependant se recycler. “On peut sortir le gars du **char**, mais on ne peut pas sortir le **char** du gars”, rapporte-t-il. Cette fois, il opte pour l'opération de machinerie lourde. » (*Le Journal de Québec*, 23 juin 2013) [opération de machinerie lourde : conduite d'engins de chantier ; anglais *heavy equipment operator*]

« La très grande collaboration du public nous a permis de procéder à l'arrestation des suspects. Nous ne pouvons pas pour le moment élaborer sur les circonstances de cet incendie. » (*La Tribune*, 9 novembre 2011)

« Le Québec est retourné à la “grande noirceur” du régime Duplessis que les hérauts de la Révolution tranquille ont tant dénoncée. Le **patronage** s'est de nouveau érigé en système. Un favoritisme politique qui s'est infiltré lentement jusqu'au cœur de l'État. » (*Le Quotidien*, 3 octobre 2011) [Grande Noirceur : nom donné à la période de luttes entre les conservateurs et les progressistes du Québec (1944-1959), qui déboucha sur la Révolution tranquille]

« Le juge a ordonné à Valérie T... de se trouver chez elle entre 22 h et 6 h, de déposer son permis de conduire et de **se rapporter** à la police de Québec une fois par semaine. » (*Le Soleil*, 15 juin 2011)

Dans cette catégorie, il faut signaler une série de faux-amis, des mots d'origine française empruntés par l'anglais, mais dans un sens particulier, et repris avec ce nouveau sens en français québécois. C'est le cas de : **carton** (cartouche (de cigarettes)), **construction** (travaux (sur une route)), **cul de sac** ((voie) sans issue (sur un panneau de signalisation)), **détour** (déviation),

**route** (itinéraire, ligne), **table d'hôte** (menu (à prix fixe), formule (du jour)), etc. Ces anglicismes sémantiques sont rarement sentis comme tels par de nombreux locuteurs québécois.

« Les policiers ont saisi 250 **cartons** de 200 cigarettes, près de 1 400 paquets de 25 cigarettes, de même que 14 paquets de tabac en vrac. » (*La Nouvelle Union*, 30 janvier 2013)

« Les causes de l'accident ne sont pas déterminées pour le moment. La police a mis en place un **détour** pour la circulation dans le secteur. » (*La Presse*, 23 juillet 2004)

« On voit que L'Impérial ne ménage pas ses efforts. Avec une **table d'hôte** à 14 \$ le midi et à 28 \$ en soirée, on comprend que les clients s'y ruent. » (*Le Devoir*, 1<sup>er</sup> novembre 2013) [un menu/une formule à 14 \$]

### 5.2.1.2 Signifiants ressemblants

Eux aussi sont très nombreux. Par exemple : **chapitre** (anglais *chapter*: section (d'une organisation)); **clair** (*clear*: net (en finance)); **conjoint**<sup>59</sup> (*joint*: commun); **communiqué conjoint**: commun); **endosser** (*to endorse*: appuyer, approuver); **s'enregistrer** (*to register*: s'inscrire); **entraîner** (*to train*: former); **entraînement** (*training*: formation); **étampe** (*stamp*: tampon); **favoriser** (*to favor*: être en faveur de); **filière** (*file*: classeur (métallique, etc.)); **fournaise** (*furnace*: chaudière); **grief** (*grievance*: différend, litige); **malle** (*mail*: courrier); **planifier** (*to plan*: prévoir, préparer (un voyage/des vacances)); **touer** (*to tow*: enlever/remorquer (un véhicule)); etc.

« Alors que la majorité des résidents du quartier sont contre l'idée d'une grosse école, les gens de l'extérieur la **favorisent**. Mais il faut **questionner** la commission scolaire qui a invité les conseils de ses établissements à **endosser** cette option. » (*Le Soleil*, 30 novembre 2005)

59. Cet anglicisme s'observe parfois en Europe francophone.

« Le propriétaire souligne qu'une **fournaise** à l'huile serait à l'origine des flammes. » (*Cyberpresse*, 24 octobre 2011)

« Avec ses chiens de Kaska/Son fouet ses raquettes longues/Ses sacs de **malle** sa drague/Et puis son grand cométique/C'est Jos c'est Jos Hébert » (Gilles Vigneault, *Jos Hébert*).

« La Commission de la santé et de la sécurité au travail oblige les compagnies de remorquage à utiliser deux camions pour **touer** un véhicule sur les autoroutes : une dépanneuse et un véhicule de protection. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal*, 1<sup>er</sup> mars 2006) [pour remorquer]

### 5.2.2 INTERFÉRENCES SÉMANTIQUES PAR TRADUCTION

Par anglicisme de traduction, il faut entendre toute interférence du signifié d'un terme anglais sur le signifié d'un terme français du fait de l'équivalence habituelle de leurs signifiés en français standard (les deux signifiants étant différents). Il s'agit donc d'une traduction littérale.

Ces anglicismes de traduction sont très nombreux. C'est le cas de : **acheter** dans **acheter du temps** : gagner du temps, temporiser (traduction littérale de l'anglais *to buy time*) ; **arrêt** : stop (traduction de l'anglais *stop*) ; **avertissement** (de tempête, etc.) : avis (de tempête, etc.), alerte (anglais *warning*) ; **balayage** : raz de marée (électoral) (*sweep*) ; **bâton de hockey** : crosse de hockey (*hockey stick*) ; **bienvenue** : je vous en prie, il n'y a pas de quoi, de rien, avec plaisir (*you're welcome*) ; **blanchir** : battre à plate couture (sans concéder un seul but à l'adversaire) (*to whitewash*) ; **blanchissage** : victoire absolue (en sport) (*whitewash*) ; **boîte de camion** : caisse de camion (*truck box*) ; **bureau de médecin** : cabinet de médecin (*doctor's office*) ; **camionneur** : routier (*trucker*) ; **carré** : square (*square*) ; **carte** (d'une ville, du métro, etc.) : plan (*map*) ; **château-fort** : bastion/citadelle (électoral(e) d'un parti politique) (*stronghold*) ; **chien chaud** : saucisse chaude, hot-dog (*hot dog*) ; **cire** : fart (*wax*) ; **cirer** : farter (*to wax*) ; **citron** : voiture de mauvaise qualité (*lemon*) ; **correct, c'est correct** : ça va, ça va bien (*it's all right*) ; **couler** : faire fuiter (une information) (*to leak*) ; **cueillette** : enlèvement/retrait (de marchandises), prise en charge (d'un client par un taxi) (*pick up*) ; **cueillir** : enlever/retirer

(des marchandises), prendre en charge (un client par un taxi) (*to pick up*); **édifice**: bâtiment, immeuble (*building*); **émettre** (un permis, etc.): délivrer un permis (*to issue a permit*); **enchâsser** (dans la Constitution): inscrire (*to enshrine*); **épargner**: économiser (*to save*); **étiquette**: label/maison de disque (*label*); **fait au**: fabriqué au (*made in*); **frapper un piéton**: heurter, renverser un piéton (*to hit a pedestrian*); **gérant**: directeur (d'un magasin, d'une banque), agent/impressario (d'un artiste) (*manager*); **grandeur**: taille (vêtements), pointure (chaussures) (*size*); **joueur**: acteur (de l'économie) (*player*); **laveuse**: lave-linge (*washer*); **lumières de circulation**: feux de signalisation/circulation (*traffic lights*); **manteau**: trois-quarts, blouson (*coat*); **nouvelles**: information, info (*news*); **ouverture**: débouché, poste, poste vacant (*opening*); **plancher**: sol (*floor*); **pupitre**: salle de rédaction (*desk*); **chef de pupitre**: rédacteur en chef (*desk chief*); **répartiteur**: régulateur (*dispatcher*); **sècheuse**: sèche-linge (*dryer*); **sentier**: piste (de ski de fond, de raquette, de motoneige) (*trail*); **souffleuse**: fraiseuse (à neige) (*blower*); **vache**: femelle du cervidé, biche (*cow*); **valise**: coffre de voiture (*trunk*); **veau**: petit (du cervidé), faon (*calf*); **vente**: soldes (*sale*); **vert**: green de golf (*green*); **vert**: naïf, inexpérimenté (*green*).

« Un anglophone qui voit le mot *stop* à une intersection comprend instantanément arrêtez. Pour lui, c'est un verbe au mode impératif. Pour des raisons que je m'explique mal, nous avons choisi de le traduire: **arrêt**, mais arrêt, ça ne m'intime absolument pas l'ordre d'arrêter. » (*La Presse*, 21 octobre 2007) [On devrait dire « arrêt obligatoire »]

« Le député prédit l'élection d'un gouvernement majoritaire libéral, mais pas de **balayage**, car les péquistes "vont faire bonne figure", selon lui. » (*La Voix de l'Est*, 8 octobre 2013) [péquiste: membre/partisan du Parti québécois]

« Parfois je te rencontre/Les soirs d'automne/Dans le **carré** Saint-Louis/Tu es là/Tu me parles en ami » (Luc Plamondon, *Nelligan*) [Le carré Saint-Louis: un square de Montréal; Nelligan (1879-1941), poète symboliste québécois]

« J'offre de centraliser la **cueillette** de ces marchandises et de les remettre à des organismes qui ne font pas compétition à ces grands

magasins”, mentionne le coordonnateur de la campagne de jouets des pompiers.» (*La Tribune*, 26 octobre 2005) [mentionne : dit, signale; anglais *to mention*]

« Pour célébrer les 25 ans de l'**étiquette** de disques Sub Pop, qui a produit des albums de Nirvana, Mudhoney et Soundgarden, pour ne nommer que ceux-là, l'établissement a entièrement redécoré son cinquième étage. » (*La Presse*, 19 octobre 2013)

« Deux mains soudées au volant/Une auto à dépasser/Une **lumière** à esquiver/Un piéton à éviter » (Claude Léveillé, *Taxi*)

« Dans son shack de chasse, Pop règne sur un clan, ses trois fils, son petit-fils, sa femme devenue chasseuse depuis trois ans. La veille, elle a tué une femelle orignal (la “**vache** orignal”, dont le petit se fait baptiser “**veau**”). » (*Le Devoir*, 26 octobre 2007) [shack : cabane]

### 5.2.3 ANGLICISMES PHRASÉOLOGIQUES

Par anglicisme phraséologique, il faut entendre une expression imagée calquée sur l'anglais. Cela peut être un mot simple, un syntagme ou une phrase complète.

#### 5.2.3.1 Image exprimée par un mot

Par exemple : **cassé** (*broke(n)*) : fauché, sans le sou, en parlant d'une personne ; **français cassé** (*broken French*) : français écorché ; **gelé** (*frozen*) : anesthésié ; etc.

« Ainsi quand un gars est **cassé**/Allez jamais rien lui prêter,/Car il vous le remettra pas » (Raymond Lévesque, *Le gros bon sens*)

« La députée de Berthier-Maskinongé, une anglophone au **français cassé**, fait son possible pour s'exprimer en français malgré son stress évident. » (*Le Soleil*, 22 octobre 2011)

### 5.2.3.2 Image exprimée par un syntagme

V + Dét + N :

- ◆ Traduction partielle : **avoir du guts** (*to have the guts*) : avoir des tripes, du cran ; **avoir le(s) shake(s)** (*to have the shakes*) : avoir la tremblote ; **frapper le jackpot** (*to hit the jackpot*) : gagner le gros lot, décrocher le jackpot ; **mettre un plaster** (*to put a plaster*) : mettre un cataplasme (sur une jambe de bois) ; **payer des peanuts/pinottes** (*to pay peanuts*) : payer des cacahuètes/prunes ; **tirer la plug** (*to pull the plug on something*) : mettre fin à qqch., laisser tomber, abandonner (un projet, etc.) ; **voler le show** (*to steal the show*) : ravir la vedette ; **être sur la bonne/mauvaise track** (*to be on the right/wrong track*) : être sur/dans la bonne/mauvaise voie ; faire fausse route ; etc.

« Elles ne sont pas des athlètes, mais elles **ont du guts** à revendre et le goût de relever un défi. Sept femmes ont entrepris une course à relais de 650 km. » (*La Voix de l'Est*, 5 août 2011)

« Le chanteur a été victime d'un malaise. Il s'est mis à filer mal et **avoir le shake**. On a préféré ne pas prendre de chance. » (*La Presse*, 8 juin 2011)

« Une monarchie comme celle du Royaume-Uni rapporte énormément. Incluez-y une magnifique histoire d'amour avec un mariage grandiose, vous **frappez le jackpot!** » (*Le Nouvelliste*, 2 mai 2011) [à propos du mariage de Kate Middleton avec le prince William]

« La réaction des gens a été incroyable. Ils ont chanté avec nous, ils ont ri avec nous, on s'est amusés comme c'est pas permis. En voyant ça, on s'est dit : "Ok, **on est sur la bonne track**". » (*La Voix de l'Est*, 19 mars 2011).

- ◆ Traduction totale : **avoir les bleus** (*to have the blues*) : broyer du noir, avoir le cafard/le blues ; **avoir des dents** (*to have teeth*) : être musclée (en parlant d'une loi) ; **brasser la cage** (*to rattle the cage*) : secouer, bousculer (pour faire prendre conscience de qqch.) ; **chiquer la guenille** (*to chew the rag*) : bougonner, maugréer ; **faire ses devoirs** (*to do one's homework*) : bien se préparer ; **fournir du carburant** (*to provide fuel*) : fournir des

munitions (fig.), donner des armes (fig.); **frapper un nœud** (*to hit a knot*): tomber sur un os; **livrer la marchandise** fig. (*to deliver the goods* fig.): remplir son contrat (fig.); **manquer le bateau** (*to miss the boat*): manquer/rater le coche; **passer le test** (*to pass the test*): réussir l'examen de passage fig., bien se tirer de l'épreuve fig.; **porter deux chapeaux** (*to wear two hats*): porter deux casquettes; **prendre le plancher** (*to take the floor*): prendre la parole (dans une réunion), occuper la scène; **voir des étoiles** (*to see stars*): voir trente-six chandelles; etc.

« J'aime mon steak cuit bleu et le fromage bleu, je n'irais pas jusqu'à dire que je suis cordon bleu, mais avec le train de vie que je mène cet automne, je n'ai pas le temps d'**avoir les bleus**. » (*Le Plateau*, 11 novembre 2010)

« La loi **aura des dents** et imposera des sanctions plus sévères à ceux qui s'adonnent à la surfacturation ou contreviennent aux règlements. » (*La Presse*, 21 septembre 2010)

« Quand les Anglais sont arrivés/Y'auraient ben voulu nous changer,/Y'ont **frappé un nœud**./Lorsque l'on a du sang français,/On devient jamais Anglais » (Raymond Lévesque, *Frappé un nœud*)

« Si vous investissez maintenant dans les pays émergents, vous pouvez croître avec eux. Si vous attendez quatre ou cinq ans après la fin de la récession, vous pouvez **manquer le bateau**. » (*La Presse*, 6 octobre 2011)

V + Dét + N + Adj. : **couper les coins ronds** (*to cut corners*): ne pas passer dans les coins (sens propre), aller au plus rapide, faire à l'économie, user d'expédients (sens figuré); **être pris les culottes baissées/à terre** (*to be caught with one's pants down*): être pris en flagrant délit/sur le fait/par surprise/au dépourvu; **se faire du capital politique** (*to make political capital*): tirer un profit politique, capitaliser sur; **jouer les seconds violons** (*to play second fiddle*): jouer les seconds rôles; etc.

« Dans la restauration, les seules règles qui priment sont celles de la rentabilité. Maximiser le profit exige de **couper les coins ronds**. Mais cela permet-il de tromper le client sur la marchandise? » (*Le Devoir*, 12 janvier 2007) [faire des économies, lésiner, mégoter sur qqch.]

« Deux contrebandiers de faux comprimés de Viagra, qui auraient exploité un laboratoire clandestin pouvant produire 18 000 pilules à l'heure, viennent de se faire **prendre les culottes baissées** par la sûreté du Québec. » (*Le Journal de Montréal*, 3 juin 2014)

« Il faut nommer les choses par leur nom. Nous savons où est le pont Champlain. Où est l'urgence de vouloir tout renommer, pour **se faire du capital politique**? » (*Le Journal de Québec*, 10 novembre 2014) [Un ministre fédéral voulait changer le nom du célèbre pont Champlain de Montréal, en vain]

V + Dét + N + Prép à : **donner des dents/plus de dents à** (*to give teeth to*) : muscler (une loi) ; **paver<sup>60</sup> la voie à** (*to pave the way for*) : ouvrir la voie à ; etc.

« La loi québécoise sur l'accès à l'information date d'une autre époque. Il faut lui **donner des dents**, la moderniser et la rendre conforme à une plus grande transparence de l'État. » (*Le Journal de Montréal*, 22 mai 2014)

« La déclaration signée aujourd'hui contribue à **paver la voie à** de nouveaux partenariats ouverts sur le monde qui contribueront à la relance de l'économie. » (*Canada NewsWire*, 27 octobre 2014).

V + Dét + N + Prép à + Dét + N : **mettre l'épaule à la roue** (*to put one's shoulder to the wheel*) : s'atteler à la tâche, mettre la main à la pâte ; donner un coup de main ; etc.

« La Ville de Sherbrooke a aussi **mis l'épaule à la roue** pour redonner vie au centre-ville. Elle a appuyé les trois musées du centre-ville. Elle s'est impliquée dans la relance du théâtre, a créé des lieux intéressants. » (*La Tribune*, 5 novembre 2011)

V + Dét + N + Prép à + Dét + Adj + N : **avoir le cœur à la bonne place** (*to have one's heart in the right place*) : être bien intentionné, altruiste, vaillant, courageux ; etc.

« Il y a des équipes qui misent sur des joueurs beaucoup plus habiles que nous. Mais mes jeunes sont travaillants comme ce n'est pas

60. Un exemple chez Chateaubriand. Rare dans la PEF.



permis, ils **ont le cœur à la bonne place**. Avant longtemps, nous risquons de gagner pas mal plus de matches que nous allons en perdre.» (*La Voix de l'Est*, 1<sup>er</sup> novembre 2014)

V + Dét + N + Prép avec: **faire beaucoup de millage avec qqch.** (*to get a lot of mileage out of something*): exploiter qqch. au maximum; etc.

«En Égypte, les fanatiques **font beaucoup de millage** avec ces fausses histoires de kidnappings de chrétiennes en rupture de ban avec l'Église.» (*La Presse*, 9 mai 2011)

V + Dét + N + Prép dans + Dét + N: **se mettre le pied dans la bouche** (*to put one's foot in one's mouth*): dérapier (fig.); **avoir des papillons dans l'estomac** (*to have butterflies in the stomach*): avoir le trac; avoir l'estomac noué; etc.

«Si je vous dis: politicien très connu, fils d'un personnage public marquant, capable de ramener les militants vers son parti, mais qui a tendance à parler trop vite, à **se mettre le pied dans la bouche**, vous pensez à qui?» (*La Presse*, 19 novembre 2014). [allusion à Justin Trudeau (premier ministre du Canada depuis 2015), fils de l'ancien premier ministre, Pierre Elliott Trudeau (1968-1979 et 1980-1984)].

«Les enfants seront plongés, au cours des prochains mois, dans l'apprentissage de la langue seconde, et visiblement, ils **ont des papillons dans l'estomac**.» (*La Tribune*, 26 août 2011)

V + Dét + N + Prép de + Dét + N: **atteindre le fond du baril** (*to be at the bottom of the barrel*): atteindre, toucher le fond; **détenir la balance du pouvoir** (*to hold the balance of power*): être en position d'arbitre; **réussir un tour du chapeau** (*to score a hat trick*): faire un triplé, réussir la passe de trois; **presser le bouton de panique** (*to press the panic button*): prendre peur, paniquer, tirer la sonnette d'alarme; **chausser les souliers de qqn** (*to fill one's shoes*): succéder à qqn, prendre la succession de qqn, s'installer dans le fauteuil de qqn fig.; etc.

«La chef du Nouveau Parti démocratique pourrait **détenir la balance du pouvoir** et exiger des concessions au prochain gouvernement, qu'il soit minoritaire libéral ou minoritaire conservateur.» (*La Presse*, 4 octobre 2011)

«Tout était à l'ordre, tout était bien ordonné. Ça a été facile de **chausser les souliers** de Robert et de continuer le travail qu'il a commencé.» (Société Radio-Canada, Abitibi-Témiscamingue, 3 septembre 2013) [Il est question d'un changement de maire]

«Hansen est celui qui a inscrit le plus de buts lors de la dernière semaine, avec cinq filets. Il a d'ailleurs réussi le premier **tour du chapeau** de sa carrière dans une victoire de 4-1 des Canucks sur les Blackhawks.» (*Canoe*, 24 novembre 2014) [filet: but; Chicago Blackhawks: équipe de hockey professionnelle]

V + Dét + N + Prép sur: **mettre le focus sur**<sup>61</sup> (*to focus on*): se focaliser sur, se concentrer sur, mettre l'accent sur; etc.

«Je souhaite que le premier ministre fédéral laisse au Québec la chance de continuer à **mettre le focus sur** la réhabilitation plutôt que sur la répression.» (*La Presse*, 27 octobre 2011) [débat sur la suppression du registre fédéral des armes à feu]

V + Prép à + Dét + N: **faire face à la musique** (*to face the music*): assumer/ faire face à ses responsabilités, ne pas se dérober, ne pas se défilier (fam.); etc.

«Une femme tremblait de tous ses membres quand elle s'est présentée au palais de justice, sachant qu'elle devrait affronter celui qui lui avait administré une raclée. Elle aurait souhaité pouvoir témoigner devant le juge sans que l'accusé soit dans la salle. Finalement, elle aura **fait face à la musique**, en témoignant en sa présence.» (*Le Journal de Sherbrooke*, 17 novembre 2014)

V + Prép à travers + Dét. + N: **parler à travers son chapeau** (*to talk through one's hat*): parler à tort et à travers, parler de ce qu'on ne connaît pas, ne pas savoir de quoi on parle, dire n'importe quoi; etc.

«La conférence de presse en vue du combat opposant Stevenson à Fonfara s'est déroulée dans le plus grand calme. Pas d'esclandres, pas d'insultes, pas de déclarations à l'emporte-pièce. "Stevenson respecte son adversaire, car c'est quelqu'un de calme, réfléchi et qui **ne parle**

61. Rare dans la PEF.

**pas à travers son chapeau**», confirme le promoteur. » (*La Presse*, 22 mai 2014) [la veille d'un match de boxe]

V+ Prép avec + Dét + N + Prép de + N: **prendre avec un grain de sel** (*to take with a grain of salt*)<sup>62</sup>: prendre avec scepticisme; ne pas prendre au pied de la lettre; ne pas en faire une histoire, un drame; etc.

« Il faut donc **prendre avec un grain de sel** les retombées économiques que les promoteurs [d'un nouveau stade] font miroiter. Le sport professionnel contribue plus à une réallocation des budgets de consommation qu'à la création d'argent neuf. » (*Les Affaires*, 18 juin 2011) [argent neuf: argent frais; anglais *new money*].

V + Prép dans + Dét + N: **coulé dans le béton** (*embedded in concrete*): gravé dans le marbre; **être dans les souliers de qqn** (*to be in someone's shoes*): être à la place de qqn, occuper le fauteuil de qqn; **être tenu dans le noir** (*to be kept in the dark*): ne pas être informé; être tenu dans l'ignorance de qqch.; **se peindre dans le coin** (*to paint himself in a corner*): se priver de toute porte de sortie, se piéger soi-même; etc.

« Visiter l'Insectarium et le Jardin botanique pourrait coûter plus cher puisque Montréal évalue la possibilité de tarifier les deux emplacements séparément. Bien que le projet ne soit pas **coulé dans le béton**, la Ville a mandaté une firme pour évaluer l'impact de cette hausse. » (*Le Journal de Montréal*, 17 octobre 2013) [une firme: une société, une entreprise; anglais *firm*]

V + Prép dans + Dét + N + Adj: **être/se retrouver dans l'eau chaude** (*to be/get in hot water*): être dans le pétrin; être sur le gril/la sellette; etc.

« Une enseignante du Cégep de Sherbrooke **se retrouve dans l'eau chaude** après avoir offert des cours privés à ses étudiants plutôt que de se montrer disponible pour répondre à leurs questions. » (*La Presse*, 5 novembre 2011) [cours privé: cours particulier; anglais *private lesson*].

62. Le français de référence connaît l'expression « mettre son grain de sel », au sens tout à fait différent.

V + Prép dans + Dét + N + Prép de + Dét + N: **être dans le siège du conducteur** (*to be in the driver's seat*): être aux commandes/aux manettes/à la manœuvre; diriger les opérations; être en tête; etc.

«Grâce à cette huitième victoire, les hommes de Marc T... sont de retour **dans le siège du conducteur**, et partagent le premier rang de la division Est avec les Winnipeg Bombers.» (*La Presse*, 1<sup>er</sup> octobre 2011) [au football canadien]

V + Prép de + Dét + N: **ne pas être sorti du bois** (*not be out of the woods*): ne pas être tiré d'affaire; ne pas être sorti de l'auberge; etc.

«L'endettement des ménages canadiens vient d'atteindre un niveau sans précédent. Et **on n'est pas sorti du bois**, parce que les entreprises et les administrations publiques sont aussi fortement endettées.» (*La Presse*, 14 décembre 2010)

V + Prép sur + Dét + N: **dormir sur la switch** (*to be asleep at the switch*): s'endormir à son poste de travail, manquer de vigilance/de réactivité; **être assis sur la clôture** (*to sit on the fence*): s'abstenir de prendre position; ne pas prendre parti, ménager la chèvre et le chou; **être assis sur ses mains** (*to sit on one's hands*): rester sans rien faire; **laisser sur une tablette** (*to leave on the shelf*): laisser au placard (fig.), laisser dans un tiroir (fig.); **mettre sur la mappe** (*to put on the map*): mettre, placer sur la carte du monde; **mettre sur la glace** (*to put on ice*): mettre au frigidaire; **monter sur le banc** (*to be raised to the bench*): être nommé/promu juge; etc.

«Ça va faire 21 mois et nous n'avons pas encore eu un cent. Tout le monde **dort sur la switch**, que ce soit la compagnie, le syndicat ou le juge. On veut savoir ce qui se passe.» (*Le Droit*, 1<sup>er</sup> août 2014) [Le représentant des retraités d'une entreprise privée dont les pensions ont été amputées de 55 %]

«Je me sens pris entre responsabilité et culpabilité. Mon point de vue sur le débat linguistique au Québec est assez comparable. Je suis **assis sur la clôture**. Il y en a un qui me traite de bloke. L'autre me traite de frog.» (*Le Devoir*, 21 septembre 2013) [Point de vue d'un immigrant au Québec; *bloke*: épithète injurieuse employée par certains francophones québécois à l'adresse des anglophones; *frog*,

épithète injurieuse employée par certains anglophones à l'adresse des francophones]

« Si M. Legault a obtenu du succès, c'est parce que son message a fait mouche. Surtout avec un leitmotiv : **mettre sur la glace** pour les années à venir le débat sur la question nationale afin de consacrer les efforts à relancer le Québec. » (*Le Nouvelliste*, 10 novembre 2011) [François Legault : fondateur du parti Coalition Avenir Québec, parti nationaliste de centre droit]

« En tenant ce Mondial de handball, la Fédération canadienne espérait se **mettre sur la mappe**, offrir une visibilité nationale à son sport. » (*La Tribune*, 16 août 2006)

« Selon les mentalités, il faut laisser mûrir les jeunes de la vingtaine, les **mettre sur une tablette** pendant encore 10 ans avant de leur donner des responsabilités. » (*Les Affaires*, 19 mai 2012)

« La déception est plus grande au sein de la confrérie des avocats criminalistes qui voient encore une fois un civiliste **monter sur le banc**. » (*Le Droit*, 1<sup>er</sup> février 2003)

V + Prép sur + Dét + N + Adj : **avancer, marcher sur une glace mince** (*to be walking on thin ice*) : avancer en terrain miné ; marcher sur un terrain glissant, marcher sur des œufs ; etc.

« Au plan de l'éthique, le gouvernement **avance sur une glace mince**. Le passage de l'ex-ministre de la Santé au secteur privé dès qu'il eut quitté la politique n'était pas acceptable. » (*Le Droit*, 30 avril 2008) [soupçon de conflit d'intérêts]

### 5.2.3.3 Image exprimée par une phrase

- ◆ Phrase simple : **L'argent ne pousse pas dans les arbres** (*Money does'nt grow on trees*) : L'argent ne tombe pas du ciel ; **La chimie est bonne** (*The chemistry is right*) : Le courant passe ; On s'est trouvé des atomes crochus ; **Le chat est sorti du sac** (*The cat's out of the bag*) : La vérité a éclaté au grand jour ; On a découvert le pot aux roses ; **Une pomme pourrie (pourrit l'ensemble du baril)** (*A rotten apple spoils the barrel*) ; etc.

TABLEAU 7 ANGLICISMES DE PREMIER ET DE SECOND DEGRÉ

ANGLAIS	FRANÇAIS QUÉBÉCOIS	FRANÇAIS INTERNATIONAL	CHOIX POUR LE LOCUTEUR QUÉBÉCOIS
	emprunt de terme		
	emprunt par traduction		création
	calque morphologique		
	calque sémantique		
<i>muffler</i>	<b>muffler</b>	silencieux	2 termes
<i>condominium for sale</i>	<b>condominium à vendre</b>	appartement à vendre	3 termes
<i>running shoes</i>	<b>running shoes</b>	chaussures de course <sup>a</sup>	3 termes
<i>overtime</i>	<b>overtime</b>	heure supplémentaire	4 termes
anglicisme	1 <sup>er</sup> degré		
	2 <sup>nd</sup> degré		

 a. En France, les grandes enseignes d'articles de sport emploient fréquemment le terme *running*.

« Conscients que **l'argent ne pousse pas dans les arbres**, les dirigeants de PME savent que les postes de la santé, de l'éducation et de la main-d'œuvre occupent une grande partie des dépenses du gouvernement du Québec. » (*Les Affaires*, 7 novembre 2011)

« Nous jouons ensemble avec l'équipe du Canada. **La chimie est bonne** et c'est une bonne préparation pour la Coupe du monde. » (*Le Courrier Laval*, 13 juin 2012) [L'ambiance/Le climat]

« Je soupçonnais un joueur qui avait développé une tendinite d'avoir d'autres problèmes et en prenant le temps d'en discuter avec le staff, **le chat est sorti du sac** et on a pu le remettre rapidement sur la "track". » (*Cyberpresse*, 22 mars 2011) [remettre sur la track: remettre sur les rails]

Phrase complexe: **Mets ça dans ta pipe (et fume)** (*Put that in your pipe and smoke it*): Si ça ne te plaît pas, c'est le même prix!; Autant pour toi!; Mets ça dans ta poche et ton mouchoir par-dessus!; Vlan, dans les dents!; **Si le chapeau vous fait, mettez-le** (*If the cap fits, wear it*): Qui se sent morveux se mouche; À bon entendeur, salut; **Si vous ne pouvez les battre, joignez-vous à eux** (*If you can't beat'em, join'em*).

« Chère maman... Si le petit garçon que j'étais avait eu l'amour qui lui était dû, je n'aurais pas été humoriste. **Mets ça dans ta pipe**, maman... Mais non, je t'aime! » (*Métro*, 28 avril 2014) [déclaration de l'humoriste québécois Martin Matte; Prends ça pour toi]

« Je me permets de partager avec les dames (pour les hommes, **si le chapeau vous fait, portez-le!**) quelques trucs découverts sur Internet pour garder le contrôle... et la taille. » (*Le Quotidien*, 23 décembre 2005) [conseils pour éviter de grossir]

### 5.3 ANGLICISMES DE PREMIER ET DE SECOND DEGRÉ

On observe plusieurs degrés dans l'anglicisme. Ainsi, par rapport au français standard heure supplémentaire, le terme **overtime** (emprunt de signifiant

sans modification) représente un premier degré d'anglicisme. Les termes **surtemps** (calque morphologique) et **temps supplémentaire** (traduction plus ou moins réussie), un second degré comme le montre le tableau 7 qui suit. Au résultat, le locuteur québécois se retrouve souvent devant deux, voire trois, sinon quatre choix possibles, en fonction de sa conception et de sa connaissance de la langue.

## 5.4 ANGLICISMES DE FRÉQUENCE

Il existe une autre catégorie d'anglicismes, ce sont les anglicismes de fréquence. En effet, on observe que, sous l'influence d'un terme anglais identique ou ressemblant, certains termes français sont d'usage beaucoup plus fréquent en français québécois qu'en français international. Ainsi, **superviseur** (anglais *supervisor*: supérieur, surveillant, patron) est employé 5 fois plus souvent dans la PEQ que dans la PEE<sup>63</sup>; **supposément** (anglais *supposedly*: prétendûment, soi-disant), 39 fois; **possiblement** (anglais *possibly*), 68 fois; **privément** (anglais *privately*: en privé), 281 fois; **ultimement** (anglais: *ultimately*: en fin de compte), 318 fois; **présument** (*presumably*: vraisemblablement), 416 fois; **présentement** (anglais: *presently*: actuellement, à présent), 527 fois.

« La mère de Katherine B..., cette jeune femme de 21 ans décédée lorsqu'une voiture conduite par une personne **possiblement** en état d'ébriété a percuté la sienne, dénonce elle aussi l'alcool au volant. »  
(*Le Nouvelliste*, 19 décembre 2011)

« Le message concernant l'alcool au volant passe-t-il vraiment? Difficile de l'affirmer, quand on constate qu'encore une fois, un conducteur **présument** ivre a grièvement blessé une fillette et sa mère. »  
(*Le Nouvelliste*, 15 décembre 2011)

« Exiger de travailler dans un cadre uniquement francophone dans une grande entreprise montréalaise, c'est se vouer à une lente

63. Sondage fait dans la base Eureka.cc le 25 novembre 2014 dans toutes les archives de la PEQ et de la PEE (presse écrite européenne).



ghettoïsation, c'est se réduire **ultimement** à la traduction. » (*La Presse*, 16 décembre 2011)

Ces observations montrent à quel point l'anglais a exercé et exerce encore de fortes pressions sur le français québécois et ce dans tous les domaines de la langue. Nous allons maintenant passer de la taxonomie de ces emprunts à leurs mécanismes de formation.

# 6

## Mécanismes de formation d'une interlangue

---

Pour analyser les mécanismes de formation des emprunts, je ferai appel aux travaux de l'analyse des erreurs et, en guise d'illustration, je reprendrai, le plus souvent, les exemples déjà retenus dans le chapitre 5, tout en en apportant de nouveaux. Certains exemples reviennent aussi, mais dans des catégories différentes.

Les interférences de l'anglais sur le français au Québec, depuis plus de 250 ans, ont contribué à la création d'un nouveau dialecte que je désigne sous le nom de « **franbécois** ». Ce terme est un mot valise, forgé à partir du syntagme « **franglais québécois** », pour désigner précisément la **langue intermédiaire**, ou **interlangue**, qui s'est formée, et se forme encore, du fait de l'interférence de l'anglais sur le français au Québec<sup>1</sup>. Le contact entre les deux

---

1. Je pense aussi au terme « **francitan** » forgé pour désigner la langue intermédiaire entre le français et l'occitan.

langues, dans un rapport de force déséquilibré entre une langue dominante (l'anglais) et une langue dominée (le français), est à l'origine du franbécois.

Les principaux vecteurs de création et de diffusion de l'interlangue sont le système politique du Canada et du Québec (le parlementarisme britannique), le système judiciaire (d'origine britannique), le monde anglophone et nord-américain du commerce et de l'industrie, ceux de la communication, du spectacle et du sport<sup>2</sup>. Depuis longtemps, le français québécois est, pour une bonne part, une langue de traduction<sup>3</sup>. Pour des raisons compréhensibles, mais regrettables, au lieu d'aller puiser dans le patrimoine francophone commun, on en est souvent réduit à traduire directement de l'anglais. Cet état de fait est la cause principale de l'écart qui s'est creusé entre le français québécois et le français de référence.

À l'origine, la notion d'interlangue désigne la langue intermédiaire que se crée l'apprenant d'une langue étrangère entre sa langue maternelle (langue de départ) et la langue qu'il apprend (langue d'arrivée). Il s'agit d'abord d'un phénomène individuel. Mais l'analyse des erreurs a montré que les « fautes » des apprenants ne sont pas arbitraires. Dans la plupart des cas, elles s'expliquent par l'influence de la langue première sur la langue seconde. Ainsi, pour les locuteurs d'une langue première L1 (par exemple des anglophones), on relève systématiquement les mêmes types d'erreurs dans leur langue seconde L2 (par exemple le français).

L'analyse des erreurs a aussi montré qu'une interlangue peut être partagée par un petit groupe de personnes et qu'elle peut même devenir un phénomène de masse. Au Québec, les anglophones ont tendance à importer dans leur français des structures, des termes, des acceptions et des distributions propres à l'anglais; les francophones, à intégrer les mêmes éléments dans leur français. Il s'est développé une tendance à traduire l'anglais à partir de

- 
2. Pour les causes militaires, politiques, judiciaires, économiques de la formation du franbécois, voir Lionel Meney (2010), p. 95 et suiv.
  3. C'est ce que souligne, entre autres, Marcel Boudreault (1973, p. 428) : « Dans la construction de cette langue [le québécois], la traduction a joué et joue un rôle inévitable: elle est un des facteurs qui a fait et qui fait que le français du XVII<sup>e</sup> siècle, notre langue maternelle d'alors, a évolué dans une direction qui n'est pas exactement celle du français d'Europe et de France. »

ce qui lui ressemble le plus en français, en attribuant à des termes français sémiologiquement proches de l'anglais des sens nouveaux, anglais. Ces structures, ces mots et ces sens nouveaux se sont « fossilisés », c'est-à-dire qu'ils sont devenus des formes habituelles de cette nouvelle langue, en quelque sorte légitimées par l'usage.

Les interférences à l'origine du franbécois portent sur tous les aspects de la langue qu'il s'agisse de la prononciation, de la grammaire (morphologie et syntaxe) et du vocabulaire. Elles sont particulièrement nombreuses dans le domaine du vocabulaire. On peut distinguer les interférences portant sur le signifiant (la forme) et celles portant sur le signifié (le sens). Les interférences sur le signifiant se concrétisent, à l'oral, par des prononciations anglaises ou à l'anglaise et, à l'écrit, par des emprunts de termes anglais et des calques morpho-syntaxiques (combinaisons de termes, formations de termes composés). Les interférences sur le signifié se concrétisent par des ajouts de sens à des termes français identiques ou semblables par la forme à des termes anglais et par des ajouts de sens par traduction à des termes français jugés (erronément) équivalents sémantiquement à des termes anglais.

Dans les pages qui suivent, je vais illustrer les principaux mécanismes qui ont conduit à la formation du franbécois. Cela se résume, en fait, à quelques procédés, à savoir des transferts de l'anglais au français, des généralisations et des simplifications, ces dernières étant une sorte de généralisation.

## **6.1 LES PRINCIPAUX MÉCANISMES EN ŒUVRE DANS LA FORMATION D'UNE INTERLANGUE, LE FRANBÉCOIS**

### 6.1.1 TRANSFERTS

**TABLEAU 8** TYPOLOGIE DES TRANSFERTS DE L'ANGLAIS AU FRANÇAIS  
DANS LA CONSTRUCTION DU FRANBÉCOIS

LANGUE DE DÉPART	LANGUE INTERMÉDIAIRE	LANGUE D'ARRIVÉE
anglais	franbécois	(français)
1. transferts de formes (de signifiants)	anglicismes de forme	
1.1. transferts de prononciation	anglicismes de prononciation	
1.2. transferts de morphologie	anglicismes de morphologie	
1.3. transferts de syntaxe	anglicismes de syntaxe	
1.4. transferts de mots	emprunts de mots	
2. transferts de sens (de signifiés)	anglicismes de sens	
2.1. transferts de sens par identité de forme	anglicismes sémantiques par ajout de sens	
2.2. transferts de sens par ressemblance de forme	anglicismes sémantiques par ajout de sens	
2.3. transferts de sens par traduction littérale (mots simples)	anglicismes sémantiques par traduction littérale	
2.4. transferts de sens par traduction littérale (mots composés)	anglicismes syntactico-sémantiques	
2.5. transfert de sens par traduction littérale (locutions imagées)	anglicismes phraséologiques	
3. transferts de fréquence	anglicismes de fréquence	
4. transferts de point de vue	anglicismes pragmatiques, culturels	

## 6.1.2 GÉNÉRALISATIONS (ÉLARGISSEMENTS)

**TABLEAU 9** TYPES DE GÉNÉRALISATION EN FRANBÉCOIS SOUS L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS

LANGUE DE DÉPART	LANGUE INTERMÉDIAIRE	LANGUE D'ARRIVÉE
anglais	franbécois	(français)
	Généralisation du champ sémantique de certains noms	
	Généralisation de l'emploi de certaines prépositions	
	Généralisation de l'emploi de certains adjectifs de relation	
	Généralisation de l'emploi de certains compléments de nom	

## 6.1.3 SIMPLIFICATIONS

**TABLEAU 10** CAS DE SIMPLIFICATION EN FRANBÉCOIS SOUS L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS.

LANGUE DE DÉPART	LANGUE INTERMÉDIAIRE	LANGUE D'ARRIVÉE
anglais	franbécois	(français)
	Simplifications abusives dans l'emploi de certains mots	

## 6.2 PRINCIPAUX CAS D'INTERFÉRENCES DE L'ANGLAIS SUR LE FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

### 6.2.1 INTERFÉRENCES SUR LE SIGNIFIANT

#### 6.2.1.1 Signifiant oral

##### Interférences sur la prononciation

*Transferts en français de la prononciation anglaise (ou à l'anglaise) de certains termes d'origine anglaise*

Contrairement aux Français qui, pour la plupart, sont (ou ont été) en contact avec des mots anglais à partir de leur signifiant écrit, de leur orthographe<sup>4</sup>, les Québécois, même ceux qui ne connaissent pas l'anglais, ont été habitués depuis plus de 250 ans à entendre les mots de cette langue avant de les lire<sup>5</sup>. Ils ont intégré en quelque sorte le phonétisme anglais, ce qui est une forme d'acculturation<sup>6</sup>. Il faut préciser cependant que ce phonétisme anglais est lui-même parfois plus ou moins ajusté au phonétisme français québécois. C'est le cas, par exemple, du phonème /θ/ de *thriller* ajusté en /t/.

Exemples de termes prononcés spontanément à l'anglaise :

- ◆ Noms communs : **check** (plus rare que *chèque*), **cocktail**, **designer**, **flirt**, **gospel**, **joker**, **leader**, **marketing**, etc.
- ◆ Noms propres de personne : **Guinness**, **MacDonald**, **Parkinson**, etc.
- ◆ Noms de marque : **Coke**, **Ford**, **Levy's**, **Singer**, **Tupperware**, etc.
- ◆ Noms propres de lieu : **Baltimore**, **Buffalo**, **Calgary**, **Dallas**, **Vegas**, **Washington**, etc.

4. Ce qui explique leur prononciation souvent aberrante de nombreux mots anglais.

5. Au recensement de 2011, 42,6 % des Québécois se sont déclarés bilingues (français-anglais ou anglais-français), c'est-à-dire, selon Statistique Canada, capables de soutenir une conversation dans les deux langues. Remarquons toutefois que ce sont les recensés eux-mêmes qui jugent s'ils répondent à ce critère.

6. Le terme acculturation n'a aucune connotation négative.

*Transferts en français de la prononciation anglaise (ou à l'anglaise) de certains termes étrangers d'origine autre qu'anglaise*

- ◆ Noms communs : **bunker, macho, rottweiler, tango, taxi**, etc.
- ◆ Noms propres de personne : **Alzheimer, Goldmann, Klee, Wagner**, etc.
- ◆ Noms de marque : **Hyundai, Samsung, Sony, Volkswagen**, etc
- ◆ Noms propres de lieu : **Bangkok, Hong Kong, Shanghai**, etc.

Ce phénomène d'interférence se manifeste entre autres par :

- ◆ l'allongement de certaines voyelles. Par exemple, dans **break, steak, Maine** (État américain) ; **cheap, smoked meat, beam, feeling, meeting; coat, Coke, toast; blooper, loose, mood, smooth, suit**, etc.
- ◆ l'allongement et la diphtongaison de certaines voyelles. Par exemple, dans **cocktail**<sup>7</sup>, **bouncer, down, Dow Jones, Chrysler, Levi's, plywood, ride** (virée), **Tide**, etc.
- ◆ la dénasalisation de la séquence voyelle + consonne m ou n. Par exemple, dans **Bambi, camping, campus; brandy, ranch, Shanghai, tango; (James) Bond, bonzaï, Hong Kong, bungalow**, etc.
- ◆ la prononciation anglaise souvent conservée dans le cas du son /t/. Par exemple, dans **Baltimore, bar, barbecue, Barbie** (poupée), **designer, flirt, leader, marketing, partner** (plus rare que partenaire), **surf**, etc.
- ◆ le transfert de la prononciation [tʃ]. Par exemple, dans **chips, check** (chèque), **choke** (starter), **choker** (craquer fig.), etc.
- ◆ le transfert de la prononciation [dʒ]. Par exemple, dans **gym** (salle de gym), **gypse, jacket** (veston), **jammer** ((se) bloquer), **Jell-O** (dessert à base de gélatine), **jelly fish** (méduse), **joke** (plaisanterie, histoire drôle), etc.
- ◆ le maintien fréquent de l'accent tonique anglais sur un mot d'emprunt lorsqu'il ne correspond pas à l'accent tonique français, même lorsqu'il s'agit parfois d'emprunts anciens en français standard. Par

7. En concurrence avec coquetel, plus rare.



exemple, dans **partner** (partenaire), **barbecue**, **gospel**, **marketing**, **taxi**, **Washington**, et même **macho**, etc., avec l'accent initial de l'anglais (sur la syllabe en gras).

### 6.2.1.2 Signifiant oral et écrit

#### Interférences sur la morphologie

Calques morphologiques

##### *Interférences sur un élément formateur (suffixe)*

Par exemple, transfert en français du suffixe -eur comme dans **adapteur**, au lieu d'adaptateur, sur le modèle de l'anglais *adapter*.

##### *Interférences sur l'ensemble de la morphologie (radical + suffixe)*

- ◆ Morphologie nominale: Transferts en français de la morphologie nominale anglaise, comme dans **breffage** (sur le modèle de *briefing*), **coulage** (*leakage*), **filage** (*wiring*), **magasinage** (*shopping*), **millage** (*mileage*), **piquetage** (*picketing*); **chambreur** (sur le modèle de *roomer*), **contracteur** (*contractor*), **scripteur** (*writer*); **cuirette** (sur le modèle de *leatherette*), **marchette** (*walker*); **réingénierie** (*reengineering*); **séniorité** (*seniority*).
- ◆ Morphologie verbale: Transferts en français de la morphologie verbale anglaise (formation d'un verbe à partir d'un nom), comme dans **carter** (anglais *to card*); **contracter** (*to contract*); **focusser sur** (*to focus on*); **initialer** (*to initial*); **originer** (*to originate*); **piqueter** (*to picket*); **retraiter** (*to retreat*).

##### *Transferts en français de signifiants (termes) anglais*

Emprunt d'un terme anglais lorsque l'équivalent français n'est pas connu du locuteur (beaucoup d'emprunts à l'anglais s'expliquent par l'ignorance du terme français de référence correspondant) ou n'existe pas. Par exemple,

les emprunts massifs dans le domaine de l'automobile (*bumper, muffler, wiper, etc.*).

### Interférences sur le nombre

#### *Noms pluriels sous l'influence de l'anglais*

Par exemple: les **quartiers généraux** de l'armée (le quartier général); le **bureau des ventes** (le bureau de vente).

#### *Noms singuliers sous l'influence de l'anglais*

Par exemple: **aller à l'urgence** (aller aux urgences); **prendre une vacance** (prendre des vacances).

### Interférences sur la syntaxe

#### *Interférences sur la formation des noms composés*

Généralisation de l'emploi de certaines prépositions comme mode de composition des noms

- ◆ Préposition à. Par exemple: **crème à main** au lieu de crème pour les mains, sur le modèle de l'anglais *hand cream*; **maison à appartements** au lieu d'immeuble locatif (anglais *apartment house*); **pâte à dents** au lieu de (pâte) dentifrice (anglais *toothpaste*).
- ◆ Préposition de. Par exemple: **ami de garçon** au lieu de petit ami (anglais *boyfriend*); **capital de risque** au lieu de capital-risque (anglais *risk capital*); **compte de banque** au lieu de compte bancaire, compte en banque (anglais *bank account*).

#### *Interférences sur le verbe*

Fréquence plus élevée de la voix passive. Par exemple: – **Avez-vous été répondu?**; **Vendeur recherché**; **Chauffé-éclairé**.

### Interférences sur les prépositions

Transfert et généralisation de l'emploi de certaines prépositions introduisant des syntagmes nominaux.

- ◆ Préposition sous. Par exemple, l'anglais *under arrest* a produit **sous arrêt/arrestation**; *under the impression (that)* → **sous l'impression (que)**; *under observation* → **sous observation**.
- ◆ Préposition sur. Par exemple, l'anglais *on the committee* a produit **sur le comité**, *on the phone* → **sur le téléphone**, *on the plane* → **sur l'avion**.

Transferts et généralisations de certaines combinaisons verbe + complément

Par exemple, l'anglais *to meet the conditions, costs, demand, expenses, objectives*, etc. a produit **rencontrer les conditions, les coûts, la demande, les dépenses, les objectifs**, etc. au lieu de: remplir les conditions, couvrir les frais, répondre à la demande, faire face aux dépenses, atteindre les objectifs, etc.

## 6.2.2 INTERFÉRENCES SUR LE SIGNIFIÉ (LA SÉMANTÈSE, LE SENS)

### 6.2.2.1 Transfert du sens d'un terme anglais sur un terme français sémiologiquement identique et sa généralisation

Par exemple, l'anglais *agenda* a produit le français québécois **agenda** au lieu d'ordre du jour; anglais *to charge* → **charger** au lieu de prendre, faire payer, facturer; anglais *to second* → **seconder** au lieu d'appuyer.

### 6.2.2.2 Transfert du sens d'un terme anglais sur un terme français ressemblant et sa généralisation

Par exemple, l'anglais *to endorse* a produit le français québécois **endosser** au lieu d'appuyer; anglais *to save* → **sauver** au lieu d'économiser.

### 6.2.2.3 Traduction littérale de certains termes simples

Traduction par le terme français senti le plus proche, mais aussi, souvent, le plus général. Par exemple, anglais *abilities* → français québécois **habiletés** au lieu de compétence; anglais *coat* → français québécois **manteau**, peu importe le type de « manteau », manteau long, trois-quarts ou blouson.

### 6.2.2.4 Traduction littérale de certains termes composés

En calquant la forme française sur la forme anglaise. Par exemple, *tax payer* → **payeur de taxes** au lieu de contribuable.

### 6.2.2.5 Traduction littérale de certaines expressions imagées

Par exemple, *to talk through one's hat* → **parler à travers son chapeau** au lieu de parler à tort et à travers, dire n'importe quoi.

### 6.2.2.6 Généralisation du champ lexical de certains noms

Par exemple, l'anglais *floor* a produit le français québécois **plancher** pour plancher, mais aussi sol, étage, etc.; *regular* → **régulier**, pour régulier, mais aussi ordinaire, normal, habituel, etc.

### 6.2.2.7 Hypercorrection

Inversement, pour éviter une forme sentie comme un anglicisme apparaissent des manifestations d'hypercorrection. Par exemple, dire: au cours des **48 dernières heures** au lieu d'au cours des dernières 48 heures; **cour arrière** au lieu d'arrière-cour (anglais *back yard*); **jus pur** au lieu de pur jus (anglais *pure juice*).

## 6.3 ILLUSTRATION À PARTIR DE L'ÉTUDE DE CAS PARTICULIERS

### 6.3.1 MORPHOLOGIE.

Dans ce domaine, les interférences concernent notamment la formation des mots (radical, suffixe) et les catégories grammaticales comme le genre, le nombre, l'opposition animé/non-animé, comme l'illustre le tableau 11

**TABLEAU 11** INTERFÉRENCES DE LA MORPHOLOGIE ANGLAISE SUR LA MORPHOLOGIE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

FORME	CATÉGORIE	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
nombre	singulier	<i>emergency</i>	<b>urgence</b>	urgences (pluriel)
	pluriel	<i>headquarters</i>	<b>quartiers généraux</b>	quartier général (singulier)
forme	calque	<i>to picket</i>	<b>piqueter</b>	participer à un piquet de grève, manifester sur un piquet de grève
-ette	calque	<i>leatherette</i>	<b>cuirette</b>	similicuir
-er	non-animé	<i>cleaner</i>	<b>nettoyeur</b> (produit)	nettoyant
	non-animé	<i>best-seller</i>	<b>meilleur vendeur</b> (mar-chandise)	meilleure vente
-or	non-animé	<i>demonstrator</i>	<b>démonstrateur</b> (mar-chandise)	article de démonstration, modèle d'exposition
	calque	<i>contractor</i>	<b>contracteur</b>	entrepreneur, constructeur, contractant
-er	suffixe	<i>adapter</i>	<b>adapteur</b>	adaptateur
-age	calque	<i>leakage</i>	<b>coulage</b>	fuite (d'information)
-ing	calque	<i>shopping</i>	<b>magasinage</b>	courses

### 6.3.2 SYNTAXE. INTERFÉRENCES DE L'ANGLAIS SUR LA SYNTAXE DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

#### 6.3.2.1 Généralisation de l'adjectif de relation de préférence au complément de nom

##### Comme équivalent d'un nom déterminant en anglais

Il s'est développé un véritable réflexe de traduction mécanique selon le modèle suivant : **anglais (nom déterminant + nom déterminé) → français québécois (nom déterminé + adjectif de relation déterminant)**, alors qu'en français de référence, dans ce cas, on utilise généralement un complément de nom. L'ordre des mots français est respecté, mais la syntaxe du déterminant est influencée par l'anglais.

**TABLEAU 12** INFLUENCE DE LA STRUCTURE ANGLAISE **NOM DÉTERMINANT + NOM DÉTERMINÉ** DANS L'EMPLOI DE L'ADJECTIF DE RELATION EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
Nom déterminant + nom déterminé	Nom déterminé + adjectif de relation	Nom déterminé + complément de nom
<i>Coast Guard</i>	<b>Garde côtière</b>	Garde-côtes
<i>dairy dessert</i>	<b>dessert laitier<sup>a</sup></b>	dessert au lait
<i>Heritage Day</i>	<b>Journée patrimoniale</b>	Journée du patrimoine
<i>housing construction</i>	<b>construction domiciliaire</b>	construction de logements
<i>Parliament Hill</i>	<b>Colline parlementaire</b>	Colline du parlement
<i>police chase</i>	<b>poursuite policière</b>	course-poursuite avec la police
<i>road conditions</i>	<b>conditions routières</b>	état de la/des routes
<i>wildlife reserve</i>	<b>réserve faunique</b>	réserve de faune

a. C'est ce qu'on peut lire sur les petits pots Danette de la société française Danone introduits récemment sur le marché québécois. Dessert au lait ou dessert lacté aurait été plus adéquat (voir le NPR).

### Comme équivalent d'un adjectif en anglais

Sorte de chassé-croisé linguistique, le phénomène inverse se produit, selon le modèle: **anglais (adjectif déterminant + nom déterminé) → français québécois (nom déterminé + adjectif de relation déterminant)**, alors qu'en français de référence, on utilise normalement un complément de nom. L'ordre des mots est respecté, mais la syntaxe du déterminant est influencée par l'anglais.

**TABLEAU 13** INFLUENCE DE LA STRUCTURE ANGLAISE **ADJECTIF + NOM** DANS L'EMPLOI DE L'ADJECTIF DE RELATION EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
adjectif + nom	nom + adjectif	nom + complément de nom
<i>constabulary force</i>	<b>force constabulaire</b>	force de police
<i>Industrial Boulevard</i>	<b>boulevard Industriel</b>	boulevard de l'Industrie
<i>juvenile court</i>	<b>cour juvénile</b>	tribunal pour enfants
<i>legal career</i>	<b>carrière légale</b>	carrière en droit/juridique
<i>recreational vehicle</i>	<b>véhicule récréatif</b>	véhicule de loisirs
<i>safe distance</i>	<b>distance sécuritaire</b>	distance de sécurité
<i>seasonal temperature</i>	<b>température saisonnière</b>	température de saison
<i>seasonal items</i>	<b>articles saisonniers</b>	articles de saison
<i>social dance</i>	<b>danse sociale</b>	danse de société

#### 6.3.2.2 Généralisation du complément de nom introduit par à ou de

Selon le modèle: **anglais: nom déterminant + nom déterminé → français québécois: nom déterminé + complément de nom introduit par à ou de**, alors qu'en français de référence, dans ce cas, on utilise généralement un adjectif de relation.

**TABLEAU 14 GÉNÉRALISATION DU COMPLÉMENT DE NOM INTRODUIT PAR À OU DE, DE PRÉFÉRENCE À L'ADJECTIF DE RELATION EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
nom déterminant + nom déterminé	nom déterminé + complément de nom introduit par à ou de	nom déterminé + adjectif de relation
<i>bank account</i>	<b>compte de banque</b>	compte bancaire
<i>calendar year</i>	<b>année de calendrier</b>	année calendaire
<i>contract worker</i>	<b>travailleur à contrat</b>	(travailleur) contractuel
<i>employment income</i>	<b>revenu d'emploi</b>	revenu professionnel
<i>firebrick</i>	<b>brique à feu</b>	brique réfractaire
<i>heart attack</i>	<b>crise de cœur</b>	crise cardiaque
<i>profit margin</i>	<b>marge de profit</b>	marge bénéficiaire
<i>real-estate agent</i>	<b>agent d'immeuble</b>	agent immobilier <sup>a</sup>
<i>toothpaste</i>	<b>pâte à dents</b>	pâte dentifrice

a. Mais on dit gérant d'immeubles...

### 6.3.2.3 Généralisation de l'emploi de la préposition

à

dans la formation de noms composés

Sous l'influence de l'anglais, le français québécois a souvent recours à la préposition à pour indiquer la destination ou une simple relation, selon le modèle : **anglais : nom déterminant + nom déterminé** → **français québécois : nom déterminé + préposition à + nom déterminant**. Dans ce cas, le français de référence utilise différents moyens d'expression, allant du mot simple au syntagme introduit par la préposition pour indiquer la destination (dans la langue courante ou commerciale, on observe souvent l'ellipse de la préposition pour). Le phénomène de généralisation de l'emploi de la préposition à en français québécois est très clair.



**TABLEAU 15 GÉNÉRALISATION DE L'EMPLOI DE LA PRÉPOSITION À DANS LA FORMATION DE NOMS COMPOSÉS**

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
nom déterminant + nom déterminé	nom déterminé + préposition à + nom déterminant	divers modes de formation
<i>apartment house</i>	<b>maison à appartements</b>	immeuble locatif
<i>chain saw</i>	<b>scie à chaîne</b>	tronçonneuse
<i>coffee table</i>	<b>table à café</b>	table basse
<i>garbage chute</i>	<b>chute à déchets</b>	vide-ordures
<i>glass cleaner</i>	<b>nettoyeur à vitres</b>	nettoyant (pour) vitres
<i>hand cream</i>	<b>crème à main</b>	crème (pour les) mains
<i>office building</i>	<b>édifice à bureaux</b>	immeuble de bureaux
<i>sandwich bread</i>	<b>pain à sandwich</b>	pain (pour) sandwich
<i>snow tire</i>	<b>pneu à neige</b>	pneu-neige
<i>spaghetti sauce</i>	<b>sauce à spaghetti</b>	sauce bolognaise

Ce qui frappe, c'est l'unicité des moyens utilisés par le français québécois sous l'influence de l'anglais en face de la multiplicité de ceux employés par le français de référence. Cette observation s'applique également aux tableaux qui suivent.

#### 6.3.2.4 Généralisation de la préposition de dans la formation de noms composés

Selon le modèle: **anglais (nom déterminant + nom déterminé) → français québécois (nom déterminé + de + nom déterminant)**, alors qu'en français de référence, dans ce cas, il n'y a pas de modèle unique, mais divers types de formation.

**TABLEAU 16 GÉNÉRALISATION DE L'EMPLOI DE LA PRÉPOSITION DE DANS LA FORMATION DE NOMS COMPOSÉS EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS
nom déterminant + nom déterminé	nom déterminé + préposition de + nom déterminant	divers modes de formation
<i>asshole (vulg.)</i>	<b>trou de cul (vulg.)</b>	trou du cul (vulg.)
<i>boyfriend</i>	<b>ami de garçon</b>	petit ami
<i>girlfriend</i>	<b>amie de fille</b>	petite amie
<i>election workers</i>	<b>travailleurs d'élection</b>	personnel électoral
<i>mountain bike</i>	<b>vélo de montagne</b>	vélo tout-terrain, VTT <sup>a</sup>
<i>newsreader</i>	<b>lecteur de nouvelles</b>	présentateur
<i>oil change</i>	<b>changement d'huile</b>	vidange ((du) moteur)
<i>risk capital</i>	<b>capital de risque</b>	capital-risque
<i>season ticket</i>	<b>billet de saison</b>	abonnement
<i>sidewalk sale</i>	<b>vente de trottoir</b>	déballage
<i>sound engineer</i>	<b>ingénieur de son</b>	ingénieur du son
<i>sound system</i>	<b>système de son</b>	chaîne stéréo(phonique)
<i>tobacco company</i>	<b>compagnie de tabac</b>	cigarette
<i>valet parking</i>	<b>valet de parking</b>	voiturier
<i>wheel cap</i>	<b>cap de roue</b>	enjolveur

a. En français québécois, le sigle VTT désigne un véhicule tout-terrain.

### 6.3.2.5 Généralisation de l'emploi de la préposition sur

L'anglais a fortement influencé la distribution des emplois de la préposition sur en français québécois courant, comme l'illustrent les exemples du tableau suivant :

**TABLEAU 17 INTERFÉRENCE DE L'ANGLAIS *ON* SUR LA DISTRIBUTION DE LA PRÉPOSITION SUR EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

SENS	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
1. position dans l'espace	<i>on the corner of</i>	<b>sur le coin de</b>	au coin de
2. position dans le temps	<i>on business hours</i>	<b>sur les heures d'affaires</b>	pendant les/aux heures d'ouverture
3. présence dans un moyen de transport	<i>on the bus</i>	<b>sur l'autobus</b>	dans l'autobus/ autocar
4. présence dans un organisme	<i>on the board (to be)</i>	<b>sur le bureau (être)</b>	faire partie du bureau, être membre du bureau
5. état, situation sociale	<i>on employment insurance (to be)</i>	<b>sur l'assurance emploi (être)</b>	prestataire de l'assurance-chômage (être)
6. état, sous l'action d'un médicament, d'une drogue	<i>on acid (to be)</i>	<b>sur l'acide (être)</b>	sous l'effet du LSD (être)
7. état psychologique	<i>partying (to be)</i>	<b>sur le party (être)<sup>a</sup></b>	faire la fête, la fiesta
8. manière	<i>on division</i>	<b>sur division</b>	à la majorité, avec dissidence

a. Cette structure n'appartient pas à l'anglais. Il s'agit plutôt d'une généralisation interne au français québécois.

Ces exemples ne sont pas des cas isolés. En réalité, en français québécois, la préposition *sur* recouvre pratiquement tous les emplois de la préposition anglaise *on*, en épouse toute la distribution, comme le montrent les exemples qui suivent :

« On aménagera de nouvelles stalles [places de stationnement] sur le terrain vacant situé **sur le coin des rues** Saint-Roch et Bellefeuille. » (*Le Nouvelliste*, 27 octobre 2012) [à l'angle des rues]

« J'ai été élevé **sur la ferme** laitière de mes parents à Ste-Martine. »  
(*La Tribune*, 12 janvier 2013)<sup>8</sup>

« **Sur l'étage** où elle était hospitalisée, plusieurs autres patients étaient placés en isolation [*sic*] comme elle. » (*Le Devoir*, 4 janvier 2013)

« Ce que le grand public appelle “le trafic des cigarettes à plumes<sup>9</sup>” ressemble de plus en plus à de la désobéissance civile organisée. **Sur les réserves amérindiennes**, tout se fait au grand jour. » (*Cyberpresse*, 8 février 2009)

« Une personne a été la proie d'un agresseur à proximité de l'hôpital. La victime **marchait sur la rue** lorsqu'un suspect s'est approché. » (*Progrès Saint-Léonard*, 11 décembre 2012)

« Une de mes compagnes m'a téléphoné pour me dire qu'elle avait entendu **sur la radio** qu'il y avait eu une fusillade à OC Transpo. » (Société Radio-Canada, *Tout le monde en parlait*, 3 août 2010)

« La plupart des employeurs vont d'ailleurs être **sur le téléphone** dès lundi pour appeler des candidats. » (*La Tribune*, 4 octobre 1999)

« Il a été congédié pour avoir fait de la sollicitation “pour de la syndicalisation **sur les heures d'affaires**”. » (*La Presse*, 11 novembre 2009) [sollicitation : démarchage]

« Si Air Transat fait bien son boulot, “c'est qu'il a bien identifié sa clientèle”. Une clientèle composée de gens qui voyagent “**sur leur temps**, et non **sur le temps de la compagnie**, avec leur argent”. » (*Le Devoir*, 19 janvier 1998) [Air Transat : compagnie aérienne canadienne]

8. Cette structure se rencontre en France. Comparez ces exemples tirés de la PEF : « J'ai été élevé **sur la ferme** familiale et la passion est née » (*Ouest-France*, 20 février 2012) ; « Comme bon nombre de jeunes élevés **dans une ferme**, Romain est resté attaché à la terre et les animaux » (*Ouest France*, 27 octobre 2012).

9. Expression péjorative pour désigner la contrebande de cigarettes pratiquée par des Amérindiens dans leurs réserves

« Un ambulancier, qui n'était pas **sur son quart de travail**, a réussi à ranimer le motocycliste, mais ce dernier a succombé à ses blessures à l'hôpital. » (*Le Droit*, 7 mai 2012) [qui n'était pas en service].

« À chaque fois que je pars travailler, j'ai peur qu'il y ait un pépin. En finissant, je pousse un grand ouf! Personne n'est mort **sur mon shift**, du moins par ma faute. » (*La Presse*, 8 février 1999) [C'est un médecin qui parle; sur mon shift: pendant mon service]

« Le Regroupement des personnes handicapées est à la recherche d'un éducateur spécialisé. Être disponible le jour ou soir, **sur semaine**<sup>10</sup> ou fin de semaine. » (*Courrier Laval*, 29 septembre 2012)

« Moi, je travaille sur le coin, et du châssis [de la fenêtre], je la vois, la lumière [le feu de circulation]. Et je peux te dire que j'en vois 8 à 10 passer **sur la lumière rouge** à tous les jours. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal/Le Point*, 8 janvier 2012)

« Les Sénateurs d'Ottawa avaient un passager supplémentaire **sur l'autobus** qui les a amenés à Montréal. » (*Le Droit*, 6 avril 2009)

« À 385 jours des Jeux olympiques, la Fédération canadienne de planche à neige travaille à composer son équipe. Les Québécoises Dominique M... et Caroline C... sont les deux seules à détenir une place assurée **sur l'avion**. » (*La Presse*, 16 janvier 2013)

« Les habitants de Laval paient 72 \$ chaque mois pour voyager **sur le train** qui relie Deux-Montagnes et le centre-ville de Montréal. » (*Le Devoir*, 27 octobre 1995)

« J'ai hésité à accepter la présidence parce que je me considère comme un gars de terrain. Mais, comme il y a beaucoup de gens compétents **sur le bureau de direction**, j'ai finalement accepté de relever le défi. » (*Le Nouvelliste*, 28 mai 2010)

---

10. Cette structure est régionale. Elle s'emploie dans l'Ouest de la France. Voir cet exemple relevé dans la PEF: « La directrice reçoit le lundi de 8 h 30 à 18 h, et **sur semaine** de 16 h 30 à 18 h 30 » (*Ouest France*, 11 juin 2012).

« Jeff H... est **sur mon club** et je ne vais pas commencer à le comparer à d'autres. » (*La Tribune*, 17 septembre 2010) [C'est un entraîneur qui parle]

« Ce poste permettra à une jeune personne de **siéger sur un conseil d'administration** et ainsi d'apprendre le fonctionnement de ces entreprises. » (*Les Affaires*, 12 novembre 2012)

« Nous sommes fiers de ces prix, car il fallait que le produit plaise aux 15 personnes **sur le jury**. » (*La Tribune*, 25 mai 2012)

« Moi, mon rôle, c'est d'être une personne qui n'est pas **sur le "staff"**, qui n'écrit pas de rapport, mais qui peut s'asseoir avec les gars puis parler avec eux. » (Société Radio-Canada, *Enjeux*, 25 janvier 2005)

« Sélectionné trois fois **sur l'équipe** d'étoiles, il a disputé 18 matchs en 2012, enregistrant 38 plaqués et une interception. » (*La Presse canadienne*, 21 janvier 2013)

« Si tu es une mère ou un père monoparental [célibataire], ou que tu es **sur l'assurance chômage**, il faut que tu ailles chercher de l'aide. » (*Métro*, 7 septembre 2012)

« Les gens **sur le BS** peuvent être malades en paix. Leurs médicaments sont gratuits. Leurs prestations augmentent quand ils sont malades. Ils vont être capables de continuer à manger. Ils vont garder leur voiture. » (*Le Nouvelliste*, 15 janvier 2013) [BS: abréviation péjorative de bien-être social]

« Si ça continue, non seulement on va venir au monde **sur la finance**, aller à l'école **sur la finance**, nous faire instruire **sur la finance**, se marier **sur la finance**, s'acheter une maison **sur la finance**. » (*Le Soleil*, 22 décembre 2012) [avec un crédit à payer]

« Samuel M... n'a pas voulu commenter les circonstances entourant ce changement d'emploi. "Je ne suis plus **sur le payroll** de Groupe GVM", s'est-il limité à affirmer. » (*La Presse*, 27 mars 2012) [Je ne suis plus payé par..., Je n'émerge plus au budget de...]

« À son corps défendant, Milla est entraînée dans une affaire d'espionnage tragi-comique qu'aurait pu écrire un John le Carré **sur l'acide**. » (*La Presse*, 9 mars 2012)

« C... s'était introduit chez sa victime pour la séquestrer. Aux policiers venus l'arrêter, il avait affirmé "être **sur la coke** ben raide". » (*La Tribune*, 9 juin 2009) [être en pleine défonce]

« Les militants doivent être **sur la drogue**. Non mais c'est vrai, les avez-vous vus? Ils sont en extase. Ça gigote de partout. Ça brasse son petit chapeau. Martin! Martin! Martin! ou Kerry! Kerry! Kerry! » (*La Presse*, 1<sup>er</sup> août 2004) [description d'un rassemblement politique]

« Bientôt, le monde entier sera **sur une pilule**. Sexe, angoisse, insomnie, des rouges, des jaunes, des bleues, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sont dans la pharmacie. » (*Le Devoir*, 22 octobre 2009)

« Son début de la trentaine, le comédien l'a littéralement passé **sur la "bum"**. Les zones sombres dont il parle, ce sont celles qu'il a côtoyées alors qu'il consommait de la drogue. Une côte abrupte sur laquelle il a glissé. Puis, il a touché le fond. » (*Le Droit*, 17 septembre 2005) [à ne pas travailler et à se droguer ]

« Le temps des Fêtes est une manne pour les chauffeurs de taxi. "À Noël, les gens sont **sur le party**. Certains consomment de l'alcool seulement durant les Fêtes. Ça donne souvent de drôles de discussions". » (*La Voix de l'Est*, 24 décembre 2012) [font la fête/la bringue]

« Toute la ville de Québec est **sur un trip** d'opium, le sport étant celui du peuple. Il est à craindre que le réveil soit moins euphorique que le high. L'opium, ça se paye. » (*Cyberpresse*, 2 mars 2011) [À Québec, certains souhaitent le retour d'une équipe de la Ligue nationale de hockey malgré la petite taille du marché qui rend peu probable cette éventualité]

« Le jugement confirmait l'intérêt qu'a l'État de protéger la vie de tous les Canadiens, et les plus vulnérables en particulier. Il faut rappeler cependant que c'était **sur division**, cinq contre quatre. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal/Le Point*, 13 juillet 2012)

Les exemples cités montrent que, sous l'influence de l'anglais *on*, il y a un phénomène de généralisation de l'emploi de la préposition *sur* en français québécois. En effet, à l'anglais *on* correspond le français québécois *sur*, alors qu'en français de référence, on aura une multiplicité d'équivalents, à savoir, selon les cas : à, dans, durant, en, pendant, sous l'effet de, bénéficiaire de, faire partie de, vivre de, etc. Le tableau qui suit illustre ce phénomène.

**TABLEAU 18 ILLUSTRATION DE LA GÉNÉRALISATION DE L'EMPLOI DE LA PRÉPOSITION *SUR* EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

ANGLAIS		FRANBÉCOIS		FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE	
prép.	exemples	prép.	exemples	structures variées	exemples
<i>on</i>	<i>on a farm</i>	<b>sur</b>	<b>sur la ferme</b>	à	à la ferme
<i>on</i>	<i>on a farm</i>	<b>sur</b>	<b>sur la ferme</b>	dans	dans la ferme
<i>on</i>	<i>on business hours</i>	<b>sur</b>	<b>sur les heures d'affaires</b>	durant	durant les/aux heures d'ouverture
<i>on</i>	<i>on weekdays</i>	<b>sur</b>	<b>sur semaine</b>	en	en semaine
<i>on</i>	<i>on business hours</i>	<b>sur</b>	<b>sur les heures d'affaires</b>	pendant	pendant les/aux heures d'ouverture
<i>on</i>	<i>on drug (to be)</i>	<b>sur</b>	<b>sur la drogue (être)</b>	sous l'effet de (être)	sous l'effet de drogues
<i>on</i>	<i>on social welfare (to be)</i>	<b>sur</b>	<b>sur le bien-être social</b>	bénéficiaire de (être)	bénéficiaire de l'aide sociale (être)
<i>on</i>	<i>on the board</i>	<b>sur</b>	<b>sur le bureau de direction</b>	faire partie de	faire partie du bureau
<i>on</i>	<i>on social welfare (to live)</i>	<b>sur</b>	<b>sur le bien-être social (vivre sur)</b>	vivre de	vivre de l'aide sociale
<i>on</i>	<i>on a regular basis</i>	<b>sur</b>	<b>sur une base régulière</b>	adverbe	régulièrement



### 6.3.2.7 Interférence sur la construction des verbes

L'interférence de l'anglais sur le français québécois concerne aussi les verbes et leur construction. Par exemple, le verbe anglais *to start* (verbe transitif direct) a interféré sur la construction du verbe français partir (verbe intransitif en français de référence). Sous l'influence de *to start*, le verbe partir a changé de catégorie. De verbe intransitif, il est devenu transitif direct comme le montre le tableau 19.

Exemples d'emploi de partir employé transitivement dans la PEQ.

« Tous les jours de la semaine, elle doit se plier à une série d'exercices d'étirements, histoire de **partir la journée** du bon pied. » (*La Voix de l'Est*, 14 novembre 2012)

« La chanteuse a remporté quatre autres distinctions, ce qui lui a permis d'amasser 49 000 \$. "Ça aide énormément pour **partir une carrière**", assure celle qui doit tout déboursier de ses poches pour les auditions. » (*Le Soleil*, 25 juin 2007)

« J'ai pu m'illustrer dans de nombreuses disciplines dont j'ignorais mon talent : dormir par terre, **partir un feu** et, surtout, la délicate opération de mettre mes souliers en pleine nuit pour aller à la toilette. » (*La Voix de l'Est*, 28 juillet 2012)

« Il y a eu beaucoup de changements en Formule Un. Il n'y a pratiquement plus d'électronique, les pneus "slick" sont de retour et l'année prochaine il faudra **partir la course** avec le plein d'essence. » (*Le Nouvelliste*, 10 juillet 2009)

« Ce sont les étudiants qui ont **parti le bal** et l'ont alimenté, mais c'est le gouvernement qui a choisi de gérer la crise pour nous mener là où on est. » (*La Presse*, 26 juillet 2012) [Il est question de la crise provoquée par l'augmentation des frais universitaires au Québec en 2012]

« Après le terrain situé à côté de l'école secondaire Mont-Royal, le parc Fleming était notre dernier ressort. On ne voulait pas **partir une habitude** de fermer des parcs. » (*L'Express de Mont-Royal*, 13 décembre 2007)

**TABLEAU 19 EMPLOI DE PARTIR + COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT SOUS L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS TO START + COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>to start the day</i>	<b>partir la journée</b>	commencer/démarrer la journée
<i>to start a career</i>	<b>partir une carrière</b>	commencer une carrière
<i>to start a fire</i>	<b>partir un feu</b>	allumer un feu
<i>to start a race</i>	<b>partir une course</b>	faire partir/lancer une course
<i>to lead or open the dancing</i>	<b>partir le bal<sup>a</sup></b>	ouvrir le bal
<i>to start a fashion</i>	<b>partir une mode</b>	créer/lancer une mode
<i>to start a rumor</i>	<b>partir une rumeur</b>	faire naître/lancer une rumeur
<i>to start a conversation</i>	<b>partir une discussion</b>	commencer/engager/entamer une discussion
<i>to start a quarrel</i>	<b>partir une chicane</b>	faire naître/déclencher une dispute
<i>to start a war</i>	<b>partir une guerre</b>	causer/déclencher une guerre
<i>to start a business</i>	<b>partir un commerce</b>	ouvrir/créer/fonder un commerce
<i>to start a car</i>	<b>partir une auto</b>	faire partir une voiture
<i>to start crying, etc.</i>	<b>partir à brailler/ pleurer/rire<sup>b</sup></b>	se mettre à chialer/pleurer/rire
<i>to start in business</i>	<b>partir en affaires</b>	se lancer dans les affaires
<i>to start a family</i>	<b>partir une famille</b>	faire un premier enfant
	<b>se partir dans la vie</b>	commencer/débuter dans la vie

a. Cette structure n'existe pas en anglais. Il s'agit plutôt d'un cas de généralisation interne au système du franbécois.

b. Structure vieillie ou populaire en français de référence.

« Nous serons sans doute le premier dépanneur sans but lucratif de l'Outaouais. Et qui sait? Peut-être allons-nous **partir une mode**. » (*Le Droit*, 2 mai 2012)

« Ce sont des amis, une famille, qui ont décidé de **partir le mouvement** qui est soutenu par la communauté mais n'a aucun financement récurrent. » (*Le Nouvelliste*, 13 novembre 2012)

« Plusieurs écoles m'appellent pour avoir des informations afin de **partir ce sport** dans leurs écoles. » (*La Tribune*, 8 juillet 2008)

« Je n'ai jamais parlé d'un échange à quiconque. C'est encore vous (les médias) qui voulez **partir des histoires et des rumeurs**. Il n'y a rien à clarifier parce que je n'ai pas demandé au Canadien de m'échanger. » (*La Presse*, 26 janvier 2013) [un joueur de hockey sur glace]

« Les spectateurs sont là pour voir des bagarres. "Il arrive même que des spectateurs nous offrent de l'argent pour **partir une bagarre**". » (*La Presse*, 18 avril 2000)

« Le préfet ne veut pas **partir de chicane** avec Chibougamau. Il croit que deux routes seront utiles pour atteindre ce vaste territoire. "Nous, on veut y avoir accès par le sud et eux par le nord". » (*Le Quotidien*, 12 mai 2011) [préfet : élu qui dirige une municipalité régionale de comté (MRC); Chibougamau : petite ville située dans la région Nord-du-Québec]

« Le directeur du New York Times a **parti une discussion** sur Twitter en écrivant "#Twittervousrendstupide. Discutez-en". » (Société Radio-Canada, Blogs, 12 mai 2011)

« Les derniers événements ont mis le feu aux poudres sur le plan politique. Malgré tout, les acteurs politiques de la région ne veulent pas **partir une guerre** Shawinigan-Trois-Rivières. » (*Le Nouvelliste*, 28 janvier 2013)

« Berlin est la ville la plus libérale que je connaisse. Tu peux présenter un show, **partir un bar**, ouvrir une galerie où tu veux. » (*La Presse*, 24 mars 2012)

« Dans n'importe quel domaine où tu vas, tu peux te **partir une business**. En ce sens, le projet Jeunes entrepreneurs peut être très utile. » (*Courrier Ahuntsic*, 19 août 2007)

« Vous ne vous associez pas à quelqu'un pour **partir une compagnie** si vous ne le connaissez pas. » (*Le Devoir*, 29 janvier 2013)

« Le remorqueur [dépanneur] anticipait une journée achalandée [très occupée]. “Demain, tout le monde va devoir **partir son auto** pour aller travailler”. Sa prédiction? Une cinquantaine de survoltages [dépannages de batterie]. » (*La Voix de l'Est*, 24 janvier 2011)

« Cette rencontre serait celle de la dernière chance, puisque le syndicat pourrait alors “**partir l'horloge**”. Les deux parties auraient 16 jours pour s'entendre avant de se trouver en position légale de déclarer la grève ou le lock-out. » (*Le Droit*, 19 janvier 1999) [lancer le compte à rebours]

« Les crédits d'impôt, ce n'est pas comme des câbles quand tu es en panne, l'hiver, pour **partir le moteur** de l'automobile, pour **partir ta batterie**. » (Société Radio-Canada, Saguenay Lac Saint-Jean, 10 décembre 2012).

« Le processus de création de l'album aura duré deux ans, une aventure dure pour le moral et aussi le physique. “Surtout du côté émotionnel, j'avais envie parfois de **partir à brailer** sans savoir pourquoi!”. » (*Info07*, 14 juillet 2010)

« Si vous allez voir Bill Gates et lui dites que son ordinateur dans cinq ans va être exactement comme aujourd'hui, il va **partir à rire**. » (*La Presse*, 9 avril 2009)

« Fondée par Alou D..., qui travaillait comme consultant avant de **partir en affaires** avec deux autres associés, ADA Consultants se

spécialise dans les solutions de suivi et d'évaluation de projets.»  
(*Le Soleil*, 21 novembre 2012)

« Quand on a réussi à avoir un emploi, on “**s’est parti**” **une famille** comme tout le monde. » (*Le Nouvelliste*, 22 mars 2011)

« Le deuxième courriel nous ramène aux racines du terroir québécois, du temps où monsieur le curé radotait que l'enfer guettait toutes les créatures qui refusaient de **partir en famille**. En fait, ce courriel soulignait l'importance de ne pas oublier nos vieilles expressions. »  
(*La Presse*, 3 mars 2005)

« C'est tout à fait légal, et cela lui donne une chance à elle, jeune étudiante et travailleuse, d'améliorer son crédit. “Elle m'a dit que ça m'aiderait à **me partir dans la vie**”. » (*La Presse*, 4 octobre 2012)

À l'anglais *to start* (verbe transitif) correspond le français québécois *partir* (verbe transitif), alors qu'en français de référence, on trouve une multiplicité de correspondants, variables selon le cas, à savoir : commencer, créer, fonder, monter, lancer, engager, déclencher, faire naître, allumer, provoquer, faire partir, mettre en marche, démarrer, se mettre à, débiter, etc. Ce phénomène de généralisation sous l'influence de l'anglais est illustré par le tableau qui suit :

**TABLEAU 20 UNICITÉ DU FRANBÉCOIS ET MULTIPLICITÉ DU FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE. EXEMPLE DE PARTIR + COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT**

ANGLAIS = TO START	FRANBÉCOIS = PARTIR = UNICITÉ	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE = MULTIPLICITÉ	
<i>to start a career</i>	<b>partir une carrière</b>	commencer	commencer une carrière
<i>to start a fashion</i>	<b>partir une mode</b>	créer	créer une mode
<i>to start a company</i>	<b>partir une compagnie</b>	fonder	fonder une société
<i>to start an enterprise</i>	<b>partir une entreprise</b>	monter	monter une entreprise
<i>to start a fashion</i>	<b>partir une mode</b>	lancer	lancer une mode

ANGLAIS = TO START	FRANBÉCOIS = PARTIR = UNICITÉ	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE = MULTIPLICITÉ	
<i>to start a discussion</i>	<b>partir une discussion</b>	engager	engager une discussion
<i>to start a fight</i>	<b>partir une bagarre</b>	déclencher	déclencher une bagarre
<i>to start a quarrel</i>	<b>partir une chicane</b>	faire naître	faire naître une querelle
<i>to start a fire</i>	<b>partir un feu</b>	allumer	allumer un feu
<i>to start a war</i>	<b>partir une guerre</b>	provoquer	provoquer une guerre
<i>to start an engine</i>	<b>partir un moteur</b>	faire partir	faire partir un moteur
<i>to start a car</i>	<b>partir une auto</b>	mettre en marche	mettre en marche une voiture
<i>to start an engine</i>	<b>partir un moteur</b>	démarrer	démarrer un moteur
<i>to start crying</i>	<b>partir à pleurer</b>	se mettre à	se mettre à pleurer
	<b>se partir dans la vie</b>	débuter	débuter sa vie
<i>to start in business</i>	<b>partir en affaires</b>	se lancer	se lancer dans les affaires

### 6.3.2.8 Interférence de l'anglais sur les combinaisons de termes

Un aspect trop méconnu de l'interférence de l'anglais sur le français québécois concerne les combinaisons de termes (ou collocations ou cooccurrences). De nombreuses combinaisons sont calquées sur l'anglais. C'est le cas de **rencontrer + complément d'objet direct** influencé par *to meet* + complément d'objet direct comme l'illustre le tableau 21.

**TABEAU 21 INFLUENCE DE LA COMBINAISON ANGLAISE *TO MEET* + COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT SUR LE FRANBÉCOIS RENCONTRER + COMPLÉMENT D'OBJET DIRECT**

SENS	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
1. <i>to deal with a problem</i>	<i>to meet a challenge</i>	<b>rencontrer un défi</b>	relever un défi
2. <i>to do that someone wants, needs or expects you to do</i>	<i>to meet the demand</i>	<b>rencontrer la demande</b>	répondre/satisfaire à la demande
	<i>to meet expectations</i>	<b>rencontrer les attentes</b>	répondre aux attentes
	<i>to meet a need</i>	<b>rencontrer un besoin</b>	répondre/satisfaire à un besoin
	<i>to meet one's obligations</i>	<b>rencontrer ses obligations</b>	respecter ses obligations
	<i>to meet an order</i>	<b>rencontrer une commande</b>	répondre à une commande
	<i>to meet priorities</i>	<b>rencontrer les priorités</b>	répondre aux priorités, satisfaire les priorités
	<i>to meet his responsibilities</i>	<b>rencontrer ses responsabilités</b>	assumer ses responsabilités
	<i>to meet his wants</i>	<b>rencontrer ses désirs</b>	répondre à ses désirs
3. <i>to be as good as they need, expect, etc.</i>	<i>to meet conditions</i>	<b>rencontrer les conditions</b>	remplir les conditions, répondre/satisfaire aux conditions
	<i>to meet criteria</i>	<b>rencontrer les critères</b>	répondre aux critères
	<i>to meet requirements</i>	<b>rencontrer les exigences/prérequis/préalables</b>	répondre/satisfaire aux exigences
	<i>to meet standards</i>	<b>rencontrer les standards</b>	répondre/satisfaire/être conforme aux normes
4. <i>to finish something at time</i>	<i>to meet a deadline</i>	<b>rencontrer les délais</b>	respecter/tenir un délai

SENS	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
5. <i>to achieve something</i>	<i>to meet an objective</i>	<b>rencontrer un objectif</b>	atteindre un objectif
6. <i>to make a payment that needs to be made</i>	<i>to meet the costs</i>	<b>rencontrer les coûts/ les frais</b>	supporter le coût, couvrir/payer les frais, prendre en charge les frais
	<i>to meet a debt</i>	<b>rencontrer une dette</b>	payer/régler/ rembourser/ s'acquitter d'une dette
	<i>to meet a deficit</i>	<b>rencontrer le déficit</b>	combler le déficit
	<i>to meet mortgage repayments</i>	<b>rencontrer le remboursement de son hypothèque</b>	faire face aux échéances de son prêt immobilier

### Exemples d'emploi de **rencontrer + complément d'objet direct** dans la PEQ.

« On amène les jeunes à penser, en leur donnant un bagage exceptionnel pour qu'ils **rencontrent leurs défis** à travers la vie de façon exceptionnelle. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal/Le Point*, 8 novembre 2012)

« Le Comité de sécurité alimentaire profite du mois de la nutrition pour rappeler les défis que doivent surmonter les organismes qui forment ce regroupement afin de **rencontrer une demande** toujours croissante. » (*Le Nouvelliste*, 15 mars 2012)

« Des frais de restructuration ont affecté les profits de CAE. Mais l'entreprise a quand même **rencontré les attentes** des analystes malgré le repli que cela a engendré pour le bénéfice net. » (*Les Affaires*, 9 août 2012)

« Pour **rencontrer vos besoins** en zinc, il suffit de consommer une source de protéines à chaque repas et opter pour des produits céréaliers entiers. » (*La Voix de l'Est*, 28 septembre 2011)



«Le rendement des obligations de sociétés américaines reste à un plancher en 50 ans, indiquant que la capacité des entreprises à **rencontrer leurs obligations financières** ne se détériore pas.» (*Les Affaires*, 23 octobre 2012) [faire face à leurs obligations financières].

«En raison des aléas de la météo, les Associations pour le maintien d'une agriculture paysanne ont un peu joué contre le mouvement d'achat local parce que les producteurs n'arrivaient pas toujours à **rencontrer les commandes** qui étaient payées d'avance.» (*La Tribune*, 25 mai 2010)

«Les candidats dans la présente élection s'engagent-ils vraiment à nous servir ou veulent-ils simplement être élus pour **rencontrer les priorités** de leur propre parti?» (*La Voix de l'Est*, 5 décembre 2008)

«Quand le politique s'en remet au caritatif plutôt que de **rencontrer sa responsabilité** en matière d'habitation, c'est inacceptable.» (*La Voix de l'Est*, 24 février 2010)

«Un enfant demande de l'énergie, mais il a ravivé une flamme. Ça fait prendre de la maturité. J'ai moins peur qu'avant de **rencontrer mes désirs**. Je suis pressée de les mettre à exécution.» (*Le Soleil*, 27 novembre 2010)

«Pour **rencontrer le souhait** des étudiants, on pourrait éventuellement ajouter une proposition de gratuité scolaire dans les choix [soumis à référendum].» (*Le Soleil*, 11 août 2012)

«Charles River [une entreprise] dispose encore de presque sept ans pour doubler la superficie de ses installations et ainsi **rencontrer les conditions** minimales posées par la Ville.» (*La Tribune*, 29 mars 2012)

«Le comité responsable de l'attribution du prix a examiné la candidature de différents dirigeants, mais a décidé qu'aucun n'avait **rencontré les critères** d'attribution du prix.» (*La Presse canadienne*, 15 octobre 2012)

«Se couper des millions de dollars de retombées d'un projet serait inconcevable si celui-ci **rencontre les exigences** environnementales.» (*La Presse*, 3 décembre 2012)

«Compte tenu du contexte budgétaire au sein des Forces canadiennes, très peu de nos CF-18 [des avions de chasse] ont été convertis et, donc, **rencontrent ces prérequis** opérationnels» (*La Presse*, 17 janvier 2003)

«Le moyen privilégié pour la gestion des contaminants est encore trop souvent de faire le minimum pour **rencontrer les standards.**» (*Le Devoir*, 24 septembre 2012)

«J'ai pleinement confiance en l'expertise, puis au dévouement des employés, puis on va être capables de **rencontrer les délais** qu'on a toujours eus.» (Société Radio-Canada, *La Facture*, 2 octobre 2012)

«Le processus de rapprochement administratif conclut à la pertinence de fusionner les Centres de santé et de services sociaux, permettant ainsi de **rencontrer les objectifs** d'optimisation des ressources demandés par le Ministère.» (*La Tribune*, 22 janvier 2013) [Centre de santé et de services sociaux (CSSS): organisme public chargé de prodiguer les soins de santé et les services sociaux dans une région donnée au Québec].

«La région se classe au troisième rang pour les interventions au genou. Les données par établissement témoignent de certaines difficultés à **rencontrer les cibles** déterminées par le ministère.» (*Le Progrès-Dimanche*, 30 octobre 2011).

«La réponse des associations de propriétaires de logement est la même: il faut assouplir les contrôles des loyers. "Ça prend un juste prix pour **rencontrer les coûts** de construction, d'entretien et de rénovation".» (*Le Devoir*, 14 avril 2004)

«Son client volait pour payer sa consommation de stupéfiants, mais aussi pour **rencontrer certaines dettes** de drogue pour lesquelles il faisait l'objet de menaces de la part du milieu.» (*Le Droit*, 11 août 2005)

«Lorsqu'on lui a demandé si les compressions seraient déduites du montant que le gouvernement a promis de réinvestir en éducation, le ministre a simplement répondu que le gouvernement avait l'obligation de **rencontrer le déficit zéro** d'ici 2014.» (*La Presse canadienne*, 19 janvier 2013)

«À son arrivée, le syndicat affichait un solde positif de 38 000 \$. Pour chacune des années suivantes, les revenus ont été insuffisants pour **rencontrer les dépenses** courantes.» (*Le Quotidien*, 10 septembre 2010)

«Qu'arrive-t-il quand on bombarde de contraventions des jeunes squeegees [laveurs de pare-brise dans les rues] dans l'espoir de les chasser de la voie publique alors qu'on sait qu'ils ne pourront **rencontrer aucun paiement**?» (*Le Nouvelliste*, 3 décembre 2011)

«Cette caisse populaire avait malheureusement hérité du Château-neuf Laval [un immeuble d'habitation] dont le propriétaire n'avait pas pu **rencontrer les remboursements** de son hypothèque.» (*Le Soleil*, 15 avril 1995) [caisse populaire : agence bancaire du Mouvement des caisses Desjardins, grande banque coopérative québécoise].

«Cette clause permet à l'emprunteur qui ne peut plus **rencontrer ses mensualités** d'abandonner la propriété de son immeuble en faveur du prêteur.» (*La Presse*, 6 avril 1993)

Le tableau 22 met en lumière la généralisation qu'a subie le terme rencontrer en franbécois sous l'influence de l'anglais. En effet, l'anglais *to meet* + complément d'objet direct (avec certains termes) a donné le franbécois rencontrer + complément d'objet direct (avec les termes équivalents), alors que le français de référence a recours, dans ce cas, à plusieurs autres verbes comme : atteindre, combler, couvrir, payer, régler, remplir, répondre, respecter, satisfaire, etc.

**TABLEAU 22 GÉNÉRALISATION DE L'EMPLOI DE RENCONTRER + COMPLÉMENT D'OBJET SOUS L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

ANGLAIS = TO MEET	FRANBÉCOIS = RENCONTRER = UNICITÉ	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE = MULTIPLICITÉ
<i>to meet + objective</i>	<b>rencontrer</b> + objectif	atteindre + objectif
<i>to meet + deficit</i>	<b>rencontrer</b> + déficit	combler + déficit
<i>to meet + costs</i>	<b>rencontrer</b> + frais	couvrir + frais
<i>to meet + depense</i>	<b>rencontrer</b> + dépense	payer + dépense
<i>to meet + debt</i>	<b>rencontrer</b> + dette	régler + dette
<i>to meet + challenge</i>	<b>rencontrer</b> + défi	relever + défi
<i>to meet + condition</i>	<b>rencontrer</b> + condition	remplir + condition
<i>to meet + expectation</i>	<b>rencontrer</b> + attente	répondre + attente
<i>to meet + deadline</i>	<b>rencontrer</b> + délai	respecter + délai
<i>to meet + need</i>	<b>rencontrer</b> + besoin	satisfaire + besoin

### 6.3.3 LEXIQUE

#### 6.3.3.1 Emprunts de signifiants (de formes, de termes anglais)

Le français québécois se caractérise par de nombreux emprunts de termes à l'anglais. Dans certains domaines techniques en particulier, ces emprunts peuvent être massifs. C'est le cas de celui de l'automobile, dont voici une liste (non exhaustive) d'exemples à titre d'illustration (tableau 23):

**TABLEAU 23 EMPRUNTS MASSIFS DE TERMES (EXEMPLE DU VOCABULAIRE DE L'AUTOMOBILE)**

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>alignment</i>	<b>alignement</b>	parallélisme (du train avant)	<i>to jack up</i>	<b>jacker</b>	soulever au cric
<i>to balance</i>	<b>balancer</b>	équilibrer (les roues)	<i>lighter</i>	<b>lighter</b>	allume-cigare
<i>brake</i>	<b>brake</b>	frein	<i>mag</i>	<b>mag</b>	jante en magnésium
<i>to brake</i>	<b>braker</b>	freiner	<i>muffler</i>	<b>muffler</b>	silencieux
<i>bumper</i>	<b>bumper</b>	pare-chocs	<i>rim</i>	<b>rim</b>	jante
<i>to bump</i>	<b>bumper</b>	heurter, tamponner	<i>to shift (gears)</i>	<b>shifter</b>	passer les vitesses
<i>choke</i>	<b>choke</b>	starter	<i>spare</i>	<b>spare</b>	roue de secours
<i>clutch</i>	<b>clutch</b>	embrayage	<i>speedometer</i>	<b>speedomètre</b>	indicateur de vitesse
<i>dashboard</i>	<b>dash</b>	tableau de bord	<i>to start</i>	<b>starter</b>	mettre en marche
<i>exhaust</i>	<b>exhaust</b>	pot d'échappement	<i>steering</i>	<b>steering</b>	direction
<i>flasher</i>	<b>flasher</b>	clignotant	<i>switch</i>	<b>switch</b>	manette
<i>frame</i>	<b>frame</b>	châssis	<i>to tank up</i>	<b>tanker</b>	faire le plein
<i>gas</i>	<b>gas, gaz</b>	essence	<i>tire</i>	<b>tire</b>	pneu
<i>gas tank</i>	<b>tank à gas</b>	réservoir à essence	<i>valve</i>	<b>valve</b>	soupape
<i>to gas up</i>	<b>gazer</b>	prendre de l'essence	<i>wheel cap</i>	<b>cap de roue</b>	enjolveur
<i>hood</i>	<b>hood</b>	capot	<i>windshield</i>	<b>windshield</b>	pare-brise
<i>jack</i>	<b>jack</b>	cric	<i>wiper</i>	<b>wiper</b>	essuie-glace

Voici des exemples d'emploi de ces emprunts à l'anglais dans la PEQ :

« J'invite aussi les clients à faire **aligner les roues** : c'est important pour préserver les pneus avec une usure égale. » (*La Tribune*, 17 novembre 2007)

« Un individu, qui se présentait sur place, se faisait passer pour un recycleur et volait les plombs destinés à **balancer les roues** des véhicules. » (*La Tribune*, 11 février 2009)

« L'ancien ministre a voulu voir une contradiction dans les positions du gouvernement, qui a “le pied sur le **brake**” dans le cas du gaz de schiste de la vallée du Saint-Laurent, mais “le pied sur le **gaz**” dans celui du pétrole de schiste d'Anticosti. » (*Le Devoir*, 30 mai 2013) [avoir le pied sur le brake : freiner ; avoir le pied sur le gaz : accélérer] [Anticosti : grande île du golfe du Saint-Laurent ayant appartenu au chocolatier français Henri Menier, aujourd'hui propriété du gouvernement du Québec].

« Un **bumper**, ça rassure les camionneurs d'avoir ça. Avec ça, une voiture va te heurter et le camion n'aura rien. » (*Le Journal de Québec*, 21 juillet 2013) [C'est un routier qui parle]

« Nids de poule : Montréal est la seule ville où tu peux te faire dépasser par tes **caps de roue**. » (*Le Journal de Montréal*, 20 février 2013) [Les automobilistes se plaignent souvent de la présence de nombreux nids de poule dans les rues de Montréal]

« De toute façon, l'industrie automobile, quoique abondamment subventionnée par l'État, n'aura pas le choix de suivre, c'est nous qui achetons leurs **chars**! » (*Le Nouvelliste*, 10 mai 2004)

« Le hors-bord démarre, mais fonctionne seulement avec l'étrangleur : lorsque vous avez à activer ainsi le **choke**, cela implique qu'il faut systématiquement nettoyer le carburateur. » (*Le Journal de Montréal*, 19 avril 2014) [étrangleur, choke : starter]

« Le moteur diesel qui développe passablement beaucoup de couple fait en sorte qu'on n'a pas besoin d'appuyer sur l'accélérateur en relâchant la pédale d'embrayage – la **clutch**. » (*Le Soleil*, 28 juillet 2014)

« Un moteur qui tourne dans le trafic [la circulation], c'est de l'argent qui sort par l'**exhaust**. » (*Le Canada français*, 27 décembre 2012) [C'est un chauffeur routier qui parle]

« Un océan sépare leurs deux univers. Pierre Lapointe fait de la chanson française, chante pointu, enrobe gracieusement le tout. Philippe B. puise dans le folk-rock, chante québécois et ses chansons ont l'air d'un "**frame** de char". » (*La Presse*, 7 avril 2006) [chante pointu : comme les Français ; un frame de char : un châssis de bagnole]

« On pourra enfin dire qu'on va "**gazer** son char" sans se faire reprendre par un puriste de la langue française. Mercedes-Benz va dévoiler une version au gaz naturel de sa B200 au Mondial de l'automobile de Paris. » (*La Presse*, 17 septembre 2012)

« Paraît que ceux qui souhaitent attirer le regard des autres se promènent normalement avec la tête de l'animal sur le **hood** de leur char. » (*La Voix de l'Est*, 19 octobre 2011) [Certains chasseurs d'originaux (élans d'Amérique) exhibent leur trophée sur le capot de leur voiture]

« J'embarque dans mon auto. Pars les **wipers**, allume la radio, pousse le **lighter**, ouvre la valise... **starte** le char. » (*L'Actualité*, 1<sup>er</sup> mai 1996) [sketch de l'humoriste Jean-Marc Parent mettant en scène un homme victime de paralysie cérébrale]

« Le policier insère la tige métallique dans le **muffler** pour voir jusqu'où elle se rend. Un silencieux conforme démontrera de l'obstruction, signe de la présence d'un déflecteur. » (*Granby Express*, 28 mai 2014) [vérification de la conformité d'un silencieux]

« "Sur la rue Tramontane, il a percuté la bordure de béton. Il a fait une crevaison et perdu un pneu, mais il a poursuivi sa route sur le **rim** (jante)", raconte Martin A... » (*Le Canada français*, 12 septembre 2013)

« Ces petits bolides à cinq vitesses peuvent atteindre 160 km/h. "C'est une catégorie qui est un peu en déclin, déplore Pierre S... On aura une douzaine de karts sur la ligne de départ. Ce sera probablement

une des seules fois que des karts à **shifter** vont rouler au Québec cette année”. » (*Le Nouvelliste*, 1<sup>er</sup> août 2013) [des karts à embrayage]

« Bien, écoutez bien, je regarde pas mon “**speedomètre**”, là, mais il me semble que je venais juste de rentrer à la rentrée de St-Jean, là, je pense pas que je roulais à 132 kilomètres. » (Société Radio-Canada, 9 avril 2004)

« Ces multinationales [les compagnies de pétrole] sont riches parce que nous leur permettons de l’être. Il suffit de leur couper les vivres. Pour commencer, allons “**tinquer**” chez les indépendants, c’est un bon point de départ. » (*Le Nouvelliste*, 10 mai 2004) [tinquer : faire le plein ; anglais *to tank up*]

« Des explosions ont retenti tout juste après que les sauveteurs eurent arraché l’homme à sa prison enflammée. “C’étaient les pneus et les **shocks** qui sautaient, de ce que m’ont dit les pompiers, parce que la **tank à gaz** n’avait pas sauté”. » (*La Voix de l’Est*, 5 août 2004)

« Polaris [fabricant de véhicules tout-terrain] en remet avec le RZR XP 1000. La bête possède un tout nouveau moteur ProStar 999 cm<sup>3</sup>, 107 chevaux, double arbre à cames, quatre **valves** par cylindre. » (*Les Actualités*, 13 novembre 2013) [un modèle de quad]

« Le climat au conseil municipal n’est pas à son meilleur, mais ça va se placer. En se mettant ensemble pour regarder dans le même **windshield**, on peut aller de l’avant. Même s’il y en a deux ou trois qui ont le pied sur le **break** [*sic*] » (*La Voix de l’Est*, 8 avril 2004)

### Transferts : Mêmes causes, mêmes effets

Il est intéressant de remarquer qu’il existe un parallélisme étonnant entre le franbécois et le chicano, la langue populaire des Mexicains des États-Unis. Cela s’explique aisément par la communauté de situation du français au Canada d’un côté et de l’espagnol dans le Sud des États-Unis de l’autre vis-à-vis de l’anglais dominant. C’est ce qu’illustre le tableau qui suit<sup>11</sup> :

11. Relevé établi à partir de l’ouvrage de Roberto A. Galvan et Richard V. Teschner (1977).



**TABLEAU 24** EXEMPLES DE PARALLÉLISME ENTRE LES EMPRUNTS À L'ANGLAIS DU CHICANO ET CEUX DU FRANBÉCOIS

ANGLAIS	CHICANO	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>application (for a job)</i>	aplicación	<b>application</b>	demande, candidature
<i>to back (to support)</i>	baquear	<b>backer</b>	soutenir, appuyer
<i>bill (of sale)</i>	bil	<b>bill</b>	note, addition
<i>to bump</i>	bompear	<b>bumper</b>	tamponner
<i>car</i>	carro	<b>char</b>	voiture
<i>chance (to take a chance)</i>	agarrar chanza	<b>prendre une chance</b>	prendre le risque
<i>charge (to charge a merchandise to an account)</i>	cargar	<b>charger</b>	facturer, porter sur (un compte)
<i>to check</i>	checar	<b>checker, tchéquer</b>	vérifier
<i>to dump (to dispose of, to get ride of)</i>	dompear	<b>domper</b>	jeter, déposer
<i>to flush</i>	flochar	<b>flusher</b>	faire partir (en tirant la chasse d'eau)
<i>jacket (coat)</i>	jaqueta	<b>jacket</b>	veste, veston
<i>to lunch</i>	lonchear	<b>luncher</b>	déjeuner
<i>to match (to harmonize)</i>	mechar	<b>matcher</b>	(faire) aller ensemble
<i>mop</i>	mape	<b>mop, moppe</b>	balai à franges
<i>muffler</i>	mofla	<b>muffler</b>	silencieux
<i>napkin</i>	napquetin	<b>napkin</b>	serviette (en papier)

ANGLAIS	CHICANO	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>to picket</i> ( <i>as a factory, by workers on strike</i> )	piquetear	<b>piqueter</b>	participer à un piquet de grève
<i>to pitch</i>	pichar	<b>pitcher</b>	lancer
<i>plug (electric plug)</i>	ploga	<b>plug, plogue</b>	prise (électrique)
<i>ride (in a car)</i>	raid	<b>ride</b>	virée
<i>to shake</i>	cheiquear	<b>shaker</b>	trembler
<i>tape</i>	teip	<b>tape</b>	ruban adhésif
<i>ticket (traffic ticket)</i>	tiquete	<b>ticket</b>	contravention

### 6.3.3.2 Emprunts de signifiés (de sens)

#### Transferts de sens sur des signifiants identiques ou semblables

##### *Transferts sur des noms*

De nombreux termes anglais, dont le signifiant (la forme) est identique ou ressemblant à un terme français, ont influencé le signifié (le sémantisme, le sens) de ces termes en français québécois, comme l'illustre le tableau 25.

Exemples d'emploi :

« Une seule autre option s'offre aux habitants : le traversier. Mais la traversée n'est ouverte que durant la belle saison et ne peut **accommoder** que six voitures à la fois. » (*La Presse+*, 11 octobre 2013) [le traversier : le bac, le ferry ; ne peut recevoir/transporter]

TABLEAU 25 INTERFÉRENCE DE L'ANGLAIS SUR LE SENS DE SIGNIFIANTS FRANÇAIS IDENTIQUES OU RESSEMBLANTS

ANGLAIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
	FRANBÉCOIS	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>abilities</i>	<b>habiletés</b>	compétence	<b>compléter</b>	terminer
<i>accommodation</i>	<b>accommodation</b>	logement, hébergement	<b>construction</b>	travaux (sur les routes)
<i>admission</i>	<b>admission</b>	entrée (au spectacle)	<b>élaborer</b>	donner des détails, développer
<i>agenda</i>	<b>agenda</b>	ordre du jour	<b>occupation</b>	profession
<i>alignment</i>	<b>alignement</b>	parallélisme (du train avant)	<b>pamphlet</b>	prospectus
<i>allegiance</i>	<b>allégeance</b>	appartenance (politique)	<b>pratique</b>	entraînement
<i>aqueduct</i>	<b>aqueduc</b>	canalisation	<b>questionner</b>	contester
<i>camera</i>	<b>caméra</b>	appareil photo	<b>second</b>	appuyer (une motion)
<i>change</i>	<b>change</b>	monnaie	<b>versatile</b>	polyvalent
<i>circular<sup>a</sup></i>	<b>circulaire</b>	catalogue		

a. Cahier publicitaire distribué régulièrement dans les boîtes aux lettres par une entreprise commerciale.

« Les directeurs de la Ligue nationale ont fait un séjour inutile à Detroit. Rien de concret n'a transpiré de cette réunion, ils ont gagné le statu quo sur les **items** à l'**agenda** et plusieurs ont quitté la réunion pour sauter dans le premier avion. » (*Le Journal de Québec*, 5 juin 2008) [sur les points à l'ordre du jour]

« Je suis pour la charte des valeurs québécoises s'appliquant aux employés de l'État, car elle permet l'expression libre de la religion et des opinions politiques des citoyens québécois de toute **allégeance**. » (*La Presse*, 18 octobre 2013) [Charte des valeurs québécoises: projet de loi affirmant la neutralité de l'État dans le domaine religieux et l'égalité entre les hommes et les femmes. Abandonné après la défaite du Parti québécois aux élections en 2014]

« Ceci **complète** notre Téléjournal. Merci d'avoir été des nôtres. Bonne soirée à notre antenne. » (Société Radio-Canada, *Le Téléjournal/Le Point*, 29 décembre 2006) [Ainsi s'achève...]

« Cette fermeture du commerce était prévisible pour le maire. "C'était devenu plus visible il y a deux ans lorsque l'on a cessé de recevoir la **circulaire** hebdomadaire". » (*La Voix du Sud*, 2 octobre 2013)

« De passage à Ottawa, le coloré maire de Québec n'a pas voulu **élaborer** sur l'élection fédérale qui sera déclenchée d'une journée à l'autre. » (*Québec Hebdo*, 26 mars 2011) [n'a pas voulu faire de commentaires]

« Les députés peuvent dépenser jusqu'à 10 % de leur budget pour distribuer des **pamphlets** à leurs électeurs détaillant certaines mesures de leur parti. » (*Le Devoir*, 27 mars 2013)

### Cas particuliers : les faux amis

Un certain nombre de mots français empruntés par l'anglais jouent le rôle de faux amis. Ce sont par exemple :

TABLEAU 26 EXEMPLES DE FAUX AMIS

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>carton</i>	<b>carton</b>	cartouche (de cigarettes)
<i>casserole</i>	<b>casserole</b>	cocotte, timbale, cassolette (recette de cuisine)
<i>cul-de-sac</i>	<b>cul de sac</b>	(voie) sans issue, impasse
<i>cutlery</i>	<b>coutellerie</b>	couverts (de table), ménagère
<i>detour</i>	<b>détour</b>	déviation
<i>patronage</i>	<b>patronage</b>	favoritisme (politique)
<i>routine</i>	<b>routine</b>	automatismes (sport)
<i>table d'hôte</i>	<b>table d'hôte</b>	menu (à prix fixe), formule

Exemples d'emploi de certains faux amis :

« Vers 6 h 50, un individu entre dans le commerce et achète un **carton de cigarettes**. Un peu plus tard, le suspect revient cagoulé. Le malfaiteur en profite pour voler plus de 500 \$ de cartouches de cigarettes. » (*Cités nouvelles*, 29 octobre 2010)

« J'ai découvert que les ustensiles dans les soupers d'élimination [émission de télé-réalité] ont l'apparence de **coutellerie** en argent, mais qu'à cause du bruit, ils sont en plastiques. » (*24 heures Montréal*, 7 novembre 2012) [les ustensiles : les couverts ; anglais (*eating utensils*)].

« La rue Belvédère sera fermée à la circulation. Les usagers de la route devront emprunter un **détour** via le chemin Bel-Horizon et le chemin Smith. » (*La Tribune*, 5 octobre 2013)

« Depuis le premier instant de la création de la ville de Laval, des faits et des rumeurs de magouillage, de **patronage**, de corruption municipale existent et persistent. Il n'y a pas de fumée sans feu. » (Société Radio-Canada, *Enquête*, 6 décembre 2012).

### Transferts de sens sur des adjectifs

Des adjectifs d'emplois très fréquents ont subi l'influence de l'anglais. C'est le cas notamment de *régulier* qui s'est aligné sémantiquement sur *regular*, un adjectif anglais à la sémiologie semblable, comme le montre le tableau qui suit :

**TABLEAU 27 INTERFÉRENCE SÉMANTIQUE DE L'ANGLAIS *REGULAR* SUR LE FRANÇAIS QUÉBÉCOIS *RÉGULIER***

SENS	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
1. <i>In conformity with certain rules or regulations.</i>	<i>regular meeting</i>	<b>réunion régulière</b>	réunion ordinaire
2. <i>The people who often go to a place.</i>	<i>the regulars</i>	<b>les réguliers</b>	les habitués
3. <i>A player who is often on the team.</i>	<i>a regular</i>	<b>un régulier</b>	un titulaire
4. <i>Permanent.</i>	<i>regular staff</i>	<b>personnel régulier</b>	personnel permanent, titulaire
5. <i>Normal (American English).</i>	<i>regular cigarette</i>	<b>cigarette régulière</b>	cigarette classique, normale, ordinaire
	<i>regular Coke</i>	<b>Coke régulier</b>	Coca normal, ordinaire, classique (en parlant de sa composition)
	<i>regular gasoline</i>	<b>essence régulière</b>	essence ordinaire
	<i>regular model</i>	<b>modèle régulier</b>	modèle normal, ordinaire, classique, courant
	<i>regular opening hours</i>	<b>heures d'ouverture régulières</b>	horaire d'ouverture <sup>a</sup> , heures d'ouverture habituelles
<i>regular price</i>	<b>prix régulier</b>	prix normal, habituel	

SENS	ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
5. <i>Normal (American English).</i>	<i>regular size</i>	<b>grandeur régulière</b>	taille normale, moyenne
	<i>regular ticket</i>	<b>billet régulier</b>	tarif normal, billet normal, classique, ordinaire
6. <i>Of normal or standard size, of medium size (American English).</i>	<i>Would you like regular, large or extra large?</i>	<b>Régulier, grand ou très grand?</b>	Normal, grand ou très grand? Moyen, grand ou très grand?
	<i>regular Coke</i>	<b>Coke régulier</b>	Coca moyen (en parlant du format)
	<i>regular fries</i>	<b>patates frites régulières</b>	frites moyennes (en parlant de la portion)

a. Souvent, en français, on omet des mots nécessaires en anglais. Par exemple à l'anglais *Open now* correspond le français Ouvert, sans autre précision. Le syntagme **Ouvert maintenant**, très fréquent dans les commerces au Québec, est un calque de l'anglais.

Exemples d'emploi de l'adjectif régulier dans un sens influencé par l'anglais *regular*:

« Les citoyens pourront prendre connaissance du budget en séance extraordinaire, le 18 décembre. Le maire a fait cette annonce lors de l'**assemblée régulière** du 3 décembre. » (*Le Nouvelliste*, 8 décembre 2012)

« Alex B..., Winnipeg Jets. Ce choix de première ronde (8<sup>e</sup> au total) en 2010 est **un régulier** dans la Ligue nationale depuis deux ans. » (*La Presse*, 20 décembre 2012) [Winnipeg Jets: équipe de hockey sur glace; première ronde: premier tour; anglais *round*]

« Le concours tenu pour lui trouver un successeur précisait que les aspirants devaient "faire partie du **personnel régulier** de la fonction publique". » (*Le Soleil*, 21 avril 2012) [faire partie des fonctionnaires titulaires]

« J'exprime le souhait que Via Rail m'amène à destination par un moyen alternatif. Après quelques discussions sans résultat avec l'agent intérimaire, l'**agent régulier** m'indique que la responsabilité de Via se limite au remboursement du billet. » (*Le Nouvelliste*, 22 décembre 2008) [Via Rail: compagnie de chemin de fer; l'agent permanent]

« ... une action collective engagée contre Imperial Tobacco par des fumeurs qui affirment avoir été bernés en pensant que les cigarettes douces et légères étaient moins nocives que les **cigarettes régulières** » (Société Radio-Canada, *Nouvelles*, site web, 29 juillet 2011)

« Parmi les machines qui produisent des **cafés réguliers**, nous avons testé la cafetière Mr Coffee Keurig. » (*La Presse*, 10 mars 2012)

« Oui, le diesel à la pompe est, par les temps qui courent, 10 % plus coûteux que le litre d'**essence régulière**. » (*Métro*, 10 décembre 2012)

« Prenez les versions S d'Audi. À l'exception de quelques signes distinctifs comme les rétroviseurs extérieurs, elles ressemblent aux **modèles "réguliers"** de la gamme. » (*La Presse*, 17 octobre 2012)

« En tant que ministre de la Santé, il croit arriver à les convaincre [les médecins] de travailler une partie additionnelle de leur temps en dehors des **heures régulières** d'ouverture de leurs cliniques. » (*Le Quotidien*, 15 août 2012)

« Le directeur général du Festival avait annoncé ses couleurs lorsqu'il avait justifié l'augmentation du coût des laissez-passer – passant de 55 \$ à 66 \$ en prévente et de 66 \$ à 76 \$ à **prix régulier** – par l'achat de nouvel équipement. » (*Le Soleil*, 9 janvier 2013)

« Cette compagnie allemande offre depuis peu au Québec une collection de maillots de bain de **grandeur régulière** avec des profondeurs de bonnet allant de A à G. » (*La Presse*, 28 décembre 2004) [de taille normale]



« Si la demi-bouteille est plus chère, elle permet malgré tout de goûter de grands vins en payant moins. On peut en effet se procurer de très bonnes cuvées, vendues à plus de 25 \$ en **format régulier**, à 13 \$ ou à 15 \$ en petit format. » (*La Presse*, 12 janvier 2013)

« Yann Perreau reprend le concert Yann Solo. Les billets VIP se vendent au coût de 100 \$, et les **billets réguliers** sont à 35 \$. » (*Métro*, 2 mai 2012) [au coût de: au prix de; anglais *at the cost of*; Yann Perreau: auteur-compositeur-interprète québécois]

« Le **Coke régulier** demeure de loin le soda le plus populaire, avec 1,6 milliard de caisses écoulées. » (*La Presse canadienne*, 18 mars 2011)

« Nous étions quatre à table et l'évaluation oscillait entre très moyen et correct. Même jugement pour les **frites régulières**. Par contre, celles faites avec des patates douces étaient délicieuses. » (*La Presse*, 22 août 2009)

### Généralisation de l'emploi de régulier

Les exemples cités ci-dessus montrent que le sens de régulier, en français québécois, a subi une généralisation sous l'influence de l'anglais *regular*, que le champ sémantique<sup>12</sup> et la distribution de cet adjectif se sont élargis. À l'anglais *regular* correspond le français québécois régulier, alors que, dans ce cas, le français de référence utilise une multiplicité de termes différents comme: normal, ordinaire, classique, habituel, permanent, titulaire, réglementaire, de la saison, du championnat, moyen, etc., selon le contexte. C'est ce que montre le tableau 28.

---

12. Le champ sémantique d'un mot est l'ensemble de ses sens disponibles selon le contexte.

**TABLEAU 28 ÉLARGISSEMENT DU SENS DE RÉGULIER EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS SOUS L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS *REGULAR***

ANGLAIS	FRANBÉCOIS = GÉNÉRALISATION = UNICITÉ	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE = MULTIPLICITÉ	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>regular</i>	régulier	normal	<b>billet, prix régulier</b>	billet, prix normal <sup>a</sup>
<i>regular</i>	régulier	ordinaire	<b>assemblée, réunion, séance régulière</b>	assemblée, réunion, séance ordinaire
<i>regular</i>	régulier	classique	<b>abonnement régulier</b>	abonnement classique
<i>regular</i>	régulier	moyen	<b>format régulier</b>	format moyen
<i>regular</i>	régulier	habituel	<b>heures d'ouverture régulières</b>	heures d'ouverture habituelles
<i>regular</i>	régulier	permanent	<b>personnel régulier</b>	personnel permanent
<i>regular</i>	régulier	titulaire	<b>gardien régulier</b>	gardien titulaire
<i>regular</i>	régulier	réglementaire	<b>temps régulier</b>	temps réglementaire
<i>regular</i>	régulier	de la phase éliminatoire	<b>calendrier régulier</b>	calendrier de la phase éliminatoire
<i>regular</i>	régulier	du cham- pionnat	<b>match régulier</b>	match du championnat

- a. Pour chaque combinaison, je n'ai indiqué que la forme la plus fréquente dans la PEF. En réalité, là aussi, la variation intervient. Ainsi avec billet, on trouve, par ordre de fréquence : 1. billet normal, 2. billet classique, 3. billet ordinaire; avec prix : 1. prix normal, 2. prix habituel, 3. prix courant, etc.

### Transfert de sens par traduction

#### *Choix du premier équivalent, le plus général*

Souvent le terme franbécois est l'équivalent français qui apparaît en première place dans les dictionnaires bilingues anglais-français. Il s'agit d'un cas de

simplification courant dans toute interlangue. Un relevé dans le dictionnaire anglais-français *Robert & Collins* permet d'illustrer cette tendance :

**TABLEAU 29** EXEMPLES DE SIMPLIFICATION EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS  
(CHOIX DE L'ÉQUIVALENT FRANÇAIS LE PLUS GÉNÉRAL)

PREMIER ÉQUIVALENT FRANÇAIS NOTÉ DANS LE DICTIONNAIRE <i>ROBERT &amp; COLLINS</i>		FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE, SELON LE CONTEXTE
anglais	français		
<i>coat</i>	manteau	<b>manteau</b>	manteau, trois-quarts, blouson (selon les cas)
<i>fat</i>	graisse, gras	<b>gras</b>	matière grasse
<i>lights</i>	lumières	<b>lumières</b>	feux (de signalisation)
<i>news</i>	nouvelles	<b>nouvelles</b>	informations, actualités, info, actu
<i>to pack</i>	empaqueter	<b>empaqueter</b>	conditionner (des produits de consommation)
<i>size</i>	taille, grandeur	<b>grandeur</b>	taille, pointure, etc. (selon les cas)
<i>square</i>	carré	<b>carré (Saint-Louis, etc.)</b>	square, jardin public, place
<i>stop</i>	arrêt	<b>arrêt</b>	stop, arrêt obligatoire
<i>tile</i>	tuile	<b>tuile</b>	carreau (sur un mur), dalle (au sol)
<i>to tow</i> <sup>a</sup>	remorquer	<b>remorquer</b>	enlever (un véhicule gênant)
<i>trail</i>	sentier	<b>sentier</b>	piste (de ski de fond, de moto- neige, etc.)
<i>wax</i>	cire	<b>cire</b>	fart (pour les skis)

a. L'anglais *to tow* est à l'origine d'un anglicisme sémantique par ressemblance sémiologique (**touer une auto**) et d'un anglicisme sémantique par traduction littérale (**remorquer une auto**), alors qu'en français de référence, on dit, dans ce cas, enlever une voiture (en stationnement interdit ou gênant).

Voici quelques exemples tirés de la PEQ :

« Des conditions douces comme en fin de semaine font en sorte que la neige colle un peu plus, il est important de bien **cirer** nos skis. »  
(*Le Journal de Montréal*, 12 janvier 2013)

« Il existera toujours des comportements inappropriés comme rouler rapidement sur les trottoirs [à bicyclette], ou passer sur les **lumières rouges**. » (*Le Devoir*, 27 juin 2013)

« Les **tuiles** de céramique des planchers de la cuisine et de la salle de bains se fissurent sans raison. Le problème : les vis du contre-plaqué sont installées tous les 16 pouces au lieu de 6 pouces. »  
(*Le Journal de Québec*, 24 août 2013)

« Une lettre d'excuse pour des travaux de déboisement effectués sans autorisation sur son lot pour le passage du **sentier de motoneige** ne suffit pas à André T..., propriétaire terrien de Saint-Fulgence. »  
(*Le Quotidien*, 14 septembre 2013)

### *Élargissement du champ sémantique d'un terme français sous l'influence de son équivalent anglais*

Exemple nominal : En français québécois, le terme **plancher** s'est aligné sémantiquement, dans de nombreux cas, sur l'anglais *floor*, comme l'illustre le tableau 30.

Exemples d'emplois :

« La décision est complètement absurde. C'est comme affirmer que les écriteaux mis sur un **plancher mouillé** montrant un petit bonhomme tombant par terre n'amènent pas les gens à faire preuve de plus de prudence » (*La Presse*, 28 août 2012) [avertissement sur les dangers du tabac]

« Elle a également dénoncé ses conditions de détention, affirmant qu'elle a dormi sur le **plancher de sa cellule**. » (*La Presse*, 1<sup>er</sup> décembre 2012) [à New York]

**TABLEAU 30 INTERFÉRENCE DE L'ANGLAIS *FLOOR* SUR LES EMPLOIS DE PLANCHER EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS**

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>floor</i>	<b>plancher (général)</b>	sol (général)
<i>concrete floor</i>	<b>plancher de béton</b>	sol de/en béton
	<b>plancher de marbre</b>	sol de/en marbre
<i>stone floor</i>	<b>plancher de pierre</b>	sol de dalles, sol dallé
<i>ceramic tile floor</i>	<b>plancher de tuiles céramiques</b>	sol de carreaux de céramique
<i>caution! wet floor.</i>	<b>attention! plancher mouillé.</b>	attention! sol glissant.
<i>(car) floor carpet</i>	<b>tapis de plancher</b>	tapis de sol
<i>floor covering</i>	<b>couvre-plancher</b> <b>revêtement de plancher</b>	revêtement de sol
<i>floor space</i>	<b>espace de plancher</b>	surface au sol
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	étage
<i>second, third, etc. floor</i>	<b>deuxième, troisième, etc. plancher</b>	premier, deuxième, etc. étage
<i>on the same floor</i>	<b>sur le même plancher</b>	au même étage
<i>on the convention floor</i>	<b>sur le plancher du congrès</b>	dans la salle (du congrès)
<i>dance floor</i>	<b>plancher de danse</b>	piste de danse
<i>floor lamp</i>	<b>lampe de plancher</b>	lampadaire
<i>floor polisher</i>	<b>polisseuse de plancher</b>	cireuse
<i>floor manager</i>	<b>chef de plancher</b>	chef de rayon
<i>to have the floor</i>	<b>avoir le plancher</b>	avoir la parole
<i>to take the floor</i>	<b>prendre le plancher</b>	prendre la parole
<i>to cross the floor</i>	<b>traverser le plancher<sup>a</sup></b>	passer dans le camp adverse

a. Dans une assemblée (parlement, conseil municipal).

« Les immenses fenêtres orientées au sud laissent pénétrer abondamment les rayons du soleil, chauffant ainsi le **plancher de pierre.** » (*La Presse*, 7 mars 2009)

« À l'intérieur, les clients trouveront des fauteuils de cuir, un foyer central entouré de pierres grises, un **plancher de tuiles**, des télévisions à écran plasma. » (*Le Messenger LaSalle*, 9 septembre 2010)

« Il estime aussi avoir épargné 3 000 \$ avec le **plancher de béton** estampé, très beau, qui évoque la céramique et qui n'a nécessité aucun **couvre-plancher.** » (*Le Soleil*, 17 novembre 2012)

« Caractéristiques des appartements : plafonds de 9 pieds; **revêtement de plancher** en bois franc; électro-ménagers inclus. » (*Le Devoir*, 20 octobre 2012)

« Dans la salle à manger, ce qui accroche le regard, c'est la **lampe de plancher** de forme carrée qui a l'air d'un gros abat-jour sillonné de racines entrelacées. » (*Le Soleil*, 26 septembre 2009)

« Pour la finition, le couple a opté pour une **cire à plancher**, appliquée à la vadrouille. » (*Le Soleil*, 25 août 2012)

« Pierre B..., concierge de l'école, a eu une idée de génie en collant sur sa **polisseuse à plancher** le symbole du Canadien. "Grâce au logo, la polisseuse à plancher devient la Zamboni des Canadiens aux yeux des jeunes. Les élèves sont devenus plus respectueux envers la machine". » (*La Voix de l'Est*, 1<sup>er</sup> décembre 2010) [Zamboni: marque américaine de surfaceuses à glace]

« La cadence de production a augmenté, mais on manquait d'**espace de plancher.** Ça va entre autres nous permettre d'ajouter une poinçonneuse et une plieuse. » (*La Voix de l'Est*, 9 octobre 2012)

« L'hôtel Holiday se démarque par son centre de congrès qui se veut une entité distincte ainsi que ses 16 salles qui se retrouvent **sur le même plancher.** » (*Le Quotidien*, 14 juin 2011)

« Le nouvel espace comporte deux étages. **Sur le premier plancher**, une vaste salle de séjour aménagée améliorera la qualité de vie des étudiants. Les bureaux de l'association étudiante sont nichés à l'étage. » (*Le Quotidien*, 9 mars 2004)

« Le hockey cédera le pas au basketball. Alors que le Canadien disputera l'un de ses derniers matchs de la saison à Pittsburgh, le basket québécois et le basket professionnel transformeront la patinoire du Forum en **plancher de basketball**. » (*La Presse*, 27 mars 1992)

« Cette solitude lui était insupportable parce que ma mère était une personne sociable. Elle recherchait constamment la présence des autres. Elle aimait **prendre le plancher** plus souvent qu'à son tour et davantage si c'était un **plancher de danse!** » (*La Presse*, 14 mai 2006)

« Pour une sixième année, la compagnie Corpus Rhésus Danse tiendra sa Nuit de la danse pour son activité-bénéfice. Au cours de cette soirée mouvementée, les gens sont invités à **prendre le plancher** pour évoluer à leur façon. » (*Le Nouvelliste*, 29 avril 1998)

« Un lock-out entraîne frustration de part et d'autre, comme quoi l'émotivité montera d'un cran. D'autant plus que l'ambiance semble devenue exécrable au cours des dernières semaines sur **le plancher de l'usine**. » (*Le Quotidien*, 29 décembre 2011)

« "Tout est parti très rapidement, dès l'ouverture", témoigne Romain C..., **gérant de plancher** au Future Shop de Québec. Une vingtaine de personnes se sont arraché les 12 appareils en stock. » (*Le Soleil*, 31 juillet 2010) [Future Shop : enseigne canadienne d'appareils électroniques]

« Les couleurs des finalistes du Super Bowl étaient en évidence sur le **plancher de la Bourse** de New York, où un autre grand événement suscitait de l'excitation : l'entrée en Bourse de Facebook. » (*La Presse*, 2 février 2012)

« La relâche estivale du Parlement est arrivée. Ne pouvant plus se chicaner sur **le plancher de la Chambre des Communes**, nos députés ont choisi, comme nouveau forum de disputes, les pages de nos journaux. » (*Le Droit*, 4 juillet 2006)

« Je trouve indécent qu'une candidate poteau qui a donc été élue pour son parti et non pour elle-même, **traverse** ainsi **le plancher de la Chambre** quelque huit mois après son élection. » (*Le Nouvelliste*, 12 janvier 2012) [candidat poteau: candidat n'ayant aucune chance d'être élu, dont la seule présence visible sont ses affiches sur les poteaux des rues].

« Les organisateurs des différents candidats s'échangent leurs cartes de visite, sur **le plancher du congrès**, question de garder le contact pendant le vote de demain. » (*Le Soleil*, 1<sup>er</sup> décembre 2006)

« Représentant de commerce de son état, M. D... fera campagne dans la rue et les marchés aux puces: "Je ne prétends pas vouloir être le premier ministre mais qu'on me **donne le plancher** et vous verrez, je suis capable de parler". » (*Le Soleil*, 19 septembre 1993)

« Il a beau être le dirigeant de l'entreprise M..., reste que le nouveau président du Grand Prix de Trois-Rivières Joël S... est un homme effacé, discret. Il n'aime pas tellement **prendre le plancher**, se retrouver à l'avant-scène, faire des discours. » (*Le Nouvelliste*, 18 décembre 2004)

« Quand il a pu parler, quand il a été capable de "**prendre le plancher**", comme on dit, autrement dit quand les députés conservateurs l'ont laissé parler, M. Mulroney a été plutôt convaincant. » (*Le Droit*, 14 décembre 2007) [Brian Mulroney: premier ministre conservateur du Canada (1984-1993)]

« En parlant des membres du gouvernement, le président de la Chambre de commerce, a lancé: "Il y a deux choses: ou ils sont stupides, ou ils font tout pour maintenir cette incertitude afin de **garder le plancher** en prévision d'un référendum". » (*Le Soleil*, 6 mars 1992) [au sens figuré]

### *Élargissement du sémantisme de plancher sous l'influence de l'anglais*

Les exemples précédents montrent que le sémantisme du terme **plancher** a subi une généralisation sous l'influence de l'anglais *floor*. À l'anglais *floor*



correspond le français québécois plancher, alors que, dans ce cas, le français de référence dispose de plusieurs termes comme : sol, plancher, parquet, étage, piste, salle, atelier, rayon, etc. Le terme plancher a donc une distribution plus large en franbécois qu'en français de référence comme le montre le tableau qui suit :

**TABLEAU 31 GÉNÉRALISATION DE L'EMPLOI DE PLANCHER EN FRANÇAIS QUÉBÉCOIS SOUS L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS FLOOR**

ANGLAIS	FRANBÉCOIS = GÉNÉRALISATION = UNICITÉ	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE = MULTIPLICITÉ	EXEMPLES FRANBÉCOIS	EXEMPLES FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	sol	<b>Attention ! plancher mouillé.</b>	Attention ! sol glissant.
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	plancher	<b>plancher de bois</b>	plancher
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	parquet	<b>plancher de chêne</b>	parquet de chêne
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	parquet	<b>plancher de la bourse</b>	parquet de la bourse
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	parquet	<b>plancher (au basket-ball)</b>	parquet
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	piste	<b>plancher de danse</b>	piste de danse
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	étage	<b>deuxième plancher</b>	premier étage
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	rez-de-chaussée	<b>premier plancher</b>	rez-de-chaussée
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	salle	<b>plancher du congrès</b>	salle du congrès
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	atelier	<b>plancher de l'usine</b>	ateliers de l'usine
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	rayon	<b>chef de plancher</b>	chef de rayon
<i>floor</i>	<b>plancher</b>	parole	<b>prendre le plancher</b>	prendre la parole
<i>floor</i>	<b>plancher</b>		<b>lampe de plancher</b>	lampadaire

### 6.3.4 PHRASÉOLOGIE

Par phraséologie, il faut entendre l'ensemble des expressions imagées figées. La phraséologie anglaise a considérablement influencé la phraséologie du français québécois. Cela se manifeste par des expressions importées sans traduction (*sky's the limit*), partiellement traduites (**dormir sur la switch**) ou totalement traduites (**le chat est sorti du sac**).

#### 6.3.4.1 Expressions imagées importées sans traduction

Exemple :

«Geneviève J... entend mener sa carrière de chanteuse jusqu'en Europe. "**Sky's the limit**", répond-elle en souriant lorsqu'on lui demande ses objectifs de carrière.» (*Le Journal de Québec*, 19 décembre 2009) [Je n'ai pas de limites]

#### 6.3.4.2 Expressions imagées anglaises partiellement traduites

Le tableau 32 présente plusieurs exemples de ce phénomène.

Exemples tirés de la PEQ :

«Ce n'est pas grave si on a de la difficulté. Mais il faut se donner un défi et **avoir le "guts"** de se rendre au bout, c'est ça qui fait qu'on est vivant.» (*Le Journal de Montréal*, 29 juillet 2012) [un défi sportif]

«"Avant d'embaucher un joueur, nous avons des attentes et il les a dépassées. Avec Marco, nous avons **frappé le jackpot**", a mentionné S...» (*Le Journal de Montréal*, 19 octobre 2013) [a mentionné : a dit, a déclaré; anglais *to mention*]

«On aura beau offrir de la nourriture dans les banques alimentaires, c'est bien, mais c'est comme de **mettre un plâster** sur un plâtre; on ne règle pas la pauvreté, on aide seulement à en atténuer les effets.» (*Le Nouvelliste*, 19 décembre 2012)

TABLEAU 32 EXPRESSIONS IMAGÉES ANGLAISES PARTIELLEMENT TRADUITES

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>for peanuts</i>	<b>pour des peanuts/pinottes</b>	pour des cacahuètes/prunes
<i>it's not my bag</i>	<b>c'est pas mon bag</b>	c'est pas mon truc/ma tasse de thé
<i>to be asleep at the switch</i>	<b>dormir sur la switch</b>	manquer de vigilance/ réactivité
<i>to be off the track</i>	<b>être à côté de la track</b>	être à côté de la plaque
<i>to be on the good/ wrong track</i>	<b>être sur la bonne/ mauvaise track</b>	être dans la bonne/ mauvaise voie
<i>to focus on</i>	<b>mettre le focus sur</b>	se focaliser sur
<i>to have the guts</i>	<b>avoir le guts</b>	avoir le cran
<i>to have the shakes</i>	<b>avoir le/s shake/s</b>	avoir la tremblote
<i>to hit the jackpot</i>	<b>frapper le jackpot</b>	décrocher le gros lot/jackpot
<i>to put a plaster</i>	<b>mettre un plaster (sur un bobo)</b>	mettre un cataplasme (sur une jambe de bois)
<i>to pull the plug on</i>	<b>tirer la plug</b>	mettre fin à (une politique, un projet)
<i>to put on the map</i>	<b>mettre sur la mappe</b>	mettre sur la carte du monde
<i>to steal the show</i>	<b>voler le show</b>	ravir/voler la vedette

« Je trouve ça sage qu'on ait choisi de **tirer la plug** plutôt que de mettre en ondes quelque chose qui n'était pas à la hauteur. » (*Le Journal de Montréal*, 9 octobre 2013) [déprogrammation d'une émission ratée]

« Je me suis déjà fait cracher dessus et traitée de vache et de chienne. Mais là, **j'avais les shakes**. Mon intuition me disait d'appeler le 911. » (*Le Journal de Montréal*, 26 octobre 2006) [une conductrice d'autobus agressée par un passager ; 911 : numéro unique des appels d'urgence aux États-Unis et au Canada]

« Un des déclencheurs du bâillement est bel et bien le manque de sommeil. Ou la résistance à l'endormissement, quand la situation l'impose. Les astronautes, qui ne peuvent « **dormir sur la switch** », bâillent beaucoup. » (*Québec Science*, juin 2012)

« On ouvrait sur notre vie personnelle. J'étais certain que ç'aurait intéresser les gens et ç'a marché. Ça me confirme que mon feeling n'était pas **à côté de la track**. » (*Huffington Post Québec*, 1<sup>er</sup> novembre 2013) [une émission de télé-réalité]

### 6.3.4.3 Exemples d'expressions imagées anglaises totalement traduites

Ces expressions sont très nombreuses. Le tableau qui suit en présente quelques-unes.

**TABLEAU 33** EXEMPLES D'EXPRESSIONS IMAGÉES TRADUITES LITTÉRALEMENT DE L'ANGLAIS

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE <sup>a</sup>
<i>behind close doors</i>	<b>derrière des portes closes</b>	à l'abri des regards indiscrets, à huis clos
<i>it takes two to tango</i>	<b>il faut être deux pour danser le tango</b>	il faut être deux (pour négocier, etc.)
<i>it's nothing to write home about</i>	<b>il n'y a rien pour écrire à la maison</b>	il n'y a rien de notable/d'extraordinaire
<i>money doesn't grow on trees</i>	<b>l'argent ne pousse pas dans les arbres</b>	l'argent ne tombe pas du ciel
<i>the cat is out of the bag</i>	<b>le chat est sorti du sac</b>	on a découvert le pot aux roses, la vérité est sortie au grand jour
<i>to achieve a hat trick</i>	<b>réussir un tour du chapeau</b>	réaliser/réussir un triplé
<i>to be embedded in concrete</i>	<b>être coulé dans le béton</b>	être gravé dans le marbre

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE <sup>a</sup>
<i>to be in hot water</i>	<b>être dans l'eau chaude/ bouillante</b>	être sur le gril/la sellette
<i>to be in someone's shoes</i>	<b>être dans les souliers de qqn</b>	être à la place/dans la peau de qqn
<i>to be in driver's seat</i>	<b>être dans le siège du conducteur</b>	être aux commandes/ manettes
<i>not to be out the wood</i>	<b>ne pas être sorti du bois</b>	ne pas être sorti de l'auberge
<i>to catch someone with his pants down</i>	<b>prendre quelqu'un les culottes baissées/à terre</b>	prendre qqn sur le fait/ au dépourvu/la main dans le sac/les doigts dans le pot de confiture
<i>to chew the rag</i>	<b>chiquer la guenille</b>	discuter le bout du gras, rouspéter
<i>to cut corners</i>	<b>couper les coins ronds</b>	ne pas passer dans les coins, ne pas faire dans le détail
<i>to deliver the goods (fig.)</i>	<b>livrer la marchandise (fig.)</b>	remplir son contrat (fig.)
<i>to face the music</i>	<b>faire face à la musique</b>	faire face à ses responsabi- lités, ne pas se défilier
<i>to fill someone's shoes</i>	<b>remplir/chausser les souliers de qqn</b>	prendre la relève/la succes- sion de qqn, occuper le fauteuil de qqn
<i>to get a lot of mileage out of something</i>	<b>faire beaucoup de millage avec qqch.</b>	surfer sur qqch., exploiter qqch. à fond
<i>to get rid of the deadwood</i>	<b>se débarrasser du bois mort</b>	se débarrasser de personnes inutiles, élaguer les branches mortes
<i>to give teeth to something</i>	<b>donner des dents (à un texte de loi)</b>	muscler (un texte de loi)
<i>to have butterflies (in one's stomach)</i>	<b>avoir des papillons (dans l'estomac)</b>	avoir le trac, avoir l'estomac noué
<i>to have one's heart in the right place</i>	<b>avoir le cœur à la bonne place</b>	avoir bon cœur, avoir le cœur vaillant

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE <sup>a</sup>
<i>to have the blues</i>	<b>avoir les bleus</b>	avoir le cafard
<i>to hit a snag</i>	<b>frapper un nœud</b>	tomber sur un os
<i>to hold the balance of the power</i>	<b>détenir la balance du pouvoir</b>	être en position d'arbitre
<i>to keep someone in the dark</i>	<b>tenir quelqu'un dans le noir</b>	maintenir dans l'ignorance, ne pas informer
<i>to know from the horse's mouth</i>	<b>apprendre/savoir de la bouche du cheval</b>	savoir de première source/ de source sûre
<i>to let the dust settle</i>	<b>laisser la poussière retomber<sup>b</sup></b>	laisser les choses se calmer/ se tasser
<i>to make political capital</i>	<b>se faire du capital politique</b>	(re)tirer un profit politique
<i>to paint oneself in a corner</i>	<b>se peindre dans le coin</b>	se placer soi-même dans une situation sans issue, s'interdire/se priver de toute porte de sortie
<i>to press the panic button</i>	<b>presser le bouton de panique</b>	tirer le signal d'alarme
<i>to play second fiddle</i>	<b>jouer les seconds violons</b>	jouer les seconds rôles
<i>to put on a back burner</i>	<b>mettre sur le rond arrière</b>	mettre en veilleuse
<i>to put on the shelf</i>	<b>mettre sur une tablette</b>	mettre au placard
<i>to put one's shoulder to the wheel</i>	<b>mettre l'épaule à la roue</b>	s'atteler à la tâche, venir en aide, prêter main forte
<i>to put your foot in your mouth</i>	<b>se mettre le pied dans la bouche</b>	tenir des propos incontrôlés, dérapier
<i>to rattle someone's cage</i>	<b>brasser la cage</b>	secouer le cocotier
<i>to sit on one's hands</i>	<b>être assis sur ses mains</b>	rester les bras croisés
<i>to sit on the fence</i>	<b>être assis sur la clôture</b>	s'abstenir de prendre position, ménager la chèvre et le chou

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE <sup>a</sup>
<i>to take with a grain of salt</i>	<b>prendre avec un grain de sel</b>	accueillir qqch. avec scepticisme, ne pas prendre au pied de la lettre
<i>to talk out of both side of one's mouth</i>	<b>parler des deux côtés de la bouche</b>	tenir un double langage
<i>to talk through his hat</i>	<b>parler à travers son chapeau</b>	ne pas savoir de quoi on parle, dire n'importe quoi
<i>to walk on thin ice</i>	<b>marcher sur une glace mince</b>	marcher sur des œufs

a. Les équivalents peuvent varier selon le contexte.

b. Se retrouve parfois dans la PEF pour traduire des déclarations d'anglophones.

### Exemples d'emplois :

« C'est alors que je mettais au monde ma fille à qui je voulais donner le nom de ma grand-mère, que **le chat est sorti du sac**. Ma mère qui refusait que je donne ce nom à ma fille s'est enfin ouverte à moi. Elle n'avait pas été désirée par sa mère. » (*Le Journal de Montréal*, 4 octobre 2013) [que j'ai découvert le pot aux roses]

« Présenter son programme électoral au 31<sup>e</sup> jour d'une campagne qui en compte 35, c'est très tard. Surtout quand on sait que Stephen Harper y a été forcé par ses adversaires. On appelle cela **se peinturer dans le coin**. » (*La Presse*, 8 octobre 2008)

« Un bon gestionnaire, ce n'est pas quelqu'un qui peut faire le travail à la place de l'employé. C'est une personne accessible, qui fixe des attentes claires et qui **ne parle pas des deux côtés de la bouche**. » (*La Presse*, 19 avril 2013)

Parfois la variation entre la forme québécoise et la forme de référence est minime. En voici quelques exemples :

**TABLEAU 34** EXEMPLES DE FAIBLES VARIATIONS DANS LA FORME D'EXPRESSIONS IMAGÉES

ANGLAIS	FRANBÉCOIS	FRANÇAIS DE RÉFÉRENCE
<i>to be saved by the bell</i>	<b>être sauvé par la cloche</b>	être sauvé par le gong
<i>to be selling like hotcakes</i>	<b>se vendre comme des petits pains chauds</b>	se vendre comme des petits pains
<i>to be the tip of the iceberg</i>	<b>être la pointe de l'iceberg</b>	être la partie émergée/visible de l'iceberg
<i>to have a green thumb</i>	<b>avoir le pouce vert</b>	avoir la main verte
<i>to miss the boat</i>	<b>manquer le bateau</b>	manquer, rater le coche
<i>to pave the way</i>	<b>paver la voie</b>	ouvrir la voie
<i>to put on ice</i>	<b>mettre sur la glace</b>	mettre au frigidaire
<i>to reach the bottom of the barrel</i>	<b>atteindre le fond du baril</b>	atteindre le fond
<i>to see stars</i>	<b>voir des étoiles</b>	voir trente-six chandelles
<i>to see the light at the end of the tunnel</i>	<b>voir la lumière au bout du tunnel</b>	voir le bout du tunnel
<i>to throw in the towel/sponge</i>	<b>jeter la serviette</b>	jeter l'éponge
<i>to wear two hats</i>	<b>porter deux chapeaux</b>	porter deux casquettes

## CONCLUSION

Les exemples cités ici montrent à quel point les interférences de l'anglais sur le français québécois dépassent les seuls emprunts de mots. Ces interférences sont très nombreuses, multiformes, présentes dans toutes les catégories de la langue. Elles sont à l'origine de la formation d'une langue intermédiaire entre l'anglais et le français, une interlangue, composée de signifiés anglais sur des signifiants (apparemment) français, d'où cette impression souvent ressentie de « parler anglais avec des mots français ».

En général, les locuteurs ordinaires ne sont pas conscients de cet aspect de l'influence de l'anglais sur leur langue, ou ne n'en inquiètent guère, parce



qu'il est plus difficilement décelable que les emprunts de mots. Ces formes ont l'air françaises et, à moins d'en être averti, on ne peut guère soupçonner qu'en réalité, elles ne le sont pas. Pourtant c'est cet aspect du français québécois qui l'éloigne le plus du français des autres francophones. C'est sur lui que les organismes linguistiques, les enseignants et tous les professionnels de la langue devraient travailler le plus pour assurer une langue de qualité, compréhensible pour tous les francophones.

# 7

## Le rôle de la traduction dans la formation d'une interlangue

---

Une interlangue, nous l'avons vu, est le produit de l'interférence d'une langue L1 sur une langue L2. Au Québec, une interlangue s'est constituée comme conséquence de l'interférence, depuis plus de 250 ans, de l'anglais dans une position dominante sur le français dans une position dominée. La langue des emballages de produits de consommation courante comme les produits alimentaires offre un exemple du mécanisme de formation et de diffusion de cette interlangue. Cette langue fortement influencée par l'anglais s'expose à la vue des consommateurs québécois, dans leur vie quotidienne, ce qui explique la forte pénétration de formes calquées sur l'anglais en français québécois.

En effet, le texte français des emballages est presque tout le temps une traduction d'un texte original anglais, même dans le cas de produits québécois ou français de France<sup>1</sup>. Les interférences touchent les signifiants et les signifiés,

- 
1. Pour les produits en provenance de l'étranger, des étiquettes sont souvent ajoutées aux emballages d'origine pour indiquer les éléments d'information obligatoires au Québec dans la formulation acceptée dans la province. Ainsi « consommer de préférence avant le » sera remplacé par « *best before* **meilleur avant** ».

la syntaxe et le lexique. De nombreuses structures et de nombreux termes calqués sur l'anglais se sont fossilisés. Ils se sont implantés dans la langue courante, contribuant ainsi à la constitution de ce que j'appelle le « franbécois ».

Voici une analyse des principales interférences relevées sur des emballages de produits de marques connues (Carnation, Catelli, Christie, Coca Cola, Danone, Kraft, Lipton, Nescafé, Oetker, Redpath, Uncle Ben's, etc.)<sup>2</sup>.

## 7.1 LEXIQUE

### 7.1.1 INTERFÉRENCES SUR LE SIGNIFIANT

#### 7.1.1.1 Mots simples

##### **Emprunts de mots (emprunts de signifiants)**

Les traductions canadiennes évitent systématiquement les emprunts de mots à l'anglais. Ainsi, on ne verra jamais des termes comme *cookie*, *cracker* ou *snack*, courants dans le reste de la Francophonie. Paradoxalement, si la plupart des emprunts de signifiants à l'anglais sont interdits de séjour, quelques-uns cependant ont droit de cité. C'est le cas de **shortening**, au lieu de matière grasse, et de **lunch**, au lieu de déjeuner. Ces emprunts de mots sont propres au français québécois<sup>3</sup>.

*«Made with 100 % Vegetable Oil **Shortening**/Fait de **shortening** d'huile végétale à 100 % » (Christie)*

- 
2. Par la suite, le nom de la marque sera indiqué entre parenthèses après l'exemple; l'équivalent proposé en français de référence, entre crochets. Les textes sont présentés tels qu'ils apparaissent sur les emballages.
  3. Lunch s'emploie en français de référence, mais dans un sens différent du sens québécois.

### 7.1.1.2 Mots composés

#### Calques de mots composés (calques de forme, de signifiant)

Si les emprunts de mots à l'anglais sont littéralement tabous, en revanche les calques de forme sont nombreux et passent généralement inaperçus. Petit à petit, bon nombre d'entre eux se sont fossilisés. Ainsi l'anglais *meat sauce* a donné **sauce à la viande** (sauce bolognaise); *mixing bowl*, **bol à mélanger** (saladier); *social tea*, **thé social** (biscuit thé); *Swiss cheese*, **fromage suisse** (sorte de gruyère); *tablespoon*, **cuillère à table** (cuillère à soupe); *teaspoon*, **cuillère à thé** (≈ cuillère à café); etc.

« *Meat Pasta Sauce/Sauce* pour pâtes à la viande » (Catelli) [Sauce bolognaise (pour pâtes)]

« *Combine contents of Pouch 2 with 1-1/2 cups of cold milk in a small mixing bowl/Combiner le contenu du sachet 2 avec 1-1/2 tasse de lait froid dans un petit bol à mélanger.* » (Royal) [dans un petit récipient/saladier]

Parfois cela donne lieu à de curieux télescopes sémantiques. Ainsi Nestlé suggère d'utiliser une cuillère à thé pour doser son... café. La combinaison passe peut-être en anglais, mais certainement pas en français.

« *Stir one rounded teaspoon of coffee into 6 oz boiling water/Mettez 1 cuillerée à thé comble de café dans une tasse et ajoutez 6 oz d'eau bouillante et remuez* » (Nescafé). [une petite cuillère, une cuillère à café].

## 7.1.2 INTERFÉRENCES SUR LE SIGNIFIÉ

### 7.1.2.1 Calques de sens (calques de signifié)

Comme les calques de forme, les calques de sens sont nombreux et passent aussi généralement inaperçus auprès des locuteurs. Beaucoup se sont fossilisés et inscrits dans la langue courante. C'est le cas de **bacon**, au sens de poitrine de porc; **casserole**, au sens de cocotte, timbale (de fruits de mer) ou cassolette); **combiner**, au sens de mélanger; **conventionnel**, au sens de classique

(**four conventionnel**); **corporation**, au sens de société; **granulé**, au sens de cristallisé (**sucre granulé**); **instant** (adjectival), au sens d'instantané (**riz instant**); **mélange**, au sens de préparation (pour gâteaux, etc.); **pâte** (de tomate), au sens de purée, concentré (de tomate); **raisin**, au sens de raisin sec; **retournable**, au sens de consigné; **régulier**, au sens d'ordinaire; etc.

« *Serving suggestions: Shrimp cocktail, salads, casseroles*/Présentations suggérées: Cocktail de crevettes, salades, **casseroles** » (Fishery Products International) [timbales (de fruits de mer)]

« **Combine** contents of pouch 2 with 1-1/2 cups of cold milk in a small mixing bowl/**Combiner** le contenu du sachet 2 avec 1-1/2 tasse de lait froid dans un petit bol à mélanger » (Royal). [On attend mélanger, et non pas combiner... *To combine* signifie *to join (two or more substances) to make a single substance; to mix*]

« **Conventional Oven**/Four **conventionnel** » (Plaisirs gastronomiques) [four classique ou même four, tout court, par opposition à four (à) micro-ondes]

« *Special fine granulated sugar*/Sucre **granulé** spécial fin » (Redpath) [sucre cristallisé, sucre semoule]

« *Hot Chocolate Mix*/**Mélange** à chocolat chaud » (Carnation) [préparation pour chocolat chaud]

« *Cooked Pudding and Pie Filling Mix Coconut*/**Mélange** de Pouding et Garniture de tarte à cuire Noix de Coco » (Shirriff) [préparation]

« *Tomato Paste*/**Pâte** de tomate » (Catelli) [purée de tomate]

« *25 % Less Fat! than regular fresh cheese*/25 % Moins de gras! que le fromage frais **régulier** » (Danone<sup>4</sup>) [que le fromage frais ordinaire!]

« *Quaker Oatmeal Regular*/Gruau Quaker **Régulier** » (Quaker) [flocons d'avoine ordinaires]

4. Il n'est pas inutile de rappeler que Danone est une entreprise française... Cette société se permettrait-elle d'offrir à ses clients européens un français de ce niveau?

### 7.1.2.2 Impropropriétés

Comme dans toute mauvaise traduction, les impropropriétés sont nombreuses dans le texte des emballages. Souvent les termes français choisis pour traduire l'anglais sont des termes trop généraux, des hyperonymes. C'est le cas du verbe faire (verbe très général) dans **fait au Canada** et **fait de** (anglais *made in Canada* et *made of*), au lieu de fabriqué au Canada et d'élaboré à partir de; de **biscuit**, utilisé indifféremment au détriment de termes plus précis comme gâteaux secs, petits gâteaux, galettes, voire... cookies ou crackers; de **gras** au lieu de matière grasse; de **sac** (trop général, trop grand) au lieu de sachet, etc. Parfois, cela semble un détail, mais le calque de l'anglais élimine une forme très proche en usage dans le monde francophone. C'est le cas d'**embouteillé** (anglais *bottled*), au lieu de mis en bouteille (en parlant de bons vins).

«**Made in Canada/Fait au Canada**» (Tenderflake). [fabriqué, élaboré, produit au Canada].

«Velveeta. **Made from** Cheddar, Mozzarella and Swiss cheese/Velveeta. **Fait de** fromages cheddar, mozzarella et suisse» (Kraft). [fabriqué/élaboré à partir de].

«*Crakers*/**Biscuits**» (Christie) [crakers<sup>5</sup>...].

«*Sun Maid Raisin Oatmeal Cookies*/Sun Maid **Biscuits**<sup>6</sup> aux raisins et avoine» (Sun Maid) [galettes à l'avoine et aux raisins secs, galettes avoine et raisins secs]

«*Low in fat since 1929*/Faibles en **gras** depuis 1929» (Christie) [en matières grasses]

«*Guaranteed perfect every time in easy-to-use pre-measured bags*/La perfection à tout coup est garantie par des **sacs** préproportionnés faciles à utiliser» (Uncle Ben's) [des sachets (de riz précuit)]

5. Pas plus **biscuit**, trop général, que **craquelin**, qui désigne une autre sorte de biscuit, ne conviennent dans ce cas. Quitte à créer un néologisme, (biscuit) croquant ou croustillant auraient été des choix possibles.

6. Si l'on veut éviter cookie, galette est un meilleur choix que biscuit, encore une fois trop général.

Quand la cacahuète devient une noix...

« *This product may have come into contact **with peanuts or other nuts***/Il est possible que ce produit ait été en contact **avec des arachides ou d'autres sortes de noix** » (Dare) [avec des arachides ou d'autres fruits à coque]

La formule en anglais est motivée dans la (seule) mesure où *peanut* fait partie de la série linguistique des « *nuts* » (*Brazil nut, chestnut, hazelnut, peanut, pine nut, walnut*, etc), qui mêle de véritables noix et des légumineuses. En anglais, c'est un usage courant en alimentation et en cuisine, mais fautif d'un point de vue strictement botanique. En français, cette motivation du signe linguistique n'existe pas. Autrement dit, le champ lexical du terme anglais *nut* est plus large que celui du terme français noix. C'est un exemple de généralisation abusive et de méconnaissance des moyens du français de référence. En 2016, le terme fruit à coque est encore largement ignoré des traducteurs canadiens<sup>7</sup>.

Quand une barre de chocolat devient une tablette...

La phobie de l'emprunt de mots à l'anglais conduit à commettre des impropriétés. Ainsi, pour éviter le terme barre, censé (en fait supposé...) être un anglicisme dans la tradition puriste québécoise, qui associe systématiquement l'anglais *chocolate bar* et le français tablette de chocolat<sup>8</sup>, on utilise, par généralisation injustifiée, **tablette** pour désigner une barre chocolatée ou une barre de crème glacée; pour éviter bonus (gratuit, en prime, offert), on utilise **boni**, alors que ce terme désigne un excédent financier ou un excédent de salaire; pour éviter cracker, on utilise **craquelin**, qui désigne une autre sorte de biscuit en français de référence (craquelin breton, craquelin belge); pour éviter look, également très usité en français, on emploie **image**, au lieu de présentation; pour éviter snack, on utilise **collation** (qui désigne un repas léger, mais non ce qu'on mange lors d'un repas léger), au lieu de goûter ou d'en-cas; etc. On

7. On relève très peu d'occurrences du terme dans la PEQ contrairement à la PEF.

8. Voir, par exemple, Gilles Colpron (1982), p. 12: « barre de chocolat – anglais *bar* – tablette de chocolat ». Le terme barre de chocolat a été entériné par l'Office québécois de la langue française en 2012. Mais la fiche affirme: « Lorsque le chocolat est présenté sous forme de plaque rectangulaire, on parle plutôt de tablette de chocolat ». Pourquoi plutôt?

pourrait qualifier ce phénomène d'hypercorrection ou de purisme. En fait, il représente une interférence indirecte de l'anglais et contribue ainsi à creuser l'écart entre le français québécois et le français international.

«*Ice Cream **Bar**/Tablette de crème glacée*» (Häagen-Dazs) [barre glacée]

«***Bonus** 20 % **Boni** 600 g for the price of 500 – 600 g au prix de 500 g*» (Catelli) [20 % gratuits, offerts, en prime]

«*Thin Wheat **Crackers** with Wheat Germ/Fins **craquelins** de blé avec germes de blé*» (Dare) [crakers...].

«*New **Look**. Same great rich taste!!* Nouvelle **Image**. Même bon goût riche!» (Carnation) [Il s'agit de la présentation de l'emballage: Nouveau look/Nouvelle présentation].

Autres exemples d'impropriétés :

- ◆ **ajouter** au lieu de verser, délayer :

«*Preparation Instructions. **Add** ¾ cup hot water to mix. Stir and enjoy!!* Mode d'emploi : **Ajoutez** ¾ tasse d'eau chaude au mélange. Remuez et savourez!» (Nestlé) [Délayez la préparation dans...]

Dans ce cas, il aurait fallu changer de terme (délayer au lieu d'ajouter), ce qui impliquait de changer la construction de la phrase. Un risque rarement constaté dans les textes analysés, qui se caractérisent par une servilité syntaxique totale envers le texte anglais.

- ◆ **faible** au lieu de pauvre :

«***Low in fat since 1929**/Faibles en gras depuis 1929*» (Christie) [Pauvres en matières grasses]

Il s'agit en l'occurrence d'un télescopage entre deux constructions. En effet, on dit : faible teneur en matières grasses, mais : pauvre en matières grasses. Les traducteurs se sentent obligés (sont obligés?) de coller au texte anglais et de faire en sorte que le texte français n'occupe pas beaucoup plus de place que le texte anglais. Ce qui produit les résultats qu'on connaît...

- ◆ **directives** au lieu d'indication, conseil :



« *Since ovens may vary in power, these instructions are guideline only!* Chaque four étant différent, ces instructions ne sont que des **directives**. » (Pizza Tomasso) [ne sont que des indications ; ne sont données qu'à titre indicatif]

En français de référence, le terme directive désigne des indications données par une autorité (politique, religieuse, etc.). Ce n'est bien évidemment pas le contexte.

◆ **obtenir** au lieu de recevoir :

« *Buy one, get one free!* Achetez-en un, **obtenez-en** gratuit! » (gaufres Eggo) [Un paquet acheté, le second offert]

Cet emploi impropre du verbe obtenir est devenu universel dans la langue commerciale au Québec. En français de référence, obtenir signifie « parvenir à se faire donner ce qu'on veut avoir ». Ce n'est manifestement pas le cas dans ce contexte puisque le cadeau est offert par le commerçant. C'est recevoir, c'est-à-dire « être mis en possession de quelque chose par un don », qui convient.

Mais, parfois, c'est l'inverse qui se produit. Le mot choisi est inutilement précis, comme dans l'exemple suivant :

« *Empty soup into saucepan* / Mettre la soupe dans une **casserole** »  
[Versez (= plus précis) la soupe dans un récipient (= plus général)]

## 7.2 SYNTAXE

L'interférence de l'anglais et les maladresses de traduction concernent aussi la syntaxe.

### 7.2.1 EMPLOI DU GÉNÉRIQUE DEVANT LE SPÉCIFIQUE

Sous l'influence de l'usage anglais, et des règlements fédéraux, sur les emballages, plusieurs produits alimentaires sont systématiquement précédés de leur générique, ce qui n'est pas dans l'usage français. C'est le cas des fromages. Ainsi on lit **fromage cheddar**, **fromage mozzarella**, etc., plutôt que cheddar, mozzarella, etc., sans le générique. De même, on lit **café moka** plutôt que

moka tout court, **pain baguette** ou **pain pita** plutôt que baguette ou pita, etc. Ce calque syntactico-sémantique a interféré sur la morphologie, le genre, de certains termes. Comme les génériques fromage et pain sont masculins, les spécifiques sont aussi masculins. Ainsi, en français québécois, on dit couramment **du mozzarella, un pita**, etc., au lieu de de la mozzarella, une pita, etc.

« *Mocha Coffee/Café Moka* » (dessert Danone)

« *Velveeta: Made from Cheddar, Mozzarella and Swiss cheese/* Velveeta: Fait de **fromages** cheddar, mozzarella et suisse » (Kraft) [élaboré à partir de cheddar, de mozzarella et de gruyère]

« *Baguette Bread/Pain baguette* » (Maxi) [baguette de pain, baguette]

## 7.2.2 ARTICLE

- ◆ Emploi non idiomatique de l'article devant les noms de société.

« *H. J. Heinz Company of Canada Ltd/La Compagnie H. J. Heinz du Canada Ltée* » [Société H. J. Heinz Canada, ≈ SARL H. J. Heinz Canada]

- ◆ Non-respect de la règle de contraction de l'article.

« *Registered Trademark of Dare Foods Limited/Marque déposée de Les Aliments Dare limitée* » (Dare)

## 7.2.3 PRÉPOSITIONS

### 7.2.3.1 Emploi « mécanique » de certaines prépositions

Les prépositions à et de sont souvent employées de manière quasi mécanique, quasi automatique, pour indiquer une relation entre deux termes. La préposition à, indiquant la destination, est souvent employée là où l'on attendrait la préposition pour.

« *Cake Mix*/Mélange à gâteau » (Betty Croker) [préparation pour gâteaux]

« *Dessert Mix*/Mélange à dessert » (Oetker) [préparation pour desserts]

La préposition de apparaît parfois là où on ne l'attend pas. C'est le cas dans **cube de bouillon**, traduction mécanique de l'anglais *bouillon cube*. En fait, le terme attendu, bouillon cube, est la forme abrégée de bouillon en cube, produit inventé par Maggi en 1908 et commercialisé sous le nom de Bouillon Kub.

« 12 **Bouillon Cubes** *Chicken Flavour*/12 **Cubes de bouillon** au goût de poulet » (Oxo) [12 bouillons cube saveur poulet/volailles]

### 7.2.3.2 Prépositions inutiles

Les traduction mécaniques, et la crainte de s'éloigner du texte original, produisent souvent de véritables « chapelets » de syntagmes introduits par des prépositions. Cela donne une impression de lourdeur et augmente artificiellement la longueur de la traduction française par rapport au texte original anglais. Habituellement, en français commercial, ces prépositions s'effacent.

« *Campbell's condensed soup Vegetable*/Campbell soupe condensée **aux** Légumes » [Soupe concentrée Légumes : On peut faire l'ellipse de la préposition et de l'article contracté aux]

« *Caution: do not place foil wrapper in microwave*/Attention : ne pas mettre l'emballage en aluminium dans un four à micro-ondes » (Christie) [dans un four micro-ondes, dans un micro-ondes]

« *Consumer Affairs*/Service **aux** consommateurs » (Kellogg's) [Service Consommateurs est courant]

« 100 % *pure coffee*/Café pur à 100 % » (Nescafé) [100 % pur]

« Qualité Garantie à 100 %/*Guaranteed Quality* » (Oasis) [100 % garantie]

« *Borden Foods Canada Corporation* / Corporation **d'**aliments Borden **du** Canada » (Catelli) [Société alimentaire Borden Canada, Alimentaire Borden Canada]

### 7.2.3.3 Prépositions absentes

Il arrive aussi que l'inverse se produise. Sous l'influence de l'anglais, il manque une préposition là où elle serait nécessaire. Exemples :

« 2.9 % *M.F./M.G.* » (Danone) [2,9 % **de** mat. gr.]

« 80 % *Moisture*/Humidité » (Danone) [80 % **d'**humidité]

« *Questions or comments? We'd like to hear from you* / Questions ou commentaires? Nous sommes à l'écoute » (Dare) [(Vous avez) **des** questions ou **des** commentaires?]

« Fruité: *Peach Drink* / Boisson Pêche » (Lassonde) [boisson **à la** pêche; nectar **de** pêche]

### 7.2.3.4 Prépositions fautives (calques syntaxiques de l'anglais)

« *By Appointment to the Royal Danish Court* / Fournisseur **à** la Cour Royale du Danemark » (Carlsberg) [fournisseur de la Cour royale]

## 7.2.4 CONJONCTIONS EMPLOYÉES « MÉCANIQUEMENT »

C'est le cas, en particulier, d'un certain emploi de la conjonction de coordination et sous l'influence de la syntaxe anglaise.

« *Fish & Chips* / Poisson **et** Frites » [Poisson (pané) frites, sur le modèle de steak frites, serait plus idiomatique, même si fish and chips est entré dans l'usage.]

« *Chicken Noodle* / Poulet **et** nouilles » (Lipton) [Poulet aux vermicelles; Poulet vermicelles]

« Fruité: *Shake & Serve*/Agiter **et** Servir » (Lassonde) [Agiter avant de servir]

« *Thaw and Serve*/Décongeler **et** servir » (frites McCain) [Décongeler avant de servir]

## 7.2.5 AUTRES CALQUES DE SYNTAXE

Dans la langue des emballages, on l'a vu, la syntaxe du français est souvent malmenée. Certaines fautes de syntaxe se sont fossilisées au point d'entrer dans la langue courante. Par exemple :

### ◆ **Fier commanditaire de**: fier de parrainer

« *Catelli is a proud sponsor of the Canadian Hockey Association*/Catelli est **un fier commanditaire** de l'Association canadienne de hockey » (Catelli) [Catelli est fier de soutenir/parrainer l'Association canadienne de hockey]

Paradoxe du purisme, on prend bien soin d'éviter le « mot tabou » sponsor pour le remplacer par un équivalent très approximatif, **commanditaire**, mais on n'est pas gêné par ce grossier calque de syntaxe.

### ◆ **Là où applicable.**

« *Return for refund where applicable*/Retourner pour remboursement **là où applicable** » (Coca-Cola) [là où cela se fait, là où cela est possible, selon législation locale]

### ◆ **Moins de** au lieu de en moins.

« *25 % Less Fat! than regular fresh cheese*/25 % **Moins** de gras! que le fromage frais régulier » (Danone) [25 % de mat. gr. en moins qu'un fromage frais ordinaire]

« *Velveeta: 1/3 Less Fat Than Cheddar Cheese*/1/3 **moins** de gras que le fromage cheddar » (Kraft) [1/3 de mat. gr. en moins que le cheddar]

« *50 % Less Salt*/50 % **moins** de sel » (Dare) [50 % de sel en moins]

◆ **Sans frais** au lieu de gratuit.

«*For English service, call **toll-free**: ...*/Pour le service en français, appelez **sans frais** le: ... » (Dare) [appelez gratuitement le: ... ; appelez le: ... (appel gratuit)]

## 7.2.6 RÉDUCTION DE CERTAINS SYNTAGMES

La présentation anglaise des produits d'emballage exerce une véritable dictature sur la présentation française. Il faut que le français se coule dans le moule prévu pour l'anglais. Il faut, en particulier, qu'il n'occupe pas (beaucoup) plus d'espace que cette langue. Alors on en est réduit à faire des acrobaties avec la langue. **Faible en gras** est plus bref que Faible teneur en matières grasses ; **Moins de gras** que Moins de matières grasses...

«*25 % Less **Fat!**/25 % Moins de **gras!*** » (yaourts Danone) [25 % de matières grasses/mat. gr. en moins/- 25 % de mat. gr.]

## 7.2.7 ORDRE DES MOTS DANS LE SYNTAGME

Du fait que, sur les emballages, l'organisation du texte et des illustrations est faite en fonction de la seule langue anglaise, la syntaxe du français, dont l'ordre est la plupart du temps l'inverse de celle de l'anglaise, ne peut pas être respectée. Cela donne, pour le français, des textes à la syntaxe malmenée, pratiquement illisibles, parfois ridicules. Dans les exemples qui suivent, les mots sont donnés dans leur ordre normal de lecture, de gauche à droite et de haut en bas, tels qu'ils apparaissent sur les emballages.

«***Carlsberg Beer Bière*** » (Carlsberg) [On attend: Carlsberg Beer/ Bière Carlsberg]

«***Rouge du Pacifique Saumon Sockeye***/*Red Pacific Sockeye Salmon* » (Clover Leaf) [Saumon rouge du Pacifique (sockeye)]

«***Dare French Cremes<sup>9</sup> Cookies***/Dare Crèmes françaises Biscuits » (Dare) [Biscuits Crème à la française Dare]

9. *French creme* désigne en réalité un dérivé de la crème véritable.

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur l'emploi de l'adjectif français dans des syntagmes comme crème française (*French creme*), mélange français (*French blend*), pâtisserie française (*French pastry*), vanille française (*French vanilla*), etc.

« **Suisse fromage**/*Swiss cheese*<sup>10</sup> » (Kraft) [fromage suisse]

« *Crème Caramel Dessert Mix*/**Crème Caramel Mélange pour Dessert** » (Oetker) [Préparation pour crème dessert (au) caramel]

Souvent l'ordre normal des mots en français est bousculé par traduction mécanique ou par hypercorrection. C'est le cas de pur dans **jus pur**. Les traducteurs ont appliqué mécaniquement une règle qui est valable dans la majorité des cas, à savoir que l'adjectif qualificatif se place devant le nom qu'il qualifie en anglais et après le nom en français. Seulement, en français, il existe l'exception des adjectifs monosyllabiques, qui peuvent se placer soit devant soit derrière. Avec souvent un changement de sens... Ainsi on distingue jus pur (= jus sans impureté) et pur jus (= jus sans adjonction de quoi que ce soit).

« 100 % **pure juiceljus pur** » (jus d'orange Oasis) [Ici, on attend 100 % pur jus.]

## 7.3 TRADUCTION SYSTÉMATIQUE

### 7.3.1 TRADUCTION INUTILE

La phobie de l'emprunt de mots à l'anglais conduit à essayer de franciser à tout prix, même des termes qu'il n'y a aucune de raison de traduire. C'est le cas, par exemple, du mot *johnnycake*, désignant une sorte de gâteau à base de farine de maïs populaire aux États-Unis, qui devient... **gâteau "Johnny"** ! Et pourtant, ce mot n'a pas d'équivalent en français, à part Johnny cake...

10. *Swiss cheese* désigne généralement un fromage de type emmental ou gruyère produit en Amérique du Nord.

« *Quaker Golden Corn Meal. For delicious muffins, johnnycake, breading, stuffing and many other appetizing dishes* / Quaker Farine de maïs dorée. Pour des délicieux muffins, **gâteaux “Johnny”**, panures, farces et nombre de mets appétissants » (Quaker) [Johnny cake]

### 7.3.2 TRADUCTION LITTÉRALE

Une tendance très forte est de traduire littéralement le terme anglais, de traduire mot à mot l'expression. C'est le cas, notamment, dans la traduction des noms de société :

- ◆ *Company* est traduit systématiquement par **compagnie**<sup>11</sup>.

« *Christie Brown & Co* / **Compagnie** Christie Brown » [dans ce cas, Christie Brown **et Cie** aurait très bien pu faire l'affaire]

« *H. J. Heinz Company of Canada Ltd* / La **Compagnie** H. J. Heinz du Canada Ltée » [≈ SARL H. J. Heinz (Canada)]

- ◆ *Corporation* par... **corporation**

« *Tomasso Corporation* / **Corporation** Tomasso » (Pizzas Tomasso)

Il aurait mieux valu garder la formulation anglaise. Au moins cela aurait été idiomatique dans une langue...

- ◆ *Foods* par **aliments**.

Le choix du terme aliments pour traduire *foods* dans les raisons sociales, au lieu d'avoir recours aux tournures françaises correspondantes (société alimentaire, produits alimentaires ou simplement alimentaire), est fréquent. Par exemple :

« *Borden Foods Canada Corporation* / Corporation d'**aliments** Borden du Canada » (Catelli) [Société alimentaire Borden Canada. On se demande ce que veut dire Corporation d'aliments!]

11. L'Assemblée nationale du Québec a adopté en 2009 une nouvelle « loi sur les sociétés par action » pour remplacer l'ancienne « loi sur les compagnies ». Mais cela ne concerne que les sociétés enregistrées au Québec.



« *Dare Foods Limited*/Les aliments Dare limitée » (Dare)

◆ Canada de fantaisie...

Les labels de qualité, *Canada Fancy*/Canada de fantaisie, *Canada Choice*/Canada de choix et *Canada Standard*/Canada régulière, sont motivés en anglais. Au Canada anglais, on distingue trois catégories : *Canada fancy* ou *Canada A* (qualité supérieure), *Canada choice* ou *Canada B* (qualité intermédiaire) et *Canada standard* ou *Canada C* (qualité ordinaire). C'est limpide pour les anglophones, mais les traductions françaises sont obscures, voire comiques, pour des francophones<sup>12</sup>. D'ailleurs, de nos jours, on dit plutôt fantaisie que de fantaisie pour désigner un produit qui sort de l'ordinaire : un pain fantaisie. De plus, régulière dans cet emploi est un nouvel exemple d'anglicisme sémantique. Il faudrait que quelqu'un quelque part dans un ministère ou une agence s'attaque à ce problème et trouve des dénominations françaises idiomatiques...

« *Canada Fancy/Canada de fantaisie* » (jus de tomate Heinz) [qualité extra]

« Rougemont : *Canada Choice/Canada de choix* » (jus de pomme Lassonde) [qualité supérieure]

◆ Meilleur avant (date de péremption)...

« *Best before/Meilleur avant* » [À consommer de préférence avant le...]

De deux choses l'une : ou l'on peut consommer le produit sans danger jusqu'à une date déterminée ou on ne le peut pas, sinon la notion de date de péremption n'a aucun sens.

12. Voir Serge Bouchard, « Canada de fantaisie », *Le Devoir*, 26 novembre 2002 : « Je ne sais combien de fois, [...] j'ai tendu la main afin de prendre machinalement sur les tablettes mes précieuses cannes de blé d'Inde. Sur l'étiquette de chacune d'elles, j'ai toujours retrouvé l'expression sublime : Canada de fantaisie. Le Canada a bien des titres, mais d'où vient l'idée qu'il aurait celui de la fantaisie ? Les Canadiens anglais disent *fancy*, sur leur côté de la boîte. Le mystère est encore plus total. Dans mon dictionnaire français-anglais, anglais-français, *fancy* veut dire fantaisie. Et fantaisie, *fancy*. L'expression se retrouve ailleurs, sur les conserves de petits pois numéro 1, de blé d'Inde en grains, de fèves vertes ou jaunes. Canada de fantaisie, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? » [canne : boîte de conserve].

### 7.3.4 CHOIX DU PREMIER TERME DU DICTIONNAIRE BILINGUE COMME ÉQUIVALENT FRANÇAIS

On observe une tendance marquée à choisir comme équivalent du terme anglais le premier terme français présent dans les articles des principaux dictionnaires bilingues. Par exemple :

« *Made in Canada* / **Fait** au Canada » [Fabriqué, produit, élaboré, conditionné, etc., au Canada].

« *Cake Mix* / **Mélange** à gâteau » (Betty Croker) [Préparation pour gâteaux]

« *25 % Less Fat! than regular fresh cheese* / 25 % Moins de gras! que le fromage frais **régulier** » (Danone) [fromage ordinaire]

C'est ce qu'illustre le tableau qui suit.

**TABLEAU 35** EXEMPLES DE HIÉRARCHISATION DES ACCEPTIONS DANS LES DICTIONNAIRES BILINGUES ANGLAIS-FRANÇAIS

DICTIONNAIRES BILINGUES	ROBERT & COLLINS		LAROUSSE BILINGUE		OXFORD-HACHETTE	
	sens 1	sens 2, 3, etc.	sens 1	sens 2,3, etc.	sens 1	sens 2,3, etc.
to make (made in, made of)	faire	fabriquer	faire	fabriquer	faire	fabriquer
mix	mélange	préparation	mélange	préparation	mélange	préparation
regular	régulier	ordinaire	régulier	ordinaire	régulier	ordinaire

## CONCLUSION

Les textes analysés se trouvent sur les emballages de produits de grandes sociétés multinationales qui devraient pouvoir s'offrir les services de traducteurs confirmés et avoir à cœur de soigner leur image auprès de leurs clients

francophones. Or, ce n'est pas le cas. La plupart des textes des emballages sont des textes traduits et la plupart des traductions sont peu idiomatiques, serviles. Même les emballages de produits venant de pays francophones, comme la France, sont « retraduits » en... *traduidu*, pour reprendre le terme du poète québécois Gaston Miron (1928-1996). Un certain nombre de raisons peuvent expliquer ce phénomène :

- ◆ Sur les emballages, l'organisation du texte et de l'illustration est conçue en fonction de l'anglais, de sa syntaxe et de sa sémantique.
- ◆ À cause d'un juridisme excessif, les traductions doivent « coller » au maximum au texte anglais.
- ◆ Les sites gouvernementaux canadiens de traduction et de terminologie emmagasinent les mauvaises traductions antérieures, qui servent de « modèles » aux nouvelles traductions.
- ◆ Les sites de traduction privés internationaux, comme Lingee ou Reverso, reprennent trop souvent ces textes sans le discernement nécessaire.
- ◆ De nombreuses structures fautives et termes impropres ou maladroits se sont imposés avec les années, se sont fossilisés, et sont repris machinalement, sans que leur légitimité soit remise en cause.
- ◆ Beaucoup de traducteurs au pays ne sont pas assez bien formés ni qualifiés.

Pour remédier à ce grave défaut de qualité, il faudrait :

- ◆ arrêter de faire cohabiter les textes anglais et français sur une même face de l'emballage, mais au contraire réserver systématiquement à chacune des deux langues la moitié de la surface de l'emballage ;
- ◆ concevoir l'organisation du texte et de l'illustration en fonction de la syntaxe du français ;
- ◆ augmenter la part de la rédaction en français par rapport à celle de la traduction de l'anglais ;
- ◆ tirer profit de l'expérience francophone européenne en matière de textes d'emballages ;

- ◆ réviser un certain nombre de structures et de termes courants pour les rendre plus idiomatiques ;
- ◆ dresser, à l'intention des traducteurs, un catalogue des principales fautes à éviter ;
- ◆ faire appel à des traducteurs mieux formés ;
- ◆ exiger des ministères et des organismes linguistiques, comme l'Office québécois de la langue française, qu'ils se penchent sérieusement sur la question de la qualité de la langue des emballages, tant du point de vue juridique que linguistique.



# 8

## La concurrence des dialectes dans la presse écrite québécoise (PEQ)

---

Au Québec, quand il s'agit de définir le modèle souhaitable de français parlé et écrit, deux thèses s'affrontent, l'une que je qualifie d'«endogéniste<sup>1</sup>» et l'autre, d'«internationalisante<sup>2</sup>». La thèse internationalisante considère que les Québécois n'ont pas intérêt à choisir, ni à officialiser une norme linguistique à part, qu'ils ont plutôt intérêt, pour éviter les dangers de ghettoïsation, de marginalisation et d'assimilation, à suivre la norme du français international et que, de toute façon, **cette norme est déjà présente sur le marché linguistique québécois.**

Selon la thèse endogéniste, le maître mot est «variation». La langue, toute langue, est le lieu d'innombrables variations touchant tous ses aspects : phonologie, morphologie, syntaxe, lexique et phraséologie. Cette thèse établit un parallèle entre la «variation linguistique» en fonction de la stratification

---

1. C'est le terme que j'ai utilisé *in* Brigitte Horiot (2008), p. 39.

2. Je reprends le terme utilisé par Bernhard Pöll *in* Beatrice Bagola (2009), p. 71 et suiv.

sociale, observée par William Labov<sup>3</sup>, et la variation linguistique due aux différences nationales, observable dans le parler des Québécois et celui des Français. Le raisonnement est simple : La société québécoise étant différente de la société française, – différente par son cadre géographique, son histoire, son organisation sociale, et même ses valeurs –, il s’ensuit que le français des Québécois est différent de celui des Français. Le français québécois doit être considéré comme un système linguistique autonome, homogène, sans modèle extérieur à la communauté québécoise. Il existe une norme linguistique distincte, le *français québécois standard*, résultat d’un jugement autonome sur la langue. Variation valant légitimation à leurs yeux, les endogénistes considèrent qu’il convient de décrire et d’officialiser cette norme québécoise, autrement dit, de l’imposer dans toute communication publique.

Certes, il n’est pas question de nier les différences notables existant entre le français des Québécois et celui des autres francophones, des Français en particulier. La première partie de cet ouvrage en fournit éloquentement la preuve. Il y a des constructions, des mots, des acceptions, des expressions imagées, des usages propres aux Québécois que les autres francophones ne connaissent pas et, par conséquent, souvent ne comprennent pas<sup>4</sup>. Inversement, il y a aussi des mots, des acceptions, des expressions que les autres francophones utilisent couramment, mais que les Québécois ignorent ou n’emploient pas. Cette simple constatation, que tout le monde est à même de faire, semble, à première vue, donner raison aux endogénistes et tort aux internationalisants.

## 8.1 COMPLEXITÉ DU MARCHÉ LINGUISTIQUE QUÉBÉCOIS

En réalité, il ne faut pas se contenter d’observer superficiellement la langue, s’en tenir, par exemple, à l’établissement d’une nomenclature des particularismes du français québécois, pour décider que cela représente les seules

---

3. Par exemple, les variations observables entre classe supérieure et classe moyenne, classe moyenne et classe populaire, Noirs et Blancs, etc.

4. Ce qui explique que la plupart des films québécois, dont ceux, récents, du talentueux Xavier Dolan, doivent être sous-titrés pour le public francophone européen au grand dam bien souvent des réalisateurs et des acteurs québécois qui ne comprennent pas que les autres francophones puissent ne pas les comprendre.

particularités, les seules caractéristiques du marché linguistique québécois. On n'a pas assez étudié la nature de ce marché, sa composition, son fonctionnement, sa dynamique. La réalité de ce marché est plus complexe que ne le pensent et ne la décrivent les endogénistes. Je vais montrer qu'une observation sans *a priori* de son fonctionnement remet en cause la validité de leur théorie.

Trop longtemps, on s'en est tenu au simple recensement des anglicismes et autres particularismes du français québécois, à la rédaction d'ouvrages correctifs et de glossaires et, plus tard, dans le meilleur des cas, de « dictionnaires hybrides<sup>5</sup> » pour affirmer l'existence d'un usage proprement québécois. On a fait des relevés des particularismes du français québécois en vérifiant, dans le meilleur des cas, leur présence ou leur absence dans les dictionnaires français, ce qui est toutefois insuffisant pour déterminer si l'on a vraiment affaire à des québécismes ou plutôt à des termes non traités par ces dictionnaires, mais cependant en usage en Europe francophone, dans le pire des cas, sur la seule connaissance des usages français de France de ceux qui les ont établis.

On s'est contenté d'essayer de calculer le pourcentage d'anglicismes par rapport à la nomenclature du français des dictionnaires, le français dit de référence. Ce qui suppose de surmonter plusieurs difficultés. On ne connaît pas le nombre exact des « mots français », et on ne le saura jamais. On ne connaît pas le nombre exact des anglicismes en usage en français québécois, et on ne le saura jamais non plus. On a procédé à ce décompte en faisant généralement l'impasse sur de nombreux anglicismes parmi les calques, les traductions littérales, les combinaisons de termes, les anglicismes sémantiques ou phraséologiques. On est parvenu à des chiffres (des pourcentages) d'anglicismes particulièrement peu élevés, donc plutôt « rassurants », pour ceux qui veulent être rassurés, mais cela n'a pas de grande signification. À partir de quel pourcentage faut-il s'inquiéter de la présence d'anglicismes dans notre langue ? D'ailleurs, faut-il s'en inquiéter ?

---

5. Par « dictionnaire hybride », j'entends un dictionnaire québécois rédigé sur la base d'un dictionnaire fait en France. Dans ce genre d'ouvrage, l'essentiel de la nomenclature est français, mais on en a retranché un certain nombre de « francismes » et on y a ajouté un certain nombre de québécismes. Comme exemples de dictionnaires hybrides, on peut citer : le *Bélisle* (sur la base d'un dictionnaire *Littré*), le *Dictionnaire du français plus* (sur la base d'un dictionnaire *Hachette*), le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (sur la base d'un dictionnaire *Robert*).



En revanche, on n'a pas calculé la fréquence d'emploi des anglicismes québécois par rapport à leurs équivalents en français de référence. Par exemple, le pourcentage de la combinaison **rencontrer + les objectifs**, calquée sur l'anglais *to meet + the objectives*, par rapport à la combinaison standard atteindre + les objectifs. Autrement dit, on n'a pas calculé **l'importance de la concurrence que font les anglicismes aux formes du français standard sur le marché linguistique québécois**. Or, ces données sont beaucoup plus éclairantes sur la nature et le fonctionnement de ce marché et rendent mieux compte de l'importance de l'interférence de l'anglais sur le français au Québec.

Autre conséquence négative de ces lacunes dans les méthodes et les connaissances : des linguistes, des terminologues, des chroniqueurs, plus grave encore, des organismes officiels comme l'Office québécois de la langue française, décident souvent de privilégier des mots au seul motif qu'ils sont en usage au Québec, sans tenir compte non seulement du fait qu'ils sont critiquables, mais aussi qu'**ils ne sont pas les seuls en usage sur le marché linguistique québécois pour désigner les mêmes référents**.

## **8.2 PORTER UN REGARD NOUVEAU SUR LA « LANGUE D'ICI »**

Une étude approfondie du marché linguistique québécois donne une image différente de celle que décrivent les ouvrages endogénistes. Elle montre que, la plupart du temps, les termes du français international font aussi partie du paysage linguistique québécois. La modernisation de la langue, sous l'influence de ce français international, a touché non seulement la prononciation, mais aussi le lexique. Il faut donc cesser de voir le français des Québécois comme un parler autonome, homogène, aux frontières bien délimitées, séparé du français des autres francophones. **Il faut porter un regard nouveau sur la « langue d'ici » en se libérant des représentations idéologiques pour s'appuyer sur la seule observation des faits.**

Dans ce chapitre, j'ai l'intention de rappeler ou de montrer que, sur le marché québécois, il existe :

- 1) une situation de bilinguisme : bilinguisme institutionnel et individuel français-anglais, le français étant en situation d'infériorité par rapport à l'anglais avec, comme conséquence, des interférences massives de l'anglais sur le français vernaculaire ;
- 2) une situation de diglossie : diglossie français vernaculaire-français international, impliquant à la fois coexistence et concurrence entre deux dialectes français ;
- 3) une répartition des usages en fonction de la situation de communication : opposition entre l'oral et l'écrit ; entre l'oral surveillé et l'oral familier ; entre la langue de tous les jours et la langue officielle (administrative, commerciale, des médias), la « variété haute » étant généralement, mais pas toujours, le français international, la « variété basse », le français vernaculaire ;
- 4) une dynamique du marché orientée dans le sens général d'une progression des formes internationales et d'une régression des formes vernaculaires.

### 8.3 INTERROGATION DE LA BASE DE TEXTES EUREKA.CC

Pour ce faire, j'ai interrogé la base de textes Eureka.cc réunissant les articles (appelés « documents ») de centaines de journaux, dont les principaux titres de presse québécois et français. J'ai considéré que la PEQ était représentative des usages écrits québécois et la PEF, des usages écrits en français de France. Grâce à un certain nombre d'opérateurs logiques, il est possible de comptabiliser les mots (mots simples et mots composés), les combinaisons, les expressions figées, etc., utilisés dans chacun de ces journaux.

J'ai établi deux corpus :

- ◆ Un corpus de presse québécois composé de cinq titres montréalais : trois quotidiens (*La Presse*, *Le Devoir* et *Métro*), un hebdomadaire spécialisé en affaires et en économie (*Les Affaires*) et un magazine d'information (*L'Actualité*), et de six quotidiens régionaux : *La Tribune* (Sherbrooke), *La Voix de l'Est* (Granby), *Le Droit* (publié à Ottawa en Ontario,

mais couvrant l'Outaouais québécois), *Le Nouvelliste* (Trois-Rivières), *Le Quotidien* (Saguenay) et *Le Soleil* (Québec).

- ◆ Un corpus de presse français composé de cinq titres parisiens : quatre quotidiens généralistes (*Le Figaro*, *Le Monde*, *Le Parisien* et *Libération*), un quotidien spécialisé en économie (*Les Échos*) et un magazine d'information (*Le Point*), et de six quotidiens régionaux : *La Nouvelle République du Centre-Ouest* (Tours), *La Voix du Nord* (Lille), *Le Progrès* (Lyon), *L'Est républicain* (Nancy), *Ouest-France* (Rennes) et *Sud-Ouest* (Bordeaux).

La plupart du temps, j'ai procédé à une interrogation sur une période de 10 ans, du 1<sup>er</sup> juin 2004 au 1<sup>er</sup> juin 2014, considérée comme représentative de l'état synchronique de la langue. Le nombre de documents de la PEQ pour cette période s'élevait au moment des sondages à 2 342 559 ; celui de la PEF, à 28 788 019. Tous les chiffres et les commentaires sont valables pour le corpus et la période d'interrogation ainsi définis.

## 8.4 SYNONYMIE ET DIGLOSSIE

Dans toute langue, il arrive qu'un même signifié (un même concept) soit désigné par deux ou plus de deux signifiants (mots). Deux signifiants désignant un même signifié sont appelés synonymes. Ils appartiennent à un même système linguistique (à une même langue). La synonymie au sens strict est assez rare. On peut souvent déceler des nuances (des connotations) entre les termes, des différences dans leurs conditions d'emploi, dans leurs registres ou niveaux de langue (neutre, didactique, familier, argotique, vulgaire). Dans ce cas, on parle de quasi-synonymes. Les quasi-synonymes appartiennent aussi à un même système linguistique.

Il existe des sociétés où les locuteurs ont le choix entre deux termes appartenant non pas à un même système linguistique, mais à deux systèmes distincts. C'est ce qu'à la suite de Charles Ferguson<sup>6</sup>, on appelle une situation

---

6. Charles Ferguson (1959), p. 325–334.

de *diglossie*<sup>7</sup>. Selon la définition classique, une situation de diglossie désigne l'état dans lequel se trouvent deux systèmes linguistiques coexistant dans une société donnée et ayant des fonctions et des statuts distincts, l'un étant considéré comme une « variété haute » (plus prestigieuse), l'autre comme une « variété basse » (moins prestigieuse). Une situation de diglossie peut concerner deux langues (par exemple le français et le flamand) ou deux variétés de langue (par exemple l'arabe dialectal et l'arabe littéraire). Dans le cas du Québec, selon la terminologie d'Heinz Kloss<sup>8</sup>, on a affaire à un cas d'*endoglossie*, étant donné que les deux systèmes linguistiques coexistent, le français québécois et le français international, sont des variétés d'une même langue, le français. Mais, même s'il s'agit d'une même langue, les mots du français québécois sont inconnus des locuteurs du français international et certains mots du français international sont inconnus des locuteurs du français québécois. Les deux systèmes se recouvrent pour une partie, mais se différencient pour une autre.

Parmi les linguistes, il n'existe pas de consensus sur la définition de la diglossie. Il est vite apparu que les situations diglossiques étaient trop complexes pour correspondre exactement à la définition proposée par Ferguson<sup>9</sup>. En particulier, après avoir mis l'accent sur les différences de statuts, de fonctions et de prestiges entre les deux systèmes linguistiques concernés, on s'est plutôt attaché à montrer leur intrication. Ainsi est née la notion de *continuum* entre les deux systèmes<sup>10</sup>. C'est le cas du Québec, où le recours à l'une ou l'autre des deux variétés de français répond à des règles complexes. Dans cette étude, je considère qu'il y a diglossie lorsque, pour désigner un même référent, le locuteur québécois a le choix entre deux termes appartenant à deux variétés différentes d'une même langue, le français québécois et le français international.

---

7. En réalité, Jean Psichari (1854-1929) avait déjà employé le mot pour caractériser la situation du grec moderne et du grec classique et William Marçais (1872-1956) la situation des sociétés arabes utilisant l'arabe dialectal et l'arabe littéraire.

8. Heinz Kloss (1966), p. 135-145.

9. Voir Lambert-Félix Prudent (1981).

10. Voir par exemple Lambert-Félix Prudent (1980).

## **8.5 POURQUOI FAUT-IL PARLER DE DIGLOSSIE ET NON DE SIMPLES « NIVEAUX DE LANGUE » ?**

Défendant la thèse de l'existence d'un français québécois autonome, avec ses propres niveaux de langue et sa norme propre, les endogénistes regroupent généralement les québécismes critiqués dans un niveau de langue à part, à côté des niveaux « classiques » : neutre et familier. Ils sont bien en peine de qualifier ce niveau. Pour certains, ce serait peut-être le joulal ; pour d'autres, aucune explication n'est avancée. En réalité, si l'on introduit la notion de diglossie, cet ensemble de mots difficilement classables trouve tout naturellement sa place sans qu'on soit obligé de forcer les concepts linguistiques généralement acceptés. De même, les termes québécois neutres, synonymes de termes internationaux neutres, trouvent naturellement leur place dans cette hiérarchisation. On comprend alors que le français vernaculaire québécois est un dialecte français, avec tous les niveaux de langue habituels dans tout système linguistique, et que sa hiérarchisation est parallèle à celle du français international.

Parmi les arguments prouvant l'existence non pas de simples niveaux de langue, mais de deux dialectes, soulignons le fait que : 1) pour un même référent, le locuteur québécois a souvent le choix entre deux ou plus de deux termes de même niveau de langue, l'un propre au vernaculaire, l'autre commun à tous les francophones ; 2) les locuteurs québécois sont conscients de cette situation et en tiennent compte dans leurs actes de langage ; 3) les formes québécoises sont la plupart du temps inconnues des autres francophones ou employées différemment par ces derniers ; 4) cette diglossie s'observe à tous les niveaux de langue (neutre, familier, vulgaire), comme l'illustre le tableau 36.

Par rapport à la définition « classique » de la notion de diglossie, on voit qu'au Québec, dans certains cas, deux termes, l'un proprement québécois, l'autre international, se font concurrence pour exercer les mêmes fonctions au niveau neutre. Dans ce cas de figure, il n'est donc plus question de « variété haute » et de « variété basse ». C'est ce que les endogénistes appellent le « français québécois standard ». En fait, cela concerne une minorité de termes et ces termes sont la plupart du temps en concurrence (avec des fortunes diverses) avec les termes internationaux comme on le verra dans les pages qui suivent.

**TABLEAU 36 DIGLOSSIE ET NIVEAUX DE LANGUE SUR LE MARCHÉ LINGUISTIQUE QUÉBÉCOIS**

DIGLOSSIE :		
	français québécois	français international
niveau de langue :		
neutre	<b>additionnel</b>	supplémentaire
	<b>centre d'achats</b>	centre commercial
	<b>outarde</b>	bernache
familier	<b>char</b>	bagnole
	<b>chum</b>	copain
	<b>être tanné</b>	en avoir marre
vulgaire	<b>gosses</b>	couilles
	<b>minoune</b>	chatte
	<b>pelote</b>	touffe

## 8.6 VARIABLE, VARIANTES, PAIRE OU ENSEMBLE DIGLOSSIQUE

Certains signifiés, je l'ai dit, peuvent être désignés par deux (ou plus de deux) signifiants appartenant chacun à l'un des deux systèmes linguistiques concernés (français québécois et français international). Dans ce cas, le signifié constitue la variable; les signifiants, les variantes. Dans la mesure du possible, par même signifié, on entend identité dénotative et connotative<sup>11</sup>. Quand une variable peut être désignée par deux formes ou deux mots différents, sans variation dénotative ni connotative, je parlerai de «paire diglossique». Par exemple, au Québec, pour désigner la variable *Branta canadensis*, il existe deux variantes : **outarde** et bernache. On dira que bernache et outarde

11. La dénotation est l'élément invariant et non subjectif de la signification d'un terme. La connotation, le sens particulier qui peut s'attacher au terme en fonction du contexte (connotation méliorative, péjorative, etc.).

constituent une paire diglossique. Dans la PEQ, on rencontre alternativement les termes outarde et bernache pour désigner un seul et même oiseau<sup>12</sup>. Dans la PEF, cette variation n'existe pas, les termes bernache (*Anatidae*) et outarde (*Otididae*) désignant, dans tous les cas, deux genres d'oiseaux différents. Par conséquent, le terme outarde a deux sens au Québec : a) le sens commun du français international (*Otididae*), plus rare ici pour des raisons extralinguistiques évidentes (il s'agit d'un oiseau vivant en Eurasie et en Afrique) ; b) le sens particulier du français vernaculaire (*Anatidae*), plus fréquent du fait qu'il désigne un oiseau migrateur très présent en Amérique du Nord.

**TABLEAU 37 EXEMPLE DE VARIABLE ET DE VARIANTES**

variable	<i>Branta canadensis</i>	
variantes	bernache	<b>outarde</b>
diffusion	Francophonie, dont Québec	Québec

Parfois la variable peut être désignée par plus de deux termes. Dans ce cas, je parlerai d'« ensemble diglossique ».

**TABLEAU 38 EXEMPLES DE PAIRE ET D'ENSEMBLE DIGLOSSIQUES**

PAIRE DIGLOSSIQUE		ENSEMBLE DIGLOSSIQUE	
Français		Français	
international	québécois	international	québécois
bernache	<b>outarde</b>	revêtement de sol	<b>couvre-plancher</b>
			<b>couvre-sol</b>
			<b>recouvrement de plancher</b>
			<b>recouvrement de sol</b>
			<b>revêtement de plancher</b>

12. On verra cependant *infra* que ces termes peuvent jouer alternativement le rôle de variantes contextuelles et de variantes libres.

Sur le marché linguistique québécois, on note de nombreux cas de grande dispersion lexicale. En voici quelques exemples relevés dans mon corpus : 1) **bloc à appartements, bloc à logements, édifice à appartements, édifice à logements, immeuble à appartements, immeuble à logements, immeuble d'habitation, immeuble locatif, maison à appartements, maison à logements** ; 2) **centre-jardin, centre jardinier, centre de jardinage, jardinerie** ; 3) **chain saw, scie à chaîne, scie mécanique, tronçonneuse** ; 4) **droits de l'homme, droits de la personne, droits humains** ; 5) **overtime, surtemps, temps supplémentaire, heure supplémentaire** ; 6) **planche à roulettes, rouli-roulant, skate, skateboard**.

Pour établir mes calculs, j'ai choisi des formes, des constructions, des expressions et des mots courants, désignant des êtres vivants (humains et animaux), des objets (notamment de la vie de tous les jours), des concepts dans des domaines variés, présentant le moins de risques possibles d'ambiguïté sémantique. En règle générale, les noms ont été testés au singulier et au pluriel, sauf lorsqu'il y avait risque de confusion. Ainsi, le nom *supporters* a été testé seulement au pluriel pour éviter la confusion avec le verbe *supporter*. J'ai étudié le pourcentage de fréquences d'emploi de plusieurs centaines de paires ou de groupes diglossiques, dont je présente ci-dessous plusieurs exemples. Par fréquence d'emploi, il faut entendre fréquence relative de chacune des variantes d'une paire ou d'un ensemble diglossique, l'une par rapport à l'autre ou aux autres, comme le montre le tableau suivant :

**TABLEAU 39 FRÉQUENCES RELATIVES DES VARIANTES D'UNE PAIRE ET D'UN ENSEMBLE DIGLOSSIQUES**

ENTRÉE	PEQ	ENTRÉE	PEQ
	% nbre doc. <sup>a</sup>		% nbre doc.
voiture	76	<b>laveuse</b>	73
auto	24	machine à laver	22
		lave-linge	4
total	100		100

a. Pourcentage du nombre de documents dans lesquels le terme apparaît au moins une fois.



Cela veut dire que, dans la PEQ, sur 100 « documents » (100 articles), quand le mot *voiture* est présent dans 76 d'entre eux, le mot *auto* l'est dans 24 ; quand le mot **laveuse** est présent dans 73 documents, le mot *machine à laver* l'est dans 22 et le mot *lave-linge*, dans 4. Pour plus de lisibilité, les chiffres ont été arrondis à l'unité inférieure ou supérieure, selon le cas. Les chiffres présentés ici ne sont donc pas, au sens strict, les pourcentages des occurrences des termes, mais les pourcentages des articles dans lesquels le terme apparaît au moins une fois. Cette lacune ne m'a pas semblé rédhitoire dans la mesure où le but recherché n'est pas de comptabiliser avec une exactitude absolue la fréquence des termes, mais de dégager les caractéristiques principales et les grandes tendances du phénomène étudié. Les résultats de ces « coups de sonde » dans la base de textes sont suffisamment éloquents.

Les pourcentages ne sont valables que pour les paires ou les ensembles présentés dans les tableaux. Ainsi, si je dis que, dans la PEQ, *planche à roulettes* est présent dans 66 % des documents et *skateboard* dans 34 %, il faut comprendre que, dans ce sondage, le mot *skate*, très fréquent<sup>13</sup>, n'a pas été pris en compte dans le calcul. Sa prise en compte changerait les pourcentages de *planche à roulettes* et de *skateboard* en faveur des termes anglais.

## 8.7 CE QUE NOUS DIT LA LANGUE DE LA PRESSE AU SUJET DU MARCHÉ LINGUISTIQUE QUÉBÉCOIS

L'observation de la langue de La Presse nous livre des renseignements précieux sur la nature de ce marché linguistique.

---

13. C'est le mot employé couramment au Québec et en France par les adeptes de ce sport.

### 8.7.1 OMNIPRÉSENCE DE LA VARIATION

Les langues naturelles ne sont pas comme le Morse, qui attribue à chaque signe un seul sens. La variation linguistique est omniprésente dans toutes les langues et variétés de langue, aussi bien dans le français de France et dans le français international que dans le français québécois. On l'observe dans la langue de la PEF comme dans celle de la PEQ. Voici des exemples de variations observés dans la PEF :

- des variations morphologiques : assois et assieds ; boycott et boycottage ; coordinateur et coordonnateur, etc.
- des variations orthographiques : blogger, blogueur et blogueur ; bug et bogue ; fuel et fioul ; rockers et rockeurs ; supporters et supporteurs ; etc.
- des variations syntaxiques : accaparer le marché, s'accaparer le marché et s'accaparer du marché ; ambassade américaine et ambassade des États-Unis ; compte bancaire et compte en banque ; panne d'électricité, panne électrique et panne de courant ; x cm sur x cm et x cm par x cm ; etc.
- des variations lexicales : agent de sécurité, garde de sécurité et vigile ; alcootest et éthylo-test ; auto, automobile et voiture ; baby-sitting et garde d'enfant ; best-seller et meilleure vente ; bicyclette et vélo ; compteur de vitesse et indicateur de vitesse ; considérer comme acquis et tenir pour acquis ; annuler, casser, résilier et rompre un contrat ; courriel, e-mail et mail ; épilucher et peler des pommes de terre ; fast-food et restauration rapide ; feux de circulation, feux de signalisation et feux tricolores ; fuel, fioul et mazout ; jazzman et musicien de jazz ; machine à laver et lave-linge ; mère célibataire, mère seule et mère isolée ; scooter des neiges et motoneige ; skateboard, skate et planche à roulettes ; salle de séjour et living-room ; tour-operator, tour-opérateur et voyageur ; vol intérieur, vol domestique et vol national ; etc.

**TABLEAU 40** EXEMPLES DE VARIATIONS PAR CATÉGORIES GRAMMATICALES DANS LA PEF (PAR ORDRE DESCENDANT DE FRÉQUENCE)

PEF							
morphologie	% nbre doc.	orthographe	% nbre doc.	lexique	% nbre doc.	combinaisons	% nbre doc.
assois	56	rockers	50	machine à laver	60	résilier + contrat	48
assieds	42	roqueurs	50	lave-linge	40	rompre + contrat	37
mais :						annuler + contrat	8
assieds-toi	98					casser + contrat	7
assois-toi <sup>a</sup>	2						

a. On entend aussi « assis-toi » en France, mais on ne le rencontre pas à l'écrit.

### 8.7.2 VARIATION ET CATÉGORIES IDENTIQUES

Même pour des mots semblables, grammaticalement ou sémantiquement, on n'observe pas forcément le même traitement. Là aussi on constate des variations. On l'observe, par exemple, dans l'orthographe ou la fréquence de certains termes. C'est le cas de l'adaptation orthographique de certains emprunts à l'anglais ou de la fréquence de certains québécismes relevant d'une même catégorie sémantique, par exemple la désignation de certains gibiers autochtones, comme le montre le tableau 41.

**TABEAU 41 VARIATIONS OBSERVABLES DANS DES SÉRIES GRAMMATICALES OU SÉMANTIQUES IDENTIQUES**

ORTHOGRAPHE : ORTHOGRAPHE ANGLAISE VS ORTHOGRAPHE FRANCISÉE				LEXIQUE : TERME QUÉBÉCOIS VS TERME INTERNATIONAL	
PEQ		PEF		PEQ	
signifiant	% nbre doc.	signifiant	% nbre doc.	signifiant	% nbre doc.
1 rappeurs	95	1 rappeurs	99	1 <b>perdrix</b>	75
rappers	5	rappers	1	gélinotte	25
2 rockeurs	67	2 skateurs	73	2 <b>outarde</b>	49
rockers	33	skaters	27	bernache	51
3 supporteurs	55	3 rockeurs	50	3 <b>chevreuil</b>	48
supporters	45	rockers	50	cerf de Virginie	52
4 skateurs	19	4 supporteurs	20		
skaters	81	supporters	80		
5 hackeurs	3	5 hackeurs	12		
hackers	97	hackers	88		

Dans la série orthographique, dans la colonne PEQ, on constate que tous les mots ayant pourtant une même origine et une même morphologie anglaises ne sont pas traités de la même manière. Certains, comme *rappeurs* (n° 1), sont massivement francisés; d'autres, comme *hackers* (n° 5), le sont très rarement. Plusieurs facteurs historiques, culturels ou psychologiques peuvent expliquer, au moins partiellement, ces différences. Par ailleurs, l'ordre d'importance de la francisation est différent dans la PEQ et la PEF, sauf pour le terme le plus souvent francisé (*rappeurs*) et le terme le moins souvent francisé (*hackers*). On observe donc deux types de variations dans le traitement de ces termes : une variation interne au français québécois et une variation externe entre le français québécois et le français de France.

Dans la série lexicale, on constate que les termes vernaculaires (**perdrix**, **outarde**, **chevreuil**) résistent plus ou moins bien à la concurrence des termes internationaux (gélinotte, bernache, cerf de Virginie). Perdrix (n° 1) résiste bien mieux à gélinotte que les deux autres québécismes, outarde et chevreuil, au coude à coude, si l'on peut dire, avec bernache et cerf de Virginie. Si l'on teste cerf sans « de Virginie » pour désigner le même animal, le pourcentage de chevreuil diminue encore de beaucoup.

### 8.7.3 VARIATION ET FRONTIÈRES POLITIQUES

La variation linguistique n'épouse pas forcément les frontières politiques. Ainsi la série traditionnelle **déjeuner**, **dîner**, **souper**, encore en usage au Québec<sup>14</sup>, en Belgique, en Suisse et dans certaines régions françaises, a été remplacée par petit-déjeuner, déjeuner et dîner en milieu urbain européen. Les adjectifs numériques septante, octante, nonante s'emploient en Belgique, en Lorraine, en Savoie, en Suisse et dans le Midi de la France, avec des différences considérables selon ces régions<sup>15</sup>, mais ils sont absents du Québec et de la plupart des autres régions de France. Dans le nord de la France, on dit au revoir; dans le Midi, adieu; etc. La variation topolectale (Québec *vs* France) s'efface souvent devant la variation sociolectale (classe plus instruite *vs* classe moins instruite, classes moyennes *vs* classes populaires).

14. Au Québec même, dans la langue de la diplomatie, on emploie ces mots dans leurs acceptions internationales. Une pression s'exerce sur **déjeuner** au profit de petit-déjeuner dans l'hôtellerie et la restauration rapide. Une association caritative distribuant des petits-déjeuners dans les écoles s'appelle Le Club des petits-déjeuners du Québec.

15. Dans le journal belge *Le Soir*, septante et nonante ne laissent pratiquement aucune place à soixante-dix et à quatre-vingt-dix. Dans le journal suisse *Le Temps*, septante et soixante-dix sont à égalité (50 %-50 %), alors que nonante (84 % des documents) écrase quatre-vingt-dix.

**TABLEAU 42 VARIATIONS DANS LA DÉSIGNATION DES REPAS AU QUÉBEC ET EN FRANCE**

	QUÉBEC	FRANCE RURALE	FRANCE URBAINE
matin	déjeuner	déjeuner	petit-déjeuner
midi	dîner, lunch	dîner	déjeuner
après-midi	collation	quatre-heures	goûter
soir	souper	souper	dîner
tard dans la soirée			souper

### 8.7.4 VARIATION INTERNE ET EXTERNE, ENDOGÈNE ET EXOGÈNE

On l'a constaté plus haut, il existe deux types de variations : une « variation externe », différenciant les dialectes entre eux, par exemple le français du Québec de celui de France, et une « variation interne » propre à chaque dialecte, à savoir une variation interne au français du Québec et une variation interne au français de France. La variation interne propre au français du Québec comporte deux autres types de variations : une variation endogène et une variation exogène, comme l'illustre le tableau 43.

Dans la variation endogène interviennent des termes québécois (*overtime* vs **surtemps** vs **temps supplémentaire**). Dans la variation exogène interviennent un ou plusieurs termes du français de référence (**temps supplémentaire** vs heure supplémentaire).

En réalité, pour désigner le concept « heure supplémentaire », le locuteur québécois dispose théoriquement de pas moins de cinq signifiants. Trois signifiants propres au français québécois : **overtime**, **surtemps** et **temps supplémentaire** (variation endogène) et deux appartenant au français international : heure supplémentaire et heure sup (variation exogène). Son choix varie en fonction de sa connaissance de la langue et de la situation de communication (oral ou écrit, familier ou officiel, etc). Dans le corpus (écrit) de la PEQ, on relève seulement 8 documents avec le mot *overtime*, 30 avec

surtemps, 10 avec heures sup. On verra plus loin ce qui explique le faible nombre d'occurrences d'overtime et d'heures sup.

**TABLEAU 43 LANGUE FRANÇAISE, VARIATIONS EXTERNE ET INTERNE, ENDOGÈNE ET EXOGÈNE**

LANGUE FRANÇAISE			
variation externe			
français du Québec		français de France	
<b>bleuet</b>		myrtille	
variation interne			
au français du Québec		au français de France	
variation endogène		variation exogène	machine à laver / lave-linge
<b>overtime</b>	<b>surtemps</b>	<b>temps supplémentaire</b>	heure supplémentaire

« J'ai fait pas mal d'**overtime**, mais je n'ai pas compté mes heures, indique M. P... Je finissais souvent à 1 h du matin et je recommençais à 6 h le lendemain, mais ça vaut la peine. Ç'a été une très bonne saison. » (*La Voix de l'Est*, 11 avril 2011)

« Il est absolument inadmissible que l'employeur refuse de payer en **temps supplémentaire** le second bloc de huit heures que les travailleurs doivent accomplir après leurs heures régulières », a dénoncé M. B... » (*La Tribune*, 16 novembre 2011) [heures régulières : heures normales, réglementaires]

### 8.7.5 FRÉQUENCE ABSOLUE ET FRÉQUENCE RELATIVE

Il faut distinguer la différence de fréquence absolue (le nombre total d'occurrences) dans un corpus et la différence de fréquence relative entre termes d'une paire ou d'un ensemble diglossique. Certains termes comptabilisent (beaucoup) plus d'occurrences dans l'une ou l'autre presse pour des raisons

extralinguistiques, en fonction des différences de réalités naturelles, politiques, économiques, sociales, ou encore d'événements, propres à chaque société. Par exemple, déneiger, embâcle, fédéral sont plus fréquents dans la PEQ que dans la PEF. Il n'est pas étonnant, en effet, de constater qu'un mot comme embâcle (de glace) est plus fréquent dans la PEQ que dans la PEF. Cela s'explique par les conditions climatiques plus rigoureuses, en général, au Québec qu'en France. Inversement, le mot tuile, dans le sens standard<sup>16</sup>, est plus fréquent dans la PEF que dans la PEQ. Cela s'explique par le fait que le toit des maisons est plus souvent couvert de tuiles en France qu'au Québec. Mais cela ne veut pas dire que ces mots n'appartiennent pas à l'une ou à l'autre de ces variétés de français.

« **Embâcles, frasis...** Les Tourangeaux redécouvrent deux mots du vocabulaire que les météorologues nous servent à l'envi depuis plusieurs jours. L'**embâcle**, c'est l'obstruction d'un cours d'eau par un amas de glace. Les **frasis**, ce sont les formations de glace charriées par le cours d'eau. Le préfet a rappelé les dangers des uns et des autres dans un message de vigilance » (*La Nouvelle République*, centre de la France, 13 février 2012).

### 8.7.6 CRITÈRES D'APPARTENANCE À UN DIALECTE

Cela pose le problème de savoir comment déterminer si un terme appartient ou n'appartient pas à tel ou tel dialecte. Une fréquence basse ne signifie pas que le mot n'appartient pas au dialecte en question. Depuis longtemps les linguistes ont appris à distinguer la *fréquence* d'un mot et sa *disponibilité*<sup>17</sup>. Dans le corpus, on observe trois cas de figure : 1) certains termes de la PEQ n'apparaissent absolument pas dans la PEF (en particulier les calques de l'anglais, mais pas seulement) ; 2) d'autres apparaissent très rarement et sont généralement désignés comme étant des québécismes (par exemple **magasinage, tomber en amour**) ; 3) d'autres encore sont fréquents, voire très fréquents dans la PEQ, mais peu fréquents dans la PEF (par exemple

16. Au Québec, le mot tuile couvre aussi les emplois du mot anglais *tile*, par exemple **tuile de céramique** (*ceramic tile*) pour carreau (au mur) ou dalle (au sol) de céramique.

17. Le vocabulaire disponible est l'ensemble des mots de fréquence basse, parfois peu détectables par une étude statistique, mais usuels et utiles, à la disposition des locuteurs.



possiblement, présentement). Ces derniers ne sont pas pour autant propres au français québécois, seule leur fréquence l'est. Le même schéma s'applique pour les termes de la PEF dans la PEQ.

**TABLEAU 44** EXEMPLES DE MOTS FRÉQUENTS DANS LA PEQ, RARES DANS LA PEF

		PEQ		PEF			
				fréquence <sup>a</sup>	nbre doc.	nbre doc.	occurrences <sup>b</sup>
				nbre de fois + élevée	2 342 559	28 788 019	nbre de fois + élevées
		%	%		nbre occurrences	nbre occurrences	
1	possiblement	72	19	3,7 fois	10 670	1 097	116,7 fois
	il est possible que	28	84				
2	présentement	13	0,04	325 fois	68 245	903	906,9 fois
	actuellement	23	48				
	maintenant	64	53				

a. Fréquence relative plus élevée: nombre de fois par rapport à l'autre membre de la paire ou aux autres membres de l'ensemble diglossique.

b. Occurrences plus élevées: nombre de fois à corpus égal, c'est-à-dire si le corpus de la PEQ comptait autant de documents que celui de la PEF, soit 12 fois plus (28 788 019 : 2 342 559 = 12).

Quand on compare la fréquence de *possiblement* à celle de *il est possible que*, on constate la surreprésentation de l'adverbe dans la PEQ (72 % de documents contre 28 %) et sa moindre représentation dans la PEF (19 % de documents contre 84 %). Par rapport à *il est possible que*, *possiblement* est donc employé 3,7 fois plus souvent dans la PEQ que dans la PEF (72 : 19 = 3,7). De plus, en nombre absolu d'occurrences (plus exactement, de documents), l'adverbe est présent 116,7 fois plus souvent dans la PEQ que dans la PEF (10 670 x 12 : 1097 = 116,7). Quand on compare *présentement* avec deux autres adverbes synonymes, *actuellement* et *maintenant*, on constate sa très faible présence dans la PEF (0,04 % contre 48 % et 53 %) et sa plus grande présence dans la PEQ (13 % contre 23 % et 64 %) au

détriment d'actuellement (23 % dans la PEQ contre 48 % dans la PEF). De plus, en nombre absolu de documents, il employé 906,9 fois plus souvent dans la PEQ que dans la PEF.

« Alors que les sondages lui promettent aujourd'hui clairement plus de 20 % des voix et **possiblement** la première place, devant l'UMP, Marine Le Pen profite donc de l'accumulation d'une série de paramètres qui lui sont favorables » (*Le Figaro*, 12 mai 2014).

« Ceux qu'accable la littérature nombriliste et égotiste qui encombre **présentement** les présentoirs des librairies seront touchés par les courtes histoires d'un écrivain rare et discret » (*Le Figaro*, 27 février 2014).

### 8.7.7 DIFFICULTÉ D'ÉVALUER LE NOMBRE DE QUÉBÉCISMES

Il est très difficile pour les raisons que j'ai évoquées plus haut à propos des anglicismes d'évaluer l'importance relative des formes et des mots communs au français québécois et au français international et des formes et des mots propres à chacun de ces deux dialectes. Marie-Éva De Villers a calculé les différences lexicales entre *Le Devoir* et *Le Monde*<sup>18</sup>. Elle est arrivée à la conclusion que le tronc commun aux deux dialectes s'élève à 77 % du vocabulaire et que chacun des deux dialectes compte 11,5 % de particularismes. Cela semble peu, même si l'on considère que *Le Devoir* est peut-être le quotidien québécois utilisant le moins de particularismes. Un calcul sur la base de la nomenclature du *Dictionnaire québécois-français*<sup>19</sup> par rapport à celle de dictionnaires français courants comme le PLI ou NPR indique que le français québécois comprendrait 15 % de mots et acceptions inusités en français international. Là encore, il s'agit certainement d'un pourcentage en deçà de la réalité. Par ailleurs, il faudrait également évaluer les formes et les mots du français international inusités en français québécois pour obtenir une image complète de l'écart entre les deux dialectes. Ce décompte semble encore plus difficile à faire. Si l'on additionne les deux écarts, ce ne serait pas

18. Marie-Éva De Villers (2005).

19. Lionel Meney (1999).

moins de 30 % des mots que les deux dialectes n'auraient pas en commun. Quoiqu'il en soit de nombreux mots ont la même fréquence d'emploi ou une fréquence proche dans les deux dialectes. C'est le cas, par exemple, de la série panne de courant, panne d'électricité et panne électrique, comme le montre le tableau suivant :

**TABLEAU 45 FRÉQUENCES D'EMPLOI RELATIVES DE TROIS SYNTAGMES SYNONYMES DANS LA PEQ ET LA PEF**

		PEQ	PEF
		% nbre doc.	% nbre doc.
1	panne d'électricité	46	38
2	panne de courant	38	33
3	panne électrique	16	29

On remarque l'emploi sur les deux marchés linguistiques des trois mêmes variantes pour désigner la même variable. On note aussi que la répartition des pourcentages de fréquence relative se situe dans des proportions assez proches. On relève cependant que le signifiant panne électrique est moins fréquent au Québec qu'en France, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'ici, il est souvent critiqué comme étant un calque de l'anglais.

### 8.7.8 TERMES COMMUNS EMPLOYÉS DANS DES PROPORTIONS INVERSEES

Mais le plus souvent les mêmes termes sont utilisés dans des proportions différentes, surtout dans le cas où dans l'ensemble diglossique interviennent un ou plusieurs termes vernaculaires. Et même pour des termes très courants comme auto, bicyclette, résidence ou soulier comme l'illustre le tableau 46.

Ainsi on constate que, par rapport au terme générique chaussure, le terme spécifique soulier est beaucoup plus fréquent dans la PEQ (46 % contre 54 %) que dans la PEF (12 % contre 88 %). Cela témoigne du fait qu'au Québec, ce mot est généralement utilisé comme générique à la place de chaussure, alors qu'en France, il désigne plutôt un type spécifique de (grosses) chaussures résistantes, aux semelles épaisses. Cela est dû aussi à l'existence

**TABLEAU 46** EXEMPLES DE DIFFÉRENCES DE FRÉQUENCES POUR DES MOTS COURANTS DANS LA PEQ ET LA PEF

		PEQ	PEF	FRÉQUENCE
		% nbre doc.	% nbre doc.	nbre de fois + élevée dans la PEQ que dans la PEF
1	chaussure	54	88	
	soulier	46	12	3,8
2	vélo	86	93	
	bicyclette	14	7	2,0
3	maison	68	67	
	résidence	19	10	1,9
	domicile	14	23	
4	voiture	76	84	
	auto	24	16	1,5

de l'expression québécoise calquée sur l'anglais **être dans les souliers de qqn**. Le mot bicyclette est 2 fois plus fréquent dans la PEQ que dans la PEF (14 % contre 7 %), vraisemblablement du fait qu'il est senti d'un niveau de langue moins familier que vélo, et aussi de sa proximité avec un québécoisme stigmatisé, bicycle. Le mot résidence est près de 2 fois plus fréquent dans la PEQ que dans la PEF (19 % contre 10 %), ce qui rend compte de son emploi, au Québec, au sens plus général de maison (ou de domicile) sous l'influence de l'anglais *residence* (*a house where a person lives*). Le spécifique auto est 1,5 fois plus fréquent dans la PEQ que dans la PEF (24 % contre 16 %) par rapport au générique voiture, ce qui peut s'expliquer par le fait que le terme vernaculaire spontané, mais stigmatisé, a longtemps été et est encore dans une large mesure, **char**.

« Le résident d'une maison de la rue Barcelone a appelé les pompiers après qu'un cocktail Molotov ait été lancé sur sa **résidence**. Le feu ne s'est finalement pas propagé à la maison et le mur extérieur a

seulement été noirci par les flammes» (*TVA Nouvelles*, site web, 6 novembre 2014).

Dans cet exemple, on voit que le terme *résidence* fonctionne comme une variante libre de *maison*.

Il est un cas de figure assez fréquent, celui où les mêmes termes sont employés dans la PEQ et dans la PEF, mais dans des proportions inverses, comme l'illustre le tableau qui suit :

**TABLEAU 47** EXEMPLES DE FRÉQUENCES D'EMPLOI INVERSÉES

		PEQ	PEF
		% nbre doc.	% nbre doc.
1	annuler + contrat	83	18
	rompre + contrat	17	82
2	funérailles	83	15
	obsèques	17	85
3	train de passagers	81	18
	train de voyageurs	19	82
4	rendre visite à + famille/parent/ami	29	81
	visiter + famille/parent/ami	71	19

La plus grande fréquence de funérailles, de train de passagers (anglais *passenger train*) et de visiter sa famille (plutôt que rendre visite à/aller voir sa famille) dans la PEQ peut s'expliquer par l'interférence de l'anglais.

### 8.7.9 IMPORTANCE DE L'ÉCART ENTRE LA LANGUE PARLÉE ET LA LANGUE ÉCRITE

Au Québec, il existe un écart entre la langue orale et la langue écrite. Un tel écart s'observe dans toutes les sociétés, mais, au Québec, il est plus important du fait de la situation de diglossie. On constate que de nombreux mots

courants à l'oral sont véritablement exclus de l'écrit, – ce sont des mots frappés d'ostracisme, des mots tabous –, sauf conditions d'emploi particulières que je présenterai plus bas. Ce sont des anglicismes de sens, mais surtout des emprunts de mots à l'anglais. Cela touche tous les domaines, mais c'est particulièrement vrai pour des mots comme **checker**<sup>20</sup>, **cancel**, **céduler**, le vocabulaire lié à l'automobile<sup>21</sup> comme **brake(s)**, **braker** (v.), **bumper** (n. et v.), **fan**, **choke**, **choker** (v., au sens propre de s'étouffer en parlant d'un moteur et au sens figuré de craquer en parlant d'un sportif), **muffler**, **parking** (remplacé par stationnement dans l'affichage public), **stop** (remplacé par arrêt dans la signalisation routière), **strap**, **tire**, **truck**, **valve**, **van(ne)**, **windshield**, etc. Les mots qu'on se permet à l'oral, on se les interdit à l'écrit.

**TABLEAU 48** EXEMPLES DE LA RARETÉ DANS LA PEQ DE CERTAINS MOTS FRAPPÉS D'OSTRACISME À L'ÉCRIT

TERME QUÉBÉCOIS	NBRE DE DOC. DANS LA PEQ	TERME INTERNATIONAL	NBRE DE DOC. DANS LA PEQ
cancel	23 <sup>a</sup>	annuler	12 510
cancellation	9	annulation	10 984
céduler <sup>b</sup>	11		
brakes	22	freins	5 899
bumper <sup>c</sup>	63	pare-choc	1 352
muffler <sup>d</sup>	75	pot/système/ tuyau d'échappement <sup>e</sup>	818

a. Dont 5 documents dans lesquels on critique le terme comme étant un anglicisme.

b. Il n'a pas été possible de comptabiliser les équivalents de *céduler* du fait de leur dispersion (*programmer*, *fixer*, *planifier*, etc.).

c. *Bumper* (n.) et *bumper* (v.) dans le sens de déloger, dégommer (quelqu'un de son poste).

d. Au Québec, une chaîne de réparation de systèmes d'échappement s'appelle « Monsieur Muffler ».

e. Il n'a pas été possible de comptabiliser *silencieux*, beaucoup plus fréquent, à cause de la polysémie de ce signifiant.

20. Ce mot connaît aussi une certaine diffusion en France, mais moindre qu'au Québec.

21. Voir Jacques Maurais (2008b).

Le très faible nombre d'occurrences de **cancel**, **cancellation**, **cédu** et **cédule** dans la PEQ s'explique par le fait que la condamnation de ces mots, à cause de l'origine anglaise qu'on leur attribue généralement, a été très largement popularisée<sup>22</sup> et est, de ce fait, très connue, ce qui n'est pas le cas pour beaucoup d'autres mots.

« Kevin Parent a tenu à “mettre les choses au clair” : “Je n'ai jamais eu l'intention de **cancel** des shows. Je feelais<sup>23</sup> un mauvais coton, c'est vrai, et on peut me reprocher ben des affaires, mais **cancel** des shows, ce n'est pas dans ma nature” » (*La Voix de l'Est*, 12 novembre 2010) [Kevin Parent : auteur-compositeur-interprète québécois bilingue, de langue maternelle anglaise]

« Quand j'ai commencé, on parlait de **strap**, de **fan** et de **brake**. J'ai toujours eu un soin très particulier pour la langue française. J'essayais d'utiliser le bon terme même si les gens ne comprenaient pas au départ. Dans la première édition du *Guide de l'auto* [en 1967], j'ai mis un lexique pour que les gens s'y retrouvent. » (le chroniqueur automobile connu Jacques Duval, *Le Devoir*, 12 novembre 2011)

« Supposons que ton chauffeur roule sur la 5<sup>e</sup> à New York à une heure du matin. Le feu est vert. Légalement, c'est son droit de passage. Mais si un pauvre gars éméché traverse la rue sans regarder les feux, il fait quoi ton chauffeur ? Il freine. Il **brake**. Et il va faire l'impossible pour l'éviter. » (*La Presse*, 16 mars 2010)

« Sur l'autoroute, [Marcel] Aubut [alors président du Comité olympique canadien] veut tester la puissance de sa nouvelle Corvette. En

22. Voir par exemple Marie-Éva De Villers (2003, p. 231) : \***Cancel**. Anglicisme pour annuler, décommander, rayer. \*canceller un chèque : Anglicisme pour annuler, faire opposition à. \*canceller un contrat : Anglicisme pour résilier un contrat. \*canceller un engagement, une invitation : Anglicisme pour annuler, décommander. \*canceller une réservation, des billets d'avion, etc. Anglicisme pour annuler. (Dans l'ouvrage, l'astérisque signale une forme fautive).

23. Cas d'hyper... incorrection. Intéressant télescopage entre une expression « bien française » (filer un mauvais coton) et un anglicisme fréquent au Québec **feeler** ou **filer** (*to feel*), se sentir : **j'file pas** (j'étais pas bien). Le journaliste semble considérer que Kevin Parent, dont le français est loin d'être parfait pour des raisons compréhensibles, voulait dire **j'feele pas**. Décidément on ne prête qu'aux riches...

quelques secondes, l'aiguille passe les 220 km/h. Soudainement, un cylindre lâche et perce le réservoir d'huile. «J'ai perdu le **power steering**, puis les **brakes**. Il y avait de l'huile partout sur la route», raconte Aubut. » (*L'Actualité*, 1<sup>er</sup> mars 2014).

### 8.7.10 MOTS COURANTS DANS LA PEF, ABSENTS DE LA PEQ

L'observation du corpus montre que des termes courants dans la PEF sont absents ou quasiment absents de la PEQ. Ce sont, par exemple, **airbag** (27 documents seulement, soit 4 % de documents par rapport à **coussin gonflable** et à **coussin de sécurité gonflable**); **black-bass** (1 seul document, dans un article sur un dictionnaire de langue, soit 0,4 % par rapport à **achigan**); **bonnet** (de laine) (8 % par rapport à **tuque**); **buraliste** (6 documents seulement); **bureau de tabac** (8 % par rapport à **tabagie**); **cacahuète** (11 % par rapport à **arachide** et à **pinotte**); **beurre de cacahuète** (5 % par rapport à **beurre d'arachide** et à **beurre de pinotte**); **feux tricolores** (8 documents seulement); **fraiseuse** (à neige) (1 seul document, par rapport à **souffleuse** (à neige)); **heure sup** (10 documents; 0,2 % par rapport à **heure supplémentaire**, **temps supplémentaire** et autres); **jet-ski** (3 % par rapport à **motomarine**); **lave-linge** (30 documents; 4 % par rapport à **laveuse** et autres); **moufle** (22 documents; 1 % par rapport à **mitaine**); **myrtille** (52 documents, par rapport à **bleuet**); **palet** (108 documents, par rapport à **rondelle**, à **disque** et à *puck*); **scooter des mers** (0 % par rapport à **motomarine**); **sèche-linge** (20 documents; 3 % par rapport à **sècheuse**); **sparadrap** (12 % par rapport à **diachylon**, *Band-Aid* et *plaster*); **sponsor** (1 % par rapport à **commanditaire**); **tour-opérateur**, **tour-operator** (3 % par rapport à **voyagiste**); **véhicule de loisirs** (3 % par rapport à **véhicule récréatif**); **yaourt** (13 % par rapport à **yogourt**); etc.

Ces termes ne sont pas utilisés ou le sont très peu, mais cela ne veut pas dire qu'ils ne sont pas connus ni compris. Beaucoup font partie, en quelque sorte, du vocabulaire disponible ou passif de nombreux Québécois francophones ou sont connus comme termes employés « par les Français ». Parmi les mots absents ou quasi-absents dans la PEQ, il n'y a pas que des anglicismes, comme **airbag**, **black-bass**, etc., mais aussi des mots « bien français », courants pour



les autres francophones, comme bonnet, cacahuète, moufle, myrtille, savonnette, sparadrap, villa, yaourt ou même palet. Parmi leurs correspondants québécois, il y a des mots critiquables, comme les emprunts à l'anglais (*Band-Aid*, **pinotte** fam., *plaster*), ceux dont la fréquence ou le sens sont influencés par l'anglais (**condom**, **résidence**) et les calques (**véhicule récréatif**).

« Jean-Michel Anctil [humoriste québécois] présentera une partie de son spectacle [à Paris] ; il a gardé les numéros qui n'exigeaient pas trop d'adaptations. Il tient à s'exprimer à la québécoise, mais pour être bien compris, il a quand même changé [...] "**mitaines**" pour "moufles", même s'il déteste ce mot! » (*Le Soleil*, 31 mars 2010)

On le voit certains termes du français international « ne passent pas » sur le marché québécois, sous l'influence de plusieurs facteurs, psychologiques, idéologiques, économiques, historiques ou culturels. En dehors de nombreux cas de termes neutres (voir ci-dessus), c'est le cas de beaucoup de termes relevant du registre familier ou de l'argot. Par exemple nana et mec. Nana encore plus que mec, certainement du fait de la force du mouvement féministe au Québec, qui considère ce mot comme dépréciatif<sup>24</sup>. Cependant certains termes familiers ou argotiques, d'introduction récente, ont du succès<sup>25</sup>. C'est le cas d'en avoir marre et d'en avoir ras le bol.

L'expression vernaculaire traditionnelle **être tanné** domine encore largement (44 %), mais, additionnées, les deux autres expressions, naguère encore senties comme très « franco-françaises », la dépassent désormais (55 %). Il est curieux de noter que l'expression ras le bol devance (légèrement) en avoir marre dans la PEQ, alors que c'est le contraire dans la PEF. Dans cette dernière, elle est sentie comme encore plus familière qu'en avoir marre, alors que dans la PEQ, elle bénéficie de son air de nouveauté et, peut-être, de sa proximité avec **bol** (quoique ce mot soit fém. en français québécois)...

24. Dans le corpus de la PEQ, le syntagme « une nana » n'apparaît que 7 fois, toutes dans la bouche de non-Québécois. Le syntagme « un mec » apparaît plus fréquemment (179 fois). Un groupe d'humoristes québécois s'appelait même les « Mecs comiques ».

25. Un chanteur français comme Renaud, maniant constamment le français familier et argotique, a déjà eu beaucoup de succès au Québec.

**TABLEAU 49** EXEMPLES DE FRÉQUENCES D'EMPLOI D'EXPRESSIONS FAMILIÈRES D'ORIGINES QUÉBÉCOISES OU INTERNATIONALES

TERME	PEQ	% NBRE DOC.	PEF	% NBRE DOC.
québécois	1 (être) tanné	44	(être) tanné	0 <sup>a</sup>
international	2 (en avoir) ras le bol	29	(en avoir) ras le bol	22
international	3 (en avoir) marre	26	(en avoir) marre	78
québécois	4 (en avoir) plein le/ son casque	1	(en avoir) plein le/son casque	0

a. Une seule occurrence, en relation avec le Québec.

Dans la PEQ, comme à la radio ou à la télévision québécoises, on lit ou l'on entend des expressions comme « comme on dit en France », « comme on dit à Paris », « comme disent les Français », « comme disent nos cousins français » pour désigner des « francismes<sup>26</sup> », en fait plutôt des mots ou des expressions n'ayant pas cours au Québec. Ce sont souvent des emprunts de mot à l'anglais ou des mots d'argot ou encore des expressions imagées. Parfois, même cela permet au locuteur de prendre ses distances avec un mot qui ne se dit pas en France, mais qui est critiqué au Québec...

◆ Expressions ou mots imagés ou argotiques réellement utilisés en France :

« Pour passer des vacances différentes et faire autre chose que **bronzer idiot**, comme disent les Français, cette magnifique ville fera parfaitement l'affaire » (*La Presse*, 8 octobre 2011)

26. Le terme « francisme » désigne au sens propre un mot ou une acception propre au français de France. La plupart du temps, les endogénistes l'emploient à tort non pas pour marquer les mots et acceptions qui s'emploient exclusivement en France, mais plutôt les mots et acceptions qui ne s'emploient pas au Québec. On en trouve de nombreux exemples dans le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (voir ma critique dans Meney (2010), p. 352), dans le *Grand Dictionnaire terminologique* (voir ma critique dans Meney (2010), p. 421) et dans le dictionnaire électronique *Usito*. Par exemple, le mot myrtille est souvent marqué francisme. En réalité, s'il ne s'emploie pas au Québec, il s'emploie partout ailleurs dans la Francophonie, et pas seulement en France.

«“Comme disent les Français, on veut **cartonner**<sup>27</sup> avec Bob Morane. Et on ne cache pas qu'on veut attaquer le marché européen”, conclut Bryan Perro. » (*Le Nouvelliste*, 22 août 2012) [Bryan Perro : écrivain et éditeur québécois ; Bob Morane : héros d'une célèbre bande dessinée belge]

«Le musée Grévin ouvrira ses portes à Montréal, et **pour l'occase**, comme disent les Français, l'organisation nous a envoyé son sculpteur le plus expérimenté. » (*Métro*, 25 janvier 2013)

- ◆ Mots anglais ne se disant pas spécialement en France, mais plutôt au Québec :

«Cette fois-ci, Monsieur Higelin s'est payé le luxe d'un **Band**, comme on dit en France, guitares et batterie soudées avec un régiment de cuivres qui rutilent » (*Le Droit*, 27 février 2010) [Jacques Higelin : auteur-compositeur-interprète français].

Le mot *band* est employé couramment au Québec pour désigner l'orchestre qui accompagne un chanteur, comme le montre également l'exemple qui suit :

«Pour Clara, Emily et Maya, c'est important : elles forment “un **band**” avec leurs quatre musiciens, même si elles contrôlent “la vision artistique”, les textes et l'essence mélodique des chansons. » (*Le Soleil*, 31 mai 2014)

«Comme son diffuseur québécois vient de lancer son plus récent livre en français, *Les anges de New York*, et que dans l'Ouest de la ville son tout nouveau *Bad Signs* arrive dans les **bookstores**, comme disent les Français, R. J. Ellory a passé quelques heures à Montréal. » (*Le Devoir*, 19 mai 2012) [R. J. Ellory : auteur de romans policiers et de thrillers anglais ; *Bad Signs* : ouvrage publié en 2011]

Le terme *bookstore* n'est pas en usage en France, pas plus qu'au Québec. Si on le trouve, c'est seulement dans des raisons sociales anglo-saxonnes ou dans le nom propre de quelques rares libraires comme Bookstore à Biarritz. En fait, ici l'auteur veut souligner le caractère anglophone de l'Ouest de Montréal.

27. Cartonner commence à avoir une certaine diffusion au Québec même (393 occurrences dans mon corpus de la PEQ).

- ◆ Expression anglaise attribuée ironiquement aux Français, alors qu'en fait, elle est archi-courante au Québec :

« Mission Motorcycles lance sa Mission RS (Race Special), une moto piste-route électrique. Un moteur électrique de 120 Kw (160 chevaux). Plus de 320 km d'autonomie dans les conditions idéales, mais 225 km dans la vraie vie si on veut rouler et **avoir du fun**, comme disent les Français » (*Le Quotidien*, 10 juin 2013)

Dans la PEF, même si le mot fun s'emploie aussi en Europe, on ne relève que trois documents avec le *syntagme* « avoir du fun », et il y est question d'une expression « qu'on emploie à Montréal ». Dans la PEQ, on relève 334 documents avec le même syntagme, soit 24 % de fréquence par rapport à « avoir du plaisir » (76 %).

### 8.7.11 MOTS COURANTS DANS LA PEQ, ABSENTS DE LA PEF

Les termes présents dans la PEQ, mais absents ou rares dans la PEF, sont très nombreux. Ce sont, par exemple, **bleuet** (dans l'acception québécoise), **mitaine** (dans l'acception québécoise)<sup>28</sup>, **rondelle** (dans l'acception québécoise), **traversier**<sup>29</sup>, **banc de neige**<sup>30</sup>, **souffleuse à neige**, **magasiner**, **magasinage** (dans l'acception québécoise). Ce sont surtout les nombreux anglicismes, comme les emprunts de mots (*entrepreneurship*, *shortening*, *smoked-meat*), les anglicismes sémantiques et les calques (dont de nombreuses expressions imagées).

28. Dans la PEF, on distingue nettement la mitaine (gant qui laisse à nu les deux dernières phalanges) et la moufle (gant sans séparation pour les doigts, sauf pour le pouce). Exemple : « C'est le moment de... jardiner au chaud. Gardez vos mains au chaud avec des moufles astucieuses qui se transforment en mitaines en fonction de vos activités » (*Sud-Ouest*, 11 janvier 2010).

29. Je signale cet exemple de mon corpus (le seul) : « Fait nouveau : la découverte de l'embarcation des plaisanciers, retournée et vide de tout occupant, par un **traversier** effectuant la rotation Paimpol – Le Kerpont. » (*Ouest-France*, 30 mai 2014) [en Bretagne].

30. Je signale cet exemple de mon corpus (le seul) : « Après le carrefour de la Bouillère, le vent a chassé la neige des champs et celle-ci s'est accumulée sur la route formant des congères d'un mètre de hauteur. Ce **banc de neige**, constitué sur quelques kilomètres, est une entrave gênante à la circulation. » (*Le Progrès*, 25 décembre 2009) [dans le Jura].

Dans la PEF, les termes sentis comme des québécismes sont souvent accompagnés des expressions « comme on dit au Canada », « comme on dit au Québec », « comme disent les Québécois », « comme disent nos cousins canadiens », « comme disent nos cousins québécois ». Exemples :

« Sur *Arte*, la série danoise “Traque en série” captive plus de 700 000 téléspectateurs. Mais le Danemark est battu par le Québec, et *Arte* par la chaîne *TMC*, qui frôle le million de paire d’yeux “**en amour**” (comme on dit au Québec) devant la star internationale et l’émission de variétés “Céline Dion en chansons”. » (*Le Parisien*, 16 novembre 2013)

« “Bonnet de bain obligatoire”. Les baigneurs ont beau râler, le règlement est le même dans toutes les piscines publiques. Tout aussi contraints au bonnet de bain, certains voisins européens s’en amusent : ceux des Italiens sont rose fuchsia, bleu turquoise, jaune citron... Autant de coloris qui transforment une contrainte en accessoires de mode. D’ailleurs, ces “**casques de bain**”, comme disent les Québécois, titillent l’imagination des créateurs. » (*Libération*, 8 décembre 2006)

« Le “**magasinage**”, comme disent les Québécois, est un dur métier autour de Saint-Germain-des-Prés, dans ce 6<sup>e</sup> arrondissement qui affiche au compteur le plus fort pouvoir d’achat de la capitale. » (*Le Monde*, 22 janvier 1996)

### 8.7.12 ANGLICISMES DE FRÉQUENCE DANS LA PEQ

Certains termes sont plus fréquents dans la PEQ que dans la PEF sous l’influence vraisemblablement de l’anglais. Dans ce cas, on peut parler d’anglicismes de fréquence. C’est le cas, par exemple, d’**additionnel** *vs* supplémentaire ; (téléphone) **cellulaire** *vs* (téléphone) portable, mobile ; **ériger** *vs* élever, dresser, établir ; **funérailles** *vs* obsèques ; **incluant** *vs* y compris ; **intersection** *vs* carrefour ; **régulier** *vs* ordinaire ; **possiblement** *vs* il se peut que, il est possible que ; **prendre pour acquis** *vs* tenir pour acquis, considérer comme acquis ; **présentement** *vs* actuellement, maintenant ; **retour d’ascenseur** *vs* renvoi d’ascenseur ; **superviseur** *vs* supérieur, etc.

**TABLEAU 50 EXEMPLES DE TERMES PLUS FRÉQUENTS DANS LA PEQ QUE DANS LA PEF SOUS L'INFLUENCE DE L'ANGLAIS**

	PEQ	PEF		PEQ	PEF	
			fréquence <sup>a</sup>	nbre doc.	nbre doc.	occurrences <sup>b</sup>
			nbre de fois plus élevée	2 342 559	28 788 019	nbre de fois plus élevées
	%	%		nbre occurrences	nbre occurrences	
1 funérailles	86	15	5,7	4 811	18 484	3,1
obsèques	14	85		808	101 214	
2 additionnel	24	5	4,8	22 477	29 258	9,2
supplémentaire	76	95		69 412	521 767	
3 incluant	52	15	3,4	34 703	33 138	12,5
y compris	48	85		32 149	192 964	
4 régulier	68	58	1,1	68 920	229 101	3,6
ordinaire	32	42		33 146	166 257	

a. Fréquence relative plus élevée: nombre de fois par rapport à l'autre membre de la paire diglossique.

b. Nombre de documents plus élevé à corpus égal (autrement dit, si le corpus de la PEQ comptait autant de documents que celui de la PEF).

On note les pourcentages de fréquence presque exactement inversés de funérailles et d'obsèques dans la PEQ (86 % de documents contre 14 %) et la PEF (15 % contre 85 %). La prépondérance de funérailles dans la PEQ ne peut guère s'expliquer que par l'influence de l'anglais *funeral*. En français de référence, funérailles s'emploie plutôt pour souligner le caractère solennel d'une cérémonie funèbre. De même, la plus grande fréquence absolue et relative d'additionnel par rapport à supplémentaire dans la PEQ que dans la PEF (24 % contre 5 %) s'explique certainement par la pression de l'anglais *additional*. Dans la PEF, additionnel se trouve presque exclusivement en combinaison avec taxe (taxe additionnelle) et, surtout, avec temps (temps additionnel). Ce syntagme représente 68 % de tous les documents contenant additionnel dans la PEF. Il s'agit certainement là aussi d'une influence de

l'anglais. La fréquence élevée d'incluant dans la PEQ (52 %, contre 15 % dans la PEF), s'explique également par la pression de l'anglais *including*. La domination de régulier sur ordinaire est plus importante dans la PEQ que dans la PEF. Cette domination est encore plus impressionnante dans des syntagmes comme **prix régulier** *vs* prix normal et prix habituel, et **assemblée régulière** *vs* réunion ordinaire, comme le montre le tableau 51.

**TABLEAU 51** EXEMPLES DE VARIATIONS DANS DES COMBINAISONS AVEC LES MOTS PRIX ET ASSEMBLÉE/RÉUNION

	PEQ	PEF		PEQ	PEF
	% nbre doc.	% nbre doc.		% nbre doc.	% nbre doc.
<b>prix régulier</b>	40	1 <sup>a</sup>	<b>assemblée/ réunion régulière</b>	88	36 <sup>b</sup>
prix habituel	51	49	assemblée/ réunion ordinaire	12	64
prix normal	9	50			

a. Uniquement dans le sens de prix stable, de prix qui ne varie pas.

b. Dans le sens de réunion qui se tient à intervalle régulier.

Le calque sémantique **prix régulier** (anglais *regular price*) a grugé le pourcentage de prix normal (40 % contre 9 %) tandis que prix habituel se maintenait au même niveau que dans la PEF (51 % contre 49 %). La pression de l'anglais *regular meeting* est encore plus forte (88 % pour **réunion régulière** contre 12 % pour réunion ordinaire).

### 8.7.13 EMPLOIS IMPROPRES IMPLANTÉS DANS L'USAGE DE LA PEQ

Certains emplois impropres par rapport au français de référence se sont implantés dans l'usage courant du français québécois. Ce sont, par exemple, **autobus** au lieu d'autocar<sup>31</sup> ; **boni** pour prime, bonus ; **borne-fontaine** pour

31. Cette confusion se rencontre parfois en France.

**TABLEAU 52 EXEMPLES DE VARIATIONS COMPRENANT DES IMPROPRIÉTÉS COURANTES**

	PEQ	PEF
	% nbre doc.	% nbre doc.
1 <b>borne-fontaine</b>	80	47 <sup>a</sup>
borne d'incendie	20	53
2 <b>mère monoparentale</b>	58	0,2 <sup>b</sup>
mère célibataire	28	99 <sup>c</sup>
3 <b>fornaise à bois/gaz/huile/mazout</b>	39	0 <sup>d</sup>
chaudière à bois/gaz/huile/mazout	61	100
4 <b>calorifère</b>	38	1 <sup>e</sup>
radiateur	62	99
5 <b>récipiendaire</b>	25	14
lauréat	75	86

- a. Dans la PEF, borne-fontaine désigne régulièrement une fontaine en forme de borne; borne d'incendie, une borne où les pompiers peuvent brancher leurs tuyaux.
- b. 9 occurrences seulement.
- c. Dans la PEF, on trouve mère célibataire (58 %), mère isolée (25 %) et mère seule (17 %).
- d. 0 occurrence. C'est un cas d'absence absolue d'une forme courante au Québec.
- e. Dans la PEF, le mot calorifère désigne un appareil de chauffage ancien. Le terme est souvent employé comme adjectif : un poêle calorifère.

borne d'incendie; **calorifère** pour radiateur; **caméra** pour appareil-photo; **chandail** pour maillot (de sport); **se choquer** pour se mettre en colère; **circulaire** pour catalogue (dans les boîtes aux lettres); **clinique** (médicale) pour cabinet (médical); **détour** pour déviation; **dispendieux** pour cher; **épargner** pour économiser; **espadrille** pour chaussure de course; **étampe** pour tampon; **fête** pour anniversaire; **fornaise** pour chaudière; **horaire** pour emploi du temps; (remise) **instantanée** pour remise immédiate; **intimidation** pour harcèlement; **mettre à pied** pour licencier; **mise au point** pour révision (en mécanique auto); (mère) **monoparentale** pour (mère) célibataire; **noliser** pour affréter; **obtenir** (un cadeau gratuit) pour recevoir; **poêle** pour cuisinière; **récipiendaire** pour lauréat; (famille) **reconstituée**



pour (famille) recomposée; **sécuritaire** pour sûr; **table d'hôte** pour menu (à prix fixe), formule à (x dollars); **température** pour temps; **vidanges** pour ordures ménagères, etc.

La fréquence d'emploi relative plus élevée dans la PEQ que dans la PEF de mots comme borne-fontaine, monoparental dans la combinaison **mère monoparentale**, fournaise dans la combinaison **fournaise à bois**, etc., calorifère et récipiendaire indique qu'ils sont employés dans un sens différent de leur sens standard. Cela montre aussi que, pour beaucoup de scripteurs québécois, dont des journalistes, ces emplois non standard ne font pas difficulté. En fait beaucoup ignorent tout simplement qu'ils sont employés d'une manière impropre. Faut-il les considérer comme faisant partie du « français québécois standard »? C'est difficile à admettre tant, pour chacun d'entre eux, l'impropriété est évidente. Personne ne boit aux bornes d'incendie. Une mère qui élève seule ses enfants n'est pas une mère qui a un seul parent. Une personne qui gagne un prix n'est pas une personne qui en reçoit un (il faut le gagner avant de le recevoir).

#### 8.7.14 MOTS EMBLÉMATIQUES DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Un certain nombre de termes pourraient être qualifiés d'« emblématiques » du français québécois, par exemple, **bleuet**, **traversier**, **rondelle**, **mitaine**, **tuque**, etc. Ce sont des mots anciens ou régionaux (**traversier**) utilisés pour éviter un anglicisme (*ferry*). Ce sont des anglicismes de sens (**mitaine**) utilisés pour éviter un terme français standard (moufle). Ce sont des créations (**rondelle**) utilisées pour éviter un anglicisme (*puck*) alors qu'il existe un terme international standard (palet). Peu de locuteurs québécois voudraient les remplacer par leurs équivalents en français de référence.

### 8.8 ASPECTS DE LA CONCURRENCE ENTRE LE FRANÇAIS QUÉBÉCOIS ET LE FRANÇAIS INTERNATIONAL

La concurrence à laquelle se livrent les deux dialectes français sur le marché linguistique québécois concerne tous les aspects de la langue. Je vais en présenter quelques-uns sous forme de tableaux pour montrer que le rapport des forces varie en fonction de chaque forme et de chaque mot.

## 8.1.1 CONCURRENCE DANS LE DOMAINE DE LA GRAMMAIRE

### 8.8.1.1 Concurrence de genres

**TABLEAU 53** EXEMPLES DE VARIATIONS DE GENRES DE CERTAINS EMPRUNTS À L'ANGLAIS DANS LA PEQ

		% nbre doc.
1	<b>la/ma/ta/sa gang</b>	84
	le/mon/ton/son gang	16
2	<b>la/ma/ta/sa business</b>	68
	le/mon/ton/son business	32
3	<b>la/ma/ta/sa job</b>	66
	le/mon/ton/son job	34
4	<b>la/ma/ta/sa badge</b>	12
	le/mon/ton/son badge	88
5	<b>la/ma/ta/sa sandwich</b>	1
	le/mon/ton/son/sandwich	99

Tous ces noms ont deux points communs : ce sont des mots empruntés à l'anglais et ils sont terminés par une consonne (phonétique). On peut donc dire qu'ils forment une série. Pourtant leur traitement dans la PEQ n'est pas uniforme. D'une manière générale, en français québécois, les noms anglais terminés par une voyelle sont masculins (**un aréna, un party**) ; ceux terminés par une consonne, féminins. Si le masculin des mots terminés par une voyelle n'a pas de conséquence sur leur niveau de langue, le féminin des mots terminés par une consonne induit presque toujours un niveau de langue familier. La forme québécoise féminine sera généralement ressentie comme relevant d'un registre familier ; la forme standard masculine, comme relevant d'un registre neutre.

Dans la PEQ, le tableau est donc plus contrasté que dans la PEF (où tous ces mots sont toujours masculins) et révèle une situation de diglossie. Le

féminin prédomine pour **gang** (84 %), **business** (68 %) et **job** (66 %) ; le masculin, pour **sandwich** (99 %) et **badge** (88 %). **Gang** au masculin a des connotations négatives et désigne une bande de malfaiteurs, comme en français de référence. Au féminin, il a des connotations positives et désigne une bande d'amis<sup>32</sup>. Dans ce cas, le genre grammatical a une valeur distinctive : il distingue deux acceptions et deux dialectes, dans la mesure où **gang** fém. est senti comme appartenant au dialecte vernaculaire et, dans ce cadre, au niveau familial. **Sandwich** au féminin est très rare dans la PEQ, ce qui constitue certainement une illustration de l'écart important existant entre l'usage oral et l'usage écrit. Il a été impossible de vérifier le genre de **toast** à cause de la polysémie du signifiant. L'écart entre l'écrit (masculin) et l'oral (féminin) doit être aussi important dans le cas de ce mot. Comme dans le cas de **gang**, certains considèrent que, dans celui de **toast**, le genre à une valeur distinctive. **Toast** au masculin désigne l'action de lever son verre en l'honneur de quelqu'un ou de quelque chose ; au féminin, une tranche de pain de grillée.

« Notre dernière visite au Festival de Cannes remontait à 2001. Avant un certain 11 septembre. Révolue la belle époque où le festivalier présentait seulement **sa badge**, le plus souvent en vitesse, pour pénétrer dans le Palais des festivals » (*Le Soleil*, 17 mai 2007) [allusion aux attentats du 11 septembre 2001 à New York]

« Le plus important, c'est de connaître **la business**. Si vous me demandez d'aller opérer [diriger] une usine de fabrication de biscuits, c'est certain que ça ne marchera pas. Un chantier maritime, par contre, c'est **ma business** », affirme celle qui dirige une entreprise de construction de navires. » (*Le Soleil*, 7 juin 2012)

« J'ai vu l'auto arriver en surprise. Je me souviens du windshield et d'avoir revolé dans la rue. J'étais assommé. J'ai perdu l'usage de ma main droite. Je suis incapable d'ouvrir une boîte de conserve ou même de beurrer **une toast** », déplore ce menuisier retraité » (*La Voix de l'Est*, 7 octobre 2014)

32. Dans la PEQ, on relève « **une gang d'amis** » (90 %) mais « **un gang d'amis** » (10 %) ; « **un gang de motards** » (97 %) mais « **une gang de motards** » (3 %). Remarquons qu'« un gang de motards » désigne généralement une bande de criminels, « une gang de motards », une bande sympathique de fanatiques de moto.

### 8.8.1.2 Concurrence dans la morphologie des titres et des noms de profession

- ◆ Noms dérivés d'un verbe transitif direct ou assimilé. Exemple : chercher (v. tr. dir.) → n. masc. chercheur → n. fém. chercheuse.

Le tableau ne donne qu'une image de la répartition des formes traditionnelles en *-euse* et nouvelles en *-eure*. En effet si, dans la base Eureka.cc, il est possible de calculer le pourcentage de formes comme « une chercheuse », « une chercheure » et « une chercheur », ou « une sculpteuse », « une sculptrice » et « une sculpteur » ou encore « une auteure » et « une auteur », il est impossible de calculer le pourcentage d'une combinaison comme « un chercheur », « un sculpteur » ou « un auteur » appliquée à une femme. Or, ces emplois existent et sont même nombreux, en particulier dans la PEF. Il faut en tenir compte si l'on veut avoir un tableau exact de la situation de la féminisation des titres et des noms de profession.

**TABLEAU 54 MORPHOLOGIE DU FÉMININ DE TITRES ET DE NOMS DE PROFESSION DÉRIVÉS D'UN VERBE TRANSITIF DIRECT**

PEF					PEQ				
rang	forme traditionnelle	% nbre doc.	forme nouvelle	% nbre doc.	rang	forme nouvelle	% nbre doc.	forme traditionnelle	% nbre doc.
1	annonceuse	100	annonceure	0 <sup>a</sup>	1	gouverneure	99	gouverneuse	0,1
1	bruiteuse	100	bruiteure	0 <sup>a</sup>	2	superviseure	98	superviseuse	2
1	chroniqueuse	100	chroniqueure	0 <sup>a</sup>	3	metteure en scène	96	metteuse en scène	4
1	vendeuse	100	vendeure	0 <sup>a</sup>	3	entrepreneure	96	entrepreneuse	4
5	arrangeuse	99	arrangeure	1 <sup>b</sup>	5	réviseure	92	réviseuse	8
5	régisseuse	99	régisseure	0,8	6	défenseure	91	défenseuse	9
7	chercheuse	98	chercheure	2 <sup>c</sup>	7	agresseure	76	agresseuse	24

PEF					PEQ				
rang	forme traditionnelle	% nbre doc.	forme nouvelle	% nbre doc.	rang	forme nouvelle	% nbre doc.	forme traditionnelle	% nbre doc.
8	agresseuse	96	agresseure	4	8	assureuse <sup>d</sup>	75	assureuse	25
9	entraîneuse + athlétisme/football	90	entraîneure + athlétisme/football	10	9	entraîneure + sport	62	entraîneuse + sport	38
10	entrepreneuse	88	entrepreneure	12	10	arrangeure	51	arrangeuse	49
11	assureuse	86	assureure	14	11	régisseure	47	régisseuse	53
12	chauffeuse <sup>e</sup> + autobus/taxi	85	chauffeure + autobus/taxi	15	12	annonceure	36	annonceuse	64
13	superviseuse <sup>f</sup>	79	superviseure	21	13	rapporteure	26	rapporteuse	74
14	metteuse en scène	62	metteure en scène	38	14	bruiteure <sup>g</sup>	22	bruiteuse	78
15	défenseuse	41	défenseure	59	15	chercheure	15	chercheuse	85
16	rapporteuse	37	rapporteure	63	16	chauffeure	14	chauffeuse	86
16	gouverneuse	0,8 <sup>h</sup>	gouverneure	99	17	chroniqueure	3	chroniqueuse	97
18	réviseuse	0	réviseure	0	18	vendeure	0 <sup>a</sup>	vendeuse	100

a. 0 occurrence.

b. Une seule occurrence.

c. 197 occurrences contre 10 116 pour chercheuse.

d. Sondage effectué dans toutes les archives de la PEQ de la base Eureka.cc vu le nombre limité d'occurrences.

e. Dans la PEF, on dit plus souvent conductrice

f. Superviseur est d'un emploi beaucoup moins fréquent en France qu'au Québec. Il y est remplacé, selon le contexte, par supérieur, surveillant, directeur, patron (de thèse), etc.

g. Peu d'occurrences pour bruiteure et bruiteuse.

h. 5 occurrences.

Les pourcentages des formes en *-euse* et en *-eure* couvrent tout l'éventail des possibilités, de 0 % à 100 %. Comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, toutes les unités d'une même catégorie grammaticale ou sémantique ne reçoivent pas le même traitement, que ce soit à l'intérieur d'un même corpus ou d'un corpus à l'autre. Dans le traitement de la morphologie du féminin des titres et des noms de profession, il ne semble pas y avoir de règle universelle. Chaque mot semble être un cas particulier dont la forme résulte d'un faisceau de causes.

Cependant, entre la PEQ et la PEF, il y a des points communs. Les deux comprennent des formes traditionnelles en *-euse* et des formes nouvelles en *-eure*. Les deux gardent leur forme traditionnelle aux mots à la forme féminine ancrée dans la langue depuis longtemps (*vendeuse* est présent dans 100 % des documents et *vendeure* dans aucun, aussi bien dans la PEQ que dans la PEF). Les formes en *-eure* ne peuvent donc pas être considérées comme caractéristiques du français québécois. En fait, elles sont caractéristiques d'une certaine conception (transnationale) de la féminisation des titres et des noms de profession. Il y a ceux qui s'opposent par principe à la féminisation des titres (de moins en moins nombreux). Parmi les partisans de la féminisation, il y a ceux qui s'opposent aux formes nouvelles, au motif qu'elles vont à l'encontre des règles traditionnelles de la morphologie française, et ceux qui sont partisans de ces formes au motif qu'elles rendent mieux compte de la présence des femmes dans la société.

Pour le reste, le traitement de la morphologie du féminin dans la PEF diffère de celui de la PEQ. La répartition des deux types de formes est très différente d'une presse à l'autre.

### **La PEF est plus conservatrice**

Dans l'échantillon étudié, le nombre de formes traditionnelles en *-euse* dont la fréquence dépasse les 50 % s'élève à 14 sur 17 (dans l'ordre décroissant : *annonceuse*, *bruiteuse*, *chroniqueuse*, *vendeuse*, *arrangeuse*, *régisseuse*, *chercheuse*, *agresseuse*, *entraîneuse*, *entrepreneuse*, *assureuse*, *chauffeuse*, *superviseuse* et *metteuse en scène*). Cela concerne aussi bien les mots désignant des professions dans lesquelles les femmes sont bien représentées depuis longtemps (*vendeuse*) que dans celles dans lesquelles leur présence est plus récente (*annonceuse*, *bruiteuse*, *arrangeuse*, *entrepreneuse*, *metteuse en scène*). Ce

qui signifie que la règle grammaticale traditionnelle (un certain « sentiment de la langue »?) continue à s'appliquer et s'étend aux mots nouveaux.

Le pourcentage des formes en -eure dépassant les 50 % se limite à 3 sur 17 (dans l'ordre décroissant : gouverneure, rapporteure et défenseure). Gouverneure et superviseure sont des mots de peu de diffusion dans la PEF, le premier, parce que la fonction n'existe pas en France<sup>33</sup>, le second parce que c'est un anglicisme de fréquence, remplacé par des termes comme supérieur, chef, surveillant, patron, etc. Le pourcentage élevé de défenseure est biaisé du fait que, dans 52 % des documents contenant cette forme (674 sur 1294), se trouve le syntagme « défenseure des enfants », poste administratif français longtemps occupé par une femme qui tenait à cette orthographe. La concurrence est un peu plus serrée avec metteuse et metteur en scène (62 % contre 38 %) et vraiment serrée avec défenseuse et défenseur (51 % contre 48 %). Ni réviseuse ni réviseur ne s'emploie dans la PEF. On dit normalement lectrice-correctrice ou relectrice-correctrice. Neuf formes en -eure sur 17 ne dépassent pas les 10 % (dans l'ordre décroissant : entraîneure, agresseure, chercheure, régisseure, arrangeure, vendeure, chroniqueure, bruiteure et annonceure). Quatre formes sont totalement absentes (annonceure, bruiteure, chroniqueure et vendeure). Une (arrangeure) n'a qu'une occurrence.

### La PEQ est plus novatrice

Dans l'échantillon, le nombre de formes novatrices en -eure dont la fréquence dépasse les 50 % s'élève à 10 sur 18 (dans l'ordre décroissant : gouverneure, superviseure, metteure en scène, entrepreneure, réviseure, défenseure, agresseure, assureure, entraîneure (sport) et arrangeure). Le nombre de formes traditionnelles en -euse dont la fréquence dépasse les 50 % s'élève à 8 sur 18 (dans l'ordre décroissant : vendeuse, chroniqueuse, chauffeuse, chercheuse, bruiteuse, rapporteuse, annonceuse et régisseuse). La concurrence est assez serrée entre régisseuse et régisseur (53 % contre 47 %) et très serrée entre arrangeure et arrangeur (51 % contre 49 %). Six formes en -euse sur 18 ne dépassent pas les 10 % (gouverneuse, superviseuse, metteuse en scène, entrepreneuse, réviseuse et défenseuse).

33. Autrefois il y avait des gouverneurs dans les colonies françaises. De nos jours, il existe bien un gouverneur de la Banque de France.

Il semble que le choix des formes féminine en *-eure*, par transport de la désinence adjectivale dans le domaine du nom, s'explique par l'homophonie avec les formes masculines en *-eur*, la marque du féminin étant portée par le *e* final.

Il est possible que le pourcentage d'entraîneuse (de sport) par rapport à entraîneuse (62 % contre 38 %) dans la PEQ s'explique par les connotations péjoratives de la forme entraîneuse, trop liée à l'acception entraîneuse de bar. Ces connotations ne semblent pas avoir affecté la PEF.

Il est curieux de remarquer que la forme novatrice rapporteure est plus fréquente dans la PEF que dans la PEQ (63 % contre 26 %), ce qui va à l'encontre des tendances générales de la PEQ et de la PEF. Cela pose le problème de savoir pourquoi telle forme est préférée à telle autre.

Dans la même ligne, il est intéressant de noter que la forme novatrice chercheuse ne s'élève qu'à 15 % contre 85 % pour la forme traditionnelle chercheuse dans la PEQ, quand on sait à quel point le milieu de la recherche est féminisé et idéologisé.

En résumé, on peut dire que, pour résoudre le problème de la féminisation des noms et des titres de profession dérivés de verbes transitifs directs ou assimilés, les Québécois et les Français ont pris deux voies opposées. Les Québécois ont plus misé sur la création d'une forme nouvelle, les Français sur l'exploitation de la forme traditionnelle. Cependant, ni dans un cas ni dans l'autre, la même solution n'a été totalement appliquée. Les Français ont adopté des formes nouvelles ; les Québécois ont conservé des formes traditionnelles.

- ◆ Noms féminins correspondant à des noms masculins avec le suffixe *-teur*. Exemple : n. masc. inspecteur → n. fém. inspectrice

Si la PEQ est novatrice dans le cas des noms dérivés de verbes transitifs directs ou assimilés, choisissant majoritairement la désinence nouvelle en *-eure*, elle est massivement conservatrice dans le cas des formes des féminins correspondant aux masculins en *-teur*. Comme si, dans ce cas, le « sentiment de la langue » l'avait emporté sur le désir de réformer la morphologie pour la rendre compatible avec un certain dessein idéologique. En fait, on note surtout qu'il y a très peu de différences entre la situation dans la PEQ et celle dans la PEF. Trois formes sur 11 seulement (amateur, enquêtrice et sculpteure) se distinguent.



**TABLEAU 55 MORPHOLOGIE DES NOMS FÉMININS CORRESPONDANT AUX NOMS MASCULINS EN -TEUR**

PEF					PEQ				
rang	forme traditionnelle	% nbre doc.	forme nouvelle	% nbre doc.	rang	forme traditionnelle	% nbre doc.	forme nouvelle	%
1	conductrice	100	conducteure	0 <sup>a</sup>	1	conductrice	100	conducteure	0 <sup>b</sup>
2	directrice	100	directeure	0 <sup>c</sup>	1	directrice	100	directeure	0 <sup>d</sup>
3	factrice	100	facteure	0 <sup>e</sup>	1	institutrice	100	instituteure	0 <sup>f</sup>
4	inspectrice	100	inspecteure	0 <sup>g</sup>	4	rectrice	99	recteure	1 <sup>h</sup>
5	institutrice	100	instituteure	0 <sup>i</sup>	5	factrice	98	facteure	2 <sup>j</sup>
6	rectrice	99	recteure	1	6	acupuntrice	96	acupuncteure	4 <sup>k</sup>
7	enquêtrice	98	enquêteure	0 <sup>l</sup>	7	inspectrice	95	inspecteure	5
8	compositrice	96	compositeure	4	8	compositrice	87	compositeure	13
9	auteur(e)- compositrice	88	auteur(e)- compositeure	12 <sup>m</sup>	9	auteure- compositrice	83 <sup>n</sup>	auteure- compositeure	15
10	acupuntrice	90	acupuncteure	10 <sup>o</sup>	10	amatrice	57 <sup>p</sup>	amateur	28
11	sculptrice	85	sculpteure	4 <sup>q</sup>	11	sculptrice	24 <sup>r</sup>	sculpteure	74
12	amatrice	53	amateur	4 <sup>s</sup>	12	enquêtrice	19 <sup>t</sup>	enquêteure	26

a. 3 occurrences contre 48 286 pour conductrice.

b. 0 occurrence contre 3 249 pour conductrice.

c. 5 occurrences contre 489 532 pour directrice.

d. 16 occurrences contre 71 990 pour directrice.

e. Une occurrence contre 4 140 pour factrice.

f. Une occurrence dans une chronique linguistique.

g. 3 occurrences contre 19 184 pour inspectrice.

h. 11 occurrences contre 1 298 pour rectrice.

i. Une occurrence contre 65 636 pour institutrice.

j. 2 occurrences contre 98 pour factrice.

k. Nombre d'occurrences limité.

l. Une occurrence contre 3 336 pour enquêteuse et 3 277 pour enquêtrice.

m. Auteure-compositrice: 49 %; auteur-compositrice: 39 %; auteure-compositeure: 12 %.

n. Auteure-compositrice: 83 %; auteure-compositeure: 15 %; auteur-compositrice: 2 %.

o. Peu d'occurrences.

p. Une amatrice: 57 %; une amateur: 28 %; une amateur: 15 %.

q. Sculptrice: 85 %; sculpteure: 4 %; sculpteuse: 11 %.

r. Sculptrice: 24 %; sculpteure: 74 %; sculpteuse: 2 %.

s. Une amatrice: 53 %; une amateur: 44 %; une amateur: 4 %.

t. Enquêtrice: 19 %; enquêteure: 26 %; enquêteuse: 55 %.

Dans la PEQ, neuf mots sur 11 utilisent très majoritairement la forme traditionnelle en *-trice* (dans l'ordre décroissant : *conductrice*, *directrice*, *institutrice*, *rectrice*, *factrice*, *acupuntrice*, *inspectrice*, *compositrice* et *amatrice*). Sept mots en *-trice* sur 11 dépassent même les 90 % de fréquence (dans l'ordre décroissant : *conductrice*, *directrice*, *institutrice*, *rectrice*, *factrice*, *acupuntrice* et *inspectrice*). Seules 2 formes en *-trice* sont supplantées par d'autres formes : *sculptrice* (24 % contre 74 % pour *sculpteur*) et *enquêtrice* (19 % contre 55 % pour *enquêteuse*). De plus, seules 4 formes en *-teure* sur 11 dépassent les 10 % (dans l'ordre décroissant : *sculpteur*, *amateur*, *enquêteur*, et *compositeur*). Une seule forme en *-teure* dépasse son équivalent en *-trice* : *sculpteur* (74 % contre *sculptrice* : 24 %). Il est intéressant de noter qu'*enquêteuse* totalise 55 % et se place avant *enquêteur* (26 %) et *enquêtrice* (19 %), alors que *sculpteuse* ne totalise que 2 %. Comment expliquer cette différence de traitement ? Les formes nouvelles en *-eure*, qui ont pris d'assaut les noms dérivés de verbes transitifs directs ou assimilés, n'ont pas réussi à entamer le bloc des noms en *-trice* qui, à part *sculpteur* et *enquêteuse*, reste traditionnel.

Dans la PEF, les formes traditionnelles en *-trice* dominant presque sans partage les formes nouvelles en *-teure*. Neuf formes en *-trice* sur 11 dépassent les 90 % (dans l'ordre décroissant : *conductrice*, *directrice*, *factrice*, *inspectrice*, *institutrice*, *rectrice*, *enquêtrice*, *compositrice* et *acupuntrice*). Aucune forme nouvelle ne dépasse les 10 %. Le nombre d'occurrences des formes nouvelles est nul ou pratiquement nul pour des formes comme *conducteur*, *directeur*, *facteur*, *inspecteur* ou *institutrice*.

Même si les formes traditionnelles ont résisté dans la PEQ, on note cependant des différences entre la PEQ et la PEF dans le traitement de ces féminins. Dans la PEQ, les formes en *-teure* sont plus fréquentes que dans la PEF dans le cas de *sculpteur* (74 % contre 4 %), *amateur* (28 % contre 3 %), *enquêteur* (26 % contre 0 %) et *compositeur* (13 % contre 4 %), mais dans le cas d'*acupuncteur*, c'est le contraire (10 % dans la PEF, 4 % dans la PEQ).

Finalement les différences les plus notables concernent le féminin des mots *amateur*, *enquêteur* et *sculpteur*. Pour la morphologie de ces trois mots, le tableau est plus compliqué dans la mesure où trois formes interviennent :

**TABLEAU 56 MORPHOLOGIE DU FÉMININ D'AMATEUR, D'ENQUÊTEUR ET DE SCULPTEUR**

PEF					
forme	%	forme	%	forme	%
une amatrice	53	une amatrice	4	une amateur	44
enquêteurice	98	enquêteurice	0	enquêteuse	2
sculptrice	85	sculptrice	4	sculpteuse	11
PEQ					
forme	%	forme	%	forme	%
une amatrice	57	une amatrice	28	une amateur	15
enquêteurice	19	enquêteurice	26	enquêteuse	55
sculptrice	24	sculptrice	74	sculpteuse	2

Dans la PEF, on observe la faible fréquence de la forme *une amatrice* (4 %), comme dans le cas de tous les autres mots en *-teur* de la série ; un partage relativement équilibré entre *une amatrice* (53 %) et *une amateur* (44 %). On relève l'importance du pourcentage d'*une amateur*, forme qui se situe dans la droite ligne d'une tendance dans la PEF à faire porter la marque du féminin par l'article (*une*) plutôt que par la désinence (*amatrice* ou *amatrice*), comme dans *un auteur*, *un défenseur* (en sport d'équipe), *un metteur en scène*, *un professeur*. Si *une amateur* talonne *une amatrice*, qui est la forme « régulière », cela peut s'expliquer aussi par une raison d'euphonie, à cause du rapprochement malsonnant avec *matrice*. Dans la PEQ, la forme *une amatrice* (28 %) atteint le deuxième pourcentage en importance dans la série après *une sculptrice* (74 %). Cependant *une amatrice* (57 %) occupe solidement la première position, tandis qu'*une amateur* (avec cependant pas moins de 15 %) est plus rare que dans la PEF, ce qui est aussi dans la ligne de la tendance générale.

Dans la PEF, *enquêteurice* (98 %) n'a pas de concurrents, ce qui est tout à fait dans la ligne de la tendance dans ce corpus. *Enquêteurice* (0 %) est totalement

inconnu, ce qui est également dans la ligne. Enquêteuse (2 %) fait une très timide apparition. Dans le PEQ, le tableau est très différent. C'est surtout enquêteuse (55 %) qui crée la surprise. Enquêteure (26 %) atteint le troisième pourcentage en importance dans la série après sculpteuse (74 %) et amatrice (28 %). La forme « régulière » enquêtrice ne fait que 19 %. On peut se demander pourquoi enquêtrice fait un si mauvais score alors que presque tous les mots de la même série dépassent les 50 %. On peut se demander aussi pourquoi enquêteuse fait un si bon score alors qu'un mot de même facture, sculpteuse, ne dépasse par 2 %.

Dans la PEF, la forme régulière sculptrice (85 %) n'est pas menacée par sculpteuse (11 %), encore moins par sculpteur (4 %), ce qui est dans la ligne de la tendance générale de ce corpus. Dans la PEQ, sculpteuse (74 %) obtient le score le plus élevé (et de loin) dans la série devant amatrice (28 %) et enquêteure (26 %). La forme régulière sculptrice n'atteint que 24 %, tandis que la forme sculpteuse reste confidentielle à 2 %. On peut se demander pourquoi sculpteur fait exception à la règle dans cette série.

Dans la PEQ, les formes en -eure écrasent la concurrence, atteignant des pourcentages de 97 % et plus. Seul docteur (93 %) est très légèrement moins dominant, ce qui révèle un fait observable en milieu médical québécois où certaines femmes médecins préfèrent la désignation entièrement masculine (le docteur). Les formes en -eur ne dépassent pas 6 % (la docteur)<sup>34</sup>. Dans la PEF, le tableau est plus contrasté. La forme masculine du nom en -eur<sup>35</sup>, précédée de la forme féminine de l'adjectif, est beaucoup plus présente : 66 % pour une professeur, 42 % pour une ingénieur (53 % pour une jeune ingénieur), 38 % pour une docteur, 29 % pour une auteur (48 % pour une

---

34. Sous l'influence de l'anglais, l'article le ou la a tendance à disparaître devant le titre de docteur dans la langue parlée du milieu médical québécois : « Vous avez rendez-vous avec Dr Tremblay ».

35. Lorsqu'il s'est agi de trouver une forme féminine à certains titres ou noms de profession, on ne semble pas avoir remarqué que le suffixe -eur peut aussi désigner des noms féminins comme la hauteur, la largeur, la minceur, la lourdeur, etc. Personne n'a proposé d'ajouter un e final à ces mots pour les féminiser...

**TABEAU 57 VARIATIONS DANS LA MORPHOLOGIE DU FÉMININ D'AUTEUR, DE DOCTEUR, D'INGÉNIEUR, DE PROCUREUR ET DE PROFESSEUR**

PEF			PEQ		
forme traditionnelle	% nbre doc.	forme nouvelle % nbre doc.	forme traditionnelle	% nbre doc.	forme nouvelle % nbre doc.
une/la professeur	66	une/la professeure 34	une/la professeur	3	une/la professeure 97
une jeune professeur	76	une jeune professeure 24			
une ingénieure	42	une ingénieure 58	une ingénieure	2	une ingénieure 98
une jeune ingénieure	53	une jeune ingénieure 47	une jeune ingénieure	0	une jeune ingénieure 100
une/la docteur	38	une/la docteure 19	une/la docteur	6	une/la docteure 93*
		une/la doctoresse 42			
une auteur	29	une auteure 71	une auteur	2	une auteure 98
une jeune auteur	48	une jeune auteure 52	une jeune auteur	2	une jeune auteure 98
une/la procureur	19	une/la procureure 81	une/la procureur	2	une/la procureure 98
une/la jeune/nouvelle procureur	24	une/la jeune/nouvelle procureure 76	une/la jeune/nouvelle procureur	4	une/la jeune/nouvelle procureure 96

\* Une/la doctoresse : 1 %.

jeune auteur) et 19 % pour une procureur. La seule forme de ce type qui domine est la professeur (66 %) et une jeune professeur (76 %). Les formes en -eure dominant avec une ingénieure (58 %), une auteure (71 %) et une procureure (81 %), qui écrase la concurrence. Un fait notable est le pourcentage de doctoresse (42 %), qui se situe en tête de la série des formes marquées féminines, alors que le mot est pratiquement absent de la PEQ. Encore une fois, on peut se demander ce qui explique ces différences de traitement, ces variations externe et internes.

### 8.8.1.3 Concurrence entre prépositions

**TABLEAU 58 VARIATIONS DANS L'EMPLOI DE PRÉPOSITIONS  
DANS DES SYNTAGMES NOMINAUX**

Prépositions	Syntagmes	PEQ	PEF	
		% nbre doc.		
1 à	<b>nettoyant/nettoyeur à vitres</b>	84	29	
	pour	nettoyant/nettoyeur (pour (les)) vitres	16	71
2 à	<b>meilleure performance à vie</b>	76	0	
	de	meilleure performance de sa vie	24	100
3 à	<b>crème à mains</b>	64	0,6 <sup>a</sup>	
	pour	crème (pour (les)) mains	36	99
4 en	<b>meilleure performance en carrière</b>	63	5	
	de	meilleure performance de sa carrière	37	95
5 à	<b>édifice<sup>b</sup>/immeuble à bureaux</b>	50	0,09 <sup>c</sup>	
	de	édifice/immeuble de bureaux	50	99
6 à	<b>lutte au chômage/à la pauvreté</b>	30	0	
	contre	lutte contre le chômage/la pauvreté	70	100
7 aux mains de	<b>défaite aux mains de</b>	7	0	
	contre	défaite contre	79	52
	face à	défaite face à	14	48

a. Une occurrence.

b. Le terme édifice à bureaux est absent de la PEF.

c. 4 occurrences d'**immeuble à bureaux** à propos de Montréal.

La variation s'observe surtout dans la PEQ. Les pourcentages révèlent la pression exercée par l'anglais sur le français québécois. On y observe une tendance à la généralisation de l'emploi de la préposition à (**crème à mains, édifice à bureaux**) au détriment des prépositions de (immeuble de bureaux) et pour (crème pour les mains). On note aussi l'influence de l'anglais dans les calques **meilleure performance à vie/en carrière** (*best performance in career*) et **aux mains de** (*at the hands of*). Dans le PEF, la variation est beaucoup plus réduite. Seule la variation nettoyant à vitres *vs* nettoyant (pour (les)) vitres peut être rapprochée de celle observée dans la PEQ, même si la forme en à y est beaucoup moins fréquente que dans la PEQ.

- ◆ Concurrence entre prépositions dans des syntagmes verbaux

**TABLEAU 59 VARIATIONS DANS L'EMPLOI DE PRÉPOSITIONS  
DANS DES SYNTAGMES VERBAUX**

		PEQ	PEF	
Prépositions	Syntagmes	% nbre doc.		
1	<b>pour</b>	<b>augurer bien/mal pour</b>	96	9
	de	augurer bien/mal de	4	90
2	∅	<b>échouer + examen/test</b>	50	2 <sup>a</sup>
	à	échouer à + examen/test	50	98
3	<b>en</b>	<b>tomber en amour</b>	37	4 <sup>b</sup>
	∅	tomber amoureux	63	96
4	<b>sur</b>	<b>habiter sur la rue X</b>	34	0,2
	∅	habiter rue X	59	91
	dans	habiter dans la rue X	7	8
5	∅	<b>contribuer (x millions)<sup>c</sup></b>	20	0 <sup>d</sup>
	à hauteur de	contribuer à hauteur de (x millions)	59	76
	pour	contribuer pour (x millions)	21	24
6	<b>sur</b>	<b>se fier sur</b>	19	0,2
	à	se fier à	81	99

		PEQ	PEF	
Prépositions	Syntagmes	% nbre doc.		
7	<b>sur</b>	<b>marcher sur la rue</b>	17	4 <sup>e</sup>
	dans	marcher dans la rue	83	96
8	<b>pour</b>	<b>compenser pour les dommages/ pertes</b>	8	0,06 <sup>f</sup>
	∅	compenser les dommages/pertes	92	99

- 4 occurrences.
- Souvent en rapport avec le Québec.
- On dirait mieux offrir ou donner x millions.
- 0 occurrence.
- Uniquement dans le sens de « marcher sur la chaussée » par opposition au trottoir.
- Une occurrence.

Dans les exemples retenus, on note des constructions indirectes influencées par l'anglais: **augurer bien/mal pour** (*to augur well/ill for*)<sup>36</sup>, **compenser pour** (*to compensate for*), **habiter sur la rue X** (*to live on X street*), **marcher sur la rue** (*to walk on the street*). Les constructions directes **contribuer x millions** et **échouer un examen** sont aussi certainement influencées par l'anglais *to contribute x millions* et *to fail an exam* (même si contribuer est attesté comme verbe transitif direct en moyen français). On observe le large éventail dans la concurrence des formes, le français vernaculaire éliminant pratiquement le français international avec **augurer bien/mal pour** (96 % contre 4 % pour la forme standard **augurer bien/mal de**); le français international, écrasant le français vernaculaire avec **compenser les pertes** (92 % contre 8 % pour la forme non standard **compenser pour**). La lutte est serrée entre la forme vernaculaire **échouer un examen** et la forme internationale **échouer à un examen** (50 % contre 50 %). Le calque **tomber en amour**, pourtant une des expressions les plus connues et les plus emblématiques du français québécois, est largement dominée par la forme internationale (37 %

36. En français de référence, on dit « augurer bien/mal de », mais « être de bon/mauvais augure pour ».



contre 63 %). On peut être étonné par le faible score d'habiter sur la rue X (34 %) et de marcher sur la rue (17 %), révélateur de l'écart considérable entre les usages à l'oral et à l'écrit.

« Est-ce que le député est d'accord qu'on ne fasse pas certaines exceptions pour des cas très particuliers dont, entre autres, des enfants qui peuvent avoir des difficultés particulières, et ne pas leur accorder le diplôme parce qu'ils ont pu échouer un examen de français? », a répondu [le ministre de l'Éducation du Québec]<sup>37</sup> » (*Le Journal de Montréal*, 24 octobre 2014)

◆ Concurrence entre prépositions dans des syntagmes prépositionnels

**TABLEAU 60 VARIATIONS DANS L'EMPLOI DE PRÉPOSITIONS EN TÊTE DE SYNTAGME OU À L'INTÉRIEUR D'UN SYNTAGME**

Prépositions	Syntagmes	PEQ	PEF
		% nbre doc.	% nbre doc.
1 <b>sous</b>	<b>sous observation</b>	51	7
en	en observation	49	93
2 <b>par</b>	<b>x cm/m par x cm/m</b>	44	22
sur	x cm/m sur x cm/m	56	78
3 <b>sous</b>	<b>sous écoute(s)</b>	42	6
sur	sur écoute(s)	58	94
4 <b>sous</b>	<b>sous arrêt/arrestation</b>	21	1 <sup>a</sup>
en état de	en état d'arrestation	79	99

a. 2 occurrences dans un contexte britannique.

On note le score très serré de la forme **sous observation** et de la forme standard en observation (51 % contre 49 %) ; le score serré de la forme **sous écoute(s)** et de la forme standard sur écoute(s) (42 % contre 58 %). Si, dans un cas, c'est la forme non standard qui l'emporte, dans l'autre c'est la forme

37. Dans cette phrase à la syntaxe laborieuse, le ministre de l'Éducation du Québec évoquait la possibilité de délivrer leur diplôme à des élèves ayant échoué aux examens de français, considérant que ce serait trop les pénaliser de ne pas le faire. On comprend sa mansuétude...

internationale. En revanche, les constructions vernaculaires **sous arrêt** et **sous arrestation** n'opposent qu'une faible résistance à la forme standard en état d'arrestation (ce qui pourrait bien être différent à l'oral). Dans tous ces exemples, on remarque que l'emploi de la préposition *sous* est rare dans la PEF (de 1 % à 7 %), ce qui tend à confirmer que les formes du français québécois sont influencées par l'anglais (*under observation*, *under arrest*). La concurrence est plus serrée (44 % contre 56 %) entre *x cm/m par x cm/m*, construction souvent considérée au Québec comme un calque de l'anglais, mais également présente (quoique 2 fois moins fréquente) en France<sup>38</sup>, et la construction standard *x cm/m sur x cm/m*.

◆ Concurrence entre locutions de subordination

TABLEAU 61 EXEMPLE DE LA LOCUTION DE SUBORDINATION À L'EFFET QUE

LOCUTIONS	PEQ	PEF	CONSTRUCTION ANGLAISE
	% nbre doc.	% nbre doc.	
<b>(la nouvelle) à l'effet que</b>	31	0 <sup>a</sup>	<i>(the news) to the effect that</i>
(la nouvelle) selon laquelle	69	100	

a. 0 occurrence.

Voilà un autre exemple de calque de l'anglais incontestable. La locution de subordination **à l'effet que** n'est pas attestée en français de référence. Par rapport à la forme standard, elle est quand même employée dans la PEQ près d'une fois sur trois (31 % contre 69 %), alors qu'elle est totalement absente de la PEF. En français de référence, seule est attestée la locution prépositive à l'effet de, qui signifie afin de, en vue de, donc tout autre chose, et dont l'usage est rare et limité au style juridique.

38. La tournure avec la préposition *par* s'entend souvent en France.

### 8.8.1.4 Concurrence entre verbes auxiliaires

**TABLEAU 62 EXEMPLES DE VARIATIONS DES AUXILIAIRES ÊTRE ET AVOIR**

		PEQ	PEF
		% nbre doc.	% nbre doc.
1	<b>est débarqué</b>	64	7 <sup>a</sup>
	a débarqué	36	93
2	<b>est disparu</b>	31	0,6
	a disparu	69	99
3	<b>est déménagé</b>	15	0,5
	a déménagé	85	99

a. Surtout dans le sens d'être privé de son poste, d'être limogé.

On constate de grandes différences dans l'emploi des auxiliaires être et avoir dans la PEQ et la PEF. En français québécois, on a conservé, pour certains verbes, l'opposition entre l'action en accomplissement et le résultat de l'action accomplie, entre la valeur opérative (auxiliaire avoir) et la valeur résultative du verbe (auxiliaire être). Dans la PEF, on ne trouve pratiquement plus de traces de cette opposition (est disparu: 0,6 %; est déménagé: 0,5 %). Le pourcentage plus élevé d'est débarqué s'explique par le sens particulier du verbe dans cette combinaison, synonyme familier d'être délogé (de son poste), d'être limogé.

### 8.8.1.5 Influence du purisme linguistique

Au Québec, les organismes de normalisation, les professionnels de la langue, une bonne partie de la population exercent de fortes pressions, sous forme de condamnations et de recommandations, sur les locuteurs et les scripteurs afin qu'ils éliminent les constructions et les mots suspects de ne pas être « corrects ». Dans certains cas, ces recommandations sont judicieuses, dans d'autres, elles le sont moins.

En voici quelques exemples :

**TABEAU 63 EXEMPLES DE VARIATIONS SOUS L'INFLUENCE DU PURISME LINGUISTIQUE**

		PEQ	PEF
Formes en concurrence		% nbre doc.	% nbre doc.
1	<b>naviguer sur Internet</b>	77	28
	surfer sur Internet	23	72
2	<b>les 24 prochaines heures</b>	57	2
	les prochaines 24 heures	43	98
3	<b>maladie transmissible sexuellement</b>	47	0,08
	maladie sexuellement transmissible	53	99
4	<b>naviguer/surfer/chercher/trouver dans Internet</b>	13	0,05
	naviguer/surfer/chercher/trouver sur Internet	87	99
5	<b>organisme modifié génétiquement</b>	2	0,5
	organisme génétiquement modifié	98	99

Le verbe surfer étant d'origine anglaise, il est généralement condamné par les puristes (il est d'ailleurs le plus souvent prononcé à l'anglaise au Québec). Cela explique que le verbe **naviguer** soit beaucoup plus fréquent que surfer dans la PEQ (77 % contre 23 % pour surfer). C'est presque exactement l'inverse dans la PEF, où surfer, plus expressif, est beaucoup plus fréquent que naviguer (72 % contre 28 %).

La construction **dans Internet** plutôt que sur Internet est une autre manifestation de purisme. Pratiquement absente de la PEF (2 documents seulement), elle est présente, quoique timidement, dans la PEQ (13 % pour dans, 87 % pour sur) malgré la quasi-incompatibilité sémantique entre naviguer et dans et, pire encore, surfer et dans.

Autre exemple de l'influence puriste, l'ordre des mots dans le syntagme **les 24 prochaines heures**, généralisation de la règle qui veut qu'en français, on

dise les *x* prochains, alors qu'en anglais on dit *the next x*. Seulement dans le cas qui nous occupe, il y a lexicalisation du syntagme 24 heures, comme unité de temps, et, par conséquent, cette règle ne s'applique pas. Ce qui est confirmé par le traitement qu'on relève dans la PEF (2 % pour les 24 prochaines heures contre 98 % pour les prochaines 24 heures).

Dernier exemple de purisme, le traitement de l'ordre des mots dans **maladie transmissible sexuellement** et maladie sexuellement transmissible<sup>39</sup>. Dans la PEQ, sous l'influence du purisme, maladie transmissible sexuellement arrive à quasi-égalité avec maladie sexuellement transmissible (47 % contre 53 %). Paradoxalement, ce réflexe puriste ne s'applique pas à organisme génétiquement modifié (2 % contre organisme modifié génétiquement, 98 %)<sup>40</sup>. Dans ce cas, la PEQ offre une image tout à fait semblable à celle de la PEF.

### 8.8.1.6 Concurrence entre combinaisons de mots

**TABLEAU 64** EXEMPLES DE VARIATIONS DANS DES COMBINAISONS VERBE + COMPLÉMENT

	Combinaisons	PEQ	PEF	ÉQUIVALENT ANGLAIS
		% nbre doc.	% nbre doc.	
1	<b>prendre une marche</b>	73	0,7	<i>to take a walk</i>
	faire une marche	27	99	
2	<b>amasser + fonds</b>	69	0,1	<i>to amass funds</i>
	collecter + fonds	3	19	
	lever + fonds	4	6	
	récolter + fonds	7	63	
	recueillir + fonds	17	11	

39. Pourcentages calculés sur l'ensemble des archives de la PEQ et de la PEF dans Eureka.cc.

40. L'Office québécois de la langue française entérine organisme génétiquement modifié et OGM (2001), mais aussi **maladie transmissible sexuellement** ou **MTS** et **infection transmissible sexuellement** ou **ITS** (2006). Où est la logique?

	PEQ	PEF	ÉQUIVALENT ANGLAIS
Combinaisons	% nbre doc.	% nbre doc.	
3 <b>abolir + poste</b>	61	0,01 <sup>a</sup>	<i>to abolish positions</i>
supprimer + poste	39	99	
4 <b>défaire + motion</b>	46	3 <sup>b</sup>	<i>to defeat a motion</i>
battre + motion	29	3 <sup>c</sup>	
rejeter + motion	16	76	
repousser + motion	9	18	
5 <b>ne pas prendre + chances</b>	40	0,5 <sup>d</sup>	<i>not to take a chance</i>
ne pas prendre + risques	60	99	
6 <b>frapper + piéton</b>	35	1 <sup>e</sup>	<i>to hit a pedestrian</i>
heurter + piéton	58	20	
renverser + piéton	7	79	
7 <b>paver + voie</b>	29	0,6	<i>to pave the way</i>
ouvrir + voie	71	99	
8 <b>briser + contrat</b>	12	0,4 <sup>f</sup>	<i>to break a contract</i>
casser + contrat	7	10	
résilier + contrat	56	37	
rompre + contrat	25	53	
9 <b>briser + record</b>	9	0,02	<i>to break a record</i>
battre + record	91	99	<i>to beat a record</i>
10 <b>endosser + décision</b>	9	2	<i>to endorse a decision</i>
approuver + décision	32	54	
appuyer + décision	56	24	
avaliser + décision	4	20	
11 <b>loger + plainte</b>	5	0 <sup>g</sup>	<i>to lodge a complaint</i>
déposer + plainte	95	100	

Combinaisons	PEQ	PEF	ÉQUIVALENT ANGLAIS
	% nbre doc.	% nbre doc.	
12 <b>rencontrer + objectif</b>	2	0 <sup>g</sup>	<i>to meet an objective</i>
atteindre + objectif	90	83	
réaliser + objectif	7	5	
remplir + objectif	1	12	

- a. Une seule occurrence.
- b. Une seule occurrence.
- c. Une seule occurrence.
- d. Dans l'expression « ne pas prendre sa chance », c'est-à-dire ne pas profiter de la bonne occasion.
- e. Dans le sens propre de « donner des coups ».
- f. 19 occurrences, souvent au sens figuré.
- g. 0 occurrence.

Dans tous ces exemples de combinaisons, on note que les formes québécoises sont pratiquement totalement absentes de la PEF. La variation externe qu'on observe entre le français québécois et le français de référence a pour origine principale l'interférence de l'anglais. Dans la PEQ, les combinaisons calquées sur cette langue **prendre une marche** (73 %), **amasser des fonds**<sup>41</sup>(69 %) et **abolir des postes** (61 %) dominent largement les formes standard. Sont également très bien représentées **défaire une motion** (46 %), **ne pas prendre de chances** (40 %) et **frapper un piéton** (35 %). Les grands écarts dans le pourcentage des formes calquées et des formes standard indiquent que les scripteurs québécois ne sont pas toujours conscients de leur origine critiquable. On voit bien que des combinaisons comme **rencontrer des objectifs** (2 %) ou **loger une plainte** (5 %) sont senties comme « fautives », ce qui n'est pas le cas de **prendre une marche** (73 %), **amasser des fonds** (69 %) ou **défaire une motion** (46 %). Les mises en garde contre certains anglicismes sont mieux retenues par les locuteurs que celles contre d'autres.

41. Dans le sens de simplement « récolter des fonds » et non de « recueillir des fonds en grande quantité, par accumulation successive », qui est le sens standard.

## 8.8.2 CONCURRENCE DANS LE DOMAINE DU LEXIQUE

### 8.8.2.1 Mots désignant certains moyens de transport

**TABLEAU 65** EXEMPLES DE VARIATIONS DANS LA DÉSIGNATION DE CERTAINS MOYENS DE TRANSPORT

		PEQ	PEF
	Termes	% nbre doc.	% nbre doc.
1	<b>motoneige</b>	99	84
	scooter des neiges	0,1	16
2	<b>véhicule récréatif</b>	97	2 <sup>a</sup>
	véhicule de loisirs	3	98
3	<b>motomarine</b>	96	0,2
	scooter des mers	0 <sup>a</sup>	17
	jet-ski	4	83
4	<b>autobus</b>	95	29
	autocar	5	71
5	<b>train de passagers</b>	81	18
	train de voyageurs	19	82
6	<b>planche à roulettes</b>	55	4
	skate, skateboard	41	96
	<b>rouli-roulant</b>	5	0
7	<b>autopatrouille</b>	47	0
	voiture de patrouille	53	100
8	<b>chaloupe</b>	46	14
	barque	54	86



Termes	PEQ	PEF
	% nbre doc.	% nbre doc.
chaloupe + lac/rivière	81	2
barque + lac/rivière	19	98

- a. Pour des raisons indépendantes de ma volonté, il ne m'a pas été possible de décompter « véhicules récréatifs » au pluriel dans la PEF. Les pourcentages présentés pour véhicule récréatif et véhicule de loisirs ne concernent que le singulier. On ne dénombre que 6 occurrences de véhicule récréatif.
- b. 0 occurrence.

Parmi les créations québécoises, on note que certaines ont beaucoup de succès. C'est le cas de **motoneige** (99 % contre 0,1 % pour scooter des neiges). Le succès de motoneige s'est d'ailleurs propagé à l'Europe francophone. Dans la PEF, le terme supplante scooter des neiges (84 % contre 16 %). Dans la PEQ, **motomarine** aussi écrase la concurrence (96 % contre 0 % pour scooter des mers et 4 % pour jet-ski), même si on peut regretter qu'on ne lui ait pas préféré le terme moto nautique, plus exact. En effet il y a des motos nautiques sur les rivières, les lacs et les mers. En revanche, cette création québécoise n'a pas fait florès au-delà des frontières (0,2 % contre 17 % pour scooter des mers et 83 % pour jet-ski dans la PEF). D'autres créations n'ont pas vraiment « décollé » au Québec même. C'est le cas de **rouli-roulant** (5 % contre 55 % pour planche à roulettes et 41 % pour skate et skateboard dans la PEQ).

L'indistinction quasi générale entre **autobus** et autocar au profit du premier au Québec apparaît clairement dans les pourcentages, qui montrent une fréquence d'emploi beaucoup plus élevée d'autobus dans la PEQ que dans la PEF (95 % contre 29 %) et une fréquence d'emploi d'autocar très peu élevée (5 % dans la PEQ contre 71 % dans la PEF).

L'influence, souvent soulignée, du vocabulaire maritime sur le français québécois se fait sentir dans la fréquence d'emploi de **chaloupe** par rapport à barque. En français de référence, chaloupe s'emploie seulement en rapport avec la navigation maritime. Le sondage dans la base montre que le mot chaloupe est employé beaucoup plus fréquemment dans la PEQ que dans la PEF (46 % contre 14 %), qu'inversement le mot barque est beaucoup moins employé dans la PEQ que dans la PEF (54 % contre 86 %). Les chiffres indiquent aussi clairement que le mot chaloupe n'est pratiquement

jamais employé pour désigner une embarcation à l'intérieur des terres (lacs et rivières) dans la PEF, alors qu'il l'est très majoritairement dans la PEQ (2 % contre 81 %).

Les calques de l'anglais occupent une place importante. **Véhicule récréatif** (*recreational vehicle*) écrase véhicule de loisirs (97 % contre 3 %). **Train de passagers** (*passenger train*) écrase train de voyageurs (81 % contre 19 %). La fréquence de ces deux termes est presque exactement inverse dans la PEQ et la PEF. **Autopatrouille** (*patrol car*) tient tête à voiture de patrouille (47 % contre 53 %).

### 8.8.2.2 Termes désignant certains objets domestiques

**TABLEAU 66** EXEMPLES DE VARIATIONS DANS LA DÉSIGNATION D'OBJETS DOMESTIQUES

		PEQ	PEF
	Termes	% nbre doc.	% nbre doc.
1	<b>sécheuse<sup>a</sup></b>	95	
	sèche-linge	5	100
2	<b>chute à déchets</b>	79	0
	vide-ordures	21	100
3	<b>boyau d'arrosage</b>	75	0
	tuyau d'arrosage	25	100
4	<b>laveuse<sup>b</sup></b>	73	
	machine à laver	22	60
	lave-linge	4	40
5	<b>bain-tourbillon</b>	57	0,2 <sup>c</sup>
	bain à remous	43	99
6	<b>fornaise à gaz/huile/mazout</b>	39	0
	chaudière à gaz/huile/mazout	61	100
7	<b>calorifère</b>	38	0,9 <sup>d</sup>

		PEQ	PEF
Termes		% nbre doc.	% nbre doc.
	radiateur	62	99
8	<b>balayeuse<sup>e</sup></b>	16 <sup>f</sup>	
	aspirateur	84	
	<b>passer+ la balayeuse</b>	14	
	passer+ l'aspirateur	86	
	<b>balayeuse centrale</b>	3	
	aspirateur central	97	
9	<b>champlure</b>	0,6	0,006 <sup>g</sup>
	robinet	99	99

- a. Dans la PEF, sècheuse désigne de gros appareils utilisés dans le commerce ou des institutions collectives.
- b. Dans la PEF, laveuse désigne des machines spécialisées à grande pression.
- c. Une occurrence, dans la bouche d'un Québécois.
- d. Pour désigner un appareil de chauffage ancien et souvent sous forme d'adjectif : appareil calorifère.
- e. Dans la PEF, balayeuse désigne des véhicules servant au balayage des rues.
- f. Tous sens confondus.
- g. 6 occurrences, dont 2 en rapport avec le Québec, les autres avec les dialectes de l'Ouest de la France (champlure désignant le robinet d'une futaille).

On constate que les calques sémantiques **sècheuse** (anglais *dryer*), **laveuse** (*washer*), auxquels on peut ajouter **souffleuse à neige** (*snow blower*), écrasent les formes standard (95 % pour sècheuse contre 5 % pour sèche-linge ; 73 % pour laveuse contre 22 % pour machine à laver et 2 % pour lave-linge). Leur succès tient certainement au fait qu'ils sont simples, bien formés, et que le rapport entre le signifiant et le signifié est clair, motivé.

Les scores des calques de forme (ce sont des traductions littérales) que sont **chute à déchets** (anglais *garbage chute*), **bain-tourbillon** (*whirlpool bath*) et **fornaise à huile** (*oil furnace*) sont plus étonnants et plus critiquables. **Chute à déchets** écrase vide-ordures (79 % contre 21 %). **Bain-tourbillon** domine légèrement bain à remous (57 % contre 43 %). **Fornaise à huile**, qui est à la fois un calque de forme et un calque de sens, est dominé par la forme internationale chaudière à mazout (39 % contre 61 %), mais il est

vraisemblable qu'à l'oral, c'est lui qui domine chaudière à mazout. Dans cet emploi, le mot chaudière se heurte au sens traditionnel qu'il a en français québécois, à savoir seau. Quant à mazout, le mot est étrange aux oreilles de nombreux Québécois.

On observe la fréquence élevée du terme vernaculaire **boyau d'arrosage** (75 % contre 25 % pour tuyau d'arrosage). Au Québec, cette fréquence est motivée dans la mesure où l'on distingue un boyau (souple) d'un tuyau (rigide). Il serait intéressant de savoir quelle est la fréquence de l'emprunt à l'anglais *hose* (fém.), proscrit à l'écrit, mais très usité à l'oral. Le mot **balayeuse** (16 %) est en perte de vitesse à l'écrit, mais certainement encore fréquent à l'oral<sup>42</sup>. Il est intéressant de noter que, lorsqu'il s'agit de nommer un appareil plus récent et plus sophistiqué, le terme international aspirateur écrase encore plus le vernaculaire balayeuse (97 % pour aspirateur central contre 3 % pour balayeuse centrale). Le vernaculaire **champlure** est totalement mis hors jeu par l'international robinet (0,6 % contre 99 %).

### 8.8.2.3 Termes désignant certains produits ou objets de consommation ou d'usage courants

**TABLEAU 67** EXEMPLES DE VARIATIONS DANS LA DÉSIGNATION DE CERTAINS OBJETS OU PRODUITS COURANTS

		PEQ	PEF
	Termes	% nbre doc.	% nbre doc.
1	<b>côtes levées</b>	91	0 <sup>a</sup>
	spare ribs	5	3
	travers de porc	4	97
2	<b>yogourt</b>	84	0,5
	yaourt	16	99

42. Dans l'étude de Jacques Maurais (2008b), p. 11, on apprend que de 1983 (étude d'Annette Paquot) à 2006 (celle de Jacques Maurais), le nombre de Québécois qui emploient **balayeuse** plutôt qu'aspirateur à l'oral est passé de 48,1 % à 38,4 %.

		PEQ	PEF
	Termes	% nbre doc.	% nbre doc.
3	<b>papier-mouchoir</b>	77	0,6 <sup>b</sup>
	mouchoir de/en papier	23	99
4	<b>gomme à mâcher</b>	73	4 <sup>c</sup>
	chewing-gum	27	96
5	<b>condoms<sup>d</sup></b>	60	0,7
	préservatifs <sup>e</sup>	40	99
6	<b>vidanges<sup>f</sup></b>	55	
	ordures ménagères	45	
	<b>sac à vidanges</b>	15	0
	<b>sac à ordures</b>	42	1
	sac poubelle(s)	0	99
	<b>sac vert</b>	43	0
7	<b>ruban gommé</b>	27	0
	ruban adhésif	68	100
	<i>Scotch Tape</i>	5	0 <sup>g</sup>
8	<b>pâte à dents</b>	9	0,1 <sup>h</sup>
	pâte dentifrice	10	2
	dentifrice	81	98
9	<b>chien chaud</b>	3	0,3
	hot-dog	97	99

a. 1 occurrence, en rapport avec le Québec.

b. 8 occurrences.

c. Surtout pour désigner des produits de pharmacie ou de parapharmacie.

d. Testé au pluriel pour éviter l'ambiguïté avec la ville de Condom en France.

e. Au Québec, le terme peut être ambivoque. Parfois il désigne un conservateur alimentaire (anglais *preservative*).

f. Dans la PEF, le terme vidanges a un tout autre sens.

g. Scotch seul (sans Tape) s'emploie couramment.

h. 4 occurrences.

Le terme **côtes levées** illustre bien une situation fréquente sur le marché linguistique québécois, à savoir le cas où un même référent peut être désigné par trois termes différents relevant de dialectes différents, un terme anglais stigmatisé (*spare ribs*), une création québécoise valorisée (côtes levées) et un terme international plus ou moins connu et usité (travers de porc). Soit en tableau avec d'autres cas semblables :

**TABLEAU 68** EXEMPLES DE TRIGLOSSIE SUR LE MARCHÉ LINGUISTIQUE QUÉBÉCOIS

EMPRUNT À L'ANGLAIS	CRÉATION QUÉBÉCOISE	TERME INTERNATIONAL
<i>spare ribs</i>	<b>côtes levées</b>	travers de porc
<i>running shoes</i>	<b>espadrilles</b>	chaussures de course
<i>overtime</i>	<b>surtemps, temps supplémentaire</b>	heure supplémentaire
<i>Scotch Tape, tape</i>	<b>ruban gommé</b>	ruban adhésif, Scotch

La fréquence élevée de **yogourt** (84 % contre 16 % pour yaourt, le terme international le plus employé) s'explique certainement par l'influence de l'anglais *yogurt*.

Le terme **papier-mouchoir** est un calque de l'anglais *paper handkerchief*. Il domine largement la forme de référence mouchoir en papier (77 % contre 23 %). On le trouve même sur les emballages de mouchoirs en papier de grandes marques comme Scotties<sup>43</sup>.

Le terme chewing-gum est un mot proscrit sur le marché linguistique québécois (23 % contre 77 % pour **gomme à mâcher**). Les Canadiens ont connu la gomme à mâcher/le chewing-gum bien avant les Européens, qui l'ont découvert(e) en 1944, au moment de la libération de l'Europe par les troupes américaines. Pour un Européen, le chewing-gum a d'abord été un produit d'importation américain. Cependant le terme gomme à mâcher s'emploie pour des produits vendus en pharmacie.

43. Kleenex (marque déposée) est aussi d'usage courant tant au Québec qu'en Europe francophone.

Le terme **condom**, emprunté à l'anglais, domine largement préservatif dans la PEQ (60 % contre 40 %). En revanche, il est presque inexistant dans la PEF.

Si **vidanges** domine légèrement ordures ménagères (55 % contre 45 %) dans la PEQ, sa fréquence tombe radicalement en composition avec sac (**sac de vidanges**: 15 %). Les termes **sac à ordures** (42 %) et **sac vert** (43 %) sont beaucoup plus fréquents<sup>44</sup>.

Le faible score de *Scotch Tape* (5 %), auquel il faudrait ajouter *tape*, illustre l'écart important existant entre l'oral et l'écrit sur le marché linguistique québécois. Contrairement à ce qui se passe avec *spare ribs*, **côtes levées** et travers de porc, dans ce dernier cas, c'est la forme internationale, ruban adhésif (68 %), qui domine la forme vernaculaire stigmatisée *Scotch Tape* (5 %) ou *tape* (masc.) et la forme vernaculaire valorisée **ruban gommé** (27 %).

**Pâte à dents** s'efface devant dentifrice (9 % contre 81 %). C'est certainement un des termes vernaculaires en perte de vitesse sur le marché linguistique québécois.

Le score est encore plus sévère pour **chien chaud** face à l'anglicisme *hot-dog* (3 % contre 97 %). En effet, si le terme *hot dog* est senti comme motivé dans le monde anglo-saxon, *dog* étant depuis le XIX<sup>e</sup> siècle un synonyme familier de *sausage*, le terme chien chaud ne l'est pas du tout en français, ce qui explique peut-être le peu de succès qu'il a rencontré.

---

44. Dans Jacques Maurais (2008b), p. 36, de 1983 à 2006, la proportion de Québécois qui considère que le québécoïsme **vidanges** « n'appartient pas au "bon français" » est passée de 28,2 % à 38,2 %.

## 8.8.2.4 Termes désignant des fruits et des légumes

TABLEAU 69 EXEMPLES DE VARIATIONS DANS LA DÉSIGNATION DE FRUITS ET DE LÉGUMES

		PEQ	PEF
	Termes	% nbre doc.	% nbre doc.
1	<b>bleuet</b>	99	0 <sup>a</sup>
	myrtille	0,1 <sup>b</sup>	100
2	<b>arachides</b>	83	14
	cacahuètes	17	86
3	<b>melon d'eau</b>	68	2
	pastèque	31 <sup>c</sup>	98
4	<b>fève<sup>d</sup></b>	52	36
	haricot	48	64
	<b>fèves au lard</b>	99	
	haricots au lard	0,1	
	<b>fève jaune</b>	23	
	haricot jaune <sup>e</sup>	77	
	<b>fève verte</b>	12	
	haricot vert	88	
5	<b>gadelle</b>	29	0,02 <sup>f</sup>
	groseille	71	99
6	<b>zucchini</b>	18	0,04 <sup>g</sup>
	courgette	82	99
7	<b>blé d'Inde<sup>h</sup></b>	1184 doc.	20 doc. <sup>i</sup>
	<b>culture du blé d'Inde</b>	1	



Termes	PEQ	PEF
	% nbre doc.	% nbre doc.
culture du maïs	99	
champ de blé d'Inde	7	
champ de maïs	93	
<b>épi de blé d'Inde</b>	10	
épi de maïs	90	
<b>épluchette de blé d'Inde</b>	94	
épluchette de maïs	5	

- Quelques occurrences seulement. Ne s'emploie que dans le contexte de parler régionaux ou du Québec.
- 61 documents en tout.
- Ce pourcentage élevé, qui peut surprendre, s'explique par le grand nombre de recettes de cuisine souvent exotiques dans lesquelles le nom est utilisé. C'est encore un cas de grande distance entre l'oral et l'écrit.
- Tous sens confondus. Pour **fève jaune** et **fève verte**, le calcul a été fait sur toutes les archives de la PEQ et de la PEF d'Eureka.cc, vu le nombre limité d'occurrences,
- Haricot jaune** est absent de la PEF; haricot beurre, de la PEQ.
- Un seul document, en rapport avec le Québec.
- 8 documents, en rapport avec des recettes de la cuisine italienne.
- Le nom maïs employé seul n'a pas pu être testé à cause de sa ressemblance avec la conjonction mais.
- Utilisation en rapport avec le terme utilisé autrefois dans l'agriculture traditionnelle du Sud-Ouest de la France ou avec le Québec contemporain.

Le mot **bleuet**, un des mots emblématiques du français québécois, écrase le mot myrtille (99 % contre 0,1 %), employé partout ailleurs dans la Francophonie et pas seulement en France. Même la société française Bonne Maman a été amenée à vendre ses confitures de myrtilles sauvages sous le nom de **bleuets sauvages** sur le marché québécois<sup>45</sup>.

45. Les défenseurs du mot **bleuet** font souvent valoir que, d'un point de vue botanique, le bleuet québécois ne serait pas le fruit de la même plante que celle de la myrtille française. En fait, de nos jours, tous les bleuets et toutes les myrtilles de culture proviennent des mêmes cultivars. Curieusement, Bonne Maman ne semble pas avoir utilisé leur argument pour défendre la dénomination de sa confiture de « myrtille sauvage » de fabrication française... Myrtille, autre mot proscrit?

Contrairement à **bleuet**, le vernaculaire **gadelle** a du mal à résister à l'international groseille (29 % contre 71 %) même si, traditionnellement, groseille désignait au Québec la groseille à maquereau. On ne l'utilise plus dans le commerce, sauf sur les marchés paysans pour désigner des confitures de fabrication artisanale, jamais pour des confitures de fabrication industrielle.

Le terme **arachide**, pour désigner le fruit de l'arachide, autrement dit la cacahuète, a été proposé par les puristes canadiens-français pour contrer l'emploi généralisé de l'anglais *peanut* (fém.), francisé en **pinotte** (fém.). Il écrase le terme standard cacahuète (83 % contre 17 %). C'est le terme employé également dans le commerce au Québec. *Peanut* et **pinotte** sont également très courants, même à l'écrit, mais considérés généralement comme familiers<sup>46</sup>.

La fréquence élevée de **melon d'eau** par rapport à pastèque (68 % contre 31 %) s'explique certainement par l'influence de l'anglais *watermelon*.

Inversement, la fréquence peu élevée de **zucchini** (18 % face à 82 % pour courgette) témoigne certainement de l'autocorrection que s'imposent beaucoup de journalistes, le mot étant employé couramment, parfois en même temps que courgette, dans le commerce.

Le cas de **fève** est intéressant. C'est un des termes du français québécois en perte de vitesse dans son sens traditionnel, qui correspond au sens ancien en français. Si sa fréquence est plus élevée au Québec qu'en France, on remarque que le terme haricot est de plus en plus employé. C'est particulièrement vrai dans la combinaison haricot vert (77 % contre 12 % pour **fève verte**). Dans la langue commerciale, sauf sur les marchés paysans et dans certains magasins, généralement des quartiers populaires, c'est le terme haricot qui s'est imposé. En revanche, **fève** se maintient et devrait continuer à le faire dans l'expression **fèves au lard** (99 %), désignant un plat traditionnel québécois. Haricots au lard, très rare, paraît étrange...

On peut faire un commentaire parallèle pour **blé d'Inde**. De nos jours, dans le commerce, on utilise uniquement le terme maïs<sup>47</sup>, sauf pour la vente en vrac d'épis de maïs sur les marchés paysans et dans les petites boutiques

46. Si l'on introduit *peanut* et **pinotte**, le pourcentage de cacahuète tombe à 11 %.

47. Voir, par exemple, les produits de la marque Géant vert.

de quartier. Le terme maïs s'est encore plus imposé en combinaison avec culture (99 %, contre 1 % pour culture du blé d'Inde), champ (93 % contre 7 % pour champ de blé d'Inde) et épi (90 % contre 10 % pour épi de blé d'Inde). La seule combinaison où blé d'Inde non seulement se maintient, mais écrase maïs, c'est épluchette de blé d'Inde, désignant une activité festive traditionnelle (94 % contre 5 % pour épluchette de maïs, qui ne paraît pas très naturelle).

### 8.8.2.5 Termes désignant certaines notions de droit, d'économie et autres

**TABLEAU 70** EXEMPLES DE VARIATIONS DANS LA DÉSIGNATION DE CERTAINES NOTIONS DE DROIT, D'ÉCONOMIE ET AUTRES

Termes	PEQ	PEF
	% nbre doc.	% nbre doc.
1 <b>commanditaire</b>	99	8 <sup>a</sup>
sponsor	1	92
2 <b>entrepreneurship</b>	85	4 <sup>b</sup>
esprit d'entreprise	14	76
esprit d'entreprendre	0,6	21
3 <b>encan</b>	47	0,2
enchères	53	99 <sup>c</sup>
4 <b>affidavit</b>	42	14 <sup>d</sup>
déclaration sous serment	58	86
5 <b>ligne de piquetage</b>	40	0 <sup>e</sup>
piquet de grève	60	100
6 <b>mise à pied</b>	39	4
congédiement	38	0,04
licenciement	23	96

		PEQ	PEF
Termes		% nbre doc.	% nbre doc.
7	<b>subpœna</b>	20	0,8 <sup>f</sup>
	citation à comparaître	79	99
8	<b>règlement hors cour</b>	19	0,08 <sup>g</sup>
	règlement à l'amiable	80	51
	règlement amiable	0,6	48
9	<b>rapport d'impôts</b>	15	0 <sup>h</sup>
	déclaration d'impôts	17	38
	déclaration de revenus	68	62
10	<b>bénéfices marginaux</b>	4	0 <sup>i</sup>
	avantages sociaux	96	100
11	<b>payeur de taxes</b>	3	0 <sup>j</sup>
	contribuable	97	100

a. Sens différent dans la PEF.

b. Surtout dans des noms propres de sociétés ou d'organismes.

c. Dans les syntagmes vente à l'encan (0,2 %) et vente aux enchères (99 %).

d. 8 occurrences seulement, toutes en contexte anglo-saxon.

e. 0 occurrence.

f. 4 occurrences, en relation avec un pays anglo-saxon.

g. 2 occurrences, dont une en rapport avec le Québec et une avec les États-Unis.

h. 0 occurrence.

i. 2 occurrences, dans un sens différent.

j. 2 occurrences, dans une structure différente.

Dans le domaine économique, le terme **commanditaire** a été proposé au Québec pour remplacer sponsor. Il a éliminé ce dernier du marché linguistique québécois (99 % contre 1 %) <sup>48</sup>. Curieusement, sponsor est un mot honni au Québec, alors que d'autres anglicismes d'origine tout à fait semblable (c'est-à-dire des mots latins empruntés par l'anglais, puis réem-

48. Le terme sponsor n'a jamais eu de véritable diffusion au Québec.

pruntés par le français) ne suscitent aucune critique. C'est le cas notamment d'**aréna** (enceinte sportive, patinoire) et de **campus**. Cela montre le caractère subjectif et passablement arbitraire de nombreux jugements sur la correction de la langue.

Justement, le mot *entrepreneurship*, qui est un emprunt évident à l'anglais<sup>49</sup>, ne suscite guère d'hostilité au Québec (85 % contre 14 % pour le pourtant bien français esprit d'entreprise).

Le mot **encan**, dans son acception ancienne propre, s'emploie encore couramment au Québec. Il résiste au mot contemporain international enchères (47 % contre 53 %). Cependant dans certaines combinaisons, il cède le terrain à enchères (7 % pour vente à l'encan contre 93 % pour vente aux enchères). Pour des ventes d'un haut niveau, c'est enchères qui l'emporte. Ainsi la combinaison enchères + Sotheby's écrase la combinaison encan + Sotheby's (86 % contre 14 %).

Dans le domaine juridique, le mot anglais d'origine latine *affidavit* résiste encore à déclaration sous serment (42 % contre 58 % pour déclaration sous serment), même s'il est « déconseillé » par l'Office québécois de la langue française depuis longtemps. Quant à déclaration sous serment, le terme est entré dans le nouveau Code civil du Québec en 2014 seulement. À partir de cette date, on peut donc prévoir le déclin d'affidavit.

Un autre anglicisme, d'origine tout à fait semblable, utilisé dans la langue juridique, *subpoena*, résiste beaucoup moins bien à citation à comparaître (20 % contre 79 % pour citation à comparaître). Peut-être est-ce dû au fait qu'il a été condamné bien avant affidavit<sup>50</sup> ?

Toujours dans le domaine juridique, l'expression **règlement hors cour**, fréquente à l'oral, ne résiste guère à l'écrit à règlement à l'amiable (19 % contre 80 %), règlement amiable n'étant presque pas connu au Québec.

Dans le domaine du monde du travail, la confusion entre une mise à pied (provisoire, en français de référence) et un licenciement (définitif, en français de référence) est constante au Québec, ce qui explique le score plus élevé

49. La remarque (controvérsée?) du président George W. Bush à Tony Blair est bien connue : « *The trouble with the French is that they don't have a word for entrepreneur* ».

50. Terme normalisé par l'Office québécois de la langue française en 1992.

de **mise à pied** et plus faible de licenciement (39 % contre 23 %). Le score élevé de **congédiement** dans la PEQ attire également l'attention. Il occupe une part de l'espace de licenciement. En français international, le terme est vieilli, ce que confirme son score insignifiant dans la PEF.

Le calque **ligne de piquetage** (anglais *picket line*) résiste au terme standard piquet de grève (40 % contre 60 %). Mais dans la combinaison franchir + piquet de grève et franchir + ligne de piquetage, la première l'emporte sur la seconde (67 % contre 33 %).

Le calque **bénéfices marginaux**, qui est dénoncé depuis longtemps, ne pèse pas lourd face à avantages sociaux (4 % contre 96 %). C'est visiblement un cas d'anglicisme critiquable contre lequel les locuteurs québécois ont été sensibilisés.

Dans le domaine du fisc, **rapport d'impôts** (15 %), terme lui aussi critiqué depuis longtemps, cède la place à déclaration d'impôts (17 %), lui aussi critiquable, mais surtout à la forme standard, déclaration de revenus (68 %).

Le calque **payeur de taxes**, fréquent dans la bouche des politiciens, ne pèse pas lourd à l'écrit face au terme standard contribuable (3 % contre 97 %).

### 8.8.3 CONCURRENCE DANS LE DOMAINE DE LA PHRASÉOLOGIE

**TABLEAU 71** EXEMPLES DE VARIATIONS ET DE CONCURRENCE DANS LE DOMAINE DE LA PHRASÉOLOGIE

	PEQ	PEF	ÉQUIVALENT ANGLAIS
Expressions imagées	% nbre doc.		
1 <b>faire sortir le vote</b>	99	1 <sup>a</sup>	<i>to get out the vote</i>
mobiliser son électorat/ses électeurs	1	99	
2 <b>couler dans le béton</b>	96	7	<i>set/embedded in concrete</i>
graver dans le marbre	4	93	
3 <b>la pointe de l'iceberg</b>	93	4	<i>the tip of the iceberg</i>

	PEQ	PEF	ÉQUIVALENT ANGLAIS
Expressions imagées	% nbre doc.		
la partie émergée de l'iceberg	3	61	
la partie visible de l'iceberg	4	35	
<b>3 se faire du capital politique</b>	93	2 <sup>b</sup>	<i>to make political capital</i>
tirer un profit politique	2	41	
capitaliser politiquement	0,1	31	
profiter politiquement	5	27	
<b>5 jouer les seconds violons</b>	88	0,8	<i>to play second fiddle</i>
jouer les seconds rôles	12	99	
<b>6 voir la lumière au bout du tunnel</b>	87	3	<i>to see the light at the end of the tunnel</i>
voir le bout du tunnel	13	97	
<b>7 manquer le bateau</b>	79	0,3 <sup>c</sup>	<i>to miss the boat</i>
manquer/rater le coche	21	99	
<b>9 n'être pas sorti du bois</b>	72	8 <sup>d</sup>	<i>not out of the wood</i>
n'être pas sorti de l'auberge	28	92	
<b>10 pleuvoir à boire debout</b>	69	0,7 <sup>e</sup>	
pleuvoir à seaux	3	21	
pleuvoir à torrents	5	9	
pleuvoir à verse	22	69	
<b>11 mettre sur une tablette</b>	66	0 <sup>f</sup>	<i>to put on the shelf</i>
mettre au placard	34	100	
<b>12 tomber sur les nerfs</b>	48	0,2 <sup>g</sup>	
porter sur les nerfs	0,6	17	
taper sur les nerfs	52	83	
<b>14 tirer la couverture</b>	39	0 <sup>h</sup>	
tirer la couverture	61	100	
<b>15 corder comme des sardines</b>	18	0	

	PEQ	PEF	ÉQUIVALENT ANGLAIS
Expressions imagées	% nbre doc.		
serrer comme des sardines	24	95	
tasser comme des sardines	58	5	

- a. 2 à propos du Canada et 3, des États-Unis.  
 b. Une occurrence.  
 c. Au sens propre seulement.  
 d. Dans le sens de « ne pas s'être encore dévoilé/déclaré ».
- e. Dont 2 explicitement à propos du Québec.  
 f. 0 occurrence.  
 g. Une occurrence.  
 h. 0 occurrence.

Dans le domaine de la phraséologie, on compte de très nombreuses expressions imagées propres au français québécois. Certaines sont d'origine française ; d'autres, anglaise.

Certaines expressions calquées sur l'anglais occultent totalement ou presque leur(s) équivalent(s) standard. C'est le cas de **faire sortir le vote** (99 % contre 1 % pour mobiliser ses électeurs), **couler dans le béton** (96 % contre 4 % pour graver dans le marbre), **se faire du capital politique** (93 % contre 5 % pour profiter politiquement et 2 % pour tirer un profit politique), **jouer les seconds violons** (88 % contre 12 % pour jouer les seconds rôles), **manquer le bateau** (79 % contre 21 % pour manquer/rater le coche), **ne pas être sorti du bois** (72 % contre 28 % pour ne pas être sorti de l'auberge).

On note que, parfois, la différence entre la forme québécoise et la forme de référence est très minime, mais c'est la forme la plus proche de l'anglais qui l'emporte dans la PEQ. Par exemple, **la pointe de l'iceberg** (93 %, contre 3 % et 4 % pour la partie visible de l'iceberg et la partie émergée de l'iceberg), **voir la lumière au bout du tunnel** (87 % contre 13 % pour voir le bout du tunnel), expressions auxquelles on pourrait ajouter **se vendre comme des petits pains chauds** à côté de se vendre comme des petits pains.

Les variations concernent aussi des expressions françaises. Par exemple, **pleuvoir à boire debout** (69 % contre 22 % pour pleuvoir à verse), **tomber sur les nerfs** (48 % contre 52 % pour taper sur les nerfs), **tasser comme des sardines** et **corder comme des sardines** (58 % et 18 % contre 24 % pour serrer comme des sardines).



### 8.8.4 PERSPECTIVE DIACHRONIQUE

Nous avons vu à quel point la situation actuelle des structures et des mots dans la PEQ est contrastée. Les québécismes y sont en concurrence avec les formes internationales, parfois les dominant, parfois en concurrence serrée avec elles, parfois dominées par elles. Si l'on examine la situation d'un point de vue diachronique, on observe aussi des phénomènes non moins intéressants. Pour ce faire, j'ai étudié l'évolution de la fréquence d'emploi de 53 québécismes courants sur une période de 18 années (de 1996 à 2013). J'ai divisé ces 18 années en trois sous-périodes de 6 années chacune (1996-2001, 2002-2007 et 2008-2013), afin de voir s'il y avait des évolutions notables dans les fréquences d'emploi. Les sondages ont été faits dans les mêmes titres de la PEQ que pour la synchronie.

Au résultat, le tableau de l'évolution dans le temps des fréquences d'emploi des formes vernaculaires et internationales offre une image également très contrastée. Plusieurs observations générales peuvent être faites.

Pour chacune des trois périodes, la taille des corpus est sensiblement la même et, d'une période à l'autre, pour la plupart des formes sondées, on retrouve un nombre de documents relativement proche, comme si les mêmes sujets et, par conséquent, les mêmes mots, revenaient régulièrement dans *La Presse*, et avec plus ou moins la même fréquence<sup>51</sup>.

Cependant, la langue de la PEQ n'est pas figée. Elle change constamment. Même si la période étudiée (18 ans) est relativement courte et même si l'on sait que les situations de diglossie sont stables et durent longtemps, les résultats des sondages montrent clairement qu'il s'opère des changements importants sur le marché linguistique québécois, changements dont la PEQ est le témoin.

Ces changements sont parfois rapides et spectaculaires. On ne doit pas écarter, dans certains cas, le rôle de conscientisation joué par les organismes officiels, les professeurs, les chroniqueurs de langue, qui dénoncent certains écarts courants à la norme du français de référence, la consultation

---

51. Ce n'est pas pour rien que certains sujets s'appellent des « marronniers » dans le jargon des journalistes français.

d'ouvrages de référence, et aussi les autorités qui introduisent de nouveaux termes pour remplacer des termes considérés comme fautifs. On constate aussi que certaines condamnations sont largement connues du public, ce qui peut expliquer la chute de fréquence de certaines formes, alors que d'autres ne le sont pas, ce qui peut expliquer leur maintien, voire leur progression.

Comme en synchronie, en diachronie, la situation de tous les québécismes face aux formes internationales n'est pas identique. On observe trois cas de figure. Il y a des québécismes en régression, des québécismes stables et des québécismes en progrès. Ces trois notions de régression, de stabilité et de progrès ne doivent pas être confondues avec les fréquences d'emploi constatées en synchronie. Un québécisme dont la fréquence d'emploi en synchronie est élevée, et même très élevée, peut être en régression en diachronie. C'est le cas de **téléphone cellulaire**, qui représente 65 % des documents par rapport à téléphone portable au cours de la dernière période (2008-2013), mais qui a perdu 13 % d'occurrences (de documents) depuis la première période (1996-2001). Inversement, un québécisme dont la fréquence est peu élevée peut être en progrès. C'est le cas de **paver la voie**, qui représente 29 % de documents par rapport à ouvrir la voie pour la dernière période, mais qui a gagné 4 % depuis la première période. Sur les 53 exemples de formes vernaculaires sondées, 25 sont en régression, 17 sont stables et 11, en progrès.

La plupart du temps, les courbes de fréquence sont soit stables (variation limitée à plus ou moins 3 pour cent), soit uniformément orientées vers la hausse ou vers la baisse, sans qu'on observe de mouvements contradictoires entre les périodes. Cependant il y a des exceptions. Ce sont **tomber en amour**, **téléphone cellulaire**, **ivressomètre** et **couvre-plancher**, parmi les mots en régression ; **papier-mouchoir**, **perdrix**, **retourner l'ascenseur**, **scie à chaîne**, **bran de scie** et **temps supplémentaire**, parmi les mots stables. Ces formes présentent des changements d'orientation de courbe d'une période à l'autre, sans qu'on puisse leur attribuer une cause ou une signification particulière.

Parmi les formes sondées, on observe des changements spectaculaires. De la première période à la troisième, **certificat-cadeau** a chuté de 49 % ; **coupon-rabais**, de 45 % ; **centre-jardin**, de 39 % ; **portatif**, dans **ordinateur portatif**, de 38 % ; **coupure budgétaire**, face à coupe budgétaire, de 33 % ; **bris de contrat**, de 26 % ; **régulier**, dans **prix régulier**, de 24 % ; **prendre pour**

**acquis**, face à tenir pour acquis, de 23 % ; etc. Les chutes sont encore plus spectaculaires si l'on remonte encore 6 ans en arrière. Les hausses sont plus lentes, moins spectaculaires. Cependant **mère monoparentale** et **calorifère** ont vu leur fréquence augmenter de 19 %.

Quand on les suit sur la période de 18 ans, on observe plusieurs cas de basculement de formes vernaculaires de la majorité à la minorité. Ce sont **certificat-cadeau** (avec une chute de 83 % à 34 %), **bris de contrat** (de 69 % à 43 %), **centre jardin** (de 66 % à 27 %), **prix régulier** (de 70 % à 46 %), **prendre pour acquis** (de 52 % à 29 %), **burn-out** (de 62 % à 43 %), dans ce cas pour un équivalent français, **épuisement professionnel**, **couvre-plancher** (de 55 % à 49 %), **outarde** se trouvant à la limite, avec une chute de 66 % à 50 %.

**TABLEAU 72 EXEMPLES DE MOTS QUÉBÉCOIS EN RÉGRESSION PAR RAPPORT AUX MOTS INTERNATIONAUX**

PENTE ORIENTÉE VERS LA BAISSE					
termes québécois en baisse	1996-2001	2002-2007	2008-2013	perte de parts de marché	correspondants internationaux en hausse
	%	%	%		
<b>certificat-cadeau</b>	83	52	34	- 49	chèque-cadeau
<b>coupon-rabais</b>	97	83	52	- 45	bon, coupon de réduction
<b>bain-tourbillon</b>	88	68	48	- 40	bain à remous
<b>centre-jardin</b>	66	40	27	- 39	jardinerie
<b>ordinateur portable</b>	48	19	10	- 38	ordinateur portable
<b>coupure budgétaire</b>	42	41	10	- 32	coupe budgétaire
<b>bris de contrat</b>	69	63	43	- 26	rupture de contrat
<b>prix régulier</b>	70	50	46	- 24	prix habituel, normal
<b>prendre pour acquis</b>	52	46	29	- 23	tenir pour acquis
<b>fournaise (à bois, etc.)</b>	72	86	51	- 21	chaudière (à bois, etc.)

PENTE ORIENTÉE VERS LA BAISSE					
termes québécois en baisse	1996-2001	2002-2007	2008-2013	perte de parts de marché	correspondants internationaux en hausse
	%	%	%		
<b>balayeuse</b>	35	16	15	- 20	aspirateur
<b>burn-out</b>	62	50	43	- 19	épuisement professionnel
<b>bol de toilette</b>	73	63	55	- 18	cuvette de toilettes
<b>outarde</b>	66	54	50	- 16	bernache
<b>téléphone cellulaire</b>	78	56	65	- 13	téléphone portable
<b>borne-fontaine</b>	91	87	80	- 11	borne d'incendie
<b>sauver de l'argent</b>	38	29	28	- 10	économiser
<b>manufacturier</b>	27	24	17	- 10	fabricant, constructeur
<b>ivressomètre</b>	33	36	24	- 9	alcootest
<b>réunion régulière</b>	91	85	83	- 8	réunion ordinaire
<b>couvre-plancher</b>	55	48	49	- 6	revêtement de sol
<b>additionnel</b>	31	26	25	- 6	supplémentaire
<b>fève<sup>a</sup></b>	58	53	52	- 6	haricot
<b>tomber en amour</b>	36	33	31	- 5	tomber amoureux
<b>fève verte</b>	13	13	8	- 5	haricot vert
<b>fin de semaine</b>	57	56	53	- 4	week-end

a. Tous sens confondus.

**Certificat-cadeau** est un calque de l'anglais *gift certificate*. Dans ces exemples, c'est lui qui connaît la chute la plus spectaculaire (- 49 %), devenant minoraire sur son marché. Inversement, la forme internationale *chèque-cadeau* fait un bond impressionnant de 17 % à 66 % des documents sur la période de 18 ans.

**Coupon-rabais** est un calque de l'anglais *rebate coupon*. Il connaît lui aussi une chute spectaculaire (- 41 %). Au début de la période, avec 97 % des documents, il n'avait pas de concurrent. À la fin, il partage la moitié du marché. Mais il a deux concurrents. Bon de réduction est son principal rival, passant de 2 % à 33 %. On peut penser qu'il le dépassera un jour. Quant à coupon de réduction, qui est l'équivalent exact de *rebate coupon*, sa progression est moins spectaculaire, passant de 1 % à 15 %.

**Centre-jardin** est dépassé par jardinerie dans la PEQ. Le rapport des forces entre ces deux termes s'est pratiquement inversé au cours de la période de 18 ans (1996-2001 : centre-jardin 66 % ; jardinerie 34 % ; 2008-2013 : centre-jardin : 34 %, jardinerie : 73 %). Pourtant, on voit rarement jardinerie dans l'affichage public (sur les enseignes) et on l'entend aussi rarement. Il s'agit certainement d'un cas de grande distance entre l'oral<sup>52</sup> et l'écrit.

**Portatif**, défendu par les puristes, qui rejettent portable à cause de son origine anglaise, a finalement cédé la place à ce dernier. Si l'on remonte à la période 1990-1995, **ordinateur portatif** se trouvait dans 78 % des documents, ordinateur portable, dans 22 %. À la dernière période, ordinateur portatif ne comptait plus que pour 10 % des documents à côté de 90 % pour ordinateur portable. Sur 24 ans, la chute est de 68 %. On a donc assisté à la quasi-extinction de l'espèce ordinateur portatif. Elle a dû être victime de son caractère un peu suranné et du fait que portable n'est généralement pas senti comme un anglicisme par le locuteur moyen. Cependant on voit encore portatif dans les rayons de certains magasins d'électronique et dans leurs prospectus. C'est un exemple de purisme.

Le cas de **coupures budgétaires** est un autre exemple de quasi-extinction d'un terme auparavant dominant. Dans la période 1990-1995, coupures budgétaires était présent dans 60 % des documents, coupes budgétaires, dans 40 %. Pendant les deux périodes suivantes (1996-2001 et 2002-2007), coupures budgétaires s'est maintenu à un plateau au-dessus de 40 %. Puis il s'est produit une brusque chute dans l'emploi de cette forme dans la PEQ au cours de la dernière période (de 41 % à 10 %). Cela est peut-être attribuable

---

52. En l'absence de données empiriques, il est toujours hasardeux d'avancer un jugement sur les fréquences d'emploi à l'oral. Celui-ci est fondé sur ma seule expérience personnelle, forcément limitée et subjective. Je le fais quand même, quitte à être contredit par quelqu'un d'autre (tout aussi limité et subjectif?).

à l'influence de l'usage en France tel qu'on le voit dans la PEF. En effet, il y a eu un décalage de plusieurs années entre le moment où ce phénomène de restrictions budgétaires est apparu au Canada, puis en France. La période de la chute spectaculaire, du décrochage pourrait-on dire, de coupures par rapport à coupes dans la PEQ correspond à celle où le nombre d'occurrences de coupes budgétaires explose dans la PEF. C'est le seul cas de changement si brusque (et si étonnant) d'une période à l'autre. Dans la dernière période, les fréquences d'emploi de coupes budgétaires et de coupures budgétaires dans la PEQ et dans la PEF se sont considérablement rapprochées. PEQ : coupes budgétaires 90 % des documents ; coupures budgétaires 10 %. PEF : coupes budgétaires : 99 %, coupures budgétaires : 1 %.

**Bris de contrat** (43 % des documents) a passé la main à rupture de contrat. C'est peut-être sous l'influence de la modernisation de la langue du droit à travers certaines modifications législatives.

**Prix régulier** a régressé considérablement dans la PEQ, passant de 70 % des documents à 46 %. L'adjectif régulier a deux concurrents internationaux. Prix habituel connaît une progression spectaculaire de 10 % à 45 %. Il est sur le point de dépasser prix régulier. En revanche, prix normal subit une baisse de 20 % à 9 %. Cependant prix régulier est ce qu'on voit encore affiché la plupart du temps dans les magasins et imprimé dans les catalogues distribués dans les boîtes aux lettres. C'est un cas de distance entre l'écrit surveillé et l'usage public courant.

**Prendre pour acquis** connaît une chute de fréquence importante par rapport à tenir pour acquis (de 52 % des documents à 29 %). La différence entre prendre et tenir pour acquis peut passer inaperçue, mais au Québec, les gens ont été sensibilisés au fait qu'il s'agit (ou s'agirait) d'un anglicisme, l'anglais disant *to take for granted*. Avec 29 % des documents pour prendre pour acquis dans la dernière période, l'usage dans la PEQ se rapproche de celui qu'on observe dans la PEF (26 %).

**Fournaise** a perdu du terrain face à chaudière (de 72 % des documents à 51 %). Cependant, au cours de la deuxième période (2002-2007), son pourcentage a augmenté pour ensuite redescendre, sans qu'on en sache la cause. Désormais chaudière fait jeu égal avec ce mot dans la PEQ. Mais il se peut que la résistance de fournaise face à chaudière soit due au sens traditionnel que ce dernier mot garde en français québécois, à savoir seau (métallique ou

en plastique). Il est vraisemblable qu'à l'oral, fournaise soit encore beaucoup plus fréquent que chaudière.

**Balayeuse** poursuit sa chute lente, mais inexorable. Le mot disparaît même quasiment avec le progrès technique : balayeuse centrale ne représente plus que 2 % des documents à côté de 98 % pour aspirateur central, dans la dernière période. L'extension de sens de balai et balayer à balayeuse a donc trouvé ses limites.

**Burn-out**, d'introduction plus récente en France, mais désormais très répandu (83 % de documents contre 17 % pour épuisement professionnel dans la PEF) a perdu des parts de marché dans la PEQ, passant de 83 % pour la période 1990-1995 à 43 % pour 2008-2013. Cependant, on peut penser qu'il continuera de conserver une bonne part du marché dans la mesure où épuisement professionnel est assez lourd et ne couvre pas tous les cas d'emploi de burn-out. En effet, si tout épuisement professionnel peut être défini comme un burn-out, tout burn-out n'est pas forcément dû à un épuisement au travail. Par ailleurs, le terme surmenage a été employé dans des proportions assez proches au cours des dix dernières années dans la PEQ (épuisement professionnel : 37 %, surmenage : 35 %, burn-out : 28 %).

**Outarde** est en perte de vitesse (- 16 %) et tombe même à 50 % des documents dans la dernière période, alors que **chevreuil** se maintient à 76 % et **perdrix** à 75 %. Peut-être est-il plus « naturel » de remplacer outarde par bernache que chevreuil par cerf de Virginie et perdrix par gelinotte huppée, termes lourds et didactiques (voir ci-dessous) ?

**Téléphone cellulaire** (anglais *cellular phone*) décline de 93 % des documents pour la période 1990-1995 à 65 % pour la dernière période. Cependant l'importance du pourcentage de téléphone portable dans la PEQ ne semble pas en rapport avec l'usage oral. Au Québec, on n'entend que très rarement téléphone portable. La distance semble donc très grande entre l'oral et l'écrit pour ce qui concerne ces deux termes. Dans la PEF, téléphone cellulaire est très rare (0,6 % des documents). Ce terme ne s'emploie que lorsqu'on veut parler d'une technique de téléphonie. Pour désigner l'objet usuel, on dit téléphone mobile, téléphone portable ou plus simplement portable.

Le terme impropre **borne-fontaine** pour borne d'incendie décline un peu de 1996-2001 à 2008-2013, mais il était déjà au même niveau en 1990-1995 qu'en 2008-2013. Une prise de conscience de la part des journalistes serait nécessaire dans ce cas.

**Sauver de l'argent**, tout comme **sauver du temps**, est un anglicisme bien connu. Tous les ouvrages de référence le répertorient. Néanmoins il se maintient à 28 %. L'anglicisme *sauver de l'argent* est souvent remplacé par une impropreté, **épargner de l'argent**, qui a un autre sens en français de référence (mettre de l'argent de côté).

**Manufacturier** décline, mais se maintient encore dans la PEQ à un niveau plus élevé que dans la PEF (17 % des documents contre 0,02 %). Il s'agit là vraisemblablement d'une influence de l'anglais *manufacturer*.

**Réunion régulière** se maintient à un niveau très élevé (83 % des documents) face à la forme régulière réunion ordinaire. C'est le genre d'anglicisme (anglicisme sémantique, c'est-à-dire forme française, mais sens anglais) auquel le locuteur québécois n'est généralement pas très sensibilisé.

**Tomber en amour** décline régulièrement, de 43 % des documents pour la période 1990-1995 à 31 % pour la dernière période. Il tend à devenir une forme familière ou expressive de tomber amoureux.

**Couvrir-plancher** passe de 67 % des documents pour la période 1990-1995 à 49 % pour la dernière période.

La forme française **fin de semaine** recule légèrement (-4 %) devant la forme anglaise *week-end*. Durant la dernière période, fin de semaine domine légèrement *week-end* (53 % contre 47 %). Ce dernier mot fait partie des anglicismes que beaucoup de Québécois attribuent aux seuls Français, alors qu'il s'emploie, on le voit dans la PEQ, très couramment au Québec. Beaucoup de journalistes de radio et de télévision terminent régulièrement leurs émissions du vendredi par un « bon week-end ».



**TABLEAU 73 EXEMPLES DE MOTS QUÉBÉCOIS EN POSITION STABLE VIS-À-VIS DE LEURS CORRESPONDANTS INTERNATIONAUX**

PENTE (QUASI) NULLE : PLUS OU MOINS 3 %					
Termes québécois stables	1996-2001	2002-2007	2008-2013	Variation	Correspondants internationaux
	%	%	%	%	
<b>magasinage</b>	76	79	79	+ 3	courses, shopping
<b>papier-mouchoir</b>	71	76	74	+ 3	mouchoir en papier
<b>perdrix</b>	78	70	75	+ 3	gélinotte
<b>retourner l'ascenseur</b>	47	54	50	+ 3	renvoyer l'ascenseur
<b>être tanné</b>	38	42	41	+ 3	en avoir marre, ras le bol
<b>chevreuil</b>	75	77	76	+ 1	cerf de Virginie
<b>scie à chaîne</b>	28	22	29	+ 1	tronçonneuse
<b>zucchini<sup>a</sup></b>	13	12	14	+ 1	courgettes
<b>arnaque<sup>b</sup></b>	52	51	52	0	(escroquerie, tromperie)
<b>auto</b>	24	24	24	0	voiture
<b>costume de bain</b>	11	14	11	0	maillot de bain
<b>bran de scie</b>	60	43	59	- 1	sciure de bois
<b>soulier</b>	47	46	46	- 1	chaussure
<b>temps supplémentaire</b>	43	48	42	- 1	heure supplémentaire
<b>affidavit<sup>c</sup></b>	42	44	41	- 1	déclaration sous serment
<b>pâte à dents</b>	11	10	9	- 2	dentifrice

a. Sondé au pluriel seulement pour éviter la confusion avec Zucchini, nom de famille courant.

b. Terme du français international familier d'introduction plus récente sur le marché québécois.

c. Pour la raison que j'ai donnée plus haut, on peut s'attendre à un déclin d'affidavit dans les années à venir.

Le sémantisme de **magasinage** est plus large que celui de shopping. Il recouvre, en particulier, les achats de produits de la vie de tous les jours (épicerie, etc.), ce qui n'est pas le cas de shopping, et correspond alors au mot courses. Cela explique en partie son score très élevé (79 % des documents) face à shopping. Cependant, contrairement à un stéréotype répandu, le terme shopping ne s'emploie pas seulement en France, mais aussi au Québec, quoique moins fréquemment, pour désigner une activité de repérage ou d'achat de marchandises (vêtements, chaussures, etc.) pour se faire plaisir.

« On ne va pas dans ce minuscule hôtel pour se fondre dans l'anonymat. On y va parce qu'on a envie de loger chez quelqu'un dans la capitale britannique, un hôte dévoué qui donne à ses invités des conseils pour les restaurants, le **shopping...** » (*La Presse*, 14 mai 2014)

**Papier-mouchoir** (anglais *paper handkerchief*) est une étrange combinaison qui va l'encontre de l'ordre syntaxique français. En effet on ne parle pas d'un papier qui sert de mouchoir, mais d'un mouchoir dont le matériau est du papier (plutôt que du tissu, comme autrefois). Voilà un exemple qui risque de mettre en doute l'existence de la notion de « sentiment de la langue »... Pourtant le mot se maintient sur toute la période dans environ 75 % des documents et on le trouve sur certains emballages de mouchoirs de grandes marques.

Si **perdrix** et **chevreuil**, qui ont leurs lettres de noblesse puisqu'ils remontent aux récits des premiers explorateurs français de la future colonie, restent stables sur toute la période et à des niveaux élevés, c'est que leurs équivalents internationaux (gelinotte huppée et cerf de Virginie) ne paraissent pas adéquats à la masse des locuteurs. Trop longs, trop lourds, trop didactiques certainement. Cependant si l'on calcule le pourcentage de fréquence de chevreuil et de cerf (sans le déterminant « de Virginie »), on obtient seulement 34 % de documents pour chevreuil et 66 % pour cerf (période 2008-2013).

**Être tanné** demeure stable sur toute la période. C'est en avoir ras le bol qui perd un peu de terrain (de 32 % des documents à 26 %) par rapport à en avoir marre (de 30 % à 33 %). Il s'agit là d'une concurrence entre deux termes internationaux.

**Zucchini** paraît sous-représenté dans la PEQ par rapport à courgettes, si l'on se réfère à la langue orale et à la langue du commerce, où le terme est beaucoup plus présent.

**Arnaque** qui, à l'origine, est un terme d'argot français, obtient un score stable et surprenant autour de 52 % des documents. Il est apparu dans la PEQ au cours de la période 1984-1989 (dans 12 % des documents).

Le faible pourcentage de **costume de bain** (11 % des documents) par rapport à maillot de bain (89 %) suggère l'existence d'une grande distance entre l'oral et l'écrit.

**Bran de scie** se maintient à un niveau étonnamment élevé par rapport à sciure de bois. Cependant si l'on compare bran de scie à sciure (sans « de bois »), on obtient 46 % des documents pour le premier et 54 % pour le second au cours de la période 2008-2013.

**Soulier** est stable sur toute la période et, par rapport à chaussure, se maintient à un niveau plus élevé que dans la PEF. Visiblement le mot a plus de vitalité au Québec qu'en France pour désigner la partie du vêtement qui entoure et protège le pied. Il bénéficie aussi de la fréquence d'emploi de l'expression figurée **être dans les souliers de qqn** traduite de l'anglais.

**Temps supplémentaire**, calque de l'anglais *overtime*, se maintient à un niveau élevé par rapport à heure supplémentaire.

La stabilité d'**affidavit** témoigne de l'inertie linguistique de nombreux locuteurs, étant donné que le terme est « déconseillé » par l'Office de la langue française depuis longtemps et remplacé officiellement par déclaration sous serment. En fait, si l'on compare les pourcentages d'affidavit, de déclaration assermentée (combinaison critiquée) et de déclaration sous serment, on obtient 36 %, 14 % et 50 % des documents (période 2004-2014). Les deux formes critiquées, affidavit et déclaration assermentée, obtiennent 50 %, tout comme déclaration sous serment.

**Pâte à dents** se maintient, mais à un niveau peu élevé. On ne trouve jamais ce syntagme dans la langue commerciale.

**TABLEAU 74** EXEMPLES DE MOTS QUÉBÉCOIS EN PROGRÈS PAR RAPPORT À LEURS CORRESPONDANTS INTERNATIONAUX

PENTE ORIENTÉE VERS LA HAUSSE					
Termes québécois en hausse	1996-2001	2002-2007	2008-2013	Augmentation	Correspondants internationaux en baisse
	%	%	%	%	
<b>mère monoparentale</b>	47	65	66	+ 19	mère célibataire
<b>calorifère</b>	16	22	35	+ 19	radiateur
<b>vélo<sup>a</sup></b>	72	82	88	+ 16	bicyclette
<b>chums<sup>b</sup></b>	20	27	32	+ 12	copains
<b>subpœna</b>	13	19	23	+ 10	citation à comparaître
<b>quart de nuit</b>	73	74	81	+ 8	équipe de nuit
<b>façon sécuritaire</b>	85	90	91	+ 6	façon sûre, sécurisée
<b>boyau d'arrosage</b>	71	72	77	+ 6	tuyau d'arrosage
<b>funérailles</b>	80	82	85	+ 5	obsèques
<b>brassière<sup>c</sup></b>	9	12	14	+ 5	soutien-gorge
<b>ligne de piquetage</b>	38	40	42	+ 4	piquet de grève
<b>paver la voie</b>	25	26	29	+ 4	ouvrir la voie

a. Les deux mots, vélo et bicyclette, appartiennent au français de référence.

b. Sondé au pluriel seulement pour éviter l'homographie avec le CHUM (Centre hospitalier de l'Université de Montréal).

c. Tous sens confondus.

Le syntagme **mère monoparentale** est une combinaison impropre. Monoparental veut dire « où il y a un seul parent ». Une famille peut-être monoparentale, pas une personne seule, mère de famille. Pourtant il se maintient à un niveau élevé (66 %) par rapport à mère célibataire. Cet emploi impropre s'est développé dans la PEQ au cours de la période 1990-1995. Auparavant on disait mère célibataire. C'est peut-être un trait du politiquement correct.

Autre mot étonnamment en progrès, **calorifère**, même s'il demeure minoritaire par rapport à radiateur. C'est encore un cas de distance linguistique entre la langue écrite et la langue orale. À l'oral, il est certainement plus fréquent que radiateur.

Vélo progresse sans atteindre encore tout à fait le pourcentage qu'il représente dans la PEF par rapport à bicyclette.

L'époque où copains dominait à 80 % le marché de l'écrit est terminée. Le mot anglais *chums*, qui relève du niveau familier, progresse au cours de la période (+ 12 %) au détriment du mot français. C'est un des anglicismes que les locuteurs québécois acceptent et emploient sans sourciller à l'oral et à l'écrit. Il a commencé son ascension au cours de la période 1990-1995. Il s'emploie au masculin, mais aussi au féminin (**sa chum**). On rencontre les combinaisons **chum de gars** et **chum de fille**, sur le modèle d'**ami de garçon** (anglais *boyfriend*) et d'**ami de fille** (*girlfriend*). En parallèle, on observe aussi dans la PEQ l'emploi étonnant et de plus en plus fréquent de pote, qui est un mot de l'argot français. De 5 % par rapport à copains et chums en 1990-1995, il passe à 14 % en 2008-2013. Il est rare avant 1990. Cependant cet emploi ne semble pas s'être étendu à l'oral.

**Subpœna** est un terme déconseillé par l'Office québécois de la langue française depuis 1992, année où l'organisme a « normalisé » citation à comparaître. Ce qui n'a pas empêché le mot de poursuivre sa progression dans la PEQ (+ 10 % au cours de la période).

**Quart de nuit**, de même que **quart de jour**, témoignent de l'influence de la langue maritime sur le français québécois. Seulement le terme quart désigne à l'origine une période de six heures, puis de 4 heures. Il ne paraît donc pas très adéquat et pourtant il se maintient à un niveau élevé. C'est peut-être pour éviter l'emploi de l'anglais *shift*.

**Sécuritaire** dans le syntagme « de façon sécuritaire », comme dans l'annonce : « Vous avez quitté votre compte de façon sécuritaire » (accès en ligne à un compte en banque du Mouvement Desjardins), progresse encore et occupe presque tout le marché (91 %). Pourtant il s'agit d'une impropriété fondée sur la confusion entre sûr, sécurisé et sécuritaire.

**Boyau d'arrosage** progresse par rapport à tuyau d'arrosage. Les locuteurs québécois font certainement la différence entre un boyau (souple) et un tuyau (rigide).

**Funérailles** progresse par rapport à obsèques. On peut y voir une influence de l'anglais *funeral*.

**Brassière** est très minoritaire par rapport à soutien-gorge (14 % contre 86 %), mais progresse légèrement. C'est certainement un exemple de distance linguistique entre l'écrit et l'oral. Le choix de l'un ou l'autre terme dépend beaucoup de l'âge et/ou du milieu social du locuteur ou de la locutrice.

**Ligne de piquetage** progresse légèrement par rapport à piquet de grève, qui reste majoritaire (42 % contre 58 %). Peut-être est-ce dû à une longue tradition syndicale et aussi à une différence d'organisation. *A picket line*, comme le nom l'indique, est linéaire. C'est un cordon ou une file de grévistes. Un piquet de grève suggère plutôt un rassemblement compact, circulaire.

**Paver la voie**, quoique minoritaire, enregistre une légère progression par rapport à ouvrir la voie. On peut y voir une influence de l'anglais *to pave the way*.

### 8.8.5 RÉPARTITION DES FONCTIONS ET CONDITIONS D'EMPLOI DES MOTS DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS

Le choix des mots dans le cas de paires ou d'ensembles diglossiques est régi par un certain nombre de conditions de discours. De nombreux facteurs sont susceptibles d'intervenir. Le choix peut dépendre, notamment, de l'appartenance nationale des locuteurs (communication entre Québécois ou communication entre Québécois et francophone(s) d'autre(s) origine(s))<sup>53</sup> ; de

53. Dans le cas de communication entre locuteur(s) québécois et locuteur(s) non québécois, des phénomènes d'adaptation (surtout lexicale) peuvent se produire.

leur appartenance sociale (classes populaires *vs* classes moyennes) ; de l'auteur du discours (discours de l'énonciateur principal, ou narrateur, *vs* discours rapporté de l'énonciateur secondaire) ; de la situation de communication (langage spontané, familier *vs* langage surveillé) ; du code (code oral *vs* code écrit) ; du niveau de langue (neutre, didactique, soutenu *vs* familier, populaire) ; du style (pour éviter les répétitions dans le cas des variantes libres, etc.).

L'existence d'une situation de diglossie permet de faire appel à l'un ou à l'autre système, selon le besoin. L'appel aux formes du vernaculaire permet de créer certains effets stylistiques (c'est la fonction expressive du vernaculaire), de marquer la distance sociale entre personnes plus âgées et personnes moins âgées, gens instruits et gens moins instruits, classes populaires et classes moyennes, ruraux et citadins, etc. (fonction clivante) ou un sentiment de connivence identitaire entre membres de la communauté québécoise, seuls à partager tel mot ou telle expression (fonction rassembleuse, identitaire).

On observe dans la PEQ l'utilisation de plusieurs procédés de signalement de changement de dialecte. Ces procédés ont plusieurs fonctions. Il s'agit d'abord pour l'auteur de se protéger de l'accusation d'utilisation de formes non standard, « incorrectes ». Il s'agit aussi pour lui parfois de signaler au lecteur l'emploi délibéré de formes non standard dans un but stylistique. Il s'agit enfin pour lui de montrer qu'il ne fait que rapporter les paroles d'une autre personne.

#### ◆ Diglossie Oral *vs* Écrit

En premier lieu, il faut noter la plus grande distance existant entre l'oral et l'écrit au Québec qu'en France<sup>54</sup>. Ce phénomène s'explique par l'existence de deux dialectes, l'un vernaculaire, l'autre international, d'une hiérarchisation entre ces deux dialectes, le vernaculaire étant généralement considéré comme la version « basse » et l'international comme la version « haute », si bien que le vernaculaire est plus généralement la langue de l'oral, dans les situations familiales, l'international, celle de l'oral surveillé et de l'écrit. Cependant une

54. Voir Jean-Claude Corbeil (2007), p. 320.

partie du vocabulaire québécois fait concurrence au vocabulaire international aux niveaux neutre ou soutenu.

- ◆ Diglossie Langue courante, privée *vs* Langue officielle, publique (administrative, commerciale, publicitaire)

Cette diglossie s'observe, par exemple, dans l'emploi de mots comme **blé d'Inde** et maïs, **fève** et haricot, **patate** et pomme de terre, **pinotte**, **arachide** et cacahuète. Dans les grandes surfaces, sur les boîtes de conserve et autres emballages, dans les recettes de livres de cuisine, les livres de diététiques, etc., ne sont employés que les mots internationaux haricot, maïs ou pomme de terre. Dans les éventaires de vente directe, sur les marchés paysans et dans certains magasins, plus particulièrement à la campagne ou dans les quartiers populaires, on trouve les mots populaires ou vernaculaires patate, blé d'Inde et fève (fève verte, fève jaune). Cependant, les mots blé d'Inde et fève se maintiennent en combinaison avec épiluchette (de blé d'Inde) et fèves (au lard) pour désigner une activité et un plat traditionnels au Québec. Il y a fort à parier qu'ils se maintiendront toujours dans ce contexte. Le cas d'**arachide** est particulier. Certes on ne trouvera jamais le mot *peanut* ou **pinotte** sur des emballages commerciaux, ne serait-ce que parce qu'il s'agit d'un emprunt à l'anglais, même s'il est bien intégré au français québécois, comme le montre son adaptation orthographique, et même si le mot est courant à l'oral et à l'écrit familier, y compris dans l'expression **pour des peanuts/pinottes** (pour trois fois rien, pour des cacahuètes/prunes). Mais on ne trouvera pratiquement jamais non plus le mot international cacahuète, ce qui est déplorable, car en français international, on distingue le fruit (la cacahuète) de la plante (l'arachide). C'est un cas où la norme québécoise diffère de la norme internationale, à la suite d'un choix critiquable. Le tableau 75 illustre quelques conditions d'emploi de noms de fruits et légumes :



**TABLEAU 75 EXEMPLES DE RÉPARTITION DES EMPLOIS DE NOMS DE FRUITS ET DE LÉGUMES SELON LA SITUATION DE COMMUNICATION**

VARIÉTÉ DE LANGUE	FRANÇAIS AU QUÉBEC		FRANÇAIS INTERNATIONAL
contexte	- langue des milieux populaires - personnes plus âgées - personnes moins instruites - langue familière - langue identitaire	- éventaires de vente directe - marchés paysans - magasins de quartiers de classes populaires	- réglementation officielle (fédérale, provinciale) - produits de sociétés commerciales - recettes de cuisine - régimes alimentaires - vente en vrac en grandes surfaces - magasins de quartiers de classes moyenne et supérieure
	<b>blé d'Inde<sup>a</sup></b>	<b>blé d'Inde</b>	maïs
	<b>bleuet</b>	<b>bleuet</b>	<b>bleuet</b>
	<b>bleuet</b>	<b>bleuet</b>	myrtille
	<b>fève<sup>b</sup></b>	<b>fève</b>	haricot
	<b>fève verte</b>	<b>fève verte</b>	haricot vert
	<b>fève jaune</b>	<b>fève jaune</b>	<b>haricot jaune</b>
	<b>gadelle</b>	<b>gadelle<sup>c</sup></b>	groseille
	<b>gadelle</b>	<b>gadelle<sup>c</sup></b>	groseille
	<b>melon d'eau</b>	<b>melon d'eau</b>	<b>melon d'eau</b>
	<b>melon d'eau</b>	<b>melon d'eau</b>	pastèque
	<b>navet<sup>d</sup></b>	<b>navet</b>	rutabaga
	<b>navet</b>	<b>navet</b>	rutabaga
	<b>patate<sup>e</sup></b>	<b>patate</b>	potato
	<b>patate</b>	<b>patate</b>	pomme de terre patate (fam.)
	<b>peanuts, pinottes</b>	<b>peanuts, pinottes</b>	<b>arachides<sup>f</sup></b>
	<b>peanuts, pinottes</b>	<b>peanuts, pinottes</b>	cacahuètes
	<b>rabiole<sup>g</sup></b>	<b>rabiole</b>	navet
	<b>rabiole</b>	<b>rabiole</b>	navet
	<b>zucchini<sup>h</sup></b>	<b>zucchini</b>	courgette
	<b>zucchini</b>	<b>zucchini</b>	courgette

a. **Blé d'Inde** : langue courante (au Québec) selon l'Office québécois de la langue française (2013).

b. **Fève** : nom impropre pour haricot selon l'Office québécois de la langue française (1991)

c. La **gelée de gadelles** est un produit artisanal du terroir québécois; la gelée de groseilles, un produit industriel.

d. **Navet** : Selon l'Office québécois de la langue française, « au Québec, dans la langue générale, le mot navet est souvent utilisé pour désigner le rutabaga [...]. Cet emploi n'est pas admis en langue spécialisée. En dehors des situations de communication familière, il peut même porter à confusion si le contexte n'est pas clair (par exemple, dans l'affichage commercial) » (2002).

- e. **Patate** : Selon l'Office québécois de la langue française : « S'il est admissible qu'on utilise le mot patate dans la langue parlée, malgré son impropriété, il faut éviter cette confusion dans la langue écrite, qu'il s'agisse d'étiquettes, d'emballages, de menus, d'affiches, etc. » (1991). En français de référence, le mot patate relève du registre populaire ou familier (éproucher des patates).
- f. **Arachides** : Selon l'Office québécois de la langue française : « La fleur de l'arachide, après fécondation, s'enfouit de quelques centimètres dans le sol, où le fruit se développe. Celui-ci, qui n'est pas une noix mais bien une légumineuse, est appelé cacahuète ou arachide. » (2006).
- g. **Rabiole** : Selon l'Office québécois de la langue française : « Au Québec, le terme rabiole, héritage des parlers de France, est utilisé pour désigner une variété de navet à forme ronde et légèrement aplatie [terme utilisé dans certains contextes]. » (2002)
- h. **Zucchini** : Selon l'Office québécois de la langue française : « Le terme zucchini est un emprunt à l'anglais, qui l'a lui-même emprunté à l'italien. Bien qu'il ne soit pas employé en botanique, zucchini est implanté et généralisé dans l'usage au Québec, en coexistence avec courgette, notamment dans les vocabulaires de la cuisine et du commerce alimentaire. [terme utilisé dans certains contextes]. » (2014).

◆ Diglossie Discours du narrateur vs Discours rapporté par le narrateur

Dans la PEQ, on observe fréquemment une alternance entre le code du discours du narrateur (le journaliste) et celui du discours rapporté de la personne qui fait l'objet de l'article. Contrairement à ce qu'on peut observer dans la PEF, il existe de grandes différences entre la langue du journaliste et celle des discours rapportés dans la PEQ. Dans ceux-ci, on se permet souvent l'emploi de structures syntaxiques et de mots n'appartenant pas au français de référence, y compris d'emprunts à l'anglais. Ce sont des structures et des mots que le journaliste ne s'autoriserait pas à prendre à son compte. Cependant, lorsqu'il s'agit de certaines chroniques ou de papiers d'humeur, le journaliste lui-même s'autorise le recours à ces formes non standard. En fait, au Québec, le français joue le rôle de langue identitaire par rapport à l'anglais des anglophones, et le québécois, par rapport au français des autres francophones, des Français en particulier, qui restent le groupe dont beaucoup veulent le plus se démarquer dans la Francophonie.

Exemples de discours rapporté

« **La** Gélinas m'a fait prendre les *narfs*, je suis descendu en bas et je l'ai tuée avec un couteau. » Ce sont **les premiers mots** que Jean-Guy B..., un homme de 70 ans, a **dit** au répartiteur lors d'un appel téléphonique fait au 911, quelques minutes après le drame qui a coûté la vie de Mme Gélinas » (*Le Nouvelliste*, 16 octobre 2002) [répartiteur : régulateur des appels d'urgence; anglais *dispatcher*]

Il s'agit du discours rapporté d'un homme âgé et d'un milieu populaire (*La Gélinas*, les **narfs**). Familièrement, on dit plus couramment **pogner les nerfs** (piquer une crise de nerfs; présent dans 132 documents) que **prendre les nerfs** (présent dans 28 documents).

«Ça a frappé fort, **pis** vite. J'ai vu l'auto arriver **en surprise**. Je me souviens du **windshield** et d'avoir **revolé** dans la rue. J'étais assommé. J'ai perdu l'usage de ma main droite. Je suis incapable d'ouvrir une boîte de conserve ou même de beurrer **une toast**», déplore ce menuisier retraité, qui clame son innocence. » (*La Voix de l'Est*, 7 octobre 2014)

Il s'agit d'un cycliste de 60 ans renversé par une voiture à un carrefour et à qui, à la suite de quoi, on a remis une contravention pour non-respect d'un stop... On relève plusieurs traits caractéristiques du vernaculaire: prononciation (**pis**, pop.), genre (**une toast**, avec un t final même si ce son disparaît à l'oral familier), lexique québécois (**revoler**) et anglicisme (*windshield*).

«Selon l'affidavit signé par un témoin, M. C... aurait notamment tenu les propos suivants envers M. G... : “**Yé** malade ce **câlisse pis** j'te jure qui va **crisser son camp** [...] comme tous les autres **ostie trous de cul** de la boîte!” » (*Le Nouvelliste*, 16 décembre 2014)

Ce sont les paroles rapportées d'un ancien syndicaliste, devenu administrateur universitaire (*sic*), accusé de harcèlement au travail. On note l'emploi de termes, en particulier de jurons, caractéristiques du langage d'un certain syndicalisme populaire (**ce câlisse**, **ces trous de cul**, **crisser son camp**, **ostie**).

- ◆ Diglossie Mots anglais *vs* Équivalents français (québécois ou internationaux)

À l'exception des discours rapportés et des chroniques ou billets d'humeur, les mots empruntés directement à l'anglais sont bannis de l'écrit même s'ils sont courants à l'oral. Un cas représentatif de cette diglossie oral courant *vs* écrit soutenu est le traitement réservé aux mots anglais dans le domaine de l'automobile. Dans les garages, les ouvriers les emploient couramment. On en retrouve même des traces dans les factures où apparaissent des mots comme *bearing*, *calipers*, *gasket*. Dans la langue commerciale (les prospectus de présentation des modèles) et dans les *Manuels d'instruction* livrés avec

les véhicules, des mots comme *brake, braker, bumper, choke, flasher, hood, muffler, truck, valve*, etc., ne sont jamais employés. Ce sont les termes du français international qu'on emploie<sup>55</sup>.

Dans la PEQ, dans le discours rapporté, si le journaliste emploie un anglicisme, il prendra la précaution de marquer ses distances vis-à-vis de lui en employant, par exemple, l'adverbe *sic*:

« Nous avons **annulé** (*sic*) le programme des hélicoptères parce que nous croyions que c'était une dépense inutile. C'étaient des hélicoptères de type Cadillac », a déclaré M. Chrétien lors de sa première conférence de presse à titre de premier ministre officiel. » (*Le Devoir*, 5 novembre 1993) [Le journaliste prend ses distances avec le mot **annuler** employé par Jean Chrétien, ancien premier ministre du Canada. Cette occurrence de *annuler* est la seule relevée dans le corpus de la PEQ, alors que le mot est fréquent à l'oral].

« Est-ce que la ministre ne peut pas convenir qu'actuellement, M. Sabia devrait mettre toutes ses énergies à prendre connaissance des dossiers, rencontrer les dirigeants importants du Québec, **agencer** (*sic*) lui-même les rencontres? », a lancé M. Legault. » (*Le Devoir*, 8 avril 2009) [M. Sabia : nouveau président de la Caisse des dépôts du Québec; M. Legault : chef du parti Coalition Avenir Québec. Le verbe **agencer** est également rarissime dans le corpus de la PEQ, bien qu'il soit d'emploi fréquent à l'oral]

ou des guillemets :

55. Jacques Maurais (2008c), p. 23 note: « Le deuxième constat concerne la fréquence d'utilisation de mots standard ou de mots non standard. Les vendeurs et les commis à la clientèle sont plus nombreux à déclarer utiliser plus les termes standard pour nommer des pièces ou des composantes de l'automobile que les commis aux pièces, les mécaniciens ou les élèves. Les travailleurs du secteur de l'automobile qui sont directement en contact avec la clientèle portent donc une attention particulière aux termes qu'ils emploient. En d'autres termes, les répondants se répartissent en deux groupes bien typés : les commerciaux ou cols blancs, plus en contact avec le public et déclarant utiliser dans une forte proportion les termes standard, et les ouvriers ou cols bleus, qui conservent dans une plus forte proportion l'utilisation d'un vocabulaire non standard comprenant plusieurs termes anglais. Les réponses des élèves s'inscrivent dans cette dernière tendance ».

« Mon père, à l'époque, travaillait sur les **“shifts”** à l'Alcan. »  
 (*Le Quotidien*, 18 juillet 2000) [travaillait sur les shifts: travaillait  
 en équipe; faisait les 3 × 8]

On utilise aussi d'autres moyens pour avertir le lecteur qu'on emploie consciemment un anglicisme, comme les formules :

- « excusez l'anglicisme », « si vous me permettez l'anglicisme »

« Sans nationalisme, un peuple ne va nulle part. On peut donc difficilement accepter le discours de monsieur G..., à moins que le Québec ne veuille pas (ou plus) s'affirmer. Autant dire que le Québec est un **“nobody”** (**excusez l'anglicisme**) » (*Le Devoir*, 5 août 2009). [autrement dit, quelqu'un d'inexistant; sans importance; sans pouvoir; critique d'un discours de mise en garde contre les dangers du nationalisme].

« Et c'est à ce moment-là que des grandes épreuves viennent nous bousculer ou nous **“shaker”** assez, au fond – **vous me permettez l'anglicisme** –, nous déstructurer suffisamment pour permettre de retoucher ce qui est vivant et ce qui veut vivre » (Société Radio-Canada, *Second regard*, 27 janvier 2013) [nous shaker: nous secouer; après l'annonce d'un cancer]

- « comme on dit en bon canadien » (moins souvent)/« en bon québécois » (plus souvent)

« Les Rangers ont la réputation de se dégonfler, de **choker comme on dit en bon canadien** » (*Le Droit*, 11 avril 1994).

« J'adore Paris. Mais je ne m'habitue pas à tout ce trafic. Ici, c'est du **“bumper à bumper”** sur l'autoroute **comme on dit en bon québécois**, mais du “bumper à bumper” à plus de 100 km/h! » (*La Nouvelle*, 10 novembre 2010) [c'est pare-choc contre pare-choc; anglais *bumper to bumper*]

« Pendant que les joueurs du Canadien baissent la tête en signe de dépit en arrière-plan, on voit le défenseur des Bruins célébrer son but en levant le majeur de la main gauche. Un beau petit **finger**,

**comme on dit en bon québécois.** » (*Le Journal de Montréal*, 23 avril 2011) [un beau petit doigt d'honneur].

« J'ose espérer que d'ici la fin de l'année, on va avoir un ou deux matches où la "**puck**" va rouler pour nous, **comme on dit en bon Québécois.** » (*Le Droit*, 13 octobre 2009) [la puck : le palet, au hockey]

« Les gens éprouvent un sentiment de fierté à aller porter leur vieux bazou à la **scrap, comme on dit en bon québécois.** » (*Métro*, 17 juin 2009) [leur vieux tacot à la casse].

Plus rarement, ce sont des expressions francisées calquées sur l'anglais qui sont ainsi signalées.

« Je souhaite qu'on rende ce projet à terme. Nous n'en avons pas encore toutes les garanties, mais **comme on dit en bon québécois**: Mais **ça regarde bien pour** que Bécancour soit choisie » (*Le Nouvelliste*, 23 juin 2012) [Bécancour : ville du centre du Québec; ça regarde bien : c'est de bon augure, ça s'annonce bien; anglais *to look good*]

« On a dit que c'était une maison [d'édition] pour les hommes qui ne lisaient pas, ce qui est vrai pour certains titres. On a dit que c'étaient des romans brefs, ce qui est parfois exact. Mais on a souvent dit que c'était une maison de genre, et ça, je n'aime pas. Parce que ça nous **peinture dans le coin, comme on dit en bon québécois.** » (*Métro*, 8 mai 2012) [c'est réducteur; ça nous limite, ça nous coince dans un coin; anglais *to paint oneself into a corner*]

- « comme on dit en bon français »

La formule est ironique, car, en réalité, cette antiphrase signale au lecteur que les termes employés ne s'emploient pas en « bon français »...

« Rien à reprocher à ça. **Comme on dit en bon français**: ça fait partie de la "**game**" » (*La Concorde*, 26 juin 2013) [ça fait partie du jeu, des règles du jeu; anglais *game*: jeu, match, partie]

« Il est important de cultiver son jardin, a noté Philippe G..., de la Fondation Ma vie en main. Ça nous **ground (sic), comme on dit**

**en bon français.** » (*La Voix de l'Est*, 18 septembre 2013) [grunder : littéralement, mettre en contact avec la terre ; anglais *ground, to ground*]

« Il m'arrive souvent de sauter dans ma voiture et de partir à l'aventure sans trop savoir où je vais. Je pars pour un **no where** (*sic*) **comme on dit en bon français.** » (*Le Soleil*, 8 septembre 2007) [sans savoir où je vais ; sans destination précise]

« À force de faire ces plats régulièrement, vous allez développer la **twist comme on dit en bon français** et pourrez faire vous-même vos propres variations. » (*La Presse*, 13 janvier 2006) [le tour de main]

« “On a tous des emplois où il faut se projeter dans l'avenir. La musique permet d'arrêter et d'être dans le moment présent. **En bon français**, ça permet de mettre la **switch à off!**” Se couper du monde extérieur » (*La Presse*, 2 novembre 2014) [*switch*: bouton électrique, interrupteur]

« Quand on porte un uniforme de policier, menacer quelqu'un (à plus forte raison un pauvre bougre) de l'attacher à un poteau, c'est, **en bon français**, un **power trip.** » (*La Presse*, 8 janvier 2014) [un usage abusif de son pouvoir]

- « comme on dit en France/à Paris »

« La plateforme des citoyens, c'est un **bon deal, comme on dit à Paris.** “Allez hop! Demandez votre laissez-passer. Vous occuperez les premières loges”, écrivait le comité au sujet de cette innovation offerte afin de compenser les effets négatifs de la course sur le quotidien des résidents. » (*Le Soleil*, 18 mars 2013). [Il s'agit de laissez-passer accordés aux riverains d'un événement sportif pour les dédommager des inconvénients subis]

« Les prophètes de malheur devraient attendre avant de prononcer l'oraison funèbre de la marque de prestige de Ford. Le MKC semble avoir les atouts pour amener de nouveaux acheteurs dans les salles de montre de Lincoln et le **timing, comme on dit à Paris**, est parfait » (*Le Devoir*, 18 novembre 2013) [Lincoln MKC: 4x4 de luxe ; salle de montre: salle d'exposition]

« Le patron de la radio pour laquelle Dahan travaillait lui aurait fait comprendre que tout ce qui concernait le président était **touchy (comme on dit à Paris** pour ne pas dire “délicat”). » (*L'Actualité*, 1<sup>er</sup> mai 2012) [Gérald Dahan : imitateur français qui s'est fait une spécialité de piéger au téléphone les personnalités]

En réalité, il ne s'agit pas toujours de mots ou d'expressions anglaises qui se disent seulement en France ou à Paris... Par exemple, les mots *backstage*<sup>56</sup> (545 documents dans la PEQ), *buzz* (12 060 doc.), *deal* (8 232 doc.), *glamour* (14 486 doc.), *interview* (33 682 doc.), *must* (10 090 doc.) et *timing* (11 307 doc.) sont souvent suivis de la mention « comme on dit en France », alors qu'en réalité, ces chiffres le prouvent, ils sont très fréquents au Québec même. *Touchy* est rare en France, courant au Québec. Il s'agit donc d'un moyen pour « faire passer » un anglicisme en se défaussant sur les Français du fait de leur réputation d'employer sans cesse des anglicismes (tout en ne connaissant pas l'anglais).

- ◆ Diglossie Noms vernaculaires, vulgaires *vs* Noms internationaux, scientifiques

Dans le cas d'une série de noms de plantes ou d'animaux indigènes comme **cèdre, chevreuil, merisier, perdrix, outarde**, la diglossie Noms vernaculaires, vulgaires *vs* Noms internationaux, scientifiques est signalée par différents procédés. Par exemple, on parlera de « confusion de noms » :

« **Ces noms que l'on confond!** La connaissance exacte des noms de nos espèces indigènes est essentielle, chacune d'elle étant unique. Toutefois, l'usage des noms dans la langue courante apporte indéniablement une touche folklorique aux conversations. » (*La Tribune*, 2 avril 2011). [Ce sont des gardes-parcs qui parlent. Il est ici question des termes cerf de Virginie et chevreuil, gélinotte et perdrix, bernache et outarde, thuya et cèdre, bouleau jaune et merisier]

Dans les journaux, on observe des débats entre partisans des noms vernaculaires et partisans des noms internationaux :

56. Le mot anglais *stage* (n. masc.) est le terme employé couramment par les artistes québécois pour désigner la scène, les planches (fam.).



« Quelques lecteurs me demandent de mettre fin à l'utilisation du mot **outarde** pour désigner la **bernache du Canada** », écrit le chroniqueur chasse et pêche du journal *La Presse*. Mais celui-ci persiste et signe : « Même si les outardes sont des grands oiseaux africains, les Québécois utilisent ce terme depuis toujours pour désigner la bernache du Canada. Il s'agit d'un terme populaire qui ne prête à aucune confusion, quand il est utilisé comme **synonyme de bernache**. » (*La Presse*, 26 octobre 2003)

Cependant, la distinction entre le nom international et le nom vernaculaire, et la répartition de leurs emplois, apparaissent nettement dans les citations qui suivent. Dans la désignation officielle d'une association ou d'un événement particulier, c'est le terme international qui est employé.

« Les amants de la faune ont rendez-vous à Saint-Fulgence, aujourd'hui, pour la traditionnelle **Journée de la bernache**. Vous avez raison de prétendre qu'il y avait des **outardes** sur le bord du Saguenay, hier, et qu'il y en aura demain, sauf qu'aujourd'hui, des gens spécialisés dans le domaine sont sur place pour répondre à vos questions. » (*Le Progrès-Dimanche*, 6 mai 2007) [Saint-Fulgence : village du Saguenay-Lac-Saint-Jean au Québec]

« **L'Association des producteurs de maïs sucré de Neuville** souhaite faire reconnaître une fois pour toutes le **blé d'Inde** produit dans cette localité de Portneuf » (Ici Radio-Canada, 6 février 2014). [Neuville : village situé à 40 km à l'ouest de Québec].

Il existe plusieurs procédés pour indiquer l'existence d'une diglossie :

- mention du nom international entre parenthèses :

« Il faudra un kilo de sapin, de **cèdre (thuya)** ou de menthe pour produire 50 grammes d'huile essentielle » (*Le Soleil*, 23 janvier 2013)

« Initialement, le conseil voulait adopter un règlement pour les **chevreuils (cerfs de Virginie)**, mais il l'a finalement étendu à tous les animaux sauvages. » (*L'Information du Nord*, 12 septembre 2012)

« La Financière agricole du Centre-du-Québec a reçu 56 avis de dommages de la part d'agriculteurs. Les responsables de ce vandalisme :

l'**oie blanche** (ou **oie des neiges**) et sa cousine la bernache du Canada» (*L'Écho de Trois-Rivières*, 23 avril 2014)

«L'arrivée des **outardes (bernaches du Canada)** dans le ciel et les grands voiliers d'oiseaux qui se posent dans les champs interpellent les chasseurs qui aimeraient bien récolter quelques oiseaux migrateurs.» (*Le Progrès-Dimanche*, 21 septembre 2014) [récolter: tuer; anglais *to harvest (to collect plants, animals, or fish to eat)*; voilier: vol, volée d'oiseaux]

- emploi de la mention «aussi appelé» :

«Le plus vieil arbre du Québec est âgé d'environ 1000 ans. L'arbre est un **thuya, aussi appelé cèdre** au Canada, qui a pris racine en Abitibi, sur une île du lac Duparquet» (*Le Journal de Montréal*, 25 avril 2013) [Abitibi: grande région située dans l'Ouest du Québec]

«Le **chevreuil, aussi appelé cerf de Virginie**, est un des gibiers les plus prisés des chasseurs québécois.» (*Coup d'œil*, 29 août 2012)

«On voit bien que notre ami confond le huard et la **bernache, aussi appelée "outarde"**. Mais on ne peut pas le blâmer. Sa spécialité, ça n'était pas les oiseaux. C'était les moustiques.» (*Le Nouvelliste*, 11 juillet 2009) [**huard**: plongeon imbrin (*Gavia immer*)]

- emploi de la mention «de son vrai nom», «dont le vrai nom est», «le nom exact», «aussi connu sous le nom de» :

«Problèmes d'entreposage pour vos vêtements saisonniers? Une solution s'offre à vous: la garde-robe de cèdre. Pas le **cèdre** de votre haie (**de son vrai nom thuya**), mais celui dit aromatique, ou du Liban.» (*Le Soleil*, 11 juin 2000)

«Il n'y a absolument rien de nordique dans le **chevreuil. Son vrai nom (cerf de Virginie)** nous le rappelle d'ailleurs. Doté de petits sabots pointus, ce cervidé s'enfonce dans la neige et comme il est bas sur pattes, il a de la difficulté à se déplacer.» (*Le Journal de Montréal*, 13 décembre 2011)

« Le **nom exact** de l’oiseau est **oie des neiges** même si le terme **oie blanche** est encore employé dans le langage populaire » (*Nord Info*, 22 mars 2014)

« Puisque l’espèce est en constante évolution voire en surpopulation, la grande **oie des neiges (aussi connue sous le nom d’oie blanche)** se retrouve à de plus en plus d’endroits en période migratoire. » (*L’Express du dimanche*, 13 novembre 2011)

- emploi de la mention « comme on appelle/dit communément/familièrement » :

« Sérieusement, qui s’intéresse aux centres de recyclage des métaux? Des “**cours à scrap**”, **comme on les appelle communément** et à tort. » (*La Voix de l’Est*, 8 février 2014)

« La gélinotte huppée – **qu’on appelle communément perdrix** – se nourrit des feuilles, des tiges, des bourgeons, des fleurs et des fruits de près de 400 espèces végétales! » (*Le Journal de Montréal*, 12 octobre 2013)

« On ne peut pas dire que cette course soit vraiment enlevante. Cela tient à la formule retenue (le vote par délégation au congrès de direction, **ce qu’on appelle familièrement les slates**), qui transforme une course en bataille d’organisation circonscription par circonscription, le but étant de s’assurer de l’appui du plus grand nombre de délégations avant le congrès. » (*La Presse*, 20 novembre 2012) [élection d’un chef de parti; enlevant : enthousiasmant; anglais *slate*: liste de candidats]

### *Fonctions stylistiques de la diglossie*

- ◆ Valeur dépréciative de la forme vernaculaire

L’existence de deux dialectes socialement hiérarchisés permet de créer des effets stylistiques particuliers. Le recours à certaines formes du vernaculaire introduit des connotations péjoratives, dépréciatives. Ces formes jouent le rôle de marqueurs de différences de classe (personnes instruites *vs* personnes peu instruites), de qualité (artistes talentueux *vs* artistes sans talent), d’opinion

(personnes dont on partage les idées *vs* personnes dont on rejette les idées). Elles permettent d'exprimer, selon le cas, l'hostilité, le mépris, la dérision ou l'ironie. En voici des exemples de formes vernaculaires utilisées comme :

- marqueurs de différences de classe, de milieu, d'instruction

« Elle raconte **dans ses mots à elle** sa vie de **merde**. Sa vie de **merde** qui devient **dans ses mots à elle** une vie de "**marde**". Elle résume sa vie à ça : "Treize ans de **marde**". » (*Le Devoir*, 3 décembre 2011)

La journaliste raconte la confession désespérée d'une fillette de 13 ans d'un milieu populaire de Montréal.

« Comment il se fait que la SRC retienne une émission, farcie de sacres et d'expressions grossières qu'il n'est pas nécessaire de répéter ici, mais qui ont rapport amplement à la **merde** (qu'on appelle plutôt de la "**marde**", bien sûr) et à la "bullshit" (puisque nous sommes bilingues au Québec!) » (Sophie Durocher, *Le Journal de Québec*, 18 février 2014) [critique de l'émission *Série noire*; SRC: sigle de la Société Radio-Canada; *bullshit*: foutage de gueule, conneries, pipeau fam.]

La journaliste Sophie Durocher, partisane d'un français international châtié, s'insurge contre l'utilisation de termes vulgaires du vernaculaire québécois dans une série télévisée de la société d'État, censée utiliser une langue de qualité.

- marqueurs pour souligner le manque d'instruction, de culture, de certains hommes politiques

« Le jour n'est pas loin où l'on va pouvoir devenir premier ministre du Québec en écrivant prémié **minisse** tout croche! D'ailleurs, on peut déjà devenir prémié **minisse** du Canada en l'écrivant comme ça! » (Stéphane Laporte, *La Presse*, 5 mars 2000)

L'humoriste Stéphane Laporte se moque de Jean Chrétien, premier ministre du Canada, dont on a dit de lui (assez méchamment) qu'il ne parlait aucune des deux langues officielles du Canada...

- marqueurs de différences de qualité, de talent, d'ouverture

« À l’occasion d’une fête de l’hebdomadaire à potins du monde artistique montréalais [Échos Vedettes], des centaines d’artistes **de tous acabits** sont allés célébrer le journal qui a assuré leur célébrité. Le gratin de la scène artistique québécoise était là : les **artistes** et les “**artisses**”, les vieux de la vieille et les nouvelles minettes, les branchés et les kétaires. » (*Le Devoir*, 25 août 1993)

■ marqueurs d’hostilité politique

« Je viens d’écouter une montée de lait de Denis G... à la radio de Québec. Dix minutes de lieux communs sur les **artisses**, sur le Québec, sur l’environnement. Sur la vie. Les gens de ta tribu, Denis, je parle de la droite-gros-bon-sens, croient que le Québec est noyauté par une clique (du Plateau) qui pollue la populace en répandant une “pensée unique” gauchisante. » (Patrick Lagacé, *La Presse*, 3 décembre 2010) [montée de lait : coup de sang ; Le Plateau : quartier branché de Montréal où habitent de nombreux artistes]

« Il y a quarante ans, se déroulait la plus légendaire série de hockey jamais disputée, les méchants “**communisses**” contre les bons Canadiens. Si vous ignorez ce dont je parle, votre culture hockey est nulle. » (*La Concorde*, 5 septembre 2012) [évocation de la « Série du siècle », premier tournoi de hockey sur glace entre Soviétiques et Canadiens, en 1972].

« Le logement d’un militant **péquiste** a été vandalisé au moment même où la campagne du OUI était lancée sur le mont Royal. Des murs ont été couverts d’inscriptions telles “NON”, “Tu vas perdre tata” et “**Péquisse**”. Le genre d’incident qui nous ramène 20, 25 ans en arrière » (*La Presse*, 27 septembre 1995). [tata : crétin].

« Une députée libérale donnait un bel exemple de manipulation. Devant la tendance de certaines institutions québécoises à investir leurs sous à l’extérieur du Québec, elle laisse entendre que c’est à cause de l’incertitude autour de la question du Québec ; en clair, c’est la faute aux **séparatisses**. Ah bon ? » (*Le Devoir*, 21 octobre 1991).

◆ Valeur augmentative de la forme vernaculaire

L'emploi de certaines formes du vernaculaire par opposition à leurs correspondantes en français de référence permet de créer un effet augmentatif ou de renforcement. C'est le cas dans les oppositions **énarver** *vs* énerver, **marde** *vs* merde, **racoïn** *vs* recoin et **frette** *vs* froid.

« Comment faire pour reconnaître ceux et celles qui n'ont pas les mêmes traits de caractère que nous? "Très facile, ce sont les clients ou les collègues qui nous **énarvent**", indique M. Durand, en **insistant sur le "a"**. » (*Les Affaires*, 1<sup>er</sup> juin 2013) [énarver, c'est plus fort qu'énerver]

« Bon, il faut que ça sorte: Deborah Mills (Fanny Mallette) **ne m'énerve pas**, elle "**m'énarve**" **au plus haut point**. » (*La Presse*, 23 janvier 2013) [Fanny Mallette: actrice jouant le rôle de Deborah Mills dans le feuilleton O' diffusé par la chaîne québécoise TVA]

« Le mot n'est pas dans les dictionnaires. Pourtant, c'est le mot que vous avez entendu le plus dans la semaine. Dans une phrase, on le place idéalement entre deux ou trois sacres. Et c'est un mot dépourvu de synonymes. Parce que quand il fait "**frette**", mon vieux, il ne fait pas **froid**. Il fait vraiment "**frette**". **Le froid, on endure. Le "frette", non.** Le **froid** met la grippe à la mode, remplit les urgences. Les virus ne survivent pas au "**frette**". » (Denis Gravel, *Le Journal de Québec*, 28 janvier 2013)

« Les petits amis de l'establishment de Shawinigan ne veulent pas lâcher le pouvoir. Ces gens-là vont me dire que tout va bien chez nous? Wow! Si Michel A... passe, on n'est pas **dans la merde**, on est **dans la marde!** Il faut tout faire pour que ça n'arrive pas » (*Le Nouvelliste*, 21 octobre 2009) [discours lors d'une élection municipale; on est pire que dans la merde!]

« Il me reste à passer la Shop-Vac dans les moindres **recoïns (lire racoïns)** parce qu'il y a de la poussière partout et tout rebrancher ce qui ne l'est pas encore. » (*Le Journal de Montréal*, 5 février 2013) [un bricoleur qui a refait l'aménagement de son bureau; Shop-Vac: marque d'aspirateur]

◆ Variante contextuelle et variante libre

Les termes vernaculaires et internationaux fonctionnent normalement comme des variantes contextuelles. Par exemple, en combinaison avec le terme *épluchette*, on trouvera le vernaculaire **blé d'Inde**, pour désigner une activité traditionnelle ancienne. Ainsi dans Eureka.cc, *épluchette de blé d'Inde* totalise 5 788 documents (95 %), *épluchette de maïs*, 306 seulement (5 %). Mais, de nos jours, pour faire une *épluchette de blé d'Inde*, il faut acheter du... maïs.

« On est encore loin des **épluchettes de blé d'Inde**, mais le **maïs** est à bon prix aux marchés Tradition et IGA. » (Société Radio-Canada, *L'Épicerie*, 23 avril 2014)

Dans l'exemple suivant, le narrateur (le journaliste) emploie *blé d'Inde* comme variante contextuelle dans le syntagme *épluchette de blé d'Inde*, désignant une activité festive traditionnelle, et *maïs* pour désigner la céréale. En revanche lorsqu'il rapporte les paroles du producteur de maïs, il met dans sa bouche le terme vernaculaire *blé d'Inde*, qui correspond certainement à l'usage normal de l'agriculteur.

« Machiniste de métier, Michel L... était à l'emploi de Canadair. Un jour, il a voulu faire une **épluchette de blé d'Inde** mais n'a pu trouver de **maïs** à son goût dans le coin. "J'ai alors décidé de semer un peu de **blé d'Inde** pour nous faire plaisir. Puis, d'année en année nous avons toujours grossi", raconte Michel L... » (*L'Écho du Nord*, 29 août 2012)

Mais on observe de nombreux cas dans lesquels les termes vernaculaires et internationaux fonctionnent comme des termes interchangeables, autrement dit comme des synonymes, des variantes libres. Dans l'exemple qui suit, ce sont les producteurs qui utilisent le terme international *maïs*, le journaliste le terme vernaculaire **blé d'Inde** sans qu'on observe de différences d'emploi ou de signification. En fait, dans ces cas, l'emploi des deux termes comme simples synonymes permet d'éviter les répétitions.

« Ce sont nos premières variétés cultivées sous bâche, indique Martin R..., de la Ferme R... Nous devrions avoir nos **maïs** de meilleur calibre à la fin du mois de juillet ». Les épis courts et à grains serrés seront ainsi remplacés par les tiges plus volumineuses qui font la renommée du **blé d'Inde** de la région. « On aura du vrai **maïs**

à partir du 20 juillet”, précise Norman J..., de la Ferme L... “On veut un produit qui goûte quelque chose”.» (*Le Canada Français*, 17 juillet 2014) [goûter quelque chose : avoir du goût]

«Pour une **épluchette** avec plats d’accompagnement, prévoir 2 ou 3 épis de **maïs** par personne (4 ou 5 si on compte ne consommer que du **blé d’Inde.**)» (*L’Express du dimanche*, 14 mai 2006)





# 9

## Réalité et idéologies linguistiques

---

Après avoir décrit, de la manière la plus objective possible, la réalité du marché linguistique québécois, caractérisé par la coexistence de deux langues (l'anglais et le français) et de deux variétés de langue ou dialectes (le français québécois et le français international), ainsi que par la concurrence et la répartition des fonctions de communication entre ces deux dialectes, il est temps d'examiner les principales représentations que s'en font les Québécois. Pour ce faire, j'ai choisi d'analyser les ouvrages de cinq acteurs du débat linguistique, au cours des dernières décennies, Henri Bélanger, Marcel Boudreault, Jean-Claude Corbeil, Gérard Dagenais et Jean Marcel<sup>1</sup>. Chacun de ces auteurs représente à sa manière une position bien définie dans le débat sur la norme linguistique et la qualité de la langue.

---

1. Pseudonyme de Jean-Marcel Paquette. Le lecteur aura compris que, dans les pages qui suivent, je ne critique pas des personnes, mais des idées exprimées dans un certain nombre d'ouvrages.

**TABLEAU 76 CONCURRENCE ENTRE LANGUES ET VARIÉTÉS DE LANGUE SUR LE MARCHÉ LINGUISTIQUE QUÉBÉCOIS**

					SITUATION LINGUISTIQUE
concurrence	langues	anglais	français		bilinguisme
	dialectes		français vernaculaire	français international	diglossie

La première position est celle qui a été traditionnellement défendue par la majorité des Canadiens, Canadiens français et Québécois cultivés pendant des décennies, voire des siècles. Longtemps, au Canada français, le seul modèle linguistique acceptable a été celui de la France. Cela faisait en quelque sorte partie de la fidélité due à la « mère patrie ». Cette position était renforcée par le fait que les écarts qui sont apparus progressivement entre le français de France et celui du Canada étaient pour la plupart, du moins dans l'esprit des Canadiens de l'époque, des anglicismes. S'arrimer au modèle linguistique du français de France, c'était aussi lutter contre le danger de l'anglicisation, de l'assimilation. « La France est, et par force demeurera, le centre principal de rayonnement et de propagation du français universel<sup>2</sup> », affirme encore en 1970 le linguiste Roch Valin.

La seconde position est apparue assez tôt dans le paysage intellectuel canadien-français. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, des voix se sont élevées pour insister sur le fait que le Canada n'était pas la France et que de nombreux mots propres au français des Canadiens étaient légitimes. Cette tendance s'est considérablement renforcée à partir des années 1950, avec la Révolution tranquille, qui fut une « révolution » non seulement contre le pouvoir économique et politique des « Anglais » et contre le pouvoir clérical de l'Église catholique, mais aussi contre ce que certains considéraient être le colonialisme et l'impérialisme linguistiques et culturels de la France.

Contrairement à ce que certains voudraient faire croire, il n'y a pas consensus au sujet de la norme linguistique au Québec. Les chercheurs, contrairement

2. Roch Valin (1970), p. 9.

à la population en général<sup>3</sup>, sont divisés à ce sujet. Une première opposition marque un clivage autour du rapport langue/nation. Il oppose les partisans d'une norme linguistique nationale, endogène, ou « endogénistes », et ceux d'une norme transnationale, internationale, ou « internationalisants », comme l'illustre le tableau qui suit :

**TABLEAU 77 CLIVAGE ENTRE PARTISANS D'UNE NORME NATIONALE ET PARTISANS D'UNE NORME TRANSNATIONALE**

MARCHÉ LINGUISTIQUE FRANCOPHONE	NATIONAL	INTERNATIONAL
norme	endogène, nationale, québécoise	transnationale, internationale, panfrancophone
courant	endogéniste	internationalisant

Une deuxième opposition marque un clivage autour du rapport peuple/élite. Il oppose les partisans d'une norme populaire et ceux d'une norme élitaire, comme l'illustre le tableau qui suit :

**TABLEAU 78 CLIVAGE ENTRE PARTISANS D'UNE NORME POPULAIRE ET PARTISANS D'UNE NORME ÉLITAIRE**

MARCHÉ LINGUISTIQUE FRANCOPHONE	NATIONAL		INTERNATIONAL
norme	endogène, nationale, québécoise		transnationale, internationale, panfrancophone
courant	endogéniste		internationalisant
classe sociale de référence	peuple québécois	élite québécoise	élite francophone internationale

3. Quand on demande aux Québécois quel français doit être enseigné dans les écoles, ils répondent à 76,8 % : « le français international ». Voir Jacques Maurais (2008a), p. 22.

Une troisième opposition marque un clivage dans le courant endogéniste populiste entre partisans « purs et durs » de la langue populaire, y compris le joual (de nos jours, peu nombreux) et partisans plus modérés d'un français québécois proche de l'usage réel, comme l'illustre le tableau qui suit :

**TABLEAU 79 CLIVAGE ENTRE PARTISANS RADICAUX ET PARTISANS MODÉRÉS D'UNE NORME ENDOGÈNE POPULAIRE**

MARCHÉ LINGUISTIQUE FRANCOPHONE	NATIONAL		INTERNATIONAL
norme	endogène, nationale, québécoise		transnationale, internationale, panfrancophone
courant	endogéniste		internationalisant
classe sociale de référence	peuple québécois	élite québécoise	élite francophone internationale
sous-courant	joualisant	québécoisant	aménagiste

Une quatrième opposition marque un clivage dans le courant internationalisant entre les partisans « purs et durs » du français de France (de nos jours, peu nombreux) et les partisans plus modérés d'un français international, comme l'illustre le tableau 80.

Au résultat, on observe cinq positions théoriques au sujet de la norme linguistique. Si les positions de base (norme endogène *vs* norme non endogène) sont en général bien arrêtées, les conséquences pratiques de ces choix (le choix lexicaux en particulier) varient souvent dans le détail. Ces positions ont été défendues notamment dans les ouvrages que je vais examiner maintenant.

Comme le suggère le tableau qui suit, on note une certaine proximité entre endogénistes élitistes (aménagistes) et internationalisants (non francisants). En revanche, il existe de profondes divergences entre endogénistes élitistes et endogénistes populistes, comme l'a montré la polémique entre Marie-Éva De Villers, auteur du *Multidictionnaire*, et Claude Poirier, directeur du *Trésor de la langue française au Québec* (TLFQ), sur le choix des québécismes

dignes de figurer dans le PLI (édition de 2004). Le choix par Claude Poirier d’inclure les termes **boyau** (tuyau d’arrosage), **cartable** (classeur à anneaux), **fève** (haricot), **vidanges** (ordures ménagères) et **vidangeur** (éboueur) dans la liste a été fortement critiqué par Marie-Éva De Villers. Elle y a vu un retour en arrière de 30 ans<sup>4</sup>. Pour Claude Poirier, ce sont tous « des mots usuels », ce qui explique sa décision de les faire figurer dans la nomenclature du PLI. En fait, voilà une belle illustration de ce à quoi mène le déni de diglossie. Les deux ont à la fois raison et tort. Claude Poirier a raison quand il affirme que ces termes sont usuels ; Marie-Éva De Villers, quand elle considère que « c’est un recul de trente ans ». La vérité est que, dans la langue familière, ces mots sont (encore) courants, mais que, dans la langue soutenue ou administrative, ils ont (déjà) été remplacés par les termes internationaux. Les endogénistes populistes s’opposent à la modernisation de la langue, du lexique, contrairement aux endogénistes élitistes.

**TABLEAU 80 CLIVAGE ENTRE PARTISANS RADICAUX ET PARTISANS MODÉRÉS D’UNE NORME ÉLITISTE INTERNATIONALE**

MARCHÉ LINGUISTIQUE FRANCOPHONE	NATIONAL		INTERNATIONAL	
norme	endogène, nationale, québécoise		transnationale, internationale, panfrancophone	
courant	endogéniste		internationalisant	
classe sociale de référence	peuple québécois	élite québécoise	élite franco- phone interna- tionale	élite française
sous-courant	joualisant	québécoisant	aménagiste	interna- tionalisant
				francisant

La position endogéniste est une position fondamentalement nationaliste. Cependant nationalisme politique et nationalisme linguistique ne se recouvrent pas toujours exactement, bien au contraire. Le journaliste et homme politique Pierre Bourgault (1934-2003), classé parmi les indépendantistes les

4. Voir *Le Soleil* des 8 et 17 août 2003 et 19 septembre 2003.

plus radicaux, est l'exemple de la combinaison d'un nationalisme politique et d'un internationalisme linguistique lorsqu'il écrit : « Nous risquons de nous enfermer dans le pire des séparatismes à vouloir à tout prix nous en tenir à la langue québécoise en tout temps et en tout lieu. Qu'on me comprenne bien, je ne renie pas le québécois correct et il est parfaitement normal que nous en faisons [*sic*] usage entre nous. Mais j'ajoute du même souffle que nous devons viser à abattre nos frontières linguistiques pour nous permettre de communiquer avec tous les francophones du monde<sup>5</sup>. »

De même, le comédien et homme politique Pierre Curzi, à l'époque porte-parole du Parti québécois pour la langue et la culture, quand il rejette la notion de « langue québécoise standard », mise de l'avant lors d'un Conseil national de ce parti, et prône plutôt la promotion du « français tout court » : « Manifestement surpris par cette proposition, Pierre Curzi a indiqué qu'il la combattrait avec énergie. “ C'est un signal avec lequel je ne suis pas à l'aise ”, a-t-il livré. “ La langue française, comme toutes les autres langues, contient toujours différents niveaux, différents accents, des particularités. Mais l'étalon de la langue, il ne faut pas toucher à ça. Le français, c'est le français, aussi rigoureux qu'on puisse être dans notre connaissance, notre utilisation, notre façon de parler cette langue ”. » Finalement, grâce à son intervention, la proposition a été retirée<sup>6</sup>.

Inversement, Henri Bélanger, partisan d'une norme endogène québécoise populaire, était fédéraliste, selon Jean Marcel. Un certain nationalisme québécois peut se révéler gallophobe, un certain nationalisme canadien également.

## 9.1 HENRI BÉLANGER

Dans *Place à l'homme. Éloge du français québécois*<sup>7</sup>, publié en 1969, républié avec quelques modifications en 1972, Henri Bélanger (par la suite HB)

---

5. Pierre Bourgault (1983), p. 140-143.

6. Voir Robert Dutrisac, *Le Devoir*, 13 mars 2008.

7. Henri Bélanger, *Place à l'homme. Éloge du français québécois*, HMH, Montréal, 1972. La première version de cet ouvrage, publiée dans les *Écrits du Canada français*, 26, 1969, p. 7-129, s'intitulait simplement « Place à l'homme ». Dans le texte, Henri Bélanger utilise le terme canadien plutôt que québécois.

développe la plupart des éléments du corpus idéologique des défenseurs d'un endogénisme populiste.

HB se revendique de l'anthropologie culturelle américaine, en particulier de l'ouvrage de Melville J. Herskovits, *Les Bases de l'anthropologie culturelle*<sup>8</sup>, et de la psychologie. Dans ce domaine, il cite plusieurs ouvrages de psychologie individuelle ou sociale, en particulier celui de Jean Piaget, *La Psychologie de l'intelligence*<sup>9</sup>. Parmi les linguistes, il convoque Henri Bauche, Ferdinand Brunot, Albert Dauzat, René Étiemble, Pierre Guiraud, André Martinet, Ferdinand de Saussure et Aurélien Sauvageot.

HB défend une conception holistique des rapports entre l'homme et la société, faisant siennes les positions de l'anthropologie culturelle: « L'idée de "culture" développée par les disciplines américaines d'anthropologie culturelle, nous paraît plus féconde [que l'académisme français]. On y saisit mieux, en tout cas, la façon de l'individu de s'incorporer à son groupe humain, et comment il se fait qu'il n'y échappe guère<sup>10</sup> »; « Le groupe préforme l'homme et l'homme est à la ressemblance du groupe<sup>11</sup> ». Selon lui, le collectif a donc préséance sur l'individuel. Le corollaire de cette conception, et HB ne manque pas de le souligner, nous le verrons plus loin, est que ceux qui ne suivent pas la masse s'excluent du groupe, lui deviennent étrangers.

Le titre du livre indique bien le but de son propos. Il s'agit de réfuter les arguments des partisans du choix du « français de France » comme norme linguistique pour les Canadiens français (plus tard il dira les Québécois), en montrant que cette norme est étrangère, aliénante, et ne répond pas aux besoins d'expression de l'« l'homme d'ici », alors que, selon lui, le français canadien (ou québécois) remplirait parfaitement cette mission.

À la suite de l'école anthropologique américaine, HB pose en principe que la langue est le reflet de l'expérience sensible du groupe qui l'a produite et qui la parle<sup>12</sup>: « Devant les autres groupes humains, [la langue maternelle] incarne

---

8. Melville J. Herskovits (1967).

9. Jean Piaget (1949).

10. Henri Bélanger (1972), p. 50.

11. Henri Bélanger (1972), p. 54.

12. J'ai critiqué cette idée dans Guillaume Lamy (2013), p. 202-209.



une façon de sentir et de dire<sup>13</sup>. » Selon lui, non seulement les connotations, mais aussi les dénnotations, sont influencées par le milieu dans lequel vit le groupe: « Si l'on demande à l'un de nos jeunes sujets de dessiner un arbre, on peut parier que l'arbre qu'il fera est plus susceptible de ressembler à un **cèdre**<sup>14</sup> ou à l'érable, que d'avoir l'air d'un palmier<sup>15</sup>. » Il va même jusqu'à affirmer que les notions trop éloignées de l'« expérience sensible » des locuteurs ne leur sont pas vraiment compréhensibles. « Ce que le Canadien a saisi de la raquette, est évidemment insaisissable pour le Zoulou ou l'Australien, la compréhension de ce dernier, hors l'érudition encyclopédique, devant se faire là-dessus en fonction du jeu de tennis<sup>16</sup>. »

Les Canadiens français ne sont plus des Français depuis plus de deux siècles. Leur émigration les a transformés. Ce sont des Américains. Leur expérience et leur histoire sont parallèles à celles des Anglo-saxons américains. Ils ont en commun un même type d'émigration, une même origine populaire, une même diversité dialectale de départ, une même adaptation d'une langue européenne au « vécu » américain, une même liberté par rapport à la grammaire<sup>17</sup>. Cette américanité commune fait qu'ils sont plus proches des Américains anglo-saxons que des « Français de France ». « La manière de l'intégration du français à la vie canadienne se compare aux modalités de la venue anglo-saxonne au Nouveau-Monde. Dans les deux cas, les individus sont sortis des classes défavorisées de la mère-patrie, ou sont restés en Amérique après y être venus comme soldats ou marins. Initialement le corps des valeurs de base des deux groupes était analogue. Le développement historique s'est fait parallèlement, pour [sic] plus d'un siècle. Après la conquête, les choses ont évidemment changé, mais moins qu'on pourrait d'abord penser<sup>18</sup>. »

Comme l'expérience sensible des Canadiens français est différente de celle des Français, la conséquence logique de ces prémisses, est que la langue des uns et des autres est différente. Celle des Canadiens a acquis des « valeurs

13. Henri Bélanger (1972), p. 69.

14. Nom du thuya en français canadien. L'anglais dit *cedar*.

15. Henri Bélanger (1972), p. 35.

16. Henri Bélanger (1972), p. 38.

17. D'où son admiration pour Noah Webster et Louis-Alexandre BÉlisle, à ses yeux le « Webster canadien-français ».

18. Henri Bélanger (1972), p. 86

symboliques» (des significations, des dénnotations et des connotations) différentes de celle des Français. L'«ambiance», c'est-à-dire le milieu, l'environnement (comme le climat, auquel HB, partisan, semble-t-il, de la théorie des climats de Montesquieu, attache une grande importance), les institutions, l'activité, l'«expérience vécue» sont totalement différentes. Même les mots anciens, importés de France, ont changé de «symbolisme», et il a fallu créer de nouveaux sens et de nouveaux mots pour exprimer la nouvelle réalité: «Tous les mots français relatifs au milieu et à l'activité se sont forcément élaborés dans le psychisme des nouvelles générations, en fonction de leur expérience propre en Amérique. Dès la première génération canadienne, les mots français, dans les formes apportées ou dans les formes adaptées ont commencé à contenir l'Amérique<sup>19</sup>»; «Au Canada, les mots froid, hiver, fleuve, sauvage<sup>20</sup>, voisin, bois, maison, bêtes, neige, glace, embarquer, boucane<sup>21</sup>, bordage<sup>22</sup>, balise, etc., ont tout de suite eu à recouvrir une autre réalité, et ont donc correspondu en nous à une valeur symbolique différente<sup>23</sup>».

Le plaidoyer pro-américain a pour pendant une critique de la France et des Français, surtout de la classe dirigeante. Selon lui, la France d'autrefois, la France aristocratique, la Cour royale, étaient composées d'êtres superficiels, occupés par des querelles byzantines, coupées des nécessités de la «vraie vie»: «Alors qu'en France, une Cour oiseuse était prise par les polémiques du quietisme entre Monsieur l'Archevêque de Cambrai et Monsieur l'Évêque de Meaux, le colon canadien avait ses inquiétudes à lui. Il lui fallait essayer de pas [*sic*] être scalpé. Il lui fallait passer à travers de l'hiver, et plus tard, à côté des Anglais. Il avait à arracher à la forêt un coin de terre cultivable<sup>24</sup>.»

L'Académie française<sup>25</sup> est une institution bourgeoise, rigoriste, pointilleuse: «Le prêche de la norme de l'Académie bourgeoise, rigoureuse et trieuse même en France, a bien tendu ici à rendre le Canadien français suspect<sup>26</sup>.»

19. Henri Bélanger (1972), p. 84.

20. Nom courant des Amérindiens jusque très tardivement.

21. Fumée.

22. Glace qui se forme sur les rives des cours d'eau.

23. Henri Bélanger (1972), p. 84.

24. Henri Bélanger (1972), p. 114.

25. L'Académie française est la bête noire des endogénistes. Ils lui prêtent beaucoup plus de pouvoir qu'elle n'en a en réalité.

26. Henri Bélanger (1972), p. 63.

Les grammairiens français sont incapables de comprendre même les règles simples qui régissent la langue vivante : « Si les grands lettrés de France sont incapables de saisir par eux-mêmes une opération aussi simple, il leur suffirait de demander à leurs petits-fils d'âge préscolaire<sup>27</sup>. »

La grammaire française est tarabiscotée, absurde, et même fautive : « Outre les autres méthodes de rigorisme académique, l'ancienne grammaire française a fait son entrée dans la conscience canadienne, avec son tarabiscotage de règles, d'erreurs et d'absurdités<sup>28</sup>. » Les dictionnaires français, « ces substituts absurdes et incohérents de l'esprit<sup>29</sup> », ont provoqué des effets désastreux au Canada. « Les dictionnaires du vieux monde, les linguistes épurateurs, la phrase livresque, ont détruit méthodiquement dans les consciences presque tout le symbolisme canadien qui s'était construit sur des mots français<sup>30</sup>. »

Cette hostilité touche aussi les Canadiens anglophones qui, selon lui, méprisent autant ce qu'ils appellent le « *French Canadian Patois* » qu'ils admirent le « *Parisian French* ». Cette hostilité n'est pas dénuée d'anti-intellectualisme, et même d'homophobie : « Il y a bien un petit monde parisien, artistique comme tout, mi-esthète mi-tapette, et qui avait beaucoup d'attraits [pour les Anglais et aussi pour certains Canadiens]<sup>31</sup>. »

Cette homophobie se manifeste aussi en réaction à la proposition de remplacer certains anglicismes par des mots employés en France. C'est le cas pour **tape**, **tépe** (ruban adhésif) et **taper**, **téper** (entourer d'un ruban adhésif), fortement implantés dans des milieux « virils » comme celui du hockey sur glace : « On ne peut tout de même pas demander à un vrai joueur d'« enrubanner sa crosse » ou de « chattertonner son stick ». La plupart des joueurs de hockey ont quand même assez d'allure pour tout simplement « téper leur bâton ». Ils ont pas [*sic*] besoin d'un dessin pour distinguer ce qui fait tapette<sup>32</sup>. »

27. Henri Bélanger (1972), p. 186.

28. Henri Bélanger (1972), p. 87.

29. Henri Bélanger (1972), p. 55.

30. Henri Bélanger (1972), p. 87.

31. Henri Bélanger (1972), p. 81.

32. Henri Bélanger (1972), p. 140. Machisme, homophobie et anti-intellectualisme ne sont pas rares dans certains milieux populaires, chez certains populistes et à l'école. Le « français de France » est souvent vu comme une langue de femmes et d'homosexuels. Les « vrais hommes » ne parlent pas comme ça. Voir ce témoignage, parmi d'autres, du journaliste et écrivain Gil Courtemanche : « Je viens d'une famille de la classe moyenne où on était fier de sa langue.

Mais HB manifeste une hostilité encore plus forte à l'égard de ce qu'il appelle l'« élite canadienne traditionnelle ». Celle-ci voit dans la langue et la culture françaises, dans lesquelles elle a été éduquée, le seul modèle possible pour les Canadiens. Il les traite ironiquement de « hauts lettrés », de « surchargés de lettres », de « **fionneux**<sup>33</sup> de l'exaltation littéraire ». Pour lui, ce sont des étrangers de l'intérieur, des « aliénés culturels », à la « pensée colonisée ». « En fait c'est eux autres qui sont devenus étrangers à leur groupe maternel, et aux formes de sa pensée. Ces hommes-là, qui sont fermement persuadés que les mots français ne peuvent légitimement porter que des sens fixés à l'étranger, pour leur valeur et leur étendue<sup>34</sup>. »

Il s'en prend particulièrement aux grammairiens et aux linguistes, ces « grammaticologues, linguisticailleurs et lexicophages<sup>35</sup> », qui « pourchassent nos formes mentales dites “canadianismes” avec autant de vigueur qu'ils mettent à corriger nos formes mentales dites “anglicismes”<sup>36</sup> ». Ce sont de mauvais grammairiens et de mauvais linguistes parce qu'ils n'ont pas le sens de la langue. « Le bon usage s'est ramené pour eux à la pratique du purisme, faux, dénaturé, émasculé<sup>37</sup> ». Et des « esclaves de la forme » : « Les prônes de nos puristes démontrent en effet une tendance continuelle à n'admettre que les conduites verbales élaborées à l'étranger, alors même que la forme canadienne est éminemment supérieure pour rendre nos pensées. Mais ces esclaves de la forme se fichent pas mal de la pensée canadienne. La forme leur suffit. Qu'importe qu'elle soit vide ou absurde<sup>38</sup>. »

Les traducteurs n'échappent pas non plus à ses critiques : « Le rôle qu'ils se donnent chez nous, c'est surtout de traduire de l'anglais en français littéraire. C'est-à-dire qu'en principe, il s'agit pour eux de traduire une langue

---

Écolier, je découvris rapidement que le français correct n'était pas un atout dans une cour d'école. Si je ne parlais pas comme une “tapette”, je parlais comme un intellectuel, terme encore méprisant dans son acception québécoise » (*Le Devoir*, 10 novembre 2007)

33. Qui s'arrête aux détails, tout en oubliant l'essentiel ; prétentieux.

34. Henri Bélanger (1972), p. 166.

35. Henri Bélanger (1972), p. 19.

36. Henri Bélanger (1972), p. 129.

37. Henri Bélanger (1972), p. 155. Toujours le thème de la « virilité » du français canadien.

38. Henri Bélanger (1972), p. 76.

étrangère en une autre langue largement étrangère à la masse des locuteurs canadiens-français<sup>39</sup>. »

La critique de Bélanger s'adresse aussi aux organismes de normalisation comme l'Office de la langue française (organisme québécois fondé en 1961), accusé d'avoir tout fait pour délégitimer les formes québécoises. Il s'en prend également à des institutions culturelles comme la Société Radio-Canada, dont le comité linguistique propose, selon lui, des termes artificiels, éloignés du français québécois.

Par opposition à l'élite frivole, qui perd son temps en bavardages futiles, le peuple représente la force, le sérieux, le courage, la création. « Pendant que les puristes papotaient et que les esthètes fafinaient<sup>40</sup>, le peuple tranquillement créait. En dépit des défenses, il a senti qu'il pouvait. Il était un acteur dans la grande aventure des peuples migrants. Il avait pris racine au Nouveau-Monde. Il a pris des coups durs, mais il a toffé<sup>41</sup>, et il a mis en branle une pas pire épopée<sup>42</sup>. »

Pour HB, le choix de la norme linguistique est donc clair. La norme française est une norme étrangère, qui ne correspond pas à l'expérience, donc aux besoins des Canadiens. « L'esprit normateur ne peut guère se replier sur les conduites verbales agencées à l'étranger, puisque ces conduites sont le résultat d'une genèse construite selon les repères cognitifs de l'étranger. Cela ne peut se faire autrement, l'étranger étant insensible aux formes sensibles qui ont influencé, et rendu significantes, les conduites adaptées du groupe maternel<sup>43</sup>. » Accepter la norme française est une forme d'aliénation : « L'usage d'autrui pris comme norme, c'était la dénégation du soi<sup>44</sup>. »

Cette norme est une norme élitiste qui ne convient pas aux besoins des locuteurs canadiens. « C'est d'une évidence claire que la possibilité de "vivre" en français en Amérique ne peut venir d'abord de la langue léguée des

39. Henri Bélanger (1972), p. 163.

40. **Fafiner**: hésiter, ruser, faire le difficile.

41. Il a tenu le coup (anglais *to toughen* [up]). « Une pas pire épopée » : allusion à une parodie de l'hymne national canadien, dont le vers « son histoire est une épopée » a été transformé malicieusement en « son histoire est une des pas pires » (une des pas banales).

42. Henri Bélanger (1972), p. 253.

43. Henri Bélanger (1972), p. 49.

44. Henri Bélanger (1972), p. 215.

institutions de haut-savoir. Elle ne résultera pas non plus de la langue des “bons auteurs” français, ni des grands cours de syntaxe ou de stylistique. Il va sans dire qu’elle ne sera pas produite par les dictionnaires de fautes de la volonté épuratrice, laquelle ne peut agir qu’en accélérant les conduites qu’elle veut freiner<sup>45</sup>. »

L’usage canadien, c’est l’usage populaire, un usage ancré dans le réel, adapté, fonctionnel, efficace. « Par suite, la notion d’usage valable pour notre groupe eût été celle d’usage populaire. L’usage populaire en effet se réalise en incarnation biologique et constitue la table commune du psychisme collectif. Il est cohérent parce que ses formes sont imbriquées dans les formes sensibles et associatives qui ont collaboré à sa structuration dans le cerveau de chacun. L’usage réel est adapté, donc fonctionnel, et par conséquent efficace et nécessaire<sup>46</sup>. »

L’usage canadien, c’est d’abord la langue parlée. « Les notions de langue parlée, de langage et d’usage peuvent être prises comme équivalentes<sup>47</sup>. » L’usage, c’est aussi la forme la plus fréquente. « La question, cependant, ce n’est pas la supériorité analytique de telle ou telle figuration. C’est l’usage qui compte. L’usage, ici, se détermine par la fréquence statistique de l’apparition spontanée de la forme verbale, en instance non surveillée<sup>48</sup>. » Le bon usage, c’est tout simplement l’usage. « Le “Bon Usage”, c’est donc l’Usage. Et vice versa. Et puisque l’usage verbal se ramène à la langue parlée, le “bon usage”, c’est aussi la langue parlée<sup>49</sup>. »

La notion de « qualité de la langue » n’a donc pas de sens. Ce qui compte, ce n’est pas la forme, mais l’efficacité du message. « Le bon parler, c’est à peu près le contraire de ce que nos puristes et pédagogues nous disent de dire. C’est dire comme on pense. C’est dire “éplucher des patates pour dîner” et non “peler des pommes de terre pour déjeuner”. Et on voit que les mots soudainement se remettent à rendre le sens qu’ils ont bien pour nous. C’est-à-dire

---

45. Henri Bélanger (1972), p. 221.

46. Henri Bélanger (1972), p. 27.

47. Henri Bélanger (1972), p. 250.

48. Henri Bélanger (1972), p. 178.

49. Henri Bélanger (1972), p. 58.

qu'ils disent précisément ce qu'on veut dire. C'est alors qu'ils accomplissent la communication efficace, et l'expression vraie de la pensée<sup>50</sup>. »

La langue maternelle des Québécois est le québécois<sup>51</sup>. C'est leur « langue de vie ». Le québécois est avant tout une langue parlée, suffisante pour leurs besoins de communication, même si l'apprentissage de la « langue de culture » (le français) et de l'anglais peut être utile pour un certain nombre d'entre eux. Contrairement au français de France, langue inadaptée et inadaptable, le québécois est une langue adaptée à leur expérience, à leurs besoins et, comme l'anglais américain, une langue adaptable aux besoins d'une civilisation en pleine mutation.

C'est une langue libérée du « grammaticisme » et du « rigorisme académique » du français, « non entravée par les diktats de la grammaire artificielle ». Lorsque les mots importés de France ne suffisaient plus ou lorsqu'il en manquait, les Canadiens ont créé de nouveaux sens et de nouveaux mots en toute liberté. C'est ce que HB désigne sous le nom d'« abstraction autogène ». En cas de besoin, c'est-à-dire pour remplir les « cases vides » du système français, ils ont aussi emprunté des mots à l'anglais. « Ainsi se sont motivés dans la conscience canadienne de nouveaux mots simples, articulés à la française, ne comprenant point d'ambiguïté, et comblant pour ainsi dire maintes « cases vides » de la langue. Avec *tépe*, qui cadre avec *pére*<sup>52</sup>, etc., l'usage canadien populaire a conservé dans la langue une série articulatoire, que la grammaire et la mode de France tendent à éliminer<sup>53</sup>. »

La langue québécoise est la langue de l'expérience vécue, la langue du « savoir utile » opposé au savoir futile des lettrés : « On saisit comment l'expérience des situations réelles, et l'emploi des mots que la réalité vécue concrétisait, ont graduellement structuré dans la collectivité, un nouvel ordre d'incarnation du savoir utile. Il s'est agi du *rang*, des *portages*, de l'*habitant*, de la *raquette*,

---

50. Henri Bélanger (1972), p. 58.

51. Henri Bélanger utilise aussi les termes langue canadienne, langue québécoise et franco-québécois.

52. Prononciation québécoise populaire de père.

53. Henri Bélanger (1972), p. 140.

de la *cabane à sucre*, de la *brimbale*<sup>54</sup>, etc., et d'une manière réelle, vérifiable, sentie, d'exprimer la réalité, qui ne pouvait pas ne pas marquer la pensée<sup>55</sup>. »

C'est une langue fonctionnelle. « Les gens du peuple possèdent la langue fonctionnelle mieux que nos rhétoriciens, la langue fonctionnelle a plus d'articulations et de nuances que la langue savante<sup>56</sup>. »

C'est aussi une langue créative: « Dans les classes émigrantes la tendance créatrice n'allait pas être frustrée par le formalisme grammatical pour [*sic*] longtemps encore<sup>57</sup> »; « C'était une langue vive, riche, naturelle, motivée. C'était la langue des ancêtres, adaptée par la postérité dans le sens de la réussite mentale, et porteuse des formes de la connaissance renouvelée<sup>58</sup> »; « Plutôt des mots vivants, significatifs, efficaces, incarnés, disponibles et économiques. Des mots qui surgissaient spontanément au besoin, parce que leurs motifs étaient montés comme tels<sup>59</sup> ».

Pour ce qui est des canadianismes, le locuteur d'ici n'a pas à en être conscient. Il n'a pas à les éviter au profit de formes françaises. « Nos canadianismes n'ont pas à être évités, de sorte qu'on n'a pas à en être conscient. En fait les canadianismes constituent la seule forme vive de la conduite verbale canadienne<sup>60</sup>. » Ces canadianismes, comme **abrier**, **bébelle**, **bebite**, **ber** ou **blonde**<sup>61</sup>, etc., s'ils sont des archaïsmes en France, ne le sont pas au Canada, puisque on les emploie encore couramment de nos jours<sup>62</sup>.

Pour ce qui est du registre de langue, le locuteur canadien n'a pas à remplacer un mot comme **patate** par pomme de terre sous prétexte que patate relève du registre familier en France. « En réalité, l'acceptation du canadianisme ne

54. **Rang** (type d'habitat rural traditionnel au Canada français), **portage** (lieu où les coureurs des bois devaient porter les canoës), **habitant** (paysan habitant à demeure au Canada), **brimbale** (sorte de cigogne, levier servant à puiser l'eau).

55. Henri Bélanger (1972), p. 115.

56. Henri Bélanger (1972), p. 242.

57. Henri Bélanger (1972), p. 101.

58. Henri Bélanger (1972), p. 89.

59. Henri Bélanger (1972), p. 102.

60. Henri Bélanger (1972), p. 251.

61. Henri Bélanger (1972), p. 118.

62. Parmi ces canadianismes prétendument « non archaïques », il cite aussi **accanter**, **allable**, **allumelle**, **amanchure**, **bacul**, **barauder**, etc.



relève que de nous-autres, et nous serons libres dès que nous aurons le courage de prendre une patate pour une patate, et non pas pour une pomme<sup>63</sup>. »

Pour ce qui est des mots anglais, tout emprunt à cette langue n'est pas forcément un « anglicisme<sup>64</sup> ». Il n'y a pas lieu de condamner les emprunts qui ont été « nationalisés ». « Il est plusieurs vocables de la vie courante *e. g.* pinottes, binnes, cennes... qui sont bien des emprunts de l'anglais, mais qui ne sont pas pour autant des anglicismes ou des américanismes. Ce sont des mots nécessaires, qui ont pénétré dans l'usage du groupe, qui s'y sont assimilés [...]. Ils ont été nationalisés en fait, en phonie comme en graphie. Par cette nationalisation par l'esprit, ils sont devenus des canadianismes, tout à fait irréprouvables en bonne linguistique<sup>65</sup>. »

### Critique

Henri Bélanger vante la supériorité de la recherche américaine en anthropologie et en linguistique sur la recherche française, mais, dans sa bibliographie, sur 50 titres, il n'y a que deux ouvrages en anglais, quatre ouvrages d'auteurs américains, le reste est consacré à des linguistes, des psychologues et des écrivains français (30 titres) ou québécois (16 titres).

HB prétend prouver le bien-fondé de sa thèse en s'appuyant sur des ouvrages scientifiques, mais on a souvent du mal à le suivre tant, chez lui, les rapports entre l'expérience, le langage et la psychologie sont mal définis ; les développements, obscurs ; le style, diffus, pour ne pas dire confus.

HB manie mal les concepts linguistiques. Ses analyses dans les domaines de l'étymologie, de la composition, de la dérivation, de la parasyntèse et de la syntaxe ne sont pas crédibles.

HB a une vision simpliste du rapport entre l'expérience et la langue. Il limite l'expérience à l'environnement immédiat et réserve la capacité de nommer à

63. Henri Bélanger (1972), p. 62 et aussi p. 224-225.

64. Parmi les emprunts à l'anglais, Henri Bélanger distingue les simples « emprunts », qui sont légitimes, et les « anglicismes », qui sont condamnables.

65. Henri Bélanger (1972), p. 131. Parmi ces anglicismes « nationalisés », il cite aussi **homme** (marginal), **bréke à bras** (frein à main; anglais *handbrake*), **dompe** (décharge; anglais *dump*), **moppe** (balai à frange; anglais *mop*), **tépe** (ruban adhésif; anglais *tape*), **waguine** (chariot; anglais *waggon*), etc.

ceux-là seuls qui ont l'expérience directe de la chose. Il confond l'expérience et la langue ; la chose et le mot ; le référent, le concept et le signe linguistique ; la dénotation et la connotation ; le symbole linguistique, vecteur de concept, et l'attitude du locuteur vis-à-vis du réel en fonction de son vécu ; la langue, système (objectif, général) de communication, et les discours, actes (subjectifs, individuels) d'expression.

HB a une vision binaire, manichéenne, une vision d'opposition et d'exclusion (voir tableau ci-dessous). Opposition ethnique d'abord : il oppose Américains et Européens, Canadiens français et Français. Son ethnocentrisme se manifeste par l'emploi d'expressions comme « nous autres », « nos gens », « l'homme d'ici », « l'homme de chez nous ». Opposition de classe ensuite : il oppose le peuple à la classe instruite, aux intellectuels. Il professe du mépris pour l'élite, lui conteste même sa canadienité. Opposition linguistique enfin : il oppose le français du Canada, langue créative, libérée des contraintes de la grammaire, au français de France, langue sans créativité, figée par la grammaire ; la langue du peuple, langue vivante, créative, utile à la langue des intellectuels, des grammairiens, des puristes, langue figée, artificielle, morte. Pour lui, les « puristes » sont des étrangers de l'intérieur.

HD connaît mal le français de France dans ses usages réels. Un bon nombre de ses prétendues « créations autogènes » canadiennes se disent aussi en France. D'ailleurs, il surestime l'importance de ces « créations autogènes ». Jusqu'en 1760, les colons canadiens n'ont été confrontés qu'à de rares phénomènes nouveaux (peuples amérindiens, flore, faune, climat). Ils ont continué à employer les mots de France dans la mesure où les structures économiques, politiques, judiciaires, etc., étaient celles de la France. L'américanité n'a pas dépassé quelques dizaines de mots du vocabulaire concret (glissements de sens, comme **perdrix**, **chevreuil**, et amérindianismes, comme **atoca** ; **maskinongé**). Après la conquête, il leur a fallu s'adapter non pas à l'Amérique, mais à la Grande-Bretagne : adaptation de termes français à de nouvelles réalités anglaises (poids et mesures : **pie**, **pouce**, **mille**, etc.), emprunts à l'anglais d'Angleterre (vocabulaire parlementaire et judiciaire : *whip*, *coroner*, etc.). Avec la révolution industrielle, il leur a fallu adapter ou emprunter des termes techniques à l'anglais canadien ou américain. Il y a très peu de « créations autogènes » dans tout cela.

HB n'est pas convaincant quand il affirme que les anglicismes canadiens, comme **prendre une marche**, **frapper un nœud**, sont la manifestation d'une « abstraction autogène ». En quoi ces formes, qui sont des calques de l'anglais, sont-elles la manifestation de l'adaptation des Canadiens français au milieu nord-américain ? Il n'est pas convaincant non plus quand il voit dans des anglicismes comme **moppe** le signe de la « réussite mentale » de l'« intelligence populaire ». Plus que des créations autogènes, ce sont de simples emprunts à une langue étrangère.

HB choisit ses exemples dans le seul vocabulaire concret, limité à la vie paysanne traditionnelle, déjà en grande partie disparue ou en voie de disparition à l'époque de la rédaction de son ouvrage. La « création autogène » ne semble pas s'être manifestée dans les sphères abstraites du langage, dans celles de la modernité.

Cependant son livre demeure intéressant comme témoignage d'une certaine conception de la problématique linguistique du Québec. Quatre décennies après sa publication, on se rend compte que cette conception est encore moins en phase avec le Québec d'aujourd'hui, urbain, instruit et développé. De fait, de nos jours, les partisans de cette conception sont très peu nombreux.

**TABLEAU 81 VISION BINAIRE D'HENRI BÉLANGER ÉTABLIE À PARTIR DE L'ANALYSE DE *PLACE À L'HOMME***

POUR	CONTRE
ici (l'homme d'ici)	là-bas, ailleurs
Amérique	Europe
Québec	France, Paris
peuple québécois	élite québécoise, classe cultivée, gens instruits
enraciné en Amérique	déracinée, nostalgique de l'Europe
indépendant	dépendante, aliénée, colonisée, étrangère
intégré	pas intégrée
vivant	mortifère
concret	abstrait

POUR	CONTRE
psychisme libre	psychisme prisonnier du formalisme
savoir utile	savoir futile
norme nationale populaire	norme étrangère bourgeoise
langue parlée	langue écrite
langue vivante	langue vidée, vidante
langue dynamique	langue figée, immuable
langue fonctionnelle	langue savante

## 9.2 MARCEL BOUDREULT

Dans son rapport à la commission Gendron<sup>66</sup>, intitulé *La qualité de la langue*<sup>67</sup>, publié en 1973, Marcel Boudreault (par la suite MB) défend des idées endogénistes populistes proches de celles d'Henri Bélanger (on note l'influence de celui-ci dans le rapport), tout en allant plus loin dans certaines directions.

Comme Bélanger, il se réclame de l'anthropologie culturelle américaine. Il cite le même ouvrage d'Herskovits<sup>68</sup>. De plus, en tant que linguiste (phonéticien), il se revendique de la sociolinguistique américaine par opposition à la « linguistique normative traditionnelle » française. Il cite William Labov<sup>69</sup>, mais aussi le britannique M. A. K. Hallyday<sup>70</sup>. Du côté français, il cite le livre de Jacques-Olivier Grandjouan<sup>71</sup> et une communication de Ber-

66. Commission Gendron, nom usuel de la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et des droits linguistiques au Québec (1968-1973), présidée par le linguiste Jean-Denis Gendron.

67. Marcel Boudreault, *La qualité de la langue*, Synthèse S1, Commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques au Québec, L'Éditeur officiel du Québec, Québec, 1973.

68. Melville J. Herskovits (1967).

69. William Labov (1966).

70. M. A. K. Hallyday (1968).

71. Jacques-Olivier Grandjouan (1971).

nard Quemada sur la néologie. Du côté québécois, quatre ouvrages récents, qui avaient fait l'objet d'une vive polémique, ceux des endogénistes Henri Bélanger<sup>72</sup>, Louis Landry<sup>73</sup> et Giuseppe Turi<sup>74</sup>, et celui d'un défenseur du français international, Jean Marcel<sup>75</sup>.

Pour MB aussi, la langue doit être vue « comme un produit de la culture » (ce n'est pas très original). La langue des Québécois est le « miroir des expériences du groupe », le résultat de « trois siècles d'expériences communes », capable d'exprimer les « valeurs propres » au peuple québécois. En effet, les endogénistes considèrent que la langue véhicule des valeurs, et qu'une langue nationale véhicule des valeurs nationales. Ce point de vue permet de justifier la nécessité de reconnaître la « langue québécoise » comme la langue normale des Québécois. « C'est à travers sa langue, qui véhicule ses expériences propres et celles de son groupe, que le Québécois va s'éveiller à un monde réel et non à travers une langue empruntée [comprendre le « français de France »], si rapprochée soit-elle de sa propre langue<sup>76</sup>. »

En effet, les Québécois ne sont plus des Français depuis longtemps. Leur milieu<sup>77</sup>, leur expérience diffèrent totalement de celle des Français. La société québécoise, contrairement à la française, est une société non européenne, américaine; une société démocratique, non aristocratique (c'est le côté tocquevillien de MB). Par conséquent, la langue des Québécois et le rapport de ceux-ci à la langue ne peuvent pas être les mêmes que pour les Français. « Les Québécois francophones, dans leur ensemble, ne sont plus Européens ou Français. Et ceux qui ne trouvent de place au Québec que pour le français dit pur, construit par les Français, pour les Français et en France, risquent fort d'aller de déboires en déboires s'ils ne s'habituent pas à supporter la langue québécoise dont la construction, de plus en plus, ne peut être assurée que par les Québécois, pour les Québécois et au Québec<sup>78</sup>. »

---

72. Henri Bélanger (1972).

73. Louis Landry (1972).

74. Giuseppe Turi (1971).

75. Jean Marcel (1973).

76. Marcel Boudreault (1973), p. 100.

77. Henri Bélanger dit « ambiance ».

78. Marcel Boudreault (1973), p. 428.

La langue des Français est avant tout une langue écrite, une langue aristocratique, traditionnaliste, « cristallisée », incapable d'exprimer le monde contemporain. « Le français a atteint un tel point de cristallisation qu'il est même rendu inapte à s'adapter aux nouvelles données de la civilisation française gagnée elle aussi par la technologie et les bouleversements industriels<sup>79</sup>. » Il déplore « l'inaptitude apparemment chronique de cette langue [le français de France] à s'ajuster aux impératifs des sociétés démocratiques et technologiques<sup>80</sup>. »

La véritable langue maternelle des Québécois n'est pas le français, mais la « langue québécoise » (ou le « franco-québécois » ou encore le « québécois » tout court)<sup>81</sup>. C'est avant tout une langue parlée, une langue populaire. Elle répond parfaitement aux besoins de communication des Québécois. Elle est suffisante pour l'immense majorité de la population. C'est sa « langue de vie », même si une grande partie d'entre elle peut être amenée à apprendre la « langue savante » qu'est le français, ou l'anglais. « La langue de vie du peuple québécois, les exceptions mises à part, celle qui correspond à son être, c'est le franco-québécois, une langue vivante parlée<sup>82</sup>. »

Selon MB, une rupture s'est produite dès le XVII<sup>e</sup> siècle entre le français des Français et celui des Canadiens. De nos jours, on peut affirmer que le québécois et le français sont deux langues différentes. En réalité, le québécois est une « langue néo-française » de la même manière que le français est une « langue néo-latine ». Et l'évolution prévisible va dans le sens d'une séparation toujours plus grande entre ces deux langues. « Un examen un peu global de la langue parlée de la grande majorité des Québécois [...] révèle que, [...], elle présente des particularismes assez nombreux et assez importants dans son phonétisme, son vocabulaire et sa syntaxe pour nous convaincre que nous sommes en présence d'une langue néo-française [...]. La langue québécoise se trouve en quelque sorte, par rapport au français du XX<sup>e</sup> siècle, dans une situation à peu près comparable à celle où se sont trouvées à un moment ou

---

79. Marcel Boudreault (1973), p. 61.

80. Marcel Boudreault (1973), p. 473.

81. J'ai critiqué cette idée dans Guillaume Lamy (2013), p. 210-216.

82. Marcel Boudreault (1973), p. 243-244.

l'autre les langues romanes (français, italien, portugais, etc.) par rapport au latin savant<sup>83</sup>. »

La séparation entre les deux est si grande qu'il y a, selon MB, rupture de continuité entre la langue maternelle des Québécois et celle enseignée à l'école. La langue parlée des Québécois est « assez différente du français du XX<sup>e</sup> siècle pour qu'il n'y ait pas continuité chez la grande majorité de la population entre la langue de la famille et celle de l'école, entre la langue maternelle et la langue de culture<sup>84</sup>. » Il va jusqu'à qualifier de « bilinguisme » cette situation qui voit coexister deux types de vocabulaire, l'un québécois, l'autre français. « Comme les scolarisés et les non-scolarisés communiquent et se comprennent à la faveur de ce bilinguisme, les uns et les autres croient qu'ils parlent la même langue. Très souvent les premiers parlent français tandis que les autres parlent québécois<sup>85</sup>. » C'est au point que l'intercompréhension avec les Français n'est plus assurée : « Le Québécois comprend généralement ce que dit le Français, grâce à la connaissance passive qu'il a du système de ce dernier, mais le Français ne peut à peu près pas comprendre le Québécois peu scolarisé<sup>86</sup>. » Il faudrait même l'intervention d'un « interprète » pour maintenir entre eux la communication. « La communication sera vite rompue s'il ne se trouve pas dans le décor un Québécois scolarisé qui serve d'interprète<sup>87</sup>. »

MB constate que la langue québécoise est, en bonne partie, une langue de traduction (traduction de l'anglais). « Dans la construction de cette langue, la traduction a joué et joue un rôle inévitable : elle est un des facteurs qui a fait et qui fait que [...] notre langue maternelle [...] a évolué dans une direction qui n'est pas exactement celle du français d'Europe et de France<sup>88</sup>. » Mais, comme Henri Bélanger, il justifie les anglicismes qui ont pénétré dans le québécois, en soulignant ce qui lui semble être le côté positif de l'emprunt, vu comme un procédé d'adaptation à l'environnement dans lequel vit le groupe. « On

---

83. Marcel Boudreault (1973), p. 79-80. J'ai critiqué cette idée dans Guillaume Lamy (2013), p. 210-216.

84. Marcel Boudreault (1973), p. 79-80.

85. Marcel Boudreault (1973), p. 85-86.

86. Marcel Boudreault (1973), p. 90.

87. Marcel Boudreault (1973), p. 90.

88. Marcel Boudreault (1973), p. 428.

peut, certes, et on doit même souligner et tenter de contrôler les effets de la traduction sur la langue, mais en se rendant compte que ce que l'on perçoit bien souvent comme des méfaits ne sont en réalité que des chemins tortueux par lesquels une réalité sociologique tente de donner au groupe humain qui y est plongé, un instrument de concevabilité, une langue, de plus en plus apte à le faire vivre humainement dans cette réalité sociologique<sup>89</sup>. » C'est pourquoi, il considère qu'il n'y a pas lieu de pourchasser « inconsidérément » les anglicismes, mais qu'au contraire, il convient de les accepter, de les légitimer: « À ces créations de mots [...], s'ajoutent de nombreux emprunts [...] à l'anglais, emprunts qui ont été francisés (au sens de assimilés par la langue française des Québécois) et dont on apprécie peu l'importance ou l'ancienneté, trop enclins que nous sommes devant la poussée envahissante de l'anglais depuis quelques années à pourchasser inconsidérément les anglicismes sans aucune attention pour les mots anglais assimilés depuis de nombreuses années et qui font partie de la langue québécoise aussi profondément que "redingote"<sup>90</sup>. »

La langue québécoise étant avant tout une langue parlée, il n'est pas nécessaire de la munir d'un code écrit. Cependant, si on se résolvait à le faire, contrairement au français de France, ce code écrit serait très proche du code oral. D'ailleurs, nous sommes à l'aube d'une nouvelle ère, celle de l'oral et du visuel: « Le code écrit de la langue québécoise (si les Québécois s'en donnent un, ce dont il est permis de ne pas voir la nécessité) ne sera pas le code écrit du français mais un code qui, au cours de sa formation, sera très près de la langue parlée, et qu'il restera probablement dans une civilisation où l'on entre à peine, et où les produits de culture seront véhiculés par l'oral et le visuel [...], contrairement aux civilisations antérieures qui en étaient réduites [*sic*] à l'écriture et à la littérature<sup>91</sup>. »

La langue québécoise comporte des « niveaux de langue ». Il existe une « langue québécoise soignée », très proche du français soigné « en raison de son mode de ressourcement livresque et français, sans pour autant s'identifier parfaitement avec lui malgré le travail acharné de certains puristes pour vider

---

89. Marcel Boudreault (1973), p. 428.

90. Marcel Boudreault (1973), p. 84.

91. Marcel Boudreault (1973), p. 104. À titre d'illustration, il signale que les Français « se donnent encore rendez-vous par correspondance », alors que les Québécois le font par téléphone...



ce niveau [de langue] de tout contenu québécois<sup>92</sup> ; une « langue québécoise familière » et une « langue québécoise populaire ». L'opposition est très nette entre la langue des scolarisés (langue soignée et langue familière) et celle des non-scolarisés (langue populaire).

MB relève l'existence d'un autre « niveau de langue », qui semble lui poser problème. Il s'agit d'un niveau « qui tient de la langue familière, de la langue populaire et du contact fréquent avec l'anglais ». Selon lui, ce niveau de langue serait d'apparition récente. Il se demande si ce ne serait pas ce qu'on appelle le « joul ». Sur le marché linguistique québécois, il y a aurait donc, selon lui, deux langues (« bilinguisme »), la langue québécoise (avec ses trois niveaux de langue) et la langue française, et un « niveau de langue » supplémentaire, qui pourrait être le joul.

Il récuse le concept de « qualité de la langue », qui est pourtant le titre de son rapport. C'est une notion ancienne et aristocratique, qui ne convient pas à une société démocratique américaine comme le Québec. « Le concept de la qualité et la façon de la promouvoir dans les démocraties d'Amérique du Nord s'accommode de moins en moins d'une perception et d'un mode de promotion de la qualité qui sont ceux des régimes monarchiques et aristocratiques<sup>93</sup>. »

Se réclamant de William Labov, il constate qu'il y a un rapport étroit entre un certain statut social et une certaine forme de langage. Par conséquent, il considère qu'« il est illusoire de penser que les gens peuvent accéder à cette langue [de qualité], avant d'accéder au statut social ou à la forme culturelle qui l'implique<sup>94</sup>. » Selon lui, ce qui importe, c'est que le message soit compris, et pour que le message soit compris, ce n'est pas la forme qui compte, mais le fond : « En rapport avec l'objectif qui est de communiquer, de se comprendre, la langue utilisée sera plus ou moins efficace, donc plus ou moins bonne<sup>95</sup>. » Les locuteurs québécois l'ont bien compris. « En réponse à [...] un idéal de langue trop lointain pour être perçu comme satisfaisant au critère d'utilité, les gens font cette remarque : "Pourvu qu'on se comprenne". Sous une apparence

---

92. Marcel Boudreault (1973), p. 120.

93. Marcel Boudreault (1973), p. 474.

94. Marcel Boudreault (1973), p. 324.

95. Marcel Boudreault (1973), p. 71-72.

naïve, cette réponse montre que la langue est perçue avant tout comme un instrument de communication efficace<sup>96</sup>. » D'ailleurs, il cite un sondage selon lequel 95 % des personnes interrogées ont déclaré être satisfaites de la qualité de la langue des quotidiens québécois, qualité qui serait au moins comparable à celle de... leur propre langue. « Il n'y aurait que les puristes pour s'alarmer de la langue écrite des quotidiens<sup>97</sup>. » Les puristes et les plus scolarisés. MB a une explication à cela : « Nous voyons dans ce phénomène l'indice que l'élite traditionnelle francophone [...] est toujours fort éloignée des préoccupations et aspirations profondes de la grande majorité de la population francophone du Québec<sup>98</sup>. »

Comme Bélanger, MB ne cache pas son hostilité envers l'« élite québécoise traditionnelle » (par opposition à la nouvelle élite naissante). Cette élite parle littéralement une langue étrangère à son propre peuple. « On ne doit pas s'étonner qu'elle ait été incapable de stimuler les Québécois, elle leur parlait littéralement une autre langue que la leur<sup>99</sup>. » Elle est illégitime, car elle s'est coupée de son propre peuple. « Cette élite que l'on a formée au creuset de la civilisation française [...] peut être qualifiée de fausse, non pas parce qu'elle a accédé à la culture française et européenne, mais parce qu'elle l'a fait dans l'ignorance de la culture québécoise, sans lien de continuité avec le peuple du Québec et ses valeurs propres<sup>100</sup>. » Elle est même inapte à vivre au Québec, en Amérique. « Le Québec s'est ainsi constitué une élite sans lien avec son milieu, plus apte à vivre en France qu'au Québec, plus apte à vivre en Europe qu'en Amérique<sup>101</sup>. » Elle est « psychiquement et intellectuellement » désincarnée, apatride. « On a trop longtemps commis l'erreur de croire que pour améliorer la langue il fallait détruire le langage familier ou populaire. Dans les quelques cas où cette méthode a réussi, on a fabriqué des désincarnés, sinon des apatrides<sup>102</sup>. »

---

96. Marcel Boudreault (1973), p. 71.

97. Marcel Boudreault (1973), p. 271.

98. Marcel Boudreault (1973), p. 317-318.

99. Marcel Boudreault (1973), p. 63-64.

100. Marcel Boudreault (1973), p. 63

101. Marcel Boudreault (1973), p. 63.

102. Marcel Boudreault (1973), p. 217.

Non seulement l'élite québécoise traditionnelle s'est coupée de son peuple, mais elle en méprise la langue. Or, mépriser la langue du peuple, c'est mépriser le peuple lui-même : « Ce qu'il y a d'étrange dans la façon de l'élite québécoise de se comporter face au langage, c'est ce mépris qu'elle a pour un état de langue qui a renchassé<sup>103</sup> [*sic*] ses premières années d'existence, au point qu'elle ne peut le supporter chez la grande partie de la population qui n'a eu aucun motif sociologique de se comporter autrement sur le plan linguistique [comprendre : qui n'a pas eu la possibilité de faire des études] et qui, on peut l'espérer, ne l'aura jamais au mépris de sa propre entité [*sic*] malgré les pressions indues qu'on lui fait subir<sup>104</sup> » ; « Cette langue, qui correspond à une réalité culturelle, n'a pas plus raison d'être méprisée que les êtres qui la parlent et la réalité culturelle qu'elle véhicule<sup>105</sup> ».

L'animosité de MB s'applique aussi aux institutions et aux organismes culturels qui, selon lui, cherchent à imposer au peuple québécois une norme étrangère. L'Office de la langue française est l'objet de ses vives critiques : « Depuis dix ans, il n'y a pas eu de façon plus éloquente de signifier aux Québécois que le français n'était pas leur langue maternelle que la façon dont l'Office s'est comporté face à la langue française et à la langue franco-québécoise<sup>106</sup> » ; « Les responsables de l'Office ont mis, dans certains cas, bien du temps à réaliser qu'ils vivaient au Québec et non en France<sup>107</sup> ». Il propose d'ailleurs de le renommer Office de la langue française et québécoise... , recommandation qui ne sera pas retenue<sup>108</sup>.

La Société Radio-Canada (société fédérale canadienne) et le journal *Le Devoir* (société privée) n'échappent pas à ses critiques. « Quelle influence, en effet, peuvent avoir le “bon français” de Radio-Canada et du *Devoir* sur la langue de la population si la langue et la culture que véhiculent ces diffuseurs coïncident trop peu avec les aspirations de la population pour les [*sic*] amener

103. Variante de rechausser.

104. Marcel Boudreault (1973), p. 32.

105. Marcel Boudreault (1973), p. 244.

106. Marcel Boudreault (1973), p. 450.

107. Marcel Boudreault (1973), p. 448.

108. Cependant l'Office de la langue française deviendra l'Office québécois de la langue française en 2002.

à se mettre à l'écoute ou la lecture de ces diffuseurs<sup>109</sup>? » Ces institutions élitistes ne rejoignent que le public étroit des scolarisés.

Le rapport sur la qualité de la langue est imprégné d'agressivité vis-à-vis de la France, des Français et des Québécois francophiles. On y relève un besoin constant de s'en démarquer. MB ne manque pas de souligner, ce qui paraît une évidence, que le Québec n'est pas la France, encore moins une région de France. « L'affirmation [selon laquelle le québécois serait un français régional] resterait en grande partie à prouver et même si elle était absolument fondée, on pourrait bêtement et tout simplement répondre à cette objection que le Québec n'est pas une région de France<sup>110</sup>. » Il affirme aussi que le Québec, depuis trois siècles, n'a pas été influencé par les institutions françaises. « Comme nous n'avons participé depuis trois siècles à aucune des institutions françaises [...], ces dernières n'ont exercé chez nous aucune force de convergence autre que celles qui nous ont été imposées par quelques Français qui ont vécu ici comme s'ils étaient encore en France<sup>111</sup>. »

MB dénonce à plusieurs reprises ces Français qui œuvrent dans les organismes linguistiques et dans l'enseignement. « L'Office était [...] pris dans un étroit carcan de purisme linguistique, ainsi que le montre la liste des lecteurs<sup>112</sup> dont les deux principaux étaient des Français de France, récemment débarqués [*sic*] et sans connaissance aucune de la langue québécoise et du niveau de langue des étudiants auxquels les manuels étaient destinés<sup>113</sup>. »

En conséquence, le rapport sur la qualité de la langue prône un protectionnisme linguistique et culturel dans le but de restreindre la présence française et de développer la présence québécoise. Ce protectionnisme concerne tant les manuels que les professeurs. Les manuels d'enseignement à l'élémentaire et au secondaire devraient être rédigés par des Québécois. Ceux de français langue seconde devraient être produits ou adaptés par des Québécois. La correction linguistique des manuels devrait être assurée par des Québécois. « Le ministère de l'Éducation doit faire en sorte que ce soient des spécialistes

---

109. Marcel Boudreault (1973), p. 262-263.

110. Marcel Boudreault (1973), p. 93.

111. Marcel Boudreault (1973), p. 93.

112. Chargés de réviser le français des manuels scolaires québécois.

113. Marcel Boudreault (1973), p. 252.

de chez nous qui aient à se prononcer sur la correction de la langue des manuels, car ils sont les seuls à avoir des chances [...] de véhiculer une langue écrite qui garde un minimum de contact avec la langue vivante de chez nous. Même s'il s'agit de langue écrite, on doit cesser de se comporter comme des colonisés<sup>114</sup>. » Les professeurs de français langue seconde devraient être des Québécois de préférence à des professeurs d'autres pays francophones.

MB critique les professeurs de français qui mettent l'accent sur la correction de la langue, la forme, plutôt que sur l'efficacité du message, le fond. « Ils ont tendance, par tradition, à enseigner en fonction du beau plutôt qu'en fonction de l'efficace [...]. Malgré certains progrès sur le plan des méthodes, on enseigne aujourd'hui le français, et à la masse, comme si tous devaient gagner leur vie à utiliser "artistiquement" la langue écrite<sup>115</sup>. »

Il préconise de dissocier l'enseignement de la langue de celui de la littérature. « La collusion [*sic*] reste encore trop étroite entre l'enseignement de la langue et l'enseignement de la littérature<sup>116</sup>. » En effet, la démocratisation de l'enseignement fait qu'un « grand nombre [d'étudiants] va gagner sa vie en dehors des préoccupations littéraires ». Il faut mettre l'accent sur la langue parlée, la langue québécoise. « Du jour où on s'est mis au Québec à mettre l'accent sur l'enseignement de la langue parlée, on a contribué à libérer la langue québécoise, qui n'est que parlée<sup>117</sup>. »

Selon lui, l'enseignement de la langue parlée peut se passer de celui de la grammaire. « [Le] code français parlé [...] est peu connu et a généralement peu besoin de l'être puisqu'il se retrouve irrémédiablement [*sic*] dans le subconscient linguistique des usagers de la langue. Il n'est de voir par quelle méthode et avec quel succès on enseigne aujourd'hui le français langue seconde dans une perspective de la langue parlée, sans avoir à passer par les règles de grammaire, pour se convaincre que la grammaire du français véhicule le code d'une langue écrite fort éloignée de celui de la langue parlée<sup>118</sup>. »

---

114. Marcel Boudreault (1973), p. 255.

115. Marcel Boudreault (1973), p. 225.

116. Marcel Boudreault (1973), p. 234.

117. Marcel Boudreault (1973), p. 101.

118. Marcel Boudreault (1973), p. 103.

L'enseignement de la langue maternelle (le québécois) doit être prioritaire. L'enseignement de la « langue de culture » (le français) ne doit pas concurrencer celui de la langue québécoise. Il doit se faire comme celui d'une langue seconde. « Cet apprentissage de la langue de culture ne doit donc plus se faire au mépris de la langue maternelle, mais en quelque sorte à la façon d'une quasi-langue seconde<sup>119</sup>. »

L'enseignement de la littérature française doit céder la place à celui de la littérature québécoise et devenir facultatif, au même titre que celui de la littérature grecque ou latine : « Il faudrait être aveugle pour ne pas se rendre compte que [...] les portes de la littérature française, comme matière d'enseignement à la masse des étudiants, se ferment les unes après les autres au profit de la littérature québécoise. À leur façon, les jeunes générations nous disent que c'est en creusant son sol particulier, sa propre culture, qu'on atteint l'universel, un universel qui, une fois atteint, permet l'ouverture à toutes les autres cultures<sup>120</sup> » ; « Qu'on réserve la littérature française à ceux qui s'y intéressent plus particulièrement comme on le fait déjà pour la littérature latine ou grecque<sup>121</sup> ».

### *Critique*

Marcel Boudreault affirme que chaque langue véhicule ses valeurs propres, que le québécois véhicule les valeurs des Québécois, alors que le français véhicule celles des Français. En disant cela, il confond la langue, les moyens d'expression, les mots que le langage met à la disposition de l'ensemble des locuteurs, et le discours, c'est-à-dire l'utilisation que chacun d'entre eux en fait pour exprimer ses valeurs personnelles. Selon le dictionnaire, le mot valeur désigne « ce qui est vrai, beau, bien selon un jugement personnel plus ou moins en accord avec celui de la société ». Avec la même langue, les mêmes mots, on peut exprimer des valeurs opposées. Une nation n'est pas un bloc monolithique. Au Québec, on peut être croyant ou incroyant, pour l'Église ou anticlérical, fédéraliste ou souverainiste, conservateur ou libéral, etc. On n'a donc pas les mêmes valeurs. Quelles sont ces valeurs partagées

---

119. Marcel Boudreault (1973), p. 101.

120. Marcel Boudreault (1973), p. 239.

121. Marcel Boudreault (1973), p. 480.

par tous les Québécois ? Sont-elles si différentes de celles auxquelles tiennent les Français ? Surtout, quels sont les mots particuliers censés exprimer ces valeurs propres aux Québécois ?

MB met l'accent sur l'« américanité » des Québécois. Cette américanité serait en opposition totale avec l'euroanéanité des Français. Il n'est pas question de nier que les Québécois vivent en Amérique, qu'ils sont donc des Américains. C'est un fait objectif. Mais il y a dans la société québécoise de nombreux éléments plus européens qu'américains, qui la différencient grandement des sociétés voisines. Le système politique canadien est la reproduction du parlementarisme britannique, un système européen sauf erreur. Le système de santé québécois relève plus de conceptions social-démocrates européennes que de conceptions libérales américaines. La langue française, principale caractéristique des Québécois, les distingue fondamentalement de leurs voisins nord-américains anglophones. Plusieurs institutions québécoises, mises en place depuis la Révolution tranquille, comme la Caisse de dépôt et placement du Québec, sont plus inspirées de la France que des États-Unis. La politique linguistique, l'attitude vis-à-vis de la religion, la notion de laïcité relèvent plus de conceptions françaises que de conceptions nord-américaines. On pourrait allonger la liste, cela ne ferait que confirmer que le Québec est une société qui puise son inspiration et ses pratiques aussi bien en Europe qu'en Amérique.

MB exprime à plusieurs reprises son hostilité vis-à-vis de la France, des Français et du français de France. Il éprouve le besoin d'affirmer que le Québec n'est pas « une province française », que les Québécois ne sont plus français depuis longtemps, qu'ils n'ont participé, depuis trois siècles, à aucune des institutions françaises. Certes, le Québec ne dépend plus de la France depuis 1759 et les Québécois ne sont plus français, au sens étroit du terme, depuis ce temps, mais MB oublie que le français, « langue savante », « langue de culture », selon ses propres mots, est, au moins à l'origine, une institution française ; que la littérature française (et le théâtre et la chanson) ont nourri des générations de Canadiens français depuis au moins la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>122</sup> ; qu'ils occupent encore une place de choix dans le répertoire contemporain des artistes québécois ; que les grands auteurs français

---

122. Pour s'en convaincre, il suffit de lire Michel Biron, Françoise Dumont et Élisabeth Nardout-Lapointe (2007) ou Annette Hayward (2006).

faisaient partie du patrimoine culturel de tout Canadien français instruit ; que les auteurs nationalistes français ont nourri la pensée nationaliste canadienne-française ; que les échanges épistolaires entre Canadiens-français et Français ont été nombreux ; que le catholicisme canadien-français a été en rapport étroit avec le catholicisme français et ses principaux penseurs ; que les congrégations françaises ont été à l'origine de la plupart des établissements d'enseignement et hospitaliers du Canada français ; qu'à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup des Canadiens français qui ont marqué l'histoire du pays ont fait un voyage ou un séjour de longue durée en France ; que plusieurs peintres canadiens-français ont étudié et vécu en France ; etc.

MB prétend que le français de France est une langue « aristocratique » (il n'a certainement pas lu Louis-Ferdinand Céline ni San Antonio), inadaptée à la société démocratique qu'est le Québec, une langue « cristallisée », incapable de s'adapter à l'évolution du monde moderne. En disant cela, il prouve seulement qu'il ne connaît pas le français de France dans tout l'éventail de ses usages réels. Il s'en tient à la perception du français que lui ont léguée ses professeurs du cours classique, un français limité au domaine de l'enseignement traditionnel et d'une certaine littérature aseptisée. Il ignore aussi que le français s'est enrichi de milliers de mots et d'acceptions au cours du XX<sup>e</sup> siècle, et pas seulement en empruntant à l'anglais, pour rendre compte de l'évolution des mœurs, des connaissances, des sciences et des techniques. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer la première édition du PLI (1906) et la dernière édition, et encore on n'aura qu'une vue partielle de la question, car le vocabulaire spécialisé est peu représenté dans les dictionnaires grand public. De plus MB révèle son ignorance totale des français familier, populaire, vulgaire et argotique.

MB prétend que le québécois est une langue nouvelle, dérivée du français, comme le français a été une langue nouvelle, dérivée du latin. Venant d'un linguiste, c'est une affirmation pour le moins étonnante. Cette idée de « langue néo-française » n'est pas défendable. Elle ne résiste pas à l'épreuve de l'analyse objective de la réalité, comme l'ont montré les premiers chapitres de ce livre. Le québécois a pratiquement la même phonologie que le français de France. Certes, il se distingue par son accent, mais toutes les régions de la Francophonie (le midi de la France, la Belgique, la Suisse, l'Afrique du Nord, etc.) ont leur accent. Dans le domaine de la morphologie, les différences sont



minimes ; dans celui de la syntaxe, elles sont plus nombreuses, mais encore limitées par rapport à l'ensemble des règles. Au total, on peut affirmer que la morphosyntaxe du québécois est peu différente de celle du français de France. La principale différence se situe dans le domaine du vocabulaire<sup>123</sup>. Ce n'est pas suffisant pour décider qu'il s'agit d'une langue à part, encore moins pour affirmer que, dans certains cas, on a besoin d'un interprète... En adoptant une stratégie d'adaptation lorsque c'est nécessaire, un Québécois et un Français arrivent toujours à se comprendre. D'ailleurs MB lui-même ne dit-il pas qu'au niveau soigné, il n'y a pratiquement plus de différences ?

MB se trompe lorsqu'il affirme que le québécois et le français sont deux langues différentes. Cela l'amène à qualifier de « bilinguisme » la situation des Québécois devant leur « langue de vie » qu'est le québécois et leur « langue savante » qu'est le français. En fait, il a l'intuition qu'il existe bien deux systèmes, ou plutôt deux sous-systèmes linguistiques, aussi au lieu de bilinguisme, il aurait dû parler de « bidialectalisme » et de « diglossie<sup>124</sup> ».

MB se trompe lourdement quand il annonce la fin de l'écrit au profit de l'oral. C'est une évidence, de nos jours encore, la maîtrise de l'écrit est indispensable pour réussir dans quelque domaine que ce soit. Il se trompe quand il recommande d'enseigner le français comme une langue seconde. On se demande pourquoi puisque, de son propre aveu, le français et le québécois soignés sont pratiquement semblables. Il se trompe quand il prétend qu'on peut enseigner une langue sans en enseigner la grammaire et en excluant d'emblée la littérature. Les méthodes audiovisuelles qui l'inspirent, très en vogue à l'époque, étaient fondées sur la répétition d'exercices structuraux, qui ne sont qu'une autre manière, plus intuitive, de faire apprendre la grammaire, un peu comme l'enfant apprend la grammaire de sa langue maternelle. Mais on peut se demander s'il est judicieux d'appliquer ce genre de méthode à des adultes ou même à des adolescents.

Il se trompe aussi quand il privilégie l'« efficacité du message » sur la « qualité de la langue ». En réalité, les deux sont indissociables. La forme contribue à l'efficacité du fond. Il ne peut pas y avoir de message efficace sans langue de qualité. Une langue de mauvaise qualité annihile l'efficacité du message.

---

123. Voir supra les chapitres consacrés à la phonologie, à la morphologie, à la syntaxe et au vocabulaire.

124. Le terme diglossie était déjà largement diffusé à l'époque.

D'ailleurs tout le débat public au Québec montre que la qualité de la langue est une demande sociale essentielle<sup>125</sup>.

Il se trompe encore quand il veut détacher complètement l'enseignement de la langue de celui de la littérature. Où pourrait-on aller chercher des modèles de langue standard si ce n'est dans la littérature? Il se trompe quand il recommande d'enseigner la littérature française comme une matière facultative, au même titre que la littérature grecque ou latine. Ce serait opérer une rupture dans l'évolution de la culture québécoise, qui est issue de la culture française, s'en est nourrie pendant deux siècles et poursuit un dialogue constant avec elle. La culture québécoise n'a pas commencé en 1608, encore moins en 1960. Les Américains, qui ne sont pas moins patriotes que les Québécois, ont toujours considéré les grands auteurs anglais comme faisant partie de leur patrimoine littéraire.

### 9.3 JEAN-CLAUDE CORBEIL

Jean-Claude Corbeil (par la suite JCC), dans *L'Embarras des langues*<sup>126</sup>, publié en 2007, reprend et synthétise les thèses endogénistes élitistes qu'il a défendues dans plusieurs publications depuis le milieu des années 1960. Pendant des décennies, il a été un acteur majeur dans le domaine de la réflexion sur la problématique linguistique, les politiques linguistiques et leur mise en œuvre.

Comme Bélanger et Boudreault, il s'inspire de l'anthropologie culturelle américaine (Melville Herskovits, mais aussi Ruth Benedict, Ralph Linton et le culturalisme), de la linguistique et de la sociolinguistique américaines (Edward Sapir et la langue-vision du monde, William Labov et le variationnisme linguistique). Parmi ses sources françaises, il convient de citer le sociologue Pierre Bourdieu (à propos de la valeur des mots sur le marché linguistique) et le lexicographe Alain Rey (à propos de la norme linguistique).

Sous l'influence de Ruth Benedict, il adopte une conception holistique du rapport entre l'individu et le groupe. « Il existe des consensus sur la manière

---

125. Voir le rapport Larose (2001).

126. Jean-Claude Corbeil, *L'Embarras des langues. Origine, conception et évolution de la politique linguistique québécoise*, Québec Amérique, Montréal, 2007.

de faire les choses et de se comporter, notamment pour les gestes de la vie communautaire. Ces modèles sociaux [...] s'imposent aux membres individuels du groupe et orientent leur comportement et conduite<sup>127</sup> ». Il reconnaît néanmoins une liberté relative aux locuteurs. « Les locuteurs individuels ne sont pas totalement libres d'employer la langue à leur gré. Du moins leur liberté est-elle relative, soumise à la pression du groupe et au jugement des autres locuteurs<sup>128</sup>. ». En fait, la marge de liberté individuelle est définie par le groupe. « Une norme, n'est pas un diktat, l'imposition d'une manière unique de faire quelque chose, de s'habiller ou de parler, elle laisse à chaque individu, à chaque locuteur dans le cas de la langue, une certaine initiative de faire les choses à sa manière, mais à condition de respecter les frontières de la variation admises par le groupe<sup>129</sup>. »

À la suite de Ralph Linton, qui distingue la « culture réelle », c'est-à-dire l'ensemble des comportements individuels de tous les membres de la société, et la « culture construite », qui est le produit de l'activité du chercheur, il insiste sur la nécessité de distinguer la « langue réelle » et la « langue construite », c'est-à-dire décrite par les grammairiens et les linguistes : « La langue réelle est la somme de tous les actes de parole ou de leurs transcriptions en écriture, pour les langues qui s'écrivent<sup>130</sup> » ; « La langue construite est ce qui résulte du travail d'analyse des actes de parole par des personnes qui en font leur objet d'étude. Elle se présente sous forme de description de la langue réelle. Il y a autant de descriptions qu'il y a de chercheurs qui en observent les manifestations<sup>131</sup> ». Cette distinction est fondamentale dans l'établissement de la notion de norme linguistique.

Reprenant à son compte la fameuse « hypothèse Sapir<sup>132</sup>-Whorf », JCC considère que chaque langue est une représentation symbolique de la réalité ambiante selon une vision du monde propre à chaque culture. Pour appuyer cette affirmation, il reprend les exemples connus du « découpage » des couleurs, différent selon les langues, des désignations des différents états de la

127. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 297.

128. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 304.

129. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 304.

130. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 301.

131. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 302.

132. J'ai critiqué cette idée dans Guillaume Lamy (2013), p. 202-209.

neige en langue inuite, qui seraient plus nombreuses qu'en français, et de l'expression du temps en anglais, différente de celle de notre langue.

JCC considère que la norme du français de France est avant tout une norme de langue écrite, une norme limitée dans l'espace (Paris), marquée socialement (bourgeoisie) et illustrée par les seuls « bons auteurs » français. Il reprend aussi un reproche fréquemment fait par les Québécois au français de France, selon qui cette variété de français serait polluée par l'anglomanie, menacée d'anglicisation. « Le français, en France, est en pleine période d'anglomanie et d'anglicisation accélérée, exactement comme le français du Québec à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et durant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. La source de cette anglomanie française est la même, la domination économique de l'anglo-américain<sup>133</sup>. »

Selon lui, le terme « français international » n'est qu'un euphémisme pour faire mieux accepter le français de Paris. « Il n'y aurait qu'une seule langue française et qu'une seule norme, celle de Paris, dont on atténue le caractère centralisateur sous l'euphémisme de "français international"<sup>134</sup>. » De même, le terme « français de référence » représente simplement une stratégie pour éviter de dire « français de Paris ». « Selon la mode actuelle, il vaut mieux utiliser l'expression "français de référence" pour désigner le français décrit par les dictionnaires et les grammaires publiés en France. On évite ainsi d'attirer l'attention sur le problème de l'antinomie ou de la complémentarité entre Paris et le reste de la Francophonie<sup>135</sup>. » Ce terme permet de ne pas remettre en cause le fait que les grammaires et les dictionnaires français sont rédigés à Paris selon la norme écrite de la bourgeoisie parisienne. « On évite [...] de remettre en cause la conception de la langue française que véhiculent ces ouvrages, fondée sur le seul usage parisien bourgeois écrit<sup>136</sup>. »

JCC insiste sur le fait que le Québec est une société américaine : « Le Québec est d'Amérique à part entière et les Québécois sont des Américains, au sens géographique et non politique du terme, des Américains de langue et de

---

133. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 313.

134. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 306.

135. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 313.

136. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 313.

culture françaises depuis au-delà de trois siècles<sup>137</sup> » ; « Plus subtilement, notre industrie et notre économie est [*sic*] américaine par le jeu des succursales installées au Québec. [...] plus subtilement encore, par contiguïté géographique, nos chercheurs et nos savants ont pris l'habitude d'aller aux États-Unis poursuivre leurs études, assister à des congrès [...]. Nos références sont américaines ». Ce fait a forcément des incidences sur la langue.

JCC considère que le Québec exerce un leadership en tant que seul État francophone d'Amérique. Il salue « l'émergence du Québec comme seul lieu d'épanouissement des francophones en Amérique ». Le Québec exerce aussi un leadership dans l'ensemble de la Francophonie, se situant à l'avant-garde dans la connaissance des problèmes posés par la concurrence de l'anglais et dans leur résolution (par ses politiques et son aménagement linguistiques), à l'avant-garde également de la défense de la variation linguistique dans la Francophonie (pour ce qui concerne le corpus de la langue). « À bien des égards, on peut considérer le Québec d'aujourd'hui comme l'avant-garde de la Francophonie. En effet, c'est un pays où se vivent de la manière la plus apparente et la plus consciente deux problèmes fondamentaux auxquels la langue française fait face dans le monde : la concurrence de la langue anglaise et la diversification géolinguistique, qui découle de l'expansion du français dans le monde et qui provoque une tension entre, d'une part, la nécessité pour les francophones de se comprendre entre eux et, d'autre part, l'adaptation indispensable de la langue à des situations et à des cultures variées<sup>138</sup>. »

Il insiste sur l'existence d'une multiplicité de normes pour les langues de grande diffusion comme l'anglais, l'espagnol ou le français, en particulier quand elles sont utilisées par des « sociétés distinctes<sup>139</sup> ». Or, le Québec et la France sont des « sociétés distinctes ». « Pour une même langue, il peut exister une grande variété de normes selon la complexité de la société et selon que la langue s'est diffusée dans des communautés culturelles distinctes, comme il arrive pour les grandes langues européennes, le français, l'anglais, l'espagnol<sup>140</sup>. »

---

137. Jean-Claude Corbeil (1980), p. 834.

138. Jean-Claude Corbeil (1980), p. 834.

139. « Société distincte » : terme apparu dans la seconde moitié des années 1980 pour caractériser le Québec par rapport au Canada anglais. Terme équivoque pour les Canadiens anglophones, qu'ils récusent en général.

140. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 304.

Sous l'influence de l'anthropologie culturelle, il explicite une théorie permettant de classer (et de hiérarchiser) différents phénomènes connexes (culture, langue, norme linguistique) par rapport à l'individu et aux groupes auxquels il appartient<sup>141</sup>. Selon lui, chaque individu appartient d'abord à un « groupe », qui est sa nation (la nation québécoise en l'occurrence), mais il fait aussi partie de groupes plus étroits, qu'il appelle « infragroupes » (catégorie sociale, groupe professionnel, etc.), et d'un groupe plus large, qu'il appelle « supragroupe ». Appliqué à la culture, pour un Québécois, cela correspond à la culture québécoise (culture) et à la culture française (supraculture). Appliqué à la langue, cela correspond au français québécois (sociolecte) et au français commun (supralecte). Appliqué à la norme linguistique, cela correspond au français québécois standard (norme) et au français standard commun (supranorme). Je propose d'illustrer ces notions par le tableau qui suit :

**TABLEAU 82 THÉORIE DES GROUPES (TABLEAU ÉTABLI À PARTIR DE *L'EMBARRAS DES LANGUES DE JEAN-CLAUDE CORBEIL*)**

	ÊTRES HUMAINS	NATION	CULTURE	LANGUE	NORME LINGUISTIQUE	DÉSIGNATION
1	individu		personnalité	idiolecte		
2	infragroupe		infraculture	infralecte	infranorme	français québécois populaire, etc.
3	groupe	nationalité	culture	sociolecte	norme	français québécois standard
4	supragroupe		supraculture	supralecte	supranorme	français standard commun aux communautés francophones dans le monde

141. Jean-Claude Corbeil, «Éléments d'une théorie de la régulation linguistique», in Bédard, Édith et Jacques Maurais (1983), p. 282-283.

JCC souligne l'existence d'une variation externe entre le français du Québec et celui de France. La variation « est évidente au Québec, dont l'usage de la langue française n'est pas et ne peut pas être identique à celui de la France ou d'ailleurs parce que le français sert ici à exprimer un environnement particulier et parce que son destin est différent de celui de la France depuis la séparation d'avec la mère-patrie<sup>142</sup> ». Ce qui l'amène à évaluer et à décrire (dans les grandes lignes) les écarts du français québécois à la norme du français de France selon les niveaux de langue. « L'écart est pour ainsi dire nul en langue parlée soignée. Il augmente de plus en plus en passant à la langue familière, puis à la langue populaire, enfin à la langue triviale, celle des locuteurs les moins scolarisés, la plus éloignée de la langue standard<sup>143</sup>. » Selon lui, les écarts entre les « niveaux de langue » sont plus marqués en français québécois qu'en français de France. Il considère qu'il y a quatre « niveaux de langue » en français québécois, ce qui pourrait être illustré par le tableau qui suit :

**TABLEAU 83 LES QUATRE « NIVEAUX DE LANGUE » DU FRANÇAIS QUÉBÉCOIS, LA HIÉRARCHISATION DES USAGES ET L'IMPORTANCE DES ÉCARTS À LA NORME DU FRANÇAIS DE FRANCE (TABLEAU ÉTABLI SUR LA BASE DE *L'EMBARRAS DES LANGUES* DE JEAN-CLAUDE CORBEIL)**

FRANÇAIS QUÉBÉCOIS		NIVEAU DE LANGUE	LANGUE ORALE	LANGUE ÉCRITE	ÉCART À LA NORME DU FRANÇAIS DE FRANCE
norme	français québécois standard	1	langue soignée, soutenue	langue soignée, soutenue	pratiquement nul
		2	langue familière		plus grand
« hors norme »	français québécois non standard	3	langue populaire urbaine	littérature jouale	encore plus grand
		4	langue triviale <sup>a</sup>		encore plus grand

a. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 320.

142. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 308.

143. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 320.

Dans le domaine de la phonologie, de la phonétique et de la prononciation, JCC note que le système québécois est très proche du système français standard dans le niveau soutenu, à part quelques traits spécifiques. En revanche, il souligne une augmentation de l'écart quand on passe au niveau familier, puis populaire urbain. Il donne la liste des traits de prononciation qui font partie de la norme au Québec et de ceux qui n'en font pas partie<sup>144</sup>.

Dans celui de la morphologie et de la syntaxe, il souligne le grand écart existant entre la langue parlée et la langue écrite au Québec, écart plus grand qu'en France, selon lui. Il soutient que «la syntaxe de la langue parlée est spontanée<sup>145</sup>». Pour ce qui est de la langue écrite, il affirme que «les Québécois francophones écrivent le français selon la morphologie et la syntaxe de la langue française<sup>146</sup>».

Dans celui du lexique, la variation est plus grande : «Le lexique du français au Québec ne peut pas être en tout point semblable à celui de France<sup>147</sup>»; «La variation du lexique est inévitable, nécessaire et parfaitement légitime<sup>148</sup>». JCC évalue à 15 % maximum les particularités du lexique québécois, en s'appuyant sur l'ouvrage de Marie-Éva De Villers (2005).

S'il insiste sur l'existence de variations entre le français du Québec et celui de France (on pourrait les qualifier de «variations externes»), JCC souligne aussi l'existence de variations internes au français québécois. «Il y a bien des manières de parler ou d'écrire la langue de sa propre société, selon les circonstances ou selon les groupes de locuteurs. Au Québec en particulier, l'écart est considérable entre les locuteurs du français selon qu'ils sont instruits ou le sont moins, selon qu'ils maîtrisent ou ne maîtrisent pas les niveaux de langue<sup>149</sup>.»

JCC affirme qu'il existe un consensus sur l'existence d'une «norme sociale légitime» au Québec. «Les francophones du Québec ont une idée précise de la manière dont il convient de parler et d'écrire la langue française au Québec. L'existence d'une norme sociale légitime est incontestable. Toutes les

---

144. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 317-318.

145. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 319.

146. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 320.

147. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 322.

148. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 323.

149. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 307.



enquêtes arrivent à cette conclusion et au même consensus social sur la nature de cette norme [...]. Aucune étude n'existe qui démontrerait le contraire<sup>150</sup>. » Il reprend à son compte la définition de la norme québécoise adoptée par le congrès de l'Association québécoise des professeurs de français (AQPF) en 1977, selon laquelle, « le français standard d'ici est la variété de français socialement valorisée que la majorité des Québécois francophones tendent à utiliser dans les situations de communication formelle<sup>151</sup>. »

Selon lui, la notion de « qualité de la langue » équivaut à celle de norme linguistique. « Au Québec, on regroupe sous l'expression "qualité de la langue" toutes les questions et discussions qui portent sur la langue elle-même et non sur son statut<sup>152</sup>. » Il pense que la qualité de la langue au Québec s'est améliorée au cours des dernières décennies grâce aux progrès de l'instruction, aux nouvelles exigences dictées par l'économie et à la multiplication des échanges avec les francophones des autres sociétés<sup>153</sup>.

S'il existe au Québec un consensus sur l'existence d'une norme linguistique légitime, en revanche, selon lui, il n'y en a pas sur la légitimité de décrire le français québécois. « Cette entreprise est perçue comme une manière détournée de légitimer l'existence d'une forme particulière de la langue française propre au Québec<sup>154</sup>. » À quoi s'ajoute une absence de consensus sur la nature d'une éventuelle description : Doit-elle être simplement objective ou doit-elle avoir un but normatif? « Pour les uns, il s'agit d'un simple constat de la réalité sans autre objectif que celui de décrire avec exactitude et réalisme la langue telle qu'elle est. Pour les autres, toute description a des répercussions normatives, qu'on le veuille ou non, puisque le grand public y verra une consécration des éléments retenus<sup>155</sup>. »

Sans craindre, apparemment, de se contredire, JCC va même jusqu'à affirmer : « Il reste à décrire cette variété, ce qui n'est pas encore fait aujourd'hui. La tâche est si délicate que chaque essai s'est transformé en polémique et aucun

---

150. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 305.

151. Association québécoise des professeurs de français (1997), p. 11.

152. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 295.

153. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 344-345.

154. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 296.

155. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 296.

consensus n'existe encore au Québec sur la norme de l'usage québécois<sup>156</sup>. » Il reste donc à faire un travail d'« explicitation de la norme » québécoise. « L'explicitation de la norme sert aussi à préciser la nature du français standard québécois, un usage de la langue française propre au Québec, qui maintient cependant la communication avec tous les autres francophones du monde, en langue parlée et en langue écrite<sup>157</sup>. » En effet, JCC semble vouloir éviter deux écueils : un français québécois trop éloigné du français de France et une norme franco-française trop éloignée de la langue réelle des Québécois. Ce faisant, il récuse toute idée de « séparatisme linguistique militant<sup>158</sup> ».

Contrairement à Henri Bélanger et à Marcel Boudreault, JCC défend des positions résolument antipopulistes, des positions élitistes, voire puristes, même si, pour lui, les véritables puristes sont ceux pour qui « il n'y aurait qu'une langue française et qu'une seule norme, celle de Paris<sup>159</sup> ». Il oppose le français québécois soutenu de l'écrit et le registre dérivé familier de l'oral au langage populaire et au langage trivial. Selon lui, ces langages ne sont plus en phase avec le Québec contemporain. « Le Québec est passé d'une économie primaire, où il était possible de gagner sa vie sans instruction, avec ses muscles, en silence ou en parlant gras, à coups de sacres, à une économie de services qui repose sur la connaissance et sur la qualité de la communication<sup>160</sup>. »

Il déplore « un relâchement généralisé de la manière de parler et d'écrire, un affaiblissement du contrepois de la langue standard<sup>161</sup> ». Il s'interroge pour savoir « pourquoi ce niveau de langue [le français québécois populaire] acquiert maintenant un certain droit de cité, une certaine forme de légitimité<sup>162</sup> ». Il s'offusque de la popularité du jocal dans certains milieux (politiciens « en mal de votes », animateurs de radio « en mal d'écoute »). Il rejette l'idée selon laquelle cette langue populaire serait le marqueur de l'identité

---

156. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 309.

157. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 308.

158. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 308.

159. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 306.

160. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 345.

161. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 310.

162. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 310.

québécoise<sup>163</sup>. « Comme si notre spécificité culturelle et sociale était ainsi mieux exprimée, comme si elle se cristallisait dans cette langue et dans la tranche de la population dont c'est l'usage, le "vrai monde"<sup>164</sup>. » Il déplore le fait que la langue de l'humour au Québec soit presque exclusivement la langue populaire urbaine. « On dirait que ce niveau de langue est devenu la langue normale de l'humour au Québec, comme si c'était la seule manière de faire rire et d'avoir du succès<sup>165</sup>. » Il considère que cette tendance à valoriser le français populaire contribue à la fracture sociale, accentue la confusion qui entoure la description de la norme du français au Québec, compromet la nécessaire « rectification » de la langue française au Québec, brouille l'image que les Québécois francophones projettent sur les immigrants et les visiteurs et rend plus difficile la compréhension des textes et des films québécois à l'étranger<sup>166</sup>.

JCC fait la promotion de la lutte contre les anglicismes. Il distingue les anglicismes québécois et les anglicismes français, condamnant fortement ces derniers. « Faudra-t-il introduire les anglicismes des Français dans la norme du français au Québec, au nom de la norme française, uniquement parce qu'ils ont été admis dans les dictionnaires publiés en France? [...]. Ce serait le comble, pour nous, d'être aujourd'hui anglicisés par les Français!<sup>167</sup> » Parmi les anglicismes, il distingue les emprunts nécessaires et les emprunts inutiles. Suivant un usage québécois ancien, il réserve le terme d'anglicisme aux seuls emprunts « inutiles ». Il souligne le fait que les emprunts de forme sont facilement repérables et condamnés, alors que les emprunts de sens sont plus difficiles à repérer et, partant, à condamner.

JCC est partisan de l'intervention linguistique. Il revendique d'ailleurs la paternité du terme « aménagement linguistique ». Il considère qu'il faut « rectifier » la langue française au Québec. « [La valorisation de la langue populaire] conforte une partie de la population dans l'idée qu'elle n'a pas à modifier son usage de la langue française (prononciation, syntaxe, vocabulaire). En effet, nous avons collectivement entrepris, dans les années 1960, de remédier

---

163. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 315.

164. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 311.

165. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 312.

166. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 315.

167. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 313.

à deux cents ans d'anglicisation et d'ignorance de la langue standard, écrite et parlée<sup>168</sup>. »

S'il est partisan d'un certain dirigisme linguistique, il s'élève contre le dirigisme pédagogique. Il critique le Programme de formation de l'école québécoise, qui privilégie la pédagogie « par projets ». Cette pédagogie considère l'enfant comme le principal acteur de son apprentissage et relègue les maîtres et les parents à des rôles secondaires. « Nulle part dans ce texte ou dans les dépliants d'information destinés aux parents, il n'est question de la transmission de connaissances par le professeur. Toute la démarche repose sur l'idée que les enfants découvriront tout par eux-mêmes en réalisant des projets mobilisateurs<sup>169</sup>. » Dans ces conditions, il se demande comment l'élève va pouvoir apprendre ce qui, dans sa langue, doit être corrigé : « les anglicismes, les faux amis, les impropriétés, les erreurs de syntaxe, les accords ratés des participes [...], l'ignorance généralisée du pronom dont remplacé par que, etc. Qui lui dira ce qu'il doit rectifier dans sa prononciation : l'escamotage, la diphtongaison, les substitutions de voyelles ? Nulle part dans le texte on ne parle de cet enseignement correctif<sup>170</sup> ». Il rappelle que « l'acquisition de nombre d'éléments de la langue ne peut s'effectuer qu'à travers un enseignement systématique<sup>171</sup> ».

JCC critique la « rectitude politique<sup>172</sup> », qui fait des ravages même en linguistique. « On ne peut plus dire qu'un usage est bon ou mauvais comme le faisait Vaugelas à son époque ou Grevisse en intitulant sa célèbre grammaire *Le Bon Usage*. On évite la condamnation, on préfère parler de niveaux de langue et, même là, on hésite à les hiérarchiser ou à les désigner avec des qualificatifs trop marqués, comme “vulgaire” ou “populaire”. Ou encore, on évite le mot “norme”, jugé trop prescriptif, trop directif<sup>173</sup>. » Pour lui, il existe bien un français standard, un français qu'il qualifie d'« impeccable », ce qui l'amène à ironiser sur les défenseurs du français populaire. « Divers arguments sont

---

168. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 315.

169. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 336.

170. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 337-338.

171. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 339.

172. Terme employé au Québec pour désigner le politiquement correct, la pensée unique, la bonne pensée, la bien-pensance.

173. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 313.

avancés pour expliquer, légitimer, excuser le choix de ce niveau de langue [la langue parlée populaire québécoise], arguments d'ailleurs exposés le plus souvent en un français impeccable par les personnes qui les invoquent<sup>174</sup>. »

Il adopte une attitude d'ouverture sur le monde extérieur, en particulier sur le monde francophone. Il y voit une source de progrès pour la qualité de la langue au Québec. « [La langue] s'améliore parce que les Québécois sont maintenant en contact constant avec d'autres francophones du monde, par le cinéma, par la télévision, par le voyage, par les nouveaux Québécois, parce qu'ils entendent, observent, absorbent inconsciemment d'autres manières de parler français qui font contraste avec leur propre langue<sup>175</sup>. » Ces contacts sont les bienvenus parce que, dans les cas extrêmes, il n'y a pas d'intercompréhension entre certains locuteurs québécois et les francophones d'autres sociétés. « A la limite, on arrive à des phrases incompréhensibles à tout autre francophone qu'à un locuteur d'ici, surtout quand s'y trouvent amalgamés la prononciation, le vocabulaire et la structure de la phrase<sup>176</sup>. »

### Critique

Pour illustrer son affirmation que toute langue est une représentation du monde, JCC fait appel aux exemples classiques. Arrêtons-nous sur celui de la *progressive form* anglaise. Selon lui, étant donné que l'anglais dit *He is eating*, là où le français dit « Il est en train de manger », on a la preuve que ces deux langues ont deux représentations du monde différentes. Sincèrement, on ne voit pas ce que cela change à la représentation du monde. JCC confond deux plans, celui de la représentation, qui est le domaine de la pensée, et celui de l'expression, qui est celui de la langue. Il ne voit pas que l'anglais et le français ont justement dégagé la même représentation, celle d'« une action en cours dans le temps présent ». Ce qui diffère, ce sont les moyens linguistiques utilisés pour exprimer cette idée : **auxiliaire être + présent + participe présent** pour l'anglais ; **auxiliaire être + présent + locution en train de + infinitif** pour le français. Curieusement, JCC ne fait pas mention de la variation qu'on observe en français. En effet, pour une représentation

174. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 311.

175. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 345.

176. Jean-Claude Corbeil (2007), p. 316.

**TABLEAU 84 REPRÉSENTATION ET EXPRESSION EN ANGLAIS ET EN FRANÇAIS (EXEMPLE DU PRÉSENT DURATIF)**

RÉALITÉ EXTÉRIEURE		ÊTRE HUMAIN				
	représentation	expression				
	pensée	langue				
réfèrent	concept	signifié	signifiant			registre
				anglais	français	
			général	général	général	standard
	manger +	manger +	particulier (maintenant)	particulier (maintenant)	particulier (maintenant)	standard
	action en cours +	action en cours +		Il est en train de manger	particulier (maintenant)	standard
	temps présent	temps présent		Il est à manger	particulier (maintenant)	vieilli ou régional
				Il est après manger	particulier (maintenant)	vieilli ou régional

identique, notre langue dispose de pas moins de quatre moyens d'expression. Si on ne peut pas dire, comme en anglais, « Il est mangeant », on peut dire : « Il est à manger » ou « Il est après manger » ou, plus simplement, « Il mange ». Les moyens d'expression changent, la même représentation demeure, ce qu'illustre le tableau 84.

Au niveau de la représentation et du signifié, il n'y a pas de différences. Les différences s'observent au niveau des moyens linguistiques utilisés (des signifiants) pour exprimer cette représentation. Les moyens peuvent varier non seulement d'une langue à une autre, mais aussi à l'intérieur d'une même langue. S'il est hasardeux d'affirmer qu'entre l'anglais et le français, il y a une différence de représentation, il l'est encore plus de prétendre qu'il y a ce genre de différence entre le français québécois et celui de France ou entre le français standard et certains parlers régionaux ou vieilliss.

La théorie des groupes et des normes présentée par JCC est, à première vue, séduisante. Elle montre une belle correspondance entre groupe, nationalité, culture, sociolecte et norme; infragroupe, infraculture, infralecte et infranorme; supragroupe, supraculture, supralecte et supranorme. Chaque notion trouve sa place dans un tableau très cartésien, avec des correspondances tant verticales qu'horizontales. Mais justement, ces correspondances sont trop systématiques, trop mécaniques pour correspondre à la réalité. Dans la vraie vie, chaque individu entretient des rapports différents, et autrement plus complexes, avec ces catégories, selon ses origines, son instruction, sa connaissance des langues, son éducation, sa culture, son expérience, ses goûts, sa profession, etc.

Une notion comme celle de culture est complexe, difficilement délimitable. La culture des Québécois du XXI<sup>e</sup> siècle varie considérablement selon les individus. Elle est très hétérogène : en partie proprement québécoise (chanson, théâtre, littérature, cinéma, feuilletons télévisés, etc.), en partie française (chanson, théâtre, littérature, etc.), en partie anglo-saxonne et américaine (chanson, cinéma, séries télévisées, sport, etc.). Je ne parle même pas des anglophones et des allophones. Dans ces conditions, que représente

la supraculture? De nos jours, pour beaucoup de Québécois, cela renvoie plus à la culture anglo-saxonne qu'à la culture française<sup>177</sup>.

Une notion comme celle de langue est également hétérogène. On sait qu'une langue comme le français est constituée de multiples usages et qu'il n'y a pas de frontières étanches, mais plutôt des *continuums* entre dialectes. Le français québécois comprend aussi des usages nombreux. La langue des Québécois est très diverse, variable en fonction des critères sociolinguistiques habituels et des situations de communication. Que représente le supradialecte, pour un Québécois, puisque le français de France est en réalité, selon JCC, le français de la bourgeoisie parisienne et que le français international et le français de référence ne sont que des euphémismes pour désigner ce même français? Quel est le rapport entre le sociolecte et le supradialecte? Qui connaît le supradialecte? Qui l'utilise? Comment envisager la place de l'anglais dans ce schéma quand on sait que 42 % des Québécois se déclarent bilingues français-anglais?

L'infralecte est censé être une variété de langue limitée à un sous-groupe, donc d'usage plus restreint que le sociolecte et le supradialecte. Quand un cuisinier québécois emploie dans son métier les mêmes termes techniques qu'un cuisinier français ou belge, est-ce qu'il emploie un infralecte ou est-ce qu'il a recours au supradialecte?

Le rapport entre la norme (québécoise) et la supranorme n'est pas explicite. La raison du choix prioritaire de la norme plutôt que de la supranorme n'est pas justifiée. Les cas de conflit entre la norme et la supranorme ne sont pas évoqués, encore moins résolus.

Le terme sociolecte pour désigner la langue du groupe national est équivoque. Traditionnellement, ce terme désigne la langue d'un groupe social, d'une classe sociale, pas d'une nation entière. La théorie des groupes et des normes est donc un construit réducteur, loin de rendre compte de la complexité du réel.

JCC affirme que le français de France est en fait le français de Paris, lequel se limite au français de la bourgeoisie parisienne. C'est une vision réductrice et anachronique de la réalité. Il faudrait d'abord pouvoir définir ce qu'est, de

---

177. Dans un sondage récent, 1/3 des Québécois se sont dits de culture française, 1/3 de culture anglaise et 1/3 de culture américaine (Jean-Marc Léger et coll., 2016, p. 23-24).



nos jours, la bourgeoisie parisienne. Faut-il faire appel au concept marxiste qui la définirait comme la classe des Parisiens propriétaires des moyens de production? Faut-il distinguer la grande, la moyenne et la petite bourgeoisie? Comment expliquer qu'une classe sociale si peu nombreuse puisse imposer son dialecte non seulement à l'ensemble de la France, mais aussi de la Francophonie? Les mêmes objections peuvent lui être faites quand il affirme que le français international et le français de référence ne sont que des euphémismes pour rendre plus acceptable le français de la bourgeoisie parisienne. En réalité, de nos jours, d'autres catégories sociales, comme les journalistes, les intellectuels, les chercheurs, les artistes, les sportifs jouent un rôle plus important que cette mythique bourgeoisie parisienne. Cette communauté dépasse les frontières nationales. Déjà l'élite, à Paris et en France, est composée de gens de toutes origines nationales, ethniques ou autres. Cette communauté s'étend à l'ensemble des élites de la Francophonie pour former une variété de langue transnationale qui permet de communiquer sans difficulté<sup>178</sup>. D'ailleurs, curieusement, lorsqu'il désigne les auteurs de la norme au Québec, JCC ne parle pas de la « bourgeoisie montréalaise », mais plutôt de « la majorité des Québécois », concept très peu sociolinguistique... Pourquoi ce qui est valable pour le Québec ne le serait-il pas pour la France ou pour la Francophonie?

JCC s'étonne que des partisans du français québécois populaire puissent défendre leurs idées dans un « français impeccable » (autre notion assez peu sociolinguistique). On peut lui renvoyer la balle et lui faire remarquer qu'il écrit lui-même en « français impeccable », un français que tout francophone, quelle que soit son origine nationale, peut comprendre à 100 %, une langue qui ne révèle pratiquement aucune trace de particularismes québécois. Ce « français impeccable », que l'on peut comprendre à Paris, à Montréal, à Bruxelles, à Genève, à Alger ou à Dakar, ne serait-ce pas par hasard ce qu'on appelle le « français international »?

L'analyse du marché linguistique québécois par JCC n'est pas satisfaisante. Il constate qu'il y a une grande différence entre la langue parlée et la langue écrite au Québec; entre la langue soignée et la langue populaire; mais peu de différences entre la langue soignée québécoise et son équivalent français.

---

178. Parmi lesquels de nombreux linguistes comme Algirdas Greimas, Claude Hagège, Tzvetan Todorov, Julia Kristeva...

Mais ce qui étonne, c'est sa hiérarchisation, à la suite de Marcel Boudreault, à moins que ce ne soit l'inverse, du français québécois en quatre « niveaux de langue » : langue soignée, familière, populaire et trivial. Remarquons d'abord que la notion de « niveau de langue » ne fait pas consensus parmi les sociolinguistes. Remarquons ensuite que dans l'enquête publiée dans Boudreault (1973), seuls trois niveaux avaient été retenus : soutenu, familier et populaire<sup>179</sup>. Remarquons enfin que la désignation du quatrième niveau – niveau de langue trivial – est curieuse et équivoque, trivial désignant ce qui est contraire aux bons usages, aux bienséances, autrement dit (très) vulgaire. Cela renvoie à un jugement de valeur sur ce qui se dit ou ne se dit pas en société, ce qui choque ou ne choque pas. De quoi est composé ce niveau de langue ? Qu'est-ce qui le différencie du niveau populaire ? Une plus grande « grossièreté » ? Ce n'est pas défendable sociolinguistiquement parlant. Ce flou est encore accentué par le choix du mot « dichotomie » pour caractériser l'opposition entre le langage soigné et le langage populaire au Québec. Le mot « dichotomie » ne relève pas du vocabulaire de la sociolinguistique. Il masque la réalité du phénomène. Marcel Boudreault le qualifiait de « bilinguisme ». C'était exagéré, mais plus près de la réalité que « dichotomie ». En fait le terme adéquat, c'est diglossie. On se demande pourquoi JCC n'a pas voulu creuser cette notion fort utile pour la compréhension du phénomène. Cela lui aurait permis de mieux comprendre le rôle joué par le français québécois populaire dans la définition de l'identité québécoise.

En réalité, le marché linguistique québécois n'est pas constitué de quatre « niveaux de langue », mais de deux dialectes, l'un vernaculaire, l'autre transnational, et chacun de ces dialectes a trois « niveaux de langue » : soigné (soutenu), familier, populaire. Voici quelques éléments de preuve : l'étude de la grammaire et du vocabulaire des discours québécois (oraux et écrits) montre qu'il n'y a pas un système unique, homogène, mais deux systèmes en concurrence et en complémentarité ; des formes et des termes de deux sources différentes, vernaculaire (propre) et transnationale (commune) ; des québécismes à tous les niveaux, y compris des québécismes neutres, non marqués (dans le cadre du dialecte québécois) ; une concurrence, mais aussi une répartition fonctionnelle entre les deux dialectes, le familier étant plutôt réservé au vernaculaire et le soigné, au transnational ; une union presque

---

179. Marcel Boudreault (1973), p. 139.

totale au niveau du langage soigné ; une séparation presque totale au niveau des langages familiers et argotiques québécois et français.

Lorsqu'il est question de la norme, JCC avance des idées contradictoires. Il affirme qu'il existe un consensus sur l'existence d'un « norme sociale légitime québécoise ». Il prétend même qu'aucune étude n'est venue prouver le contraire. Or, en 1973, en pleine époque d'affirmation nationale, souvent teintée de gallophobie, un sondage Sorecom pour la commission Gendron, révélait que 31 % des Québécois auraient aimé avoir la même prononciation que les « Français d'Europe » et 45 %, le même vocabulaire. C'est une proportion importante, sachant que la formulation même de la question plaçait les personnes interrogées devant une alternative peu favorable au « français d'Europe ». De toute façon, cela prouve que, déjà à l'époque, il n'y avait pas consensus sur le modèle linguistique. Dans un autre sondage, en 2005, à une époque de relations plus apaisées avec la France, ils étaient 40 % à souhaiter que leurs enfants apprennent à parler « à la manière française », contre 60 % « à la manière québécoise<sup>180</sup> ». Même si les deux questions ne sont pas tout à fait comparables, on peut en déduire que le nombre de personnes en faveur de la prononciation française avait augmenté entre-temps. Et, de toute façon, il n'y avait toujours pas consensus sur le modèle. En 2004, dans un sondage de l'Office québécois de la langue française, ils ont été 76,8 % à souhaiter que la langue enseignée dans les écoles du Québec soit le « français international » et même 88,3 % à souhaiter l'emploi des mêmes dictionnaires et des mêmes grammaires « partout dans la Francophonie<sup>181</sup> ». Cette fois on ne peut pas nier qu'il y ait un fort consensus en faveur non pas d'une norme nationale, endogène, québécoise, mais du français standard international.

JCC affirme donc qu'il y a consensus sur l'existence d'une norme québécoise, mais qu'il n'y a pas consensus sur la légitimité de la décrire. C'est pour le moins paradoxal. S'il existe une norme, cela signifie qu'une certaine variété de langue est reconnue comme légitime et observée. Pourquoi, dans ces conditions, ne devrait-on pas la décrire ? Il ajoute que l'absence de consensus porte sur le type de description qu'il convient d'en faire, purement descriptive ou prescriptive ? Encore une fois, s'il y a consensus sur l'existence d'une

---

180. Jacques Maurais (2008a), p. 22.

181. Jacques Maurais (2008a), p. 99.

norme québécoise, il ne peut qu'y avoir consensus sur un certain nombre de prescriptions. Ne dites pas **vidanges**, dites ordures ménagères... ou bien, au contraire, Ne dites pas ordures ménagères... dites **vidanges**... Tout le monde devrait être d'accord là-dessus. Or, ce n'est pas le cas. JCC reconnaît qu'il n'y a pratiquement pas de différences entre le français des Québécois et celui des Français au niveau du langage soigné. C'est peut-être dû au fait que c'est précisément dans ce domaine que les Québécois reconnaissent la norme qu'ils veulent observer ?

Enfin JCC critique les puristes, c'est-à-dire, selon lui, ceux qui suivent la norme parisienne. Mais il refuse autant les anglicismes des Français que ceux des Québécois. N'est-ce pas là une marque de purisme ?

## 9.4 GÉRARD DAGENAI

« Les Canadiens ne se rendent plus compte qu'il leur arrive souvent de parler anglais avec des mots français<sup>182</sup>. »

Dans *Réflexions sur nos façons d'écrire et de parler*<sup>183</sup>, *Nos écrivains et le français*<sup>184</sup> et son *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*<sup>185</sup>, Gérard Dagenais (par la suite GD) expose les idées des partisans de la stricte observation au Québec de la norme du français de France.

GD n'était pas linguiste. Il a exercé les métiers de journaliste, de traducteur et de publicitaire. C'est dans ces professions qu'il a été confronté au problème de la qualité de la langue au Canada français<sup>186</sup>. Il se définissait comme un autodidacte, ayant dû apprendre le bon usage « sur le tas », étant donné la mauvaise qualité de l'enseignement du français dans les écoles et les collèges de son temps. Jeune journaliste, il avait vu la langue de ses premiers articles

182. Gérard Dagenais (1967), p. V.

183. Gérard Dagenais, *Réflexions sur nos façons d'écrire et de parler*, Le Cercle du livre de France, Montréal, 1959-1960.

184. Gérard Dagenais, *Nos écrivains et le français*, éd. du Jour, Montréal, 1967.

185. Gérard Dagenais, *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, Pedagogia, Québec-Montréal, 1967.

186. L'expression « qualité de la langue » apparaît sous sa plume en 1961, soit bien avant le rapport de Marcel Boudreault intitulé *La Qualité de la langue*. Voir Gérard Dagenais (1959-1960), p. 359.

sévèrement corrigée par le journaliste nationaliste Olivar Asselin<sup>187</sup>. Il se présente donc comme un « philologue au sens étymologique du terme seulement, professeur sans doctorat, censeur peccable, critique souvent incertain de ses propres normes » et réclame au lecteur « son indulgence<sup>188</sup> ».

GD se définit comme un « Canadien de nationalité française<sup>189</sup> » (à la fin des années 1950 et au début des années 1960, il n'était pas encore question de se définir d'abord comme Québécois). Appartenant à la petite bourgeoisie instruite, il adopte vis-à-vis du peuple et de ses créations linguistiques une attitude ni béate d'admiration ni méprisante : « L'homme du peuple a sa façon de dire les choses. Il trouve des expressions simples et imagées pour remplacer les mots qui lui paraissent savants. Il faudrait être pire que sot pour le lui reprocher. Ses découvertes, cependant, ne sont pas toutes des trouvailles. Certaines sont étonnantes de fraîcheur et d'intelligence et conformes au génie de la langue ; d'autres sont nettement mauvaises<sup>190</sup>. » Il considère que le véritable respect vis-à-vis de l'homme moins instruit consiste à lui parler dans une langue correcte : « L'ouvrier qui comprend le mot juste n'aime pas que l'homme instruit qui lui parle commette délibérément une faute dans l'intention de se mettre à sa portée. L'homme du peuple hait l'homme instruit qui ne s'exprime pas correctement devant lui : il se sent méprisé<sup>191</sup>. » GD considère qu'il lui est nécessaire de moduler ses critiques en fonction des locuteurs et de leur position dans la société. Il sera moins sévère pour un journaliste, qui fait habituellement attention à son langage, mais laisse échapper une faute grossière, ou pour un commerçant qui sollicite la générosité du public pour une œuvre de charité, mais il sera très sévère pour un éducateur qui parle mal.

Au Canada, dans ces années-là, les sources de renseignement sur les usages français étaient très limitées, beaucoup plus que de nos jours, où la communication entre le Québec, la France et le reste de la Francophonie est

---

187. Olivar Asselin, journaliste canadien-français nationaliste (1874-1937). En 1915, il s'est engagé dans un corps expéditionnaire canadien-français pour combattre aux côtés de la France.

188. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 10.

189. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 26.

190. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 133.

191. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 94.

permanente et instantanée. GD utilisait les sources habituelles des rédacteurs et des traducteurs de l'époque : des grammaires, des dictionnaires, des revues et des catalogues français.

Parmi les dictionnaires, il cite le *Dictionnaire de l'Académie française*, le *Dictionnaire encyclopédique Quillet*, le *Dictionnaire universel de la langue française* de Bescherelle, le *Dictionnaire Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, le *Petit Larousse illustré* et le *Dictionnaire Robert*. Parmi les ouvrages canadiens, il considère le *Glossaire du parler français au Canada*<sup>192</sup> comme un « ouvrage aussi intéressant qu'instructif », mais il critique le fait qu'il mêle des mots aux statuts différents (canadianismes, anglicismes et impropriétés). Quant au *Dictionnaire général de la langue française*<sup>193</sup> de Louis-Alexandre Bélisle, il le critique sévèrement : « Derrière cette abomination qu'est le dictionnaire Bélisle (qui, à la rigueur, peut être de quelque utilité pour les chercheurs, un certain nombre d'éducateurs et surtout les censeurs) vendu bon marché à la foule par de grands magasins d'alimentation comme pour faire croire au peuple, déjà si mal informé par l'enseignement, que ce "français" du Canada est du français et qu'on est justifié de le parler et de l'écrire ?<sup>194</sup> »

Parmi les grammaires, il cite le *Bon Usage* de Maurice Grevisse, le *Dictionnaire des difficultés de la langue française*<sup>195</sup> d'Adolphe V. Thomas, *Pour un meilleur français* de René Georquin, la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* de Jean-Paul Vinay et Jean Darbelnet.

Il étend ses recherches en dépouillant des revues françaises, comme *Paris Match*, et des catalogues de même provenance, comme celui de *Manufrance*<sup>196</sup>. De plus, il s'informe auprès de correspondants en France. Il a fait, en 1960, un séjour de plusieurs mois dans ce pays, où il a rencontré des personnalités actives dans le domaine de la langue et a étudié le fonctionnement de l'Office du vocabulaire français.

192. Société du parler français au Canada (1930).

193. Louis-Alexandre Bélisle (1954).

194. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 269-270.

195. Titre qui a inspiré celui de son propre ouvrage, préfacé par Adolphe V. Thomas et récompensé par l'Académie française.

196. Le catalogue de *Manufrance*, un des premiers pour la vente par correspondance, était très prisé en France même.

GD part du constat que les « Canadiens de nationalité française » sont des « Français défrancisés<sup>197</sup> ». Ils croient parler français alors que ce n'est pas le cas : « Je suis d'avis que nous ne parlons pas français. Je sais que l'on me taxe à l'instant d'exagération. Pourtant la preuve est facile à faire<sup>198</sup> » ; « Si nous étions restés français, nous saurions que c'est "dans la rue" qu'on descend pour manifester et "sur la rue" nous paraîtrait ridicule<sup>199</sup> ». Ses compatriotes ont perdu le sens de la langue, du « génie français » : « La cause principale de l'avilissement de notre langage, [c'est] à l'affaiblissement graduel du génie français qu'il faut l'attribuer<sup>200</sup>. » Cette « défrancisation », cette « perte du génie français », s'accompagne d'une anglicisation du langage, qui conduit à une anglicisation de la pensée. Les Canadiens français sont « anglicisés par l'intérieur » : « [L'anglais] est partout présent dans notre langage. Non seulement dans les mots, mais dans les façons même d'exprimer les choses, c'est-à-dire de les penser. Encore un peu et nous serons complètement anglicisés, par l'intérieur<sup>201</sup> » ; « C'est un cas typique d'anglicisation par l'intérieur. Cet entrepreneur [qui emploie des anglicismes], n'en doutons pas, a la certitude de parler français. Il ferait probablement une sainte colère si on attaquait devant lui les droits de la langue française au Canada. Et pourtant, avec des mots français, c'est en anglais qu'il s'exprime<sup>202</sup> ». Pour eux, le français est devenu une sorte de langue étrangère : « Même les enfants de notre bourgeoisie doivent désormais étudier le français comme une langue étrangère<sup>203</sup>. » La perte du génie français mène tout droit à la perte d'identité, à la fusion dans le *melting-pot* anglo-saxon, à l'assimilation : « Il ne nous resterait plus, pour échapper à la médiocrité la plus complète, qu'à tenter de nous fondre le plus rapidement possible dans le grand tout américain où, pendant des siècles, nous nous sentirions tous terriblement nostalgiques et malheureux<sup>204</sup>. »

Cependant les Canadiens français sont encore différents de leurs « compatriotes de langue anglaise », différents dans leur façon de réfléchir. De ce

197. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 37.

198. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 11.

199. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 23.

200. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 14.

201. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 42-43.

202. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 233.

203. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 21.

204. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 273.

point de vue, ils sont encore restés français: «Malgré tout, les hommes du Québec sont restés français. Je veux dire par là que nous ne réfléchissons pas comme nos compatriotes de langue anglaise et que notre façon de réfléchir est française<sup>205</sup>.» Même ceux d'entre eux qui maîtrisent bien l'anglais s'expriment mieux dans leur langue maternelle: «Si bien que quelques-uns d'entre nous possèdent et parlent l'anglais, ils n'ont jamais l'impression de s'exprimer avec autant de clarté dans cette langue que s'ils pouvaient parler avec autant d'aisance en français<sup>206</sup>.»

Avec des accents quasi gaullois, GD exhorte ses compatriotes à l'effort: «Si nous allions, par une aberration issue du mariage honteux de la paresse et de l'opportunisme le plus étroit, refuser de fournir l'effort nécessaire au redressement de notre langage, non seulement nous priverions-nous de l'outil dont nous avons besoin pour penser et parler, pour vivre selon les exigences de notre personnalité nationale, mais nous accepterions de diminuer nos moyens de concurrence intellectuelle contre les mondes anglo-saxons qui nous entourent au point que ce serait une démission collective<sup>207</sup>.»

GD est très sévère lorsqu'il s'agit de qualifier le français canadien. Pour lui, ce n'est tout simplement pas du français, mais du «patagon». Pour illustrer ses dires, il prend l'exemple de deux expressions courantes dans le langage parlé: «**Fatubo**<sup>208</sup>» et «**Plénoutausté**». «“Plénoutausté”<sup>209</sup> [...]. Dans les plus grands restaurants de [Montréal], dans les plus humbles pensions des plus petits hameaux, partout dans le Québec, chaque fois que quiconque [...] demande en français un sandwich, on échange ces syllabes, que parmi les quelque cent millions d'hommes qui se disent français de langue et de culture dans le monde, nous sommes les seuls à ne pas trouver sibyllins<sup>210</sup>.»

GD considère que le français du Canada souffre de plusieurs «maladies graves»: les barbarismes (fautes de morphologie), les solécismes (fautes de

205. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 271-272.

206. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 272.

207. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 273.

208. Orthographe choisie par GD pour stigmatiser l'expression populaire «Fais-tu beau!» («Qu'est-ce qu'il fait beau!»).

209. Orthographe choisie par GD pour stigmatiser l'expression courante «**Plain ou toasté?**», autrement dit «Grillée ou pas grillée?», en parlant d'une tranche de pain. À noter que l'adjectif toasté se dit aussi en Europe francophone.

210. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 25.



syntaxe) et les anglicismes (graves par leur « virulence »). Pire encore, il souffre de deux « maladies mortelles » : la perte du génie français (du sens de la langue) et la confusion des mots.

Selon lui, la question de la prononciation est l'aspect le plus patent de la défrancisation des Canadiens français. Il fait une distinction entre l'accent et l'articulation. S'il accepte sans difficulté les différences d'accent, il critique sévèrement l'articulation « molle » de ses compatriotes. Il établit même un rapport entre la mauvaise articulation et le mauvais choix des mots : « les bouches molles se moquent du mot<sup>211</sup> ».

GD met plus l'accent sur le lexique que sur la syntaxe. La raison en est que, selon lui, pour qu'une phrase soit française, le vocabulaire joue un plus grand rôle que la syntaxe. Il illustre ses dires par l'exemple suivant : « Plusieurs lecteurs m'ont reproché d'accorder trop d'importance au vocabulaire et de négliger la syntaxe. Ce à quoi je réponds [...] que, si je dis : “Ma filerie<sup>212</sup> me donne beaucoup de trouble”, je prononce une phrase d'une syntaxe irrécusable qui, cependant, n'est pas française<sup>213</sup>. »

Il considère qu'un des principaux problèmes du français canadien tient à la « confusion des mots », à la « substitution de sens », c'est-à-dire aux impropriétés. Dans ses chroniques, il traite de nombreux cas courants de confusions de sens en français canadien comme **calorifère** employé pour radiateur ; **armoie**, pour placard ; **poêle**, pour cuisinière ; **chaloupe**, pour canot ; **valise**, pour malle ; **bain**, pour baignoire ; **cadran**, pour réveil ; **boyau**, pour tuyau ; **octroi**, pour subvention ; **bourse**, pour sac à main. Il souligne que l'anglais n'est pas responsable de cette confusion. Il considère qu'on n'a pas Le Droit de changer le sens des mots français comme on le fait au Canada : « Il faut que nous soyons tombés bien bas pour nous accorder sans le moindre scrupule Le Droit d'employer un très grand nombre de mots français dans un tout autre sens que celui qu'ils ont en français<sup>214</sup>. » Il fait une comparaison avec la monnaie : changer la valeur d'un mot, c'est comme changer la valeur d'un

211. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 50.

212. À noter cependant que le terme *filerie* désigne bien en français « un ensemble de conducteurs électriques de petit diamètre ».

213. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 227.

214. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 11.

billet de banque. Personne n'a Le Droit de le faire. Ce qui est grave avec la confusion des sens, c'est qu'elle conduit à la confusion des idées.

Il critique aussi la pauvreté et l'imprécision du vocabulaire des Canadiens français: « Comment pensez-vous qu'il eût été possible à des Canadiens français de traduire en français un tel catalogue [celui de la célèbre enseigne *Canadian Tire*], qui propose aux consommateurs d'innombrables objets divers, depuis les outils du menuisier jusqu'aux pièces et accessoires d'automobile, s'ils n'avaient eu à leur disposition des catalogues de France?<sup>215</sup> »

GD considère que le français canadien est « détruit par l'intérieur », qu'il « se désagrège » sous l'action de l'anglais: « J'ai exposé la désagrégation du français, la destruction par l'intérieur du français que produit chez nous l'action lente, continue, sournoise de l'anglais, cette transformation mortelle du cœur et des membres de la langue, de son esprit et de ses moyens<sup>216</sup>. » Il voit l'anglais comme un « occupant » qu'il s'agit de déloger. Lorsqu'il décrit les anglicismes qui ont envahi le vocabulaire du chauffage, il file la métaphore guerrière: « Quant à attaquer le point *fournaise*<sup>217</sup>, aussi bien mener l'offensive sur tout le front du chauffage. Nous voici à la frontière d'un pays conquis où l'adversaire est solidement retranché. [...]. La résistance à l'envahisseur est restée plus considérable que les apparences ne permettent de le supputer [...]. Ici encore, l'occupant, l'anglais, se déguise en français<sup>218</sup>. » Il affirme la nécessité pour les Canadiens français d'être toujours en éveil pour éviter d'employer des anglicismes: « Ces vocables [les faux-amis] multiplient les tentations pour les Français comme pour nous. [...]. Chez nous, il faut dépenser constamment de l'énergie à exercer sur soi-même une surveillance pénible, réagir à tous les instants, pour ne pas pécher septante fois par jour<sup>219</sup>. » Il met en garde contre le piège que tendent ces mots qu'on trouve dans les dictionnaires français, mais avec un autre sens: « Un mot n'est pas français seulement parce qu'on le trouve dans un dictionnaire français [...]; il n'est français que s'il est employé dans un sens qu'il a pour les Français<sup>220</sup>. » Dans ses chroniques, il traite de

215. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 75.

216. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 266.

217. Dans le sens de chaudière (anglais *furnace*).

218. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 114.

219. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 21.

220. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 209.

nombreux exemples courants de mots français utilisés dans un sens anglais comme **appointement** employé pour rendez-vous; **batterie**, pour pile; **copie**, pour exemplaire; **ajustement**, pour redressement; **agenda**, pour ordre du jour; **charger**, pour facturer.

Quand il s'agit de déterminer les causes de cette situation, GD considère que ce ne sont pas les industriels ou les commerçants anglophones ni les annonceurs qui sont responsables. Les responsables sont à chercher chez les Canadiens français eux-mêmes, en particulier chez l'élite. En effet, les gens instruits acceptent passivement, en tant que clients, les fautes de langage: «Aussi longtemps que les Canadiens français instruits subiront passivement les grossières erreurs de langage commises par des industriels et des commerçants de langue anglaise dans leurs textes destinés au public, c'est par notre faute que nous continuerons d'être ainsi ridiculisés<sup>221</sup>.» Ils auraient pourtant la possibilité d'exiger un français de qualité: «L'homme d'affaire a tout intérêt à être agréable à sa clientèle<sup>222</sup>.»

Les hommes politiques québécois aussi sont responsables, qui tiennent un double langage. D'un côté, ils font de grandes déclarations en faveur de la défense du français, mais de l'autre, ils tolèrent que la langue de l'administration et des lois provinciales soit un jargon entièrement anglicisé: «Nos hommes politiques font périodiquement des déclarations lyriques sur “la nécessité de rendre au Québec son visage français”. Ils nous disent qu'il faut défendre à n'importe quel prix “l'héritage sacré de la langue”. Que ne commencent-ils par le respecter eux-mêmes? Nos lois sont écrites en jargon et le langage de l'administration québécoise est le plus anglicisé de tous nos vocabulaires, ce qui n'est pas peu dire<sup>223</sup>.» Ce «patagon» administratif risque de nous rendre ridicules aux yeux des autres francophones: «On fait d'importantes démarches depuis quelque temps pour qu'une exposition universelle ait lieu à Montréal en 1967. Si le projet se réalise sans que nous ayons au préalable donné au Québec une langue administrative française, nous serons la risée du monde français<sup>224</sup>.» Quelle image de la langue donne l'Administration, quand on sait que les Québécois doivent acheter leur vin à

---

221. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 204.

222. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 204.

223. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 45-46.

224. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 195.

la « **Commission des liqueurs** », retirer leur permis de conduire au « **Bureau des licences** », solliciter un « **octroi** » du gouvernement ou « **mettre en nomination** » un candidat ?

GD critique aussi la langue du monde syndical et des relations de travail : « C'est aux Anglais et, principalement, aux Américains que nous avons emprunté le vocabulaire dont nous avons besoin, quitte à le traduire maladroitement, au lieu d'aller chercher en France des mots français, au moins pour l'essentiel. Aujourd'hui, la côte à remonter est raide<sup>225</sup>. » Il dénonce le « charabia » des conventions collectives : « Le texte français de certaines d'entre elles est à proprement parler inintelligible<sup>226</sup>. » Il critique l'emploi de termes comme **officier syndical** au lieu de dirigeant ; **union**, au lieu de syndicat ; **séniorité**, au lieu d'ancienneté ; **démotion**, au lieu de rétrogradation.

GD critique sévèrement la langue des journalistes. Il considère que la source du problème est l'américanisation de La Presse canadienne-française : « Voilà, honnêtement exprimé en quelques lignes, l'énorme et tragique quiproquo qui nous éloigne chaque jour de la pensée et de la langue françaises [...]. Notre presse, de façon générale, s'est laissée américaniser au début du siècle, non seulement dans sa mise en page mais dans les principes mêmes qui la régissent<sup>227</sup>. » Il s'offusque en particulier de la mauvaise qualité de la langue des journalistes sportifs : « Il suffit de parcourir n'importe quelle page sportive ou d'écouter d'une oreille distraite à peu près n'importe quelle chronique sportive de la radio ou de la télévision pour savoir que confier aux seuls chroniqueurs sportifs le sort de notre vocabulaire sportif serait condamner le français tout court à perdre toute espèce de droit au Canada<sup>228</sup>. » Il critique aussi la langue de la télévision : « J'ai scandalisé un confrère [...] en lui disant qu'à mon avis notre télévision, sous le rapport de la langue, fait parfois plus de mal que de bien [...]. Toutes nos fautes grossières, elle les prend à son compte. Elle n'en laisse vraiment passer aucune<sup>229</sup>. » Lors de son séjour à Paris, il découvre avec consternation l'écart qui existe entre la langue des journaux français et celle des journaux canadiens-français : « La lecture quotidienne

225. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 86.

226. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 91.

227. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 207.

228. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 209.

229. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 155.

des journaux français est consternante pour un Canadien français lucide, tant la langue des journalistes d'ici diffère de l'idiome dans lequel la plupart des nôtres s'expriment<sup>230</sup>. »

Ce n'est pas l'influence de l'anglais qui est la cause principale de cette situation : « La cause principale de l'avilissement de notre langage, [c'est] à notre ignorance de la langue, imperturbablement entretenue par notre enseignement, et à l'affaiblissement graduel du génie français qu'il faut l'attribuer<sup>231</sup>. » Une des raisons tient au manque de connaissance des enseignants de français : « Demandez à n'importe lequel de nos instituteurs de le décrire [l'intérieur d'un réfrigérateur]. Il y a tout à parier qu'aucun n'en sera capable [faute de connaître les termes exacts comme contre-porte, clayette, bac à légumes, etc.]<sup>232</sup>. » La conséquence de cette méconnaissance est « un enseignement étriqué, dans lequel nos maîtres ne pouvaient faire entrer ce qu'ils ne possédaient pas, le génie français, et qui, faute de moyens éclairés d'analyse et de synthèse, s'est rabattu sur le procédé mécanique des ne-dites-pas-mais-dites<sup>233</sup>. » Il accuse l'école québécoise de ne pas enseigner le vocabulaire français : « Dire que notre langage n'est pas français parce que les mots y sont confondus de façon effarante, c'est indiquer que notre école n'enseigne pas le vocabulaire français<sup>234</sup>. » De plus, il critique l'introduction de méthodes pédagogiques inspirées des États-Unis et les examens sous forme de QCM, qui détruisent toute disposition à l'esprit de synthèse : « Cette façon de tout simplifier est déformatrice<sup>235</sup> » ; « On ne formera jamais des cerveaux français en dressant ainsi les enfants à l'américaine et de façon grossière par surcroît<sup>236</sup>. »

GD fait le constat que le français canadien est une langue de traduction : « Au Canada à peu près tout est traduction<sup>237</sup>. » Il critique la mauvaise formation des traducteurs, habitués des traductions littérales plutôt que des traductions

---

230. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 293.

231. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 14.

232. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 73.

233. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 36.

234. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 72.

235. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 77.

236. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 78.

237. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 22.

idiomatiques. Il dénonce l'absence de recherche sérieuse préalable à toute traduction : « C'est parce qu'on ne s'est même pas donné la peine de chercher dans un dictionnaire la signification du mot gérant qu'on l'a employé pour désigner les directeurs d'établissements bancaires<sup>238</sup>. » Il rappelle ce que devrait être la traduction : « Qu'est-ce que traduire ? C'est dire dans une langue ce qui a été exprimé dans une autre. Quand on veut traduire une expression, ce n'est pas un *équivalent* qu'il faut chercher, mais la *signification* de cette expression<sup>239</sup>. »

GD souligne à de nombreuses reprises l'importance des traducteurs et des publicitaires pour la diffusion des mots justes : « La publicité est omniprésente. Son langage exerce sur la langue parlée et sur la langue écrite de tous une influence telle qu'elle la charge d'une responsabilité de plus en plus lourde à laquelle elle ne saurait se soustraire<sup>240</sup> » ; « De plus en plus, ce sont les publicitaires qui enseignent la langue dans le Québec. La publicité est devenue notre grande école. Les publicitaires et les traducteurs s'efforcent jour après jour d'acquérir un vocabulaire français qu'ils n'ont appris ni à la maison ni à l'école ni au collègue ni à l'université<sup>241</sup> ». Il se réjouit quand, en 1959, il constate qu'un grand magasin de Montréal emploie pour la première fois le mot cuisinière au lieu de **poêle** dans sa publicité. Il regrette que ce soit une société anglophone (*Canadian Tappan Stove*) qui l'utilise pour la première fois, alors qu'une société québécoise (*La Fonderie de L'Islet*) persiste à employer le terme impropre poêle. Il souligne que, souvent, la résistance aux termes propres vient plus des Canadiens français que des grandes entreprises de langue anglaise : « Pour la qualité de la langue, leur publicité force souvent la main à leurs concurrents de langue française et aux détaillants de leurs produits<sup>242</sup> » ; « Le plus souvent, ce sont certains de leurs employés de langue "française" qui, souffrant de toutes les maladies de notre langage, s'imaginent cependant qu'ils s'expriment sainement et conseillent à leurs patrons de rejeter les expressions justes adoptées par un bon traducteur<sup>243</sup> ».

---

238. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 23.

239. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 99.

240. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 171.

241. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 73

242. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 359.

243. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 93.

GD considère qu'il y a rupture de compréhension entre les Français et les Canadiens français du fait de la dérive du français canadien. Pour illustrer cette affirmation, il utilise deux anecdotes, alternant sarcasme et sentiment de honte. La première est celle d'un Français qui, débarquant à Montréal, demande à un agent de police où il peut acheter du vin. L'agent l'envoie à la « **Commission des liqueurs** ». « Mais je ne veux pas de liqueur, je veux du vin... », dit le Français, étonné. Plus tard, dans un restaurant, il commande une boisson gazeuse. La serveuse lui répond : « Vous voulez dire une **liqueur**? — Non, je ne veux pas une liqueur, de répondre le Français, de plus en plus étonné, je veux une boisson gazeuse... ». GD conclut : « Ce brave Français, à qui on a dit que nous constituons le deuxième peuplement français du monde, commence à se demander si c'est bien à Montréal qu'il a débarqué<sup>244</sup>. » La seconde, vécue par l'auteur, se passe en France. Il raconte l'embarras qu'il éprouvait quand un de ses compatriotes qui l'accompagnait disait que « son nouveau char lui causait un peu de trouble avec son carburateur<sup>245</sup> ». Phrase qui suscitait l'incompréhension des Français.

GD considère que les métiers qu'il a exercés, journaliste, traducteur et publicitaire, sont aux avant-postes de la lutte contre l'anglicisation. Il se voit comme un « résistant », comme un « franc-tireur », face à l'invasion de l'anglais, face à la menace d'assimilation que cette langue présente, mais aussi face au refus de nombreux Canadiens français d'adopter les mots français de France. En décidant de rédiger une chronique linguistique, il entend participer à l'effort de « refrancisation » nécessaire, selon lui, pour sauver la langue et la pensée françaises au Canada. Il espère aussi préparer une relève : « Après un quart de siècle de résistance au service de la pensée et de la langue françaises, on comprendra qu'un homme éprouve le besoin de contribuer à son tour dans la pleine mesure de ses moyens à la préparation d'une relève de francs-tireurs<sup>246</sup>. »

Le but de sa chronique est de combattre les « défauts » du français canadien : « Notre propos est de combattre les défauts de “notre français” et de contribuer ainsi à une renaissance du français tout court au Canada si l'on

244. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 150.

245. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 323.

246. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 7.

peut encore en espérer une<sup>247</sup>. » Il considère qu'il est d'abord nécessaire de faire prendre conscience à ses compatriotes de la mauvaise qualité de leur français afin de pouvoir, par la suite, tenter d'y remédier. « La seule fierté que je désire inculquer à mes lecteurs est celle de l'homme honnête qui, constatant qu'il s'exprime mal, en éprouve de la honte et, pour chasser cette honte, entreprend d'étudier, de s'observer, de se corriger. [...]. Ce n'est pas en entretenant chez nous la pieuse illusion que nous parlons français qu'on laissera à la langue et à la culture françaises leurs dernières chances de survie en Amérique du Nord<sup>248</sup>. »

GD considère qu'il faut affirmer haut et fort que le Québec est une province française<sup>249</sup> : « Poser aussi vaniteusement que sottement, le principe que le Québec n'est pas et ne doit pas être une province française équivaldrait à déraciner notre nationalité<sup>250</sup>. » Il critique, en particulier, les journalistes sportifs qui refusent d'employer les termes français de France au motif que le Québec n'est pas une province française : « Jamais encore, pour ce qui est de la langue et de la culture, personne n'avait eu l'arrogance d'affirmer que le Québec n'est pas une province française. Ce fut fait<sup>251</sup>. » Il souligne la position, contradictoire à ses yeux, des adversaires du français de France : « On nous dit qu'il n'est pas vrai qu'au point de vue culturel le Québec soit une province française. Mais l'on affirme du même coup que nous parlons "français" quand nous ne parlons pas français<sup>252</sup>. »

Il fustige le « repli obstiné » des Canadiens français sur le passé. Il les appelle à une nécessaire modernisation tant dans le domaine de l'économie et de la politique que dans celui de la langue : « Notre attitude à l'égard de la langue est la même qu'à l'égard de la politique et de l'économique : repli obstiné sur soi-même, sur le passé, que les circonstances historiques expliquent sans doute mais ont cessé de justifier depuis longtemps. De même que, sous peine

---

247. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 11.

248. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 41.

249. Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les journalistes et les écrivains nationalistes canadiens-français, comme Olivar Asselin, considéraient que le Québec était linguistiquement et culturellement une « province française ». Voir à ce sujet l'ouvrage d'Annette Hayward (2006).

250. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 271.

251. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 268.

252. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 269.



d'élimination, nous devons apprendre à vivre économiquement à la moderne, nous devons apprendre à parler le français à la moderne<sup>253</sup>. »

GD dénonce la francophobie répandue, selon lui, dans la classe moyenne canadienne-française: « Cette lettre ne mériterait pas deux lignes de commentaires si elle n'exprimait de façon typique cet état d'esprit répandu dans la classe moyenne du Québec: [...] une francophobie aussi illogique qu'envieuse et hargneuse<sup>254</sup> »; « S'amuser grossièrement (je veux dire sans finesse et sans discernement) des manières des Français est dans le Québec un divertissement pernicieux<sup>255</sup> ». En effet cette francophobie représente le principal obstacle « à la refrancisation des Canadiens français et de leur langue<sup>256</sup> ». Il dénonce les « vaniteux », qui affirment que le français canadien est supérieur à celui des Français et les « orgueilleux », qui prétendent créer une nouvelle langue: « Les vaniteux, d'un côté, disent: "les Français ne parlent plus français". Les orgueilleux, de l'autre, vocifèrent: "Tant pis pour les Français, nous ferons une autre langue!"<sup>257</sup>. » Il considère que ces deux attitudes, qui consistent à prétendre être plus français que les Français, relèvent d'un « nationalisme puéril »: « L'erreur d'optique qui nous fait croire que nous parlons français parce que nous nous servons de mots "français" y est accentuée par une forme puérile de nationalisme. Nous voulons être là "plus français que les Français" sans réfléchir que cela est aussi ridicule que de tenter d'être plus catholique que le pape ou plus royaliste que le roi<sup>258</sup>. »

Dans ces conditions, il s'interroge sur les chances de succès des partisans de l'observation de la norme française dans leur entreprise de refrancisation: « Quelle chance reste-t-il à ces francs-tireurs dispersés, à ces résistants irréductibles [...] sur lesquels la langue et la culture françaises peuvent encore compter dans le Québec, d'y faire triompher un jour la raison, le sens commun et, en même temps, la condition même de notre survivance comme groupe ethnique<sup>259</sup>? » La force de ces résistances, ajoutée à l'importance de

253. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 298.

254. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 36.

255. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 42.

256. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 36.

257. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 56.

258. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 214.

259. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 56.

l'écart à combler entre le français canadien et le français de France, pourrait décourager : « Il faut une forte dose d'optimisme [...] pour ne pas jeter le manche après la cognée en se disant que l'écart est tel qu'il ne sera jamais possible de le combler. Écart dans le vocabulaire, dans la syntaxe et, ce qui est plus grave, dans la structure de la pensée<sup>260</sup>. »

GD regrette que certains mots français paraissent pédants aux yeux des Canadiens. C'est le cas, par exemple, de maîtriser (son véhicule) par rapport à **contrôler** ; de palet par rapport à **rondelle** ; de crosse par rapport à **bâton** (de hockey).

GD s'inscrit en faux contre deux idées reçues. Il s'efforce de combattre l'idée profondément ancrée qui veut que les Français emploient plus d'anglicismes que les Canadiens français<sup>261</sup>. Il insiste sur le fait qu'il faut « distinguer entre l'anglomanie et l'anglicisation<sup>262</sup> ». Selon lui, les Français sont atteints d'anglomanie, alors que les Canadiens français sont menacés d'anglicisation, la première étant nettement moins grave que la seconde. Il s'efforce aussi de lutter contre l'idée que les emprunts à l'anglais sont toujours une menace pour le français. Il prend l'exemple du langage des sports pour lequel on a toutes les raisons d'emprunter à l'anglais : « Pas plus qu'un Anglo-Canadien n'aurait raison de s'inquiéter de l'emploi du mot hors d'œuvre par les chefs de langue anglaise, nous ne serions justifiés de vouloir traduire tous les mots techniques des vocabulaires sportifs<sup>263</sup>. » L'emprunt doit être vu comme un phénomène linguistique naturel et utile. Il faut bien entendu distinguer les emprunts par snobisme et les emprunts par nécessité. L'emprunt contribue à l'enrichissement de la langue. C'est un signe de vitalité et non d'étiollement : « N'est-ce pas la traiter comme une langue morte [la langue française], c'est-à-dire figée dans une forme définitive, incapable d'évoluer davantage et de s'enrichir encore, que d'affirmer qu'elle n'a plus le Droit d'assimiler des mots étrangers. Or la langue française est aussi vivante que le génie qu'elle incarne<sup>264</sup>. » Les nombreux emprunts du français de France à l'anglais ne relèvent pas que du snobisme. Des anglicismes comme catch, match, toast

---

260. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 293.

261. J'ai traité de cette idée reçue dans Guillaume Lamy (2013), p. 216-222.

262. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 16.

263. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 215.

264. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 297-298.

ou speaker sont utiles et bien assimilés. Il vaut mieux emprunter des mots justes à l'anglais, comme font les Français, que de procéder à de mauvaises traductions comme le font les Canadiens français: « Le Français qui, plutôt que de traduire mal et de ravager sa langue, ne traduit pas et emploie le mot étranger à raison contre nous<sup>265</sup>. » C'est pourquoi il vaut mieux dire catch que **lutte** (qui désigne un autre sport) ou match que **joute** (qui désigne un combat singulier). Il est même des cas où l'emploi du terme anglais s'impose, même s'il existe un équivalent exact en français, c'est lorsqu'on rend compte d'un événement ayant lieu dans un pays anglophone: « Je n'hésiterais pas à écrire “*teamster*” au lieu de “camionneurs” dans un compte rendu d'événements qui se dérouleraient aux États-Unis, d'autant moins qu'en français il faudrait écrire “routiers”<sup>266</sup>. »

Selon GD, deux courants de pensée s'opposent à l'observation de la norme française au Canada, celui des « canadianisants » et celui des « refrancisateurs ». Les canadianisants, qu'ils soient de gauche ou de droite, s'accordent pour rejeter les dictionnaires français quand les définitions qu'ils donnent ne coïncident pas avec l'usage canadien. « L'hiver dernier, un collaborateur de *Cité libre*<sup>267</sup> me reprochait de me “retrancher” derrière le *Dictionnaire de l'Académie française*. Aujourd'hui un jésuite refuse d'accepter les définitions du dictionnaire *Larousse*. C'est la guerre déclarée au dictionnaire! [...]. De droite ou de gauche, les canadianisants, s'ils sont logiques, ne peuvent aboutir qu'à cela: si les dictionnaires français ne s'accordent pas avec notre petit usage, périssent les dictionnaires<sup>268</sup>! » Les refrancisateurs sont ceux qui veulent créer tout seuls un vocabulaire canadien sans tenir compte des travaux des spécialistes français. « J'ai souri de nos “refrancisateurs” qui, plutôt que de prendre conseil des lexicologues et des grammairiens français, ont cherché à créer au Canada un vocabulaire qui nous fût propre<sup>269</sup>. »

Il considère l'idée répandue de la supériorité du français canadien sur le français de France comme une « absurdité »: « Ce ne sont pas les Français restés

265. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 216.

266. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 19. Au Québec, on emploie couramment camionneur pour routier.

267. *Cité libre*, revue contestataire située à gauche.

268. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 303.

269. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 265.

français qui parlent français mais les Français défrancisés que nous sommes. L'absurdité d'un tel point de départ met bien en lumière l'extrême confusion qui règne dans les esprits<sup>270</sup>. » Il affirme qu'il est impossible d'admettre l'existence de deux langues françaises : « N'en déplaie aux canadianisants, il ne peut y avoir dix langues françaises, ni deux<sup>271</sup>. » Accepter l'usage canadien, ce serait accepter la division du français : « Nous avons, sous une forme ou une autre, posé la question de savoir s'il peut exister en français un usage canadien différent de l'usage français. [...] J'ai affirmé l'impossibilité d'une opposition qui diviserait le français contre lui-même<sup>272</sup>. » Ce serait signer l'arrêt de mort du français comme langue universelle : « Il n'est pas possible d'admettre comme principe que quiconque se prétend de langue française peut se permettre de changer les définitions des mots français sans accepter en même temps que se produisent une décomposition et un émiettement du français qui feraient que celui-ci, comme langue universelle, aurait bientôt cessé d'exister<sup>273</sup>. » Les Canadiens français font donc face à une alternative : ou parler une sorte de « patagon », employer des « patagonismes », ou parler français. « Voilà le nœud de la question : ou nous parlerons français ou nous parlerons patagon. Il faut choisir avant qu'il ne soit trop tard<sup>274</sup>. » Créer une langue propre aux Canadiens français, ce serait se condamner à l'isolement : « S'efforcer de créer ici une petite langue à nous seuls serait entreprendre de nous isoler du monde français<sup>275</sup>. » Le choix est clair : « Aux intéressés, maintenant de choisir entre l'isolement et la participation<sup>276</sup>. »

GD refuse toute norme canadienne. Il considère qu'il est interdit d'employer un mot dans un sens autre que celui qui a cours en France : « Il est certain que nous ne pouvons pas changer le vocabulaire français [...]. Il y a un mot français pour désigner chaque objet et pour exprimer chaque action et c'est ce mot seulement que nous devons employer<sup>277</sup>. » La même règle s'applique aux expressions : « Est-il nécessaire de préciser que, dans aucun peuplement

---

270. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 37.

271. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 14.

272. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 265.

273. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 363.

274. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 210.

275. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 216.

276. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 220.

277. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 131.

français hors de France, nul n'a Le Droit d'employer une expression courante en France pour désigner autre chose que ce qu'elle signifie en France<sup>278</sup> ? » Cette interdiction est valable même si l'écart peut s'expliquer par un glissement de sens logique, comme dans le cas de **poêle** : « Je refuserai de reconnaître à quiconque prétend s'exprimer en français d'écrire "poêle" au lieu de cuisinière, même si la substitution s'explique par le fait que le "poêle à deux ponts" de nos aïeux servait aussi bien à la cuisson des aliments qu'au chauffage des maisons<sup>279</sup>. »

Parmi les canadianismes, il rejette les mots dialectaux d'origine française, comme **achaler**, au motif qu'ils n'appartiennent pas à la norme du français de France : « Bien entendu, en dépit de ses hautes origines [latines], le mot [achaler] n'est pas français. [...] Vendéen ou canadien, du patois, c'est du patois<sup>280</sup>. » De plus, il rejette la plupart des créations canadiennes, car, selon lui, elles ne sont que des anglicismes déguisés : « On me demande parfois pourquoi je me méfie tellement des "mots nés au Canada" et je réponds toujours que la plupart de ces mots sont de l'anglais déguisé en français<sup>281</sup>. » Cependant il se défend d'être puriste : il ne fait que s'aligner sur la norme française. « Dieu me garde du purisme, qui, d'après le *Petit Larousse*, est un défaut ! Je me contente volontiers de ce qui satisfait l'honnête homme du XX<sup>e</sup> siècle en France<sup>282</sup>. » D'ailleurs, il affirme être prêt à accepter certains canadianismes, à condition qu'ils ne remplacent pas des mots français : « Les provincialismes de belle venue agréés par le bon usage qui finissent par figurer dans les dictionnaires ne sont pas de simples substitutions de mots<sup>283</sup>. » Toutefois ces « provincialismes » acceptables sont en nombre très limités : « Toute cette question de mots "canadiens", répétons-le, se résume à une quinzaine de vocables<sup>284</sup>. » Il accepte aussi certaines locutions figurées : « Pour autant que les mots et la syntaxe ne s'opposent pas au dictionnaire et à la grammaire, il est naturel que nous manifestions notre imagination dans

---

278. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 131.

279. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 14.

280. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 107.

281. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 372.

282. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 31.

283. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 13-14.

284. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 363.

le domaine des locutions<sup>285</sup>. » Enfin il accepte l'emploi de canadianismes familiers dans la mesure où ils sont employés dans de simples conversations : « Dire "boucane" au cours d'une conversation avec des amis, ce n'est pas un crime, mais il faut savoir que "boucane" n'est pas un mot français<sup>286</sup>. »

GD considère que le français ne peut être que le français de Paris : « Pour nous, comme pour les Belges et les Suisses de langue française, le français ne peut être que celui de Paris<sup>287</sup>. » La langue française ne s'est pas faite et ne continue pas de se faire à Montréal, mais à Paris : « Ce n'est pas à Montréal mais à Paris que les lois de la langue se conservent ou se modifient, que sa morphologie est de jour en jour mise au point et, non seulement de façon très générale mais de façon très particulière, dans le cas de chaque vocable et de chaque locution, s'accomplit, selon sa logique et son génie propre et les exigences de la vie moderne, l'évolution, la seule évolution possible, du français<sup>288</sup>. » C'est une erreur de croire qu'on puisse parler français autrement que les Français : « La grande méprise d'un trop grand nombre d'entre nous est de penser que nous pouvons parler français autrement que les Français, c'est-à-dire qu'autrement qu'en français<sup>289</sup>. » L'usage québécois ne compte pour rien du point de vue du français : « Le Québec n'est pas la France. Quand nous parlons d'usage, nous devons savoir que celui qui peut s'établir dans le Québec ne compte pour rien... en français<sup>290</sup>. » Le français est d'abord la langue des Français : « Pour modifier la langue, il faut être un grand écrivain ; or, pour être un grand écrivain français, il faut commencer par aligner sa langue sur celle des Français, le français étant la langue des Français<sup>291</sup>. » Cependant il n'est pas totalement béat d'admiration devant les Français : « Tous les Français n'écrivent pas une langue impeccable et le fait qu'un Français commette une faute ne peut nous autoriser à la prendre à notre compte<sup>292</sup>. »

---

285. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 364.

286. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 367.

287. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 215.

288. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 38.

289. Gérard Dagenais, (1959-1960), p. 209.

290. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 215.

291. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 304.

292. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 232.

GD considère que, pour assurer leur survie en tant que « groupe ethnique », les Canadiens français doivent parler une langue internationale de grande diffusion, plutôt qu'une « sorte de patois », qui ne pourra jamais devenir une langue : « Le Canada français n'aura jamais de prestige que s'il parle le français, langue internationale commune à quelque cent millions de personnes de toutes races, non une sorte de patois qui s'efforceraient maladroitement de devenir une langue et qui, du reste, serait écrasé avant même que se soit écoulée la moitié des siècles qu'il faut pour faire un dialecte<sup>293</sup>. » De toute façon, il considère que le « patois » canadien « se défait » sous l'influence de trois facteurs : « Emporté par le triple courant de l'instruction publique obligatoire, de nos relations avec la France et les autres pays de langue française et l'effort de redressement constant qui se déploie dans notre presse, notre radio et notre télévision, notre patois se défait<sup>294</sup>. »

Pour survivre, les Canadiens français doivent aussi faire partie d'un grand « empire culturel » : « Le principal [...] est le risque mortel de l'isolement ou, si l'on préfère l'inverse, la nécessité vitale de faire partie d'un grand empire culturel<sup>295</sup>. » Or, pour faire partie de l'empire culturel français, il faut parler le français universel. « Nous faisons ou nous ne faisons pas partie de l'empire culturel français. Nous ne pouvons en faire partie que par la pratique d'un français universel<sup>296</sup>. » Il est également nécessaire de parler un français international pour améliorer les chances que les anglophones acceptent les demandes de bilinguisme anglais-français : « Comment pouvons-nous espérer que nos compatriotes de langue anglaise accueillent jamais sérieusement nos demandes de bilinguisme si nous ne parlons pas un français international que ceux d'entre eux qui savent le français puissent comprendre<sup>297</sup> ? » Enfin, il est nécessaire de parler un français correct pour réussir à intégrer les immigrants : « Tant que nous parlerons mal, nous n'exercerons aucune attraction sur les immigrants qui pourraient et devraient grossir notre nombre, même dans le Québec<sup>298</sup>. » Pour illustrer cet argument, il relate le cas de ces immigrants qui

---

293. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 268.

294. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 366.

295. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 271.

296. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 292.

297. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 273.

298. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 49.

avaient appris le français en France, mais sont passés à l'anglais, devant leur difficulté à comprendre le français canadien.

GD n'est pas seulement un chroniqueur linguistique. C'est un véritable précurseur de l'aménagement linguistique au Québec. Il traite non seulement de problèmes de correction de langue, il a compris quels sont les principaux agents dans le combat pour la défense et l'amélioration du français : l'État, les législateurs, l'industrie, le commerce, la publicité, les traducteurs, les journalistes, les enseignants, les parents d'élèves. Il propose même un « programme d'action » qui, souvent, sera repris officiellement quelques années plus tard dans le cadre d'une politique linguistique.

GD considère que la langue, au même titre que le territoire, fait partie du patrimoine national. C'est pourquoi l'État a Le Devoir de la protéger : « Parlons donc sans détours : la langue appartient à l'État. Je veux dire que la langue est, après le territoire, le premier des biens du patrimoine national qu'il a Le Devoir de protéger, de conserver, de mettre en œuvre<sup>299</sup>. » Il a le pouvoir d'imposer par la loi le respect de la langue nationale : « Et de même qu'il a le pouvoir d'imposer la loi à tous en toutes matières civiles, il a celui de faire respecter par tous la langue nationale<sup>300</sup>. » Cependant, en démocratie, il y a une condition au dirigisme étatique en matière de langue. Il faut qu'il soit justifié par l'intérêt national et que la majorité des citoyens soit consciente de cette nécessité : « Le dirigisme avoué en matière de langue n'est possible, bien entendu, que dans les moments où l'intérêt national le commande de façon évidente. Cela suppose, en démocratie, que les administrés sont en majorité conscients de ce besoin<sup>301</sup>. »

GD propose un véritable programme d'action au gouvernement provincial. Il l'engage à améliorer (à franciser) la terminologie administrative, la rédaction des lois et le nom des organismes publics. Pour ce faire, il défend la création d'un Office provincial du vocabulaire français sur le modèle de l'Office du vocabulaire français de Paris. En 1960, il est reçu par Antonio Barrette, éphémère premier ministre du Québec, qui l'écoute avec sympathie et le charge de rédiger un rapport sur le fonctionnement de cet Office lors de son séjour

---

299. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 327.

300. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 327.

301. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 328.



prévu à Paris<sup>302</sup>. De retour de France, où il a rencontré les responsables de cet Office, il constate avec satisfaction : « Cette liaison quotidienne et permanente qui s'établit entre les philologues de France et les lexicologues du Canada français est un fait nouveau d'une extrême importance<sup>303</sup>. »

L'autre chantier auquel s'intéresse GD est celui de l'enseignement. Il considère comme prioritaire l'amélioration de la formation des enseignants en français, non seulement celle des enseignants de français, mais aussi des autres matières. À ses yeux, tous les maîtres doivent être capables d'enseigner leur matière dans un français correct. Pour ce faire, il suggère de recruter des professeurs français pour enseigner dans les écoles normales de formation des maîtres. « Une seule solution s'impose : que le personnel enseignant de nos écoles normales soit entièrement composé de professeurs venus de France pendant les dix prochaines années au moins<sup>304</sup>. » Il plaide aussi pour une meilleure formation des traducteurs. Dans les écoles, il y a un urgent besoin d'introduire un enseignement systématique du vocabulaire français. Au détour d'une chronique, il propose des actions concrètes, comme distribuer dans les écoles le catalogue d'une grande enseignante française : « Le geste le plus pratique que le Conseil de l'Instruction publique peut faire, sans difficulté et immédiatement, pour relever l'enseignement du français à l'école primaire, est de mettre dans les mains de chacun des instituteurs de la province un catalogue français aussi général que possible, comme celui de *Manufrance*<sup>305</sup>. »

Aux parents qui lui demandent quoi faire pour améliorer la langue de leurs enfants, il conseille de lire plus en français qu'en anglais, de lire des périodiques français, de faire lire à leurs enfants des livres français comme *Tintin* et la collection *Marabout*<sup>306</sup>, de leur faire donner des leçons de phonétique dès l'âge de 5 ans : « La phonétique, loin d'être un luxe au Canada français, doit y être considérée comme la matière de première nécessité<sup>307</sup>. »

---

302. Selon GD, la création de cet Office était réclamée depuis au moins 1934.

303. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 292.

304. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 325. Déjà Olivar Asselin était partisan de faire venir des professeurs français de France. Voir Annette Hayward (2006), p. 184.

305. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 72.

306. Faut-il rappeler que *Tintin* et la collection *Marabout* viennent de Belgique?

307. Gérard Dagenais (1959-1960), p. 68.

### *Critique*

En 1959, GD se définit comme « Canadien de nationalité française » à une époque où cette définition commence à être remise en cause. Quelques années plus tard, beaucoup récuseront et le terme Canadien et le terme Français. On passera alors d'un nationalisme canadien-français traditionnel, caractérisé par la fidélité à la France, à sa langue et à sa culture, à un nationalisme québécois plus autonome, plus autocentré. S'il ne récusé pas le Canada, y compris le Canada anglais, GD choisit la francité contre l'américanité.

GD dépeint un tableau de l'état du français canadien de l'époque qui peut sembler exagéré. Il a le mérite de secouer une certaine torpeur et de sensibiliser ses compatriotes à l'existence d'un problème grave. À la lumière de ce tableau, on peut évaluer l'importance du chemin parcouru depuis dans l'affirmation du français au Québec et le rapprochement du français québécois en direction du français international. Quand on fait le bilan des termes traités par GD dans ses chroniques, on se rend compte cependant que la plupart des formes qu'il critique s'emploient encore dans la langue courante, même si elles ont en général disparu de la langue publique.

GD ne fait pas porter la responsabilité première de l'état déplorable du français canadien sur les Anglais et la langue anglaise. Il adopte plutôt une attitude critique vis-à-vis de ses compatriotes : Ils parlent mal et c'est leur faute. Les responsables sont désignés : l'État, l'élite canadienne-française, les politiques, les journalistes, les enseignants, les syndicalistes, les Canadiens français dans leur ensemble en tant que clients passifs<sup>308</sup>.

Son style est peut-être trop franc, trop direct, trop brusque sur certains sujets, ce qui lui a valu de vives réactions critiques. Il n'est jamais facile de dire à ses compatriotes qu'ils parlent mal et qu'ils sont responsables de cette situation. Quelques années plus tard, devant la montée du nationalisme, à une époque où l'on préférera entendre des discours laudateurs plutôt que critiques, une telle attitude sera difficilement défendable sur la place publique<sup>309</sup>. On

---

308. On retrouve les mêmes griefs au cours des décennies qui suivront, et ce jusque dans le rapport Larose (2001).

309. Voir les réactions au livre de Georges Dor (1996), en particulier Marty Laforest (et coll.) (1997).

préférera souvent affirmer soit qu'il est faux de dire que les Québécois parlent mal, soit que c'est la faute des Anglais et de l'anglais.

GD traite, dans un français élégant et efficace, de nombreux cas de québécismes critiquables. Malgré le peu de documentation dont il disposait, son jugement est la plupart du temps juste et toujours valable. On observe d'ailleurs que la plupart des mots et acceptions qu'il a critiqués sont encore bien vivants dans l'usage réel de tous les jours. Il a fait cependant quelques erreurs, considérant, par exemple, que l'expression « **à l'année longue** » n'était pas un calque de l'anglais et croyant qu'elle se disait en France, condamnant le mot ligue dans le domaine du sport comme n'étant pas en usage dans ce pays. On ne peut pas lui reprocher de n'avoir pas prévu que le verbe contrôler, dans le sens de maîtriser, qu'il condamne comme canadianisme, serait devenu courant en France quelques décennies plus tard (sans parler de l'affreux calque « sous contrôle »!).

GD montre bien que la phobie, chez les Canadiens français, de l'emprunt de mots à l'anglais s'accompagne souvent d'une ignorance et d'un laxisme vis-à-vis des anglicismes de sens, des calques et des impropriétés. GD a le mérite d'alerter ses compatriotes contre un phénomène dont ils ne sont pas conscients, cette anglicisation malgré un vocabulaire d'apparence française et à travers lui.

GD n'est pas puriste, contrairement aux accusations qui lui ont été faites. Un puriste a une conception fixiste de la langue, ce qui n'est pas le cas de GD, au contraire, il prône une langue qui change en fonction de l'évolution de la société. Un puriste, comme le nom l'indique, tient aussi et surtout à la « pureté » de la langue, condamne les emprunts aux langues étrangères, particulièrement à l'anglais, ce qui n'est pas non plus le cas de GD, qui prône l'adoption par les Canadiens français des anglicismes employés par les Français. On pourrait dire de GD qu'il est un « légitimiste de la langue », puisqu'il considère que seuls les Français ont Le Droit de décider du sens des mots et que les Canadiens français doivent respecter leur norme.

GD n'est pas seulement un chroniqueur de salon. Il a une bonne compréhension des mécanismes sociaux en jeu et un sens pratique qui lui permettent de proposer des solutions concrètes. Plusieurs de ces solutions seront reprises par la suite dans le cadre de politiques linguistiques : re francisation de la langue de l'administration provinciale, création d'un Office du vocabulaire

français, rédaction de glossaires<sup>310</sup> terminologiques par secteurs d'activité, coopération culturelle et échanges de professeurs avec la France. En un sens, il est un « aménagiste » avant l'heure. Il aura défendu l'idée que la langue fait partie du patrimoine de la nation au même titre que le territoire, que l'État doit intervenir dans ce domaine, en cas de nécessité, qu'il peut imposer le respect de la langue par la loi.

Si la position de GD en faveur de l'observation exclusive de la norme du français de France, de même que son attitude négative vis-à-vis de pratiquement toutes les créations canadiennes, peuvent paraître excessives, il aura eu le mérite de montrer que les francophones québécois ne doivent pas s'éloigner des francophones européens, ni du point de vue linguistique ni du point de vue culturel, sous peine d'être absorbés dans la masse anglo-saxonne.

Il n'aura certes pas convaincu ses compatriotes de choisir la norme du français de France, ni d'accepter les anglicismes des Français, mais il aura défendu avec conviction, force et talent la nécessité de moderniser le français canadien. Pour lui, cette nécessaire modernisation de la langue allait de pair avec l'indispensable modernisation politique et économique du Québec des années 1950-1960. Il aura fortement contribué, avec d'autres certainement, à cette prise de conscience, qui sera à l'origine de l'immense effort de rattrapage fourni par les autorités et les citoyens du Québec dans le domaine de la langue. Malgré cela, son mérite n'a pas été reconnu à sa juste valeur, certainement pour des raisons strictement idéologiques.

## 9.5 JEAN MARCEL

Dans le *Joual de Troie*<sup>311</sup>, publié en 1973, Jean Marcel (par la suite JM) critique les idées des endogénistes populistes et développe celles des défenseurs d'un français standard international, commun aux nations francophones. Le titre polémique du livre illustre bien la thèse de l'auteur, selon qui la défense

---

310. Ce besoin de s'approprier le vocabulaire français s'est manifesté par la suite non seulement dans la rédaction des nombreux glossaires de l'Office de la langue française, mais aussi du *Dictionnaire visuel* de Jean-Claude Corbeil et Ariane Archambault.

311. Jean Marcel, *Le Joual de Troie*, éd. du Jour, Montréal, 1973, réédition Bibliothèque québécoise, Montréal, 2008.

du français québécois populaire, en fait le joul<sup>312</sup>, comme le fait Henri Bélanger, et d'une culture strictement québécoise, comme le fait Giuseppe Turi<sup>313</sup>, est un piège pour la société québécoise, piège tendu par ceux qui veulent l'empêcher de s'émanciper.

JM ne donne pas la bibliographie de ses sources intellectuelles, qui sont nombreuses. Il dit se réclamer de linguistes de nationalités et d'écoles variées comme Noam Chomsky, Marcel Cohen, Gustave Guillaume, Roman Jakobson, Henri Lefebvre, André Martinet, Edward Sapir, Benjamin Whorf. Mais il affirme que celui qui l'a le plus influencé dans le domaine de la langue est le poète Gaston Miron, pour qui : « Notre langue, dans son exercice quotidien, est le reflet de notre asservissement social, politique et économique non moins quotidien. Toute tentative de renverser l'ordre existant [...] doit faire apparaître la transmutation de notre expression linguistique comme un processus particulièrement révolutionnaire<sup>314</sup>. » Pour JM, le rejet du joul et l'appropriation complète du français standard par le peuple québécois s'inscrivent dans sa lutte pour son élévation au rang des nations souveraines.

Contrairement à Henri Bélanger, JM ne prétend pas parler au nom d'un groupe. Il affirme le faire en son nom propre, n'ayant reçu de mandat de personne. D'ailleurs, il dit préférer le « je » au « nous-autres » : « [le] nous-autres m'agace<sup>315</sup> ». Il récuse l'idée d'un Québec idéologiquement monolithique : « Le fait est que le Québec est multiple et que plus personne ne peut s'autoriser à parler en son nom<sup>316</sup>. » Originaire du quartier populaire et joulisant de Saint-Henri, à Montréal, il dénonce le parti-pris des endogénistes populistes d'opérer une distinction entre le peuple et les élites : « Le peuple c'est vous, c'est moi, c'est même [Henri] Bélanger, et personne par définition n'en est exclu<sup>317</sup>. » Il illustre la fausseté de ce clivage de classe en rappelant que le premier ministre conservateur Maurice Duplessis, un bourgeois, disait systématiquement « moué », alors que la grand-mère de l'auteur, d'origine populaire,

---

312. **Joul** : prononciation québécoise populaire de cheval, d'où le jeu de mots du titre.

313. Giuseppe Turi (1972).

314. Jean Marcel (1973), p. 13.

315. Jean Marcel (1973), p. 16.

316. Jean Marcel (1973), p. 51.

317. Jean Marcel (1973), p. 63.

disait « moi », « ce qui ne l'empêchait pas de voter pour Duplessis<sup>318</sup> ». Il affirme n'éprouver aucun mépris pour la langue de ses compatriotes des classes populaires. Il critique l'attitude d'une « certaine bourgeoisie intellectuelle » qui « se donne bonne conscience en croyant défendre pour le "peuple" une langue que celui-ci ne songe nullement à défendre puisque de toute façon il la parle<sup>319</sup> ».

JM réfute l'accusation de purisme que ne manqueront pas de lui faire les endogénistes populistes. Il considère que leur critique des « grammairiens puristes » n'est qu'un épouvantail. En fait, selon lui, on ne compte que deux ou trois « puristes » au Québec. Il n'est donc pas un défenseur du « bon parler ». Il considère la notion de « pureté » de la langue comme une « niaiserie » : « J'ai dit que je ne me battais pas pour la "pureté" de la langue, qui est une niaiserie comme bien d'autres<sup>320</sup>. »

Dans sa critique des idées de Bélanger, JM consacre tout un chapitre aux rapports entre le mot et le réel. Il insiste sur la nécessité de ne pas confondre la langue et la réalité, la réalité linguistique et la réalité extralinguistique : « Le langage n'imité bien que le langage, non le réel<sup>321</sup>. » Il insiste aussi sur le fait que la réalité linguistique dépasse largement le simple monde des objets concrets auxquels semblent la limiter des endogénistes populistes comme Bélanger : « Tout le langage est ainsi une abstraction de la réalité, laquelle est plus vaste que le simple monde des objets<sup>322</sup>. »

JM réfute l'idée qui voudrait que le mot soit la chose : « Les mots ne sont jamais les choses mêmes<sup>323</sup>. » La propriété fondamentale du mot est de pouvoir désigner la chose, indépendamment de sa réalisation. Si la réalité est multiple, le concept, le mot, est unique. Il reprend à Bélanger l'exemple du mot hiver pour rappeler qu'il désigne la même notion, indépendamment de la longueur ou de la sévérité de cette saison, du pays ou du locuteur qui l'emploie : « Il n'y a qu'un concept d'hiver indépendamment de ses multiples

---

318. Jean Marcel (1973), p. 53.

319. Jean Marcel (1973), p. 63.

320. Jean Marcel (1973), p. 34.

321. Jean Marcel (1973), p. 76.

322. Jean Marcel (1973), p. 76.

323. Jean Marcel (1973), p. 19.

réalisations<sup>324</sup>. » Si la signification du mot hiver dépendait de l'expérience, il y aurait un mot différent non seulement pour les Québécois et pour les Français, mais aussi pour chaque Québécois, car on ne peut pas prétendre que tous au Québec ont la même perception de cette saison. On voit bien qu'on quitte le domaine de la langue pour entrer dans celui de la psychologie et de l'affectif. On confond le subjectif et l'objectif, la connotation et la dénotation. JM rappelle la position de Sapir sur ce sujet : « Les associations affectives ne sont d'aucun intérêt au point de vue de la science linguistique<sup>325</sup>. »

JM réfute l'idée que l'expérience immédiate du locuteur soit la source de toute sa connaissance, comme le laisse entendre Bélanger, en prenant l'exemple de raquette, notion qu'un Zoulou ne pourrait pas comprendre puisqu'il n'y a ni neige ni raquette dans son environnement immédiat. Il souligne le fait que, même au Québec, tout le monde n'a pas l'expérience immédiate de la raquette : « Québécois depuis ma naissance, je n'ai jamais chaussé une raquette, comme une multitude d'autres Québécois, d'ailleurs, sans cesser pour autant d'être Québécois<sup>326</sup>. » Il en est de même pour **original**. Il dit avoir vu cet animal pour la première dans un zoo en... Europe. Il rappelle que le langage humain ne se limite pas à l'expression de ce qui relève de l'expérience immédiate du locuteur. En plus de la connaissance immédiate, il y a la connaissance encyclopédique : « On dira que cette connaissance est encyclopédique, elle n'en reste pas moins une connaissance, participant de la possibilité de l'expérience humaine de connaître sans avoir vu<sup>327</sup>. »

JM critique l'idée qui voudrait que les mots soient une création collective du peuple : « On en vient alors à des niaiseries du type de celle qui veut que ce soit le peuple en tant que collectivité qui crée les mots<sup>328</sup>. » Les mots ne sont pas créés par « le peuple », par « la masse parlante ». Il y a toujours à l'origine d'un mot un individu. Il réfute aussi le « mythe rousseauiste » de la création spontanée : « La création spontanée collective est une ânerie<sup>329</sup>. » La même critique vaut pour l'origine des contes ou des chansons « populaires » : « Le

324. Jean Marcel (1973), p. 19.

325. Jean Marcel (1973), p. 63.

326. Jean Marcel (1973), p. 50.

327. Jean Marcel (1973), p. 38.

328. Jean Marcel (1973), p. 23.

329. Jean Marcel (1973), p. 33.

peuple a créé ce conte. Non, mais, voyez ça d'ici, un peuple qui d'une seule voix se mettrait en une seule fois à raconter par mille, dix mille, cent mille bouches à la fois un seul et même conte! C'est beau comme tout ce qui est romantique, mais ce n'est pas plausible<sup>330</sup>. »

JM critique le style abscons et le vocabulaire compliqué de Bélanger, éloignés des canons de la langue populaire, simple et efficace, que ce dernier est censé promouvoir. Il dénonce aussi son « ignorance crasse » en matière de langue et de science du langage: « Quand on n'a de connaissances scientifiques précises ni sur le québécois ni sur le français, on ne se mêle pas d'écrire sur les réalités dont ils peuvent être issus<sup>331</sup>. » Il reprend encore l'exemple du mot raquette, cher à Bélanger. Il rappelle que ce mot, comme l'objet qu'il désigne, n'est pas proprement québécois. En effet, l'objet était utilisé par les indigènes de Sibérie et d'Amérique du Nord bien avant la colonisation de la Nouvelle-France. Quant au mot, on le trouve dans des dictionnaires français dès 1557, soit bien avant la fondation de Québec en 1608<sup>332</sup>.

JM critique les mots prétendument « typiquement québécois » choisis par Bélanger pour défendre sa thèse. En fait, à l'analyse, on constate qu'il s'agit soit de mots communs à tous les francophones, soit d'anciens régionalismes, qui ne s'emploient plus au Québec même, ou encore d'anglicismes, qui ne sont donc pas de véritables créations québécoises. Il reconnaît qu'il existe un certain nombre de véritables québécismes, mais personne ne songe à les éliminer: « Reste les mots vraiment nôtres dont personne n'a jamais songé à nous spolier et dont je ne vois pas de quoi tirer gloire étant donné que toutes les sociétés du monde et de l'histoire ont fait et font encore de même<sup>333</sup>. » Il ne rejette donc pas l'idée qu'il existe des québécismes légitimes:

330. Jean Marcel (1973), p. 25.

331. Jean Marcel (1973), p. 31.

332. Ce sont des explorateurs et des voyageurs « français de France » qui ont les premiers désigné cet objet du nom de raquette par comparaison avec ce qu'ils connaissaient déjà, la raquette du jeu de paume, comme le montrent ces deux exemples tirés de la base lexicale du *Trésor de la langue française au Québec*: « Ils [Les Amérindiens] usent d'**une manière de raquettes** tissées de cordes en façon de crible, de deux piés & demy de long, & un pié de large [...]. Ils les portent sous les pieds au froid & à la neige [...] à fin de n'enfoncer point dans les neiges [...]. » (André Thevet, *Les singularitez de la France antarctique*, Paris, 1558). « L'hiver quand les neiges sont grandes, ils font **une manière de raquette** qui est grande deux ou trois fois comme celles de France, qu'ils attachent à leurs pieds, & vont ainsi dans les neiges sans enfoncer [...]. » (Samuel de Champlain, *Des Sauvages*, Paris, 1603).

333. Jean Marcel (1973), p. 62.



« Et qu'on ne me fasse pas dire ce que je n'ai pas dit : il existe des mots qui nous sont propres, il n'y a aucune raison de les rejeter : libérés [de la tutelle canadienne-anglaise], nous serons même en mesure de les exporter s'il le faut ; ils iront enrichir le patrimoine de la langue commune, au lieu qu'actuellement nous nous appauvrissons en n'ayant pas les moyens d'y puiser<sup>334</sup>. » Mais il ne voit pas l'intérêt de cultiver les archaïsmes et encore moins les anglicismes.

S'il reconnaît que l'emprunt aux langues étrangères est un phénomène naturel et utile, il conteste l'idée que les anglicismes québécois soient le signe de l'« adaptation » de la société québécoise aux réalités nord-américaines : « En quoi donc la substitution de *scratcher* à égratigner serait-elle le “reflet nécessaire” de notre adaptation aux soi-disant “réalités nord-américaines”, je vous le demande<sup>335</sup>? » Il considère au contraire que ces emprunts massifs sont avant tout le signe de la situation de domination subie par le Québec : « Ici, les emprunts à l'anglais se font dans la relation historique dominant-dominé. La substitution de *scratcher* à égratigner [...] devient ainsi le signe linguistique de cette relation historique avant d'être un instrument de communication<sup>336</sup>. » Vouloir les légitimer comme le fait Bélanger n'est qu'une entreprise de diversion : « Pour vous faire oublier que la substitution de *scratcher* à égratigner est effectivement le signe de notre asservissement, on vous donne à sucer des nénanes<sup>337</sup> inoffensifs : poudrerie, débarbouillette, orignal, tous vocables qui ne font de mal à personne. C'est-u pas beau ! On est-u fins crés nous-autres de nous-autres<sup>338</sup> ! » Au contraire, lutter pour éliminer ces anglicismes, c'est lutter pour l'émancipation nationale des Québécois : « C'était au contraire un acte de décolonisation [changer **Commission des liqueurs** par Régie des alcools], et chaque mot repris sur le terrain de l'anglicisation nous rapproche de notre libération<sup>339</sup>. »

JM insiste sur le fait que le lexique utilisé par les Québécois est plus complexe et plus ancien que ne le croit Bélanger. Il est composé de plusieurs « strates »

334. Jean Marcel (1973), p. 141.

335. Jean Marcel (1973), p. 35.

336. Jean Marcel (1973), p. 35.

337. Nénanes (prononciation pop. de nanan) : bonbons.

338. Jean Marcel (1973), p. 36.

339. Jean Marcel (1973), p. 61.

accumulées au cours de plusieurs millénaires : strates indo-européenne, gallo-romane, française proprement dite et, finalement, québécoise. La masse du vocabulaire québécois date donc de bien avant l'« expérience nord-américaine » chère à Bélanger. Si les Québécois ont le choix de dire père, **père** ou **paère**, le mot et la notion remontent à l'indo-européen. « Des centaines d'autres mots nous viennent de ce fonds [indo-européen] et sont, par conséquent antérieurs à notre "adaptation au contexte nord-américain", sans que cette adaptation ait changé quoi que ce soit d'essentiel au mot désignant le paternel<sup>340</sup>. » Les Québécois n'ont pas inventé la plupart de leurs mots après leur arrivée en Amérique. Au contraire, ils ont emporté de France leur stock lexical le plus important. « Changer de lieu n'implique pas qu'on recommence l'histoire de l'humanité<sup>341</sup>. »

JM critique l'idée de la prétendue « jeunesse historique » du Québec. L'histoire de la société québécoise n'a pas commencé avec l'arrivée des premiers colons en Amérique : « Nous avons pratiqué pendant trois siècles la plus vieille religion de l'Occident (le catholicisme), nous vivons sous des institutions politiques qui sont les plus vieilles de l'Occident (le parlementarisme britannique), nous sommes issus de la plus vieille civilisation d'Europe (la civilisation française), et après ça on se croit jeune<sup>342</sup> ! »

JM considère que la collectivité linguistique n'est pas une notion spatiale, limitée au seul territoire du Québec, comme le pense Bélanger, mais une notion historique, regroupant tous les héritiers de l'histoire millénaire du français. Et si l'on peut, de nos jours, créer de nouveaux mots, c'est dans le cadre de règles qui ont mis des siècles, voire des millénaires, à s'établir : « Je ne vois pas comment traverser l'Atlantique d'est en ouest, fût-ce il y a trois siècles, aurait modifié cette collectivité antérieure présente dans le langage d'aujourd'hui<sup>343</sup> ».

La quatrième strate, proprement québécoise, « ne forme, à la vérité, qu'une couche bien mince sur le dessus de mon savoir linguistique, à côté de tout ce

---

340. Jean Marcel (1973), p. 39.

341. Jean Marcel (1973), p. 26.

342. Jean Marcel (1973), p. 112.

343. Jean Marcel (1973), p. 33.

que je possède en commun avec ma “collectivité historique”<sup>344</sup> ». Cette strate « est faite principalement de combinaisons non spécifiques pour nommer des choses spécifiques. Ces spécificités n’ont jamais été niées par personne, que je sache. Quant aux sentiments qui peuvent entourer notre attachement à ces spécificités, ils relèvent de vérités absolument non linguistiques et ne sauraient entrer en ligne de compte dans la description du système<sup>345</sup> ». Si l’on fait le bilan de ces siècles de créations lexicales, on constate que la partie proprement québécoise représente peu de chose : « Mettons de côté tout ce qui est commun à tous les francophones et tout ce qui n’a pas dévié : on verra que ce qui reste n’est rien à côté de ce fonds commun-là<sup>346</sup>. »

JM considère que l’existence d’une langue québécoise est un mythe et que sa défense relève de l’idéologie. Il dénonce l’« idéologie réactionnaire<sup>347</sup> » de Bélanger, critique l’« idéologie de la régression<sup>348</sup> », totalement inadaptée à l’époque moderne, qui tend à enfermer les Québécois dans un monde restreint : « Ce qui était vrai de l’univers restreint de mes grands-parents ne l’est plus pour moi, même si je continue à partager avec eux un lexique commun que rien jamais n’effacera. On a été à l’école depuis, et on a appris des choses aussi. On lit des journaux, des revues, n’importe quoi mais on lit<sup>349</sup>. » Il parle avec ironie de la « belle petite langue à nous-autres tout seuls<sup>350</sup> » promue par Bélanger, une langue qui n’est qu’une « invitation au repliement<sup>351</sup> ».

JM critique la conception « rabougrie » de la culture chez Bélanger et Turi : « La neige et la raquette ne peuvent tenir lieu de culture<sup>352</sup> » ; « La culture d’une communauté comme le Québec ne peut pas être ramenée uniquement à ce qui la distingue des autres ; la culture est le contraire du culte de

344. Jean Marcel (1973), p. 48.

345. Jean Marcel (1973), p. 51.

346. Jean Marcel (1973), p. 53.

347. Jean Marcel (1973), p. 62.

348. Jean Marcel (1973), p. 47.

349. Jean Marcel (1973), p. 47.

350. Jean Marcel (1973), p. 110.

351. Jean Marcel (1973), p. 110.

352. Jean Marcel (1973), p. 128.

la différence<sup>353</sup>». Il insiste sur la complexité des éléments qui la forment : « Toute culture s'accommode, quand elle s'exerce normalement, de la totalité de la connaissance humaine<sup>354</sup> ». Il accuse Bélanger de vouloir enfermer les Québécois dans leur « petit parc » de 5 millions de personnes plutôt que de leur donner accès au parc des francophones du monde entier constitué de 70 millions de locuteurs.

JM défend l'existence d'un français international : « Le français international, c'est l'ensemble des façons de parler français à travers le monde à partir d'une langue commune. Une façon de parler n'est pas une langue [...]. Une langue commune est une institution au même titre que l'ONU ou que l'UNESCO<sup>355</sup>. » Pour illustrer la nécessité de parler un français standard commun, il établit un parallèle avec l'allemand : « Si vous avez un jour à apprendre l'allemand, apprendrez-vous le dialecte suisse alémanique ou l'allemand commun à l'Allemagne, à l'Autriche et à la République de l'Est, et qui est celui de Nietzsche, de Freud, de Goethe<sup>356</sup>? »

JM récuse l'idée répandue parmi les endogénistes populistes que le français de France est une langue sclérosée : « Le français est une langue libre. Martinet<sup>357</sup> remarquait, par exemple, pour le seul domaine littéraire [...], que "la liberté syntaxique contemporaine y est probablement sans égale dans le monde des langues". Ce qui n'est pas négligeable et oppose un démenti à l'accusation de sclérose qu'on porte volontiers contre la langue française moderne. Les puristes sont aussi mal vus en France qu'ici, et ceux de là-bas ne sont pas davantage écoutés que les nôtres<sup>358</sup>. »

---

353. Jean Marcel (1973), p. 127.

354. Jean Marcel (1973), p. 127-128.

355. Jean Marcel (1973), p. 140.

356. Jean Marcel (1973), p. 140.

357. André Martinet (1908-1999), linguiste français, chef de file du fonctionnalisme.

358. Jean Marcel (1973), p. 143.

JM revendique Le Droit pour les Québécois d'utiliser tout le potentiel du français, de ne pas se limiter au vocabulaire de l'expérience immédiate : « Qu'est-ce que cela m'enseigne [...] sinon la complexité infinie et l'infinie diversité de la constitution d'un lexique dont je sais par ailleurs qu'il n'est pas uniquement fait de "réalités nord-américaines" ? Et à moins d'être d'une parfaite mesquinerie, je dis que tout cela m'appartient. Que j'aie ou non à employer tout le lexique français dans son entier, là n'est pas la question : il est à ma disposition, il est mon possible absolu<sup>359</sup> » ; « Tout le français est à notre disposition : ça nous appartient dans le sens le plus strict du terme<sup>360</sup>. »

Malgré sa défense d'un français standard commun aux nations francophones, JM tient à préciser qu'il est bien Québécois et non Français, car il pressent qu'on pourrait l'accuser d'être un « colonisé culturel » : « Je suis d'ici, bien entendu, et je ne suis pas de là-bas<sup>361</sup>. » Mais il insiste sur le fait que le français québécois est l'aboutissement d'une filiation linguistique et culturelle qui trouve son origine en France : « Mais être ici implique que je viens de là-bas, il n'y a pas si longtemps tout de même : à peine onze générations<sup>362</sup>. »

Reprenant une longue citation de *Rimbaud, mon beau salaud*<sup>363</sup> de l'écrivain québécois Claude Jasmin, il revendique son héritage culturel français : « Et on nous a enlevé la vieille patrie. Et nous avons fini par oublier que nous étions fils de France [...]. Or je me dresse maintenant et je pose la main droite sur toute la France et je réclame mon héritage, ma part, j'ai droit à Corneille et à La Fontaine, Renan est mon parent, Pasteur est de ma famille, Lumière est Français et je suis Français aussi [...]. Je réclame fables et romans, Balzac et Daudet, j'ai droit au *Cid*, j'ai droit à Musset et à Lamartine, j'ai droit aux grands Ardennais, Taine, Michelet et toi, Rimbaud [...]. Il faut que jeunesse

359. Jean Marcel (1973), p. 46-47.

360. Jean Marcel (1973), p. 141.

361. Jean Marcel (1973), p. 117.

362. Jean Marcel (1973), p. 117.

363. Claude Jasmin (1969), p. 41-42.

de France et jeunesse du Québec se rencontrent, il faut que l'esprit français puisse s'essayer une fois de ce côté-ci de l'Atlantique<sup>364</sup>. »

Cependant, pour autant, il n'est pas question pour lui de « parler comme les Français », « mais de parler français avec l'exercice plein et entier de toutes ses possibilités<sup>365</sup> ». Pour un Québécois, choisir de parler un français international ne signifie pas perdre son identité : « Cela ne nous fera pas moins Québécois, au contraire : les plus Québécois, souvent, sont ceux qui précisément ont retrouvé l'usage de la parole<sup>366</sup> » ; « Le fait de parler une langue française commune avec d'autres cultures ne nous condamne nullement à renoncer à notre originalité<sup>367</sup>. »

Le fait de promouvoir une norme linguistique commune avec la France et les autres nations francophones ne signifie pas non plus que ces nations aient le Droit de s'immiscer dans les affaires intérieures du Québec. « Qu'on m'entende bien : il n'est pas question de laisser des entités politiques, en l'occurrence la France, la Belgique ou la Suisse, s'immiscer dans les conduites politiques que nous aurons définies nous-mêmes ; les liens de civilisation, de culture et de langue communes n'entraînent pas le conditionnement politique des États qui les entretiennent<sup>368</sup>. »

Il critique l'idée selon laquelle l'ennemi du Québec serait la France. Il rappelle que ses ancêtres, comme ceux de la plupart des Québécois, sont venus de France et qu'à chaque fois qu'ils ont eu à se défendre contre un ennemi, ce fut non pas contre les Français, mais les Anglais : « C'est environ un siècle plus tard [après que Du Bellay eut écrit sa *Défense et illustration de la langue française*] que naissait mon ancêtre [...] venu de Poitiers en Nouvelle-France en 1667. Un descendant fut tué sur les Plaines d'Abraham en 1759, un

---

364. Jean Marcel (1973), p. 107.

365. Jean Marcel (1973), p. 143.

366. Jean Marcel (1973), p. 143.

367. Jean Marcel (1973), p. 144.

368. Jean Marcel (1973), p. 114.

autre fut Patriote en 1837, un troisième refusa la conscription<sup>369</sup>. L'histoire continue. Je ne vois pas pourquoi je changerais de camp. Ce n'est pas contre la France qu'ils ont porté les armes<sup>370</sup>. »

Il dénonce la « francophobie latente et sordide » de certains Québécois, qui parlent du prétendu « impérialisme » français alors que la France « ne possède même pas 0,5 % des capitaux du Québec » et qu'elle n'a pas les moyens de se payer cet impérialisme. « Mes “maîtres” au collège [...] étaient tous des francophobes invétérés et invertébrés : c'en était grotesque d'indécrottabilité. C'est un peu pour ne pas leur ressembler, voyez-vous, que je ne peux pas l'être à mon tour<sup>371</sup>. » Il rappelle que ce sentiment a d'abord été attisé par les conquérants anglais, parce que cela servait leurs intérêts : « On ne dira jamais assez combien le conquérant a misé sur ce sentiment pour nous mieux dominer : par effet de réfraction, il nous laisse croire que c'était la France qui nous dominait, alors que c'était lui<sup>372</sup>. »

De nos jours, cette francophobie est relayée non seulement par les partisans de l'idéologie fédéraliste, mais même par certains souverainistes : « Toute idéologie secrétée par l'option fédéraliste vient un jour ou l'autre déboucher sur la francophobie malade. Ce en quoi, d'ailleurs, pas mal de souverainistes demeurent passablement récupérables par le fédéral<sup>373</sup>. » On la rencontre aussi chez des intellectuels d'origine populaire, qui se sentent coupables d'avoir changé de classe sociale : « C'est un mal d'intellectuels qui ont [...] mal digéré leur passage d'une classe sociale à une autre ; on la rencontre assez peu souvent chez les gens simples<sup>374</sup>. » Il rappelle deux vérités souvent occultées : « Si la France a colonisé le Canada, il ne faut pas oublier que les

---

369. 1759 : conquête de la Nouvelle-France par les Anglais ; 1837 : révolte des Patriotes canadiens contre le régime colonial anglais ; conscription : refus de certains Canadiens français de se battre « pour l'Empire colonial britannique » pendant la Première et la Seconde Guerre mondiale.

370. Jean Marcel (1973), p. 45.

371. Jean Marcel (1973), p. 111.

372. Jean Marcel (1973), p. 145.

373. Jean Marcel (1973), p. 121.

374. Jean Marcel (1973), p. 121.

colons, c'était nous. Et depuis 1759, la France n'a aucun pouvoir politique ici, que je sache<sup>375</sup>. »

JM critique la notion d'« américanité ». Selon lui, c'est un piège pour détourner les Québécois de leurs racines françaises. C'est le chemin qui mène à l'assimilation dans le grand tout anglo-saxon nord-américain. La véritable aliénation serait de se laisser assimiler à cette Amérique. « C'est bien le comble de l'aliénation : se prendre pour n'importe quoi [un sous-produit de la Californie, de la Nouvelle-Angleterre quand ce n'est pas du Texas] sauf ce que nous sommes les seuls à pouvoir être complètement et à pas grands frais : des Québécois, ce qui implique la francité<sup>376</sup>. » Pour lui, l'Amérique n'est pas une culture, mais un marché.

JM critique l'idée répandue chez les endogénistes populistes que l'anglais, contrairement au français, est une « langue spontanée » et sans contraintes. Il souligne le fait qu'il existe parmi les anglophones, indépendamment de leurs nationalités, un « réel sentiment d'appartenance à un même monde culturel<sup>377</sup> ». Il existe aussi, aux États-Unis, une norme linguistique au-dessus des variantes régionales, norme acceptée de tous. Cette norme est la forme de l'américain qui s'écarte le moins de l'anglais britannique, australien ou néo-zélandais. Ceux qui la parlent ne se sentent pas des « colonisés culturels<sup>378</sup> ». C'est la variante de l'anglais qui est nécessaire aux activités de la vie moderne. Pourquoi ce qui est vrai pour le monde anglophone ne le serait pas pour le monde francophone ? Et, selon lui, contrairement à ce qui se passe en France, l'accent décline aux États-Unis.

JM critique l'idée selon laquelle le Québec devrait « penser l'Amérique en français » : « Il ne s'agit pas non plus de se donner le rêve grandiloquent et idiot, comme on dit, “de penser l'Amérique en français”. Penser seulement le Québec en français, ça serait largement suffisant, je pense ; ça serait du moins un projet à notre portée et à notre mesure<sup>379</sup>. »

---

375. Jean Marcel (1973), p. 145.

376. Jean Marcel (1973), p. 111.

377. Jean Marcel (1973), p. 66.

378. Jean Marcel (1973), p. 67.

379. Jean Marcel (1973), p. 117.



Le joul n'est que le symptôme de la situation d'infériorité économique, politique, linguistique et culturelle des Québécois : « Le joul est l'expression adéquate de l'aphasie culturelle et politique d'un peuple pris dans l'engrenage d'une aliénation dont il ne peut pas voir comment il s'en sortira<sup>380</sup>. » Toute la société québécoise est concernée. Tout le monde, de bas en haut de l'échelle sociale, est touché : « Comme il s'agit d'une situation globale [...] impliquant tout un peuple, du haut jusqu'en bas, personne à vrai dire n'est épargné : les élites, les curés, les journalistes [...], les intellectuels [...], les professeurs d'université, du secondaire, du primaire, de la maternelle, les bourgeois<sup>381</sup>. » Il rappelle la signification qu'il faut accorder au mouvement des écrivains qui, dans les années 1960-1965, se sont exprimés en joul. Il n'était absolument pas question pour eux de valoriser cette langue. Au contraire, il s'agissait de dénoncer par ce moyen la situation coloniale subie par le Québec. « Et c'est la découverte de ce phénomène de globalisation lié à l'ensemble de la vie jouale qui a fait que de jeunes écrivains [...] ont utilisé ce véhicule comme instrument de provocation : c'était une sorte de cri de détresse visant à attirer l'attention sur la situation qui autorisait une telle langue<sup>382</sup>. »

JM considère que la position de Bélanger et de Turi, consistant à promouvoir une langue et une culture spécifiquement québécoises, à critiquer l'« impérialisme » linguistique et culturel de la France, à vanter l'américanité du Québec mène tout droit à l'assimilation. Au contraire, le choix du « français moderne » est le seul moyen de faire échec à l'assimilation : « S'il fallait nous remettre à parler français moderne avec le monde entier, c'en serait fini de leurs rêves d'assimilation à brève ou à longue échéance<sup>383</sup>. »

En conclusion, il propose un programme d'action. Selon lui, la promotion et l'amélioration du français passent par : 1) la souveraineté politique du Québec (la souveraineté politique supprimera le « blocage psychologique » qu'induit notre situation de « semi-colonisés »); 2) le « déconditionnement progressif de la francophobie » à laquelle les Québécois ont été soumis pendant deux

---

380. Jean Marcel (1973), p. 135.

381. Jean Marcel (1973), p. 135.

382. Jean Marcel (1973), p. 134.

383. Jean Marcel (1973), p. 109.

siècles; 3) la libération du « complexe d'infériorité » vis-à-vis des autres francophones; 4) l'instauration du français comme seule langue officielle du Québec, ce qui permettra de remettre l'anglais à sa place; 5) l'établissement d'un plan de « structuration de la langue » (ce travail devra être fait par des linguistes, et par des linguistes québécois exclusivement)<sup>384</sup>.

Les endogénistes adressent l'essentiel de leurs critiques au « français de la bourgeoisie parisienne », qui serait la principale menace pour les Québécois. Réfutant cette idée et revendiquant haut et fort Le Droit pour les Québécois de parler un français international au même titre que les Français et les autres francophones du monde entier, Jean Marcel exprime finalement le souhait majoritaire de ses compatriotes. Rédigé d'une plume alerte, *Le Joual de Troie* restera comme l'un des plus brillants essais québécois du XX<sup>e</sup> siècle.

Les tableaux suivants présentent succinctement les positions exprimées – totalement ou partiellement – dans les publications d'un certain nombre d'acteurs du débat sur la norme linguistique au Québec. Les classements dans telle ou telle catégorie pourront sembler parfois quelque peu réducteurs, la réalité étant souvent plus complexe.

---

384. Jean Marcel (1973), p. 137-138.

**TABLEAU 85 CLASSEMENT DES POSITIONS VIS-À-VIS DE LA NORME LINGUISTIQUE DANS LES PUBLICATIONS ANALYSÉES**

ESPACE LINGUISTIQUE	NATIONAL			INTERNATIONAL	
	endogène, québécoise, nationale			transnationale, internationale	
classe sociale de référence	peuple québécois		élite nationale, québécoise	élite francophone internationale	élite française, parisienne
type de modèle	populiste		élitiste	élitiste	
dénomination du modèle linguistique	langue québécoise	français québécois	français québécois standard	français standard international	français de France, de Paris
dénomination du courant de pensée	joualisant	québécoisant	aménagiste	internationalisant	francisant
publications analysées	Bélanger (1972) Boudreault (1973)	Articles de Cl. Poirier Préface de J. Cl. Boulanger dans le <i>Dictionnaire québécois d'aujourd'hui</i> (1992)	Corbeil (2007) Cajolet-Laganière et Martel (1995 et 1996)	Jean Marcel (1973)	Dagenais (1959-1960) Valin (1970)
dictionnaires représentatifs	<i>Dictionnaire de la langue québécoise</i> (1980)	<i>Dictionnaire du français plus</i> (1988) <i>Dictionnaire québécois d'aujourd'hui</i> (1992)	<i>Usito</i> (dictionnaire en ligne depuis 2009)		<i>Dictionnaire des difficultés du français au Canada</i> (1967)

Dans le tableau qui suit sont résumées succinctement les positions exprimées dans les publications analysées sur une quarantaine de thèmes récurrents dans le débat sur la norme et la qualité de la langue.

**TABLEAU 86 PRINCIPALES POSITIONS DES ENDOGÉNISTES ET DES INTERNATIONALISANTS SUR LA BASE DES OUVRAGES ÉTUDIÉS**

	ENDOGENISTES POPULISTES	ENDOGENISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
1 influences intellectuelles	anthropologie culturelle, sociolinguistique variationniste, psychologie cognitive	anthropologie culturelle, sociolinguistique variationniste		
2 rapport individu/groupe	conception holistique, prédominance du groupe sur l'individu	conception holistique, prédominance du groupe sur l'individu, liberté individuelle dans limites permises par le groupe	conception atomistique, refus de l'assujettissement de l'individu au groupe, insistance sur la diversité des Québécois	
3 rapport langue/expérience	langue : reflet de l'expérience du groupe humain qui la parle	langue : représentation symbolique de la réalité selon une vision du monde propre à chaque culture	expérience directe : pas source de toute connaissance, ne pas confondre langue et réalité extralinguistique, distinguer le mot, concept unique pouvant désigner des réalités multiples, et la chose	
4 rapport langue/valeurs	langue québécoise : expression des valeurs québécoises	français québécois : expression des valeurs québécoises		
5 spécificité expérience québécoise	expérience québécoise : différence de l'expérience française	expérience québécoise : différence de l'expérience française	début de l'expérience québécoise avant l'arrivée en Amérique : héritage français	importance de l'héritage français

ENDOGENISTES POPULISTES	ENDOGENISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
6 américanité vs européenne	Québécois : pas des Français, des Américains	notion d'américanité : piège conduisant à l'assimilation, accent sur la francité des Québécois	Québécois : Français défrancisés, mais Québécois : différents des Canadiens anglais
7 rapport à l'héritage français/européen	se démarquer du français de France, mais ne pas se couper du reste de la Francophonie	revendique l'héritage français et européen des Québécois : langue et culture françaises, religion catholique, parlementarisme britannique ; collectivité linguistique : une notion historique, non spatiale	Québécois : peuple de langue et de culture françaises ; seule possibilité de survie : s'approprier le français moderne et la culture française
8 rapport à Paris, la France, la société française	Québécois : pas des Français, hostilité vis-à-vis de la classe dirigeante et de la société françaises, critique du colonialisme et de l'impérialisme français	dénonciation de la francophobie, réfutation de la notion de colonialisme et d'impérialisme français, véritable colonialisme : celui des Anglais	dénonciation de la francophobie, nécessité d'affirmer que le Québec est une société de langue et de culture françaises
9 rapport à l'Académie française	Académie française : institution bourgeoise, sclérosée	Académie française : décide du bon usage en France : usage bourgeois parisien, impose ses vues à l'ensemble de la Francophonie	utilise le dictionnaire de l'Académie française, demande la création d'un Office québécois du vocabulaire sur le modèle français, désire la collaboration avec les lexicographes français

	ENDOGENISTES POPULISTES	ENDOGENISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
10	rapport au français de France langue écrite, sclérosée, aristocratique; langue étrangère, inadaptée à la réalité québécoise	langue écrite, langue de la bourgeoisie parisienne, langue polluée par l'anglomanie et l'anglicisation	français de France: pas une langue sclérosée, une langue vivante; réclame le droit pour les Québécois d'utiliser toutes ses potentialités	français de France: langue de la modernité; modèle pour tous les francophones; regrette que le français de France paraisse pédant aux yeux de beaucoup de Québécois
11	variation linguistique de la légitimité d'une norme québécoise, insistance sur ce qui est différent plutôt que sur ce qui est commun	variation linguistique: preuve de la légitimité d'une norme québécoise; multiplicité des normes dans les langues de grande diffusion; nécessité de reconnaître l'existence d'une variation française du Québec vs français de France; mais désir de ne pas rompre le contact avec le français de France	insistance sur ce qui est commun; vocabulaire spécifiquement québécois: peu de chose par rapport à l'ensemble du lexique	variation linguistique: fin du français, langue universelle; la plupart des québécois sont condamnables: ce sont soit des archaïsmes soit des anglicismes
12	rapport aux grammaires de France grammaires françaises: absurdes, tarabiscotées	il ne devrait pas y avoir de différences en ce qui concerne les structures profondes		utilise régulièrement plusieurs grammaires de France

	ENDOGÉNISTES POPULISTES	ENDOGÉNISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCAISANTS
13	rapport aux dictionnaires français : absurdes, incohérents	dictionnaires français : décrivent la langue de la bourgeoisie parisienne, inadaptés aux besoins des Québécois		utilise régulièrement plusieurs dictionnaires de France ; ils donnent les seules acceptions correctes
14	rapport à l'élite québécoise	hostilité à l'élite canadienne-française traditionnelle francisée, colonisée, étrangère à son peuple ; espoir dans la nouvelle élite québécoise naissante	reproche à une certaine élite québécoise son alignement inconditionnel sur la norme française ; reproche aussi à une certaine élite québécoise son utilisation du français québécois populaire	critique des Québécois insoucieux responsables de la mauvaise qualité de la langue, des professeurs responsables de la mauvaise qualité de l'enseignement du français
15	rapport au peuple	peuple : détenteur des vraies valeurs nationales, du savoir utile, de la langue adaptée aux besoins réels des Québécois	refus de distinguer l'élite et le peuple ; droit à l'appartenance au peuple québécois pour tous les Québécois ; critique des intellectuels petits-bourgeois se posant en défenseurs de la langue du peuple, alors que celui-ci ne veut pas la défendre	ne pas reprocher au peuple de mal parler, mais critiquer les professionnels du langage qui font des fautes
16	rapport aux organismes de normalisation	critique de l'Office de la langue française vu comme un instrument d'aliénation linguistique des Québécois		pour la création d'un Office québécois du vocabulaire sur le modèle français

	ENDOGÉNISTES POPULISTES	ENDOGÉNISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
17	<p>rapport à certaines institutions culturelles : Radio-Canada, <i>Le Devoir</i></p> <p>critique de Radio-Canada : instrument d'aliénation linguistique, du <i>Devoir</i> : langue élitiste</p>		<p>critique du laisser-aller racoleur dans la langue des médias</p>	<p>importance de la télévision et de la presse pour la diffusion des termes français corrects ; mais aussi critique de la mauvaise qualité de la langue des médias</p>
18	<p>volonté d'autonomisation</p> <p>langue québécoise : langue créée par et pour les Québécois</p>	<p>français québécois : langue autonome, complète en soi, sans autre variété de référence</p>	<p>choisir le français international ne signifie pas rejeter tous les québécoisismes</p>	<p>s'écarter de la norme française : se condamner au risque d'assimilation à l'anglais</p>
19	<p>promotion d'une norme linguistique</p> <p>contre le français de France : norme étrangère ; pour une norme linguistique endogène québécoise</p>	<p>contre le français de France (= français de la bourgeoisie parisienne = norme étrangère) ; pour une norme linguistique endogène québécoise ; affirmation de l'existence d'un consensus sur l'existence d'une norme québécoise, définie en ce qui concerne la prononciation, à définir en ce qui concerne le vocabulaire ; mais nécessité de maintenir l'intercompréhension avec le reste de la Francophonie</p>	<p>pour le français international, seul moyen d'échapper à l'assimilation et d'élargir l'horizon des Québécois ; revendication du droit pour les Québécois d'utiliser tout le français, pas seulement le français québécois ; critique d'une norme endogène (= réduction du marché linguistique et culturel des Québécois) ; contre une « petite langue pour nous autres tout seuls »</p>	<p>pour le français de France, ou français universel, norme unique pour toute la Francophonie, seul moyen d'échapper à l'assimilation ; rejet d'une norme endogène ; créer une telle norme signifierait se condamner à l'isolement</p>



	ENDOGÉNISTES POPULISTES	ENDOGÉNISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCAISANTS	
20	producteur de la norme linguistique	le peuple québécois	l'élite québécoise	l'élite de la Francophonie	Paris, les Français pour des raisons historiques et de poids démographique
21	définition du bon usage	fréquence d'emploi = déterminant de l'usage; bon usage = usage le plus fréquent	usage de l'élite québécoise en situation de communication surveillée	usage de l'élite francophone internationale	bon usage français de France
22	désignation de la langue	langue québécoise, le québécois	français québécois, français québécois standard	français international	français, français universel
23	attitude vis-à-vis de la langue	critiquer la langue des Québécois équivaut à manifester du mépris pour le peuple québécois		aucun mépris pour la langue des Québécois	le véritable mépris, c'est parler mal quand on s'adresse à un homme du peuple; c'est croire qu'un homme du peuple ne peut pas comprendre le mot juste
24	parler québécois par rapport au français	pas du français de France, mais deux langues différentes	une autre variété de français; différences importantes, surtout dans le domaine du lexique	différences lexicales; choses par rapport aux points communs	pas du français: de l'anglais avec des mots français; trop d'archaïsmes, d'anglicismes et d'impropriétés
25	français québécois, langue maternelle	français québécois; langue maternelle des Québécois; français de France; langue étrangère			

	ENDOGENISTES POPULISTES	ENDOGENISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
26	français québécois = langue parlée; français de France = langue écrite	français québécois = langue adaptée à l'expérience des Québécois en Amérique		nécessité de moderniser la langue des Québécois
27	français québécois = langue adaptée à l'expérience des Québécois en Amérique			
28	français québécois : langue du peuple ; langue française : langue du savoir futile de l'élite			
29	français québécois : langue libérée du corset de la grammaire traditionnelle		joual : symbole de l'aliénation du peuple québécois	français québécois : langue asservie par l'anglais
30	français québécois : langue vivante		français de France : pas une langue sclérosée	français de France : langue moderne
31	français québécois : langue populaire créative par opposition au formalisme de la langue des lettrés		rejet de l'idée que les mots sont les créations collectives du peuple	

	ENDOGENISTES POPULISTES	ENDOGENISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
32	français québécois : langue plus pure que français de France	français de France : langue envahie d'anglicismes		dénonce l'idée que le français canadien est plus pur que le français de Français
33	français québécois : en grande partie langue de traduction ; côté positif de la traduction : un phénomène d'adaptation au milieu	français québécois : en grande partie langue de traduction		lutte contre les mauvaises traductions
34	français québécois : plusieurs niveaux de langue	existence de 4 niveaux de langue en français québécois : soigné (très proche du niveau soigné du français), familier, populaire et trivial (joual) ; plus grand écart entre langue parlée et langue écrite au Québec qu'en France		
35	rapport aux québécois : acceptation des signes d'adaptation au milieu	faire un tri entre les bons québécois et les québécois condamnables	acceptation des québécois utiles ; refus des archaïsmes déjà désuets en français québécois	acceptation des provincialismes de bon aloi (peu nombreux) ; de certaines locutions figurées ; de canadianismes dans la langue parlée familière ; rejet des dialectalismes et des créations (toutes influencées par l'anglais)

	ENDOGENISTES POPULISTES	ENDOGENISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
36	rapport aux marques d'usage	contre la marque québécoise car dévalorisante, même si le public québécois la réclame; pour la marque francisme pour signaler les usages français de France		
37	rapport aux anglicismes	distinction entre « emprunts » nécessaires à l'anglais et « anglicismes » inutiles; acceptation des emprunts et rejet des anglicismes québécois inutiles et des anglicismes des Français.	rejet des anglicismes québécois car ils sont les signes de l'asservissement du peuple québécois; lutter contre les anglicismes; un acte de décolonisation	refus des anglicismes québécois car ils sont des signes de défrancisation; distinguer anglomanie et anglicisation; dénonce l'idée que le français de France est plus anglicisé que celui du Québec; défense des anglicismes de France; français québécois = français anglicisé; anglicisation du langage = anglicisation de la pensée; nécessité de lutter constamment contre les anglicismes
38	place du joul	quatrième niveau de langue	quatrième niveau de langue (niveau trivial)	français québécois courant: pas du français, du patagon

	ENDOGÉNISTES POPULISTES	ENDOGÉNISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCAISANTS
39	conception du marché linguistique québécois	français québécois : une langue néo-latine ; situation de « bilinguisme » : français québécois (langue maternelle, langue de vie) vs français de France (langue de l'école, langue savante)	français du Canada : nouvelle branche linguistique ; existence d'une « dichotomie » français québécois vs français de France	québécois : pas du français ; dénonce l'idée que le français canadien soit une nouvelle langue ; illusion de croire en la possibilité de créer une nouvelle langue
40	rapport à la notion de qualité de la langue	rejet de la notion de qualité de la langue ; le plus important est l'efficacité du message ; le bon usage, c'est l'usage parlé	importance de la qualité de la langue ; la qualité de la langue, c'est le respect de la « norme minimale » ; insuffisance de la qualité de la langue au Québec ; amélioration de la qualité du fait d'un plus grand alignement sur le français de France ; amélioration de la qualité = exigence de la société moderne et incitation à apprendre le français pour les allophones	la qualité de la langue, c'est le bon usage, c'est-à-dire la norme du français de France ; dénonce la mauvaise qualité de la langue des Québécois : barbarismes ; solécismes ; anglicismes ; impropriétés ; pauvreté et imprécision du vocabulaire ; plaide pour une vaste entreprise d'amélioration de la qualité de la langue

	ENDOGÉNISTES POPULISTES	ENDOGÉNISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
41	rapport entre qualité de la langue et immigration	existence d'un rapport entre statut et qualité de la langue, une langue de qualité est une incitation pour les allophones à apprendre le français	s'approprier le français international = vaincre le danger d'assimilation	choisir le français international, c'est faire accepter le bilinguisme aux anglophones, le français aux allophones
42	rapport au purisme	critique des puristes partisans du français de France	réfute l'accusation de purisme; la notion de « pureté de la langue » est une niaiserie	se défend d'être puriste; pour l'évolution de la langue
43	rapport à l'interventionnisme linguistique	partisan de l'intervention sur le corpus de la langue (aménagement linguistique); c'est le rôle de l'État de faire respecter la norme québécoise		nécessité de prendre conscience de l'état déplorable du français au Québec; de faire des efforts pour refranchiser la langue; de moderniser le français québécois; nécessité pour l'État d'intervenir pour améliorer la langue et la faire respecter; nécessité d'un consensus démocratique pour faire accepter l'intervention de l'État dans ce domaine; créer un Office du vocabulaire; améliorer la qualité de la langue de l'Administration et des lois; améliorer la formation des enseignants, des traducteurs, des journalistes

ENDOGÉNISTES POPULISTES	ENDOGÉNISTES ÉLITISTES	INTERNATIONALISANTS	FRANCISANTS
44 protectionnisme linguistique et culturel	pour un protectionnisme, pour des manuels et des enseignants québécois, un enseignement de la langue et la littérature québécoises plutôt que de la langue et de la littérature françaises	pour la rédaction d'un dictionnaire global normatif du français québécois; insistance sur la valeur symbolique d'un tel dictionnaire comme marqueur de l'émancipation linguistique des Québécois	contre le protectionnisme; pour l'utilisation de grammaires et de dictionnaires de France; pour l'engagement (provisoire) de professeurs français pour former les maîtres
45 leadership québécois	leadership du Québec dans la Francophonie en matière de gestion de la variation linguistique (français québécois vs français de France) et de politiques linguistiques (français vs anglais)		
46 intercompréhension entre francophones	possible rupture de compréhension; nécessité de recourir à un interprète dans certains cas	à la limite, pas d'intercompréhension dans certains cas	possible rupture de compréhension entre Québécois et Français

*Excursus*: Deux mythes entourant l'anglais

Il convient de tordre le cou à deux mythes très répandus à propos de l'anglais. Le premier prétend que, contrairement au français, c'est une langue facile. Le second que, toujours contrairement au français, c'est une langue sans contraintes.

Rappelons d'abord cette vérité première que toute langue, de grande ou de petite diffusion, de grand prestige ou sans prestige aucun, que ce soit à l'oral ou à l'écrit, a une grammaire (des règles de morphologie, de syntaxe et de sémantique), que toute langue écrite, c'est presque une lapalissade, a une orthographe reçue et que toute langue orale ou écrite a des normes.

Passons rapidement en revue la grammaire de l'anglais pour déterminer si cette langue est effectivement une « langue facile ». (Ce n'est pas parce que des millions de gens dans le monde entier la baragouinent qu'elle est une langue facile et, si tant de gens la parlent, ce n'est pas à cause de sa supposée facilité, mais à cause de la puissance économique et politique des nations qui la portent.)

Le système phonologique de l'anglais est complexe. L'anglais britannique standard compte pas moins de 24 consonnes, 12 voyelles et 8 diphtongues. C'est plus que le français standard. L'orthographe anglaise est d'une grande complexité. Elle dispose de 26 lettres pour transcrire 44 phonèmes. Contrairement à des langues comme l'espagnol ou l'italien, il n'y a pas de correspondance entre l'orthographe et la prononciation anglaises. Une même orthographe peut correspondre à plusieurs sons et plusieurs sons peuvent avoir la même orthographe. Par exemple, les mots terminés en -ough renvoient à 10 prononciations différentes. Dans la phrase qui suit, on en compte 6 : *though the tough cough and hiccough plough him through*. En résumé, l'orthographe anglaise n'est pas plus logique ni plus facile que la française.

La morphosyntaxe présente aussi son lot de difficultés. Citons, pour mémoire, la conjugaison des verbes irréguliers, l'emploi des verbes modaux et des verbes à particule.

Un élément important de la difficulté de l'anglais réside dans la variation linguistique. Il y a deux normes dominantes en concurrence, la britannique, qui s'appuie sur la légitimité historique, et l'américaine, qui s'appuie sur le nombre et la puissance économique. À cela s'ajoute les normes particulières



d'autres pays anglophones, comme celle du Canada, tantôt plus proche de la norme britannique, tantôt de celle du voisin du Sud. Cette variation concerne la prononciation, l'accent, l'orthographe et le lexique. Un exemple connu est celui du vocabulaire de l'automobile. Quand en Grande-Bretagne, on dit *bonnet*, *lorry*, *petrol* et *windscreen*, aux États-Unis, on dit *hood*, *truck*, *gas(oline)* et *windshield*. Ce qui ne facilite pas les communications et oblige de rédiger un grand nombre de documents dans des versions différentes adaptées à chaque pays. C'est ce qu'on appelle la « *language localisation* », l'adaptation linguistique aux réalités locales.

L'anglais n'échappe pas aux contraintes auxquelles sont soumises toutes les langues. Certes il n'y a pas d'Académie anglaise, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de régulation linguistique ni de normes contraignantes dans le monde anglophone, qui distingue aussi le « *good usage* » du... moins « *good* ».

Dans le domaine de la prononciation, le bon usage en Grande-Bretagne est le *King's* ou le *Queen's English*. On a évalué à 2 % le nombre de locuteurs du *King's English* : la famille royale, le premier ministre, le maire de Londres... Ce n'est pas vraiment ce qu'on peut appeler un usage démocratique ! Alors, il y a aussi la *Received Pronunciation* (si ce n'est pas une norme !), l'*Oxford English* (encore pas très démocratique) et la *BBC Pronunciation*<sup>385</sup> La prononciation anglaise paraît très affectée aux Américains, aussi affectée que la prononciation des Français aux Québécois. C'est pourquoi les Américains ont leur propre norme, le *General American English*, qui est souvent assimilée à la prononciation des *newscasters*. Ces deux normes se font concurrence dans l'enseignement de l'anglais seconde langue, selon qu'il s'agit de professeurs britanniques ou américains.

Dans le monde anglophone, les écarts d'accent sont autant stigmatisés, sinon plus, qu'en France. Le spectacle musical *My Fair Lady* est révélateur de cette situation. Le professeur Higgins, persuadé que ce qui sépare les classes sociales, ce n'est pas l'argent, mais le langage, assure à la marchande de fleurs Eliza Doolittle, affligée d'un fort accent *cockney*, qu'il peut lui apprendre à

385. Il est intéressant de noter que, tout comme au Royaume-uni, tant au Canada anglais qu'au Canada français, la prononciation des présentateurs de la télévision d'État (respectivement la CBC anglophone et la Société Radio-Canada francophone) est souvent présentée comme le modèle à suivre. S'agit-il d'une influence culturelle ou d'une reconnaissance de l'importance de la télévision dans la détermination de la norme ?

« parler correctement » en six mois. Le journaliste canadien Peter Jennings a connu des débuts difficiles à la télévision américaine à cause de son accent. . .

Le monde anglophone connaît une prolifération de *Guide Styles* ou *Guide Manuals* à l'intention non seulement des non-anglophones, mais aussi des locuteurs natifs. Certains ouvrages normatifs sont très connus. En Grande-Bretagne, il y a le *Dictionary of Modern English Usage* de Henry Watson Fowler, *The Complete Plain Words* de Sir Ernest Gowers, *The Cambridge Guide to English Usage*, *The Times Style and Usage Guide*, etc. Aux États-Unis, Noah Webster a grandement contribué à l'établissement d'une nouvelle norme dans le domaine de l'orthographe et du lexique en rédigeant son *American Dictionary of the English Language*. D'autres ouvrages normatifs lui ont succédé comme le *Merriam-Webster's Dictionary of English Usage*, *The Elements of Style* de William Strunk, Jr. et E. B. White, *The Chicago Manual of Style*, *The Associated Press Stylebook*, etc. Le Canada n'a pas échappé à la fièvre normative des pays anglo-saxons, comme le montre *The Canadian Style. A Guide to writing and editing*, du Bureau de la traduction du Canada, *The CBC Language Guide*, *The Globe and Mail Style Book*, ou le *Guide to Canadian English Usage* de Margaret Fee et Janice McAlpine. . . Cela vaut bien le *Grevisse*. . .

Notons aussi que le monde anglophone a connu plusieurs tentatives de réformes orthographiques qui ont toutes échoué, sauf celle de Webster, mais celle-ci n'a pas été adoptée par l'ensemble des pays anglophones. De même la réforme de l'orthographe proposée en 1996 dans les pays de langue allemande a suscité de fortes oppositions et de nombreuses entités politiques et institutions ont refusé de l'appliquer. Preuve qu'il n'y a pas qu'en France qu'une réforme de ce genre soulève des résistances.

Il existe aussi dans le monde anglophone une tradition puriste qui fait la chasse aux emprunts étrangers. Sous sa forme atténuée, elle se manifeste par la volonté d'employer des mots « purement » anglo-saxons de préférence à des mots d'autres origines (latines ou françaises en général), par exemple, *to speed up* de préférence à *to accelerate*. . . Dans sa forme plus radicale, elle consiste à créer de nouveaux mots sur des bases germaniques pour remplacer des mots existants sur des bases non germaniques, par exemple *wordstock* pour remplacer *vocabulary*. . . Les noms de William Barnes, George Orwell et Percy Grainger, entre autres, sont associés à ces tentatives puristes.

Enfin il y a dans le monde anglophone des gens, comme ceux regroupés aux États-Unis dans l'*English-only Movement*, qui militent pour l'adoption de lois linguistiques pour protéger l'anglais là où il leur semble menacé par une autre langue... Depuis les années 1980, 33 États américains ont éprouvé le besoin d'adopter des lois déclarant l'anglais langue officielle. Il n'y a pas que les Français et les Québécois pour faire appel à la loi pour protéger leur langue... Bref, il n'y a pas d'exception anglaise.

# 10

## Les enjeux du débat sur la norme linguistique et la qualité de la langue

---

Selon les dictionnaires, un enjeu désigne « ce que l'on peut gagner ou perdre dans une entreprise quelconque », par exemple « l'enjeu d'une lutte ». Au Québec, depuis des siècles, en fait depuis la Conquête de 1760, la langue française est l'objet de luttes sociales permanentes<sup>1</sup> ; la langue est devenue un enjeu. Au fil du temps s'est constitué ce que Pierre Bourdieu appelle un « champ », avec ses « agents », ses positions et ses enjeux. Selon le sociologue français, l'enjeu fondamental d'un champ est, pour les agents qui y participent, soit d'imposer leur domination, soit de se libérer de la domination d'autres agents, en utilisant soit une stratégie de domination soit une stratégie de subversion.

Pour que des gouvernements, des groupes et des individus s'engagent dans ces luttes, il faut qu'ils y trouvent un certain intérêt, au sens le plus large du terme, qu'ils en espèrent un certain gain. Selon Bourdieu<sup>2</sup>, « le renversement des rapports de force symboliques et de la hiérarchie des valeurs accordées aux langues concurrentes a des effets économiques et politiques tout à fait réels, qu'il s'agisse de l'appropriation de postes et d'avantages économiques [...] ou des profits symboliques associés à la possession d'une identité sociale

---

1. Voir l'ouvrage de Guy Bouthillier et Jean Meynaud (1972).

2. Pierre Bourdieu (2001), p. 82-83.

prestigieuse ou, au moins, non stigmatisée ». Je vais essayer de montrer comment cette assertion s'applique au contexte québécois dans le domaine de la langue.

## 10.1 LE DOUBLE ENJEU DE LA QUESTION LINGUISTIQUE AU QUÉBEC

En réalité la question linguistique au Québec s'articule autour de deux enjeux.

Un premier enjeu concerne le choix de la langue utilisée. Il s'agit de la possibilité pour chaque francophone d'utiliser le français (plutôt que l'anglais) non seulement dans la vie politique (dans les institutions fédérales, provinciales, municipales et hospitalières), mais aussi dans la vie économique et dans celle de tous les jours. L'enjeu en cause est donc le *statut* de la langue française dans la société canadienne en général et québécoise en particulier. Il s'agit concrètement de la possibilité pour les locuteurs francophones d'utiliser leur langue, en se libérant d'une forme de domination imposée par les locuteurs anglophones, domination linguistique, conséquence d'une domination militaire, politique et économique.

Les Québécois francophones ont réussi à imposer aux Canadiens anglophones l'usage du français dans les institutions fédérales contre l'acceptation (au moins tacite) par ces mêmes Québécois du cadre fédéral canadien. Les Québécois partisans de l'unilinguisme français au Québec ont réussi à l'imposer aux Québécois francophones et anglophones partisans du bilinguisme. Il a fallu des décennies de luttes pour en arriver là où nous en sommes<sup>3</sup>.

Un second enjeu concerne le choix de la norme linguistique. Il s'agit, dans ce cas, de savoir quel modèle linguistique les usagers de la langue doivent suivre pour parler et écrire de la manière considérée socialement comme « correcte ». L'enjeu en cause concerne donc ce qu'on appelle le *corpus* de la langue, c'est-à-dire sa prononciation, sa grammaire et son vocabulaire.

Dans le premier cas, les clivages opposent, grosso modo, les francophones aux anglophones, le consensus entre francophones ayant été obtenu, je l'ai dit,

---

3. Voir l'ouvrage de Karim Larose (2004).

après des décennies de débats et de luttes au sein même de la communauté. Mais rien ne garantit que la situation ne pourrait pas se retourner un jour. Le consensus qui s'est dégagé, après la crise linguistique de Saint-Léonard<sup>4</sup>, en faveur de la défense et de la promotion du français n'est pas acquis pour toujours. Un clivage pourrait réapparaître un jour entre francophones sur la place à accorder à l'anglais dans la vie sociale au Québec. Les gens d'affaires et les parents d'élèves francophones s'inquiètent souvent des lacunes de l'enseignement de la langue de Shakespeare (et du *business...*) et des conséquences négatives que cela a sur le développement économique de la province et les perspectives de carrière des scolarisés.

Dans le second cas, le clivage se situe au sein même de la société québécoise. Cette société, comme toute société, n'est pas homogène, monolithique. Elle est composée de groupes aux valeurs et aux intérêts divergents, souvent opposés. On y trouve des clivages ethnolinguistiques (francophones, anglophones, allophones), des clivages entre unilingues et bilingues, entre Québécois de souche et Néo-Québécois (immigrés de date récente), entre pragmatistes et idéologues, élitistes et populistes, anti-nationalistes et nationalistes, fédéralistes et souverainistes, francophiles et francophobes, laxistes et puristes, etc. La position de chacun vis-à-vis de la norme résulte d'une combinaison de facteurs.

Si, dans le premier cas, on peut comprendre facilement quel est l'enjeu de la lutte (parler anglais ou parler français, avec les conséquences sociales que cela implique pour les francophones), dans le second cas, il ne paraît pas aussi évident, ce qui explique parfois la confusion des débats. D'autant plus que la question est complexe. Ces enjeux peuvent être résumés par le tableau suivant (qui ne tient compte que des positions extrêmes) :

---

4. En 1968, les parents francophones de Saint-Léonard en banlieue de Montréal ayant constaté que les immigrants italiens, très nombreux dans la ville, envoyaient massivement leurs enfants dans les écoles anglophones, exigèrent de rendre obligatoire pour tous l'école de langue française. Les troubles qui s'ensuivirent à Saint-Léonard et à Montréal obligèrent le gouvernement québécois à légiférer dans le domaine de la langue d'enseignement.

**TABLEAU 87 LES DEUX ENJEUX DANS LE CHAMP DE LA LANGUE AU CANADA/  
QUÉBEC**

ENJEUX		OPTIONS	AGENTS	CLIVAGES
1.	statut du français	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ parler français</li> <li>ou</li> <li>▪ parler anglais</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ franco-phones vs anglophones</li> <li>▪ franco-phones vs franco-phones</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ au Canada : partisans du bilinguisme anglais-français vs partisans de l'unilinguisme anglais</li> <li>▪ au Québec : partisans du bilinguisme anglais-français vs partisans de l'unilinguisme français</li> </ul>
2.	norme du français	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ français standard international</li> <li>ou</li> <li>▪ français québécois standard</li> <li>ou</li> <li>▪ langue québécoise</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ franco-phones vs franco-phones</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>▪ internationalisants élitistes</li> <li>▪ endogénistes élitistes</li> <li>▪ endogénistes populistes</li> </ul>

## 10.2 LES AGENTS DU CHAMP LINGUISTIQUE QUÉBÉCOIS

Les principaux agents actifs dans le champ de la norme linguistique sont notamment : 1) des membres de la société civile, simples citoyens ou associations comme la Société Saint-Jean-Baptiste, le Mouvement Québec français, l'Association québécoise des professeurs de français (AQPF) ou l'Association pour le soutien et l'usage de la langue française (ASULF) ; 2) des professionnels de la langue (chercheurs universitaires, linguistes, lexicographes, terminologues, rédacteurs, traducteurs, enseignants, journalistes) ; les universitaires québécois ont tenu de nombreux colloques sur le sujet ; 3) des associations professionnelles (ordres professionnels, syndicats, etc.) et des partis politiques (Parti québécois, etc.) ; 4) les autorités, comme le gouvernement du Québec, les ministères de la Culture et de l'Éducation,

le Secrétariat à la politique linguistique, des organismes d'État comme le Conseil supérieur de la langue française (CSLF), qui donne des avis au gouvernement, l'Office québécois de la langue française (OQLF), chargé de veiller à la qualité de la langue, de publier des lexiques et de mettre en ligne le *Grand Dictionnaire terminologique*; ces autorités réagissent aux demandes du public, en convoquant parfois des commissions d'enquête<sup>5</sup>.

Les débats se déroulent notamment dans les médias (courriers des lecteurs, chroniques linguistiques, articles de spécialistes). La publication de certains livres est aussi l'occasion de nourrir les débats. Ce fut le cas, en particulier, avec *Les insolences du frère Untel* (1960) de Jean-Paul Desbiens<sup>6</sup>, qui a dénoncé la corruption de la langue des élèves québécois et popularisé le mot *joual*, devenu synonyme de langue abâtardie. Henri Bélanger, dans *Place à l'homme* (1969 et 1972) s'est fait le défenseur d'une langue québécoise, reflet de l'identité nationale et populaire<sup>7</sup>. Il s'est attiré les foudres de Jean Marcel, avec le *Joual de Troie* (1973), dans lequel l'auteur défend brillamment le français standard international<sup>8</sup>. George Dor, avec *Anna brailé une shot* (1996), a repris la thématique du Frère Untel, déplorant la mauvaise qualité de la langue des classes populaires et la faillite de l'école québécoise dans l'enseignement du français<sup>9</sup>. Il s'est attiré une réponse courroucée de Marty Laforest et coll. qui, dans *États d'âme, état de langue* (1997), défendent le point de vue des sociolinguistes laboviens, refusant de hiérarchiser les normes populaire et élitaires<sup>10</sup>. Un autre moment fort de la polémique fut la parution du livre de Diane Lamonde, *Le Maquignon et son joual* (1998), critique virulente des thèses aménagistes défendues, notamment, par Pierre Martel et Hélène Cajolet-Laganière dans *La qualité de la langue au Québec*

---

5. En particulier la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et des droits linguistiques au Québec, appelée couramment Commission Gendron (1968-1973) et les États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec, appelés couramment Commission Larose (2000-2001). Voir ma critique du rapport de la commission Larose dans Meney (2010), p. 273-295.

6. Jean-Paul Desbiens (1960). J'ai fait une présentation de cet ouvrage dans Meney (2010), p. 232-234.

7. Voir mon analyse de cet ouvrage au chapitre 9, p. 488-501.

8. Voir mon analyse de cet ouvrage au chapitre 9, p. 557-570.

9. Voir ma présentation de cet ouvrage dans Meney (2010), p. 234-239.

10. Voir ma critique de cet ouvrage dans Meney (2010), p. 239-248.



(1995)<sup>11</sup>. Plus récemment, mon ouvrage, *Main basse sur la langue* (2010), critique également des théories endogénistes, et proposant une nouvelle lecture du marché linguistique québécois, a contribué à alimenter le débat.

Il ne faut pas oublier de mentionner les nombreux rapports officiels consacrés au problème, en particulier *La qualité de la langue* (1973), rédigé par Marcel Boudreault, pour la commission Gendron, dans lequel l'auteur défend des positions endogénistes populistes, affirmant que le parler des Québécois est une langue néo-française, comme le français est une langue néo-latine<sup>12</sup>. Le rapport Larose (2001) défendra les thèses de l'endogénisme élitaire et la théorie du français québécois standard<sup>13</sup>.

### 10.3 LA QUALITÉ DE LA LANGUE

La notion de « qualité de la langue » est très répandue dans le discours québécois. La fréquence de l'expression dans La Presse francophone canadienne par rapport à La Presse francophone européenne en est un témoignage éloquent<sup>14</sup>. Cependant ce n'est pas une spécificité québécoise, pas même française. On débat de ce problème de qualité de la langue dans toutes les langues du monde, y compris dans de grandes langues de civilisation comme l'anglais ou le russe. Ce qui est proprement québécois, c'est la nature du marché linguistique, – bilingue et diglossique –, et le contexte idéologique dans lequel s'emploie cette expression. Derrière cette question de la qualité de la langue se joue, d'une manière plus ou moins explicite, la question du modèle linguistique que les Québécois doivent suivre. En effet qui dit « qualité » dit « qualité par rapport à un modèle jugé idéal », qui dit « qualité » dit donc « jugement de valeur ».

En linguistique, le modèle idéal, celui que le locuteur est censé suivre pour s'assurer que sa langue est « de qualité », s'appelle la norme. Dans toute société, la norme est généralement le modèle linguistique observé par la classe

11. Voir mon analyse de cet ouvrage dans Meney (2010), p. 320-330.

12. Voir mon analyse de cet ouvrage au chapitre 9, p. 501-515.

13. Voir mon analyse de cet ouvrage dans Meney (2010), p. 273-295.

14. Un sondage dans Eureka.cc, fait en 2014, indiquait 2 623 documents incluant l'expression « qualité de la langue » (sur 11 113 345 documents) dans La Presse francophone canadienne contre seulement 372 (sur 51 828 776 documents) dans La Presse francophone européenne.

dominante. Mais, dans chaque société, une partie de ses composantes refuse cette norme, sentie comme une domination insupportable d'une classe sociale sur une autre. C'est le fait, en particulier, d'une partie des classes populaires, de certaines catégories de la population marginalisées ou déclassées (jeunes désocialisés), de certains artistes (pour des raisons esthétiques et/ou idéologiques) et de nombreux sociolinguistes... Ces derniers mettent en avant le fait que la norme n'est pas une valeur absolue, mais relative, qu'il existe, en réalité, dans toute société plusieurs normes, dont une élitaire et une populaire, que chaque norme serait, à leurs yeux, également fonctionnelle, l'important n'étant pas la forme du message, mais son contenu. Au Québec, le problème se complique du fait de l'existence de deux modèles de référence possibles, un modèle vernaculaire, national, et un modèle international.

Cette question de la qualité de la langue a fait irruption dans le débat public au début des années 1960<sup>15</sup>, en particulier avec la parution du pamphlet de Jean-Paul Desbiens. Elle se présente trop souvent sous la forme d'une alternative manichéenne<sup>16</sup> : « bien parler ou mal parler », « parler un français de qualité ou faire des fautes de français », « parler une langue ou parler un dialecte », « parler français ou parler joual ». Mais, en arrière-plan, se profile forcément la question de la norme, du modèle linguistique à promouvoir. L'alternative se définit alors en ces termes : « parler une langue qui nous ressemble ou parler une langue étrangère », « parler notre langue à nous autres ou parler une langue de "colonisés" ». On voit donc que, derrière ce débat linguistique, se profile un autre débat, une autre lutte, d'autres enjeux, qui mettent en cause l'identité même du Québec.

Derrière la question du choix d'un modèle linguistique se trouve en réalité celle du rapport du Québec à lui-même et à l'extérieur, à la France en particulier, à travers sa langue. L'enjeu de cette lutte est le choix d'un modèle, d'une norme, dans une alternative qui se résume à une norme nationale ou

---

15. L'expression « qualité de la langue », à propos du français canadien, apparaît déjà sous la plume du Français Ernest Martin (1934), p. 8. On la retrouve plus tard sous celle de Gérard Dagenais (1961), p. 359. En 1973, Marcel Boudreault intitule son rapport *La qualité de la langue*.

16. Voir Hélène Cajolet-Laganière et Pierre Martel (1995), p. 17 : « Les opinions exprimées dans le corpus de *La Presse* [opinions émises de 1960 à 1993] sont extrêmement sévères à l'égard de la qualité de la langue. Nous avons repéré et analysé quelque 1071 articles; de ces derniers, plus de 90 % sont des jugements négatifs; moins de 10 % seulement font ressortir un aspect positif de la langue utilisée au Québec. »

à une norme transnationale, internationale. Elle oppose les partisans d'une norme proprement québécoise, endogène, les « endogénistes », aux partisans d'une norme non proprement québécoise, transnationale, internationale, les « internationalisants ».

Il faut ici noter que le jugement sur la qualité d'une langue est plus facile à porter sur certaines parties du système linguistique, comme la morphologie et la syntaxe, que sur d'autres, comme le lexique, la sémantique et le style<sup>17</sup>. On s'entendra plus facilement pour déterminer si telle désinence morphologique ou telle construction syntaxique est correcte ou non que sur l'emploi de certains mots. D'ailleurs, les partisans d'une norme endogène sont presque tous d'accord pour dire que la phonologie, la morphologie et la syntaxe de français québécois ne devraient pas différer de leur équivalent en français de référence<sup>18</sup>. Ce qui pose plusieurs problèmes. D'abord pourquoi faudrait-il faire un sort particulier à la morphosyntaxe par rapport au lexique ? Ensuite, les chapitres précédents ont montré que les particularismes de morphologie et, surtout, de syntaxe sont assez nombreux, il ne serait donc pas très facile de les éliminer. En revanche, presque toute la discussion porte sur la prononciation (l'accent) et, surtout, sur une grande partie du lexique.

## 10.4 NATURE DE L'ENJEU DU DÉBAT SUR LA QUALITÉ DE LA LANGUE

L'enjeu général du débat autour de la qualité de la langue et de la norme linguistique peut se résumer à la volonté par des individus, des groupes, des institutions d'imposer leur représentation subjective du « bien parler » et du « bien écrire » au Québec comme étant la vérité objective, la seule légitime. Il s'agit donc d'une lutte intra-québécoise pour la domination du marché des valeurs linguistiques. Selon les acteurs, les domaines ou les époques, cet enjeu

---

17. La question de la qualité de la langue du point de vue du droit a été étudiée par José Woehrling (1981-1982), p. 457-505. L'auteur conclut en la difficulté d'établir un concept juridique de la qualité de la langue.

18. Voir Pierre Martel et Hélène Cajolet-Laganière (1996, p. 68) : « Les francophones doivent valoriser ce qu'ils ont en commun sur le plan linguistique, en général les structures profondes de la langue (les règles syntaxiques, morphologiques...) et accepter la variation des faits de surface (notamment le vocabulaire). » Voir cependant Jean-Marcel Léard (1995), qui essaie de légitimer des structures syntaxiques du français québécois parlé populaire.

général se dispute dans différents domaines de la vie sociale et se décline de différentes manières. C'est à qui imposera sa conception de la langue et ses choix terminologiques à l'ensemble de ses concitoyens.

Dans ce champ linguistique de la norme, comme dans tout champ, les motivations des agents se résument à l'acquisition du pouvoir (réel ou d'influence), de la richesse (marchés, postes, bourses, subventions, etc.), de la gloire (notoriété, invitations, distinctions, etc.) et du plaisir (dont celui qu'on peut retirer à imposer ses choix à ses concitoyens, à faire reculer l'anglais, etc.).

### 10.4.1 ENJEU IDENTITAIRE

L'enjeu identitaire est probablement l'enjeu le plus marquant du champ de la norme linguistique. La langue est le marqueur principal de l'identité québécoise. L'usage du français distingue les Québécois de leurs voisins anglophones. L'usage du français québécois les distingue de leurs « cousins » français et des autres francophones. Comme l'a montré Gérard Bouchard<sup>19</sup>, les sociétés post-coloniales doivent se déterminer par rapport à leur société métropolitaine d'origine. Deux attitudes sont possibles : la continuité ou la rupture. Ces deux positions se retrouvent dans le choix de la norme linguistique, les endogénistes choisissant la rupture, rupture plus ou moins prononcée selon les cas (joualisants, québécoisants ou aménagistes), et les internationalisants, la continuité, continuité également plus ou moins prononcée selon les cas (internationalisants ou francisants). On a observé au Québec, dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le même type d'opposition dans le domaine littéraire entre les « régionalistes » ou « indigénistes », partisans d'une littérature mettant en scène des sujets et des héros nationaux, souvent inspirés d'ailleurs par la littérature provinciale française, et les « universalistes » ou « parisiens » ou « exotiques », plus attentifs aux mouvements littéraires parisiens et internationaux<sup>20</sup>.

Les manifestations de la variation linguistique deviennent un enjeu identitaire. Cela s'observe notamment dans le choix de l'accent et des mots. Les Québécois sont en général très chatouilleux en ce qui concerne leur accent.

---

19. Gérard Bouchard (2000).

20. Voir Annette Hayward (2006).

Ceux parmi eux qui ont un accent « français » ne sont pas très bien vus<sup>21</sup>. D'ailleurs, depuis la fin de la Révolution tranquille, ils sont rarissimes. Citons, comme exemples, le linguiste Roch Valin et le juriste et homme politique Jacques-Yvan Morin. Beaucoup de Québécois s'attendent même à ce que leurs compatriotes vivant en France conservent là-bas leur accent. À chaque fois qu'une Québécoise ou un Québécois connu part travailler en France, certains s'angoissent pour savoir s'il va garder son accent d'origine ou s'il va changer « pour faire plaisir aux Français ». Ce fut le cas lorsque l'animatrice Julie Snyder a été embauchée par une chaîne de télévision française. En général, les personnes concernées se dépêchent de montrer leur allégeance au Québec en déclarant qu'elles n'ont pas l'intention de changer leur accent en France.

« Si Julie Snyder compte rester **authentiquement québécoise, accent compris**, elle prendra tout de même des cours de diction, “pour qu'ils me comprennent” et pour rayer de son vocabulaire les expressions québécoises qui portent à confusion. » (*Le Soleil*, 20 juillet 1999)

En revanche, les chanteuses Diane Tell et Natasha St-Pier<sup>22</sup>, l'actrice Marie-Josée Croze se sont vu reprocher d'avoir « renié » le Québec pour avoir pris l'accent français. On a même parlé de « syndrome Diane Tell » pour désigner ce phénomène... Autrement dit, changer d'accent, ce serait en quelque sorte une maladie.

« Diane Tell veut aller à la rencontre de son public, au Québec comme ailleurs. Est-ce à dire que les vieilles blessures avec ceux qui lui reprochaient d'**avoir renié ses origines** et d'**avoir chopé l'accent français** seraient enfin cicatrisées? La principale intéressée croit malheureusement que non, citant en exemple des messages qu'elle a reçu des internautes, qui l'ont blessée. » (*Le Soleil*, 18 mars 2005)

Inversement lorsqu'un étranger, à plus forte raison un Français, critique l'accent québécois, il suscite une véritable levée de boucliers au Québec. Ce fut le cas, entre autres, lorsque Françoise Sagan a critiqué l'accent d'une série

21. En Wallonie, par un phénomène semblable, les Belges qui parlent avec un accent français sont souvent désignés du terme péjoratif « Fransquillon ». Dans le Sud de la France, il n'est pas toujours bien vu de parler « avec l'accent pointu » des Parisiens...

22. Natasha St-Pier est née au Nouveau-Brunswick.

télévisée québécoise projetée en France<sup>23</sup> ou lorsque Thierry Ardisson, d'une manière il faut le dire assez peu élégante, a critiqué l'accent de l'écrivaine Nelly Arcan sur le plateau de *Tout le monde en parle*, à Paris. Tout récemment encore, à l'occasion de la fête de la Francophonie, la journaliste de Radio-Canada, Alexandra Szacka, s'est offusquée sur les ondes de RTL de ce qu'en France on imite l'accent québécois.

«Thierry Ardisson, après avoir mené l'une des entrevues les plus humiliantes, méprisantes et odieuses qu'il m'ait été donné d'entendre, en rajoutait pour la forme. "Il faut perdre cet accent canadien (*sic*)", a-t-il conseillé à [Nelly Arcan], en lui confiant que c'était ce qu'elle avait de moins sexy. "C'est terrible, cet accent. On ne parle plus comme ça depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle!" a-t-il poursuivi, plébiscité par un public de débiles légers venus chanter et gesticuler des bras en se moquant des Québécois, des Belges et des prostituées.» (Marc Cassivi, *La Presse*, 20 octobre 2001)

Mais la perception de l'événement peut varier selon les journalistes :

«Thierry Ardisson lui a donné un bon coup de main [à Nelly Arcan] en l'invitant à *Tout le monde en parle* ce qui lui a apporté une visibilité considérable. Les railleries de l'animateur sur l'accent de la jeune femme sont évidemment passées inaperçues en France. Personne n'y aura vu autre chose qu'une "petite vacherie" sans conséquences au regard des atrocités que l'animateur peut parfois asséner à ses invités.» (Pierre Dolbec, *La Presse canadienne*, 26 octobre 2001)

«"La France est devenue une vaste pépinière de talents d'imitateurs et d'humoristes ridiculisant le français du Québec, analyse Alexandra Szacka. Je vous dis bien franchement et en toute amitié : **c'est insupportable!**"» (Site Internet de RTL, 20 mars 2015)

Inversement, les immigrants francophones sont souvent, eux aussi, l'objet de remarques sur leur accent, tandis que leurs enfants subissent à l'école moqueries et pressions, se faisant dire «Ici, on n'est pas en France», tant qu'ils n'abandonnent pas leur «accent pointu».

---

23. Voir Raymond Bernatchez, «Les Excuses de M<sup>me</sup> [Françoise] Sagan», *La Presse*, 11 mars 1989.

« Pour se rendre au sommet, [le pianiste québécois d'origine française] Alain Lefèvre s'est battu depuis son jeune âge dans une école de Ville-Émard [en banlieue de Montréal] où son allure chétive, son *look* bon chic bon genre et son accent français lui assuraient des raclées quotidiennes par les p'tits *bums* de l'établissement. »  
 (*Le Journal de Montréal*, 19 octobre 2012)

Cette querelle ne peut avoir de fin. Tout le monde se moque de l'accent des autres, les Français des Québécois, les Québécois des Français, les Parisiens des Marseillais, les Marseillais des Parisiens. Vouloir arrêter cette pratique relève de l'utopie. Remarquons qu'il existe plusieurs accents sociaux et régionaux au Québec, même s'il existe un accent standard, aujourd'hui assez proche de l'accent standard européen, quoique plus conservateur, et que certains accents québécois sont également stigmatisés au Québec même<sup>24</sup>. Les comédiens et les chanteurs québécois sont souvent capables de jouer ou de chanter avec l'accent québécois ou l'accent français en fonction du répertoire. L'accent reste le marqueur le plus fort de l'identité québécoise. L'abandonner, c'est se mettre en dehors de la communauté. Ne pas l'adopter est parfois senti comme un refus de s'intégrer.

Dans le domaine du lexique, il y a aussi des marqueurs de l'identité québécoise, des mots symboliques, emblématiques, que tout Québécois se doit d'employer. C'est le cas, par exemple, de **traversier** au lieu de ferry. Cela ne concerne pas les seuls anglicismes du français de France. C'est le cas aussi de **bleuet**, toujours préféré à myrtille; de **mitaine**, à moufle; de **tuque**, à bonnet, etc. C'est particulièrement vrai dans le cas du vocabulaire du hockey sur glace. Un hockeyeur québécois ne dira jamais palet, mais **puck** (n. fém.) ou **rondelle**, encore moins crosse, mais **bâton**.

Il s'agit, de la part des endogénistes, de convaincre l'ensemble de leurs concitoyens du caractère distinct de leur langue et du rapport indissociable entre le français québécois et l'identité québécoise; de la part des internationalisants, au contraire, de son caractère commun avec celle des autres francophones. L'argument principal des partisans d'une norme nationale québécoise se base sur l'affirmation de l'existence d'une équation à valeur, selon eux, universelle: nation distincte = langue nationale distincte = dictionnaire distinct. Le défi

24. Voir Jean-Denis Gendron (2014).

des internationalisants consiste à démontrer l'existence d'un français standard international, variété de langue liée non pas à un pays particulier, étranger (la France), mais à une classe sociale transnationale (l'élite francophone mondiale), dont fait partie l'élite québécoise.

## 10.4.2 ENJEU PSYCHOLOGIQUE

### *Les Québécois vivent deux types d'insécurité linguistique*

Le premier concerne le statut de leur langue. Le français pourra-t-il toujours résister à la pression grandissante de l'anglais? Les francophones, à chaque recensement de plus en plus minoritaires au Canada, conserveront-ils la majorité à Montréal d'abord et dans la province ensuite? Cette insécurité porte sur l'avenir, la survie même de la langue française. Dans les médias, cette question est présentée et débattue de manière récurrente, ce qui contribue à alimenter dans la population un fort sentiment d'insécurité.

Le second porte sur la qualité de leur français. Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, on a commencé à s'inquiéter de l'invasion des anglicismes dans le français canadien. De nombreux ouvrages aux titres inquiétants, comme *Les Étrangers dans la cité*<sup>25</sup> de Léon Lorrain ou guerriers comme *L'Anglicisme, voilà l'ennemi*<sup>26</sup> de Jules-Paul Tardivel, ont été publiés au cours des décennies et d'autres paraissent encore. Une bonne partie du débat sur la qualité de la langue porte sur le statut des anglicismes. Ces emprunts sont généralement vus comme une véritable menace, comme le symptôme de l'anglicisation, de l'assimilation. C'est pourquoi les Québécois sont si choqués de constater le nombre d'anglicismes qui pénètrent dans le français de France, sans que les Français semblent s'en inquiéter, quand ils n'ont pas l'air de les encourager. De ce fait, par rapport aux Français, ils oscillent souvent entre complexe d'infériorité, étant conscients de la qualité souvent déficiente de leur langue, et complexe de supériorité, du fait de leurs réflexes de francisation systématique des anglicismes, qui les incitent à penser que leur langue est plus « pure » que celle de leurs « cousins » d'outre-Atlantique.

---

25. Léon Lorrain (1936).

26. Jules-Paul Tardivel (1880).



Dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les Canadiens anglais ont souvent considéré avec mépris le « *French Canadian Patois* », tout en vantant le « *Parisian French*<sup>27</sup> ». La critique de la mauvaise qualité du français québécois n'est pas venue que de l'extérieur. Le pamphlet de Jean-Paul Desbiens, dénonçant le joul, les chroniques de Gérard Dagenais, qualifiant de « patagon » le français canadien, les essais de Georges Dor, décrivant une langue populaire « abâtardie », ont pu contribuer à cette tendance. Avec ses particularismes, ses archaïsmes et, surtout, ses anglicismes, le français québécois est-il une véritable langue ou bien un vulgaire patois, un créole, un joul? Peut-on considérer qu'il s'agit encore du français, si les autres francophones ont du mal à la comprendre, si l'on doit sous-titrer nos films à destination du marché francophone international?

Cela a suscité des réactions opposées. Pour certains, comme Marty Laforest et coll.<sup>28</sup>, critiquer la langue des Québécois, c'est dénigrer les Québécois eux-mêmes, c'est aggraver le sentiment d'autodépréciation dont ils souffrent. En valorisant la langue vernaculaire, en tentant de légitimer ses usages, les endogénistes espèrent mettre un terme à ce sentiment d'autodépréciation et d'insécurité. L'enjeu consiste donc à inverser le jugement de valeur généralement porté sur le vernaculaire, à faire d'une langue stigmatisée une langue valorisée, à légitimer cette variété de langue. C'est un peu la méthode Coué appliquée à la qualité de la langue. À force de nous dire « nous parlons une langue de qualité », nous arriverons à nous convaincre, nous d'abord, les autres ensuite, de la vérité de cette affirmation. Une citation du rapport Larose illustre bien cette attitude résolument positive : « Pour pouvoir rayonner, la langue officielle et commune doit d'abord être valorisée. La langue écrite et parlée au Québec est belle<sup>29</sup>. »

Pour les partisans du français standard international, il s'agit de prendre acte des conséquences de la cohabitation du français et de l'anglais pendant des siècles, dans un rapport de domination du premier par le second, avec comme conséquences l'emprunt de nombreuses formes anglaises inusitées et

---

27. D'où le titre de l'ouvrage du Français Ernest Martin : *Le français des Canadiens est-il un patois?* (1934), dans lequel l'auteur combat les préjugés des anglophones à l'égard de ce français.

28. Marty Laforest et coll. (1997), p. 131 critiquent ce qu'ils appellent le « discours de dénigrement de la langue parlée au Québec ».

29. Rapport Larose (2001), p. 5.

incomprises ailleurs dans la Francophonie, le creusement d'un fossé important entre les deux variétés de français, et de promouvoir les formes internationales de préférence aux formes vernaculaires<sup>30</sup>. Pour eux, la prise de conscience de l'état du français parlé et écrit au Québec n'est pas une manifestation de dénigrement, mais un préalable à tout progrès dans ce domaine.

### 10.4.3 ENJEUX POLITIQUES

Du domaine identitaire et psychologique, on passe naturellement au domaine politique. De l'affirmation de la spécificité québécoise, on passe facilement au rejet de la « mère-patrie », de sa langue, de sa culture, considérées par certains comme des phénomènes colonialistes ou impérialistes, imposés par l'ancienne métropole avec la complicité des élites locales, traitées de « colonisées ». Ainsi, à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de l'adoption de la Charte de la langue française, appelée couramment Loi 101<sup>31</sup>, les autorités avaient choisi comme chanson-thème *La Langue de chez nous* du Français Yves Duteil. Dans un article intitulé « La langue de chez eux », l'écrivain Pierre Monette a réagi en ces termes : « Le 25<sup>e</sup> anniversaire devrait être l'occasion d'une célébration de l'identité linguistique québécoise. C'est pourtant le contraire qui se passe : on étale à grands renforts publicitaires notre mentalité de colonisés. On commémore l'événement en entonnant *La Langue de chez nous* d'Yves Duteil. Le problème ne tient pas au fait que cette chanson est une anthologie de clichés, le problème c'est que la langue que Duteil y célèbre n'est pas celle de chez nous, mais celle de chez lui<sup>32</sup>. ».

Les enjeux politiques du débat sur la norme linguistique sont très importants. Le choix d'une norme peut être lourd de conséquences auprès des anglophones et du Canada anglais. On considère généralement, étant donné leurs réactions, que ceux-ci accepteraient mieux l'imposition du bilinguisme

---

30. Voir la polémique autour du *Grand Dictionnaire terminologique* de l'Office de la langue française du Québec, en particulier l'article d'anciens terminologues de l'Office intitulé « Au-delà des mots, les termes » (*Le Devoir*, 12 février 2011) et ma tribune sur le site Vigile.net intitulée « Halte à la dérive de l'Office québécois de la langue française » (22 février 2011)

31. Charte adoptée par l'Assemblée nationale du Québec en 1977. Elle définit les droits linguistiques des Québécois et instaure pour la première fois le français comme (seule) langue officielle du Québec.

32. Pierre Monette, « La langue de chez eux », *Voir*, 16, 36, 12 septembre 2002, p. 13.

si la langue des francophones canadiens était « de niveau international ». De même, on estime que les allophones, qui détiennent une des clés de l'avenir du français au Québec, seraient plus enclins à adopter le français si celui-ci permettait de communiquer avec les francophones du monde entier. Il est vrai que des sondages montrent qu'une majorité d'anglophones et, plus encore, d'allophones préféreraient avoir à utiliser le français international plutôt que le français vernaculaire<sup>33</sup>. Lorsque le Parti québécois, en 2008, a manifesté le désir de promouvoir un standard québécois, un journaliste anglophone a fait part des craintes des anglophones et des allophones dans ces termes : « *The forces that would marginalize Quebec's French culture are, in short, lively. That's not good for anglos or allos who have gone along with Bill 101's imposition of French on Quebec some 30 years ago. The deal was that real French would have primacy – not a language that could head off into global irrelevance*<sup>34</sup>. » Le problème se pose aussi vis-à-vis des immigrants francophones parfois rebutés par un vernaculaire qui les déroutent. Dans cette optique, la qualité de la langue pratiquée au Québec devient un enjeu de sa survie. L'augmentation de l'immigration francophone, surtout à Montréal, modifie le marché linguistique. La position endogéniste dénote un refus de cette nouvelle réalité.

L'enjeu politique se joue aussi à l'extérieur du Québec, dans l'ensemble de la Francophonie et dans le monde. Les endogénistes québécois font la promotion de la variation linguistique non seulement au Québec, mais aussi dans la Francophonie. Leurs efforts pour rallier à leur cause les Belges et les Suisses n'ont pas obtenu beaucoup de succès<sup>35</sup>, mais ils ne sont pas restés sans échos dans certaines régions de la Francophonie. Les internationalisants considèrent que montrer la France du doigt, insister sur les différences, ne sont pas les meilleurs moyens de défendre l'usage du français déjà menacé par l'anglais et d'autres langues. Les endogénistes voient le Québec, « deuxième partenaire

---

33. Voir Pierre Bouchard et Jacques Maurais, « Les modèles linguistiques des non-francophones », *Le Devoir*, 9 septembre 1999, p. A7.

34. Henry Aubin, « *The poor quality of French in Quebec should concern anglos, too* », *The Gazette*, 15 mars 2008.

35. Du fait, certainement, de la proximité géographique, économique et, de plus en plus, politique de ces pays, et de la tendance à l'homogénéisation du marché linguistique francophone européen.

en importance après la France, en terme de nombre de locuteurs français<sup>36</sup>», comme le « foyer » des francophones en Amérique, le leader de la variation linguistique, de l'aménagement linguistique, de la terminologie française, des industries de la langue et de la diversité culturelle dans le monde francophone. On peut parler d'un certain messianisme québécois, seul capable, selon les tenants de cette thèse, de sauver le français de son déclin, voire de sa disparition du fait de la légèreté ou de l'aveuglement des Français.

#### 10.4.4 ENJEU SCIENTIFIQUE

Un autre enjeu peut être défini comme l'enjeu scientifique. Il s'agit de savoir quelle théorie rend le mieux compte de la réalité du marché linguistique québécois et quel type de dictionnaire décrit le mieux le français québécois.

Pour les endogénistes, le parler des Québécois est un système linguistique autonome (par rapport au français de France) et homogène, régi par ses propres règles, ses propres jugements de valeur, ses propres niveaux de langue. C'est pourquoi la rédaction d'un dictionnaire global et normatif du français québécois revêt pour eux une importance considérable. Un dictionnaire national devrait prouver la justesse de leur théorie.

Le dictionnaire représente également un enjeu symbolique important pour certains. Ayant été privé par la Conquête anglaise de la possibilité de se libérer de la France, sa métropole historique, le Québec n'a pas eu de George Washington ou de Simon Bolivar. Comment matérialiser cette indépendance par rapport à l'ancienne métropole? Pour les endogénistes, en légitimant et en officialisant les particularismes du français québécois, en adoptant une norme nationale et en rédigeant un dictionnaire national, global et normatif du français québécois. Un Webster québécois serait le libérateur qui légitimerait le français québécois, marquant la fin de la sujétion des Québécois aux dictionnaires rédigés en France, l'avènement de leur totale autonomie linguistique, vainquant leurs complexes et leur insécurité linguistiques vis-à-vis des Français, qui, après tout, ne sont pas les seuls propriétaires de la langue.

Rédiger un dictionnaire général, global et normatif, sur la base d'un corpus québécois, est donc vu comme quelque chose de positif, un symbole

---

36. Rapport Larose (2001), p. 164.

d'affirmation nationale<sup>37</sup>. C'était le projet de départ du dictionnaire de l'équipe Franqus<sup>38</sup>. Rédiger un glossaire ou même un dictionnaire différentiel<sup>39</sup> du français est considéré comme la marque d'une sujétion vis-à-vis de la France et de sa langue, considérée (à tort) comme le seul modèle légitime.

Pour les internationalisants, rédiger un dictionnaire général, global et normatif du français québécois, si tant est qu'un tel projet est réalisable, et par là reconnaître la légitimité de cette variété de français, contribuerait à isoler les Québécois dans le monde francophone et à renforcer les difficultés de communication avec ce monde auquel le Québec appartient. Du fait de leur situation minoritaire en Amérique du Nord anglophone et dans la Francophonie même, ils ont tout intérêt à préserver et à améliorer leurs communications avec le reste du monde francophone.

Si l'on fait le bilan de l'activité de recherche dans ce domaine, on est obligé de constater que les résultats ne sont pas à la hauteur des attentes et des besoins, et ne sont pas en rapport non plus avec l'importance des ressources investies par les autorités universitaires, provinciales et fédérales.

Pour ce qui concerne l'étude du français québécois, après l'enthousiasme sociolinguistique des années 1970, force est de constater que cet élan n'a pas produit de synthèses, encore moins d'études exhaustives, que ce soit dans le domaine de la phonétique, de la morphosyntaxe ou du lexique. Le variationnisme linguistique a montré ses limites, reconnues d'ailleurs par William Labov. S'il est relativement facile d'appliquer la méthode sur un corpus phonologique réduit à quelques unités, la tâche devient impossible dès qu'on aborde la morphosyntaxe et encore plus le lexique.

### *Le naufrage de la lexicographie québécoise*

Pour ce qui concerne la description dictionnaire des usages québécois, toujours après les ambitions non dissimulées du début des années 1970, on est

37. Voir à ce sujet l'article au titre révélateur de Claude Poirier, «De la soumission à la prise de parole: le cheminement de la lexicographie au Québec», in Braj B. Kachru et Henry Kahane (1995), p. 237-252.

38. Projet de dictionnaire de l'équipe Franqus de l'Université de Sherbrooke.

39. Voir les réactions des endogénistes québécois à la publication de mon *Dictionnaire québécois-français*, en particulier: Claude Poirier (2000), p. 101-103; Louis Mercier et Claude Verreault (2002), p. 87-108.

malheureusement obligé de constater le naufrage de la lexicographie québécoise. Le *Dictionnaire du français québécois*, devenu par la suite le *Dictionnaire historique du français québécois*<sup>40</sup>, n'a pas abouti. Seuls environ 650 articles ont été publiés. Il en aurait fallu au moins 5000 pour avoir une vue satisfaisante du français québécois. Le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*<sup>41</sup> a été retiré de la vente dès sa seconde édition à la suite des nombreuses critiques dont il a fait l'objet. Le *Dictionnaire canadien bilingue*<sup>42</sup> a tout simplement disparu des écrans radar. *Usito*<sup>43</sup> est loin de répondre à l'ambitieux programme initial du projet Franqus (Français en usage au Québec). Sa nomenclature française est semblable à celles des dictionnaires français de référence. Sa nomenclature québécoise est réduite. Ses définitions sont semblables à celles des dictionnaires français de référence. Ses exemples littéraires français sont tirés du *Trésor de la langue française* de Nancy<sup>44</sup>. Ses exemples québécois n'ont souvent que peu d'intérêt et de valeur illustrative. Ses québécismes sont divisés en deux catégories : les « bons québécismes », traités dans le corps de l'article, et les « mauvais », relégués en fin d'article, dans une rubrique qui est une sorte de purgatoire des mots. La raison de l'échec<sup>45</sup> d'*Usito* à être un dictionnaire du français québécois complet, normatif et original s'explique par le fait que leurs auteurs, comme plusieurs avant eux, ont voulu traiter de deux dialectes français dans un seul dictionnaire non différentiel.

Le rêve, caressé pendant quatre décennies, de remplacer les dictionnaires de langue rédigés en France par un dictionnaire national ne s'est pas réalisé. En 2014, à part le *Dictionnaire CEC jeunesse*, tous les dictionnaires de langue approuvés par le ministère de l'Éducation du Québec sont ceux des maisons Hachette, Larousse et Robert.

---

40. Projet financé par l'Université Laval, le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (1977-1997), le ministère de l'Éducation du Québec (1976-1991), le ministère de la Culture et des Communications (dans les années 1990) et l'AUPELF-UREF.

41. Initiative privée des dictionnaires Le Robert.

42. Projet subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

43. Projet subventionné par le gouvernement du Québec, l'Université de Sherbrooke et d'autres sources.

44. Claude Poirier, directeur du *Trésor de la langue française au Québec* (TLFQ), le constate : « *Usito* reprend le plus souvent les analyses d'un dictionnaire de France, le TLF [*Trésor de la langue française*] de Nancy » (*Le Devoir*, 14 août 2013).

45. Alors que, traditionnellement, chaque parution d'un dictionnaire québécois suscite beaucoup d'intérêt et alimente des polémiques, la publication de celui-ci n'a soulevé que très peu d'intérêt.

À qui ou à quoi attribuer cet échec? À la faiblesse des équipes et de leurs directeurs, à la complaisance des comités d'évaluation et des organismes subventionneurs, au refus du public québécois d'accepter ce genre de dictionnaire ou à la difficulté insurmontable de rédiger un dictionnaire global des usages québécois en contexte diglossique? Le rêve caressé par Adjutor Rivard<sup>46</sup>, en 1914, de voir rédiger un dictionnaire du français canadien n'est donc toujours pas réalisé plus de 100 ans plus tard. Il est fort probable qu'il ne se réalisera jamais. On imagine mal en effet que les autorités provinciales et fédérales, qui ont déjà investi des millions de dollars dans des entreprises lexicographiques, se lancent à nouveau dans de telles aventures à une époque où les contribuables sont de plus en plus sensibles à la bonne utilisation de leur argent.

#### 10.4.5 L'ENJEU DE LA « PURETÉ » DE LA LANGUE

Un autre enjeu peut-être qualifié d'enjeu de la pureté de la langue<sup>47</sup>. Il s'agit en l'occurrence du sort à réserver aux anglicismes. Le puriste est mu par une conception esthétique du langage. Il considère que la langue d'autrefois était plus « pure », plus « belle » que celle d'aujourd'hui. Il considère aussi l'emprunt à une langue étrangère comme un élément perturbateur, affectant la « pureté », donc la beauté de sa langue. C'est cette seconde caractéristique du puriste qui est la plus fréquente au Québec. Vis-à-vis des anglicismes, il éprouve en réalité un fort sentiment d'insécurité, étant convaincu qu'ils représentent une menace pour la survie de sa langue<sup>48</sup>. En fait, il fait preuve d'intolérance : le rejet de l'emprunt, c'est aussi le rejet de l'altérité ; d'esprit de supériorité : il sait détecter les impuretés que les autres ne voient pas et y remédier ; d'autoritarisme : il veut imposer sa conception de la langue à ses concitoyens ; et finalement d'idéalisme : il est convaincu qu'il peut agir pour changer la langue, qu'« épurer » la langue de ses anglicismes écarte la menace d'assimilation, alors qu'en réalité cela ne diminue en rien la force de l'anglais, qui réside dans un tout autre domaine, celui du pouvoir économique.

46. Fondateur de la Société du parler français au Canada.

47. Voir George Thomas (1991), p. 19 : « *Purism [is] an attitude to language which labels certain elements as "pure" (therefore desirable) and other as "impure" (therefore undesirable).* »

48. J'ai montré dans Meney (2010), p. 249 et suiv. les failles de ce raisonnement.

En général, les Québécois sont très sensibles, et même allergiques, aux mots anglais comme *ferry-boat*, *parking*, *stop*, *week-end*. Cependant on note des différences de traitement irrationnelles. Par exemple, on n'emploiera jamais *sponsor*, mais on ne semble pas remarquer qu'**aréna** (enceinte sportive, patinoire (couverte)) et **campus** ont exactement la même origine. Tous les trois sont des mots latins introduits en français par l'anglais. S'ils en emploient beaucoup dans la langue parlée spontanée, ils les évitent soigneusement dans la langue orale ou écrite soutenue. C'est un phénomène lié à la situation de diglossie. En revanche, ils sont moins sensibles aux autres anglicismes entrés dans leur parler, comme les anglicismes de sens (**définitivement** pour à coup sûr), les calques (**payeur de taxe** pour contribuable), les calques phraséologiques (**le chat est sorti du sac**).

En réaction à ce phénomène, vu comme une menace d'anglicisation, d'assimilation, une forte tradition puriste s'est développée dès le début de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. On trouve des puristes chez les endogénistes et les internationalisants, les aménagistes et les francisants. La tradition puriste a eu un côté positif: elle a contribué à maintenir le contact avec le français de France dans de nombreux cas, mais elle a aussi, du fait de sa phobie de l'anglicisme, assimilé à l'anglicisation, contribué à créer des termes propres au français québécois, creusant ainsi le fossé entre les deux variétés de langue. Elle a aussi contribué à implanter dans le français québécois de nombreuses impropriétés, remplaçant par exemple *running shoes* par **espadrilles**, déviance que n'a cessé de dénoncer Gérard Dagenais.

Une autre tendance, inspirée par la sociolinguistique, considère qu'il n'y a pas lieu d'entretenir cette crainte et qu'il convient de légitimer un certain nombre d'anglicismes québécois, quitte à les accompagner de la marque d'usage «familier». C'est ce qu'avait tenté de faire le *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*<sup>49</sup>, intégrant dans sa nomenclature des anglicismes comme **frencher**, **gas**, **jacker**, **lousse**, **mop**, **pinotte**, **plug**, **scrap**, **tough**, **track**, **twit**... (mais aussi des «sacres»). Cette initiative avait provoqué une levée de boucliers, montrant que ses auteurs n'avaient pas évalué correctement le sentiment linguistique de la majorité des Québécois. On remarque une forte tendance à légitimer des anglicismes québécois, à condition qu'il ne s'agisse

---

49. Dictionnaire québécois d'aujourd'hui (1992).



pas d'emprunts de mots, parmi les collaborateurs du *Grand Dictionnaire terminologique* de l'OQLF, que ce soit des anglicismes sémantiques comme **détour** (déviation), **table d'hôte** (menu, formule (à prix fixe)) ou des calques comme **glace noire** (d'après *black ice*).

Cette question de l'acceptation ou du rejet des anglicismes est une pomme de discorde entre Québécois et Français, les premiers considérant en général que les seconds sont, au mieux, laxistes et inconscients dans ce domaine, au pire, prêts à s'angliciser.

#### 10.4.6 ENJEU PÉDAGOGIQUE

Le choix d'une norme linguistique a des conséquences directes sur l'enseignement de la langue et des autres matières (qu'on pense à la terminologie des sciences et des techniques), la correction des travaux scolaires et des examens, la rédaction des manuels scolaires, des dictionnaires et des grammaires, etc. En vertu de la Loi 101, les auteurs de manuels scolaires sont tenus de respecter les recommandations linguistiques de l'OQLF. Chaque nouveau manuel doit passer avec succès un examen de correction linguistique imposé par le ministère de l'Éducation du Québec, toujours selon les règles de l'OQLF (règles de féminisation, choix des termes, etc.). Par exemple, le document intitulé *Évaluation et approbation des ouvrages de grammaire* demande de vérifier si « les termes normalisés ou recommandés par l'Office québécois de la langue française sont privilégiés et accompagnés d'indications explicites lorsque des termes concurrents sont d'usage fréquent<sup>50</sup> ». C'est dire l'importance du choix de la norme, et l'importance de savoir qui détient le pouvoir dans ces organismes. Or, depuis le début des années 1970, ce sont les endogénistes élitaires qui ont dominé dans ces institutions. Et, depuis le début des années 2000, ce sont plutôt les endogénistes populistes québécoisants.

Le rôle et la formation des enseignants aussi sont primordiaux. On critique souvent une formation déficiente, plus orientée, dans les facultés de Sciences de l'Éducation, sur la pédagogie que sur les contenus (en particulier, la maîtrise du français). En 1977, l'Association québécoise des professeurs de

---

50. Ministère de l'Éducation, du Loisir et des Sports, *Évaluation et approbation des ouvrages de grammaire*, 2013, p. 4 (site Web du ministère).

français (AQPF) a voté en congrès en faveur d'une norme endogène définie de la manière suivante: « Le français standard d'ici est la variété de français socialement valorisée que la majorité des Québécois francophones tendent à utiliser dans les situations de communication formelle<sup>51</sup>. » Plus récemment, le Conseil supérieur de la langue française (CSLF), sous l'impulsion du linguiste Conrad Ouellon, a pris des positions plus équilibrées et plus réalistes, déclarant « Quelle sorte de français doit-on enseigner? La question n'est pas nouvelle et la réponse demeure la même: c'est le français standard, avec sa norme internationale commune<sup>52</sup>. »

#### 10.4.7 ENJEU CULTUREL

Les enjeux culturels du débat sur la norme et la qualité de la langue sont nombreux. Dans les arts fondés sur la langue (théâtre, poésie, roman, chanson, humour), l'enjeu est de fonder une culture où langue et identité sont en adéquation; la langue québécoise serait la seule à pouvoir exprimer le vécu québécois. À cet égard, la représentation des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay, en 1968, a marqué une étape historique, celle où les œuvres en québécois ont obtenu droit de cité.

Tout créateur québécois se trouve face à une alternative: écrire ou bien en français québécois ou bien en français international. Le choix de la variété de langue a des conséquences sur les destinataires, l'importance numérique du public potentiel, la diffusion de l'œuvre, nationale ou internationale<sup>53</sup>. En fait, il se fait principalement en fonction du sujet et de la situation de communication. Même dans les ouvrages les plus québécoisants, la voix de l'auteur s'exprime généralement en français international. Des pans entiers de la création littéraire ne s'écrivent qu'en français international, en fait dès qu'on quitte la description de milieux typiquement québécois, particulièrement des milieux populaires ou marginaux. Ainsi tous les essais québécois sont écrits en français standard international. C'est une autre caractéristique d'une situation de diglossie.

---

51. Association québécoise des professeurs de français (1997), p. 11.

52. Conrad Ouellon (2008).

53. Voir l'analyse d'Abram De Swaan (2001).

Le cas du doublage des films est très représentatif des enjeux en cause. Les autorités et les comédiens québécois ont fait valoir que les films doublés en France choquaient la sensibilité linguistique des spectateurs québécois, en particulier à cause de l'accent français, de certains anglicismes et du vocabulaire argotique. Les Français ont rétorqué que les doublages québécois choquaient les spectateurs français à cause de la « mauvaise qualité » des traductions et de l'accent québécois. Derrière ces arguments, on retrouve tous les enjeux liés au débat sur la qualité de la langue et cet exemple montre à quel point ces enjeux, évoqués plus haut, sont intimement liés. Dans ce cas, les Québécois ont adopté une stratégie de subversion pour vaincre la stratégie de domination des Français. Les autorités québécoises y ont vu un enjeu politique (affirmer l'indépendance du Québec dans ce domaine par rapport à la France, faire plier les compagnies américaines de production et de diffusion) et, en commun avec les traducteurs et les comédiens québécois, un enjeu économique (rapatrier au Québec la traduction et le doublage des films destinés au marché québécois; créer une industrie du doublage capable de dominer son marché d'abord, pour ensuite prendre des parts sur le marché francophone international); un enjeu identitaire pour les autorités, les comédiens, les traducteurs et les spectateurs partisans de cette politique dans la mesure où il était demandé que les spectateurs québécois puissent entendre des voix et des dialogues québécois auxquels ils puissent s'identifier. En revanche les partisans du doublage en France (il y en a) ont critiqué la mauvaise qualité de certaines traductions, une langue artificielle, aseptisée, à mi-chemin entre le véritable québécois et le français tel qu'il se parle, le retour trop fréquent, du fait de l'exiguïté du bassin de doubleurs, des mêmes voix québécoises dans des rôles très différents, la chance manquée d'entendre des voix françaises et d'unifier ainsi le marché francophone international<sup>54</sup>.

Il faudrait aussi aborder la question de la traduction, en particulier de la traduction de textes littéraires d'auteurs anglophones nord-américains. Il est bien évident que la manière de désigner en français les réalités nord-américaines est souvent très différente au Québec et en France. De nombreuses traductions de littérature nord-américaine par des traducteurs français font sourciller les lecteurs québécois, quand elles ne les scandalisent pas tout simplement. Ce fut le cas, par exemple, avec la traduction du roman *Barnye's Version*

---

54. Voir Robert Dolbec, « Doublé au Québec? », *La Presse*, 28 mai 1999, p. B2.

de l'écrivain montréalais Mordechai Richler par un traducteur français<sup>55</sup>. Comme pour le doublage des films, les éditeurs et les traducteurs québécois font des pieds et des mains pour que ce genre d'ouvrages soit traduit pour les Québécois par des Québécois. Avec des succès variables.

#### 10.4.8 ENJEUX ÉCONOMIQUES

L'exemple du doublage montre que, même s'il est question de la « qualité de la langue », le débat implique d'importants enjeux économiques. Le choix d'une norme linguistique, comme celui d'une norme industrielle, a des conséquences sur certains produits et secteurs d'activité et sert souvent à protéger un marché contre une concurrence jugée trop menaçante. Choisir une norme linguistique québécoise permet de créer un marché pour toute une série d'activités et de produits en rapport avec la langue et la culture (métiers de la rédaction, de la traduction, de la publicité, du doublage de films; industrie de la langue: logiciels de correction orthographique, de reconnaissance vocale, etc.; bases de terminologie; édition, en particulier édition scolaire; etc.).

Ce choix a permis la création d'une activité économique importante, en particulier dans l'édition scolaire, tributaire des directives gouvernementales. Mais il risque aussi de pénaliser les industries québécoises de la langue sur le marché international en leur interdisant l'accès à la norme internationale. Il est intéressant de noter que le *Dictionnaire thématique visuel*<sup>56</sup>, le best-seller de Jean-Claude Corbeil, partisan d'une norme endogène (élitiste), comporte très peu de particularismes québécois, particularismes d'ailleurs de moins en moins nombreux au fur et à mesure que paraissent de nouvelles éditions. Parmi les autres réussites éditoriales québécoises, citons le *Multidictionnaire* de Marie-Éva De Villers et le logiciel d'aide à la rédaction *Antidote* des éditions Druides. Ces trois ouvrages mettent l'accent sur un français standard international. Inversement, le *Grand Dictionnaire terminologique* de l'Office

---

55. Voir la réaction de Réginald Martel, « Mordecai Richler pur et dur », *La Presse*, 5 septembre 1999 et l'analyse de Sébastien Côté, « Centre, périphérie et ethnocentrisme: la traduction française de *Barney's Version* de Mordechai Richler », *Post-Scriptum*, revue de recherche interdisciplinaire en texte et médias (<http://post-scriptum.org/>).

56. Jean-Claude Corbeil et Ariane Archambault (1986, suivi de nombreuses éditions). Ouvrage décliné en plusieurs versions uni-, bi- et multilingues.

québécois de la langue française, censé s'adresser non seulement aux Québécois, mais aussi aux autres francophones du monde entier, se révèle de peu d'utilité pour ces derniers à cause du parti pris québécoisant adopté par l'OQLF depuis quelques décennies<sup>57</sup>.

#### 10.4.9 ENJEUX DE CARRIÈRE ET DE POUVOIR

Dans les années 1960-1970, la génération alors en place dans le réseau universitaire et les organismes chargés de la langue défendait la norme du français standard international et la nécessité de se rapprocher de la France en matière de langue. Cela se manifeste dans la définition de la norme proposée dans le *Cahier n° 1* de l'Office de la langue française, formulée dans ces termes : « La norme qui, au Québec, doit régir le français dans l'Administration, l'enseignement, les tribunaux, le culte et La Presse, doit, pour l'essentiel, coïncider à peu près entièrement avec celle qui prévaut à Paris, Genève, Bruxelles, Dakar et dans toutes les grandes villes d'expression française<sup>58</sup>. » Il s'agissait donc très clairement d'une position internationalisante. Cette position se trouve aussi développée dans un texte du linguiste Roch Valin publié par l'Office : « Le français à enseigner s'impose à nous : c'est le français que, dans toute l'Europe francophone, aussi bien en Belgique wallonne ou en Suisse romande qu'en France, écrivent et parlent les gens cultivés. C'est cette langue, et elle seule, qui, pour les étrangers, s'appelle aujourd'hui "le français"<sup>59</sup>. »

Avec les années 1970 est arrivée une génération de jeunes universitaires québécois. Pour la plupart formés en France, en particulier à Aix-en-Provence et à Strasbourg, munis d'un doctorat d'université ou de 3<sup>e</sup> cycle, ils sont rentrés au Québec avec de belles perspectives de carrière. Les universités québécoises étaient alors en plein développement, les postes, nombreux. La linguistique, la sociolinguistique, la planification linguistique, la traduction, les études contrastives de l'anglais et du français, la lexicographie québécoise, la terminologie, portées par le mouvement nationaliste, étaient à la mode. On

---

57. J'ai fait une critique du *Grand Dictionnaire terminologique* dans Meney (2010), p. 405-443. Voir aussi les critiques d'anciens terminologues de l'OQLF : <http://www.vigile.net/Au-delà-des-mots-les-termes>.

58. Ministère des Affaires culturelles du Québec (1965), p. 6.

59. Roch Valin (1970), p. 7.

créait des programmes d'enseignement, des centres de recherche, tenait des colloques. Les financements étaient nombreux et faciles à obtenir. L'ancienne génération n'avait qu'à s'effacer.

Un véritable réseau endogéniste s'est formé dans le petit circuit des universités québécoises francophones (au nombre de quatre), en particulier dans les facultés des lettres et des sciences de l'éducation, et dans les organismes provinciaux chargés de la langue (Conseil de la langue française, Office de la langue française, Secrétariat à la politique linguistique, ministère de l'Éducation). Vis-à-vis de l'extérieur, le groupe était uni par son rejet de la norme française, sa recherche d'une norme québécoise, ce qui n'empêchait pas qu'à l'intérieur il était marqué par des dissensions idéologiques opposant québécoisants et aménagistes, mais aussi par des conflits de personnes et d'intérêts.

Le chemin parcouru dans la lutte idéologique entre 1965 et 1990, se mesure à la lecture d'un avis du Conseil de la langue française qui se lit comme suit : « Le Conseil, après avoir consulté un grand nombre de spécialistes du français québécois, affirme qu'il y a maintenant consensus au Québec quant à l'existence d'un français standard d'ici dont la description constitue la prochaine étape obligée du projet collectif québécois d'aménagement de la langue<sup>60</sup>. » De 1965 à 1990, on est passé de l'appui officiel à une norme internationale à la promotion d'une norme nationale. Et les recherches se sont focalisées presque exclusivement sur le français québécois avec les résultats décevants que je viens d'évoquer.

Cette génération s'éloigne à son tour, laissant la place à une autre génération, qu'elle a formée selon son idéologie et qu'elle a placée aux rares postes restant dans les universités et les organismes d'État. Contrairement à la précédente, cette génération n'a pas connu d'expérience étrangère, n'a pas été en contact avec d'autres variétés de français, hormis celle du Québec, ayant étudié dans la province, souvent dans une seule université. L'intérêt de la société et des autorités pour la linguistique a fortement décliné. Après les vaches grasses des années 1970-1990, qui ont permis le financement de nombreux projets lexicographiques, c'est la période des vaches maigres.

---

60. Conseil de la langue française (1990).

On peut se demander combien de temps encore le mouvement endogéniste pourra dominer le champ linguistique alors qu'il va à contre-courant du sentiment majoritaire de la population québécoise qui désire une norme internationale.

L'étude détaillée, objective, du français québécois et du fonctionnement du marché linguistique montre qu'il n'existe pas au Québec une seule variété de français, avec une norme nationale unique, mais au moins deux, un français vernaculaire et un français international. En réalité, comme l'indiquent les réponses à un sondage de l'Office québécois de la langue française<sup>61</sup>, les locuteurs québécois vivent une situation de diglossie français vernaculaire-français international, dans laquelle chacun des deux dialectes joue un rôle particulier dans la communication. Le français international « appartient<sup>62</sup> » autant aux Québécois que le français vernaculaire. Cette étude montre aussi que, depuis plusieurs décennies, le français québécois tend à se dédialectiser, à se rapprocher du français des autres francophones. Vouloir privilégier le français québécois au détriment du français international relève de l'idéologie, plus précisément du nationalisme. Mais le nationalisme politique québécois n'implique pas forcément le nationalisme linguistique. On peut être nationaliste politiquement et internationalisant linguistiquement. L'endogénisme linguistique est un obstacle à la modernisation de la langue, qui passe par un rapprochement toujours plus grand avec le français international. On peut se demander en effet quel avantage, quel intérêt pourraient avoir les locuteurs québécois à pratiquer un séparatisme linguistique. La masse des Québécois ne s'y trompe pas, même si elle est attachée à nombre de ses particularismes, quand elle privilégie le français international dans l'enseignement.

La prise de conscience et la reconnaissance de cette situation permettraient de clarifier les débats sur la qualité de la langue et ses enjeux, et d'éviter des querelles inutiles. Les Québécois désirent un retour au français international. La parenthèse endogéniste est peut-être sur le point de se refermer.

---

61. À la question de savoir s'ils parlaient québécois ou français, 52,6 % des sondés ont répondu « québécois » et 47,4 % « français ».

62. En réalité, personne, pas plus les Québécois que les Français, n'est « propriétaire » d'une langue, même si tous en sont « possesseurs ».

## Conclusion

---

Ce que montre l'étude objective des emplois de centaines de structures et de termes dans la PEQ comparés à ceux de la PEF, ce n'est pas l'existence, sur le marché linguistique québécois, d'une seule variété de langue, autonome, homogène, avec son standard propre – le « français québécois standard » – comme l'assurent les linguistes endogénistes. Cette étude prouve au contraire que la réalité est bien plus complexe.

En fait dans la PEQ, comme dans l'ensemble du marché linguistique québécois, on observe l'existence d'une situation de bilinguisme français-anglais doublée d'une situation de diglossie français vernaculaire québécois-français international de référence.

Cette situation de diglossie, comme c'est souvent le cas, présente ses propres particularités. Si, d'une manière générale, celle du Québec répond à la définition classique d'une situation diglossique, caractérisée par la coexistence de deux systèmes linguistiques, l'un considéré comme la variété valorisée, l'autre, comme la variété stigmatisée, selon les situations de communication, la réalité est plus complexe dans le détail.

Il n'y a pas de ligne de démarcation infranchissable entre les deux variétés de français en usage au Québec, mais plutôt un *continuum* ou, plus exactement, une interpénétration, une osmose, entre elles, au point où souvent le locuteur québécois a du mal à déterminer ce qui relève de son français vernaculaire et ce qui relève du français international commun.

Cela s'explique par le fait qu'on a affaire plus précisément à une situation d'endoglossie, impliquant non pas deux langues différentes, mais deux dialectes



d'une même langue. Souvent, seul un observateur extérieur, ayant une bonne connaissance des deux dialectes, peut le déterminer avec plus de sûreté.

Comme dans toute situation de diglossie, il existe une répartition des fonctions entre les deux systèmes linguistiques. La langue officielle, la langue publique, la langue surveillée, la « langue du dimanche », celle du commerce, des publications scientifiques, des essais, des communications internationales, etc., est le français de référence, le français international. La « langue de tous les jours », la langue familière, celle de certaines radios populaires, voire populistes, d'une certaine littérature, des séries et des feuilletons télévisés, la langue qu'on utilise quand on veut s'identifier comme Québécois est le français vernaculaire.

Mais, comme je l'ai dit plus haut, il y a toujours plus ou moins pénétration d'un dialecte dans l'autre. Il n'y a jamais de discours 100 % vernaculaire dans la mesure où cette variété de français partage l'essentiel de ses structures et de son lexique avec le français de référence. Mais le passage dans le même discours du registre international au registre vernaculaire joue souvent le rôle du passage d'un registre de langue soutenu à un registre de langue familier ou populaire en français de référence. Ce qui a fait croire à certains qu'il s'agissait du registre familier du français québécois standard, alors que, dans ce cas, on change et de code et de niveau de langue, alors que dans l'autre cas, on ne change que de niveau de langue.

Les termes québécois ont des statuts divers sur le marché linguistique. Beaucoup d'entre eux, liés à la civilisation canadienne-française traditionnelle, ont disparu ou sont en voie de disparition. Beaucoup ont été ou sont victimes de la modernisation de la langue consécutive à la modernisation de la société dans tous les domaines au cours des dernières décennies. Aujourd'hui encore, comme le montre notre étude, ils sont en concurrence avec les termes du français international de référence. Si certains dominent les termes internationaux, d'autres mènent avec eux une lutte serrée, d'autres encore sont en perte de vitesse et sur le point de disparaître de l'usage. Vouloir légitimer des termes vernaculaires sans tenir compte de cette situation n'est pas une position défendable.

Cependant une frange du lexique québécois sera toujours utilisée de préférence à l'équivalent en français international, même dans le registre neutre ou soutenu. Cette partie du lexique est ce que certains appellent le « français

québécois standard». En réalité, par rapport à l'ensemble des moyens linguistiques à la disposition du locuteur québécois, elle est assez minime. Elle comprend en particulier des régionalismes (**bleuet** *vs* myrtille), des statalismes<sup>1</sup> (**sous-ministre**), des allusions à l'histoire du pays (**une tête à Papineau**), des spécialités culinaires (**épluchette de blé d'Inde**), des noms de marques déposées utilisés comme noms communs (**X-Acto** *vs* cutter), des sigles (**CSST**<sup>2</sup>) et des acronymes (**BAPE**<sup>3</sup>), etc. C'est certainement insuffisant pour qu'on puisse parler d'un **standard** québécois. Ce sont plutôt des **particularismes** québécois au sein du français de référence.

Beaucoup de ces particularismes sont en fait des anglicismes «masqués». En effet, le «français québécois standard» se caractérise souvent par une phobie de l'emprunt de certains termes à l'anglais dans la langue surveillée, alors que ces mots sont d'emploi courant à l'oral, et par une insensibilité aux anglicismes de sens, de traduction et aux calques. Beaucoup sont même légitimés par des organismes officiels comme l'Office québécois de la langue française et son *Grand Dictionnaire terminologique*.

Même si les situations de diglossie sont généralement stables, ce qui est remarquable dans le cas du Québec, c'est le puissant mouvement de dédialectalisation de la prononciation et de modernisation du lexique, mouvement en direction du français international, qui s'est produit au cours des dernières décennies et continue de se faire de nos jours. Un rapprochement considérable s'est réalisé avec le français des Européens, conséquence de la modernisation de l'économie, de la facilitation des échanges et de la volonté des Québécois de parler une langue de qualité, une langue de niveau international. Cette véritable révolution linguistique, parallèle aux révolutions économique et politique nées dans les années 1960, n'a jamais été suffisamment reconnue tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du Québec.

La reconnaissance de ces faits a des conséquences importantes dans le domaine de la politique linguistique à mener, s'il y a lieu de le faire, et du choix de la norme. La majorité des Québécois, je l'ai dit plus haut, se prononcent massivement pour le choix du français international comme

- 
1. Termes désignant des concepts ou des entités politiques, juridiques, administratives.
  2. Commission de la santé et de la sécurité au travail.
  3. Bureau d'audiences publiques sur l'environnement.

langue d'enseignement. Cela devrait amener à réfléchir les responsables politiques, comme le ministre de l'Éducation, les responsables des organismes linguistiques, comme le Conseil supérieur de la langue française et l'Office québécois de la langue française, sur la nécessaire réorientation des critères sur lesquels se fonde actuellement leur action.

Il y a trois attitudes possibles.

La première, la plus libérale, consiste à dire « n'intervenons pas dans le domaine de la langue, personne n'en est propriétaire ; les Québécois se comprennent parfaitement en l'état actuel du marché ; moyennant parfois un petit effort d'adaptation, ils se comprennent avec les francophones d'autres origines ; la situation de diglossie offre des avantages, augmentant les possibilités d'expression des locuteurs, renforçant leur sentiment d'appartenance à une nation distincte ».

La deuxième, la plus idéologique et la plus dirigiste, consiste à persévérer dans la voie de l'aménagisme endogéniste, à continuer d'affirmer qu'il existe un « français québécois standard », qu'il convient de l'explicitier et de le légitimer en officialisant des termes différents de ceux du français de référence, avec tout l'arbitraire dans les choix qu'on a déjà dénoncé maintes fois, arbitraire du fait que ce sont des fonctionnaires – n'ayant pas de compte à rendre à la masse des locuteurs – qui décident souverainement du choix des mots « corrects » et des mots « incorrects », qui le font après des recherches souvent sommaires, sur des critères contradictoires, plus idéologiques que scientifiques, avec pour résultat une distance qui se creuse inutilement entre le français québécois et le français international.

Reste une troisième attitude, la plus réaliste, qui consiste à prendre acte de la situation du marché linguistique québécois, à reconnaître qu'une situation de diglossie ne peut pas être changée du jour au lendemain, qu'il n'y a pas que des côtés négatifs à cela, que le vernaculaire fait partie du patrimoine culturel des Québécois, mais que le français de référence leur appartient tout autant qu'aux Français, aux Belges, aux Suisses, aux Africains et à tous les francophones de la terre, que le marché linguistique québécois se régule de lui-même sous l'effet des nécessités économiques et de la facilitation des échanges. Par conséquent, toute politique linguistique devrait avoir pour objectif non pas d'éloigner les Québécois des autres francophones, mais au

contraire de les en rapprocher, autrement dit de promouvoir des termes que les francophones ont en commun plutôt que de légitimer des particularismes.

S'il est un domaine où une action de politique linguistique est souhaitable, c'est celui de la qualité de la langue. Cela suppose que les organismes linguistiques, abandonnant leur rôle de « douaniers de la langue » chargés de faire appliquer une politique de protectionnisme linguistique visant non seulement les produits du monde anglophone, mais aussi ceux du reste de la Francophonie, s'attellent plutôt à la détection des anglicismes de toute nature, emprunts de mots, de traduction, de sens et calques, qui creusent un fossé entre le français québécois et le français international. Il leur faudrait rechercher plus systématiquement et diffuser plus efficacement les équivalents utilisés par les francophones ailleurs dans le monde. La langue des produits de consommation courante (emballages, modes d'emploi, etc.) devrait plus particulièrement faire l'objet de leur attention. Peut-être serait-il temps de reprendre les travaux de terminologie qui avaient tellement fait avancer le Québec dans les années 1970 ?

Quel intérêt, en effet, aurions-nous, petit îlot francophone au milieu d'un immense océan anglophone, à dériver loin du reste de la Francophonie plutôt que de nous en rapprocher ? Le séparatisme linguistique n'est certainement pas la bonne option pour le Québec.



## Bibliographie

---

- Association québécoise des professeurs de français (1997), « Compte-rendu des résolutions de l'Assemblée générale du congrès du 10<sup>e</sup> anniversaire de l'AQPF », *Québec français*, 28, décembre 1977, p. 11.
- Audet, Noël (2008), *La Terre promise. Remember!*, XYZ, Montréal.
- Barbaud, Philippe (1984), *Le choc des patois en Nouvelle-France. Essai sur la francisation au Canada*, Les Presses de l'Université du Québec, Sillery.
- Bauche, Henri (1920), *Le langage populaire*, Payot, Paris.
- Beauchemin, Normand, Pierre Martel et Michel Théoret (1992), *Dictionnaire de fréquence des mots du français parlé au Québec*, Peter Lang, New York.
- Bédard, Édith et Jacques Maurais (1983), *La norme linguistique*, Conseil de la langue française, Québec et Le Robert, Paris.
- Bélanger, Henri (1972), *Place à l'homme. Éloge du français québécois*, HMH, Montréal. [première version de cet ouvrage dans les *Écrits du Canada français*, 26, 1969]
- Bélisle, Louis-Alexandre (1954), *Dictionnaire général de la langue française au Canada*, Bélisle éditeur, Québec.
- Bergeron, Léandre (1980), *Dictionnaire de la langue québécoise*, VLB éditeur, Montréal.
- Biron, Michel, Françoise Dumont et Élisabeth Nardout-Lapointe (2007), *Histoire de la littérature québécoise*, Boréal, Montréal.
- Blanchard, abbé Étienne (1913), *En garde!: Termes anglais et anglicismes dans le commerce, etc.*, Librairie Beauchemin, Montréal.
- Bouchard, Chantal (1989), « Une obsession nationale: l'anglicisme », *Recherches sociographiques*, 30, 1, p. 67-90.
- Bouchard, Chantal (2011), *Méchante langue: la légitimité linguistique du français parlé au Québec*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal.

- Bouchard, Gérard (2000), *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde: essai d'histoire comparée*, Boréal, Montréal.
- Boudreault, Marcel (1973), *La qualité de la langue, Synthèse*, Commission d'enquête sur la situation de la langue française et sur les droits linguistiques au Québec, Éditeur officiel du Québec, Québec.
- Bourdieu, Pierre (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, coll. Points Essais, Le Seuil, Paris.
- Bourgault, Pierre (1983), « On est 180 millions, faut se comprendre! », *Écrits polémiques, 1960-1983, 2. La Culture*, VLB éditeur, Montréal. [première publication : 1979].
- Bouthillier, Guy et Jean Meynaud (1972), *Le choc des langues au Québec (1760-1970)*, Presses de l'Université du Québec, Montréal.
- Bovet, Ludmila (1990), « Pour ne pas se faire enfirouaper... », *Québec français*, 79, p. 88-89.
- Cajole-Laganière, Hélène et Pierre Martel (1995), *La qualité de la langue au Québec*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec.
- Cellard, Karine et Karim Larose (2010), *La langue au quotidien: les intellectuels et le français dans la presse québécoise*, vol.1 : *Les douaniers de la langue, Anthologie: 1874-1957*, Nota Bene, Québec.
- Chantefort, Pierre (1970), *Diglossie au Québec: limites et tendances actuelles*, Centre international de recherches sur le bilinguisme, Presses de l'Université Laval, Québec. [repris dans Corbeil, Jean-Claude et Louis Guibert (dir.) (1976), numéro intitulé « Le français au Québec », *Langue française*, 16, p. 91-104].
- Charbonneau, Hubert et André Guillemette (1994), « Les pionniers du Canada au XVII<sup>e</sup> siècle », in Raymond Mougeon et Édouard Bénéak, *Les origines du français québécois*, Presses de l'Université Laval, Québec, p. 59-78.
- Charest, Gilles (1974), *Le livre des sacres et blasphèmes québécois*, L'Aurore, Montréal.
- Chaudenson, Robert (1995), « Les français d'Amérique ou le français des Amériques? Genèse et comparaison », in Robert Fournier et Henri Wittmann (dir.), *Le français des Amériques*, Les Presses universitaires de Trois-Rivières, Trois-Rivières, p. 3-19.
- Chauveau, Jean-Paul (1995), « Le lexique identificateur géographique », in Jean-François Bonnot, *Paroles régionales: normes, variétés linguistiques et contexte social*, Presses universitaires de Strasbourg, Strasbourg, p. 353-369.
- Clerc, Isabelle, Éric Kavanagh, François Lépine et Renée-Lise Roy (2001), *Analyse linguistique de textes tirés des publications de l'Administration publique*, Conseil de la langue française, Québec. [consultable sur le site du Conseil].
- Colpron, Gilles (1970), *Les anglicismes au Québec: répertoire classifié*, Beauchemin, Montréal.
- Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec (2001), *Le français, une langue pour tout le monde: une nouvelle approche stratégique et citoyenne*, La Commission, Québec. [Publication connue aussi sous le nom de *Rapport Larose*]

- Conseil de la langue française (1990), *L'Aménagement de la langue: pour une description du français québécois*, Avis du Conseil de la langue française, Québec.
- Corbeil, Jean-Claude et Louis Guilbert (dir.) (1976), numéro intitulé « Le français au Québec », *Langue française*, 31.
- Corbeil, Jean-Claude (1980), « Aspects sociolinguistiques de la langue française », *The French Review*, 53, 6, p. 834-838.
- Corbeil, Jean-Claude (1983), « Éléments d'une théorie de la régulation linguistique », in Édith Bédard et Jacques Maurais, *La norme linguistique*, Conseil de la langue française, Québec et Le Robert, Paris, p. 281-303.
- Corbeil, Jean-Claude et Ariane Archambault (1986), *Dictionnaire visuel*, Québec Amérique, Montréal. [plusieurs éditions et améliorations depuis cette première édition].
- Corbeil, Jean-Claude (2007), *L'Embarras des langues. Origine, conception et évolution de la politique linguistique québécoise*, Québec Amérique, Montréal.
- Dagenais, Gérard (1959-1960), *Réflexions sur nos façons d'écrire et de parler*, Le Cercle du livre de France, Montréal.
- Dagenais, Gérard (1966), *Des Mots et des phrases pour mieux parler*, éd. du Jour, Montréal, t. 1 et 2.
- Dagenais, Gérard (1967), *Dictionnaire des difficultés de la langue française au Canada*, Pédagogia, Québec-Montréal.
- Dagenais, Gérard (1967), *Nos écrivains et le français*, éd. du Jour, Montréal.
- Daoust, Paul (1974), *Vues et aperçus sur le français au Canada. Matériaux pour l'étude du français au Canada*, Département de linguistique et philologie, Université de Montréal, Montréal.
- Darbelnet, Jean (1965), *Le bilinguisme et les anglicismes: l'anglicisation de la langue française au Québec, ses causes et les remèdes possibles*, Études de recherche, Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme, Ottawa.
- Darbelnet, Jean (1983), « La norme lexicale et l'anglicisme au Québec », in Bédard, Édith et Jacques Maurais, *La norme linguistique*, Conseil de la langue française, Québec et Le Robert, Paris.
- De Swaan, Abram (2001), *Words of the World. The Global Language System*, Polity Press, Cambridge.
- De Villers, Marie-Éva (1988), *Multidictionnaire de la langue française*, Québec Amérique, Montréal. [plusieurs éditions et améliorations depuis cette date].
- De Villers, Marie-Éva (2005), *Le Vif désir de durer. Illustration de la norme réelle du français québécois*, Montréal, Québec Amérique.
- Desbiens, Jean-Paul (1960), *Les Insolences du Frère Untel*, éd. de l'Homme, Montréal.



- Dictionnaire anglais-français/français-anglais Robert & Collins*, Le Robert, Paris. [plusieurs éditions].
- Dictionnaire du français plus à l'usage des francophones d'Amérique* (1988), sous la responsabilité de A. E. Shiaty, rédacteur principal Claude Poirier, CEC, Montréal.
- Dictionnaire québécois d'aujourd'hui : langue française, histoire, géographie, culture générale* (1992), rédaction dirigée par Jean-Claude Boulanger, supervisée par Alain Rey, Dicorobert, Saint-Laurent. [seconde édition 1993].
- Dor, Georges (1996), *Anna Braillé ène shot (Elle a beaucoup pleuré) : essai sur le langage parlé des Québécois*, Lanctôt, Montréal.
- Dubois, Jean, René Lagane et Alain Lerond (1988), *Dictionnaire du français classique. Le XVII<sup>e</sup> siècle*, Larousse, Paris.
- Dugas, Jean-Yves (1983), « La norme lexicale et le classement des canadianismes », in Bédard, Édith et Jacques Maurais, *La norme linguistique*, Conseil de la langue française, Québec et Le Robert, Paris.
- Dulong, Gaston (1970), « L'influence du vocabulaire maritime sur le franco-canadien », *Phonétique et linguistique romanes, Mélanges offerts à M. Georges Straka*, Société de linguistique romane, Lyon-Strasbourg, p. 331-338.
- Dulong, Gaston (1999), *Dictionnaire des canadianismes*, Septentrion, Sillery.
- Dumas, Guy (2005), « La langue française en usage au Québec : un exemple éloquent de la diversité linguistique », allocution prononcée au 26<sup>e</sup> Congrès de l'Association québécoise des enseignants de français langue seconde, Montréal.
- Francard Michel et coll. (2000, 2001), *Le français de référence. Constructions et appropriations d'un concept*, Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain, 26, 1-4, Louvain-la-Neuve, 2000 (vol. 1) et 27, 1-2, Louvain-la-Neuve, 2001 (vol. 2).
- Frei, Henri (1929), *La grammaire des fautes*. [réédition Slatkine Reprints, Genève, 1982].
- Gadet, Françoise (1997), *Le français ordinaire*, Armand Colin, Paris.
- Gadet, Françoise (2007), *La variation sociale en français*, Ophrys, Paris.
- Galvan, Roberto A. et Richard V. Teschner (1977), *El Diccionario del español chicano/The Dictionary of Chicano Spanish*, Institute of Modern Language, Silver Spring.
- Gauvin, Lise (2000), *Langagement : l'écrivain et la langue au Québec*, Boréal, Montréal.
- Gendron, Jean-Denis (2007), *D'où vient l'accent des Québécois ? et celui des Parisiens ? Essai sur l'origine des accents : contribution à l'histoire de la prononciation du français moderne*, Presses de l'Université Laval, Québec.
- Gendron, Jean-Denis (2014), *La modernisation de l'accent québécois. De l'accent traditionnel au nouvel accent : 1841-1960. Esquisse historique*, Presses de l'Université Laval, Québec.

- Gervais, Flore et coll. (2001), *Aspects du français oral des futurs enseignants: une étude exploratoire*, Rapport présenté au Conseil de la langue française du Québec, Québec. [consultable sur le site du Conseil]
- Grand Larousse de la langue française* (1989), sous la direction de Louis Guilbert, René Lagane et Georges Niobey, Larousse, Paris, 7 vol.
- Grandjouan, Jacques-Olivier (1971), *Les Linguicides*, Didier, Paris.
- Greimas, Algirdas Julien et Teresa Mary Keane (1992), *Dictionnaire du moyen français. La Renaissance*, Larousse, Paris.
- Guilbert, Louis (1976), « Problématique d'un dictionnaire du français québécois », in Corbeil, Jean-Claude et Louis Guilbert (dir.) (1976), numéro intitulé « Le français au Québec », *Langue française*, 16.
- Hallyday, Michael A. K. (1968), « The Users and Uses of Language », in Joshua A. Fishman, *Readings in the Sociology of Language*, The Hague, Mouton, p. 139-169.
- Hayward, Annette (2006), *La Querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Le Nordir, Ottawa.
- Herskovits, Melville J. (1952), *Les bases de l'anthropologie culturelle*, Paris, Payot. [traduction de *Man and his Works: the Science of Cultural Anthropology*, Knopf, New York, 1949]
- Jasmin, Claude (1969), *Rimbaud, mon beau salaud*, éd. du Jour, Montréal.
- Jean Marcel (1973), *Le Joual de Troie*, éd. du Jour, Montréal. [réédition dans la Bibliothèque québécoise, Montréal, 2008].
- Jollin-Bertocchi, Sophie (2003), *Les niveaux de langue*, Hachette, Paris.
- Jolly, Grace, « La codification de l'anglais canadien », in Bédard, Édith et Jacques Maurais (1983), *La norme linguistique*, Conseil de la langue française, Québec et Le Robert, Paris, p. 731-762.
- Kloss, Heinz (1966), « Types of Multilingual Communities », *Sociological Inquiry*, 36, 2, p. 135-145.
- Labov, William (1966), *The Social Stratification of English in New York City*, Center for Applied Linguistics, Washington D. C.
- Labov, William (1976), *Sociolinguistique*, éd. de Minuit, Paris. [traduction de *Sociolinguistic Patterns*, University of Philadelphia Press, Philadelphia, 1973].
- Labov, William (1978), *Le Parler ordinaire: la langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, éd. de Minuit, Paris. [traduction de *Language in the Inner City: Study in the Black English Vernacular*, University of Philadelphia Press, Philadelphia, 1972].
- Lacoursière, Jacques, Jean Provencher et Denis Vaugeois (2001), *Canada-Québec (1534-2000). Synthèse historique*, Septentrion, Sillery.
- Laforest, Marty et coll. (1997), *États de langue, états d'âme. Essai sur la langue parlée au Québec*, Nuit blanche éditeur, Québec.

- Lagane, René et Jacqueline Pichon (1972), numéro intitulé « La norme », *Langue française*, 16.
- Lamonde, Diane (1998), *Le Maquignon et son joul. L'aménagement du français québécois*, Liber, Montréal.
- Lamonde, Diane (2004), *Anatomie d'un joul de parade. Le bon français d'ici par l'exemple*, Varia, Montréal.
- Landry, Louis (1972), *Québec français ou Québec québécois?*, Les Presses libres, Montréal.
- Larose, Karim (2004), *La Langue de papier. Spéculations linguistiques au Québec (1957-1977)*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal.
- Le Grand Dictionnaire terminologique (GDT)*, Office québécois de la langue française, Québec. [dictionnaire consultable en ligne à l'adresse : <http://www.granddictionnaire.com>].
- Le Grand Robert de la langue française* (2001), sous la direction d'Alain Rey, deuxième édition augmentée, Paris, Dictionnaires Le Robert, 6 vol.
- Le Nouveau Petit Robert*, édition de 2014.
- Le Petit Larousse illustré*, édition de 2014.
- Léard, Jean-Marcel (1995), *Grammaire québécoise d'aujourd'hui. Comprendre les québécoisismes*, Guérin éditeur, Montréal.
- Léger, Jean-Marc et coll., *Le code Québec, les sept différences qui font de nous un peuple unique au monde*, éd. de l'Homme. Montréal, 2016.
- Lepelley, René (1993), *Dictionnaire du français régional de Normandie*, Bonneton, Paris.
- Lorrain, Léon (1936), *Les étrangers dans la cité*, Les Presses du Mercure, Montréal.
- Mackey, William Francis (1976), « Langue, dialecte et diglossie littéraire », in Henri Giordan et Alain Ricard (dir.), *Diglossie et littérature*, Maison des Sciences de l'Homme, Bordeaux-Talence, p. 19-50.
- Marçais, William (1930, 1931), « La diglossie arabe », *L'Enseignement public. Revue pédagogique*, t. 104, p. 401-409 et t. 105, p. 20-39 et 120-133.
- Martel, Pierre et Hélène Cajolet-Laganière (1996), *Le Français québécois. Usages, standard et aménagement*, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec.
- Martin, Ernest (1934), *Le français des Canadiens est-il un patois?*, L'Action catholique, Québec.
- Maurais, Jacques (1993), « État de la recherche sur la description de la francophonie au Québec », in De Robillard, Didier et Michel Beniamino, *Le français dans l'espace francophone. Description linguistique et sociolinguistique de la Francophonie*, Honoré Champion, Paris, t.1, p. 86-89.
- Maurais, Jacques (1999), *La qualité de la langue : un projet de société*, Conseil de la langue française, Québec. [consultable sur le site du Conseil]

- Maurais, Jacques (2008a), *Les Québécois et la norme. L'évaluation par les Québécois de leurs usages linguistiques*, Office québécois de la langue française, Québec. [consultable sur le site de l'Office]
- Maurais, Jacques (2008b), *Le vocabulaire des Québécois. Étude comparative (1983 et 2006)*, Office québécois de la langue française, Québec. [consultable sur le site de l'Office]
- Maurais, Jacques (2008c), *Le Vocabulaire français au travail: Le cas de la terminologie de l'automobile*, Office québécois de la langue française, Québec. [consultable sur le site de l'Office]
- Meney, Lionel (1999), *Dictionnaire québécois-français: pour mieux se comprendre entre francophones*, Guérin éditeur, Montréal.
- Meney, Lionel (2008), « Langue et idéologie: aspect du champ linguistique québécois », in Brigitte Horiot (dir.), *Français du Canada – Français de France VII*, Actes du septième colloque de Lyon (2003), Max Niemeyer, Tübingen, p.39-47.
- Meney, Lionel (2010), *Main basse sur la langue. Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec*, Liber, Montréal.
- Meney, Lionel (2011), « Pour une théorie explicative globale du marché linguistique québécois », *Argument*, 13, 2, p. 172-193.
- Meney, Lionel (2013), « Langue » in Guillaume Lamy (dir.), *C'est encore faux! 50 idées déconstruites par des spécialistes*, Septentrion, Québec, p. 202-227.
- Mercier, Louis et Claude Verreault (2002), « Opposer français "standard" et français québécois pour mieux se comprendre entre francophones? Le cas du *Dictionnaire québécois français* », *Le Français moderne*, 70, 1, Paris, p. 87-108.
- Ministère des Affaires culturelles du Québec (1965), *Norme du français écrit et parlé au Québec*, Cahiers de l'Office de la langue française, n° 1.
- Ostiguy, Luc et Claude Tousignant (1993), *Le français québécois. Normes et usages*, Guérin éditeur, Montréal. [seconde édition: *Les prononciations du français québécois: Normes et usages*, 2008]
- Ostiguy, Luc (2008), *La qualité de la langue française au Québec: les opinions des Québécois exprimées dans les journaux francophones de 2002 à 2007*, Rapport de recherche présenté à l'Office québécois de la langue française [consultable sur le site de l'Office]
- Ouillon, Conrad (2008), « Le français, langue de la diversité des peuples et des cultures », Conférence prononcée devant le 12<sup>e</sup> Congrès de la Fédération internationale des professeurs de français, Québec, 25 juillet 2008.
- Piaget, Jean (1949), *La psychologie de l'intelligence*, Paris, Armand Colin.
- Pichette, Jean-Pierre (1980), *Le guide raisonné des jurons*, Les Quinze, Montréal.
- Poirier, Claude (1978), « L'anglicisme et l'héritage français », in Lionel Boisvert et coll., *Travaux de linguistique québécoise*, t. 2, Presses de l'Université Laval, Québec, p. 43-83.

- Poirier, Claude (1985), *Dictionnaire du français québécois. Description et histoire des régionalismes en usage au Québec*, volume de présentation, Presses de l'Université Laval, Québec.
- Poirier, Claude (1995), « De la soumission à la prise de parole : le cheminement de la lexicographie au Québec » in Braj B. Kachru et Henry Kahane (dir.), *Cultures, Ideologies, and the Dictionary*, Max Niemeyer, Tübingen, p. 237-252.
- Poirier, Claude (2000), « Faut-il "traduire" le québécois? », *Québec français*, 118, p. 101-103.
- Poirier, Claude (2008), « Entre dépendance et affirmation : le parcours historique des lexicographes québécois », in Monique C. Cormier et Jean-Claude Boulanger, *Les Dictionnaires de la langue française au Québec*, Presses de l'Université de Montréal, Montréal, p. 13-60.
- Poirier, Claude (2011), « Quand une théorie est bâtie comme un château de cartes... », *Argument*, 13, 2, p. 165-171.
- Pöll, Bernhard (2009), « Internationalisants contre aménagistes : petit essai d'analyse d'une guerre d'idéologies linguistiques », in Beatrice Bagola (dir.), *Français du Canada – français de France VIII*, Max Niemeyer, Tübingen, p. 71 et suiv.
- Prudent, Lambert-Félix (1981), « Diglossie et interlecte », *Langages*, 15, 61, p. 13-38.
- Prudent, Lambert-Félix (1980), « Diglossie ou *continuum*? Quelques concepts problématiques de la créolistique moderne appliqués à l'archipel caraïbe », in Gardin, Bernard et Jean-Baptiste Marcellesi, *Socio-linguistique : approches, théories, pratiques*, Presses universitaires de France, Paris, p. 197-207.
- Pullum, Geoffrey K. (1991), *The Great Eskimo Vocabulary Hoax and Other Irreverent Essays on the Study of Language*, Chicago University Press, Chicago.
- Rapport Larose* : voir Commission des États généraux sur la situation et l'avenir de la langue française au Québec (2001).
- Rey, Alain (1972), « Usages, jugements et prescriptions linguistiques », *Langue française*, 16, p. 4-48.
- Rey, Alain (1983), « Norme et dictionnaire (domaine français) », in Bédard, Édith et Jacques Maurais, *La norme linguistique*, Conseil de la langue française, Québec et Le Robert, Paris, p. 541-569.
- Rézeau, Pierre (2000), « Le français de référence et la lexicologie/lexicographie différentielle », in Michel Francard et coll., *Le français de référence. Constructions et appropriations d'un concept*, Cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain, p. 157-185.
- Rézeau, Pierre (1990), *Dictionnaire du français régional de Poitou-Charentes et de Vendée*, Bonneton, Paris.
- Santerre, Laurent (1976), « Voyelles et consonnes du français québécois populaire » in Snyder, Émile et André Valdman, *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, Presses de l'Université Laval, Québec, p. 21-36.

- Santerre, Laurent (1981), « Le français québécois, langue ou dialecte? », *Québec français*, 41, 1981, p. 26-27.
- Santerre, Laurent (1991), « Le français québécois, une langue bonne à parler », *Bulletin de la Société royale du Canada*, 43, p. 25-37.
- Société du parler français au Canada (1930), *Glossaire du parler français au Canada*, L'Action sociale, Québec. [réimpression aux Presses de l'Université Laval, Québec, 1968].
- Tardivel, Jules-Paul (1880), *L'Anglicisme, voilà l'ennemi*, Imprimerie du Canadien, Québec.
- Thomas, George (1991), *Linguistic purism*, Longman, London-New York.
- Trésor de la langue française: Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960)* (1971-1994), sous la direction de Paul Imbs, Centre national de la recherche scientifique, Paris, 17 vol.
- Trudgill, Peter (1986), *Dialects in contact*, Blackwell, Oxford-New York.
- Turi, Giuseppe (1971), *Une culture appelée québécoise*, éd. de L'Homme, Montréal.
- Usito*, dictionnaire québécois en ligne sur abonnement à l'adresse : <https://www.usito.com>.
- Valin, Roch (1970), *Quel français devons-nous enseigner?*, Cahiers de l'Office de la langue française, n<sup>o</sup> 7, Gouvernement du Québec.
- Wœhring, José, « À la recherche d'un concept juridique de la langue : présence et qualité du français dans la législation linguistique du Québec et de la France », *Revue juridique Thémis*, 16, 1981-1982, p. 457-504.









Au Québec, en matière de langue, le choix d'un modèle de « bon usage » devant guider les locuteurs est l'objet d'un débat permanent. Deux camps s'opposent. D'un côté se trouvent les partisans de l'adoption d'une norme « endogène » (nationale), qu'ils désignent sous le nom de « français québécois standard ». De l'autre se situent les défenseurs de l'utilisation d'un français international commun à tous les francophones, tel qu'il est décrit dans les dictionnaires de référence. Ils l'appellent le « français standard international ». Les « endogénistes » affirment qu'il existe véritablement une norme propre au Québec, distincte de la norme internationale, et qu'il convient de la privilégier. Dans *Le Français québécois entre réalité et idéologie. Un autre regard sur la langue*, Lionel Meney déconstruit leur théorie. Pour la première fois, en s'appuyant sur une étude objective approfondie de la langue des journaux québécois, il montre à l'aide de nombreux exemples qu'il n'y a pas, sur le marché linguistique québécois, une seule norme, qui serait ce « français québécois standard », mais deux, un français québécois et un français international. Les deux coexistent et se font concurrence. Une conclusion s'impose : le « français standard international » fait autant partie du paysage linguistique québécois que le « français québécois standard ». Vouloir privilégier le seul français québécois est un choix purement idéologique. Imposer le second contre le premier, c'est aller contre la tendance de fond du marché linguistique, qui montre les progrès constants du français international.

Lionel Meney est linguiste et lexicographe. Il a été professeur au Département de Langue, linguistique et traduction de l'Université Laval à Québec. Spécialiste de l'étude différentielle du français québécois et du français de France, ainsi que des idéologies linguistiques, il est l'auteur du *Dictionnaire québécois-français : pour mieux se comprendre entre francophones* (Guérin, Montréal, 1999), ouvrage finaliste du prix Marcel-Couture du Salon du livre de Montréal, et de *Main basse sur la langue : Idéologie et interventionnisme linguistique au Québec* (Liber, Montréal, 2010), ouvrage finaliste du prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec.

En couverture :  
Le débat sur les langues, Œuvre du peintre Charles Huot (1855-1930).  
Collection Assemblée nationale. Photographe de l'œuvre : Christian Chevalier.  
Reproduit avec la permission spéciale de l'Assemblée nationale du Québec.

